JULIA NAVARRO



LE SECRET D'ARGILE

Thriller

Les secrets ne sont pas éternels.
La vérité est au prix du sang...

City

LE SECRET D'ARGILE

JULIA NAVARRO

Roman traduit de l'espagnol
par Martine Desoille

City
Poche

OceanofPDF.com

Pour Fermin et Alex,
Et à mes amis, les meilleurs qui soient.

© City Editions 2007 pour la traduction française.
© 2005, Julia Navarro
© 2005, Random House Mondadori, S.A.
Publié en Grande-Bretagne sous le titre *The Bible of Clay*
ISBN : 9782824600390
Code Hachette : 50 9391 9
Couverture : Studio City
Rayon : Roman / Thriller
Collection dirigée par Christian English et Frédéric Thibaud
Catalogue et manuscrits : www.city-editions.com
Conformément au Code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.
Dépôt légal : premier trimestre 2012
Imprimé en France

OceanofPDF.com

Sommaire

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37

38
39
40

OceanofPDF.com

1

Il pleuvait quand le taxi s'arrêta place Saint-Pierre de Rome.

L'homme qui en descendit tenait un journal plié sous le bras. Il régla sa course et, sans attendre sa monnaie, se hâta vers le premier cordon de vigiles qui surveillaient l'entrée de la basilique. Ici, une tenue correcte était exigée. Les shorts, minijupes et autres débardeurs étaient rigoureusement interdits. Une fois à l'intérieur, sans même prendre le temps de se recueillir devant la *Pietà* de Michel-Ange – l'unique œuvre du Vatican qui lui procurait encore quelque émotion – l'homme se dirigea vers la travée des confessionnaux où des prêtres de toutes les nationalités absolvaient les pénitents venus du monde entier.

Avisant un confessionnal, dont la pancarte indiquait que le prêtre officiait en italien, il attendit que celui-ci se libère. En le voyant entrer dans l'isoloir, le prêtre ne put réprimer un sourire à la vue de ce vieux monsieur très digne et dont les manières trahissaient qu'il était habitué à commander.

—Sainte Marie, mère de Dieu.

— Le Seigneur soit avec vous.

— Mon père, je m'apprête à commettre un meurtre. Que Dieu me pardonne !

Sans rien ajouter, le frêle vieillard se releva et, sous l'œil médusé du prêtre, alla se perdre dans la foule des touristes qui se pressaient dans la nef. Le regard du confesseur glissa alors sur un journal qui gisait au pied de l'isoloir.

Il se pencha pour le ramasser et parcourut rapidement des yeux la page à laquelle le quotidien était ouvert : concert de Rostropovitch à Milan ; un film de dinosaures pulvérise les records d'audience ; congrès d'archéologie à Rome en présence d'éminents spécialistes : Clonay, Miller, Smidt, Arzaga, Plonoski, Tannenberg… Ce dernier nom était cerclé de rouge.

L’air hagard, le clerc plia la gazette et, sous l’œil stupéfait des fidèles venus soulager leur âme, quitta précipitamment la basilique.

***

— Madame Barreda.

— Qui la demande ?

— Le docteur Cipriani.

— Un instant, je vous prie.

Le vieux médecin se passa une main dans les cheveux et s’obligea à inspirer profondément. Pour calmer l’angoisse qui l’étreignait, il laissa errer son regard sur les objets familiers qui meublaient son bureau imprégné d’une odeur de cuir et de tabac à pipe : le portrait de ses parents et celui de ses trois enfants posés sur le guéridon ; la photo de ses petits-enfants trônant sur le rebord de la cheminée. Et, là-bas, au fond, le canapé et les deux fauteuils à oreillettes, le lampadaire à l’abat-jour couleur crème ; les murs tapissés d’étagères en acajou supportant des milliers d’ouvrages ; les tapis persans… il était dans son bureau, chez lui, tout allait bien.

— Carlo !

— Mercedes ! Nous l’avons retrouvé !

— Que dis-tu ? demanda-t-elle d’une voix tendue.

Mercedes était à la fois angoissée et impatiente d’entendre ce qu’il avait à lui dire.

— Connecte-toi à Internet, va sur le portail de la presse italienne, puis consulte les pages culturelles. Tu le trouveras.

— Tu en es certain ?

— Oui, Mercedes.

— Mais pourquoi les pages culturelles ?

— Tu as oublié ce qui se disait dans le camp ?

— Non, tu as raison... alors c’est bien lui... Nous allons faire ce que nous avons dit, n’est-ce pas ? Tu ne vas pas te dégonfler, au moins ?

— Non, bien sûr. Je vais les appeler. Il faut absolument que nous nous voyions.

— Pourquoi ne venez-vous pas tous à Barcelone ? J’ai de quoi loger tout le monde...

— Si tu veux. Je te rappelle et je te tiens au courant. Mais je dois d’abord parler à Hans et Bruno.

— Carlo ? Si c'est bien lui, il ne faut pas qu'il nous échappe. Nous devons le faire prendre en filature, même si ça nous coûte les yeux de la tête. Mais encore faut-il trouver une maison sérieuse...

— C'est déjà fait. Sois sans crainte, il ne nous échappera pas. Je te rappelle plus tard.

— Non, je file à l'aéroport et je saute dans le premier avion pour Rome, je ne peux pas rester ici...

— Mercedes, attends au moins mon appel ! Nous ne pouvons pas prendre de risques. Il ne nous échappera pas, je te le promets.

Mais telle qu'il la connaissait, Mercedes allait le rappeler dans deux heures pour lui annoncer qu'elle était à l'aéroport de Fiumicino. Car elle n'était pas du genre à attendre les bras croisés, surtout en un moment comme celui-là.

Il composa ensuite le numéro de Hans à Bonn et attendit impatiemment qu'il décroche.

— Allô ? dit une voix de femme.

— Le professeur Hausser, je vous prie.

— Qui est à l'appareil ?

— Carlo Cipriani.

— Ah, Carlo, bonjour ! C'est moi, Berta !

— Berta, quel plaisir de t'entendre ! Comment allez-vous, toi et ta petite famille ?

— Tout le monde va très bien, merci. Et quand aurons-nous le plaisir de vous revoir ? Je ne pourrai jamais vous remercier assez pour les vacances que nous avons passées chez vous, en Toscane, il y a trois ans. Rudolf était au bord de l'épuisement quand vous nous avez invités et…

— Mais c'était la moindre des choses, voyons. Je serais moi aussi très heureux de vous revoir. Ma maison est à votre disposition quand vous le voulez. Dis-moi, Berta, ton père est-il à la maison ?

La jeune femme marqua un temps d'arrêt, elle avait senti la crispation dans la voix du vieil homme.

— Je vais vous le passer. Vous n'avez pas de problèmes au moins ?

— Pas du tout. J'appelais juste pour faire un brin de causette.

— Dans ce cas, je vous le passe. À bientôt, Carlo.

— *Ciao, bellissima*.

Quelques secondes plus tard, la voix puissante et énergique du professeur Hausser retentit dans le combiné.

— Carlo…

— Hans… il est vivant !

Les deux hommes tombèrent dans le silence, chacun écoutant la respiration tendue de l'autre.

— Où est-il ?

— Ici même, à Rome. Je l'ai retrouvé par hasard, en feuilletant le journal. Je sais que tu n'aimes guère naviguer sur Internet, mais connecte-toi, s'il te plaît, et rends-toi sur le portail de la presse italienne, aux pages culturelles. Tu verras son nom. J'ai fait appel à une agence de filature pour qu'ils le gardent à l'œil vingt-quatre heures sur vingt-quatre pendant tout le temps qu'il sera à Rome. Il faut qu'on se voie. J'ai déjà prévenu Mercedes et je vais appeler Bruno.

— Je viens à Rome.

— Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée.

— Pourquoi cela ? Il faut battre le fer tant qu'il est chaud. Nous allons faire ce que nous avons dit, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Rien ni personne ne pourra jamais nous en empêcher.

— Penses-tu que nous devrions nous en charger nous-mêmes ?

— Si nous ne trouvons personne pour le faire à notre place, oui. Je m'en chargerai. J'ai passé ma vie à attendre ce moment, j'ai tout prévu… Je suis désormais en paix avec ma conscience.

— De cela, mon vieux, nous ne serons certains qu'une fois la besogne achevée. Que Dieu nous pardonne, ou qu'il daigne nous entendre tout au moins.

— Un instant, s'il te plaît, on m'appelle sur mon portable… C'est Bruno. Je prends la communication et je te rappelle plus tard.

— Carlo !

— Bruno, j'allais justement t'appeler…

— Mercedes m'a mis au courant… alors, c'est vrai ?

— Oui.

— Je saute dans le premier avion pour Rome. Où pouvons-nous nous rencontrer ?

— Bruno, attends…

— Non. Il y a plus de soixante ans que je ronge mon frein, je n'attendrai pas une minute de plus. Je veux être présent, Carlo…

— Entendu, tu n'as qu'à venir à Rome. En attendant, je vais rappeler Mercedes et Hans.

— Mercedes est déjà en route pour l'aéroport et moi, j'ai un avion qui décolle de Vienne dans une heure. Préviens Hans.

La pendule marquait midi. Carlo avait le temps de passer à la clinique pour demander à sa secrétaire d'annuler tous ses rendez-vous. La plupart de ses patients consultaient désormais son fils, Antonino, mais certaines de ses vieilles connaissances insistaient pour qu'il les reçoive personnellement.

Dans un sens, ce n'était pas plus mal, car en continuant d'explorer la mystérieuse mécanique du corps humain, il restait dans la course, même si, dans son for intérieur, il savait pertinemment que ce qui le maintenait en vie c'était l'impérieuse nécessité de régler ses comptes avec le passé. Il s'était juré de ne pas mourir avant de l'avoir fait, et, ce matin, au Vatican, alors qu'il se dirigeait vers le confessionnal, il avait remercié Dieu de l'avoir laissé vivre jusqu'à ce jour.

Soudain, une douleur fulgurante lui transperça la poitrine. Non, ce n'était pas un infarctus, seulement une pointe d'angoisse mêlée de ressentiment.

Car il maudissait ce Dieu auquel il ne croyait pas mais qu'il invoquait malgré lui. Il s'assombrit à cette pensée. Que venait faire Dieu dans tout cela ? Jamais Dieu ne s'était intéressé à lui. Pire même, il l'avait abandonné aux heures les plus sombres, à une époque où il était encore assez innocent pour croire qu'il suffisait d'avoir la foi pour être sauvé, pour pouvoir échapper à l'horreur. Quelle bêtise ! Non, s'il pensait à nouveau à lui aujourd'hui, c'est parce qu'à soixante-quinze ans il se savait plus proche de la mort que de la vie, et qu'à l'idée d'entreprendre le grand voyage vers l'éternité, la peur atavique que chacun porte enracinée au fond de l'âme se réveillait.

Il paya le taxi, mais cette fois il attendit qu'on lui rende sa monnaie. Située dans le quartier résidentiel de Parioli, la clinique où exerçait une trentaine de médecins spécialistes et généralistes, était un édifice de trois étages. C'était son œuvre maîtresse, le fruit de son labeur et de son opiniâtreté. Son père aurait été fier de lui, et sa mère… Il sentit les larmes lui monter aux yeux. Sa mère l'avait serré dans ses bras en lui murmurant

doucement que rien ni personne ne pourrait jamais lui résister, qu'avec de la volonté on obtenait tout ce qu'on voulait et que…

— Bonjour, docteur.

La voix du portier le rappela brusquement à la réalité. Rejetant fièrement les épaules en arrière, il entra dans le hall d'un pas résolu et se dirigea vers son bureau situé au premier étage. Chemin faisant, il échangea des poignées de main avec des médecins et des patients qu'il croisait dans les couloirs. Soudain, il reconnut au loin la silhouette élancée de sa fille.

Lara était en train d'écouter patiemment les confidences d'une femme éplorée qui tenait une adolescente par la main. Lara n'avait pas vu son père et ce dernier ne fit rien pour qu'elle remarque sa présence ; plus tard, il prendrait le temps de passer la voir.

Dès qu'il entra dans le bureau, sa secrétaire releva les yeux de son ordinateur en s'écriant :

— Docteur, vous voilà enfin ! J'ai une foule de coups de fil en attente pour vous et monsieur Bersini ne devrait pas tarder à arriver. Nous avons reçu les résultats des analyses. Il se porte comme un charme, apparemment, mais il tient absolument à être vu par vous et…

— C'est bon, Maria, je vais le recevoir, mais ensuite, je vous prierai d'annuler tous mes autres rendez-vous. Il se peut que vous ne me voyiez pas pendant plusieurs jours ; de vieux amis à moi arrivent de l'étranger et j'aimerais les recevoir comme il se doit…

— Très bien, docteur. Jusqu'à quand dois-je attendre avant de reprendre des rendez-vous ?

— Je ne sais pas encore, je vous tiendrai au courant. Il n'est pas exclu que je m'absente pendant une semaine ou deux… Mon fils est arrivé ?

— Oui, et votre fille aussi.

— Je sais, je l'ai vue. Maria, j'attends un coup de fil du président-directeur général de l'agence Investigations et Sûreté. Vous me passerez la communication, même si je suis en consultation avec monsieur Bersini. C'est bien compris ?

— Parfaitement, docteur. Vous voulez que je vous mette en relation avec votre fils ?

— Non. Ne le dérangez pas, il doit être en salle d'opération. Nous l'appellerons plus tard.

Il trouva les journaux du jour soigneusement étalés sur son bureau. Il en prit un au hasard et se rendit à la dernière page qui titrait en manchette : « Rome, capitale mondiale de l'archéologie. » L'article traitait d'un congrès sur les origines de l'humanité parrainé par l'UNESCO. Venait ensuite la liste des participants parmi lesquels figurait le nom de l'homme que ses amis et lui recherchaient depuis plus d'un demi-siècle.

Comment était-il possible qu'il ait refait surface à Rome de façon aussi inattendue ? Où s'était-il caché pendant tout ce temps ? Le monde avait-il perdu la mémoire ? Comment un homme de cet acabit pouvait-il impunément participer à un congrès mondial patronné par l'UNESCO ? Lorsque son vieux patient Sandro Bersini se présenta dans son bureau, Carlo dut faire un effort surhumain pour écouter ses jérémiades. Après lui avoir assuré qu'il jouissait d'une santé de fer, il le congédia poliment mais fermement en prétextant la visite d'autres patients. La sonnerie du téléphone le fit sursauter. Instinctivement il pressentit qu'il s'agissait du président d'Investigations et sûreté.

L'homme lui communiqua aussitôt les premiers résultats de l'enquête. Six de ses meilleurs limiers avaient réussi à infiltrer le congrès.

L'information dont il lui fit part, le prit de court. Carlo Cipriani songea qu'il devait y avoir une erreur. À moins que…

Mais oui, bien sûr ! L'homme qu'ils recherchaient était encore plus âgé qu'eux-mêmes, il devait avoir eu des enfants, et même des petits-enfants…

Son cœur se serra dans sa poitrine. Il était déçu et furieux ; il se sentait floué. Il avait cru que le monstre était sorti de sa cachette, et voilà qu'il découvrait qu'il s'était fourvoyé. Pourtant, tout au fond de lui-même, il demeurait convaincu qu'il tenait là une piste et qu'il n'avait jamais été aussi près de toucher au but.

C'est pourquoi il insista pour que le président de l'agence pousse l'enquête aussi loin que nécessaire, quels que soient les frais encourus.

— Papa…

Antonino était entré subrepticement dans son bureau. Voyant que son fils le regardait bizarrement, il prit l'air faussement dégagé.

— Ah, te voilà fiston ! Comment vas-tu ?

— Bien, merci. Mais dis-moi, à quoi pensais-tu ? Tu étais tellement absorbé dans tes pensées que tu ne m'as même pas entendu entrer.

— Perdras-tu un jour cette fâcheuse habitude d'entrer sans frapper ?

— Oh, ça va. Je n'y suis pour rien si tu as des ennuis !

— Des ennuis ?

— Parfaitement… Il suffit de voir ta tête pour deviner que quelque chose ne tourne pas rond. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien du tout. Tout va très bien. Au fait, il se peut que je m'absente quelques jours ; non pas que ma présence ici soit indispensable, mais je préfère que tu sois au courant.

— Comment cela, pas indispensable ? Décidément, tu n'es pas à prendre avec des pincettes aujourd'hui. Peut-on savoir pour quelle raison tu dois t'absenter ? Tu pars en voyage ?

— Non, je vais recevoir la visite de mes amis Mercedes, Hans et Bruno.

Antonino se renfrogna. Il savait combien son père était attaché à ses amis – des vieillards en apparence inoffensifs, mais dont il se méfiait comme de la peste.

— Tu devrais épouser Mercedes, le taquina-t-il.

— Ne dis pas de sottises !

— Cela va faire quinze ans que maman nous a quittés, et tu as l'air de bien t'entendre avec Mercedes. Et puis elle doit se sentir seule, elle aussi.

— Antonino, s'il te plaît. Bon, je te laisse…

— Au fait, tu as vu Lara ?

— Non, j'ai l'intention de passer la voir avant de m'en aller.

***

Á soixante-cinq ans, Mercedes Barreda était encore une très belle femme. Grande, élancée, brune, elle avait un port altier et des manières directes qui en imposaient aux hommes. Peut-être était-ce pour cela qu'elle ne s'était jamais mariée. Toujours est-il qu'elle n'avait jamais rencontré d'homme à sa mesure.

Elle était à la tête d'une entreprise de bâtiment. Elle avait travaillé dur, sans jamais renâcler, pour en arriver là. C'était une patronne exigeante mais juste, qui payait ses employés rubis sur l'ongle et veillait à leur bien-être, tout en respectant scrupuleusement leurs droits. Sa réputation de sévérité venait probablement du fait que jamais personne ne l'avait vue rire, ou même sourire, mais jamais non plus ne l'avait vue avoir un geste déplacé ou entendue proférer un mot plus haut que l'autre. Quoi qu'il en soit, elle en imposait à son entourage.

Vêtue d'un tailleur beige, avec pour seul bijou une paire de boucles d'oreilles en perles, Mercedes Barreda longeait d'un pas rapide les interminables couloirs de l'aéroport de Fiumicino. Le vol en provenance de Vienne dans lequel se trouvait Bruno était en train d'être annoncé. Ainsi, Bruno et elle allaient pouvoir se rendre ensemble chez Carlo. Hans, quant à lui, était arrivé une heure plus tôt.

Mercedes et Bruno se serrèrent dans les bras l'un de l'autre. Il y avait plus d'un an qu'ils ne s'étaient pas vus, même s'ils se parlaient fréquemment par téléphone ou communiquaient par e-mail.

— Comment vont tes enfants ? demanda Mercedes.

— Sarah est grand-mère. Ma petite-fille, Elena, vient de souffler sa première bougie.

— Autrement dit, te voilà arrière-grand-père. Tu sais que ce n'est pas si mal pour un vieux croulant comme toi ? Et ton fiston, comment va-t-il ?

— David est un célibataire endurci, comme toi.

— Et ta femme ?

— Déborah était dans tous ses états quand je lui ai annoncé que je venais ici. Il y a cinquante ans que nous nous disputons toujours pour la même raison. Elle veut que j'oublie ; elle ne comprend pas que c'est impossible. J'ai bien cru qu'elle n'allait pas me laisser partir. Au fond, je crois qu'elle a peur, même si elle ne veut pas l'admettre.

Mercedes hocha la tête en silence. Elle avait de la sympathie pour l'épouse de Bruno. Elle comprenait ses craintes. C'était une brave femme, aimable et discrète, toujours prête à aider son prochain. Mais cette sympathie n'était pas réciproque. Chaque fois que Mercedes se rendait à Vienne pour voir Bruno,

Déborah se comportait en hôtesse irréprochable, mais elle ne pouvait pas cacher la crainte que lui inspirait celle qu'elle avait surnommée « la Catalane ».

En réalité, Mercedes était française. Son père avait fui Barcelone quelques jours avant la fin de la guerre civile. C'était un anarchiste, un homme intègre et affectueux. En France, comme bon nombre d'autres Espagnols, il avait rejoint les rangs de la Résistance quand les Allemands étaient entrés dans Paris.

C'est ainsi qu'il avait fait la connaissance de la mère de Mercedes et qu'ils étaient tombés amoureux l'un de l'autre. Malheureusement, leur fille

était née au mauvais moment, au mauvais endroit.

Bruno Müller, quant à lui, venait de souffler ses soixante-dix bougies. Il avait des cheveux d'un blanc neigeux et des yeux bleus. Il boitait et s'aidait d'une canne à pommeau d'argent pour marcher. Originaire de Vienne, il était musicien. Pour tout dire, c'était un pianiste extraordinaire, tout comme son père l'avait été avant lui. Sa famille ne vivait que pour la musique. Quand il fermait les yeux, il revoyait sa mère, le sourire aux lèvres, les écoutant, sa sœur et lui, exécuter un morceau à quatre mains. Il y avait maintenant trois ans que Bruno Müller, considéré comme l'un des plus grands pianistes au monde, avait fait ses adieux à la scène. Son fils, David, avait lui aussi fait carrière dans la musique, mais en tant que violoniste. Il ne se séparait jamais de son précieux instrument, un Guarneri au son d'une délicatesse infinie.

Une demi-heure plus tôt, Hans Hausser était arrivé chez Carlo Cipriani. Á soixante-sept ans, le professeur Hausser se distinguait par sa taille imposante. Avec son mètre quatre-vingt-dix et sa maigreur extrême il donnait l'impression d'être fragile.

Mais ce n'était qu'une illusion. Il avait passé les quarante dernières années à enseigner la physique à l'Université de Bonn, à théoriser sur les mystères de la matière et à explorer les secrets de l'univers.

Il était veuf, comme Carlo, et vivait avec Berta, sa fille unique.

Les deux hommes buvaient un café dans le bureau de Carlo, quand la femme de chambre fit entrer Mercedes et Bruno. Dès qu'ils furent seuls, les quatre amis allèrent droit au but. Ils s'étaient réunis pour abattre un homme pas pour se répandre en salamalecs.

— Bien, et maintenant, un petit récapitulatif de la situation, annonça Carlo Cipriani en manière de préambule. Ce matin, en lisant le journal, je suis tombé sur le patronyme de Tannenberg. Pour ne pas perdre de temps, avant de vous téléphoner, j'ai appelé l'agence Investigations et Sûreté. Par le passé, je ne sais pas si vous vous en souvenez, j'avais déjà fait appel à eux afin qu'ils essaient de mettre la main sur des photos de Tannenberg... Bref, passons, le président de l'agence, qui est un de mes anciens patients, m'a appelé il y a quelques heures pour m'annoncer qu'il y avait effectivement un Tannenberg parmi les membres du congrès d'archéologie qui se tient présentement au Palais Brancaccio de Rome. Malheureusement, ce n'est pas notre homme. En fait, Tannenberg est une femme, prénommée

Clara et de nationalité irakienne. Âgée de trente-cinq ans, elle est mariée avec un Irakien bien vu du régime de Saddam Hussein. Elle est archéologue, a fait ses études au Caire et aux États-Unis, et, en dépit de son jeune âge, et sans doute grâce aux relations de son mari, qui est également archéologue, elle dirige l'un des rares chantiers d'excavations subsistant encore de nos jours en Irak. Son mari a étudié en France et soutenu sa thèse aux États-Unis où il a séjourné pendant plusieurs années ; c'est là-bas qu'ils se sont rencontrés et mariés, avant que les Américains ne jettent l'anathème sur Saddam. C'est son premier voyage en Europe.

— Mais y a-t-il une quelconque relation avec notre homme ? s'enquit Mercedes.

— Avec Tannenberg ? Il n'est pas impossible qu'il s'agisse de sa fille. Et si tel est le cas, j'espère qu'elle nous mènera jusqu'à lui. Car je suis persuadé, tout comme vous, qu'il est vivant, même si son nom et celui de ses parents figurent sur une pierre tombale dans le cimetière que vous savez.

— Bien sûr qu'il est vivant, renchérit Mercedes. Je suis persuadée que le monstre vit toujours. Et comme le dit Carlo, il n'est pas impossible qu'il s'agisse de sa fille.

— Ou de sa petite-fille, intervint Hans. Car il ne doit pas avoir loin de quatre-vingt-dix ans.

— Carlo, que comptes-tu faire ? demanda Bruno.

— La faire suivre jusqu'à l'autre bout de la terre s'il le faut. Le président d'Investigations et Sûreté est d'accord pour envoyer des hommes en Irak, en cas de besoin – ce qui risque de nous coûter une petite fortune, soit dit en passant. Mais il est clair que si ce cinglé de George Bush décide d'envahir l'Irak, nous allons devoir faire appel à une autre agence.

— Pour quelle raison ? demanda Mercedes avec humeur.

— Parce que de simples détectives privés ne peuvent pas opérer dans un pays en guerre.

— Tu as raison, reconnut Hans. De plus, il faut que nous prenions une décision. Que se passera-t-il s'ils le retrouvent, s'il s'avère que Clara Tannenberg et lui sont effectivement liés ? Nous avons besoin d'un vrai professionnel... quelqu'un qui soit prêt à tuer, le cas échéant. S'il est toujours vivant, il doit mourir, et sinon...

— Ce seront ses enfants qui mourront, ou ses petits-enfants.

Mercedes avait dit cela d'une voix pleine d'amertume. Elle n'était manifestement pas disposée à céder à la pitié.

— Je suis d'accord, dit Hans. Et toi Bruno ?

Le pianiste concertiste le plus admiré des vingt dernières années approuva lui aussi sans la moindre hésitation.

— Bien. Mais connaissez-vous une organisation qui se charge de ce type de missions ? demanda Mercedes en s'adressant à Bruno.

— Dès demain, on doit me fournir deux ou trois pistes. Mon ami, le président d'Investigations et Sûreté, m'a assuré qu'il y avait au moins deux agences britanniques qui employaient d'anciens membres de la SAS et autres. Il y a également une agence américaine, une multinationale spécialisée dans la sécurité, – le terme de sécurité devant être interprété ici comme un euphémisme. Ils disposent d'un contingent de mercenaires prêts à aller se battre n'importe où dans le monde pour de l'argent. Je crois qu'ils s'appellent Global Group. Mais nous verrons cela demain.

— Bien. Nous sommes tous d'accord pour supprimer les Tannenberg, y compris les femmes et les enfants... ? réitéra Hans.

— Inutile de tergiverser, déclara sèchement Mercedes. Il y a des années que nous attendons ce moment. Personnellement, ça ne me gênerait pas de m'en charger.

Ils n'eurent aucun mal à la croire. Car ils étaient habités par la même haine inextinguible et qui n'avait fait que croître depuis leur captivité en enfer.

***

— La parole est à madame Tannenberg, déclara le directeur du symposium sur la « Culture en Mésopotamie ».

Une femme à l'allure gracile gagna la tribune d'un pas décidé.

Consciente qu'elle s'apprêtait à jouer son va-tout, Clara Tannenberg était dans ses petits souliers. Elle chercha son mari des yeux dans la foule et vit qu'il lui souriait pour lui donner du courage.

Á la vue d'Ahmed, grand et svelte, avec ses cheveux noirs comme la nuit et ses beaux yeux d'un noir profond, elle se déconcentra. Bien qu'il fût son aîné de quinze ans, ils avaient tous deux la passion de l'archéologie.

— Mesdames et messieurs, cette journée est à marquer d'une pierre blanche pour moi. Je suis venue à Rome pour vous appeler à l'aide et vous

supplier d'élever la voix pour éviter la catastrophe qui risque de s'abattre sur l'Irak.

Une rumeur parcourut l'assistance. Ceux qui étaient présents n'étaient pas disposés à écouter la harangue d'une obscure archéologue, dont le principal mérite était d'avoir épousé un membre du clan Saddam qui se trouvait être le directeur du département des fouilles archéologiques en Irak.

Une moue contrariée assombrit les traits de Ralph Barry, le directeur du symposium sur la Mésopotamie. Ses craintes semblaient se confirmer ; il savait que la présence de Clara Tannenberg et de son mari Ahmed Husseini risquait de leur attirer des ennuis.

Il avait essayé par tous les moyens de les empêcher de venir – et Dieu sait de quels moyens pouvait disposer le bras droit du tout-puissant Robert Brown, président du conseil de la fondation Monde Antique, laquelle subventionnait presque à elle seule la totalité des frais du symposium ! Mais, malheureusement, le congrès se tenait à Rome et non aux États-Unis, et son influence était limitée.

Robert Brown était un gourou du monde des arts antiques. Grâce à lui, les musées du monde entier s'étaient dotés de pièces exceptionnelles.

Ainsi, la collection de tablettes mésopotamiennes, dont s'enorgueillissait la fondation, était considérée comme la plus belle du monde.

Brown avait fait de l'art sa vie et son juteux négoce. C'est vers la fin des années cinquante que tout avait commencé, à l'occasion d'une soirée donnée chez un peintre avant-gardiste de New York. Il était âgé d'à peine trente ans et cherchait à se faire un nom dans le monde des arts quand il avait fait la connaissance d'un homme qui avait changé sa vie, en lui permettant de se réorienter vers un négoce plus lucratif : convaincre d'importantes compagnies multinationales de participer au financement d'une fondation privée spécialisée dans les fouilles et les recherches archéologiques dans le monde entier. De cette façon, les multinationales gagnaient sur deux tableaux : elles acquéraient une certaine respectabilité aux yeux du public tout en bénéficiant de dégrèvements d'impôts. Et c'est ainsi que, sous la houlette de son Mentor, un homme riche et influent de Washington, Brown avait mis sur pied la fondation Monde Antique. Il avait constitué un conseil d'administration dans lequel siégeaient des banquiers et des hommes d'affaires qui jouaient les bailleurs de fonds et se réunissaient une ou deux fois l'an pour approuver le budget de l'année à venir et

éplucher les comptes de l'année écoulée. C'était précisément fin septembre que devait se tenir leur prochaine réunion. Robert Brown avait fait de Ralph Barry son bras droit. Barry était un universitaire qui jouissait d'une grande notoriété. Quant à son Mentor, George Wagner, l'homme qui lui avait permis de se hisser au sommet, il lui vouait une fidélité sans faille et gardait jalousement secret son nom. Depuis des années, il exécutait ses ordres sans jamais discuter, allant même jusqu'à faire des choses dont il ne se serait jamais cru capable.

Il savait qu'il n'était qu'une marionnette entre ses mains, mais ne s'en plaignait pas.Car tout ce qu'il était, tout ce qu'il possédait, c'était à lui qu'il le devait.

Brown avait donné des instructions précises à Ralph Barry, directeur du département Mésopotamie de la fondation Monde Antique et ex-professeur à Harvard : il devait empêcher la venue de Clara Tannenberg et de son mari au congrès, et s'il n'y parvenait pas, il devait à tout le moins les empêcher de prendre la parole.

Sachant que Brown était un ami intime du couple, Barry avait trouvé ses instructions pour le moins étranges. Mais les ordres étaient les ordres et il se devait d'obéir les yeux fermés.

Consciente de l'animosité du public, Clara fulminait intérieurement. Dès lors que « l'Oncle Robert » finançait ce congrès, ces gens allaient devoir, bon gré mal gré, tolérer sa présence ici. Pourpre de rage, elle avala sa salive avant de poursuivre :

— Chers collègues, je ne suis pas venue ici pour vous parler de politique, mais pour vous supplier de m'aider à sauver le patrimoine archéologique de la Mésopotamie qui, comme vous le savez, fut le berceau de l'humanité – un berceau menacé de disparaître si la guerre éclate. Je suis venue vous demander votre aide, pas votre argent.

Voyant que son trait d'esprit ne faisait rire personne, Clara se troubla, mais continua malgré tout. Elle était décidée à aller jusqu'au bout, que ce soit avec ou sans l'approbation de l'assistance.

— Il y a des années de cela, plus d'un demi-siècle pour tout dire, au cours d'une mission archéologique à Hâran, mon grand-père a découvert un puits enfoui sous des restes de tablettes d'argile. Comme vous le savez, ce genre de découverte n'a en soi rien d'extraordinaire. On retrouve encore de

nos jours quantité de tablettes qui furent utilisées par des paysans pour construire leurs habitations.

« Les tablettes qui recouvraient le puits étaient des relevés comptables sur lesquels figuraient la superficie et le rendement de divers champs de céréales. Parmi les centaines de tablettes retrouvées, deux ne semblaient pas appartenir au même groupe. Non seulement leur contenu était différent, mais le tracé des caractères dans l'argile semblait malhabile, comme si leur auteur n'avait pas eu la dextérité nécessaire pour écrire. »

La voix de Clara se teinta soudain d'émotion. Elle était sur le point de révéler publiquement ce qui constituait sa raison d'être, ce qui l'avait poussée à devenir archéologue depuis qu'elle avait l'âge de raison.

— Pendant plus de soixante ans, poursuivit-elle, mon grand-père a gardé ces deux tablettes sur lesquelles un jeune homme explique que son parent Abraham[1] est sur le point de lui dévoiler comment le monde a été créé par un Dieu tout-puissant qui, s'étant fâché avec les hommes, avait inondé la terre. Vous rendez-vous compte de la signification d'une telle révélation ?

« Nous savons combien la découverte des poèmes akkadiens de la Création, l'épopée *d'Enuma Elish*, le mythe d'Enki et Ninhursag ou celui du Déluge dans le Poème de Gilgamesh, fut importante tant du point de vue archéologique, qu'historique ou religieux. Eh bien, à en croire les tablettes mises au jour par mon aïeul, le patriarche Abraham avait ajouté sa propre version de la création du monde, influencée très probablement par les poèmes babyloniens et akkadiens traitant du même thème.

« En outre, nous savons aujourd'hui, grâce aux dernières découvertes archéologiques, que la Bible a été écrite au septième siècle avant l'ère chrétienne, à une époque où les dignitaires et les prêtres israélites, confrontés à la nécessité de renforcer l'unité du peuple d'Israël, cherchaient à se doter d'une épopée nationale, d'un document qui puisse servir leurs objectifs politiques et religieux.

« En cherchant à faire la lumière sur ce qui est écrit dans la Bible, l'archéologie a mis au jour des vérités et des mensonges. Aujourd'hui encore, il est difficile de faire la part entre le mythe et la réalité historique car les deux sont intimement liés. Mais ce qui semble évident, en revanche, c'est que les écrits parlent du passé, ils relatent des histoires anciennes qui furent colportées par les bergers qui migrèrent d'Ur jusqu'à Hâran, et plus tard à Canaan... »

Clara marqua une courte pause pour voir la réaction de ses collègues qui l'écoutaient en silence, certains à contrecœur, d'autres avec intérêt.

— Hâran... Abraham..., la Bible nous livre un arbre généalogique minutieux des « premiers hommes » depuis Adam jusqu'aux patriarches postdiluviens, les fils de Sem dont l'un des descendants, Térach, engendra Nachor, Hâran et Abram, dont le nom fut plus tard transformé en Abraham, le père de toutes les nations.

« La Bible raconte explicitement comment Dieu ordonna à Abraham de quitter sa terre et sa maison pour se rendre à Canaan, mais il n'est nulle part fait état d'une première migration d'Ur vers Hâran qui aurait précédé l'arrivée des tribus sémites à Canaan, leur destination finale. Or la rencontre entre Dieu et Abraham n'a pu se produire qu'à Hâran où, selon certains exégètes de la Bible, le premier patriarche aurait vécu jusqu'à la mort de son père, Térach.

« Selon toute vraisemblance, Térach s'est rendu à Hâran en compagnie de ses fils Abraham et de son épouse Sarah, de Nachor et de sa femme Milca. Avec eux se trouvait Lot, le fils de son fils Hâran, mort dans la fleur de l'âge. Nous savons qu'à l'époque, les familles formaient des tribus nomades qui se rendaient d'un lieu à un autre avec leurs troupeaux et toutes leurs possessions et s'installaient temporairement dans des contrées où elles cultivaient la terre pour pouvoir subvenir à leurs besoins. De sorte que Térach n'était pas seul, mais accompagné de parents plus ou moins éloignés, lorsqu'il a quitté Ur pour Hâran. Nous pensons... mon grand-père, mon père, mon époux Ahmed Husseini et moi-même qu'un membre de la famille de Térach, probablement un apprenti scribe, aurait entretenu une relation privilégiée avec Abraham, lequel lui aurait raconté sa propre version de la création du monde et parlé de ce Dieu unique et de bien d'autres choses.

« Pendant des années, nous avons fouillé la région de Hâran dans l'espoir d'y trouver d'autres tablettes du même auteur. En pure perte. Mon grand-père a passé sa vie à explorer dans un rayon de cent kilomètres autour de Hâran, également sans succès. Pour autant, ce ne fut pas un travail inutile, car les musées de Bagdad, Hâran, Ur et de nombreux autres disposent aujourd'hui de centaines de tablettes et d'objets exhumés par ma famille, même si nous n'avons jamais retrouvé les autres tablettes relatant la Création du monde selon Abraham... »

Un homme leva la main avec humeur, interrompant brusquement Clara Tannenberg.

— Oui... vous vouliez dire quelque chose ?

— Madame, seriez-vous en train d'affirmer qu'Abraham, le patriarche biblique, le père de notre civilisation, aurait confié sa propre vision de Dieu et du monde à quelque obscur scribouillard, et que votre grand-père, que personne ici n'a d'ailleurs l'honneur de connaître, en aurait découvert la preuve et l'aurait gardée secrète pendant plus de cinquante ans ?

— C'est absolument ce que je suis en train de dire.

— Ah ! Mais alors comment se fait-il que personne n'en ait été informé jusqu'à ce jour ? Auriez-vous, s'il vous plaît, l'amabilité de nous dire qui sont votre grand-père et votre père ? Tous les gens réunis ici se connaissent, et nous connaissons votre époux. Mais en ce qui vous concerne, je suis au regret de vous dire que vous n'êtes, pour nous tous, qu'une illustre inconnue et que votre intervention nous fait l'effet d'une élucubration infantile. Et d'ailleurs, Où sont ces fameuses tablettes ? Á quels tests scientifiques les avez-vous soumises pour en garantir l'authenticité et en établir la datation ? Madame, les gens qui participent à ce colloque sont venus pour présenter des travaux sérieux, pas des histoires d'archéologues amateurs.

Un murmure parcourut la salle tandis qu'un feu de colère embrasait les joues de Clara Tannenberg. Elle ne savait si elle devait sortir en courant ou accabler d'injures cet homme qui osait insulter publiquement sa famille et la tourner en ridicule. Elle inspira profondément pour essayer de se calmer, et vit qu'Ahmed se levait de son siège en la foudroyant du regard.

— Cher professeur Guilles, commença-t-il, je sais, pour en avoir fait partie, que vous avez formé un grand nombre de chercheurs durant votre longue carrière à la Sorbonne – je tiens d'ailleurs à préciser que j'ai obtenu les félicitations du jury dans toutes les matières que j'ai étudiées, et pas seulement la vôtre, et je crois même me souvenir qu'une mention spéciale fut notamment créée à mon intention, pour récompenser les cinq années d'un parcours universitaire jugé particulièrement brillant.

« Après avoir passé mon diplôme *summa cum laude*[2], professeur Guilles, j'ai eu le privilège de vous seconder dans les fouilles que vous avez menées en Syrie et en Irak. Vous souvenez-vous des lions ailés que nous avons retrouvés près de Nippour dans un temple dédié à Nabuchodonosor ?

Les statues n'étaient pas intactes, il est vrai, mais nous avons tout de même eu la chance de trouver une collection de sceaux cylindriques à l'effigie d'Assourbanipal... Je ne prétends pas avoir votre érudition ou votre réputation, professeur, mais il y a des années que je dirige le département des fouilles archéologiques en Irak – même s'il s'agit aujourd'hui d'une structure moribonde. Car nous sommes en guerre, une guerre larvée, certes, mais une guerre tout de même. Voilà dix ans que nous subissons un terrible embargo, sans parler du programme « pétrole contre nourriture » qui nous permet tout juste de survivre.

« Dans les hôpitaux irakiens, les enfants sous-alimentés dépérissent faute de médicaments. Nous n'avons plus les moyens d'entreprendre des fouilles et d'explorer notre passé, ou plus exactement le passé de la civilisation. Toutes les recherches scientifiques ont été gelées en attendant des jours meilleurs. Quant à mon épouse, Clara Tannenberg, elle me seconde depuis des années dans mes travaux. Son grand-père et son père furent, de leur temps, des chercheurs passionnés qui aidèrent à financer plusieurs missions archéologiques… »

— Des pilleurs de tombes, oui ! s'écria quelqu'un dans la salle.

Ce braillement, ajouté aux rires nerveux qui retentirent dans l'assistance, atteignit Clara Tannenberg en plein cœur, comme un coup de poignard. Mais Ahmed Husseini ne se laissa pas démonter et poursuivit son plaidoyer comme si de rien n'était.

— Bref, toujours est-il que nous avons la conviction que l'auteur de ces deux tablettes découvertes par le grand-père de Clara a voulu transcrire les récits qu'il affirme avoir recueillis de la bouche d'Abraham. Et il n'est en effet pas exclu que nous soyons là en présence d'une découverte capitale, tant du point de vue de l'archéologie que de l'histoire ou de la religion et de la tradition biblique. C'est pourquoi je pense que nous devrions permettre à madame Tannenberg de poursuivre son exposé. Clara, tu as la parole...

Clara posa un regard plein de gratitude sur son mari. Tremblante, elle inspira profondément, prête à reprendre sa conférence. Cette fois, il n'était pas question qu'elle se laisse marcher sur les pieds. Et si jamais un autre trublion s'avisait de l'interrompre, elle hausserait le ton et l'accablerait d'injures.

S'il avait pu assister à la scène, son grand-père aurait été terriblement déçu. Lui qui n'avait jamais voulu s'abaisser à demander quoi que ce soit à

la communauté scientifique. « Ce sont tous des fils de putes, disait-il, bouffis d'arrogance, qui s'imaginent qu'ils détiennent le savoir. » Son père non plus ne lui aurait jamais permis de venir à Rome, mais son père était mort, et quant à son grand-père...

— Des années durant, nous avons concentré nos efforts sur Hâran dans l'espoir de retrouver les autres tablettes dont nous sommes certains qu'elles existent, poursuivit Clara. Mais en vain. Dans la partie supérieure de celles que nous avons en notre possession figure le nom de Chamas. Nous savons que les scribes avaient l'habitude d'inscrire leur nom à cet endroit, ainsi que celui de leur maître. Or, sur ces deux-là, seul le nom de Chamas est mentionné. Mais qui est ce Chamas ?

« Depuis que les États-Unis ont décrété que l'Irak était leur pire ennemi, les raids aériens se multiplient. Si vous vous souvenez, il y a deux mois environ, des appareils américains qui survolaient l'Irak ont déclaré avoir été pris pour cibles par des tirs de missiles sol-air auxquels ils ont riposté en larguant des bombes. Or il se trouve que la zone bombardée se trouve entre Bassora et l'antique cité d'Ur. C'est une bourgade appelée Safran, où les vestiges d'une construction et d'une muraille d'un périmètre que nous avons estimé à cinq cents mètres ont été mis au jour.

« Compte tenu de la situation qui prévaut actuellement en Irak, mon mari et moi n'avons pas pu accorder à cette construction toute l'attention qu'elle méritait. Nous pensons que l'édifice aurait pu être un entrepôt de tablettes d'argile ou l'annexe d'un temple. Mais nous n'en avons pas la preuve absolue. Á notre grande surprise, parmi les tablettes que nous avons exhumées l'une portait le nom de Chamas. S'agit-il du même auteur que celui des deux autres tablettes ? Nous l'ignorons, mais ce n'est pas impossible. Abram a entrepris le voyage jusqu'à Canaan avec la tribu de son père. D'aucuns pensent que le patriarche a séjourné un temps à Hâran et que ce n'est qu'à la mort de son père qu'il a entrepris le voyage jusqu'à la Terre promise. Chamas faisait-il partie de la tribu d'Abraham ? L'a-t-il accompagné jusqu'à Canaan ?

« Je voudrais vous demander de nous aider à réaliser notre rêve : mettre sur pied une mission archéologique internationale. Si nous retrouvons ces tablettes... Des années durant, je me suis demandée à quel moment Abraham avait-il cessé d'être polythéiste, comme tous ses contemporains, et en était venu à ne croire qu'en un Dieu unique ? »

Le professeur Guilles leva à nouveau la main. En tant qu'éminent spécialiste de la culture mésopotamienne, il semblait décidé à mener la vie dure à Clara Tannenberg.

— Madame, j'insiste. Montrez-nous vos tablettes. Sinon, laissez la parole à ceux qui choses plus sérieuses à dire.

Cette fois la coupe était pleine. Les yeux bleus de Clara lançaient des éclairs de rage.

— Quel est votre problème, professeur ? Vous ne supportez pas qu'un autre que vous parle de la Mésopotamie, ou ait pu y faire une découverte importante ? Votre ego est-il à ce point susceptible... ?

Guilles se leva posément et s'adressa à l'auditoire.

— Je reviendrai après l'exposé, quand il sera à nouveau possible d'aborder de véritables sujets archéologiques.

Ralph Barry se sentit obligé d'intervenir. Il s'éclaircit la gorge et, se tournant vers la vingtaine d'archéologues à la mine renfrognée qui se trouvait dans la salle, déclara :

— Je suis navré de ce qui vient de se passer. Pourquoi ne pouvons-nous pas faire preuve d'un peu d'humilité ? Madame Tannenberg n'est-elle pas archéologue, comme nous tous ? Pourquoi tant de préjugés ? Elle est en train de nous exposer une théorie. Écoutons ce qu'elle a à nous dire et ensuite nous débattrons, mais la disqualifier d'emblée ne me semble pas digne de scientifiques.

La professeure Renh, de l'Université d'Oxford, leva la main pour demander la parole. C'était une femme entre deux âges, au visage buriné par le soleil.

— Ralph, tous les gens réunis ici se connaissent… Sauf madame Tannenberg qui nous parle de prétendues tablettes qu'elle ne nous a même pas montrées en photo. Elle a fait une déclaration, tout comme son époux, sur la situation politique en Irak – que personnellement, je déplore –, puis nous a exposé une théorie sur Abraham qui me semble relever davantage du fantasme que de la réalité scientifique. Mais nous sommes réunis pour un congrès, et alors que dans d'autres salles nos collègues spécialisés dans d'autres domaines présentent leurs travaux et leurs conclusions, nous avons... j'ai... la désagréable impression de perdre mon temps. Je suis malheureusement forcée d'abonder dans le sens du professeur Guilles. J'aimerais que nous nous mettions sérieusement au travail.

— C’est précisément ce que nous sommes en train de faire ! s’écria Clara, hors d’elle.

Ahmed se leva et, tout en rajustant sa cravate, s’adressa à l’assistance sans viser personne en particulier.

— Chers confrères, j’aimerais vous rappeler que les grandes découvertes archéologiques ont été faites par des hommes qui savaient non seulement écouter mais également lire entre les lignes des mythes et des légendes. Mais vous ne semblez pas même disposés à entendre ce que nous sommes venus vous dire. Eh bien dans ce cas, attendez. Oui, attendez que Bush attaque l’Irak. Vous êtes tous d’illustres professeurs et archéologues de pays « civilisés », de sorte que même si vous n’avez qu’une sympathie relative pour Bush vous n’allez pas risquer votre peau pour défendre un projet archéologique qui suppose de se rendre en Irak. Je peux le comprendre, mais ce que je ne comprends pas, en revanche, c’est cette fermeture d’esprit qui vous empêche de nous écouter et d’essayer de vérifier si ce que nous vous disons est vrai ou non.

La professeure Renh leva à nouveau la main.

— Professeur Husseini, j’insiste. Présentez-nous des preuves pour étayer vos dires. Cessez de nous faire la leçon et de nous bourrer le crâne. Nous sommes majeurs et responsables, et nous sommes ici pour parler d’archéologie, pas pour faire de la politique. Alors plutôt que de vous poser en victime, prouvez-nous ce que vous avancez.

Clara Tannenberg prit la parole sans laisser le temps à Ahmed de répondre :

— Nous n’avons pas pu apporter les tablettes avec nous. Comme vous le savez certainement, compte tenu des circonstances, les autorités irakiennes ne nous auraient pas autorisés à les sortir du pays. Nous avons quelques photos, d’une qualité moyenne mais néanmoins suffisante et qui prouvent l’existence des tablettes. Nous avons besoin de votre aide pour continuer les fouilles. Les moyens dont nous disposons sont insuffisants. Aujourd’hui, le peuple irakien est bien trop occupé à survivre pour se soucier d’archéologie.

Un silence pesant accompagna cette dernière remarque. Puis les participants commencèrent à se lever et à quitter la salle.

Ralph Barry s’approcha d’Ahmed et Clara, l’air apparemment contrarié.

— Je suis désolé. J’ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, mais je vous avais prévenus que le moment était mal choisi pour une telle intervention.

— Vous voulez dire que vous avez tout fait pour nous mettre des bâtons dans les roues, répliqua Clara, d'une voix pleine de défi.

— Madame Tannenberg, la conjoncture internationale nous affecte tous. Comme vous le savez, nos collègues s'efforcent de se tenir à l'écart de la politique. Si ce n'était pas le cas, il nous serait impossible de mener des missions dans un certain nombre de pays. Ahmed, vous ne trouverez pas l'aide que vous êtes venus chercher, car c'est impossible et tu le sais très bien. Compte tenu de la situation politique, la fondation ne peut pas envisager d'engager des fouilles en Irak. Notre président serait montré du doigt et le conseil d'administration opposerait son veto de toute façon. Comme je vous l'avais dit, votre présence ici aurait dû être discrète, mais vous avez insisté pour prendre la parole. Enfin, espérons que la prise de bec qui vient d'avoir lieu ne va pas déclencher un tollé...

— Puisque, apparemment, nous ne sommes pas politiquement corrects, nous n'avons plus rien à faire ici, lança Clara, furieuse.

— De grâce ! Je vous avais mis en garde et vous étiez tout autant que moi au courant de la situation. Cela étant, tout espoir n'est pas perdu. J'ai remarqué que le professeur Yves Picot vous écoutait avec intérêt. Il a beau avoir une réputation d'excentrique, il n'en est pas moins une sommité.

Ralph Barry regretta aussitôt d'avoir mentionné Picot. Le professeur avait effectivement écouté attentivement l'exposé de Clara, mais vu ses antécédents, il n'était pas exclu que l'intérêt de Picot portât sur autre chose que l'archéologie.

Lorsqu'ils regagnèrent leur hôtel Clara et Hussein étaient fatigués et de mauvaise humeur. Le torchon brûlait entre eux, et Clara sentait venir la tempête. Car, bien qu'il ait pris sa défense, elle savait qu'Ahmed n'avait pas apprécié son exposé. Il l'avait suppliée de s'en tenir au temps présent, et de ne pas mentionner le rôle joué par son grand-père ou son père ; compte tenu de la situation qui prévalait en Irak, personne ne serait allé vérifier si ce qu'ils disaient était vrai ou non. Mais elle était passée outre ses recommandations, car elle tenait à tout prix à rendre hommage aux deux hommes qui lui avaient appris tout ce qu'elle savait et à qui elle vouait une admiration sans bornes. Ne pas dire que son grand-père avait été le découvreur des tablettes eût été une trahison. Lorsqu'ils entrèrent dans leur chambre, la femme de ménage finissait de la mettre en ordre.

Ils attendirent qu'elle sorte pour s'expliquer.

Ahmed se servit un whisky avec de la glace. Comme il ne lui proposa rien, Clara alla se servir elle-même un Campari. Puis la tempête éclata.

— Tu t'es ridiculisée, dit sèchement Ahmed. Quand tu t'es mise à parler de ton grand-père, de ton père et de moi, je ne savais plus où me mettre. Mais enfin, Clara, nous sommes des scientifiques, pas des apprentis sorciers ! Je t'avais dit de ne pas parler de ton grand-père. Il me semblait pourtant avoir été suffisamment clair. Mais tu n'en as fait qu'à ta tête, évidemment, sans songer aux conséquences, qui pourraient être désastreuses, je te le rappelle. Ralph Barry lui-même nous avait exhortés à la discrétion. Il nous a dit que son « chef », Robert Brown, était d'accord pour que nous poursuivions les fouilles, mais qu'il ne pouvait pas nous aider ouvertement, de crainte de perdre son poste. Il ne peut pas dire à ses collègues du conseil d'administration qu'il s'intéresse aux travaux d'une archéologue méconnue, petite-fille d'un vieil ami à lui et mariée à un Irakien proche du régime de Saddam Hussein. Ralph Barry a été on ne peut plus clair : Robert Brown risque sa peau. Qu'est-ce que tu t'imagines, Clara ?

— Je ne veux pas trahir mon grand-père ! Et pourquoi ne pourrais-je pas parler de lui, ou de mon père ou de toi ? Je n'ai aucune raison d'avoir honte. Ils étaient antiquaires et ont dépensé des fortunes pour mener des fouilles en Irak, en Syrie, en Égypte... en...

— Clara, ouvre les yeux, bon sang ! Ton grand-père et ton père n'ont jamais été de simples commerçants. Ce ne sont pas des mécènes ! Il est tant de grandir. Tu n'as plus l'âge de sauter sur les genoux de ton papy !

Ahmed se tut subitement. Il était exténué.

— La *Bible d'argile*, c'est ainsi que l'appelait mon grand-père. La Genèse selon Abraham..., murmura doucement Clara.

— Oui, la *Bible d'argile*. Une Bible gravée dans l'argile quelque mille ans avant d'être transcrite sur papyrus, je sais.

— Une découverte capitale pour l'humanité, une preuve de plus de l'existence d'Abraham. Crois-tu que nous fassions fausse route ?

— Moi aussi, Clara, j'ai envie de retrouver la *Bible d'argile*. Mais en te comportant comme tu viens de le faire, tu réduis nos chances à néant. Les gens de ce congrès constituent l'élite de l'archéologie mondiale. Et tu vas devoir te faire pardonner.

— Me faire pardonner quoi, Ahmed ?

— D'être une archéologue inconnue mariée au directeur des fouilles d'un pays dirigé par un dictateur tombé en disgrâce depuis qu'il a cessé de servir les intérêts des puissants de ce monde. Il y a quinze ans, quand je vivais aux États-Unis, être Irakien ne posait aucun problème, bien au contraire. Saddam combattait l'Iran afin de servir les intérêts de Washington. Il assassinait les Kurdes avec les armes que lui vendaient les Américains, des armes chimiques interdites par la Convention de Genève, les fameuses armes de destruction massive que les Américains sont en train de rechercher. Tout cela n'est qu'une vaste mascarade, Clara, c'est pourquoi nous devons suivre la norme. Mais tu te fiches éperdument de ce qui se passe autour de toi. Peu t'importe ce que font Saddam ou Bush et tous les gens qui risquent de mourir à cause d'eux. Tu vis dans un monde qui se résume à ton grand-père.

— Et toi, de quel côté es-tu ?

— Comment ça ?

— Tu t'en prends au régime de Saddam, tantôt tu dis comprendre les Américains, tantôt tu dis les haïr... Quel est ton camp au juste ?

— Je n'ai pas de camp. Je suis seul.

La sincérité de sa réponse toucha Clara. Elle fut peinée de voir à quel point son époux était déraciné.

Ahmed était exagérément occidentalisé. Á force de parcourir le monde, il avait perdu son identité. Son père avait fait une carrière de diplomate. Bien vu du régime de Saddam, il avait été nommé à Paris, Bruxelles, Londres, Mexico, au consulat de Washington... La famille Husseini avait toujours vécu dans l'opulence et les fils de l'ambassadeur étaient devenus des cosmopolites accomplis : ils parlaient plusieurs langues, avaient fréquenté les meilleurs lycées d'Europe et les universités américaines les plus prestigieuses. Ses trois sœurs, qui avaient épousé des Occidentaux, n'auraient probablement pas supporté de retourner vivre en Irak. Elles avaient grandi libres dans des pays démocratiques. Et Ahmed aussi. De sorte que la vie en Irak lui était devenue insupportable, même si, lorsqu'il rentrait au pays, il jouissait de tous les privilèges réservés aux enfants chéris du régime. Il aurait préféré rester aux États-Unis, mais il avait fait la connaissance de Clara dont le grand-père et le père réclamaient sa présence auprès d'eux, en Irak. Tant et si bien qu'il était retourné là-bas.

— Et maintenant, demanda Clara. Que fait-on ?

— Rien. Nous ne pouvons rien faire. Demain, je vais appeler Ralph et lui demander quelle est l'étendue du désastre et si tu as provoqué un tollé.

— Nous allons rentrer à Bagdad ?

— Oui, à moins que tu n'aies une autre idée de génie.

— Je t'en prie, cesse d'être sarcastique ! J'ai fait ce que j'estimais être mon devoir. Je le devais à mon grand-père. Je reconnais que c'était avant tout un homme d'affaires, mais il n'empêche qu'il aimait sincèrement la Mésopotamie et qu'il nous a transmis cet amour à mon père et à moi. Il aurait pu devenir un grand archéologue s'il avait eu la chance de pouvoir se consacrer à sa passion. En tout cas, c'est lui, et personne d'autre qui a découvert les tablettes et les a gardées précieusement pendant plus de cinquante ans. C'est lui qui a financé les fouilles pour tenter de retrouver la trace de Chamas… Dois-je te rappeler que les musées irakiens regorgent de pièces et des tablettes provenant des fouilles financées par mon aïeul ?

Une moue de dédain se peignit sur les traits d'Ahmed. Clara sursauta. Tout à coup, son mari lui faisait l'effet d'un étranger.

— Ton grand-père a toujours fait preuve de discrétion, Clara, et ton père aussi. Jamais ils ne se sont donnés en spectacle. Et ta prestation de tout à l'heure les aurait mortifiés. Mais ils ne t'ont pas appris la retenue, apparemment.

— Ils m'ont inculqué l'amour de l'archéologie.

— Dis plutôt qu'ils t'ont complètement polarisée sur la *Bible d'argile*.

Le silence se fit. Ahmed vida son verre et ferma les yeux. Ni l'un ni l'autre n'avait envie de poursuivre cette discussion stérile.

Clara alla se coucher et se mit à songer à Chamas, occupé à tracer des pictogrammes dans l'argile au moyen d'un calame en roseau...

OceanofPDF.com

2

— Qui a créé la première chèvre ?

— Lui.

— Mais pourquoi une chèvre ?

— Parce qu'Il a voulu créer toutes sortes de créatures différentes.

L'enfant connaissait déjà la réponse à ces questions, mais il aimait bien provoquer son oncle Abram[3]. Il avait beaucoup changé ces derniers temps. Abram recherchait la solitude et s'éloignait du reste de la tribu chaque fois qu'il en avait l'occasion pour pouvoir réfléchir en paix, disait-il.

— N'empêche que je ne comprends pas pourquoi Il a choisi les chèvres. Est-ce pour que nous les élevions ? Et nous, pourquoi nous a-t-Il créés, pour nous faire travailler ?

— Toi, Il t'a créé pour que tu étudies.

Chamas se tut. Abram venait de lui rappeler qu'il aurait dû être en train de faire ses devoirs, dans la Chambre des tablettes. Son autre oncle, le *um-mi-a*[4], allait se plaindre une fois de plus à son père et il serait puni.

Mais ce matin, en apercevant son oncle Abram qui menait paître les chèvres, il n'avait pu résister à l'envie de le suivre. Bien qu'il préférât être seul, Abram se montrait toujours d'une grande patience avec lui. L'enfant l'appelait « oncle », bien qu'il fût en réalité un cousin éloigné de sa mère, mais ils appartenaient à la même tribu ; tous reconnaissaient l'autorité de Térach, le père d'Abram, même si le prestige du fils égalait celui du père au point que les hommes étaient nombreux à venir chercher conseil auprès de lui.

Térach n'en prenait pas ombrage, car étant d'un âge avancé il passait le plus clair de son temps à somnoler. Á sa mort, c'était Abram qui allait devoir assumer le rôle de chef de tribu.

— Je m'ennuie, dit le garçon en guise d'excuse.

— Vraiment ? Et pourquoi cela ?

— Parce qu'Ili, le *dub-sar*[5] qui nous fait la classe, ne sourit jamais. Et moi, je crois qu'il fait grise mine parce qu'il ne domine pas le maniement du calame aussi bien que le *ses-gal*[6] ou le *um-mi-a*. Ili n'aime pas les enfants, il s'énerve pour un rien et nous oblige à répéter les mêmes phrases pendant des heures. Et quand vient le moment de réciter la leçon, à la moindre hésitation, il se fâche. Enfin, il est impitoyable quand il nous fait faire des exercices d'écriture et de calcul.

Abram sourit. Il savait qu'il risquait de braquer encore plus le petit Chamas s'il abondait dans son sens. Chamas était l'enfant le plus intelligent de la tribu et sa mission était d'étudier pour devenir scribe ou prêtre.

Il fallait des hommes instruits pour pouvoir construire les canaux d'irrigation dans les champs, gérer les réserves de blé, contrôler la distribution du grain, consentir des prêts ; des hommes qui connaissent les plantes et les animaux et les mathématiques, qui sachent lire la carte du ciel et soient capables de penser à autre chose qu'à nourrir leur progéniture.

Le père de Chamas avait été un grand scribe, un maître, et son fils, à l'instar de la plupart des hommes de sa famille, avait reçu le don de l'intelligence.

Il ne fallait surtout pas le gaspiller, car l'intelligence était un don qu'Il octroyait à certains hommes pour rendre la vie plus facile au reste de la communauté, et pour combattre ceux qui mettaient leur intelligence au service du Malin.

— Il faut que tu t'en ailles avant que ta mère ne commence à s'inquiéter et ne dise aux hommes de partir à ta recherche.

— Ma mère a vu que je te suivais. Elle ne s'inquiétera pas, car elle sait qu'avec toi il ne peut rien m'arriver.

— Il n'empêche qu'elle sera contrariée de voir que tu ne profites pas de la chance qui t'est donnée d'étudier.

— Oncle, le *dub-sar* Ili nous oblige à invoquer Nidaba, la déesse du grain, et il affirme que c'est elle qui nous a inspiré la connaissance des signes.

— Tu dois apprendre ce que t'enseigne le *dub-sar*.

— Oui, mais toi, tu crois vraiment que c'est Nidaba qui nous inspire ?

Abram se tut. Il ne voulait pas jeter la confusion dans l'esprit de l'enfant, mais il répugnait tout autant à lui cacher le fond de sa pensée. Il avait acquis

la certitude que les dieux qu'ils adoraient étaient dépourvus de spiritualité, ce n'était que des statues d'argile.

Il le savait d'autant mieux que son père, Térach, modelait l'argile et qu'il fournissait aux temples et aux palais les divinités qu'il avait façonnées de ses mains.

Jamais il n'oublierait le jour où son père l'avait trouvé dans son atelier parmi les débris de statuettes qu'il avait réduites en pièces alors qu'elles étaient en train de sécher.

Sans savoir pourquoi, en entrant dans l'atelier de Térach, il avait été pris d'une envie irrépressible de détruire ces figurines d'argile façonnées par les mains de son père devant lesquelles les hommes se prosternaient stupidement, persuadés qu'elles étaient à l'origine de tous leurs maux et de toutes leurs joies.

Il les avait jetées à terre et piétinées ; puis il s'était assis et avait attendu de voir quelles seraient les conséquences de ses actes. Si les statuettes étaient réellement des divinités, elles se déchaîneraient contre lui et le puniraient. Mais rien ne s'était passé. Il n'avait eu à subir d'autre colère que celle de son père, furieux de voir le fruit de son labeur réduit à néant. Ce dernier l'avait vertement semoncé, dénonçant son comportement sacrilège, mais Abram avait rétorqué, non sans ironie, que Térach savait mieux que quiconque que ces figurines n'étaient que des pièces d'argile, et l'avait invité à méditer. Plus tard, il avait imploré humblement son pardon. Il avait ramassé tous les débris d'argile jonchant le sol, allant même jusqu'à aider son père à pétrir la terre pour fabriquer de nouvelles statuettes destinées à la vente.

— Chamas, dit Abram, il faut que tu apprennes ce que t'enseignes Ili, car ainsi tu apprendras à affiner ton discernement jusqu'au jour où tu seras capable de séparer toi-même le bon grain de l'ivraie. Mais d'ici là, tu ne dois dédaigner aucune source de connaissance.

— L'autre jour j'ai parlé de Lui, et Ili s'est fâché. Il m'a dit que je ne devais pas offenser Ishtar, Isin et Innama et que...

— Mais pourquoi lui as-tu parlé de Lui ?

— Parce que je n'arrête pas de penser à tout ce que tu me dis. Tu sais, moi non plus je ne crois pas qu'il y ait un esprit dans la statue d'Ishtar. Alors que Lui, je ne peux pas le voir, ce qui me laisse à penser qu'il existe vraiment.

Le raisonnement de l'enfant laissa Abram pantois : Chamas disait croire en un phénomène qu'il ne voyait pas, précisément parce qu'il ne le voyait pas. Néanmoins, sachant que le petit lui vouait une admiration sans bornes, il estimait de son devoir de le raisonner.

— Apprends, Chamas, apprends. Á présent, va à l'école et laisse-moi réfléchir en paix.

— Il te parle ?

— Je crois que oui.

— Est-ce qu'Il te parle avec des mots, comme nous le faisons, toi et moi ?

— Non, mais je l'entends aussi clairement que toi quand tu me parles. Mais surtout ne le dis à personne.

— Je te promets de garder le secret.

— Ce n'est pas un secret, mais dans la vie, il faut savoir rester discret. Allons, il faut aller à l'école si tu ne veux pas faire enrager Ili.

L'enfant quitta à regret la pierre sur laquelle il était assis et caressa le cou d'une chèvre blanche qui broutait avidement l'herbe sans prêter la moindre attention à ce qui l'entourait.

Chamas se mordilla nerveusement la lèvre, puis, esquissant un petit sourire, dit à Abram :

— J'aimerais que tu me racontes comment et pourquoi Il nous a créés. Comme ça, je pourrais l'écrire sur mes tablettes en me servant du calame en os que m'a offert mon père. Je ne m'en sers que pour les choses importantes... Ainsi, je pourrais m'entraîner à l'écriture...

Abram fixa Chamas sans répondre. Le garçon n'avait que dix ans. Était-il capable d'appréhender la complexité de ce Dieu qui se révélait à lui ? Pour finir, il dit :

— Je vais faire ce que tu me demandes. Tu écriras ce que je te raconterai et tu garderas précieusement les tablettes sans les montrer à personne. Ton père a le droit de savoir, et ta mère aussi, mais personne d'autre. J'irai leur parler. Mais à condition que tu cesses de faire l'école buissonnière. Ne cherche pas à discuter avec ton maître. Écoute-le et apprends.

Satisfait, le garçon partit en courant. Il allait arriver en retard et Ili allait le gronder, mais c'était sans importance, car Abram lui avait dit qu'il allait lui raconter les secrets de son Dieu, un vrai Dieu et non pas une statue d'argile.

Ili fronça les sourcils quand il vit entrer Chamas en nage et tout excité.

— Je vais aller trouver ton père ! menaça le scribe avant de reprendre la leçon.

Il exigeait des enfants qu'ils apprennent par cœur les tables de calcul, et, surtout, qu'ils se familiarisent avec la magie des nombres et les abréviations qui symbolisaient les dizaines. Chamas commença à graver consciencieusement dans l'argile les explications du maître. Plus tard, il les lirait à son père et à sa mère et susciterait leur admiration.

— Père, pourrais-tu me donner quelques tablettes d'argile pour mon usage personnel ? demanda Chamas.

Stupéfait, son père releva le nez de la tablette qu'il tenait entre ses mains. Il était en train de consigner les observations astrales qu'il faisait depuis des années. De ses huit enfants, Chamas était son préféré, mais aussi celui qui, de part sa très grande intelligence, lui causait le plus de tracas.

Son cousin Abram avait, lui aussi, remarqué les dispositions surprenantes de l'enfant.

— Ili t'a donné des devoirs à faire à la maison ?

— Non, non. Mais oncle Abram va me raconter comment Il a créé le monde.

— Ah !

— Il m'a dit qu'il allait te parler...

— Eh bien, il ne l'a pas encore fait.

— Père, tu veux bien ?

L'homme soupira. Il savait qu'il serait vain d'interdire à Chamas d'écouter les histoires d'Abram. Le petit vouait une véritable vénération à son oncle. En outre, Abram était un homme au cœur pur, trop intelligent pour croire qu'un simple morceau d'argile pouvait renfermer une divinité. Lui non plus n'y croyait pas, mais il se taisait. Tout ce qui lui importait, c'était de pouvoir continuer à étudier les mystères du jour et de la nuit, les courants des rivières, l'épaisseur de la terre... Abram croyait qu'un Dieu unique était à l'origine et à la fin de toute chose. Et mieux valait que Chamas apprenne à connaître ce Dieu-là plutôt que de se laisser convaincre qu'une statuette d'argile était investie de pouvoirs surnaturels.

— Tu en as parlé à Ili ?

— Non. Pourquoi le ferais-je ? Eh bien, père, es-tu d'accord ?

— Oui. Tu écriras ce que te raconte Abram.

— Et je garderai les tablettes à la maison.

— Tu ne veux pas les apporter à l'école ?

— Non, père. Ili ne comprendrait pas ce que raconte Abram.

— En es-tu certain ? railla gentiment son père. Ili est intelligent, même s'il n'est pas très patient avec les enfants. Ne l'oublie jamais, Chamas. Tu lui dois le respect.

— Je le respecte, père. Mais Abram m'a dit que lui seul choisissait les personnes à qui il parlait de Dieu.

— Dans ce cas, fais ce que te dis Abram.

— Merci, père. Je vais demander à mère de garder mes tablettes et d'interdire à quiconque d'y toucher.

Sur ces mots, le garçon partit en sautillant à la recherche de sa mère. Plus tard, il irait chercher une motte d'argile dans le petit réduit où son père fabriquait lui-même ses tablettes. Il avait hâte de se mettre au travail. Demain, il irait trouver Abram.

L'oncle avait coutume de mener paître les chèvres avant le lever du jour, la meilleure heure, disait-il, pour penser en paix. En temps normal Chamas n'était pas un lève-tôt, mais il en allait autrement quand il s'agissait d'écouter les récits d'Abram.

L'enfant était impatient d'aller retrouver son oncle, car il était sûr que celui-ci avait de grandes révélations à lui faire. Certains soirs, il se posait tellement de questions – comment étaient apparus le premier homme et la première femme, la première poule, le premier taureau ? Qui avait inventé le pain ? Comment les scribes avaient-ils découvert la magie des nombres ? – qu'il n'arrivait pas à trouver le sommeil. Au bout d'un moment, il finissait par s'endormir, épuisé et inquiet de n'avoir pu trouver de réponses satisfaisantes.

Les hommes s'étaient réunis et attendaient, anxieux, devant la porte de Térach. Abram, qui voulait leur parler, avait demandé à son père de les convoquer.

— Nous devons quitter Ur, leur dit Térach. Mon fils Abram vous expliquera pourquoi. Nachor, viens t'asseoir à mes côtés pour écouter ton frère.

Les murmures se turent peu à peu tandis qu'Abram promenait son regard sur les pères de famille réunis devant lui. D'une voix vibrante d'émotion, il leur annonça que Térach allait les conduire jusqu'à Canaan, une terre bénie

par Dieu, où ils allaient s'établir et donner naissance à des fils et des filles qui eux-mêmes donneraient le jour à une nombreuse descendance. Il les invita ensuite à se préparer à prendre la route lorsqu'ils s'y sentiraient disposés.

Pendant que Térach s'efforçait de calmer les inquiétudes des hommes, son fils Nachor les exhortait au courage. Abandonner Ur n'allait pas être chose facile. Cette terre avait vu naître leur père et les pères de leur père avant eux. Elle avait nourri leurs troupeaux depuis des générations. C'était ici qu'ils avaient leurs racines. Mais bien que Canaan leur semblât hors d'atteinte, l'espérance d'une vie meilleure sur une terre fertile où l'eau ne manquait jamais finit par avoir raison de leurs réticences.

Car à Ur, ils devaient mener une lutte incessante contre le désert en creusant des canaux pour dévier les eaux de l'Euphrate et irriguer la terre qui leur donnait le blé avec lequel ils fabriquaient le pain. La vie ici était rien moins que facile, nonobstant la présence parmi eux de scribes et d'artisans habiles. Ils jouissaient de la protection du Temple et du Palais et possédaient d'importants troupeaux. Les chèvres et les brebis leur fournissaient le lait et la viande, mais, malgré cela, ils passaient le plus clair de leur temps à scruter le ciel dans l'espoir que les dieux daigneraient leur envoyer de la pluie pour abreuver la terre et remplir les citernes.

Lorsqu'ils auraient réuni tous leurs biens et rassemblés leurs troupeaux, ils longeraient les rives de l'Euphrate en direction du nord. Ensuite viendrait la cérémonie des adieux qui se déroulerait sur plusieurs jours. Car tous ne seraient pas du voyage.

Au lever du jour, Yadine, le père de Chamas, réunit son épouse, ses fils et leur épouse, ses oncles et leurs enfants, et les enfants de leurs enfants dans sa maison de terre séchée.

— Nous allons accompagner Térach jusqu'à Canaan, leur dit-il. Certains d'entre vous vont devoir rester ici pour prendre soin de ceux qui sont trop vieux ou trop faibles pour pouvoir faire le voyage. Toi, Hosen, tu prendras la tête de la famille en mon absence.

Hosen, le fils aîné de Yadine, acquiesça, soulagé. Il ne voulait pas quitter Ur : il résidait au temple, où il avait la responsabilité de rédiger les lettres et les contrats commerciaux, et n'avait d'autre ambition que de continuer à explorer le mystère des chiffres et des astres.

— Notre père, poursuivit Yadine, est trop vieux pour nous accompagner. Ses jambes n'arrivent plus à le porter, et certains jours ses yeux se perdent dans le vague et il est incapable d'articuler un seul mot. Hosen, tu veilleras à ce qu'il ne manque de rien ; parmi nos sœurs, Hamisal devra rester, car étant veuve et sans enfants, elle pourra s'occuper de notre père.

Chamas écoutait, fasciné, les ordres de son père. S'il n'avait tenu qu'à lui, il serait parti toute affaire cessante à la recherche de cette terre promise dont parlait Abram. Soudain, il éprouva un pincement d'angoisse : s'ils partaient, il ne pourrait pas écrire l'histoire du monde qu'Abram lui avait promis de lui raconter.

— Combien de temps nous faudra-t-il pour nous rendre là-bas ?

La question de l'enfant surprit Yadine, qui n'était pas habitué à ce qu'on l'interrompe lorsqu'il était en train de parler. Il lui décocha un regard sévère. Rouge de honte, Chamas baissa les yeux en bredouillant une excuse. Cependant, Yadine ayant perçu l'inquiétude de son fils, daigna répondre à son interrogation.

— J'ignore combien de temps il nous faudra pour atteindre Canaan. Il se peut que nous devions faire une longue halte en cours de route. Tout peut arriver quand on entreprend un voyage. Rassemblez vos bagages et tenez-vous prêts à partir dès que Térach nous en donnera le signal.

Lorsque Chamas aperçut au loin la haute silhouette d'Abram, il s'élança vers lui à toutes jambes. Il y avait deux jours qu'il guettait le moment de lui parler, et voilà que l'occasion se présentait enfin.

Abram sourit en voyant Chamas qui arrivait en courant dans sa direction, le visage rougi par la chaleur et l'effort. Fichant sa houlette en terre, il attendit que le garçon l'ait rejoint, puis chercha des yeux un arbre où s'abriter des derniers rayons du soleil.

— Reprends haleine, lui dit-il. Viens, allons nous asseoir sous ce figuier à côté du puits.

— Quand vas-tu commencer à me raconter l'histoire du monde ?

— Ah, c'est donc cela qui te préoccupe ?

— Si nous partons, nous ne pourrons pas faire cuire l'argile pour fabriquer des tablettes... mon père ne me permettra d'emporter que le strict nécessaire.

— Chamas, tu vas écrire l'histoire de la Création parce que tu es béni du Seigneur. Ne te fais pas de souci. C'est Lui qui décidera quand et comment.

L’enfant ne put cacher sa déception. Il ne voulait pas attendre, il voulait écrire cette histoire et comprendre pourquoi Il avait décidé de se compliquer la vie en créant le monde.

Car Chamas avait beau retourner le problème dans tous les sens, il ne comprenait pas pourquoi Il l’avait fait. Était-ce parce qu’Il s’ennuyait et qu’Il voulait jouer avec les hommes comme ses sœurs jouaient avec leurs poupées ? Cependant, mettant un instant de côté son insatiable curiosité, il demanda à Abram :

— Est-ce qu’Ili va venir ?

— Non.

— Il va me manquer. Parfois, je pense qu’il a raison de s’emporter contre moi quand je n’écoute pas ce qu’il dit et que...

L’enfant s’interrompit, hésitant à continuer. Abram ne lui posa pas de questions. Il attendit qu’il se décide à parler.

— Je suis le plus mauvais élève de l’école. Mes devoirs sont pleins de fautes... Aujourd’hui, je me suis trompé en faisant un exercice de calcul... J’ai promis à mon père et à Ili que j’allais faire des efforts et qu’ils n’auraient plus jamais besoin de me rappeler à l’ordre. Mais tu le sais, et sans doute est-ce la raison pour laquelle tu veux confier à quelqu’un d’autre la rédaction de ton histoire du monde, quelqu’un qui ne fasse pas autant de fautes...

Chamas se tut et attendit la sentence d’Abram en se mordillant nerveusement la lèvre.

Il s’en voulait de n’être pas meilleur élève. Ili, qui lui reprochait d’être tout le temps dans la lune et de poser des questions absurdes, était allé se plaindre à son père qui l’avait grondé.

Mais le pire de tout avait été de s’entendre dire qu’il l’avait déçu. Á présent, il redoutait qu’Abram soit déçu lui aussi et qu’il décide de mettre fin à son rêve d’écrire l’histoire du monde.

— Tu ne travailles pas assez dur à l’école.

— Non, reconnut l’enfant, penaud.

— Mais tu penses que si je te raconte l’histoire de la Création tu pourras l’écrire sans faire de fautes ?

— Oh, oui ! Enfin... je ferai de mon mieux. J’ai bien réfléchi et je pense qu’il vaudrait mieux que tu me la racontes petit à petit pour qu’ensuite, en rentrant chez moi, je prenne le temps de la mettre au propre, tranquillement

et en m'appliquant. Chaque jour, je te montrerai ce que j'ai écrit et si tu es satisfait, tu pourras me raconter la suite...

Abram le regarda longuement. Peu importait que l'enfant commette des erreurs, ou qu'il ne cesse de harceler son maître de questions auxquelles ce dernier ne pouvait pas répondre, ou qu'il ait tendance à rêvasser quand le scribe donnait des explications.

Chamas avait d'autres qualités, la principale étant qu'il était capable de penser.

Quand il posait une question, il attendait une réponse logique, il ne se contentait pas des vagues explications que l'on donnait généralement aux enfants.

Les yeux de Chamas se mirent à briller et Abram songea que de tous les membres de sa tribu, cet enfant était le plus à même de comprendre les desseins de Dieu.

— Je vais te raconter l'histoire de la Création. Je vais commencer par le jour où Il décida de séparer la lumière et les ténèbres. Mais à présent, rentre chez toi. Je t'aviserai le moment venu.

OceanofPDF.com

3

Dehors, il faisait une chaleur à crever. Á Séville, le thermomètre affichait quarante degrés. L'homme passa une main sur son crâne entièrement chauve. Ses yeux d'un bleu métallique, profondément enchâssés dans leurs orbites, étaient rivés sur l'écran de l'ordinateur. Malgré ses quatre-vingts ans passés, il adorait surfer sur le Net.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter.

— Allô, j'écoute.

— Enrique, je viens de recevoir un coup de fil de Robert Brown. Ce que nous redoutions est arrivé : la fille a pris la parole au congrès de Rome.

— Elle a craché le morceau...

— Je vois...

— Tu as parlé avec Franck ?

— Oui, à l'instant.

— George, qu'allons-nous faire ?

— Ce qui avait été prévu. Alfred ne pourra pas dire que nous ne l'avions pas prévenu.

— Tu as déjà mis le plan en route ?

— Oui.

— Tu crois que Robert va pouvoir s'en sortir ?

— Bien sûr, il n'est pas idiot. Et puis il est bien dressé. Il obéit au doigt et à l'œil sans poser de questions.

— Quand nous étions mômes, de nous tous, c'est toi qui étais le plus doué pour tirer les fils des marionnettes.

— C'est vrai, mais c'est autrement plus compliqué de manipuler des hommes.

— Pas pour toi. De toute façon, le moment est venu de frapper un grand coup. Alfred ne t'a pas contacté ?

— Non.

— Je crois que nous devrions lui parler.

— Si tu veux, mais cela ne servira à rien s'il s'est mis en tête de faire cavalier seul. Nous allons devoir suivre sa nièce à la trace et la garder à l'œil. Il est hors de question qu'elle s'approprie ce qui nous appartient.

— Tu as mille fois raison, mais l'idée d'engager un bras de fer avec Alfred ne m'enchante guère. Il doit sûrement y avoir un moyen de le ramener à la raison.

— Je te l'ai dit, il s'est mis en tête de faire cavalier seul. C'est une trahison.

— Nous pourrions au moins essayer de négocier, non ?

Il venait juste de raccrocher quand un bruit de pas précipités lui parvint. La porte s'ouvrit et un grand jeune homme svelte entra comme un ouragan. Il portait une culotte et des bottes de cheval.

— Bonjour, grand-père.

— Tu n'as rien trouvé de mieux à faire que de monter à cheval par cette chaleur ?

— Alvaro a insisté pour me montrer les taurillons qu'il vient d'acheter.

— Tu n'as pas joué les picadors, au moins ?

— Non, grand-père, je t'ai promis de ne pas le faire.

— Ah, oui, et depuis quand tiens-tu tes promesses ? Mais dis-moi, où est ton père ?

— Au bureau.

— Bien, à présent, laisse-moi travailler, tu veux ?

— Mais enfin, grand-père, tu as passé l'âge de travailler ! Éteins cette machine et viens déjeuner au club.

— Tu sais bien que j'ai ce maudit club en horreur.

— Tu as tout Séville en horreur. Tu ne sors jamais d'ici. Grand-mère a raison : tu n'es qu'un ours mal léché.

— C'est vrai, je suis un vieil ours. Mais c'est plus fort que moi. Ces gens m'insupportent.

— Ce doit être ton éducation anglo-saxonne.

— Possible, mais en attendant, fiche-moi la paix. J'ai besoin de réfléchir. Au fait, où est ta sœur ?

— Elle est allée à Marbella, chez les Kholl.

— Sans même me prévenir ou me dire au revoir... En voilà des manières.

— Ce que tu peux être vieux jeu ! Tu sais bien qu'Elena a horreur de la campagne. Tout comme grand-mère et maman du reste. Il n'y a guère que toi, papa et moi pour supporter l'odeur des taureaux et des chevaux. Bon, alors, tu viens au club ?

— Non. Je n'ai pas envie de sortir par cette chaleur.

Une fois seul, le vieil homme sourit intérieurement. Son petit-fils était un brave garçon, beaucoup moins tête en l'air que sa sœur. Leur seul défaut, à sa sœur et à lui, était d'aimer les mondanités. Personnellement, il préférait la solitude.

Et, à cet égard, sa femme, Rocio, était un don du ciel. Ils s'étaient rencontrés dans des circonstances particulières... s'étaient épris l'un de l'autre, et Rocio avait insisté pour qu'ils se marient.

Dans un premier temps son beau-père s'y était fermement opposé, puis il avait fini par s'incliner.

C'était inévitable. Et c'est ainsi qu'il avait épousé la fille d'un notable proche du régime de Franco, qui s'était enrichi en faisant de la contrebande après-guerre. Au début, son beau-père l'avait pris comme associé, et plus tard il s'était lancé dans l'import-export où il avait amassé une petite fortune.

Mais Enrique Gomez Thomson n'en était pas moins un homme discret, qui n'aimait pas attirer l'attention sur lui. Il était à la tête d'une respectable famille sévillane à la réputation irréprochable.

Quoi qu'il en soit, il devait une fière chandelle à son épouse, sans elle il n'aurait jamais pu aller de l'avant.

Il se mit à penser à Frankie et George.

Eux aussi avaient eu de la chance, même si la vie ne leur avait pas fait de cadeaux, si ce n'est celui d'être plus intelligents que la moyenne.

***

Furieux, Robert Brown donna un grand coup de poing sur la table. Il y avait plus d'une heure qu'il était pendu au téléphone. D'abord, Ralph l'avait appelé pour lui raconter l'intervention de Clara – ce qui lui avait provoqué de violentes crampes d'estomac.

Après quoi, il avait dû en informer son Mentor, George Wagner, qui lui avait passé un savon, en apprenant qu'il n'avait pas réussi à faire taire la fille.

Mais Clara avait toujours été une jeune femme capricieuse. Á tel point qu'il était difficile de croire qu'elle était la petite-fille d'Alfred. Helmut était différent. Alfred n'avait jamais eu à se plaindre de lui. Et sa disparition subite avait été un choc.

Le fils d'Alfred était un garçon intelligent, d'une discrétion exemplaire, mais Clara... Clara se comportait comme une enfant gâtée.

Helmut avait épousé une Irakienne aux cheveux noirs et à la peau d'ivoire. Alfred avait approuvé cette union qu'il jugeait d'autant plus prometteuse que la jeune épouse était issue de l'une des familles les plus riches et les plus influentes d'Irak, et qui jouissait de relations puissantes à Bagdad, au Caire et à Amman. En outre, Ibrahim, le père de Nur, la femme d'Helmut, était un homme cultivé et raffiné.

Nur n'avait rien d'exceptionnel, si ce n'était sa grande beauté. Encore qu'il n'était pas exclu qu'elle ait été plus intelligente qu'il n'y paraissait.

Car avec les musulmanes, on ne savait jamais vraiment sur quel pied danser.

Á la mort de son fils et de sa bru, Alfred avait pris sa petite-fille alors adolescente sous son aile. Mais il n'avait pas su l'éduquer, manifestement. Personnellement, Robert ne la supportait pas et il avait horreur qu'elle l'appelle « Oncle Robert ». Clara affichait en toute occasion une confiance en soi qui frôlait l'arrogance, sans parler du babil incessant dont elle lui rebattait les oreilles chaque fois qu'ils se voyaient.

Quand Alfred la lui avait envoyée aux États-Unis pour qu'il s'occupe d'elle, il était à mille lieux de s'imaginer combien cette charge allait s'avérer pesante – et ça n'était pourtant pas faute de l'avoir tenue aussi éloignée que possible de Washington. Mais toujours est-il qu'il ne pouvait pas se permettre de contrarier Alfred. Car outre qu'ils étaient associés, Alfred était un ami proche de son Mentor, George Wagner. De sorte qu'il avait inscrit la jeune fille à l'université de Californie. Par chance, elle s'était entichée d'Ahmed, un homme intelligent avec qui l'on pouvait négocier. Leur mariage avait été une bénédiction. Car il était possible de faire des affaires avec Ahmed Husseini, sans compter qu'Alfred et lui s'entendaient à la perfection. La seule ombre au tableau était Clara.

La conversation qu'il venait d'avoir avec Ralph Barry lui avait gâché sa journée, lui provoquant une violente migraine alors même qu'il devait déjeuner avec le vice-président et ses amis – des hommes d'affaires qui

voulaient à tout prix savoir quand les bombardements allaient commencer en Irak.

Mais la discussion qu'il venait d'avoir avec son Mentor était pire encore, car ce dernier l'avait sommé de reprendre la situation en mains et, le cas échéant, de prêter son concours au couple Clara-Ahmed.

Dès lors que l'existence de la *Bible d'argile* avait été dévoilée, il était hors de question qu'Alfred et sa petite-fille restent en possession des tablettes. Les ordres étaient on ne peut plus clairs : il devait coûte que coûte récupérer la *Bible d'argile*.

— Smith, mettez-moi en relation avec Ralph Barry.

— Oui, monsieur Brown. Au fait, la secrétaire du sénateur Miller a appelé pour savoir si vous assisteriez au pique-nique que l'épouse du sénateur organise ce week-end.

Encore une idiote, songea Brown. Tous les ans, cette dinde écervelée organisait une fête champêtre dans sa ferme du Vermont et les obligeait à boire de la limonade, allongés sur des plaids en cachemire étalés sur la pelouse. Malheureusement, Brown n'avait d'autre choix que d'accepter, car Frank Miller était plus qu'un sénateur : c'était un membre du lobby texan du pétrole. Non seulement les secrétaires d'État à la Défense et à la Justice seraient présents, mais également la conseillère de la Sécurité nationale, le directeur de la CIA... et son Mentor. C'était l'occasion ou jamais de lui parler en tête à tête sans éveiller les soupçons, pour la bonne raison qu'ils le feraient au vu et au su de tous.

Le pire était encore de devoir manger étendu sur l'herbe ces immondes sandwiches en faisant semblant d'être aux anges. Chaque année au mois de septembre, le cauchemar se répétait.

La sonnerie du téléphone, puis la voix de Ralph Barry le tirèrent de sa rêverie.

— Eh bien, Robert...

— Ralph. Crois-tu que les gens aient fait le lien entre nous et Clara Tannenberg ?

— Absolument pas. Cesse de te mettre la rate au court-bouillon. De toute façon, et n'en déplaise à certains, je ne vois pas comment nous aurions pu les empêcher de venir au congrès. N'oublions pas qu'Ahmed Husseini a le bras long dans le milieu de l'archéologie, et qu'il est impossible d'entreprendre la moindre fouille en Irak sans son assentiment.

— Bon, tu me rassures. Il n'empêche que tu aurais dû essayer de les court-circuiter.

— Je l'ai fait, Robert. Mais qui suis-je pour leur interdire de participer au symposium sur la Mésopotamie et de prendre la parole, de surcroît ? J'ai eu beau insister, je n'ai pas réussi à la convaincre. Elle m'a d'ailleurs assuré qu'elle avait l'approbation de son grand-père et que cela suffisait.

— Alfred est devenu complètement gâteux, ma parole.

— Possible. En tout cas, sa petite-fille est obsédée par la *Bible d'argile*... Tu crois qu'elle existe vraiment ?

— Oui. Mais elle n'aurait jamais dû révéler son existence. Le moment était mal choisi en tout cas. Mais maintenant l'important c'est que nous arrivions à la subtiliser.

— Comment cela ?

— Eh bien nous allons les aider à la chercher, et quand ils l'auront retrouvée... Sauf qu'après ce qui s'est passé, nous allons devoir changer nos plans. Tu penses qu'ils sont capables de former une équipe d'archéologues et d'organiser les fouilles ? Il va falloir faire en sorte qu'ils trouvent les fonds nécessaires. Nous allons y réfléchir.

— Robert, la situation actuelle de l'Irak ne se prête guère à ce genre d'entreprise. Tous les gouvernements européens, et pas seulement le nôtre, déconseillent à leurs ressortissants de se rendre là-bas. Organiser des fouilles en pareilles circonstances serait suicidaire. Nous devrions attendre.

— Tu te trompes, Ralph. C'est l'occasion ou jamais d'aller en Irak, au contraire. Et nous allons le faire, mais à ma façon. L'Irak est devenu le pays où tout est possible et il faut être complètement idiot pour ne pas s'en apercevoir.

— Le professeur Yves Picot est le seul qui semble intéressé par le projet de Clara. Il m'a confié qu'il aimerait s'entretenir avec Ahmed. Que dois-je faire ?

— Mets-les en rapport. J'ai confiance en Ahmed. Il sait ce qu'il doit faire. Mais avant cela, demande-lui d'envoyer son épouse à Bagdad – ou au diable, avant que nous ne perdions tous patience.

Ralph rit entre ses dents. La misogynie de Robert Brown était quasi maladive. C'était un célibataire endurci qui n'avait jamais eu de relations amoureuses d'aucune sorte. Même avec les épouses de ses amis, il devait faire des efforts surhumains pour ne pas se comporter en goujat. Son

aversion pour la gent féminine était telle qu'il avait pris un homme comme secrétaire, un sexagénaire polyglotte et collet monté qui répondait au nom de Smith.

— C'est entendu, Robert. Je vais m'arranger pour que Clara retourne à Bagdad. Je vais parler à Ahmed. Mais ça ne va pas être facile. Clara est farouche et entêtée.

Comme son père, et son grand-père, songea Brown, mais avec l'intelligence en moins.

***

Sachant que le conseiller du président avait un faible pour la cuisine méditerranéenne, il les avait invités à déjeuner dans un restaurant espagnol proche du Capitole.

Toujours d'une ponctualité exemplaire, Robert Brown arriva le premier. Il avait horreur d'attendre et pria le ciel pour que le conseiller du président n'ait pas eu un empêchement de dernière minute.

Peu à peu les invités commencèrent à arriver : Dick Garby, John Nelly et Edward Fox. Ce fut l'homme de la Maison-Blanche qui arriva en dernier et d'une humeur de chien.

Il leur expliqua que les négociations avec les Européens étaient au point mort. Le Conseil de sécurité des Nations unies avait voté contre l'intervention militaire en Irak.

— Il y a des crétins partout. Les Français ne voient que leurs intérêts, comme toujours. Ils s'imaginent qu'ils mènent le monde alors qu'ils sont dans la merde jusqu'au cou. Quant aux Allemands, ils nous ont trahis. L'Allemagne est censée nous soutenir, mais son gouvernement rose-vert est beaucoup trop occupé à se faire encenser par la presse libérale pour remplir ses obligations.

— Nous avons tout de même le soutien du Royaume-Uni, fit remarquer Dick Garby.

— Oui, mais cela ne suffit pas. Nous avons l'appui des Italiens, des Espagnols, des Portugais, des Polonais et de quantité d'autres, mais ce ne sont que des hommes de paille. Ils gonflent les statistiques mais n'ont aucun poids réel. Quant aux Mexicains, ils nous ont lâchement laissé tomber. De leur côté, la Russie et la Chine se réjouissent de nous voir dans l'embarras.

— Quand allons-nous lancer l'offensive ? s'enquit Robert Brown sans ambages.

— Dès que les gars du Pentagone auront finalisé les préparatifs. C'est-à-dire dans cinq ou six mois tout au plus. Nous sommes en septembre, ce qui nous amène au printemps prochain. Je vous tiendrai informés.

— Il va falloir songer à mettre sur pied le Comité pour la reconstruction de l'Irak, intervint Edward Fox.

— Oui, nous y avons déjà réfléchi. D'ici trois ou quatre jours nous vous appellerons. Si gros que soit le gâteau, les premiers arrivés se tailleront les meilleures parts, dit le vice-président. Mais dites-moi quels sont vos domaines de prédilection afin que nous puissions anticiper ?

Attablés autour d'un plat de morue pil-pil, les quatre hommes discutaient affaires. Le bâtiment, l'équipement et le pétrole étaient les principaux secteurs qu'ils avaient en vue.

Après les bombardements, il allait falloir tout reconstruire, et il y aurait beaucoup à faire...

La réunion s'avéra profitable pour les quatre hommes qui convinrent de se revoir pendant le week-end, au pique-nique des Miller. Là-bas, ils reprendraient leur discussion, à condition, naturellement, que leurs épouses leur en laissent le loisir.

Après déjeuner, Robert Brown s'en retourna à la fondation. Situé à deux pas de la Maison-Blanche, le gratte-ciel en acier et en verre offrait une vue spectaculaire sur la ville de Washington.

Mais il préférait New York où la fondation possédait encore un petit immeuble, son premier siège, situé en plein cœur du « Village ».

C'était une grosse bâtisse de la fin du XVIIIe érigée par un Allemand qui s'était enrichi en vendant des étoffes importées d'Europe, et bien qu'elle n'ait plus la moindre utilité – quand il était à New York, il recevait ses clients les plus importants chez lui, dans son magnifique duplex de Central Park dont l'étage inférieur lui servait de bureau – il ne voulait pas s'en défaire.

Ralph Barry aussi était attaché à la maison du Village, et c'est là qu'il travaillait quand il se rendait à New York. Ce qui fournissait à Brown une bonne excuse de ne pas se débarrasser de la vieille bâtisse. Après tout, Barry était son bras droit, le moteur de la fondation.

— Smith, mettez-moi en relation avec Paul Dukais.

Moins d'une minute plus tard, la voix rauque de Dukais retentit dans le téléphone.

— Paul, vieille branche. Ça te dirait qu'on dîne ensemble ?

— Volontiers, mais quand ?

— Ce soir.

— Impossible ! Ma femme m'emmène à l'opéra.

— Le temps presse, Paul. La guerre ne devrait pas tarder à éclater.

— Guerre ou pas, il faut que j'aille à l'opéra, si je veux avoir la paix chez moi. Doris me reproche de ne pas prendre suffisamment part aux sorties mondaines qui, d'après elle, font de nous des gens respectables. Je le lui ai promis, Robert, ainsi qu'à ma fille, alors ne compte pas sur moi ce soir.

— Dans ce cas, tout ce que je peux te proposer c'est un petit-déjeuner chez moi demain matin. Sept heures, ça te va ?

— Disons huit. Parfois, Robert, je trouve que tu exagères.

Après cela Brown resta enfermé dans son bureau jusqu'au soir. Á dix-neuf heures trente, Smith vint frapper doucement à la porte.

— Vous avez encore besoin de moi, monsieur Brown ?

— Non, Smith, vous pouvez disposer. Nous nous verrons demain.

Il se remit au travail. Il avait mis sur pied un plan minutieux de la marche à suivre pour les mois à venir. La guerre n'allait pas tarder à éclater et il ne voulait pas être pris au dépourvu.

***

Au moment où il franchissait les portes du Palais des Congrès, Ralph Barry aperçut un grand jeune homme aux cheveux châtains, en grande discussion avec le vigile qui refusait de le laisser pénétrer sans accréditation dans l'enceinte du colloque.

Le taxi de Ralph arriva, et il s'y engouffra sans attendre de voir comment s'achevait le dialogue échauffé entre le gardien et le jeune homme.

Il faisait un temps radieux et l'obélisque de la Piazza del Poppolo luisait sous le soleil. Ralph Barry et Ahmed Husseini s'étaient retrouvés pour déjeuner à La Bolognaise. Comme toujours le restaurant était plein de touristes.

— J'aimerais que vous m'expliquiez précisément où se trouvent les restes de l'édifice que vous avez exhumés. Monsieur Brown a insisté pour que vous m'en fournissiez les coordonnées exactes. Je souhaiterais

également savoir quels sont les moyens que vous entendez mettre en œuvre – sachant que vous allez devoir vous débrouiller seuls, naturellement. Car nous ne pouvons en aucun cas intervenir. Si la rumeur venait à s'ébruiter qu'une fondation américaine a investi dans des fouilles en Irak, les gens crieraient au scandale. Autre chose, concernant votre épouse, Clara. Pensez-vous pouvoir la ramener à la raison ? Désolé d'être aussi direct, mais je ne vous cache pas que nous la trouvons quelque peu envahissante.

Ahmed se rembrunit. En tant qu'Irakien, il avait horreur de parler des femmes, et encore moins de la sienne.

— Clara est fière de son grand-père.

— Et c'est compréhensible, mais ce n'est pas lui rendre service que d'attirer l'attention sur lui. Alfred Tannenberg a toujours mené ses affaires avec beaucoup de discrétion, comme vous le savez, et il a toujours mis un point d'honneur à rester dans l'anonymat. C'est pourquoi il ne nous a pas semblé opportun de dévoiler l'existence de la *Bible d'argile*. D'ici quelques mois, quand les États-Unis auront attaqué l'Irak, nous pourrions envisager de mettre sur pied une mission archéologique. Vous devriez demander à Alfred de parler à Clara, de lui expliquer certaines choses...

— Alfred est malade – mais passons, je ne vais pas vous dresser la liste de tous ses maux. Disons simplement qu'il a quatre-vingt-cinq ans et une tumeur au foie. Nous ne savons pas combien de temps il lui reste à vivre. Heureusement, il a encore toute sa tête, et se refuse à passer la main. Quand à Clara, elle est la lumière de ses yeux, et quoi qu'elle puisse dire ou faire, elle a sa bénédiction. Il a décidé que le moment était venu de dévoiler au grand jour l'existence de la *Bible d'argile*. Et je sais que, pour la première fois, George Wagner et Robert Brown sont en désaccord avec lui. Mais vous le connaissez aussi bien que moi. Quand il s'est fourré une idée en tête, il n'y a pas moyen de l'en faire changer. En tout cas, Ralph, n'allez surtout pas imaginer que la présence des Américains en Irak sera une partie de plaisir. Personnellement, je pense que cette guerre ne va rien changer.

— Vous êtes pessimiste. Vous verrez au contraire que tout va changer. Tout le monde veut se débarrasser de Saddam, c'est une épine dans le pied. Et d'ailleurs, monsieur Brown va veiller personnellement à ce qu'il ne vous soit fait aucun mal et à ce que vous puissiez rentrer aux États-Unis. Touchez-en deux mots à Alfred.

— C’est inutile. Á propos, pourquoi est-ce que ces messieurs Wagner et Brown ne s’en chargent pas eux-mêmes ? Il me semble qu’ils auraient plus de chances que moi de se faire entendre de Tannenberg.

— Monsieur Brown ne peut pas appeler en Irak. Vous savez aussi bien que moi que les lignes téléphoniques sont sur écoute, et que le moindre coup de fil en provenance des États-Unis est enregistré. Quant à George Wagner... c’est Dieu tout-puissant, et je ne fais hélas pas partie de son aréopage céleste. Je ne suis qu’un modeste employé de la fondation.

— Dans ce cas, ne vous occupez pas de Clara. Elle ne représente aucun danger tant qu’elle est en Irak. Je lui dirai ce dont nous avons besoin, mais je ne suis pas sûr que nous puissions entreprendre des fouilles alors même que le pays est soumis à l’embargo. Saddam a d’autres soucis en tête que de partir à la recherche de tablettes d’argile. Il n’est pas dit non plus que nous puissions réunir la main-d’œuvre pour ce chantier, et même si nous parvenons à recruter des ouvriers, nous devrons les payer chaque jour.

— Dites-moi combien il vous faut, et je ferai en sorte que vous puissiez sortir les devises nécessaires.

— Vous savez bien que ce n’est pas un problème d’argent mais de moyens. Les archéologues, le matériel et l’équipement, Alfred peut les payer sans problèmes, mais ce sont les experts européens et américains qui nous font défaut. Mon pays est en faillite, et c’est à grand-peine que nous parvenons à préserver le patrimoine de nos musées.

— Il ne faut pas qu’Alfred finance cette mission, tout au moins pas directement. Ce serait trop risqué. Il vaudrait mieux trouver un bailleur de fonds étranger, une université européenne, par exemple. Le professeur Yves Picot aimerait s’entretenir avec vous. Il est alsacien. C’est un curieux bonhomme. Il a été professeur à Oxford et...

— Je connais Picot. Je ne le porte pas spécialement dans mon cœur. En tant qu’archéologue, il est un peu trop excentrique à mon goût, et d’aucuns prétendent qu’il a été poliment congédié d’Oxford parce qu’il aurait eu une liaison avec une de ses étudiantes. Disons qu’il n’est pas à proprement parler dans la norme.

— Compte tenu des circonstances, vous auriez tort de vous soucier outre mesure de la norme. Picot peut compter sur l’appui d’un groupe d’anciens étudiants qui le vénèrent. Il est riche. Son père possède une banque dans les îles anglo-normandes ; qui lui vient en réalité de la mère de Picot. Toute sa

famille est dans la banque sauf lui. Il est insupportable de pédantisme et il a un caractère de despote. Personnellement, je dirais que c'est un homme qui a eu de la chance, la chance d'être né au sein d'une famille riche. Je vous accorde qu'il n'est pas blanc comme neige, mais c'est le seul qui semble manifester quelque intérêt pour les tablettes d'Alfred. C'est à vous de voir si vous voulez lui parler. De tous nos collègues, il est le seul à être suffisamment fou pour entreprendre des fouilles en Irak.

— J'accepte de le rencontrer, mais sachez que ce n'est pas de gaieté de cœur.

— Ahmed, je crains que vous n'ayez pas vraiment le choix. Au fait, Robert voudrait que vous remettiez une lettre en mains propres à Alfred. Une certaine personne a été chargée de me l'apporter spécialement depuis Washington. Lorsque je l'aurai reçue je vous la transmettrai. Comme vous le savez, ils ont toujours préféré communiquer par courrier l'un et l'autre. Nous irons chercher la réponse d'Alfred à Amman, cette fois, et non pas au Caire.

— Vous savez, j'en viens à me demander pourquoi Alfred a choisi précisément ce moment pour rendre publique l'existence de ces tablettes, et pourquoi, après avoir piqué une colère monstre, monsieur Brown a finalement décidé de nous prêter main-forte.

— Je n'ai pas plus que vous de réponse à cela, Ahmed. Mais je suis sûr d'une chose, en revanche : ils ne se trompent jamais.

OceanofPDF.com

4

Il faut manger, Mercedes, insista Carlo.

— Mais je n'ai pas faim, je n'en peux plus d'attendre ! répondit-elle, contrariée.

— Décidément, tu n'apprendras jamais la patience, dit Hans Hausser.

— Tu te trompes. J'ai fait de gros progrès. Mes collaborateurs te diraient même que je suis un modèle de sérénité.

— On voit bien qu'ils ne te connaissent pas, s'esclaffa Bruno Müller.

Les quatre amis étaient en train de dîner chez Carlo Cipriani. Ils attendaient le coursier du directeur d'Investigations et Sécurité, qui devait arriver d'un moment à l'autre pour leur remettre une enveloppe contenant un rapport semblable à celui qu'ils avaient reçu le matin même. Ils patientaient depuis une heure déjà et Mercedes était sur des charbons ardents.

— Carlo, rappelle-le, s'il te plaît. Il a dû avoir un contretemps.

— Calme-toi, Mercedes, il ne s'est rien passé. Simplement, il faut qu'ils mettent par écrit le compte rendu de la journée. Ces choses-là prennent du temps. Et puis mon ami aura certainement voulu y jeter un coup d'œil avant de nous l'envoyer.

Pour finir, le timbre lointain de la sonnette leur parvint et un bruit de pas résonna dans le corridor.

— Ta femme de chambre ne revient pas seule apparemment, dit Mercedes.

Les trois hommes échangèrent un regard surpris. L'instant d'après, la porte de la salle à manger s'ouvrit et le directeur de l'agence de filature en personne entra. Il tenait à la main une enveloppe de papier kraft.

— Carlo, désolé de vous avoir fait attendre. J'imagine que vous êtes impatients.

— C’est le moins qu’on puisse dire, concéda Mercedes. Enchantée de faire votre connaissance.

Mercedes Barreda tendit la main à Luca Marini, président-directeur général d’Investigations et Sécurité, un sexagénaire bien conservé et élégamment vêtu. Le tatouage qu’il portait au poignet était dissimulé par une montre en or et acier.

« Son costume est un chouïa étriqué, et ça fait ressortir ses bourrelets, songea Mercedes. Encore un de ces vieux machins qui veulent se donner des airs d’athlètes en s’habillant trop près du corps. »

— Luca, assieds-toi. Tu as dîné ? s’enquit Carlo avec sollicitude.

— Non, pas encore. J’arrive tout droit du bureau. Je pendrais volontiers quelque chose et pour tout dire un petit verre ne serait pas de refus.

— Très bien, dans ce cas, tu vas te joindre à nous. Mais permets-moi tout d’abord de te présenter mes amis, le professeur Hausser et le professeur Müller. Et Mercedes, qui s’est déjà présentée.

— Monsieur Müller, j’imagine que vous avez l’habitude de vous l’entendre dire, mais je suis un de vos plus fervents admirateurs, dit Marini.

— Merci, bredouilla Bruno, gêné.

Sitôt attablé, Luca Marini se mit à piocher dans le plat en chantant les louanges des canellonis. Mercedes, qui bouillait d’impatience, le foudroya du regard. Comment ce goujat osait-il passer à table avant même de les avoir informés du contenu de l’enveloppe qu’il avait apportée avec lui.

Carlo Cipriani fit, quant à lui, preuve d’une patience exemplaire.

En attendant que son ami ait fini de manger il lança divers sujets de conversation tels que la situation au Proche-Orient, le bras de fer parlementaire entre Berlusconi et les partis de gauche, ou la météo.

Quand Marini eut terminé son dessert, Carlo les invita à se retirer tous ensemble dans son bureau pour parler en toute tranquillité.

— Nous t’écoutons, dit-il au directeur d’Investigations et Sécurité lorsqu’ils furent installés autour d’un digestif.

— Eh bien, en fait, la fille n’a pas remis les pieds au congrès depuis hier.

— Quelle fille ? s’enquit Mercedes, excédée par le ton paternaliste de Marini.

— Clara Tannenberg, répondit Marini, visiblement irrité lui aussi.

— Ah, vous voulez dire madame Tannenberg ! rectifia Mercedes, ironique.

— Oui, madame Tannenberg a préféré passer sa journée à faire du shopping. Elle a dépensé quatre mille euros entre la Via Condotti et la Via della Croce. Elle est atteinte de fièvre acheteuse, ma parole. Elle a déjeuné seule au café Greco, d'un sandwich et d'un dessert accompagnés d'un cappuccino. Après quoi, elle s'est rendue au musée du Vatican où elle est restée jusqu'à l'heure de la fermeture. Au moment où je quittais le bureau, on m'a informé qu'elle venait de regagner l'hôtel Excelsior. Elle n'en est pas ressortie depuis, sans quoi mes hommes m'en auraient aussitôt avisé.

— Et son mari ? demanda le professeur Hausser.

— Son mari est sorti de l'hôtel après elle et a flâné sans but précis dans les rues de Rome jusqu'à quatorze heures. Après quoi, il est allé retrouver Ralph Barry, le directeur de la fondation Monde Antique au restaurant La Bolognaise. Barry a enseigné l'archéologie à Harvard. C'est un homme très influent et respecté de ses collègues universitaires. Bien que ce congrès soit parrainé par l'UNESCO, il a été financé par la fondation Monde Antique et divers autres sponsors.

— Et sait-on pourquoi messieurs Barry et Husseini ont déjeuné ensemble ? s'enquit Bruno Müller.

— Deux de mes limiers ont réussi à les approcher suffisamment pour recueillir quelques bribes de leur conversation. Barry paraissait atterré par le comportement de Clara Tannenberg, et son mari avait l'air furieux. Ils ont parlé d'un certain Yves Picot, l'un des spécialistes présents au congrès, qui a l'air de s'intéresser aux tablettes dont nous avons fait état dans le rapport qui vous a été remis ce matin. Mais Ahmed Husseini semble se méfier de Picot qui, d'après nos renseignements, a la réputation d'être un personnage excentrique et passablement cavaleur.

« Ahmed Husseini a assuré à Barry que ce n'était pas l'argent qui leur manquait, mais plutôt les archéologues chevronnés et la main-d'œuvre qualifiée pour entreprendre des fouilles. Mais le plus intéressant, c'est que Ralph Barry a annoncé à Husseini que demain ou après-demain, il allait lui remettre une lettre de Robert Brown, le président de la fondation Monde Antique, pour qu'il la donne à un certain Alfred, lequel semble être le grand-père de la fille et...

— C'est lui, s'écria Mercedes. Nous le tenons !

— Calme-toi, Mercedes. Laissons d'abord finir monsieur Marini et ensuite nous discuterons, trancha Carlo Cipriani d'un ton sans réplique.

Mercedes se tut. Carlo avait raison. Ils devaient attendre que Marini soit parti pour pouvoir parler entre eux.

— Tout ceci est dit dans le rapport, mais mes hommes ont cru comprendre que cet Alfred et monsieur Brown entretenaient une correspondance suivie depuis des années. L'échange de lettres se fait par le biais d'intermédiaires. Et, apparemment, la réponse d'Alfred sera recueillie par un tiers à Amman, en Jordanie.

« Husseini et Picot ont convenu de se rencontrer demain matin au petit-déjeuner. Et ensuite, à moins d'un contretemps, le couple doit s'envoler à quinze heures pour Amman. Dites-moi si vous voulez que je mette un de mes hommes sur le même vol ou si vous préférez clore le dossier. »

— Il faut les faire suivre à tout prix, ordonna Cipriani. Où qu'ils aillent. Envoie plusieurs hommes s'il le faut, mais je veux savoir qui est cet Alfred. S'il s'agit du grand-père de Clara Tannenberg, je veux savoir où il vit, avec qui, et à quoi il occupe son temps. Nous allons également avoir besoin de photos et, si possible, d'une vidéo où il apparaît clairement. Luca, il faut que tu t'arranges pour recueillir un maximum d'informations.

— Mais cela va vous coûter une fortune ! s'écria Marini.

— C'est notre problème, intervint sèchement Mercedes.

— Fais le nécessaire, Luca, mais surtout ne perds pas de vue Clara Tannenberg et son mari.

Le ton grave de Carlo Cipriani intimida le directeur de l'agence de filature.

— Il se peut que je doive recruter des gens sur place, insista Marini.

— Fais le nécessaire, nous te l'avons déjà dit. Et maintenant, si ça ne t'ennuie pas, nous aimerions prendre connaissance de ton rapport à tête reposée...

— Très bien, Carlo, je vous laisse. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas à m'appeler. Je serai chez moi.

Sans même attendre que Carlo Cipriani ait raccompagné son ami jusqu'à la porte, Mercedes décacheta l'enveloppe et se mit à lire.

— Ça s'imagine qu'il suffit de porter une montre en or pour avoir l'air d'un homme du monde, marmonna tout bas la Catalane.

— Allons ! la semonça Hans Hausser. Il ne faut pas juger les gens sur leurs apparences, Mercedes.

— Les apparences, tu l'as dit. Ce type n'est qu'un nouveau riche, boudiné dans un costume trois pièces.

— N'empêche qu'il est intelligent, contra Carlo qui entre-temps était revenu dans le bureau. C'est un flic hors pair, qui a servi en Sicile et perdu un grand nombre de collaborateurs et d'amis tombés entre les mains de la Mafia, jusqu'au jour où sa femme lui a posé un ultimatum : ou bien il quittait la police, ou bien c'était elle qui le quittait. Résultat, il a pris sa retraite anticipée et fait fortune en montant sa propre agence de sécurité.

— En tout cas, l'habit ne fait pas le moine..., renchérit Mercedes.

— Que dis-tu ? demanda Bruno qui n'avait pas entendu les paroles de son amie.

— Mercedes ! lança Hans sur un ton de reproche.

— Bon, le sujet est clos, dit Carlo. Luca est un modèle d'efficacité et c'est tout ce qui nous intéresse. Á présent je propose que nous lisions le compte rendu.

Luca Marini leur avait remis son rapport en quatre exemplaires afin que chacun ait le sien. Ils se turent et se mirent à lire. Après avoir lu et relu tous les détails concernant Clara Tannenberg et son époux Ahmed Husseini, Mercedes rompit le silence.

Sa voix était grave et teintée d'émotion.

— C'est lui. Nous l'avons retrouvé.

— Oui, dit Carlo, c'est bien lui. Mais toujours est-il que je ne comprends pas ce qui a pu le pousser à refaire surface après toutes ces années.

— Moi, je pense que c'est un accident, opina Bruno Müller.

— Pas moi, insista Carlo. En participant à ce congrès sous le nom de Tannenberg et en sollicitant l'aide internationale, sa petite-fille savait qu'elle allait attirer l'attention sur elle.

— Mais je doute qu'il ait voulu qu'il en soit ainsi, intervint le professeur Hausser.

— Qu'est-ce qui a bien pu le décider à propulser subitement sa petite-fille sous les feux de l'actualité ? s'interrogea Mercedes.

— Á en croire le rapport, Alfred Tannenberg voue une adoration sans bornes à sa petite-fille, argua Müller. Il faut donc qu'il ait eu une bonne raison de l'exposer ainsi aux yeux du monde entier. N'oublions pas qu'il est resté caché pendant plus de cinquante ans.

— En effet, concéda Carlo. Mais moi, ce qui m'intrigue, c'est la nature des relations qu'il entretient avec Robert Brown, un citoyen américain éminemment respectable, ami personnel de presque tous les membres de l'administration Bush, président d'une fondation de renommée internationale... D'après moi, il y a anguille sous roche.

— Possible, mais nous ignorons quelles sont les activités de Tannenberg, fit remarquer Müller.

— Le rapport dit qu'il s'intéresse aux antiquités, leur rappela le professeur Hausser.

— Ce qui est on ne peut plus flou, médita Mercedes à voix haute. Mais le plus incroyable, c'est qu'avec de telles relations il ait pu rester invisible pendant toutes ces années.

— Il va falloir que nous nous intéressions de plus près à ce Robert Brown. Je vais mettre Luca sur le coup. Mais dans l'immédiat que décidons-nous ?

Le moment était venu pour les quatre amis de définir un plan d'attaque. Ils convinrent que Mercedes, Hans et Bruno resteraient quelques jours de plus à Rome en attendant d'avoir obtenu des nouvelles d'Amman. Ils allaient également demander à Marini de leur procurer un rapport circonstancié sur Robert Brown.

— Et si cet Alfred Tannenberg est effectivement celui que nous recherchons, quand et comment allons-nous l'exécuter ? demanda Mercedes de but en blanc.

— Luca m'a donné les coordonnées de plusieurs agences qui se chargent de ce genre de besogne, leur rappela Carlo.

— Dans ce cas, je propose que nous contactions l'une d'elles et engagions sans tarder un tueur à gages, insista Mercedes. Il faut que nous soyons prêts à passer à l'action dès que l'identité de Tannenberg aura été clairement établie. Plus vite nous en serons débarrassés et mieux nous nous porterons. Il y a cinquante ans que nous attendons ce moment. Le jour où le monstre aura cessé d'exister, je pourrai enfin dormir sur mes deux oreilles.

— Nous allons lui régler son compte, Mercedes, sois sans crainte, répondit Bruno Müller. Mais il faut y mettre les formes. Je ne pense pas qu'il suffise de se présenter dans une de ces agences pour engager un tueur à gages. Si tu es d'accord, Carlo, nous devrions demander à Luca Marini de nous aider dans nos démarches.

Les quatre amis continuèrent à deviser ainsi jusqu'au petit matin, en passant en revue chaque détail. Ils sentaient que le moment était proche où ils allaient enfin pouvoir accomplir le serment qui les liait depuis tant d'années. Á aucun moment ils ne songèrent que l'heure de la vengeance arrivait trop tard. Car pour eux, mieux valait tard que jamais.

Après s'être répartis la tâche, ils décidèrent de débloquer les fonds nécessaires pour payer Marini et l'homme qui accepterait de tuer Tannenberg.

***

Le café Il Greco était quasi désert. Carlo Cipriani et Luca Marini commandèrent des cappuccinos. Il faisait anormalement chaud pour un mois de septembre et les touristes n'avaient pas encore envahi la place d'Espagne. La Via Condotti et ses luxueux commerces était elle aussi déserte. C'était l'heure tranquille où Rome était encore au lit.

— Carlo, tu m'as sauvé la vie, il y a des années, en m'opérant de cette tumeur... J'aimerais que tu me dises ce qui se cache derrière toute cette histoire. Je ne te jetterai jamais la pierre, et tu le sais.

— Mon cher Luca, il y a des choses qui doivent rester secrètes. Tout ce que je veux, c'est que tu me procures un contact qui puisse se charger de faire le sale boulot.

— Qu'entends-tu au juste par « sale boulot » ?

— Nous cherchons un homme qui soit capable de se défendre et qui n'ait pas peur de se jeter dans la gueule du loup. Une mission au Moyen-Orient de nos jours n'a rien d'une villégiature. Selon ce que nous révélera l'enquête, il se peut que la destination finale soit l'Irak. Á combien se monnaye la vie d'un homme en Irak, de nos jours ?

— Inutile d'essayer de me rouler dans la farine, Carlo. Je n'ai pas perdu mon flair de flic.

— Luca, tout ce que je te demande, c'est de me mettre en contact avec une des agences dont tu m'as parlé. Je veux pouvoir compter sur ta discrétion et je te rappelle que tu es tenu par le secret professionnel. C'est toi-même qui m'as dit que si la guerre éclatait en Irak tu ne pourrais pas y envoyer tes hommes et qui m'a suggéré de m'adresser à une de ces fameuses agences.

— Il y a deux agences qui recrutent parmi les anciens de la SAS. Les Anglais sont très pros, plus encore que les Américains. Á mon avis, la meilleure est Global Group. Tiens, dit-il en lui tendant un papier. Ce sont leurs coordonnées. Leur siège est à Londres. Demande à parler à Tom Martin. Lui et moi nous connaissons depuis des années. C'est un dur à cuire, mais il est fiable et franc comme l'or. Je vais l'appeler pour lui dire que tu es un ami. Sache à toutes fins utiles que ses tarifs sont exorbitants.

— Merci, Luca.

— Inutile de me remercier, Carlo. Je ne te cache pas que je me fais du souci. J'ignore ce que vous êtes en train de mijoter, toi et tes amis, mais cette Mercedes Barreda ne me dit rien qui vaille. Cette femme n'a pas une once de compassion dans le regard.

— Tu te trompes. C'est une femme formidable.

— J'ai peur que tu ne sois en train de te mettre dans un sale pétrin. Si c'est le cas, sache tout de même que je ferai tout mon possible pour t'aider à t'en sortir. J'ai encore quelques bons contacts dans la police. Mais sois prudent, Carlo, et reste sur tes gardes.

— Même avec Tom Martin ?

— Même avec lui.

— Très bien, je te promets de suivre tes conseils. Et maintenant, j'ai besoin d'un rapport détaillé sur Robert Brown. Nous voulons tout connaître de la vie de ce mécène.

— Pas de problème, c'est comme si c'était fait. Pour quand vous le faut-il ?

— Le plus tôt possible.

— Je m'en doutais. Trois ou quatre jours, ça te va ?

— S'il n'y a pas moyen de faire plus court...

— C'est le minimum...

Au même moment, dans la salle à manger de l'hôtel Excelsior, Ahmed Husseini et Yves Picot s'apprêtaient eux aussi à petit-déjeuner.

Ils étaient plus ou moins du même âge. Tous deux étaient des archéologues, des cosmopolites dont le destin avait fait des parias.

— J'ai beaucoup aimé l'intervention de votre épouse et la vôtre.

— J'en suis flatté.

— Monsieur Husseini, j'ai horreur de perdre mon temps et j'imagine qu'il en va de même pour vous. C'est pourquoi j'irai droit au but. Montrez-

moi, si vous les avez avec vous, les photos de ces fameuses tablettes dont votre épouse nous a parlé.

Ahmed sortit aussitôt les photos d'une vieille serviette de cuir et les tendit à Picot qui les examina longuement en silence.

— Eh bien, qu'en pensez-vous ? s'enquit Ahmed au bout d'un moment.

— Intéressantes, mais il faudrait que je les voie vraiment pour pouvoir me faire une idée plus précise. Qu'attendez-vous de moi ?

— Nous voudrions mettre sur pied une mission internationale pour exhumer les fondations de l'édifice que nous avons découvert. Nous avons le sentiment qu'il s'agit d'une *cella*, une chambre dans laquelle étaient conservées les tablettes, ou l'annexe d'un temple. Mais pour cela nous avons besoin d'équipement moderne et d'archéologues chevronnés.

— Et d'argent.

— Oui, naturellement. Car sans argent, il est impossible d'entreprendre quoi que ce soit.

— Et en contrepartie ?

— En contrepartie de quoi ?

— De l'équipement, de la main-d'œuvre et des fonds.

— Nous vous offrons la gloire.

— Vous voulez rire ? s'offusqua Yves Picot, outré.

— Pas du tout. Si nous arrivons à retrouver les tablettes qui racontent la Genèse[7] dictée par Abraham, à côté, la découverte de Troie ou de Cnossos fera figure de peccadille.

— Vous n'êtes pas sérieux ?

— Vous savez aussi bien que moi ce que signifierait une telle découverte, tant au plan historique que religieux ou politique.

— Et vous, qu'y gagneriez-vous ? Compte tenu de la situation qui prévaut actuellement dans votre pays, votre opiniâtreté peut difficilement passer inaperçue. Que vous songiez à entreprendre des fouilles alors même que l'Irak est sur le point d'être bombardé a de quoi surprendre. Et d'ailleurs, êtes-vous certain que votre patron, Saddam, va accepter qu'une mission archéologique étrangère pénètre sur son territoire ? Imaginez qu'il décide subitement de nous accuser d'espionnage et de tous nous mettre au trou ?

— Dois-je vous répéter qu'il s'agit d'une découverte archéologique majeure, la plus importante de ces cent dernières années ? Quant à Saddam,

il ne s’opposera pas à la venue d’une mission archéologique européenne en Irak. Au contraire, car ce sera pour lui un précieux outil de propagande. Je peux vous assurer qu’il n’y aura pas de problème.

— Si ce n’est que les Américains se fichent comme d’une guigne de l’archéologie et qu’ils vont nous arroser de bombes. Ils ne savent probablement même pas où se trouve Ur.

— C’est à vous de voir.

— Je vais réfléchir. Dites-moi où je peux vous joindre.

Ahmed Husseini lui tendit sa carte, puis ils se séparèrent en échangeant une poignée de main. Entre-temps, l’homme qui lisait distraitement le journal à la table voisine avait réussi à enregistrer la totalité de leur conversation.

OceanofPDF.com

5

Robert Brown vivait seul, ou pour être plus précis, il vivait seul avec Ramon Gonzalez qui habitait lui aussi dans la maison de deux étages située à l'extérieur de Washington.

La spacieuse villa comportait cinq chambres, trois salons, une salle à manger et un bureau, en plus de l'office où Ramon, le majordome, avait son appartement privé.

Ce dernier était au service de Brown depuis plus de trente ans. Il y avait également une femme de charge d'origine latino, comme lui, qui venait chaque jour pour faire le ménage, et un jardinier italo-américain qui n'arrêtait pas de jacasser.

Ramon Gonzalez était originaire de la République dominicaine. Lui et sa sœur avaient émigré à New York quarante ans plus tôt. Tous deux avaient réussi à se placer comme domestiques chez un *broker* de la Cinquième Avenue. C'est là que Ramon avait fait ses débuts en tant que valet de chambre. Puis, après avoir servi dans deux autres maisons, il avait rencontré Robert Brown qui l'avait engagé.

Brown était un patron pointilleux, mais qui passait le plus clair de son temps en déplacement.

Il parlait très peu, exigeait une discrétion absolue, payait généreusement son personnel et lui laissait beaucoup de temps libre.

Gonzalez lui vouait une loyauté absolue et se réjouissait de n'avoir personne d'autre à servir que le vieux célibataire endurci.

Il avait dressé la table du petit-déjeuner dans le petit salon où les pâles rayons du soleil commençaient à filtrer à travers le store.

Il était huit heures moins deux et Brown n'allait pas tarder à descendre. La sonnette de la porte d'entrée retentit et Ramon Gonzalez s'empressa d'aller accueillir l'invité de monsieur Brown.

— Bonjour, monsieur Dukais.

— Bonjour, Ramon. Brrr, il fait frisquet, ce matin. Je prendrais volontiers un petit café bien serré. J'ai une de ces faims. Je n'ai rien pris avant de venir. Je ne voulais pas arriver en retard.

Ramon esquissa un sourire poli, puis conduisit Paul Dukais jusqu'au salon où l'attendait Robert Brown.

Après leur avoir servi le petit-déjeuner, le majordome sortit de la pièce en refermant la porte derrière lui pour que les deux hommes puissent s'entretenir en toute tranquillité.

Brown n'était pas du genre à perdre son temps en salamalecs, surtout avec un type comme Dukais qui détenait une grosse part des actions de Planet Security et de diverses autres sociétés.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que le petit douanier véreux avait fait du chemin depuis qu'il avait quitté les docks de New York.

— Il faut que tu envoies des hommes en Irak.

— J'ai à ma disposition plusieurs milliers d'hommes qui peuvent être immédiatement opérationnels. Quand la guerre va éclater là-bas, il va falloir d'importants dispositifs de sécurité. Hier, j'ai reçu un coup de fil de mon contact du département d'État. Il voudrait que mes hommes puissent couvrir certains secteurs lorsque nos troupes se déploieront à Bagdad. Il y a déjà plusieurs mois que je recrute à tours de bras, et j'ai des gars qui viennent de tous les horizons.

— Inutile de me faire un tableau, Paul. Je sais aussi bien que toi comment fonctionne le business. Et maintenant, écoute-moi. Je veux que tu envoies plusieurs détachements là-bas, à partir de la Jordanie, du Koweït, de l'Arabie Saoudite et de la Turquie. Une partie des effectifs restera stationnée à divers points de la frontière où ils attendront les ordres.

— Quels ordres ?

— Ne pose pas de questions stupides.

— Je suppose que les Irakiens doivent déjà être en train de boucler leurs frontières, et s'ils ne le font pas, ce seront les Turcs, les Koweïtiens et tous les autres qui s'en chargeront. Tu veux que je déploie des hommes sur les frontières et à l'intérieur du pays ? Tu ne peux pas attendre, comme tout le monde ?

— Je ne t'ai pas dit que c'était pour demain, mais simplement de te tenir prêt à passer à l'action quand l'ordre tombera. Tâche de trouver des types qui puissent se fondre dans le paysage.

— De toute façon, il serait risqué d'envoyer nos hommes là-bas trop tôt. Nous amis du ministère de la Défense sont en train d'organiser une attaque qui devrait débuter dans quelques mois. Au printemps, apparemment. Nous n'avons pas le droit à l'erreur. Il en va de la réputation de l'agence.

— Je te l'ai dit : pas question de les envoyer là-bas toute affaire cessante. Je te dirai précisément quand ils doivent partir. Après quoi, une fois leur mission accomplie, ils devront s'arranger pour ressortir d'Irak aussi vite qu'ils y sont entrés ; ils ne doivent pas rester là-bas plus de trois ou quatre jours après le début des bombardements.

— Et que sommes-nous censés aller chercher ?

— L'histoire de l'humanité.

— Tu te paies ma tête ?

— Une équipe attend tes hommes sur place. Ils devront exécuter les ordres qui leur seront donnés. Et maintenant cesse de m'importuner avec tes questions.

Robert Brown lui décocha un regard qui le fit blêmir. Paul Dukais avait mis du temps à percer le secret de cet homme aux manières en apparence exquises, mais ce qu'il avait découvert lui faisait froid dans le dos. C'est pourquoi il se garda bien de le provoquer.

Après tout, il se fichait pas mal de ce qu'il voulait faire en Irak.

— Bien. Á présent, je voudrais que vous vous chargiez de remettre une lettre en mains propres à Ralph Barry à Rome. D'ici quinze jours, vous me rapporterez la réponse depuis Amman.

— Entendu.

— Paul. Nous ne pouvons pas nous permettre d'échouer. Cette opération est la plus ambitieuse que nous ayons jamais entreprise. C'est une occasion unique. Alors ne fais surtout pas de bourde.

— En ai-je déjà fait ?

— Non. C'est précisément pour cela que tu m'es précieux.

« Et que je suis encore vivant », songea Dukais, qui ne se faisait aucune illusion quant à la nature de ses relations avec Robert Brown.

— Une fois que tu auras élaboré ton plan et choisi tes hommes, tu viendras me faire ton rapport.

— Je n'y manquerai pas.

— Paul, il va de soi que personne ne doit savoir que nous avons eu cette conversation. Aucun des membres du conseil d'administration de la

fondation ne doit savoir que je t'ai chargé d'une telle mission. Je préfère te mettre en garde, des fois que ta langue viendrait malencontreusement à fourcher au cours d'une conversation avec l'un de ces messieurs.

— Je te le répète, tu n'as aucun souci à te faire.

***

La réunion du conseil d'administration venait de s'achever et il était l'heure d'aller déjeuner. L'homme en profita pour regagner la quiétude de son bureau situé au vingtième étage. C'était ici, loin de l'agitation de la rue new-yorkaise, qu'il dirigeait son empire.

Le poids des années commençait à se faire sentir et il était fatigué. Il se levait tôt, faute de pouvoir dormir sur ses deux oreilles, et passait son temps à lire et à écouter les opéras de Wagner.

C'était à l'heure du déjeuner qu'il se reposait le mieux. Il desserrait sa cravate, ôtait sa veste et s'étendait sur le canapé.

Sa secrétaire avait ordre de ne lui passer aucun coup de fil ni d'entrer dans son bureau sous quelque prétexte que ce soit.

Il n'y avait qu'un seul téléphone qui pût l'arracher à ces instants de sommeil réparateur. C'était un petit portable dont il ne se séparait jamais et laissait toujours allumé, même quand il s'apprêtait à faire sa sieste.

Il venait de s'allonger sur le sofa quand le bip quasi imperceptible du téléphone miniature le fit sursauter.

— Oui.

— George, ici Frankie. Tu dormais ?

— Presque. Que se passe-t-il ?

— Je viens de parler avec Enrique. Nous pourrions aller passer quelques jours chez lui à Séville où bien louer un logement sur la côte à Marbella, où il n'y a que des vieux croulants comme nous. Tu sais, en Espagne, il fait encore très beau au mois de septembre.

— En Espagne ? Je ne vois pas l'intérêt. Après avoir réussi à déjouer tant de pièges, il ne manquerait plus que nous nous jetions dans la gueule du loup.

— Et Alfred...

— Il est devenu complètement gâteux, il ne contrôle plus rien.

— Tu es injuste. Alfred est parfaitement au fait de la situation.

— Non, il ne le sait pas. Souviens-toi de l'esclandre qu'il a provoqué. Il n'en a fait qu'à sa tête, tout en sachant pertinemment qu'il n'aurait pas dû, et voilà qu'il recommence.

— Helmut était son fils. Et tu aurais fait exactement la même chose à sa place.

— Je n'ai pas d'enfants.

— Mais moi, si, et je peux comprendre sa réaction.

— C'est un tort, il faut savoir se résigner dans la vie. Il ne pourra pas rendre la vie à Helmut. Le garçon s'est trompé lourdement. Alfred connaissait parfaitement les règles, il savait ce qu'il risquait. Et voilà qu'il remet ça avec cette mijaurée capricieuse de Clara.

— Je ne pense pas qu'il soit dangereux pour autant. Il sait quels sont les risques. Et puis Clara est une femme intelligente.

— Qui le mène par le bout du nez et finira par causer sa perte. Quand nous lui avons conseillé de lui dire la vérité, il a refusé. Il préfère continuer à jouer la comédie devant elle. Non, Frankie, nous ne pouvons pas le laisser agir sans rien dire. Nous ne pouvons pas prendre le risque de tout faire capoter à cause d'un vieux gâteux.

— Nous sommes vieux nous aussi.

— Sauf que moi, j'ai la ferme intention de continuer de vieillir. Je sors à l'instant d'une réunion du conseil d'administration. La guerre est imminente. Nous allons gagner beaucoup d'argent, Frankie.

— Tu sais très bien que l'argent n'a aucune importance, George.

— Tu as raison, ce n'est pas tant une question d'argent que de pouvoir, le plaisir de faire partie des décideurs. Et maintenant, si ça ne t'ennuie pas, j'aimerais faire un somme.

— Ah, j'allais oublier. Je dois venir à New York la semaine prochaine.

— Dans ce cas, vieille branche, nous allons nous arranger pour nous voir.

— On pourrait peut-être suggérer à Enrique de venir à New York.

— Á tout prendre, je préfère New York à Séville. Je ne me sens pas en sécurité quand je vais là-bas.

— Tu es parano, George.

— Non, je suis prudent. Et si je n'avais pas été là pour veiller au grain, il y a belle lurette que nous ne serions plus de ce monde, toi et moi. Souviens-toi de tous ceux qu'un seul faux pas a suffi à faire chuter. Moi aussi j'ai envie de voir Enrique, mais pas à n'importe quel prix.

— Nous sommes vieux, et personne ne sait que...

— Tais-toi ! Je te l'ai déjà dit, j'ai envie de continuer à vieillir en paix. Je vais voir comment nous pouvons nous rencontrer à New York et je te tiens au courant.

Frank vida son verre de whisky et raccrocha. George le prudent, George le méfiant, avait toujours eu raison.

Il agita une petite clochette en argent posée sur sa table de travail et un homme en livrée blanche apparut aussitôt.

— Vous avez besoin de moi, monsieur ?

— José, les gens que j'attendais sont-ils arrivés ?

— Pas encore, monsieur. La tour de contrôle nous avisera quand l'avion sera prêt à atterrir.

— Très bien, tenez-moi au courant.

— Oui, monsieur.

— Et ma femme ?

— Madame se repose. Elle avait mal à la tête.

— Et ma fille ?

— Madame Alma est partie ce matin tôt avec son époux.

— Ah, oui, c'est vrai... Apportez-moi un autre whisky et un morceau à manger, j'ai faim.

— Oui, monsieur.

Le domestique sortit en silence. Frank appréciait José. Il était discret, silencieux, efficace et s'occupait beaucoup mieux de lui que sa capricieuse épouse.

Le principal défaut d'Emma était qu'elle était trop riche – même si la richesse présentait malgré tout des avantages – et son physique disgracieux ne jouait pas non plus en sa faveur.

Petite et très brune, elle avait une tendance à l'embonpoint. Sa peau presque noire était terne et rugueuse. Elle ne ressemblait en rien à Alicia qui elle était vraiment noire.

D'un noir d'ébène et incroyablement belle. Il y avait quinze ans qu'ils étaient ensemble. Il avait fait sa connaissance dans un hôtel de Rio. La fille s'était approchée du bar où il attendait un de ses associés, et s'était offerte à lui sans détours.

Depuis lors, ils ne s'étaient plus jamais quittés. Il avait fait d'elle sa chose, sa possession. Et elle ne savait que trop bien ce qui risquait de lui en

coûter si elle s'enhardissait à le tromper avec un autre.

Il était vieux, certes, mais il la payait grassement. Á sa mort, Alicia pourrait dilapider à sa guise la fortune qu'il lui laisserait en héritage, en plus du somptueux duplex qu'il possédait à Ipanema et des bijoux qu'il lui avait offerts.

Quand il l'avait rencontrée, Alicia venait de fêter ses vingt ans ; ce n'était qu'une gamine aux jambes fuselées et au cou interminable ; lui était un homme de soixante-dix ans qui refusait de vieillir.

Il était de toute façon suffisamment riche pour s'offrir des filles comme elle, qui faisaient semblant de le prendre pour un étalon.

Il allait appeler Alicia pour lui annoncer qu'il venait à Rio, afin qu'elle se tienne prête à le recevoir.

En réalité, il n'aimait pas quitter son hacienda, située à l'orée de la forêt. Ici, il se sentait en sécurité, avec ses hommes qui patrouillaient jour et nuit dans l'immense propriété, protégée de surcroît par un réseau perfectionné de détecteurs de présence et autres subterfuges qui rendaient impossible l'irruption d'éléments perturbateurs.

Cependant, l'idée d'aller retrouver Alicia était malgré tout terriblement tentante, d'autant que pour se rendre à New York il devrait, de toute façon, faire un crochet par Rio.

OceanofPDF.com

6

Debout devant l'entrée principale de l'Excelsior, Clara Tannenberg et Ahmed Husseini guettaient avec impatience le taxi qu'ils avaient commandé. Ni l'un ni l'autre ne remarqua l'homme svelte, à la chevelure châtain qui émergeait d'un autre taxi et entrait en catastrophe dans l'hôtel.

Une minute plus tard, la voiture qu'ils attendaient arriva enfin. Ils s'y engouffrèrent sans prêter attention à l'homme qui ressortait à toutes jambes de l'hôtel en gesticulant en direction du taxi qui les emportait au loin. Dépité, l'homme entra à nouveau dans le hall de l'hôtel et se dirigea vers la réception.

— Ils sont partis. Pouvez-vous me dire s'ils se rendent à l'aéroport. Ont-ils l'intention de quitter Rome ?

Le réceptionniste le toisa d'un air soupçonneux, malgré son air respectable : cheveux courts, traits harmonieux, mise élégante quoi que vêtu d'un survêtement…

— Je suis malheureusement dans l'impossibilité de vous dire quoi que ce soit.

— Mais c'est très important. Je dois leur parler.

— Comprenez-moi bien, monsieur. Nous n'avons pas pour habitude de demander à nos clients où ils se rendent quand ils quittent l'hôtel.

— Mais lorsqu'ils ont commandé un taxi, ils vous ont certainement dit où ils allaient... Je vous en prie. Il s'agit d'un cas de force majeure.

— Je ne sais que vous dire. Je vais voir ce que je peux faire...

— Je vous demande seulement de me dire s'ils se rendaient à l'aéroport…

Quelque chose dans le ton et le regard de l'homme poussa le vieux réceptionniste à passer outre son devoir de réserve.

— Très bien, ils allaient à l'aéroport. Ils ont avancé la date de leur retour à Amman. Leur avion décolle dans une heure. Ils sont partis en catastrophe. La dame était en retard et...

Mais l'homme s'élançait déjà vers la sortie et sauta dans un taxi.

— Á l'aéroport, vite !

Le chauffeur, un vieux Romain, le dévisagea dans le rétroviseur. S'il y avait dans tout Rome un taxi qui aimait prendre son temps, c'était bien lui. Il se mit tranquillement en route pour Fiumicino, sans se laisser attendrir par le désespoir qui se lisait sur les traits de son client.

Une fois à l'aéroport, l'homme consulta immédiatement le panneau d'affichage des vols en partance et se dirigea aussitôt vers la porte d'embarquement du vol pour Amman, en Jordanie.

Mais trop tard. Tous les passagers avaient déjà passé la douane et le *carabiniere* refusa catégoriquement de le laisser passer.

— Ce sont des amis à qui je n'ai pas pu dire au revoir. Je n'en ai que pour une minute. S'il vous plaît, laissez-moi passer !

Inflexible, le représentant de l'ordre lui intima de passer son chemin. Il se mit à errer sans but dans l'aérogare. Il ne savait à quel saint se vouer et n'avait qu'une idée en tête : parler à cette femme coûte que coûte, quitte à la suivre au bout du monde s'il le fallait.

***

Dès qu'ils sortirent de l'avion, une chaleur suffocante chargée d'une odeur d'épices s'abattit sur eux comme un coup de massue. Ils étaient de retour chez eux, en Orient. Ahmed précéda Clara sur la passerelle, une sacoche Louis Vuitton à la main. L'homme qui se tenait derrière elle la suivait à la trace tout en s'efforçant de passer inaperçu.

Ils passèrent la douane sans encombre. Leurs passeports diplomatiques leur ouvraient toutes les portes, car bien qu'elle fît officiellement allégeance à Washington, et qu'elle ne portât pas Saddam dans son cœur, la famille royale de Jordanie entendait ménager la chèvre et le chou.

La voiture qui attendait Clara et Ahmed à la sortie de l'aéroport les conduisit directement à l'hôtel Marriot. Étant donné l'heure avancée, ils se firent monter à dîner dans la chambre.

La tension entre eux était toujours palpable.

— Je vais appeler mon grand-père.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— Pourquoi ? Nous sommes à Amman.

— Les Américains ont des espions partout. Ne peux-tu attendre demain, lorsque nous aurons passé la frontière ?

— Non. J'ai besoin de lui parler.

— Clara, je commence à en avoir par-dessus la tête de tes caprices !

— Parce que d'après toi, c'est un caprice ?

— Tu devrais être plus prudente, Clara.

— J'en ai assez de m'entendre dire que je dois être discrète et prudente. Et d'ailleurs pourquoi le serais-je ?

— C'est à ton grand-père qu'il faut poser la question, rétorqua Ahmed avec humeur.

— Mais c'est à toi, que je la pose.

— Tu n'es pas idiote, Clara, même si ton aïeul s'obstine à te traiter en gamine, et je suppose donc que depuis le temps, tu auras su tirer tes propres conclusions.

Clara se mura dans le silence. Elle n'était pas certaine de comprendre ce qu'il entendait par là, même si force lui était de reconnaître qu'il y avait des zones d'ombre... Elle était née à Bagdad, comme sa mère, et avait passé son enfance entre le Caire et Bagdad. Deux villes qu'elle chérissait.

Et le jour où elle avait annoncé à son grand-père qu'elle voulait achever ses études aux États-Unis, ce dernier s'était cabré. Mais pour finir, et après maintes tractations, elle avait eu raison de ses réticences.

La vie était agréable en Californie, et elle avait gardé un bon souvenir de San Francisco – la ville où elle était devenue une femme –, même si elle savait qu'elle n'aurait pas pu y vivre. L'Orient, avec ses senteurs, ses saveurs, et sa nonchalance lui manquait... de même que la langue arabe. Elle pensait en arabe, aimait en arabe. Raison pour laquelle elle s'était éprise d'Ahmed.

Tous les garçons Américains qu'elle avait connus lui avaient semblé insipides, même s'ils lui avaient révélé tout ce qu'une femme orientale ignorait.

— Que tu le veuilles ou non je vais l'appeler, finit-elle par dire.

Elle demanda à l'opératrice de la mettre en relation avec Bagdad. Quelques minutes plus tard, la voix de Fatima retentit dans le combiné.

— C'est moi, Clara !

— Ma fille, quel bonheur ! Je vais tout de suite prévenir monsieur.

— Il ne dort pas au moins ?

— Non, il est en train de lire dans son bureau. Il va être content de vous entendre...

Clara entendit Fatima qui disait à Ali, le valet de chambre, d'aller prévenir monsieur que sa petite-fille était en ligne.

— Clara, ma chérie...

— Grand-père...

— Vous êtes à Amman ?

— Nous arrivons à l'instant. J'ai hâte de te revoir, de rentrer à la maison.

— Que se passe-t-il ?

— Pourquoi cette question ? Tu trouves étrange que j'aie envie de te voir ?

— Non, mais je te connais comme si je t'avais faite. Et quand tu étais petite, à la moindre contrariété tu venais te réfugier dans mes bras.

— Le congrès de Rome ne s'est pas bien passé.

— Je suis au courant.

— Vraiment ?

— Oui, Clara.

— Mais, comment le sais-tu ?

— Allons bon, tu ne vas pas commencer à me harceler de questions ?

— Non, mais...

Le vieil homme soupira.

— Et Ahmed, comment va-t-il ?

— Il est ici avec moi.

— Bien. J'ai pris toutes les dispositions pour que vous rentriez sans encombre à la maison. Passe-moi ton mari, tu veux ?

Clara tendit le téléphone à Ahmed qui s'entretint brièvement avec le grand-père de son épouse. Ce dernier avait hâte qu'ils soient de retour à Bagdad. Le lendemain matin, à la première heure, Clara et Ahmed attendaient, dans le hall de l'hôtel, la voiture qui devait les ramener en Irak. Ni l'un ni l'autre ne remarqua les quatre hommes, qui ne semblaient pas se connaître, en train de les épier. La veille au soir, ces derniers avaient fait leur rapport à Marini. Jusqu'à présent, rien à signaler, tout se passait comme prévu.

Si passer la frontière fut un jeu d'enfant pour Clara et son mari, il n'en alla pas de même pour les hommes de Marini qui s'étaient scindés en deux paires et avaient engagé des chauffeurs expérimentés recommandés par l'hôtel d'Amman. Le problème était qu'à moins d'avoir une bonne raison pour cela (aller voir de la famille ou faire de la contrebande, par exemple), personne ne se hasardait à se rendre en Irak. Si bien qu'ils avaient dû débourser une fortune pour que les chauffeurs acceptent de se prêter à leur jeu et de prendre en filature le 4X4 Toyota vert qui les précédait.

Si la circulation fut fluide sur la route de Bagdad, il était évident qu'il s'y livrait un trafic intense. Lorsqu'ils atteignirent Bagdad il faisait nuit. L'une des voitures continua de suivre la Toyota tandis que l'autre se rendit à l'hôtel Palestina où, aux dires des chauffeurs, descendait une majorité d'Occidentaux. Même si la chose pouvait paraître incongrue en ces temps de crise, ils avaient décidé de se faire passer pour des négociants venus pour affaires à Bagdad.La Toyota s'était arrêtée devant une grille et attendait qu'elle s'ouvre. Les hommes de Marini poursuivirent leur chemin. Ils savaient désormais où vivait Clara Tannenberg. Demain, ils reviendraient pour faire leur tour d'inspection.

La maison de deux étages, surveillée par des gardiens invisibles, se dressait au centre d'un parc parfaitement entretenu. Située dans un quartier résidentiel, la villa, surnommée la Maison Jaune en raison de sa façade jaune vif régulièrement peinte de frais, avait appartenu jadis à un homme d'affaires anglais.

Fatima attendait dans le vestibule, à demi assoupie sur une chaise, quand la porte s'ouvrit. Clara entra et se jeta aussitôt au cou de la nourrice qui l'avait vue grandir. Au début Clara était intimidée par les voiles noirs de la vieille chiite, mais bien vite elle avait trouvé entre ses bras la tendresse dont sa mère l'avait privée.

Veuve de bonne heure avec un petit garçon sur les bras, Fatima avait dû aller vivre chez sa belle-mère qui ne l'avait pas reçue de bon cœur et la traitait avec rudesse. Mais Fatima avait accepté son sort sans se plaindre. Jusqu'au jour où sa belle-mère l'avait envoyée ici, dans la maison où vivait un étranger et sa jeune épouse, une Égyptienne du nom de Alia. Elle ne devait plus jamais les quitter ensuite. Elle avait servi Alfred Tannenberg et sa femme, les avait accompagnés en déplacement au Caire où ils

possédaient une autre résidence, et, surtout, elle s'était occupée de leur fils aîné, Helmut, puis de la fille de ce dernier, Clara.

Á présent, qu'elle n'était plus qu'une vieille femme qui avait perdu son fils dans cette maudite guerre contre l'Iran, il ne lui restait plus que Clara.

— Tu as mauvaise mine, fillette.

— Je suis fatiguée.

— Á ton âge, tu devrais cesser de voyager et commencer à songer à faire des enfants.

— Tu as raison. Dès que j'aurai trouvé la *Bible d'argile* je le ferai, s'esclaffa Clara.

— Ah, fillette. Prends garde qu'il ne t'arrive la même chose qu'à moi ! Je n'ai eu qu'un fils, et maintenant qu'il est mort, je me retrouve seule au monde.

— Mais je suis là, moi.

— Oui, c'est vrai. Et si je ne t'avais pas, je ne serais plus bonne à rien.

— Allons, Fatima, je viens à peine d'arriver et tu commences déjà à geindre. Où est mon grand-père ?

— Il dort. Aujourd'hui il a passé la journée à vadrouiller, et quand il est rentré il était fatigué et soucieux.

— Il t'a dit quelque chose ?

— Juste qu'il voulait dîner. Après il est allé s'enfermer dans sa chambre en me disant qu'il ne voulait pas être dérangé.

— Dans ce cas, je le verrai demain.

Laissant les deux femmes à leurs bavardages, Ahmed fila se mettre au lit. Il était exténué et démoralisé à l'idée de devoir se rendre au ministère le lendemain pour faire son rapport sur le congrès de Rome – un véritable fiasco ! Ahmed avait parfois l'impression d'avoir une cotte mal taillée, même s'il faisait partie des privilégiés. Ses problèmes de conscience avaient commencé lorsqu'il avait réalisé que ses parents et lui appartenaient à l'élite d'un régime dictatorial. Mais plutôt que de renoncer à ses privilèges, il avait préféré se mentir à lui-même et se convaincre qu'il collaborait avec le régime pour soutenir sa famille et non pas Saddam. Après quoi, il avait fait la connaissance de Clara et des Tannenberg et sa vie avait à jamais sombré dans l'abîme. Il avait plongé corps et âme dans la corruption. Et de son plein gré, qui plus est. Il avait accepté d'entrer dans l'organisation d'Alfred et de devenir son héritier, tout en sachant pertinemment ce que cela

signifiait. La solide position qu'il occupait au sein du régime, grâce aux liens que sa famille entretenait avec Saddam, s'était renforcée avec Alfred au point de le rendre intouchable, car ce dernier comptait quelques puissants amis parmi les proches collaborateurs du dictateur. Toujours est-il qu'Ahmed avait de plus en plus de mal à se supporter lui-même et à supporter de vivre aux côtés d'une femme qui préférait se voiler la face plutôt que de chercher à savoir ce que manigançaient les gens de son entourage, afin de pouvoir continuer à les choyer.

Pour sa part, il avait cessé de l'aimer. Mais l'avait-il jamais aimée ? Quand il avait fait sa connaissance, à San Francisco, il n'avait vu en elle qu'une aventure. Tous deux étaient Irakiens et parlaient arabe, tous deux étaient archéologues ; ils avaient des amis communs à Bagdad, et tous deux connaissaient la famille de l'autre, même s'ils ne s'étaient pour ainsi dire jamais fréquentés. L'exil les avait rapprochés. Clara était une émigrée cousue d'or, et lui disposait de suffisamment d'argent pour pouvoir se payer un appartement luxueux avec vue sur la baie de San Francisco.

Ils avaient décidé de vivre ensemble. Ils avaient tant de choses en commun, comme cette même sensation de liberté aux États-Unis, même si leur pays et leurs proches leur manquaient.

Lorsque son père était venu lui rendre visite à San Francisco, il l'avait mis en demeure d'épouser Clara. Une telle union ne présentait, selon lui, que des avantages, sans compter que le vent n'allait pas tarder à tourner. Dans les milieux diplomatiques, le bruit commençait à circuler que l'administration américaine voulait se débarrasser du pantin encombrant qu'était devenu Saddam. Et comme il fallait bien songer à l'avenir, il fut décidé qu'Ahmed unirait sa vie à celle de cette fille ravissante, immensément riche, surprotégée et pourrie gâtée.

Clara entra brusquement dans la chambre, tirant Ahmed de sa rêverie.

— Ah, tu es là ! lui dit-elle. Tu aurais pu au moins prendre le temps de saluer Fatima. Tu es passé devant elle comme si tu ne l'avais pas vue.

— Je lui ai dit bonsoir. Que veux-tu que je lui dise d'autre ?

— Tu sais combien je suis attachée à elle.

— Oui, je le sais.

Le ton courroucé de son mari la surprit, même si ces derniers temps il avait tendance à lui faire des scènes et à la traiter comme un boulet.

— Que se passe-t-il, Ahmed ?

— Rien du tout. Simplement, je suis fatigué.

— Tu mens. Je vois bien que quelque chose ne va pas.

Ahmed la regarda droit dans les yeux. Il avait envie de lui dire qu'elle ne le connaissait pas, qu'elle ne l'avait jamais connu et qu'il en avait par-dessus la tête d'elle et de son grand-père. Mais il ne desserra pas les dents. De toute façon, il était trop tard pour songer à prendre la fuite.

— Viens te coucher, Clara. Demain nous avons une journée chargée. Je dois aller au ministère pour commencer à préparer sérieusement les fouilles. D'après ce que je me suis laissé dire à Rome, il va y avoir la guerre, même si tout le monde ici prétend le contraire.

— Sauf mon grand-père.

— Sauf ton grand-père. Bien, et maintenant, essayons de dormir. Nous déferons les valises demain.

***

Alfred Tannenberg était dans son bureau avec Mustafa Nassir, son associé, lorsque Clara entra et surprit les deux hommes en train de discuter âprement.

— Grand-père...

— Ah, te voilà, ma chérie ! Entre, entre.

Tannenberg planta son regard d'acier dans celui de Nassir, qui arbora aussitôt un grand sourire.

— Ma très chère enfant, il y a si longtemps que tu ne nous as pas honorés de ta visite au Caire. Mes filles n'arrêtent pas de me demander de tes nouvelles.

— Bonjour Mustapha, répondit sèchement Clara qui avait entendu la conversation échauffée entre son grand-père et l'Égyptien.

— Clara, nous sommes en pleine réunion de travail, mais je te recevrai dès que nous en aurons terminé.

— Très bien. En attendant, je vais sortir faire quelques emplettes.

— Fais-toi accompagner.

— Oui, bien sûr. Fatima va venir avec moi.

Clara sortit en compagnie de Fatima et de l'homme qui était à la fois son chauffeur et son garde du corps. Ils montèrent dans la Toyota verte et prirent la direction du centre-ville.

Depuis que les États-Unis avaient instauré le blocus pour faire pression sur le régime de Saddam Hussein, la ville n'était plus que l'ombre d'elle-même, et les Bagdadiens devaient déployer des trésors d'ingéniosité pour pouvoir survivre.

Les hôpitaux continuaient de vivoter tant bien que mal grâce au concours des ONG, mais le manque de médicaments et de nourriture s'aggravait de jour en jour.

Clara n'avait aucune sympathie pour Saddam, mais elle en voulait encore plus au président Bush et à tous ceux qui avaient réduit son pays à l'indigence. Clara déambulait dans le bazar sans se rendre compte qu'elle était suivie, mais son garde du corps avait remarqué qu'à chaque coin de rue ils croisaient toujours les mêmes hommes aux allures de touristes égarés.

Il n'en avisa pas les deux femmes de peur de les affoler, mais dès qu'ils furent de retour à la Maison Jaune, le chauffeur alla faire son rapport à Alfred Tannenberg.

— Il y avait quatre hommes qui allaient deux par deux, l'informa-t-il. Ils nous suivaient, c'est évident. Et d'ailleurs ils ne passaient pas inaperçus. Leurs vêtements, leurs faciès... ce n'était pas des Irakiens, ni des Égyptiens ou des Jordaniens... ils ne parlaient pas anglais. Il me semble qu'ils parlaient italien.

— Et que cherchaient-ils d'après toi ?

— Savoir où allait mademoiselle Clara. Je n'ai pas l'impression qu'ils lui voulaient du mal, encore que...

— On ne sait jamais. Veille à ce qu'elle ne sorte pas seule. Dorénavant, deux hommes armés vous accompagneront partout où vous irez. Et mieux vaut pour vous tous qu'il n'arrive rien à ma petite-fille.

Ce genre de menace était inutile. Yassir savait qu'il paierait de sa vie la moindre défaillance, de même qu'il n'ignorait pas qu'il ne serait ni le premier ni le dernier à mourir par la volonté de Tannenberg.

— Oui, monsieur.

— Renforce la sécurité autour de la maison. Je veux que toutes les allées et venues soient strictement contrôlées. Pas question de laisser entrer un jardinier venu remplacer un cousin malade, ni aucun marchand ambulant. Personne n'est autorisé à pénétrer dans cette propriété sans mon

consentement exprès. Á présent, nous allons tendre un piège à ces fouille-merdes. Je veux connaître leur identité, qui les envoie et pour quelle raison.

— Les attraper tous les quatre ne va pas être facile.

— Pas besoin des quatre. Un seul suffit.

— Oui, monsieur, mais dans ce cas, il va falloir que mademoiselle Clara sorte à nouveau.

— En effet. Ma petite-fille va nous servir d'appât. Mais fais en sorte qu'elle ne se rende pas compte, et surtout qu'il ne lui arrive rien. Tu en répondras de ta vie, Yassir.

— Je le sais, monsieur. Mais il ne lui arrivera rien. Vous pouvez me faire confiance.

— Je ne fais confiance à personne, Yassir, ne l'oublie jamais.

— Oui, monsieur.

Tannenberg l'envoya chercher sa petite-fille qui, une heure durant, lui raconta comment s'était passé le congrès de Rome. Il ne fut pas surpris d'apprendre que sa requête avait été mal accueillie. Il s'y attendait. Ses amis lui avaient conseillé d'attendre la chute de Saddam avant d'entreprendre les fouilles des vestiges mis au jour entre les deux antiques cités d'Ur et de Babylone. Mais il ne voulait pas attendre.

Ou plutôt, il ne le pouvait pas, car il était malade et savait qu'il ne lui restait que quatre mois à vivre, six tout au plus. Il avait exigé de son médecin qu'il lui dise la vérité, et la vérité était que la fin était proche.

Il avait quatre-vingt-cinq ans et le foie rongé par un cancer. Moins de deux ans auparavant, il avait déjà subi une hépatectomie partielle.

Clara était à la charge d'Ahmed, et disposait de suffisamment d'argent pour ne manquer de rien jusqu'à la fin de ses jours, mais il voulait lui faire un cadeau, le cadeau qu'elle lui réclamait depuis l'adolescence : être celle qui découvrirait la *Bible d'argile*.

C'était pour cela qu'il l'avait envoyée à Rome : pour qu'elle rende publique l'existence des deux tablettes qu'il avait trouvées quand il était jeune, encore plus jeune qu'elle ne l'était elle-même aujourd'hui.

Les mauvaises langues avaient beau se gausser de l'histoire des tablettes d'Abraham et crier à la supercherie, il n'empêche que la communauté scientifique était désormais au courant de son existence.

Personne désormais, pas même ses chers amis, ne pourrait couper l'herbe sous le pied à sa petite-fille et lui ravir l'honneur d'être la découvreuse de la

Bible d'argile.

Il avait déjà rédigé la lettre que l'un de ses hommes allait emporter à Amman pour la remettre à un agent qui, à son tour, l'apporterait à Washington afin de la remettre en mains propres à Robert Brown, lequel la transmettrait personnellement à George Wagner.

Mais avant d'envoyer la missive, il devait se débarrasser des intrus qui suivaient Clara partout, et peut-être devrait-il ajouter un post-scriptum. Ce soir, il espérait pouvoir s'entretenir avec Ahmed. Ce matin, lorsque le mari de Clara lui avait remis la lettre de Brown, il l'avait trouvé tendu. Il était sûr de la loyauté d'Ahmed, et connaissait son ambition : quitter l'Irak. Mais il savait aussi que sans son argent, c'est-à-dire celui dont Clara hériterait et dont Ahmed disposerait tant qu'il resterait à ses côtés, il ne le pourrait pas.

Les hommes de Marini étaient sur le pied de guerre depuis le lever du jour. La veille, ils avaient repéré un café dans la même rue que la Maison Jaune, mais sur le trottoir d'en face. Tenu par un homme affable mais un peu trop bavard à leur goût, l'établissement était idéalement situé pour pouvoir observer les allées et venues des occupants de la villa.

Á huit heures tapantes, ils virent sortir Ahmed Husseini au volant de la Toyota verte. Un homme, qui ne cessait de jeter des regards suspicieux autour de lui, occupait le siège côté passager. Mais ce n'est qu'à dix heures que Clara sortit à son tour dans un 4X4 Mercedes en compagnie d'une femme entièrement vêtue de noir et d'un garde du corps.

Les hommes de Marini, qui continuaient d'opérer deux par deux, communiquaient par talkie-walkie. Ceux qui se trouvaient dans le café ordonnèrent à leurs compères garés deux rues plus loin de prendre la Mercedes en chasse.

Celle-ci prit la direction des faubourgs, suivie par les hommes de Marini.

Ils roulaient depuis plus d'une demi-heure quand la Mercedes bifurqua sur un chemin de terre bordé de palmiers. Les hommes d'Investigations et Sécurité hésitèrent un instant, puis décidèrent de poursuivre leur chemin. Voyant que la Mercedes accélérait, ses poursuivants firent de même. Pas question de perdre de vue la femme qui devait les mener jusqu'au vieil homme qu'ils avaient ordre de photographier.

Soudain, la Mercedes donna un coup d'accélérateur en soulevant un nuage de poussière ; l'instant d'après, d'autres véhicules tout-terrains surgirent de chaque côté de la route et foncèrent droit sur la première

voiture de détectives comme s'ils voulaient l'emboutir. Ses occupants réalisèrent trop tard qu'ils étaient cernés et furent forcés de s'arrêter.

Leurs compères, qui suivaient dans la deuxième voiture, pilèrent net. Les Italiens ne portaient pas d'armes, ils n'avaient rien pour affronter les brutes qui avaient extirpé violemment leurs camarades de leur véhicule et commençaient à les rouer de coups. Il était évident qu'ils se feraient eux aussi tabasser s'ils tentaient d'intervenir. Cependant, ils ne pouvaient pas laisser leurs collègues se faire sauvagement frapper sans réagir. La seule solution était de faire demi-tour, non pas pour fuir, même s'ils en donnaient l'impression, mais pour aller chercher de l'aide. Ils étaient déjà loin quand l'un de leurs malheureux compagnons fut contraint de s'agenouiller sous les yeux horrifiés de son collègue, tandis que ses agresseurs lui logeaient une balle dans la nuque. Deux minutes plus tard, les deux hommes gisaient morts dans le creux du fossé.

***

Carlo Cipriani se prit la tête entre les mains. Mercedes, livide, demeura impassible, tout comme Hans Hausser et Bruno Müller, lorsque Luca Marini leur raconta ce qui s'était passé.

Ils se trouvaient dans le bureau de Marini qui les avait convoqués de toute urgence.

Tout le personnel de l'agence était en deuil, et il régnait un silence de mort dans les locaux.

Demain, un avion rapporterait les dépouilles des deux limiers d'Investigations et Sûreté.

Ils avaient été assassinés après avoir été violemment frappés. Leurs compagnons ignoraient s'ils avaient parlé, de même qu'ils ignoraient qui étaient leurs agresseurs. Ils savaient seulement que dix véhicules à quatre roues motrices les avaient pris en étau et obligés à s'arrêter. Ils avaient vu ensuite qu'on les passait à tabac, mais rien de plus.

Ce n'est que plus tard, quand ils étaient revenus avec une patrouille de police, qu'ils avaient trouvé les corps sans vie de leurs camarades. Alors qu'ils exigeaient qu'une enquête soit ouverte, ils avaient manqué se faire arrêter en tant que principaux suspects. Personne n'avait rien vu, personne ne savait rien.

L'interrogatoire de police avait été musclé, ainsi que l'attestaient les multiples contusions et coupures que les deux hommes portaient au visage, au thorax et à l'abdomen. Après plusieurs heures passées au bloc, ils avaient été relâchés et sommés de quitter au plus tôt le territoire irakien.

L'ambassadeur d'Italie avait immédiatement déposé une plainte et exigé un entretien avec le ministre des Affaires étrangères. Il lui avait été répondu que ce dernier était en visite officielle au Yémen, mais que la police allait procéder à des investigations afin d'identifier les coupables qui, selon toute vraisemblance, étaient des gangsters qui rançonnaient les touristes.

On n'avait rien retrouvé dans les poches des victimes : ni papiers, ni argent, ni cigarettes. Leurs assassins leur avaient tout pris.

Luca Marini avait l'impression de revivre les heures sombres qu'il avait connues quand il était à la tête de la brigade antimafia en Sicile et qu'il devait appeler les femmes de ses compagnons pour leur annoncer que leur mari avait été abattu.

Du moins, dans ces cas-là, organisait-on des funérailles officielles auxquelles assistait le ministre chargé de remettre une médaille au défunt et une généreuse pension à la veuve de la victime. Mais cette fois, l'enterrement allait devoir être célébré dans la discrétion, sans médaille, afin d'éviter que la presse ne fourre son nez dans ce qui ne la regardait pas.

— Je suis navré, mais les récents événements m'obligent à rompre le contrat qui nous lie. Vous vous êtes embarqués dans une sale histoire. Ce double assassinat est une mise en garde. Ces gens veulent vous dissuader de poursuivre vos recherches, quelle qu'elles soient.

— Nous aimerions aider les familles de ces deux hommes, même si nous ne pouvons pas, hélas, leur rendre la vie, dit Mercedes. Dites-nous le montant d'une compensation qui vous semble correcte.

Marini posa sur Mercedes un regard étonné. Cette femme avait les pieds sur terre, comme toutes les femmes, mais en plus elle ne perdait pas de temps à pleurnicher.

— Tout dépend de vous. Francesco Amatore laisse une femme et une petite fille de deux ans. Paolo Silvestre était célibataire, mais je pense que ses parents accueilleront de bon cœur un geste de votre part, dans la mesure où ils ont d'autres enfants à élever.

— Un million d'euros, soit cinq cent mille euros pour chaque famille, ça vous paraît correct ? demanda Mercedes.

— Il me semble que c'est une offre généreuse, répondit Luca Marini. Mais il y a un autre problème que nous devons résoudre. La police aimerait savoir pourquoi deux de mes hommes se trouvaient en Irak, qui les a payés pour partir et à quelles fins. Jusqu'ici, je me suis défilé comme j'ai pu, mais demain, je dois rencontrer le commandant. Il veut que je lui fournisse les réponses que le ministre de l'Intérieur exige de lui. Et bien que nous soyons de vieux amis, lui et moi, je dois répondre à ses attentes. Á présent, dites-moi, s'il vous plaît, ce que je peux dire et ce que je dois taire.

Les quatre amis échangèrent un regard entendu.

La situation était délicate.

Car quelles raisons plausibles pouvaient invoquer un médecin à la retraite, un professeur de physique, un pianiste concertiste et une promotrice immobilière lorsque la police leur demanderait pourquoi ils avaient envoyé quatre détectives privés en Irak.

— Quelles raisons allons-nous invoquer ? demanda Bruno Müller.

— Vous ne m'avez jamais dit ce que vous vouliez à Clara Tannenberg ni ce que vous cherchiez en Irak, fit remarquer Marini.

— C'est une affaire strictement privée, rétorqua sèchement Mercedes.

— Madame, la police ne saurait se contenter d'une réponse comme celle-là. Je vous rappelle qu'il y a eu mort d'hommes.

— Luca, verrais-tu un inconvénient à ce que nous nous entretenions un instant en privé ? demanda Carlo Cipriani.

— Mais non, naturellement. Vous pouvez vous installer dans la salle du conseil. Lorsque vous aurez pris une décision, faites-moi prévenir.

Marini les fit passer dans une salle contiguë à son bureau, puis referma la porte doucement.

Dès qu'ils furent seuls, Carlo Cipriani prit la parole.

— Nous avons deux possibilités : ou bien nous disons la vérité, ou bien nous trouvons un alibi en béton.

— Nous n'avons pas d'alibi, fit remarquer Hans. Pas avec deux morts sur les bras. Des innocents, de surcroît. Si seulement l'un d'eux avait été...

— Si nous disons la vérité, tout est fichu. Y avez-vous songé ? s'enquit Bruno d'une voix tendue par l'angoisse.

— Personnellement, je refuse de rendre les armes, dit Mercedes. Nous devons trouver un moyen de surmonter la crise. Nous en avons vu d'autres. Il ne s'agit jamais que d'un contretemps, si douloureux et inattendu soit-il.

— Ce que tu peux être dure ! s'exclama Carlo sans même réfléchir.

— Dure ? C'est toi qui me dis que je suis dure, Carlo ? Alors qu'il y a des années que nous nous préparons, que nous nous sommes jurés de tout faire pour arriver à nos fins ? Alors au lieu de nous lamenter, réfléchissons.

— J'en suis incapable, murmura Hans Hausser.

Mercedes toisa un instant ses compagnons avec dédain, puis déclara en se redressant :

— Bien. Carlo. Toi et moi sommes amis de longue date. Je suis de passage à Rome et je t'ai parlé de mes projets : la guerre en Irak paraissant inévitable, j'aimerais que mon entreprise participe à la reconstruction et se taille si possible la part du lion. De sorte que j'envisage d'aller séjourner à Bagdad pour faire un état des lieux, recenser les besoins en matière de bâtiment. Quand je t'ai annoncé mon projet, tu m'as traitée de vieille folle et dit qu'il existait des agences spécialisées dans l'évaluation des besoins dans les zones de conflit. Tu m'as présenté un vieil ami à toi, Luca Marini. J'ai hésité, songeant à m'adresser à une agence espagnole, et pour finir j'ai opté pour Investigations et Sûreté. Nous allons accepter la version des Irakiens. Les hommes de Marini ont été tués par un gang de malfrats. Rien d'étonnant quand on connaît la situation actuelle de l'Irak. Naturellement, je suis désolée et je veux aider les familles en leur versant une petite indemnité.

Les trois hommes la regardèrent bouche bée. En un clin d'œil, elle avait trouvé un alibi en béton.

Et même si les flics n'en croiraient pas un mot, du moins son histoire était-elle plausible.

— Vous avez d'autres idées ou est-ce que celle-là vous convient ?

N'ayant rien à suggérer, ils acceptèrent la version de Mercedes.

Lorsqu'ils en firent part à Luca Marini, ce dernier resta dubitatif. L'alibi était solide à condition que personne n'aille révéler que ses hommes avaient pris Clara Tannenberg en filature pendant son séjour à Rome.

— Vous avez raison, concéda Mercedes. Il ne faut pas mélanger les deux « affaires ». Dès l'instant qu'il ne s'est rien passé ici, il est inutile de révéler aux flics que deux jours auparavant vos hommes étaient en filature à Rome. Le problème s'est produit en Irak.

— Sans doute, reconnut Marini, mais il n'empêche que toute cette « affaire », comme vous dites, a débuté à Rome et qu'elle implique cette

femme. De plus, nous ignorons si mes hommes ont parlé avant de mourir. Mais il y a de fortes chances pour qu'ils aient avoué qu'ils travaillaient pour Investigations et Sûreté et qu'ils avaient reçu l'ordre de suivre Clara Tannenberg.

— Vous avez raison, intervint Hans Hausser, mais la police irakienne est restée muette au sujet des deux autres hommes, et l'ambassadeur n'a fait, à notre connaissance, aucune déclaration. De plus, les Irakiens ont classé le dossier. De sorte que je ne vois pas pourquoi la police italienne n'en ferait pas autant.

— Monsieur Marini, ajouta Mercedes. Ces gens ont voulu nous donner un avertissement en assassinant vos hommes. Un avertissement macabre. Une façon de dire à quoi ils sont prêts si nous nous approchons d'une certaine personne ou de ses proches.

— Mercedes, qu'entendez-vous par là ? Quelle est cette personne ? insista Luca Marini qui en avait par-dessus la tête de ces quatre vieillards et de leurs manigances.

— Luca, nous n'avons pas trouvé d'autre alibi que celui que nous t'avons donné. Si tu penses que cette version peut satisfaire la police italienne, dis-le-nous, s'il te plaît.

Le ton grave de Carlo Cipriani bouleversa le directeur d'Investigations et Sûreté.

Cipriani était un vieil ami, il lui avait sauvé la vie alors que ses confrères médecins, le déclarant perdu, avaient renoncé à l'opérer. De sorte qu'il était prêt à l'aider, et ce malgré toute l'antipathie que pouvait lui inspirer cette Mercedes Barreda.

— Si vous me disiez le nom de la personne que vous recherchez et pour quelles raisons, je serais plus à même de comprendre ce qui s'est passé.

— Non, Luca, nous ne pouvons pas en dire plus, répondit Carlo. Ce n'est pas une question de confiance.

— Très bien, dans ce cas, je vais m'en tenir à l'explication de madame Barreda. J'espère que mes amis de la police se montreront compréhensifs et qu'ils ne me chercheront pas des poux dans la tête. Les familles de mes hommes sont brisées par le chagrin, mais elles mettent l'incident sur le compte du chaos qui règne actuellement en Irak. Bush a déjà réussi à convaincre deux familles italiennes de prendre fait et cause pour l'action qu'il mène contre « l'empire du mal »... J'ai découvert que la femme de

Paolo et les parents de Francesco ignoraient qu'ils étaient en mission en Irak. Ils ne leur avaient rien dit. De sorte qu'ils ne devraient pas chercher à nous mettre des bâtons dans les roues, surtout si vous êtes disposés à les indemniser… Bien. Je vous tiendrai au courant de mes tractations avec la police.

— Excuse-moi de te poser à nouveau la question, mais es-tu absolument certain de n'avoir pas dit à tes hommes par qui ils avaient été engagés ?

— Absolument certain, Carlo. Tu avais bien précisé que personne ne devait connaître votre existence. Et quand je donne ma parole, ce n'est jamais à la légère.

— Merci, murmura Carlo.

Sur ce, les quatre amis prirent congé.

— Que diriez-vous d'aller prendre un verre ? suggéra Mercedes. Je ne sais pas vous, mais moi, je suis complètement vidée.

Ils entrèrent dans un vieux café. Le soleil brillait généreusement sur Rome, mais ils étaient trop abattus pour s'en réjouir.

— Il nous a découverts, dit Bruno.

— Pas du tout ! contra Mercedes avec force. Les hommes de Marini n'ont pas parlé, pour la bonne raison qu'ils ne savaient rien.

— Il faut que nous gardions les pieds sur terre, rappela Hans Hausser. Nous avons passé l'âge de céder à la paranoïa.

— Nous allons attendre que Luca nous rappelle pour nous dire comment les choses se sont passées avec les flics, suggéra Carlo. Et maintenant, mes amis, je vais vous quitter pour faire un saut à la clinique. Je n'ai pas envie que mes enfants se posent trop de questions. Mais on pourrait se retrouver pour le dîner si cela vous dit.

— Carlo, coupa Mercedes. Je crois que nous avons tous besoin de repos. Je propose de nous revoir demain.

— Tu as raison, approuva Bruno. Mieux vaut nous séparer. Rien ne sert de ressasser sans fin cette histoire.

Les quatre amis se quittèrent à la porte du café. Ils avaient besoin de quelques heures de solitude, pour pouvoir se ressourcer.

Carlo venait juste de finir de donner ses instructions à sa secrétaire, quand Lara entra dans son bureau.

— Papa, te voilà enfin de retour ! Où étiez-vous donc passés, toi et ta vieille bande de potes ?

— Allons, Lara. Un peu de respect pour la vieillesse, tu veux...

— Tu n'as pas l'air de te rendre compte que nous nous sommes fait un sang d'encre. N'est-ce pas Maria ?

— C'est vrai, docteur.

— Merci, Maria, nous nous verrons demain, dit le docteur Cipriani, en invitant sa secrétaire à le laisser seul avec sa fille.

— J'espère que tu ne vas pas être en retard, ce soir.

— Ce soir ?

— Papa ! Tu n'as tout de même pas oublié que nous sommes tous invités chez Antonino pour fêter l'anniversaire de sa femme...

— Ah, l'anniversaire ! Mais non, je ne l'avais pas oublié, simplement j'avais la tête ailleurs.

— Arrête, ton nez est en train de s'allonger. Tu as pensé à un cadeau ? Tu sais que la femme d'Antonino est un peu spéciale.

— Je pensais aller faire un tour chez Gucci.

— Tu vas encore lui acheter un foulard ?

— Tu as une autre idée ?

— Tu pourrais lui offrir un sac pour changer. Veux-tu que je t'accompagne ?

Carlo sourit. C'était une bonne idée. Ainsi elle pourrait le mettre au courant des affaires de la clinique pendant qu'ils feraient du lèche-vitrine.

***

Alfred Tannenberg écoutait, impassible, les explications du Colonel. Ils se connaissaient depuis des années et le Colonel lui avait toujours rendu d'excellents services, moyennant finances, naturellement, mais c'était sans importance.

Le Colonel appartenait au clan de Saddam. Il était comme lui originaire de Tikrit, et s'était vu offrir un poste de confiance à la sécurité d'État.

De sorte que grâce à lui Tannenberg était au courant des derniers potins du Palais.

— Eh bien, dis-moi par qui ces hommes avaient été engagés, insista le Colonel.

— Je n'en ai pas la moindre idée. C'étaient des Italiens, qui travaillaient pour l'agence Investigations et Sécurité, et avaient pour ordre de prendre Clara en filature. Ils n'ont rien dit de plus, pour la bonne raison qu'ils ne

savaient rien de plus. S'ils l'avaient su, je peux te garantir que nous aurions trouvé les moyens de les faire parler.

— Je ne comprends pas pourquoi quelqu'un voudrait s'en prendre à ta petite-fille.

— Moi non plus, mais c'est peut-être moi qu'on cherche à atteindre à travers elle.

— J'imagine qu'un homme comme toi ne compte plus ses ennemis.

— Ni ses amis. Dont tu fais partie.

— C'est vrai, mais si tu veux que je t'aide, tu dois m'en dire un peu plus. Je sais que tu as des amis puissants. Les aurais-tu froissés d'une manière ou d'une autre ?

Alfred ne chercha pas de réponse à cette question et son visage resta de marbre.

— Toi aussi, tu as des amis puissants. Comme George Bush qui s'apprête à vous envoyer ses marines pour tous vous rejeter à la mer.

Le Colonel laissa échapper un ricanement tout en allumant une cigarette égyptienne.

— Si tu ne m'en dis pas plus, je pourrai difficilement protéger Clara.

— Je t'assure que j'ignore absolument qui a engagé ces hommes. Je te demande simplement de renforcer la sécurité autour de la Maison Jaune et de me transmettre toutes les informations, aussi insignifiantes soient-elles, que tu pourras recueillir. C'est moi qui te demande de m'aider à démasquer les salopards qui se cachent derrière cette histoire.

— Et je le ferai, mon ami. Je ne te cache pas que je suis moi-même inquiet. Je pense que Bush va nous déclarer la guerre, même si au Palais on affirme qu'il n'osera jamais mettre ses menaces à exécution. J'ai l'intime conviction qu'il va essayer de conclure le conflit enclenché par son père.

— Moi aussi.

— J'aimerais mettre mon épouse et mes filles à l'abri. Pour mes deux garçons, je ne peux hélas pas grand-chose étant donné qu'ils sont dans l'armée. Mais pour les femmes... je crains de ne pas avoir les moyens.

— Je m'en charge.

— Tu es un vrai ami.

— Toi aussi.

Alfred Tannenberg ne savait rien des Italiens, si ce n'est qu'ils avaient été engagés pour suivre sa petite-fille depuis Rome jusqu'en Irak. Quelqu'un

cherchait peut-être à remonter jusqu'à lui. Mais qui ? Était-ce un avertissement, une façon de lui faire comprendre qu'il ne pouvait pas enfreindre les règles en léguant la *Bible d'argile* à Clara ?

Si tel était le cas, il ne pouvait s'agir que de « ses vieux amis ». Sauf que cette fois, ils ne parviendraient pas à prendre le dessus. Sa petite-fille allait découvrir la *Bible d'argile* et se couvrir de gloire. Jamais il ne laisserait quiconque entraver les projets de Clara.

Bien qu'il fût pris d'atroces nausées, il continua à marcher en direction de la voiture. Il n'était pas question que ses hommes puissent déceler le moindre signe de faiblesse. Il allait devoir remettre à plus tard son voyage au Caire où l'attendait un spécialiste prêt à procéder à de nouveaux examens et à l'opérer le cas échéant. Sauf qu'il n'était nullement décidé à remonter sur la table d'opération. Car il savait ses « vieux amis » capables de tout. Ils pourraient en profiter pour l'endormir définitivement. Non pas parce qu'ils le haïssaient – ils l'aimaient bien, au contraire –, mais parce que les règles entre eux étaient sacrées et que personne ne devait les enfreindre. Sans compter qu'il refusait de se prêter à l'acharnement thérapeutique. Tout ce qui comptait à présent, c'était de tout mettre en œuvre pour que Clara puisse entreprendre les fouilles au plus vite.

Il se fit conduire au ministère de la Culture. Il voulait s'entretenir avec Ahmed.

Ce dernier était au téléphone quand il entra dans son bureau.

— Bonnes nouvelles, fit Ahmed lorsqu'il eut enfin raccroché. C'était le professeur Picot. Il ne veut prendre aucun engagement, mais il est d'accord pour venir faire un repérage, et si ce qu'il trouve le satisfait, il reviendra avec une équipe pour que nous commencions les fouilles. Je vais appeler Clara. Il faut nous organiser.

— Quand ce Picot pense-t-il arriver ?

— Demain après-midi, il vient de Paris. Il veut que nous nous rendions immédiatement à Safran, et exige de voir également les deux tablettes… Il faudra les lui montrer.

— Non. Je refuse de voir ce Picot. Tu sais très bien que je ne reçois personne que je n'aie moi-même expressément convoqué.

— Je n'ai jamais compris pourquoi, du reste.

— Cela ne regarde que moi. Tu vas te charger de tout organiser. Je veux que cet archéologue nous apporte son concours. Offre-lui tout ce dont il

peut avoir besoin.

— Picot est un homme riche. Il n'y a rien que nous puissions lui offrir. S'il est convaincu que les ruines de Safran méritent son attention, il viendra, sinon, rien ni personne ne pourra le faire changer d'avis.

— Mais où sont passés les archéologues irakiens ?

— Vous savez bien que nous n'avons jamais eu de grands archéologues. Nous sommes peu nombreux et tous ceux qui en ont eu la chance ont quitté le pays depuis belle lurette. Deux de nos meilleurs spécialistes enseignent dans des universités américaines et sont devenus plus américains que la statue de la Liberté. Ils ne reviendront jamais. De plus, vous n'êtes pas sans savoir que les fonctionnaires, comme moi, ont vu leur traitement réduire de moitié ces derniers mois. Nous ne sommes pas en Amérique. Il n'y a pas ici de fondations, de banques ou d'entreprises qui se chargent de financer les missions archéologiques. Il ne faut pas espérer trouver plus d'un ou deux archéologues pour nous prêter main-forte.

— Nous les paierons bien. Je vais aller parler au ministre. Nous allons avoir besoin d'un avion, ou mieux, d'un hélicoptère, pour nous rendre à Safran.

— Nous pourrions aller à Bassora et de là...

— Nous n'avons pas de temps à perdre, Ahmed. Je m'en occupe. Quand Picot arrivera, tu le conduiras à l'hôtel Palestina.

— Ne pouvons-nous pas le recevoir à la maison ? L'hôtel Palestina a connu des jours meilleurs.

— L'Irak a connu des jours meilleurs. Nous allons pratiquer l'hospitalité à l'occidentale. Là-bas, il n'est pas bien vu d'accueillir chez soi des étrangers. Nous allons donc traiter Picot en étranger. D'ailleurs, je ne veux pas risquer de me retrouver nez à nez avec lui dans la Maison Jaune. Je te l'ai déjà dit, Picot ne doit pas savoir que j'existe.

Ahmed acquiesça. Il allait faire ce que le grand-père de Clara lui ordonnait. Personne ne contrariait jamais Alfred Tannenberg.

Le Colonel vous a appris quelque chose concernant les hommes qui suivaient Clara ?

— Non, il n'en sait pas plus que nous.

— Était-il vraiment indispensable de les tuer ?

Alfred fronça les sourcils. La question d'Ahmed le dérangeait, mais il était évident qu'il avait parlé trop vite.

— Absolument. Maintenant, ceux qui nous les ont envoyés vont y réfléchir à deux fois avant de recommencer.

— C'est après vous qu'ils en ont, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Á cause de la *Bible d'argile* ?

— C'est précisément ce que nous cherchons à savoir.

— Je ne vous ai jamais posé la question, car personne n'ose en parler, mais on raconte que votre fils a été assassiné. Est-ce vrai ?

— Sa femme, Nur, et lui ont été victimes d'un accident qui leur a coûté la vie.

— Un accident provoqué, n'est-ce pas ?

Ahmed regarda Alfred dans les yeux, mais ce dernier soutint son regard sans sourciller, bien que la mort d'Helmut et de sa femme fût pour lui un sujet extrêmement douloureux.

Les deux hommes se toisèrent pendant quelques instants, jusqu'à ce qu'Ahmed, vaincu, finisse par baisser les yeux.

— Eh bien, Ahmed, aurais-tu peur ?

— Non.

— Tant mieux. Je me suis toujours efforcé de te dire la vérité. Tu sais en quoi consiste mon commerce. Un jour viendra où tu devras reprendre le flambeau, et cela risque d'arriver plus tôt que tu ne le crois. Cela étant, je t'interdis de me juger, Ahmed. Et ne compte pas sur Clara pour te servir de bouclier.

— Je le sais, dit Ahmed. Je sais à quelle race d'hommes vous appartenez.

Ahmed avait dit cela d'un ton désabusé, le ton d'un homme qui sait qu'il a pactisé avec le diable.

OceanofPDF.com

7

À quatre heures de l'après-midi, le quartier de Santa Cruz était désert. Cet enchevêtrement pittoresque de ruelles étroites et de placettes ombragées incarnait à lui seul toute l'âme de Séville. Le soleil de septembre dardait impitoyablement ses feux, et la température avoisinait les quarante degrés.

Dans la maison des Gomez on avait soigneusement fermé les contrevents des fenêtres. Ici, à Séville, jamais personne n'aurait songé à laisser les persiennes ouvertes, ni même entrouvertes par cette chaleur.

Seule la pénombre et l'air conditionné pouvaient procurer quelque fraîcheur, et de toute façon il était l'heure de la sieste.

Le coursier, contrarié, appuya pour la troisième fois sur le bouton de la sonnette.

Une femme vint lui ouvrir, l'air ensommeillé et de mauvaise humeur.

— Un pli pour monsieur Enrique Gomez. Je dois le lui remettre en mains propres.

— Don Enrique se repose. Laissez-moi la lettre, je la lui donnerai.

— Non, c'est impossible.

— Mais puisque je vous dis que je la lui donnerai.

— Et moi je vous dis que je dois la lui remettre en mains propres. Si vous refusez, je la garde. J'ai reçu des ordres formels.

— S'il vous plaît, donnez-moi cette lettre et finissons-en !

— Pas question !

La femme avait élevé la voix et le coursier aussi. Soudain, un bruit de pas précipités et des grommellements résonnèrent dans le couloir.

— Que se passe-t-il, Pepa ?

— Rien, madame. C'est ce coursier qui tient absolument à remettre un pli en mains propres à monsieur. Et moi, je lui ai dit que non.

— Donnez-le moi, dit la femme au coursier.

— Non, madame, je ne le peux pas. Ou je la remets moi-même à monsieur Gomez, ou je m'en vais.

Rocio Alvarez toisa du regard l'insolent jeune homme. L'envie la démangeait de lui claquer la porte au nez, mais elle se retint. Sachant qu'il valait mieux qu'elle ne se mêle pas des affaires de son mari, elle ordonna à Pepa de monter prévenir son époux.

Enrique Gomez descendit sur-le-champ. Après avoir scruté l'homme pour s'assurer qu'il s'agissait bien d'un coursier, il ordonna :

— Rocio, Pepa, laissez-nous. Je vais m'occuper de ce monsieur.

Il avait insisté sur « monsieur », pour rabattre la morgue de l'impertinent saute-ruisseau au front dégoulinant de sueur, qui le dévisageait en mâchonnant un cure-dents.

— Désolé d'interrompre vot' sieste, m'sieur, mais j'ai reçu l'ordre de vous remettre ce pli en mains propres.

— Qui vous envoie ?

— Pas la moindre idée ! Pour les réclamations, c'est à l'agence qu'il faut s'adresser.

Sans prendre la peine de répondre, Enrique signa le reçu et s'empara de l'enveloppe, puis referma la porte. Lorsqu'il se retourna, il vit Rocio debout au pied de l'escalier et qui l'observait d'un drôle d'air.

— Que se passe-t-il Enrique ?

— Que veux-tu dire ?

— Je ne sais pas, mais j'ai eu un mauvais pressentiment. Comme si cette enveloppe contenait de mauvaises nouvelles.

— Cesse de divaguer, tu veux ! Ce coursier n'est qu'un gredin obstiné, qui s'est mis en tête de me remettre cette lettre en mains propres et qui n'a pas voulu en démordre. Allons, va te recoucher. Avec cette chaleur, il n'y a rien d'autre à faire, de toute façon. Moi, je ne vais pas tarder à remonter.

— Mais, imagine qu'il y ait un...

— Qu'il y ait quoi, bonté du Ciel ? Allons, fiche-moi la paix !

Une fois dans son bureau, il décacheta la volumineuse enveloppe d'une main fébrile. Une moue de dégoût mêlé d'horreur se peignit sur ses traits lorsqu'il découvrit les photos qui se trouvaient à l'intérieur. Celles-ci étaient accompagnées d'une lettre.

Il reconnut aussitôt l'écriture serrée d'Alfred Tannenberg.

Mais qui étaient ces cadavres ? Il scruta à nouveau attentivement les clichés. On y voyait deux hommes qu'on avait roués de coups au point de les rendre méconnaissables. D'autres photos montraient un orifice laissé par une balle tirée dans la tête.

Quant à la lettre, elle se résumait à trois mots : « Cette fois, non. »

Il la déchira en menus morceaux qu'il mit dans sa poche de veste en attendant de les jeter dans la cuvette des W.-C. En revanche, il ne savait que faire des photos, de sorte qu'il décida de les mettre en sûreté dans son coffre-fort. Quand il remonta dans sa chambre, il trouva sa femme qui l'attendait, dévorée d'anxiété. Elle lui demanda :

— Eh bien, de quoi s'agissait-il ?

— De sottises. Ne t'inquiète pas. Et dors, il n'est pas encore cinq heures.

***

Le groom de l'hôtel s'approcha des deux hommes qui prenaient leur petit-déjeuner au bar, dont la baie vitrée offrait une vue imprenable sur la plage de Copacabana. S'approchant du plus âgé des deux, il lui tendit une grande enveloppe en disant :

— Excusez-moi, monsieur, mais on vient de déposer ceci pour vous, à la réception.

— Merci, Tony.

Frank Dos Santos rangea le pli dans son attaché-case, puis se remit aussitôt à bavarder avec son associé. Á midi, quand Alicia viendrait le rejoindre, il l'emmènerait déjeuner, puis ils passeraient l'après-midi et la nuit ensemble. Il y avait un bail qu'il n'avait pas mis les pieds à Rio. Á force de vivre reclus à l'orée de la forêt, il finissait par perdre la notion du temps.

Peu avant midi, il regagna la suite qu'il avait réservée. Il s'inspecta dans le miroir en pied du vestibule, et se dit que pour un homme de quatre-vingt-cinq ans il était plutôt bien conservé. Et d'ailleurs, c'était sans importance, car Alicia se comporterait comme s'il était Robert Redford. Elle était payée pour cela.

***

Il était sur le point de monter dans son jet privé quand il aperçut un de ses secrétaires qui arrivait en courant.

— Monsieur Wagner, attendez !

— Que se passe-t-il ?

— Tenez, monsieur, un coursier vient de nous apporter ceci. C'est une lettre qui arrive d'Amman et c'est urgent apparemment, car il a insisté pour qu'elle vous soit remise sur-le-champ.

George Wagner s'empara de l'enveloppe sans même dire merci et continua à gravir les degrés de la passerelle. Il s'installa confortablement dans son siège et décacheta l'enveloppe pendant que l'hôtesse était en train de lui préparer un whisky.

Il jeta un coup d'œil dédaigneux aux photos, puis chiffonna la lettre de trois mots rédigée de la main d'Alfred : « Cette fois, non. »

Se levant brusquement, il fit signe à l'hôtesse qui accourut aussitôt pour prendre ses ordres.

— Dites au commandant que le vol est annulé. Je dois rentrer d'urgence au bureau.

— Bien, monsieur.

Il avait l'air furieux, lorsqu'il traversa la piste d'atterrissage réservé aux jets privés. Saisissant sont téléphone portable, il appela un interlocuteur qui se trouvait à plusieurs milliers de kilomètres de là.

***

— La peste soit de cette madame Miller ! maugréait intérieurement Robert Brown.

Assis sur un plaid à même la pelouse des Miller sans rien pour se caler les reins, il était au supplice. Et comble de déveine, son Mentor n'était pas là. Il lui avait dit qu'ils se verraient au pique-nique, mais il avait eu un empêchement, apparemment.

Il poussa un soupir de soulagement en voyant Ralph Barry qui arrivait dans sa direction. Ralph allait enfin l'arracher aux griffes de la femme du sénateur qui tentait de le convaincre de verser une généreuse donation pour venir en aide aux orphelins irakiens.

— Comme vous le savez, cher monsieur Brown, la guerre va faire des dégâts. Les enfants seront les plus exposés, malheureusement. C'est pourquoi mes amies et moi avons décidé de constituer un comité d'aide aux orphelins.

— Mais bien sûr. Vous pouvez compter sur moi, madame Miller. Quand vous le jugerez utile, faites-moi savoir de combien d'argent vous avez besoin.

— Oh, c'est vraiment très généreux de votre part ! Mais ce n'est pas à moi de vous dire combien. Vous êtes seul juge.

— Que diriez-vous de dix mille dollars ?

— Dix mille dollars ! C'est une coquette somme.

Ralph Barry s'approcha. Il tenait à la main une enveloppe de grand format.

Il la remit à Robert Brown et dit :

— Elle arrive à l'instant d'Amman. C'est urgent, apparemment.

Robert Brown se leva puis, priant l'épouse du sénateur de l'excuser, se dirigea vers la maison pour y chercher un coin tranquille. Barry marchait à ses côtés.

Il avait l'air souriant et détendu. Tous les universitaires, comme lui, n'avaient pas la chance de pouvoir côtoyer le gratin de Washington. C'était la preuve incontestable qu'il avait réussi.

Ils trouvèrent de quoi s'asseoir dans un petit salon retiré. Brown décacheta l'enveloppe et en extirpa les photos. Une moue dégoûtée figea ses traits.

— Aargh ! s'exclama-t-il. Quelle horreur ! Le fumier !

Après quoi son regard tomba sur la note de trois mots : « Cette fois, non. »

Ralph Barry, qui avait remarqué la réaction de son chef, s'attendait à ce qu'il lui montre les photos. Mais il les remit aussitôt dans l'enveloppe d'un geste rageur.

— Va chercher Paul Dukais.

— Que se passe-t-il ?

— Ça ne te regarde pas, quoique... disons que nous avons des problèmes. Alfred a fait des siennes. Je ne vais pas m'attarder plus longtemps dans cette fête ridicule. Dès que j'aurai vu Paul, je m'en irai.

Sans élever la moindre protestation, Ralph Barry s'en fut aussitôt à la recherche du président de Planet Security.

***

L’hélicoptère survola Tell Mughayir, l’antique cité d’Ur, avant d’atterrir à Safran dans un nuage de poussière jaune, celle-là même qui avait donné son nom au hameau.

La Safran moderne ne comprenait guère plus d’une trentaine de maisons en torchis à l’aspect intemporel, dotées pour certaines d’une antenne de télévision.

Á moins d’un kilomètre de là, l’antique Safran était entièrement ceinte de clôtures et de pancartes « Propriété de l’État », qui en interdisaient l’accès.

Les habitants de Safran étaient beaucoup trop préoccupés de leur propre survie pour s’intéresser à la façon dont vivaient leurs ancêtres. En revanche, la présence de militaires à proximité du cratère laissé par la maudite bombe ne les laissait pas indifférents.

Car le bruit courait qu’on y avait découvert les restes d’un village antique et même d’un palais.

Avec un peu de chance, celui-ci renfermait un trésor que la présence des quatre soldats rendait malheureusement inaccessible.

Au terme d’âpres négociations le Colonel avait obtenu que quatre sentinelles soient détachées dans ce village perdu entre Ur et Bassora. Heureusement, leur seule présence suffisait à tenir en respect les paysans qui scrutaient le ciel d’un œil inquiet en voyant tournoyer l’hélicoptère au-dessus de leur tête.

Yves Picot épiait Clara Tannenberg du coin de l’œil. Il lui trouvait un je-ne-sais-quoi d’exotique, avec ses yeux d’un bleu métallique qui contrastaient avec son teint mat et son épaisse chevelure brune.

N’étant pas une beauté classique, il fallait l’observer un certain temps pour découvrir le charme qui se dégageait de ses traits harmonieux et de son regard pétillant d’intelligence.

Au début, il l’avait prise pour une hystérique capricieuse, mais il commençait à revenir sur son jugement. Sans doute avait-elle eu la vie facile, ainsi qu’en témoignait le soin qu’elle mettait à s’habiller dans ce pays chaque jour plus exsangue. Mais après la conversation qu’ils avaient eue la veille au soir à l’hôtel au cours du dîner, il en était venu à se dire que Clara n’était pas uniquement une femme capricieuse ou volontaire, mais peut-être même une archéologue habile. Mais de cela, il ne pourrait juger qu’une fois sur le terrain.

Et à propos d'habileté, il était évident qu'Ahmed Husseini était également un très bon archéologue. De plus, il n'était pas du genre à gaspiller inutilement sa salive. Quand il ouvrait la bouche c'était pour dire des choses sensées qui témoignaient de sa profonde connaissance de la réalité mésopotamienne.

L'hélicoptère se posa à quelques mètres du campement des hommes du Colonel. Dès qu'ils mirent pied à terre, une fine poussière ocre recouvrit entièrement le foulard dont les passagers se servaient pour se protéger la figure. Les paysans, intrigués, s'étaient approchés pour observer les nouveaux venus.

En reconnaissant Ahmed Husseini, le chef du village se dirigea vers lui, puis salua Clara d'un petit hochement tête.

Il entreprit aussitôt de leur faire faire le tour du site en compagnie des militaires.

Pico et Ahmed se faufilèrent dans une brèche par laquelle on apercevait, en contrebas, les restes d'un complexe archéologique qui, faute de moyens, n'avait pu être mis au jour sur plus de deux cents mètres.

Ils pénétrèrent dans une salle carrée dont les murs étaient entièrement tapissés d'étagères sur lesquelles s'entassaient des fragments de tablettes d'argile.

Picot bombardait Ahmed de questions puis écoutait attentivement ses explications. Les tablettes retrouvées intactes avaient été transférées à Bagdad, lui expliqua-t-il. Clara, qui était restée au niveau supérieur, observait avec irritation le va-et-vient des deux hommes. Pour finir, excédée, elle demanda aux militaires de l'aider à se hisser au pied de la passerelle, à l'endroit où se trouvaient son époux et le chercheur français.

Ils passèrent plus de trois heures à examiner, épousseter, mesurer, exhumer des morceaux de tablettes si petits qu'il était quasiment impossible d'en déchiffrer le contenu.

Lorsqu'ils émergèrent à nouveau de la brèche, ils étaient couverts de poussière jaune de la tête aux pieds.

Ahmed et Picot poursuivirent leur conversation animée sans faire grand cas de Clara. Les deux hommes avaient reconnu dans l'autre une autorité et semblaient, bon gré mal gré avoir sympathisé.

— Nous pourrions établir notre bivouac à l'entrée du hameau, et recruter des villageois afin qu'ils nous aident dans les tâches les plus simples. Mais

nous avons besoin d'experts, de personnel qualifié pour mener les fouilles sans endommager le site. D'ailleurs, comme tu as pu le constater par toi-même, il n'est pas impossible que nous découvrions d'autres vestiges, y compris ceux de l'antique Safran. Je peux me procurer des tentes militaires, même si elles ne sont guère confortables, et faire venir des hommes pour renforcer la sécurité.

— Je n'aime pas les militaires, déclara Picot sans détours.

— Les soldats sont un mal nécessaire dans cette partie du monde, rétorqua Ahmed.

— Le pays est scruté nuit et jour par des satellites espions. S'ils repèrent un campement militaire, le jour où l'ordre sera donné de larguer des bombes, ils vont effacer ce site de la surface de la terre. Non, je crois que nous devrions nous y prendre autrement. Sans campement militaire ni soldats. Ou tout au moins pas plus que les quatre sentinelles qui s'y trouvent déjà, afin d'éloigner les pillards. Si j'entreprends des fouilles ici, ce sera avec des équipes et du matériel civils.

— Alors vous êtes d'accord ? s'enquit Clara, visiblement anxieuse.

— Je ne le sais pas encore. Je veux d'abord voir les tablettes dont vous m'avez parlé, ainsi que celles qui ont été découvertes ici et dont vous dites qu'elles portent la signature d'un certain Chamas. Tant que je ne les aurais pas examinées, je ne pourrais pas me faire d'opinion. *A priori*, ces fouilles me paraissent intéressantes et je crois, tout comme votre mari, qu'il s'agit d'un ancien temple-palais renfermant autre chose que des tablettes d'argile. Mais je n'irai pas jusqu'à l'affirmer catégoriquement. Avant de prendre une décision, il faut que je m'assure que ce site vaut la peine de faire venir jusqu'ici une équipe de vingt ou trente personnes et tout le matériel nécessaire aux excavations, sans parler du budget que suppose un chantier d'une telle ampleur compte tenu de la situation politique actuelle. Tôt ou tard, les F-18 de l'Oncle Sam vont pointer le bout de leur nez et vous réduire en chair à pâté. Ils feront table rase de l'Irak, et je ne vois pas pourquoi nous serions épargnés. Je doute qu'ils soient sensibles au fait que nous cherchons à sauver de la ruine un temple antique. De sorte qu'en venant ici nous courons un risque inutile. Mais une fois la guerre terminée, il n'est pas impossible...

— Mais nous ne pouvons pas laisser ce site en l'état. Il sera détruit ! protesta Clara avec véhémence.

— Vous avez tout à fait raison, madame. Les bombardiers américains ne laisseront derrière eux qu'un désert de terre jaune. Le problème, c'est que je ne suis pas sûr de vouloir risquer ma peau, en plus de mon argent, dans une aventure comme celle-là. Je ne suis pas Indiana Jones. Il faut que j'évalue, au risque de me tromper, dans combien de temps les Américains vont lancer l'offensive, et combien de temps il va me falloir pour former une équipe et la faire venir ici, et au bout de combien de temps nous allons obtenir les premiers résultats... La guerre devrait éclater d'ici six à huit mois. Lisez la presse et vous verrez. Personnellement, j'ai découvert que tout avait déjà été dit dans les journaux. Simplement, la quantité des informations divulguées est telle que la vérité ne nous saute pas d'emblée aux yeux. Bien, et maintenant pensez-vous qu'il soit possible d'arriver à un résultat en six mois ? Personnellement j'en doute. Vous savez, tout comme moi, qu'un chantier de cette envergure requiert des années de travail.

— Autrement dit, votre décision est déjà prise et vous n'êtes venu ici que pour satisfaire votre curiosité ? dit Clara sur un ton plus affirmatif qu'interrogatif.

— Vous avez raison, c'est la curiosité qui m'a poussé à venir. Quant à ma décision, je ne l'ai pas encore prise. Jusqu'ici je me suis fait l'avocat du diable.

— Les tablettes que vous souhaitez examiner se trouvent à Bagdad. Mais avant de vous les montrer nous voulions que vous vous fassiez une idée du site, intervint Ahmed.

Le chef du village les invita à se rafraîchir, à l'ombre, autour d'une tasse de thé et d'une collation. Ils acceptèrent et, afin de lui rendre la politesse, lui firent cadeau des provisions qu'ils avaient apportées avec eux. Á leur grande surprise, Ahmed et Clara découvrirent que Picot parlait l'arabe.

— Vous parlez assez bien l'arabe, s'étonna Ahmed.

— Oui. Le jour où j'ai décidé de devenir archéologue, j'ai réalisé que j'allais devoir me rendre dans une majorité de pays arabophones pour faire des fouilles. Et comme je n'ai jamais aimé les intermédiaires, j'ai décidé de me mettre à l'arabe. Je ne le parle pas aussi bien que je le voudrais, mais suffisamment tout de même pour tenir une conversation.

— Le lisez-vous également ? s'enquit Clara.

— Oui. Je le lis et je l'écris.

Le chef du village était un homme sagace. Il se réjouissait de la présence des visiteurs qui apporteraient la prospérité au village s'ils se décidaient à ouvrir un chantier.

Il connaissait Clara et Ahmed qui étaient déjà venus pour dégager le site.

Malheureusement, les hommes du village n'étaient pas suffisamment formés pour pouvoir les aider sans endommager les vestiges, et ils avaient dû suspendre les fouilles.

— Le chef nous propose de passer la nuit chez lui. Mais nous pouvons aussi dormir dans la tente que nous avons amenée avec nous dans l'hélicoptère. Demain nous pourrions visiter les environs, et même nous rendre à Ur, afin que vous vous fassiez une idée de la topographie des lieux. Sinon, nous pouvons rentrer à Bagdad sur-le-champ.

Yves Picot ne tarda pas à prendre une décision. Il accepta de passer la nuit à Safran et d'explorer les environs le lendemain. Ce voyage prenait pour lui une nouvelle dimension. Le trajet en hélicoptère depuis Bagdad et la solitude de la terre ocre qui s'étirait à perte de vue ajoutés à l'inconfort, venaient renforcer le sentiment d'aventure. Il songea qu'il ne reviendrait peut-être jamais ici, ou alors en compagnie d'une équipe de vingt personnes, et ne pourrait donc pas savourer la quiétude des lieux.

Le Colonel avait donné ordre aux hommes qui les escortaient d'emporter des tentes et des vivres au cas où les trois chercheurs décideraient de passer la nuit sur place. Et, de son côté, Fatima leur avait préparé des provisions de bouche et des boissons pour le voyage. De sorte qu'ils ne manquaient de rien.

Car outre des salades variées, du houmous et du poulet frit, la brave femme avait confectionné des sandwiches, sans oublier la corbeille de fruits.

Devant une telle profusion de nourriture, Clara s'était récriée. Mais Fatima avait insisté pour qu'ils emportent des victuailles, de sorte qu'ils étaient bien pourvus.

Les soldats avaient planté deux tentes à proximité de celle des quatre sentinelles qui gardaient le site.

L'une d'elles allait servir à Picot et aux soldats, et l'autre au couple d'archéologues. Mais le chef du village avait insisté pour offrir l'hospitalité à Ahmed et Clara, à la grande satisfaction de Picot qui allait ainsi pouvoir disposer d'une tente pour lui tout seul.

Tandis qu'ils buvaient du thé en grignotant des pistaches, des villageois se présentèrent chez le chef du village pour leur offrir leurs services.

Ils étaient prêts à participer aux fouilles moyennant un salaire journalier qui restait à définir. Secondé par Picot, Ahmed entama de longues négociations.

Á dix heures du soir, le hameau était silencieux, car les villageois qui se levaient à l'aube étaient déjà couchés.

Après avoir raccompagné Picot jusqu'à sa tente, Clara et Ahmed se dirigèrent sans bruit jusqu'au site qui abritait les vestiges du fascinant palais millénaire et s'assirent à même le sable, le dos contre le mur de pisé. Ahmed alluma une cigarette pour son épouse et une autre pour lui. Ils avaient beau se jurer l'un et l'autre que c'était la dernière, ils n'arrivaient pas à s'arrêter de fumer.

Mais il est vrai qu'en Irak les fumeurs n'étaient pas des proscrits comme ils pouvaient l'être en Europe ou aux États-Unis. Ici, les femmes fumaient chez elles ou dans des lieux fermés, jamais dans la rue.

La voie lactée avait jeté son voile blanc sur l'immensité du ciel. Clara somnolait. Elle essayait de se représenter ce site deux mille ans auparavant.

Il lui semblait entendre des voix d'hommes, de femmes et d'enfants. Derrière ses paupières closes, elle voyait défiler des paysans, des scribes, des monarques qui lui semblaient aussi réels que la nuit qui l'entourait.

Á quoi pouvait bien ressembler Chamas ? Elle se représentait Abraham, le père de tous les hommes, comme un berger semi-nomade qui vivait dans une tente, menait ses chèvres et ses brebis à travers le désert, dormait à la belle étoile, sous un ciel semblable à celui-là.

Abraham portait sans doute une longue barbe grise et une épaisse chevelure désordonnée. Il devait être grand, avec une carrure imposante qui inspirait le respect partout où il allait.

La Bible le dépeignait comme un homme ingénieux et courageux, un meneur d'hommes autant que de troupeaux.

Mais pourquoi Chamas avait-il accompagné le clan d'Abraham jusqu'à Hâran pour s'en revenir ensuite ? Car, selon les tablettes retrouvées à Safran, c'est ce qu'on pouvait en déduire.

— Clara, réveille-toi, il est tard.

— Je ne dormais pas.

— Si, tu dormais. Allons, viens. Rentrons nous coucher.

— Vas-y, si tu veux, Ahmed, mais moi je reste encore un peu.

— Il est tard.

— Il n’est que onze heures et les soldats montent la garde. Il ne peut rien m’arriver.

— Clara, s’il te plaît, ne reste pas seule ici.

— Tu n’as qu’à rester avec moi. Tu as sommeil ?

— Non. Je fume encore une cigarette et on rentre ensuite. D’accord ?

Clara ne répondit pas. Elle était bien ici, et n’avait pas envie de partir. Elle voulait sentir la fraîcheur du pisé au creux de ses reins.

OceanofPDF.com

8

Ili serra Chamas dans ses bras. Il était à la fois triste et soulagé de le voir partir. Il n'avait jamais réussi à le discipliner. C'était un enfant intelligent mais incapable de se concentrer quand une matière ne l'intéressait pas. Sans doute ne le reverrait-il jamais, même si ce n'était pas la première fois que le clan de Térach faisait route au nord pour partir à la recherche de pâturages et faire du commerce.

Il avait entendu dire que cette fois, ils allaient remonter jusqu'aux rives du Tigre pour se rendre à Assur et, de là, rallier Hâran. Mais où qu'ils aillent, il était clair qu'ils n'allaient pas se revoir de sitôt, si tant était qu'ils se revoient un jour.

— Je me souviendrai de tout ce que vous m'avez enseigné, promit Chamas.

Ili n'en crut pas une parole. Pour la bonne raison que l'essentiel de ce qu'il lui avait enseigné était entré par une oreille et ressorti par l'autre. Chamas passait le plus clair de son temps dans la lune quand il était en classe. Ili lui donna une tape dans le dos et lui remit une poignée de calames en bois de roseau et en os. C'était le cadeau d'un maître à un élève qu'il n'oublierait jamais, même si ce dernier lui avait donné du fil à retordre. Le jour commençait à se lever, et le clan de Térach se préparait à entreprendre un long voyage jusqu'à la terre de Canaan.

Plus d'une cinquantaine de personnes s'étaient déjà mises en marche avec leurs troupeaux.

Chamas chercha Abram des yeux, et vit qu'il marchait en tête en compagnie de Yadine, son père, et d'autres hommes du clan. Mais il eut beau faire, l'enfant ne parvint pas à attirer leur attention.

Car les hommes discutaient entre eux. Ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur la route à suivre. Pour finir, Térach, fatigué, mit un terme à la

discussion en déclarant qu'ils ne s'éloigneraient pas de l'Euphrate, qu'ils se rapprocheraient de Babylone, passeraient par Mari et, de là, se rendraient à Hâran avant de poursuivre leur route jusqu'à Canaan.

L'enfant comprit qu'il devrait laisser passer quelques jours avant de demander à Abram de lui faire le récit de la Création. Car dans un premier temps ils allaient devoir s'habituer à la marche. Les premiers jours, jusqu'à ce que les uns et les autres aient appris à régler leur pas sur celui du bétail et à vivre avec le ciel au-dessus de leur tête, l'atmosphère serait tendue.

Un soir, alors que les femmes étaient occupées à puiser de l'eau dans l'Euphrate et les hommes à compter les bêtes, Chamas aperçut Abram qui empruntait un sentier qui longeait la rivière. Il décida de le suivre. Abram marcha pendant un long moment.

Puis il s'assit sur un gros rocher plat et se mit à jeter machinalement dans l'eau des galets qu'il avait ramassés sur la grève. Il méditait.

Chamas se cacha afin de ne pas le déranger. Il attendrait qu'Abram retourne au campement pour lui parler.

Mais au bout d'un moment, il l'entendit qu'il appelait son nom.

— Viens t'asseoir avec moi, lui cria Abram en l'invitant à s'approcher.

— Tu savais que j'étais là ?

— Oui, je t'ai vu me suivre depuis le campement.

— Tu as parlé avec Lui ?

— Non, pas aujourd'hui, il ne s'est pas manifesté. Je l'ai cherché mais je n'ai pas senti sa présence.

— Peut-être parce que j'étais là, dit l'enfant, penaud.

— C'est possible. Mais peut-être aussi parce qu'il n'avait rien à me dire.

Sa réponse rassura Chamas ; il allait de soi que Dieu ne parlait pas pour ne rien dire.

— J'ai apporté des calames. C'est Ili qui me les a donnés.

— Ah, vous vous êtes finalement réconciliés ?

— J'ai essayé de m'appliquer, mais je sais que je n'ai pas travaillé aussi dur qu'il l'espérait. Ce n'est pas faute de vouloir apprendre, mais...

— Tu préfères être avec le clan ?

— Pour toujours ?

— Oui, pour toujours.

— Crois-tu que je pourrais apprendre tout ce qu'Ili voulait m'enseigner en étant nomade ?

— Il y a d'autres écoles ailleurs. Mais maintenant que tu as laissé Ili derrière toi, essaie de penser à autre chose.

— Oui, c'est pour cela que je t'ai suivi. Je voulais que tu commences à me raconter comment Il a créé le monde.

— Je le ferai.

— Mais quand ?

— Nous pourrions commencer demain.

— Mais pourquoi pas aujourd'hui ?

— Parce qu'il se fait tard et que ta mère va s'inquiéter si tu ne rentres pas.

— Tu as raison. Mais demain, à quelle heure ?

— Je te le dirai le moment venu. Et maintenant, en route, il va bientôt faire nuit.

Mais ils ne commencèrent pas le lendemain, ni le surlendemain, ni le jour suivant.

Les longues marches, les soins requis par les troupeaux, ainsi que les querelles avec les paysans des hameaux dans lesquels ils bivouaquaient empêchaient Abram de trouver le calme nécessaire pour expliquer à Chamas pourquoi Il avait créé le monde.

L'enfant cependant ne désarmait pas. Il voulait savoir qui était ce Dieu plus puissant que Enlil, Ninurta ou même Mardouk[8] et ne se lassait pas d'entendre Abram lui répéter qu'il n'y avait pas d'autre Dieu que Lui, et que les autres n'étaient que des statues d'argile.

— Tu veux dire que Mardouk n'a jamais lutté contre Tiamat ?

— Tiamat, la déesse du chaos..., répondait Abram en souriant. Crois-tu vraiment qu'il y a un dieu pour le chaos, un autre pour l'eau, un autre pour le grain, un pour les brebis et un pour les chèvres ?

— C'est Ili qui me l'a dit. C'est vrai. Mardouk a lutté contre Tiamat et a coupé son corps en deux. Avec le haut il a fait le ciel et avec le bas la terre. Et de ses yeux ont jailli le Tigre et l'Euphrate, et avec le sang de Kingsu, l'époux de la déesse, il a façonné l'humanité. Mardouk a dit à Ea : « Je vais pétrir le sang et façonner les os. Je vais créer un sauvage dont le nom sera "homme". Je vais créer l'être humain pour qu'il se charge du culte des dieux afin que ceux-ci soient contents. »

Chamas connaissait par cœur chaque mot de l'*Enuma Elish*, le poème de la création de l'homme tant de fois répété par Ili à ses élèves.

— Eh bien, il semblerait que tu aies au moins retenu cette leçon-là.

— Oui, mais tu ne m'as pas répondu. Mardouk existe-t-il ?

— Non, il n'existe pas.

— Seul ton Dieu à toi existe ?

— Oui, Dieu seul existe.

— Dans ce cas, tous les hommes se trompent à part toi ?

— Les hommes s'efforcent d'expliquer le monde et pour cela ils regardent les cieux et pensent qu'il y a là-haut un dieu pour chaque chose. Mais s'ils regardent au fond de leur cœur, ils trouveront la réponse.

— Tu sais, j'ai essayé moi aussi de regarder au fond de mon cœur, mais je n'ai rien trouvé.

— Mais si. Tu as trouvé le chemin qui mène à Dieu. La preuve, tu ne cesses de t'interroger sur Lui et tu voudrais le rencontrer.

— Est-il exact que tu as détruit l'atelier dans lequel Térach façonnait les divinités d'argile ?

— Je ne l'ai pas détruit, mais j'ai voulu démontrer que ce n'était que des figurines de terre sans âme. C'était mon père qui fabriquait les dieux. Térach serait-il lui-même un dieu ?

L'enfant éclata de rire. Non, bien sûr, Térach, le vieux père d'Abram, n'avait rien d'un dieu. Il s'emportait contre les enfants quand ceux-ci l'empêchaient de dormir à l'heure de la sieste, et s'en allait traire les chèvres au lever du jour. Les dieux ne s'occupaient pas du bétail, songea Chamas.

Á mesure qu'ils faisaient route au nord, le temps changeait imperceptiblement. Un soir, le ciel s'assombrit et une pluie diluvienne s'abattit sur le campement de Térach.

Á l'abri des tentes en peaux de bêtes, les hommes causaient entre eux pendant que les femmes préparaient le repas du soir et que les enfants s'amusaient à entrer et sortir de la tente en courant. Un vieillard ayant annoncé qu'ils étaient proches des pâturages de Hâran, Térach déclara qu'ils allaient s'établir quelque temps dans ce pays dont il était lui-même originaire.

Chamas se réjouit. Il avait envie de se poser quelque part. Il n'arrivait pas à se faire à cette vie d'errance, au point qu'il en venait à regretter la chambre des tablettes où Ili leur faisant la classe.

Á l'exception d'Abram, personne dans le clan ne semblait s'intéresser à autre chose qu'à la santé du bétail et aux événements de la journée.

Ce soir-là, alors que dehors la pluie continuait de tomber, Térach les informa qu'ils allaient s'établir à Hâran. Chamas demanda aussitôt à son père s'il s'y trouvait une école où il pourrait continuer d'étudier.

La requête de son fils ne manqua pas de surprendre Yadine.

— Je croyais que l'école était pour toi une punition.

— Je me trompais, père. Je préfère étudier que marcher.

— Mais cette vie de nomade est la nôtre, Chamas. Tu ne dois pas en avoir honte.

— Je n'en ai pas honte, père. J'aime m'endormir en regardant les étoiles et pouvoir jouer dès le lever du jour. J'ai donné un nom à chaque chèvre et à chaque brebis du troupeau et j'ai appris à traire. Mais l'école me manque.

Le père de Chamas demeura pensif. Son fils était intelligent et ce voyage au nord l'avait visiblement métamorphosé car, d'un seul coup, il avait soif d'apprendre.

Il allait devoir se concerter avec Térach et Abram afin de prendre une décision.

Arrivé à Hâran, le clan décida de s'installer à l'extérieur des murailles. Térach allait recommencer à modeler des figurines avec l'aide de ses fils Abram et Nachor. Ses mains pouvaient non seulement façonner des dieux, mais également des tuiles et des ustensiles de ménage. Cela, en plus des chèvres et des brebis et leurs nombreux ânes de bât, leur permettrait de gagner leur pitance.

Yadine demanda à Térach de trouver une école où envoyer Chamas en apprentissage.

Un soir, au coucher du soleil, Abram s'en vint chercher Chamas. Bien qu'il fût en train de jouer avec d'autres enfants, il remarqua qu'il avait l'air triste.

— Chamas ! l'appela Abram.

L'enfant s'élança aussitôt vers lui en courant.

— J'ai pensé que, maintenant que nous sommes arrivés à destination, je pourrais te raconter l'histoire du monde. Nous ferions cuire nous-mêmes les tablettes d'argile, et avec tes calames tu écrirais pourquoi Dieu nous a faits. Sais-tu que de toutes les choses que nos yeux voient, seuls restent les écrits ?

— C’est Lui qui te l’a dit ?

— Je l’ai senti en moi. Les fils de nos fils pourront affirmer que les histoires des dieux sont vraies parce que d’autres hommes les ont gravées dans l’argile. De sorte que pour qu’ils apprennent l’existence de Dieu et découvrent ce qu’Il a fait, nous allons la leur raconter, Chamas.

— Nous ?

— Oui, je vais te raconter l’histoire et toi tu la noteras par écrit. C’est toi-même qui me l’as proposé avant que nous quittions Ur.

— Nous le ferons, acquiesça l’enfant, enthousiaste.

Il était conscient qu’il endossait là une nouvelle responsabilité.

— Quand commençons-nous ?

— Demain tu viendras avec des tablettes vierges juste avant le coucher du soleil. Nous nous installerons dans la palmeraie qui jouxte le campement et là je commencerai à te faire le récit de la création du monde. Quand ils se quittèrent, Chamas était soucieux. Il y avait longtemps qu’il n’avait pas manié le calame et craignait d’avoir oublié comment estamper l’argile. C’est pourquoi, dès qu’il eût regagné la tente familiale, il demanda à ses parents la permission de confectionner des tablettes pour s’entraîner à l’écriture. Il ne voulait pas décevoir Abram, mais surtout, il ne voulait pas avoir à rougir de son travail.

Dès que les tablettes furent prêtes, il s’exerça à tracer son nom sur la partie supérieure, ainsi que le lui avait enseigné Ili.

« Abram va me raconter l’histoire du monde et je vais l’écrire. Ainsi les hommes sauront qu’Il les a créés. »

Chamas observa la tablette en silence. Il n’était pas satisfait du résultat. Il avait perdu la main, manifestement, car les signes avaient un air penché. Il décida de recommencer jusqu’à ce que l’écriture soit parfaite.

« Mardouk n’est rien de plus qu’une statuette. Les dieux de terre cuite ne sont que des dieux d’argile. Le Dieu d’Abram est invisible, c’est pour cela qu’il est divin. On ne peut pas le modeler, ni le briser. »

Tandis que l’enfant inspectait à nouveau son travail, son père jeta un coup d’œil à la tablette par-dessus son épaule.

— Eh, bien, Chamas, qu’es-tu en train d’écrire ?

— Ce n’est que du gribouillage, père.

— Tu es trop sévère avec toi-même, lui dit gentiment Yadine.

— Non. Comment pourrais-je écrire l'histoire du monde alors que je suis incapable de me relire moi-même, maugréa l'enfant.

— Sois patient. Tu finiras par y arriver.

« Il n'y a qu'un seul Dieu qui règne sur le ciel et la Terre et il ne partage son pouvoir avec aucun autre », poursuivit Chamas, et il continua ainsi de s'entraîner jusqu'à ce que le soleil disparaisse à l'horizon et que l'heure soit venue d'aller dormir.

Le lendemain, le jour commençait à peine à se lever quand Chamas demanda à son père de lui préparer d'autres tablettes pour qu'il puisse s'entraîner encore. Il voulait qu'Abram soit fier de lui quand il lirait ce qu'il avait écrit.

Yadine aida l'enfant à préparer quelques tablettes avant d'aller soigner ses bêtes. Plus tard, il irait parler aux prêtres de la cité pour leur demander de compléter l'éducation de Chamas.

Térach, qui était connu des gens de la ville, lui avait promis de l'accompagner.

« Pour parler avec Dieu nous devons interroger notre propre cœur. Abram dit qu'Il ne parle pas avec des mots, mais qu'il fait sentir aux hommes ce qu'il veut qu'ils fassent. Mais j'ai beau m'interroger, je ne suis pas encore digne de L'entendre. Je crois qu'Il a choisi Abram parmi nous tous. »

Et ainsi Chamas continua à écrire tout le jour, jusqu'à ce que le soleil commence à descendre à l'horizon, puis il se pressa de regagner la palmeraie où l'attendait Abram.

Lorsqu'il lui montra les tablettes, celui-ci resta impassible.

— Tu as fait un effort, c'est l'essentiel, Chamas.

— Je vais tâcher de faire encore mieux.

— Je le sais.

L'enfant s'assit, le dos contre un palmier puis, ayant posé la tablette sur ses genoux, prit son calame dans la main gauche, car il était gaucher. Quand Abram se mit à parler, c'était comme si les mots qui sortaient de sa bouche lui étaient dictés par l'immensité du ciel :

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était vide et vague, les ténèbres couvraient l'abîme, un vent de Dieu tournoyait sur les eaux.

« Dieu dit : “Que la lumière soit”, et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. Dieu appela la lumière “jour” et les ténèbres “nuit ”. Il y eut un soir et il y eut un matin : premier jour.

« Dieu dit : “Qu’il y ait un firmament au milieu des eaux, et qu’il sépare les eaux d’avec les eaux !” Dieu fit le firmament, qui sépara les eaux qui sont sous le firmament d’avec les eaux qui sont au-dessus du firmament, et Dieu appela le firmament “ciel ”. Il y eut un soir et il y eut un matin : deuxième jour.

« Dieu dit : “Que les eaux qui sont sous le ciel s’amassent en une seule masse et qu’apparaisse le continent” et il en fut ainsi. Dieu appela le continent “terre” et la masse des eaux “mers” et Dieu vit que cela était bon.

« Dieu dit : “Que la terre verdisse de verdure : des herbes portant semence et des arbres fruitiers donnant sur la terre selon leur espèce des fruits contenant leur semence” et il en fut ainsi. […], et Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir et il y eut un matin : troisième jour.

« Dieu dit : “Qu’il y ait des luminaires au firmament du ciel pour séparer le jour et la nuit ; qu’ils servent de signes, tant pour les fêtes que pour les jours et les années ; qu’ils soient des luminaires au firmament du ciel pour éclairer la terre” et il en fut ainsi. Dieu fit les deux grands luminaires majeurs : le grand luminaire comme puissance du jour et le petit luminaire comme puissance de la nuit, et les étoiles. Dieu les plaça au firmament du ciel pour éclairer la terre, pour commander au jour et à la nuit, pour séparer la lumière et les ténèbres et Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir et il y eut un matin : quatrième jour.

« Dieu dit : “Que les eaux grouillent d’un grouillement d’êtres vivants et que des oiseaux volent au-dessus de la terre contre le firmament du ciel” et il en fut ainsi. Dieu créa les grands serpents de mer et tous les êtres vivants qui glissent et qui grouillent dans les eaux selon leur espèce et Dieu vit que cela était bon. Dieu les bénit en disant : “Soyez féconds, multipliez, emplissez l’eau des mers, et que les oiseaux multiplient sur la terre !” Il y eut un soir et il y eut un matin : cinquième jour.

« Dieu dit : “Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce : bestiaux, bestioles, bêtes sauvages selon leur espèce !” Il en fut ainsi. Dieu fit les bêtes sauvages selon leur espèce et toutes les bestioles du sol selon

leur espèce et tous les reptiles du sol selon leur espèce et Dieu vit que cela était bon.

« Dieu dit : “Faisons l’homme à notre image, comme notre ressemblance et qu’ils dominent sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre.”

« Dieu créa l’homme à son image, à l’image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa.

« Dieu les bénit et leur dit : “Soyez féconds, multipliez et emplissez la terre et soumettez-la ; dominez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre !”

« Dieu dit : “Je vous donne toutes les herbes portant semence qui sont sur toute la surface de la terre et tous les fruits portant semence; ce sera votre nourriture. Á toutes les bêtes sauvages, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui rampe sur la terre et qui est animé de vie, je donne pour nourriture toute la verdure des plantes” et il en fut ainsi. Dieu vit tout ce qu’il avait fait : cela était très bon. Il y eut un soir, il y eut un matin : sixième jour.

« Ainsi furent achevés le ciel et la terre, avec toute leur armée. Dieu conclut au septième jour l’ouvrage qu’il avait fait et, au septième jour, il chôma, après tout l’ouvrage qu’il avait fait. Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, car il avait chômé après tout son ouvrage de création.

« Telle fut l’histoire du ciel et de la terre quand ils furent créés[9]. »

Abram se tut et demeura silencieux tandis que Chamas achevait d’écrire ce qu’il lui avait raconté. L’enfant n’avait pas une seule fois relevé les yeux de la tablette et il s’appliquait à inscrire chaque mot dans une colonne bien droite sans faire de fautes.

Lorsqu’il eut fini, Chamas tendit les tablettes à Abram. Mis à part quelques signes difficilement lisibles, dans l’ensemble le travail de l’enfant était satisfaisant.

— Ce n’est pas mal du tout. Et maintenant tu vas garder ces tablettes dans un endroit sûr. Il ne faut pas que ta mère soit incommodée ou que tes frères et sœurs puissent les briser. Ton père saura certainement où les ranger. Tu n’auras qu’à le lui demander. Eh bien, que penses-tu de ce que je t’ai raconté ?

— Je pense que...

— Eh bien, parle. De quoi as-tu peur ?

— Surtout, ne te fâche pas, Abram, mais la création du monde par Dieu ressemble à la création du monde par les divinités.

— C'est vrai, mais il y a néanmoins des différences.

— Lesquelles ?

— Par exemple, dans le poème *Enuma Elish*[10] qu'Ili t'a enseigné, Mardouk a créé l'homme en tuant la déesse Tiamat et son époux le dieu Kingu. Et ensuite Mardouk a été créé, lui aussi. Les divinités ne créent rien, elles façonnent l'homme à partir ce qui existe déjà, mais qui a créé ce qui existe ? Dieu crée selon sa propre volonté, Il crée à partir de rien, parce qu'Il n'a besoin de rien pour créer.

— Mais il n'empêche qu'il y a des similitudes entre ce que tu m'as raconté et ce que raconte Ili.

— C'est vrai. Il y a des hommes qui ont pressenti le principe créateur et ont imaginé des histoires afin de l'expliquer.

— Pourquoi n'ont-ils pas su L'entendre ?

— Parce que ce n'est pas facile. Nous sommes trop occupés à penser à nous. Dieu nous a punis, Il a puni tous les hommes, ceux qui étaient là avant et ceux qui viendront après nous. Il les a condamnés à gagner leur pain à la sueur de leur front, à souffrir dans leur chair, à errer sur la terre, de sorte que l'homme n'a guère de temps à consacrer à la quête de Dieu.

— Mais pourquoi nous a-t-Il punis ? Et pourquoi tous les hommes ? Moi, je n'ai jamais rien fait de mal, ou en tout cas rien de grave.

— Tu as raison, mais les premiers hommes ont péché et nous avons été condamnés par leur faute.

— C'est injuste.

— Qui es-tu pour juger Dieu ?

— Mais pourquoi devrais-je payer pour une faute que je n'ai pas commise ?

— Demain, je te l'expliquerai. Apporte des tablettes et ton calame.

Il faisait presque nuit quand Abram et Chamas reprirent le chemin du campement où le clan se préparait à aller dormir après une rude journée de labeur. Yadine fit signe à Abram. Il voulait s'entretenir avec lui en privé.

— Mon garçon n'est pas heureux.

— Je sais.

— Il a le mal du pays, et même Ili lui manque. Il veut apprendre. Je suis allé au temple avec Térach ; ils ont accepté de le prendre dans leur classe,

mais j'ai peur qu'il n'ébruite ce que tu lui as raconté et que cela ne fasse des histoires. S'il clame qu'il n'existe qu'un Dieu unique, le roi finira par le savoir et nous devrons en subir les conséquences.

— Yadine, crois-tu vraiment que...

— Oui, Abram. Nous devons être prudents. Ton père m'a dit qu'il te parlerait lui aussi.

Le clan ayant décidé de séjourner quelque temps à Hâran avant de poursuivre sa route jusqu'à Canaan, les hommes commencèrent à bâtir des maisons en pisé qui leur serviraient de logis jusqu'à leur départ.

Yadine montra à son fils une niche dans laquelle entreposer les tablettes qu'il avait patiemment rédigées sous la dictée d'Abram.

Chaque jour, Chamas attendait avec impatience l'heure d'aller retrouver Abram dans la palmeraie.

Á présent, il savait pourquoi Dieu avait puni les hommes. Adam avait fait une bêtise impardonnable, songeait l'enfant. Dieu avait créé pour lui le paradis, un jardin plein de fruits au milieu duquel

Il avait planté l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal, en lui recommandant de ne pas s'en approcher sous peine de mourir s'il en goûtait les fruits.

— Mais je ne comprends pas pourquoi ils les ont mangés, s'étonna Chamas.

— Parce que Dieu nous a laissés libres de décider. Mais dis-moi, Chamas, te souviens-tu qu'Ili vous avait interdit de sauter par la fenêtre de l'école de crainte que vous ne vous blessiez ?

— Oui.

— Et combien d'entre vous l'ont fait, malgré tout ?

— Moi, je l'ai fait.

— Toi et les autres, et si j'ai bonne mémoire, l'un d'eux s'est cassé la jambe. Tu as un ami qui, après avoir sauté, n'a jamais plus marché comme avant. Et vous saviez ce que vous risquiez en sautant ?

— Oui.

— Et pourtant vous l'avez fait.

— Oui, mais ce n'est pas la même chose de se casser une jambe et de mourir, insista Chamas.

— Non, ce n'est pas la même chose. Mais Adam et Ève s'imaginaient qu'en mangeant du fruit de cet arbre ils allaient devenir des dieux et ils

n’ont pas pu résister à la tentation. Quand vous vous amusiez à sauter par la fenêtre, vous ne pensiez pas au danger, eh bien Adam et Ève n’y ont pas pensé non plus.

— Hier, je me suis souvenu que la création d’Ève ressemble à l’histoire de Enki et Ninhursag.

— Et pourquoi ? demanda Abram, stupéfait.

La mémoire de Chamas était véritablement prodigieuse, car il était tout petit quand le maître leur avait raconté cette histoire.

— Enki aussi vivait au paradis, répondit Chamas en récitant : « Là où le corbeau ne crie pas, où l’oiseau-ittidu ne jette pas le cri de l’oiseau-ittidu, où le lion ne tue pas, le loup ne vole pas... » Bref, tu sais tout cela mieux que moi. Dans ce paradis-là non plus la souffrance n’existe pas, et la déesse-mère Ninhursag, qui ne souffre pas dans sa chair, va peuplant le monde d’autres divinités. Ninhursag a créé huit plantes et Enki a mangé les fruits de ces plantes, s’exposant ainsi à la colère de Ninhursag qui l’a condamné à mort. Mais lorsqu’elle l’a vu se tordre de douleur, en lui affligeant huit maladies pour les huit plantes goûtées, dans sa grande bonté, elle a créé d’autres divinités pour le guérir de ses souffrances. Tu te souviens du poème ? Ninhursag dit à Enki : « Mon frère, où as-tu mal ?/ Ma dent me fait souffrir./ J’ai donné le jour à la déesse Ninsutu pour toi. » Après quoi il a créé Ninti, pour qu’elle soigne sa côte douloureuse. Enki tombe malade parce qu’il mange les plantes interdites et il est puni ; Adam et Ève mangent le fruit de l’arbre de la connaissance du Bien et du Mal et sont condamnés à mort. Et nous aussi.

— Tu vas devenir sage en grandissant, Chamas, mais j’espère que tu sauras utiliser ta sagesse pour aller jusqu’à Lui, et que la raison ne t’aveuglera pas.

— Comment la raison pourrait-elle m’éloigner de Dieu ?

— Parce que tu pourrais en venir à croire que tu comprends tout et que tu sais tout. Et cela peut t’arriver car nous sommes le reflet de Dieu.

— Mais pourquoi Dieu a-t-Il posté des anges armés d’épées à la porte du jardin d’Éden ?

— Je vais te dire pourquoi : pour empêcher l’homme de manger le fruit de l’arbre de la vie et de retrouver l’immortalité.

— Comment savons-nous ce qu’est l’immortalité ?

— Parce que nous portons son souvenir gravé dans nos cœurs.

OceanofPDF.com

9

Un prêtre arpentait nerveusement la nef de la basilique Saint-Pierre. Grand et sec, les cheveux châtains, il cherchait un recoin paisible où s'agenouiller pour se recueillir. En vain. Car où qu'il posât les yeux il ne voyait qu'un décor ostentatoire, un monument élevé à l'arrogance des hommes et non pas la Maison de Dieu. Seules les lignes pures du marbre blanc de la *Pietà* de Michel-Ange lui semblaient contenir un semblant de spiritualité.

Il y avait déjà plusieurs jours qu'il errait sans but et priait sans relâche. Mais Dieu semblait l'avoir laissé seul avec sa conscience, car il ne parvenait pas à entrer en communion avec lui.

Lorsqu'il émergea de nouveau dans le soleil de septembre, son âme ne parvint pas à se réchauffer.

Il avait lamentablement échoué dans la mission qu'il s'était fixée. Juste au moment où il arrivait pour lui parler, madame Tannenberg s'était engouffrée dans un taxi qui s'était perdu dans les embouteillages. Et quand il était enfin arrivé à l'aéroport, elle était déjà à bord de l'avion pour Amman. Un instant il avait songé à prendre une place sur le vol suivant, puis avait renoncé. Car une fois dans la capitale jordanienne, comment aurait-il fait pour la retrouver ?

Il était en train de devenir fou à force de tourner en rond comme un lion en cage. Son père l'avait appelé ce matin, mais il lui avait fait dire qu'il s'était absenté. Il ne se sentait pas d'humeur à parler avec quiconque et encore moins avec lui.

— Gian Maria...

Le jeune prêtre sursauta, surpris par la grosse voix grave du père Francesco.

— Padre...

— Je t'observe depuis un petit moment déjà. Tu m'as tout l'air d'errer comme une âme en peine. Que se passe-t-il ?

Le père Francesco était confesseur au Vatican depuis plus de trente ans. Dans le secret de l'isoloir, il avait entendu et absout toutes les confessions possibles et imaginables.

Il avait de l'estime pour le jeune ministre du culte qui n'exerçait que depuis quelques mois à la basilique. Gian Maria respirait la bonté et la joie de vivre, et sa ferveur religieuse faisait plaisir à voir.

Cependant, ces derniers temps, il semblait avoir déserté son poste, et quand le père Francesco s'était enquis de lui on lui avait répondu qu'il était souffrant.

Mais maintenant qu'il le voyait, il comprenait que le mal qu'il endurait n'était non pas physique mais spirituel.

— Padre, je... je ne peux pas le dire.

— Pourquoi ? Cela t'aiderait peut-être à soulager ta conscience.

— Non, je ne peux pas rompre le secret de la confession.

Le vieux prêtre se tint un instant silencieux. Puis, saisissant le jeune homme par le bras, il l'entraîna avec lui à l'écart de la foule des touristes.

— Que dirais-tu de prendre un café ?

Gian Maria tenta de s'esquiver, mais le père Francesco insista.

— Je sais que le secret de la confession est sacré et je ne peux pas te demander de le rompre. Mais peut-être puis-je t'aider à trouver un moyen de soulager ton angoisse ?

Ils entrèrent dans un café situé à l'extérieur du Vatican. Á cette heure matinale, l'endroit était encore relativement calme.

Le père Francesco mena habilement la conversation afin de permettre à Gian Maria de se décharger quelque peu du fardeau qui pesait sur sa conscience, sans pour autant rompre le secret de la confession. Ils parlaient depuis presque une heure, quand le jeune prêtre demanda sans ambages :

— Padre, si vous veniez à découvrir que quelqu'un s'apprête à commettre un acte terrible, essayeriez-vous de l'en empêcher ?

— Naturellement. Combattre le mal est l'obligation de tout prêtre.

— Mais pour cela, je vais être obligé de m'absenter, et je ne suis pas certain d'obtenir...

— Tu dois faire ton devoir.

— Je ne sais pas par où commencer...

— Tu es intelligent, Gian Maria. Commence déjà par prendre une décision, et une fois ta décision prise, tu réfléchiras à la façon d'affronter le mal que tu veux combattre.

— Pensez-vous que mon supérieur m'accordera un congé ? J'ignore encore combien de temps je vais devoir m'absenter...

— Je vais parler avec padre Pio. C'est un vieil ami, nous nous connaissons depuis le séminaire. Je vais lui demander de t'accorder une dispense.

— Vraiment ? Je ne sais comment vous remercier, padre. Ça m'a fait du bien de parler avec vous. J'y vois plus clair à présent.

— J'imagine qu'il s'agit d'une affaire très grave et difficile à résoudre, mais tu ne perds rien à essayer. Cependant, avant toute chose, tu dois absolument te calmer pour réfléchir en paix.

Une demi-heure plus tard, le père Francesco avait regagné son confessionnal. Resté seul, Gian Maria se mit à marcher en méditant.

Le congrès d'archéologie était terminé et il n'avait pu glaner que très peu d'informations au sujet de cette femme que personne ne connaissait vraiment.

Aux dires de certains, elle n'avait participé au congrès qu'en qualité d'épouse d'un certain Ahmed Husseini. Subitement, il réalisa qu'il savait désormais où la trouver. Mais oui, bien sûr, comment était-il possible qu'il n'y ait pas songé avant !

Il se sentait à la fois complètement idiot et heureux. Oui, heureux, envers et contre tout.

Il s'adossa à l'une des immenses colonnes de la place Saint-Pierre, conscient que le moment était venu de prendre une décision ferme et définitive. Cette fois, il n'était plus question de tergiverser ou de faire marche arrière.

Le mari de cette femme était apparemment directeur du département irakien des fouilles archéologiques. De sorte que s'il voulait la retrouver, il devait se rendre à Bagdad. Ce voyage lui faisait l'effet d'une pénitence, mais il ne pouvait s'y soustraire.

Sa conscience le lui ordonnait.

Il entra dans la première agence de voyages qu'il trouva et, timidement, demanda un billet d'avion pour Bagdad.

Mais on lui répondit qu'il n'y avait pas d'avions pour Bagdad. On ne se rendait pas en Irak comme ça. Et d'ailleurs, pourquoi voulait-il aller à Bagdad ? Pris de court, il bredouilla qu'il voulait s'enrôler dans une ONG. Ce pieux mensonge eut raison de la suspicion des voyagistes qui lui promirent de faire de leur mieux pour l'aider.

Deux heures plus tard, il ressortait de l'agence avec un billet pour Amman. Il allait se rendre dans la capitale jordanienne, puis de là se faire conduire jusqu'à Bagdad, et ensuite... que Dieu lui vienne en aide.

De retour chez lui, il regagna sa chambre en rasant les murs. Il ne voulait parler à personne, de crainte qu'on ne lui demande des explications.

Il attendrait que le père Francesco ait parlé au padre Pio, son supérieur. Quant à prévenir sa famille il n'en était pas question. Car il savait qu'ils allaient se faire un sang d'encre et que sa sœur chercherait à lui tirer les vers du nez alors qu'il ne pouvait rien dire.

Ainsi resta-t-il cloîtré dans sa chambre, et se fit excuser au moment du dîner, prétextant qu'il n'avait pas faim et qu'il était fatigué.

Reclus dans le silence, il écrivit à ses parents pour leur annoncer qu'il allait prendre quelques jours de vacances pour se reposer et méditer.

Ils seraient sûrement contrariés, mais il n'avait pas le choix, malheureusement.

Comme il avait oublié de tirer les rideaux, il fut réveillé par les premières lueurs du jour. Dès qu'il ouvrit les yeux, il se mit à pleurer en se rappelant la mission qu'il s'était fixée.

La veille tout lui avait paru si simple... et voilà que le jour se levait à nouveau et que les doutes recommençaient à l'assaillir. Il scruta le ciel et, pour la première fois, se demanda où était passé Dieu.

***

Il faisait nuit quand l'hélicoptère atterrit dans une base militaire située à l'extérieur de Bagdad.

— Voulez-vous que nous dînions ensemble ? suggéra Ahmed.

— Je suis un peu fatigué, mais je dînerais volontiers. Et puis j'aimerais bien voir les tablettes.

— Que diriez-vous de passer demain à mon bureau demain, pour les examiner à votre aise ?

— Entendu, je passerai demain. Où dînons-nous ?

— Si cela vous convient, je passerai vous prendre dans une heure à votre hôtel. Malgré le blocus, il y a encore quelques bons restaurants à Bagdad.

Le lendemain, Clara décida de ne pas se rendre au bureau de son mari. Elle avait l'impression que le courant passait bien entre Ahmed et Picot, et ne voulait pas risquer de jouer les éléments perturbateurs. C'est pourquoi elle décida d'aller faire des emplettes au bazar en compagnie de Fatima.

Partout où elles allaient, les deux femmes étaient escortées par quatre gardes du corps.

L'obstination de Clara à ne pas avoir d'enfants exaspérait Fatima qui ne se gênait pas pour le lui rappeler.

— Ton mari va finir par en avoir marre. Ou bien il va amener une autre femme à la maison pour qu'elle lui donne des enfants.

— Le monde a changé, Fatima. Les hommes veulent autre chose que des enfants. Quant à moi, je n'ai aucune envie de tomber enceinte alors que je suis à deux doigts de réaliser mon rêve. Je ne pourrais pas entreprendre les fouilles sinon.

— Il y a des années que tu tiens le même discours. Á t'entendre, ce n'est jamais le bon moment pour avoir des enfants. Mais que tu le veuilles ou non les hommes seront toujours les hommes. Qu'ils aient fait des études ou résidé à l'étranger n'y change rien. Le sang appelle le sang, que ce soit pour donner la vie ou la mort.

Fatima pointa un doigt sur son ventre et ajouta :

— Tu penses que je ne suis qu'une vieille femme inculte, mais moi, je sais que j'ai raison. Ton mari est un pur irakien.

— Ahmed est différent, dit Clara, amusée. Il n'a pas grandi dans ce pays.

— Mais il est irakien tout pareil, et toi aussi, même si ton père et ton grand-père ne le sont pas et que ta mère et ta grand-mère étaient égyptiennes. Tu es née ici.

Il était près de midi quand Clara prit la direction du ministère de la Culture, tandis que Fatima reprenait le chemin de la Maison Jaune avec les provisions.

Ahmed et Picot s'apprêtaient à sortir quand Clara entra dans le bureau de son mari.

— Ah, je vous y prends, dit-elle. Un peu plus et vous partiez sans m'attendre !

— Pas du tout, nous allions t'appeler pour que tu viennes nous rejoindre directement au restaurant, rectifia Ahmed.

Bien qu'elle brûlât d'envie de demander au professeur Picot s'il avait pris une décision, Clara décida d'attendre.

— Vous ne trouverez pas meilleur hoummous dans tout l'Orient, déclara Ahmed lorsqu'ils furent attablés.

— C'est vrai qu'il est bon, approuva le Français.

Comme les deux hommes n'en finissaient pas de chanter les louanges de la purée de pois chiches, Clara finit par s'impatienter et demanda de but en blanc :

— Eh bien, professeur, que pensez-vous des tablettes ?

Picot, qui avait senti venir la question, ne se démonta pas. Il lui répondit le plus naturellement du monde :

— Extraordinaires. Il n'est tout compte fait pas si délirant d'établir un lien entre l'Abraham de la Bible et ce scribe du nom de Chamas. Si ce lien existe, il s'agirait d'une découverte tout à fait majeure tant au plan scientifique que religieux. Et je crois que le jeu en vaut la chandelle.

— Ce qui veut dire que... vous allez revenir ? balbutia Clara d'une voix hésitante.

— Disons que j'ai trouvé de bonnes raisons de le faire. Mais comme je l'ai dit à votre époux, vous n'aurez ma réponse définitive que dans une semaine. Je repars demain, mais je vous appellerai très prochainement. Cet après-midi, j'aimerais prendre des photos des tablettes pour pouvoir les étudier tranquillement chez moi. Je suis vraiment désolé de devoir repartir sans avoir pu saluer votre grand-père.

— Mon grand-père est souffrant et ne peut malheureusement pas recevoir de visites. Quand il n'est pas à l'hôpital pour faire des examens, il est alité à la maison. Je suis désolée moi aussi, car je suis certaine qu'il aurait aimé faire votre connaissance.

— J'aurais tant voulu savoir quand et dans quelles circonstances il a découvert les premières tablettes.

— Mais nous vous l'avons déjà dit, répondit Clara, prudente.

— Oui, mais ce n'est pas pareil. Pardonnez-moi d'insister, mais au cas où votre grand-père irait mieux, j'aimerais le rencontrer personnellement.

— Nous le lui ferons savoir, trancha Ahmed. Et nous en toucherons un mot à ses médecins. Ce sont eux qui décident de ce qui est bon ou mauvais

pour lui.

Yves Picot avait la nette impression qu'ils cherchaient à l'empêcher de rencontrer le vieil homme. Ce qui ne faisait que décupler sa curiosité.

S'il décidait de revenir, il insisterait pour le voir, mais pour l'heure il allait devoir s'en tenir aux excuses qu'on lui donnait.

Ahmed enveloppa soigneusement les tablettes dans des chiffons. Il savait que Tannenberg les réclamerait dès son retour à la Maison Jaune. Le vieil homme ne s'en séparait jamais et avait même fait installer un coffre-fort tout spécialement dans sa chambre à coucher pour pouvoir les garder avec lui. Fatima était la seule en qui il avait confiance, et la seule à avoir le droit d'entrer dans sa chambre. Quelques années auparavant, lorsqu'un domestique, nouveau dans la maison, avait eu la mauvaise idée de pénétrer sans autorisation dans sa chambre à coucher, il avait été aussitôt congédié, mais non sans avoir reçu au préalable une correction qu'il ne risquait pas d'oublier.

Les tablettes étaient pour Tannenberg une sorte de talisman. Elles étaient devenues pour lui une véritable obsession, une idée fixe qu'il avait transmise à Clara.

Une fois dûment emmaillotées, les tablettes furent déposées dans une mallette métallique pour être transportées.

— Sais-tu pourquoi Picot n'a pas voulu dîner avec nous ce soir ? demanda Clara à son mari.

— Parce qu'il doit se lever tôt demain matin pour prendre l'avion et qu'il est fatigué.

— Tu crois qu'il va revenir ?

— Je n'en sais rien. Mais si j'étais à sa place, je ne reviendrais pas.

Les traits de Clara se figèrent comme si elle venait de recevoir un coup de poing.

— Mais enfin, pourquoi ? Comment peux-tu dire une chose pareille ?

— Parce que c'est la vérité. Crois-tu vraiment qu'il vaille la peine de risquer sa peau pour quelques tablettes d'argile ?

— Ce ne sont pas de vulgaires tablettes. Je te rappelle qu'il s'agit de la Genèse selon Abraham. C'est comme si tu disais à Schliemann de renoncer à Troie ou à Evans de renoncer à Cnossos. Je ne te comprends pas, Ahmed. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tu me demandes ce qui ne va pas ? Tu ne vois donc pas que les gens crèvent de faim dans ce pays, et que les enfants meurent faute de soins ? Mais comment le verrais-tu alors que tu ne manques de rien et que ton grand-père est suivi par les meilleurs médecins ? Dans la Maison Jaune, le temps n'existe pas.

— Qu'est-ce qui te prend, Ahmed ? Tu as commencé à m'accabler de reproches quand nous étions à Rome, et depuis que nous sommes rentrés tu ne supportes même plus ma présence. Pourquoi ?

Ils se toisèrent l'un l'autre, songeant au désenchantement qui s'était peu à peu installé dans leur couple sans même qu'ils s'en rendent compte.

— Nous en parlerons une autre fois, si tu le veux bien. Ce n'est pas le moment.

— Tu as raison. Partons.

Une fois de retour à la Maison Jaune, Clara rejoignit Fatima à la cuisine, tandis qu'Ahmed s'enferma dans son bureau. Après avoir mis la *Symphonie héroïque* dans le lecteur de CD et s'être servi un whisky, il se cala dans un fauteuil et ferma les yeux pour essayer de se détendre. De deux choses l'une : où il quittait à jamais cette maison et s'exilait à l'étranger, ou il restait ici et se laissait mourir à petit feu. S'il restait, il allait devoir faire un effort, car Clara n'était pas du genre à plaisanter avec les sentiments. Mais pourrait-il continuer à vivre avec elle comme si de rien n'était ?

Il ouvrit les yeux et vit Alfred Tannenberg qui dardait sur lui un regard perçant.

— Ah, Alfred !

— Que se passe-t-il ?

— Comment cela ?

— Où est la mallette avec les tablettes ?

— Ah, la mallette ! Excusez-moi, si je ne vous l'ai pas rapportée directement. J'avais un tel mal de crâne en rentrant que je suis venu ici pour me reposer un peu.

— Il y a des problèmes au ministère ?

— Pas seulement au ministère, Alfred. Le pays tout entier croule sous les problèmes. Alors ce que peut dire ou faire le ministère de la Culture, tout le monde s'en moque. Mais non, il n'y a pas de problèmes particuliers à ma connaissance. Si ce n'est que nous nous tournons les pouces en faisant mine de vaquer normalement à nos occupations.

— Serais-tu en train de critiquer le régime de Saddam ?

— Ça changerait quoi si je le faisais, à part risquer ma peau si quelqu'un me dénonçait ?

— Il ne faut pas qu'on supprime Saddam. La situation actuelle est propice aux affaires.

— Sauf que personne ne peut changer le cours de l'histoire, pas même vous, Alfred. Les États-Unis vont envahir l'Irak et occuper le pays. Car figurez-vous que les Américains tiennent le même raisonnement que vous : la situation actuelle sert leurs intérêts.

— Non, ils n'oseront pas. Ce Bush n'est qu'un fanfaron qui ne mettra jamais ses menaces à exécution. S'ils l'avaient voulu, les Américains en auraient déjà fini avec Saddam pendant la première guerre du Golfe.

— Mais peut-être ne l'ont-ils pas voulu, justement. De toute façon c'est sans importance, car cette fois ils vont nous attaquer.

— Et moi, je te dis que c'est impossible, contra Tannenberg avec humeur.

— Mais si, vous verrez. Ils vont nous ratiboiser. Nous allons commencer par nous battre contre eux, puis par nous battre entre nous, les sunnites contre les chiites, les chiites contre les Kurdes, et les Kurdes contre je ne sais quelle autre faction. Nous sommes fichus.

— Comment peux-tu tenir des propos aussi stupides ? s'offusqua Tannenberg. Voilà que tu as le don de la prophétie maintenant !

— Vous savez très bien que je dis la vérité. Sans quoi vous ne feriez pas des pieds et des mains pour entreprendre les fouilles de Safran. Vous n'auriez pas couru le risque de sortir de l'anonymat. J'ai toujours admiré votre intelligence et votre sang-froid, mais là vous me décevez. Il ne s'agit pas d'une simple crise politique sans gravité, contrairement à ce que vous affirmez.

— Tais-toi !

— Non. Je pense au contraire que le moment est venu de parler et de dire tout haut ce que nous n'osons pas penser tout bas. Nous devons être francs l'un avec l'autre.

— Comment oses-tu me parler sur ce ton ? Sans moi, tu n'es rien.

— Oui, c'est en partie vrai. Vous avez fait de moi celui que vous vouliez que je sois et non pas celui que je voulais être. Mais nous voilà embarqués dans la même galère. Et puisqu'il n'y a plus moyen de quitter le navire, je vais au moins essayer de ne pas sombrer.

— Eh bien, dis ce que tu as à dire. Car il se pourrait bien que tu doives quitter sous peu cette maison.

— Je veux savoir ce que vous avez décidé. Je sais que vous avez toujours fait en sorte d'avoir une issue de secours. Je ne comprends pas pourquoi vous vous obstinez à vous voiler la face. Même si Picot accepte de venir, nous n'aurons pas plus de six mois pour entreprendre les fouilles. En si peu de temps, il est impossible d'obtenir des résultats. Et vous le savez aussi bien que moi.

— Si je le fais, c'est pour Clara, je veux lui sauver la vie et assurer son avenir, chose dont tu es manifestement incapable.

— Clara n'a besoin de personne pour la protéger. Votre petite-fille vaut beaucoup mieux que ce que vous êtes prêt à lui reconnaître. Elle n'a besoin de rien d'autre que de se libérer de vous, de moi et des autres, et de sortir de ce trou paumé.

— Tu es complètement fou, ma parole, dit Tannenberg d'une voix glaciale.

— Au contraire, je n'ai jamais été plus lucide. Je pense que vous savez, tout comme moi, qu'il ne reste que quelques mois à vivre à l'Irak tel que nous l'avons connu, et que l'avenir de ce pays est, pour employer un euphémisme, à tout le moins incertain. C'est la raison pour laquelle vous envisagez de vous replier au Caire. Vous ne serez plus ici quand les bombardements commenceront et que les Américains recenseront les amis de Saddam. Mais en attendant, je dois dire que vous avez fait un coup magistral en rendant publique l'existence de la *Bible d'argile.*

— C'est l'héritage de Clara. Si elle découvre la *Bible d'argile* elle n'aura plus de souci à se faire jusqu'à la fin de ses jours. Elle deviendra une sommité reconnue internationalement, l'archéologue qu'elle a toujours rêvé d'être.

— Et vous, quel rôle vous êtes-vous attribué ?

— Moi, je n'en ai plus pour longtemps à vivre. Et tu le sais. J'ai une tumeur qui me ronge le foie. Je n'ai plus rien à perdre ou à gagner. Je mourrai au Caire d'ici six mois ou peut-être moins. J'ai exigé des médecins qu'ils me disent la vérité, et ils m'ont avoué que mes jours étaient comptés. Ce qui n'a rien de vraiment surprenant pour un vieillard de quatre-vingt-six ans. Mais je ne veux pas mourir sans avoir découvert la *Bible d'argile*. Et même si ce pays entre en guerre, je suis prêt à suborner autant de

fonctionnaires qu'il le faudra pour qu'une équipe puisse se rendre à Safran et travailler nuit et jour jusqu'à ce que nous ayons trouvé les tablettes.

— Et si elles n'existent pas ?

— Je suis certain qu'elles se trouvent là-bas.

— Il se peut qu'elles soient en miettes. Dans ce cas, que ferez-vous ?

Tannenberg resta un instant silencieux. Il ne cherchait même plus à cacher la haine qu'il ressentait pour Ahmed.

— Je vais commencer par protéger Clara. Je me méfie de toi.

Sur ce, le vieil homme pivota sur ses talons et sortit du bureau. Ahmed s'essuya le front. Il suait à grosses gouttes. La discussion qu'il venait d'avoir avec le grand-père de Clara l'avait épuisé.

Il se servit un autre whisky qu'il vida d'un trait, puis remplit à nouveau son verre, pour le déguster lentement, cette fois, et méditer.

OceanofPDF.com

10

Enrique Gomez flânait sous les arbres centenaires du parc de Maria Luisa. Depuis qu'il avait vu les photos de l'exécution des deux pauvres bougres, il avait un nœud à l'estomac dont il n'arrivait pas à se défaire.

Frankie avait insisté pour qu'ils se voient et George avait fini, non sans mal, par se laisser convaincre. Depuis que leur chemin s'était séparé, cinquante ans plus tôt, ils ne s'étaient pour ainsi dire pas revus. Peut-être cette réunion serait-elle la dernière, eu égard à leur grand âge.

Contre toute attente, George avait accepté de venir en Andalousie. Il avait commencé par refuser catégoriquement, mais Frankie avait finalement eu raison de ses réticences en faisant valoir qu'ils passeraient inaperçus dans une ville comme Séville.

George était allé passer deux jours à Marbella pour jouer au golf. Frankie était à Barcelone. D'ici une heure, les trois amis seraient réunis dans l'atmosphère feutrée du bar de l'hôtel Alfonso XIII.

Emma, l'épouse de Frankie, avait insisté pour qu'ils logent à l'hôtel le plus célèbre de la ville, celui où descendaient tout le gotha et les célébrités qui faisaient la une de la presse people.

Rocio était dévorée d'anxiété ces derniers temps et n'arrêtait pas de harceler Enrique de questions qui restaient sans réponses. Heureusement, ce soir, elle était invitée chez sa sœur pour assister à l'essayage de la robe de mariée de sa nièce. Enrique s'était bien gardé de lui dire qu'il allait passer la soirée à l'Alfonso XIII.

George devait venir en voiture et s'en retourner ensuite à Marbella. Frankie allait rester quelques jours, comme l'aurait fait n'importe quel touriste de passage à Séville. Ils n'allaient se voir que le temps nécessaire. Une heure ou deux, trois tout au plus.

Il était sorti de bonne heure parce qu'il éprouvait le besoin de prendre l'air. Ce maudit nœud à l'estomac l'oppressait.

Il avait déjeuné en compagnie de Rocio et de son fils José ; ses petits-enfants, Borja et Estrella étaient allés à Marbella pour profiter des derniers beaux jours. Á table, son fils avait déclaré qu'il lui trouvait l'air tendu, confirmant ainsi les pires craintes de son épouse.

Après le repas il s'était retiré pour faire la sieste. Sans succès. Voyant qu'il n'arriverait pas à trouver le sommeil, il s'était levé et avait attendu que Rocio quitte la maison pour sortir à son tour.

Après quoi, il avait pris la direction du parc et s'y promena en attendant l'heure du rendez-vous.

Assis dans un recoin obscur du bar, George vit Enrique qui arrivait dans sa direction. Les deux hommes avaient les yeux brillants de larmes.

L'émotion des retrouvailles. Mais ils se contentèrent d'échanger une virile poignée de main. Ils ne voulaient pas attirer l'attention sur eux.

— Tu as l'air en pleine forme, dit George.

— Toi aussi.

— Mais tu es moins vieux que moi.

— D'un an.

— Où est Frankie ?

— Je suppose qu'il ne devrait pas tarder à arriver, étant donné qu'il loge ici.

— C'est ce qu'il m'a dit, en effet. C'est Emma qui a choisi l'hôtel.

— Pourquoi pas, au fond ? De toute façon il fallait bien qu'on se retrouve quelque part. Alors, dis-moi, que penses-tu de cette affaire ?

— Je pense qu'Alfred est malade, qu'il se sait condamné à court terme et que la seule chose qui compte désormais pour lui, c'est sa petite-fille. De sorte qu'il fait n'importe quoi, sans vraiment mesurer les conséquences de ses actes.

— C'est aussi mon avis. Mais que cherche-t-il au juste ?

— Il veut que sa petite-fille soit la découvreuse de la *Bible d'argile*.

— Et ce Picot ?

— On ne peut pas entreprendre un chantier de cette importance sans le concours de sommités. Alfred peut disposer de tous les ouvriers qu'il veut, mais pas d'archéologues de renom, pour la bonne raison qu'il n'y en a pas en Irak.

Frank Dos Santos entra dans le bar. Dès qu'il les aperçut, il les rejoignit et s'assit sans même leur serrer la main. Puis il fit signe au serveur pour qu'il prenne la commande.

— Content de vous voir. Bah, nous n'avons pas tellement changé, si ce n'est nos soixante ans de plus, dit-il en riant entre ses dents.

— Vieux ou pas, nous sommes toujours ingambes, et c'est l'essentiel, renchérit George Wagner. Mais dis-nous, que penses-tu d'Alfred ?

— Ah ! Il se comporte comme un homme désespéré. Tes amis du Pentagone vont écraser Saddam, et il se dit que s'il ne retrouve pas la *Bible d'argile* avant que l'Irak ne soit définitivement rayé de la carte, il ne la retrouvera jamais.

— Nous aurions pu attendre que la guerre soit terminée pour lancer les recherches, suggéra George.

— On sait quand les guerres commencent mais jamais quand elles se finissent, fit remarquer Enrique Gomez.

Ses deux amis acquiescèrent.

— Quand vont-ils lancer l'offensive ? s'enquit l'Espagnol.

— En mars au plus tard, l'informa George.

— Nous sommes en septembre, dit Frank. Ce qui nous laisse six mois maximum pour retrouver la *Bible d'argile*.

— Si les Américains n'avaient pas bombardé la zone qui s'étend de Tell Mughayir à Bassora, on n'aurait jamais découvert le site. Le destin a voulu qu'il en soit ainsi, dit Gomez avec enthousiasme. Bien, alors, qu'est-ce qu'on décide ?

— S'il parvient à retrouver les tablettes intactes, ou tout au moins pas trop endommagées, la découverte va faire date dans l'histoire de l'archéologie. Vous imaginez la valeur marchande de ces tablettes ? Sans oublier que le Vatican va faire des pieds et des mains pour tenter de se les approprier en arguant qu'elles sont la preuve de l'inspiration divine du patriarche Abraham. La Genèse racontée par Abraham constitue une découverte réellement extraordinaire. Et ce crétin de Bush, sachant que le pape est opposé à la guerre, serait capable d'en faire cadeau au Vatican comme preuve de sa bonne volonté.

La remarque de George laissa ses deux amis perplexes. Puis Frank dit :

— Si Alfred les découvre, ce n'est sûrement pas pour les laisser à Bush...

— De sorte qu'il va faire l'impossible pour les retrouver en un temps record. Mais pourquoi diable s'est-il exposé publiquement par le biais de sa petite-fille ?

Ce fut Enrique Gomez qui leur donna la réponse.

— Pour que personne d'autre qu'elle ne puisse s'approprier les tablettes. Á présent, tous les archéologues du monde savent qu'il y a en Irak un groupe de chercheurs, chapeauté par Ahmed Husseini et son extravagante épouse, qui a mis au jour les restes d'un temple ou d'un palais où seraient enfouies des tablettes qui auraient été gravées sous la dictée du prophète Abraham en personne. Désormais, quoi qu'il arrive, personne d'autre qu'eux ne pourra s'attribuer le mérite de la découverte.

— Il prend de gros risques, fit observer Frank.

— Oui, mais il sait que ses jours sont comptés, de sorte qu'il n'a guère le choix, insista Gomez. Au fait, George, tes hommes ont-ils réussi à savoir par qui les Italiens avaient été engagés ?

George secoua la tête.

— Non, nous ne savons rien si ce n'est qu'ils travaillaient pour l'agence Investigations et Sécurité. Mes hommes n'ont pas réussi à savoir qui leur avait donné l'ordre de prendre Clara Tannenberg en filature. Ils n'ont pas trouvé le moindre document dans les archives de l'agence. Le contrat a sans doute été passé directement et verbalement avec le directeur, ou un autre gros bonnet qui donne les ordres et n'a de comptes à rendre à personne. C'est tout pour l'instant. Le directeur d'Investigations et Sécurité est un ancien flic antimafia reconverti dans le privé. Il a d'excellentes relations dans la police. Il ne serait pas prudent de nous mettre la police italienne à dos.

— Non, mais il n'empêche qu'il faut que nous sachions qui a engagé ces hommes et pour quelle raison. Nous avons un flanc à découvert, insista Frank.

— C'est vrai, c'est pourquoi nous devons redoubler de vigilance. La moindre erreur peut nous être fatale. Ou bien il y a une fuite quelque part, ou bien il s'agit d'une vengeance personnelle – un associé à qui Alfred aurait joué un tour de cochon et qui veut le lui faire payer, expliqua George.

— Á mon avis, il y a une faille quelque part.

Enrique Gomez avait du mal à dissimuler l'angoisse qui l'étreignait et qui se traduisait par une crampe permanente au niveau du plexus solaire.

— Tu as raison, approuva George. Il faut que nous trouvions la faille. Mais pour ce qui est d'Alfred, nous devons le contrôler. Êtes-vous absolument certains que nous pouvons compter sur le mari de la petite, cet Ahmed Husseini ? Nos contacts irakiens nous ont dit qu'Husseini avait de plus en plus de mal à supporter Alfred et Clara. Il aurait perdu l'estime de notre vieil ami avec qui il a eu une engueulade tout récemment. Le mari de Clara est un homme courageux et intelligent.

— Je crains que sa conscience ne soit en train de le tourmenter, fit remarquer Frank. C'est du moins ce que laissait entendre le dernier rapport qui nous est parvenu de la Maison Jaune. Il n'y a pas plus dangereux qu'un homme qui décide subitement de laver sa conscience. Ces gens-là sont prêts à tout pour se racheter une conduite.

— Dans ce cas, il est préférable de ne pas l'inclure dans notre projet. Nous ne ferons que nous servir de lui, déclara George sans état d'âme. Et maintenant, si vous le voulez bien, j'aimerais vous exposer mon plan. Mes chers amis, puisque nous nous voyons aujourd'hui pour la dernière fois, il est indispensable de nous accorder sur la marche à suivre. Nous risquons gros.

— Nous risquons surtout de mourir paisiblement dans notre lit, chacun à son heure, répliqua Frank.

Enrique Gomez sentit son estomac se nouer à nouveau violemment.

Les trois hommes continuèrent à bavarder. Puis George remit à chacun une chemise avec des documents.

Il était plus de vingt-deux heures trente quand ils décidèrent de se quitter. Ils avaient bu plusieurs whiskys accompagnés de tapas.

Enrique avait reçu trois coups de fil inquiets de Rocio qui se demandait où il était et s'il rentrerait pour le dîner. Frank avait dit à son épouse, Emma, de partir devant et qu'il la rejoindrait au cabaret où ils devaient assister à un concert de flamenco en compagnie du groupe de touristes avec lequel ils s'étaient rendus en Espagne.

« Moi, je n'ai de comptes à rendre à personne », songea George, satisfait d'avoir toujours pu mener sa barque seul. Ses cheveux blancs lui conféraient la respectabilité qu'on attendait d'un homme de son rang et de sa fortune. Il avait dû se battre bec et ongles pour préserver son intimité et ne pas céder aux instances de ses amis qui l'encourageaient à se mettre en couple. Mais il avait tenu bon. Il vivait entouré d'une cour de domestiques

qui veillaient en silence à son confort sans jamais le déranger. Il n'avait besoin de rien d'autre.

Il fut le premier à sortir du bar et à regagner la voiture qu'il avait louée à Marbella. Étant donné son âge avancé, les gens de l'agence avaient émis des réserves, lorsqu'il leur avait remis son permis de conduire. Mais il était bien connu que l'argent venait à bout de toutes les réticences, en particulier dans une ville comme Marbella. De sorte qu'il avait pu louer une Mercedes dernier cri des plus confortables. La technologie allemande était décidément insurpassable.

Frank demanda à la réception de lui appeler un taxi, tandis qu'Enrique Gomez émergeait dans la chaleur de la nuit, décidé à regagner à pied sa maison de Santa Cruz.

Par moments, la crampe qui lui nouait l'estomac était si violente qu'elle lui coupait le souffle. Pas même sa rencontre avec ses vieux amis n'avait réussi à le calmer. Au contraire, elle avait fait ressurgir les fantômes du passé.

Ils étaient le miroir du passé, un passé dont son fils José et ses petits-enfants ignoraient tout. Seule Rocio était au courant. Car sa femme le connaissait mieux que quiconque, raison pour laquelle il ne pouvait rien lui cacher.

OceanofPDF.com

11

Absorbé dans la lecture du journal, Carlo Cipriani évitait de lever les yeux afin de ne pas voir Mercedes qui faisait nerveusement les cent pas dans la salle d'attente.

Hans Hausser avait allumé sa vieille pipe et observait d'un œil vague les volutes de fumée qui semblaient se perdre dans ses pensées. Bruno Müller, quant à lui, restait assis dans son coin, tête baissée.

Luca Marini les avait convoqués à treize heures. Il était déjà treize heures trente, mais sa secrétaire se refusait à leur donner la moindre explication.

Ils ne savaient même pas si Marini était dans son bureau.

Enfin, à treize heures quarante-cinq, l'ex-commissaire entra dans la salle d'attente et les invita à passer dans son bureau. Il avait l'air grave.

— Je viens de m'entretenir avec le directeur général de la Sûreté. Ça n'a pas été une partie de plaisir, dit-il en guise de préambule.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ? s'enquit Carlo.

— Eh bien le gouvernement réfute la version avancée par les Irakiens, autrement dit celle qui arrangeait nos affaires. Ils en veulent une autre pour pouvoir convaincre l'opinion publique que Saddam est un monstre. Maintenant que les médias se sont emparés de l'affaire, le gouvernement exige des explications.

— Je suis navré, dit Carlo Cipriani. Nous t'avons mis dans le pétrin.

— Si nous leur disions la vérité..., insista Luca. Si seulement vous pouviez me dire de quoi il retourne.

— S'il te plaît, n'insiste pas, répondit Cipriani, visiblement contrarié.

— Très bien. Dans ce cas, je vais vous dire ce qu'il en est. Avant de parler avec le directeur général de la Sûreté, je suis passé voir des amis du ministère de l'Intérieur. Ils voulaient aussi connaître la vérité, afin de pouvoir me couvrir. Alors je leur ai donné la version sur laquelle nous nous

étions mis d'accord. Sauf qu'ils n'en ont pas cru un mot. Et comme de bien entendu, ils ont insisté. Mais j'ai soutenu mordicus que c'était la vérité, si absurde soit-elle. Il n'est donc pas impossible qu'ils cherchent à entrer en contact avec vous, Mercedes, ne serait-ce que pour satisfaire leur curiosité. Ils ont du mal à imaginer qu'une femme de votre âge puisse faire de l'espionnage industriel en Irak. En ce qui te concerne, Carlo, le directeur de la Sûreté te connaît de réputation, et je doute qu'il cherche à te causer des ennuis.

— Mais nous n'avons commis aucun délit, s'insurgea Mercedes, hors d'elle.

— Certes, mais il y a tout de même eu mort d'hommes sans que personne sache pourquoi. Á part vous, qui avez certainement une petite idée sur la question. Quoi qu'il en soit, il y a de grandes chances pour que mes amis de la police italienne se mettent en rapport avec leurs homologues espagnols. Et comme ceux-ci vont leur répondre que vous êtes une citoyenne au-dessus de tout soupçon, ils finiront par nous laisser tranquilles... pour un temps, tout au moins, car comme je vous l'ai dit, le ministre de l'Intérieur tient absolument à faire la lumière sur cette affaire. Il semblerait qu'il ait été très ébranlé. Personnellement, je n'ai jamais vu un seul politicien ébranlé, c'est pourquoi j'aurais plutôt tendance à croire que le gouvernement cherche à récupérer politiquement l'incident, raison pour laquelle il a besoin d'une explication qui tienne la route.

— Et que nous ne leur fournirons jamais, déclara Hausser avec force.

— Je crois qu'il vaut mieux que chacun rentre chez lui, suggéra Bruno Müller.

— Sage décision, approuva Luca. Car je suis convaincu que nous sommes tous sous surveillance. C'est pourquoi je vous conseille de ne pas sortir tous ensemble de ce bureau, mais un par un, et tranquillement. Je crains que l'un de vous ne soit obligé de rester déjeuner dans la salle du conseil, et même là...

— Que craignez-vous ? s'enquit Mercedes.

— Ah, l'intuition féminine ! En règle générale, je fais confiance à mon personnel. Certains de mes hommes sont d'anciens collaborateurs qui étaient avec moi quand je travaillais en Sicile. Les autres sont de jeunes gens aux compétences reconnues, que j'ai moi-même sélectionnés. Mais je suis bien placé pour savoir comment fonctionnent les services de

renseignements. Nous nous connaissons tous, et mes anciens collègues connaissent mes collaborateurs, de sorte qu'une fuite n'est jamais exclue. Mais, en tout état de cause, nous n'avons pas le choix.

— Que proposez-vous que nous fassions ?

Bruno Müller semblait particulièrement mal à l'aise.

— Monsieur Müller, répondit Marini, le mieux que vous ayez à faire est de vous comporter naturellement. Après tout, comme vous l'avez dit, nous n'avons commis aucun délit.

— J'aimerais que vous veniez tous dîner à la maison avant votre départ, lança Carlo.

— Mon cher ami, si j'étais toi, je renoncerais à ce dîner. Le professeur Hausser et monsieur Müller devraient regagner discrètement leurs pénates. En revanche, il serait souhaitable que madame Barreda dîne chez toi et même qu'elle prolonge son séjour à Rome d'un jour ou deux. Á votre avis, Mercedes, que vont répondre les services des renseignements espagnols lorsqu'on les interrogera à votre sujet ?

— Que je suis une vieille excentrique. Une patronne qui n'hésite pas à escalader les échafaudages pour parler à ses ouvriers. Je n'ai jamais eu aucun problème avec la justice. Pas même un PV.

— Une femme respectable et au-dessus de tout soupçon, murmura Marini.

— Absolument.

— Je me suis toujours méfié des gens respectables, dit l'ex-flic.

— Et pour quelle raison ? s'enquit le professeur Hausser.

— Parce qu'ils ont toujours un secret bien gardé.

Ils se turent quelques instants, chacun perdu dans ses pensées. Puis le professeur Hausser prit la parole pour faire le point sur la situation.

— Dès lors que nous ne pouvons rien faire, mieux vaut assumer. Monsieur Marini, vous continuerez à dire la vérité comme vous l'avez fait jusqu'ici.

— C'est inexact, je n'ai pas dit toute la vérité, protesta Luca.

— Si, vous avez dit tout ce que vous saviez. Comment pourriez-vous parler d'une chose que vous ignorez ? Quant à nous, il faut que nous nous concertions avant de nous séparer. Bruno, je pense que tu exagères quand tu dis que nous devrions rentrer chez nous au plus vite. Nous allons rentrer chez nous, soit, mais ce n'est pas une raison pour prendre la fuite comme

des voleurs. Nous sommes de vieux amis et des gens tout à fait respectables. C'est pourquoi, en ce qui me concerne, Carlo, je serais ravi de venir dîner chez toi si ton invitation tient toujours. Et je pense que nous devrions tous y aller. Si la police nous interroge, c'est ce que nous leur dirons : nous sommes de vieux amis qui ont convenu de se retrouver à Rome, et Mercedes, qui est une femme d'affaires audacieuse, pense qu'il y aura des marchés à prendre en Irak lorsque les Américains auront frappé et qu'il faudra tout reconstruire. Après tout, il n'y a rien d'étrange à ce qu'une femme qui dirige une entreprise de bâtiment veuille se lancer dans l'aventure. Á ma connaissance, elle n'a jamais défilé dans les rues en brandissant une pancarte contre la guerre. Ou me trompé-je, très chère ?

— Non, même si j'ai songé à prendre part aux manifestations qui devraient prochainement avoir lieu à Barcelone, reconnut Mercedes.

— Eh bien, ce sera pour la prochaine fois, déclara le professeur Hausser.

— Vous m'étonnez, professeur, dit Luca. J'ai l'impression que vous ne m'avez pas bien compris : le directeur de la Sûreté exige une explication parce que des gens la lui réclament en haut lieu.

— L'Italie étant un pays de droit, je ne vois pas comment on pourrait inventer une explication, insista Hausser.

— Parce que nous avons deux cadavres sur les bras, répliqua Marini, excédé.

— Assez ! trancha Carlo Cipriani. Je partage l'avis de Hans. Nous n'avons aucune raison de nous comporter en criminels dès lors que nous n'avons commis aucun crime. Nous n'avons tué personne. S'il le faut, je parlerai avec certains membres du gouvernement qui sont des patients à moi. Mais il n'est pas question que nous sortions de ce bureau subrepticement comme si nous étions en faute. J'estime n'avoir rien à me reprocher. Et toi, Bruno...

— Tu as raison, moi non plus...

— Je vous trouve bien sûrs de vous... Tant mieux dans un sens. En ce qui me concerne l'affaire est close, à cela prêt que mes anciens collègues vont me relancer et que nous allons tous finir à la télévision. Je vous appelle s'il y a du nouveau.

Peu après ils prirent congé de Marini. Une fois dans la rue, Carlo les invita à venir déjeuner chez lui.

— Je vais appeler ma gouvernante pour la prévenir. Nous serons plus à l'aise pour discuter à la maison.

Hormis quelques menus propos échangés çà et là, le déjeuner improvisé se déroula dans le silence.

Lorsqu'ils passèrent prendre le café au salon, Carlo demanda à sa gouvernante de veiller à ce qu'ils ne soient pas dérangés.

— Il faut que nous prenions une décision, dit-il à ses compagnons après avoir fermé la porte.

— Elle est déjà prise, lui rappela Mercedes. Tout ce qu'il nous reste à faire c'est contacter une de ces agences spécialisées dont nous avons parlé, et engager un professionnel qui retrouve Tannenberg pour faire le boulot.

— Vous êtes toujours d'accord ? s'enquit Cipriani.

Ses trois amis répondirent aussitôt par l'affirmative.

— J'ai les coordonnées d'une agence du nom de Global Group. Le patron, un certain Tom Martin est un ami de Luca. Il m'a dit que je pouvais l'appeler de sa part.

— Carlo, je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée d'impliquer à nouveau Luca dans cette affaire.

— Tu as sans doute raison, Mercedes. Mais le problème c'est que nous ne connaissons personne. C'est pourquoi, je vais appeler Tom Martin. En espérant que Luca ne m'en voudra pas.

— Tu devrais l'avertir que tu vas appeler Tom Martin, et s'il te demande de ne pas le faire nous chercherons quelqu'un d'autre. Luca est ton ami, tu ne peux pas lui mettre le couteau sous la gorge.

— Tu as raison, Hans. Je vais l'appeler.

— Ne soyez pas bêtes, coupa Mercedes. Laissons Luca en paix, nous lui avons déjà donné suffisamment de fil à retordre. Nous pouvons nous mettre en contact avec cette agence, dire que nous appelons de sa part, afin de ne pas le compromettre. Si Marini lui-même t'a recommandé cette agence, il n'y a pas besoin d'y réfléchir à deux fois.

— Le problème, c'est qu'il ne sait pas ce que nous voulons faire, précisa Carlo.

— Évidemment, je me doute que tu ne lui as pas dit que nous voulions tuer un homme. S'il vous plaît, essayons de nous reprendre. Je sais bien que l'assassinat des deux hommes nous a tous profondément ébranlés, mais nous savions dès le départ que la mission que nous nous étions fixée n'allait

pas être de tout repos, que nous risquions notre peau. Bref, qu'il pouvait y avoir des morts. Il y a des années que nous attendons ce moment. Nous avons imaginé mille situations, mais aucune ne ressemble à celle que nous sommes en train de vivre. Mais il n'empêche que nous pouvons faire front. J'en suis sûre.

Ils décidèrent que Hans Hausser serait leur porte-parole auprès de Tom Martin. Hans allait lui proposer de le rencontrer à Londres. Ce qu'ils allaient lui demander était simple : envoyer un homme en Irak. Dès lors qu'ils savaient où vivait Clara Tannenberg, ils finiraient tôt ou tard par remonter jusqu'à Alfred. Après quoi, il faudrait trouver le moment idéal pour le tuer. Mais pour un professionnel, ça ne devrait pas poser problème.

Bruno leur répéta qu'il souhaitait regagner Vienne au plus vite. Il ne se sentait pas en sécurité à Rome.

— S'ils nous ont placés sur écoute, il vaudrait peut-être mieux que nous ne communiquions qu'au moyen de téléphones à carte que nous n'utiliserions qu'une seule fois, suggéra le professeur Hausser.

— Et comment allons-nous faire pour connaître nos numéros respectifs ? s'enquit Mercedes. Allons, s'il te plaît, ne commençons pas à devenir paranoïaques.

— Hans a raison, dit Carlo. Il vaut mieux être prudents. Nous allons tuer un homme.

— Nous allons tuer un porc ! s'exclama Mercedes, hors d'elle.

— En tout cas, l'idée des téléphones mobiles ne me paraît pas mauvaise. Quant à nous communiquer nos numéros respectifs, nous pourrions le faire par courrier électronique, insista Carlo.

— Mais s'ils interceptent nos communications téléphoniques, qu'est-ce qui les empêche d'en faire autant avec le courrier électronique ? Internet est une vraie passoire quand il s'agit de garder un secret.

— Allons, Bruno, tu es trop pessimiste ! protesta Mercedes. Pour autant que je sache, il est possible de créer des adresses fictives sur Internet. Sur Hotmail, la boîte aux lettres gratuite de Microsoft, c'est possible. Chacun de nous va créer un compte chez Hotmail grâce auquel nous serons tous en relation. Mais il faut être prudent, car Hotmail n'est pas sûr. N'importe qui peut lire notre courrier. Il faudra utiliser un langage codé quand nous nous écrirons.

Ils passèrent le reste de l'après-midi à choisir des pseudonymes pour naviguer sur Internet, et le professeur Hans Hausser imagina un langage codé selon lequel les lettres représentaient des chiffres, et dont ils se serviraient pour se communiquer les numéros des téléphones dont ils se débarrasseraient sitôt après la première utilisation.

Il était tard quand les amis se séparèrent, non sans s'être embrassés avec effusion. Le lendemain, Hans et Bruno quittèrent Rome. Mercedes allait rester deux jours de plus, au cas où elle aurait été suivie par la police, afin de ne pas donner l'impression qu'elle cherchait à fuir.

***

Robert Brown attendait impatiemment que Ralph Berry finisse de téléphoner. Dès qu'il eut raccroché, il lui demanda :

— Eh bien, qu'a décidé Picot ?

— Mon contact me dit que Picot est revenu vivement impressionné de son voyage en Irak. Il ne cesse de répéter que ce serait une folie d'entreprendre des fouilles maintenant, alors que le temps manque et qu'on ne peut rien espérer trouver en six ou sept mois. Il peste à la fois contre Bush et Saddam, et les renvoie dos à dos.

— Tu n'as pas répondu à ma question, Ralph. Je veux savoir s'il a l'intention d'y aller ou non.

— Il ne l'a pas dit, mais il ne l'a pas exclu. En attendant, il est allé à Madrid.

— Tu ne m'as toujours pas répondu.

— Parce que j'ignore ce qu'il va faire.

— Penses-tu que nous pourrions mettre les hommes de Dukais sur cette affaire ?

— Parce que tu t'imagines que les gorilles de Dukais peuvent se faire passer pour des étudiants en archéologie ? Allons, ce n'est pas sérieux !

— Mais si ! J'ai besoin de placer des hommes sur ce chantier. Dukais n'aura qu'à se débrouiller pour recruter des gars qui aient le physique de l'emploi.

— Et des connaissances en histoire, en géographie et en géologie par-dessus le marché ! Ça m'étonnerait beaucoup, Robert. Les gorilles ne savent généralement pas où se trouve la Mésopotamie.

— Dans ce cas, ils devront suivre un cours accéléré, et potasser nuit et jour s'il le faut. Et ils recevront une prime s'ils sont capables de se faire passer pour des étudiants ou des profs.

— Robert ! Tu sais très bien que le monde universitaire est tout petit et que nous nous connaissons tous. Jamais tu ne pourras faire passer un gorille pour un universitaire, il serait immédiatement démasqué.

Robert Brown ouvrit la porte de son bureau et fit sursauter son distingué et discret secrétaire.

— Monsieur Brown, vous désirez quelque chose ? s'enquit Smith.

— Dukais n'est toujours pas arrivé ?

— Non, monsieur.

— Et à quelle heure avait-il rendez-vous ?

— Á seize heures, monsieur, comme vous l'aviez demandé.

— Il est seize heures dix.

— Oui, monsieur, il aura été pris dans les embouteillages.

— Ce Dukais est un crétin.

— Oui, monsieur.

La silhouette imposante de Paul Dukais parut sur le seuil du bureau de Smith avant même que Robert Brown ait regagné son bureau.

— Ce n'est pas trop tôt !

— Robert, à cette heure-ci le trafic est infernal à Washington. Tous les gens sortent du bureau.

— Dans ce cas, il fallait partir en avance.

— Tu as du mal à te contrôler ces temps-ci, répondit le président de Planet Security d'une voix glaciale.

Une fois dans le bureau de Brown, tous trois se servirent un whisky, et Ralph Barry s'efforça d'apaiser la tension entre les deux hommes.

— Paul, Robert veut des hommes pour la mission archéologique qu'Yves Picot est peut-être en train de mettre sur pied. Je te ferai parvenir un dossier avec tout ce que tu dois savoir sur Picot, mais pour l'heure sache que c'est un Français, qu'il est riche, qu'il enseigne à Oxford, qu'il est coureur et aventurier, mais qu'il connaît son métier et toutes les pointures de l'archéologie.

— Tu m'en fais un tableau impossible.

— Oui, parce que nous avons besoin d'hommes qui sachent autre chose que lire, écrire et compter ; il nous faut des diplômés, des gens qui puissent

parler avec naturel des campus où ils sont censés avoir étudié. Ils ne doivent pas être Américains. Il va falloir les recruter en Europe, ou dans un pays arabe, peut-être. Mais pas ici.

— Et il faut qu'ils connaissent l'archéologie par-dessus le marché ? railla Dukais, incrédule.

— Exactement, répondit Robert sans cacher sa colère.

— Pas de problème, Robert, les équipes que tu m'as demandées se tiennent prêtes à se poster aux différentes frontières de l'Irak. Dès que tu me l'ordonneras, je les y enverrai.

— Ceux-là vont devoir patienter un peu, pas longtemps. Mais pour l'heure, je veux que tu me trouves les hommes que je viens de te demander.

— Mais c'est impossible, Robert. Tu en connais beaucoup, toi, des universitaires qui jouent les mercenaires à leurs heures perdues ? Je vais lorgner du côté de l'ex-Yougoslavie pour voir ce que je peux trouver. Mais je ne te promets rien.

— Quelle bonne idée ! Là-bas ils sont allés jusqu'à enrôler des enfants soldats. Il y a peut-être des universitaires qui ont appris à manier les armes et qui veulent arrondir leurs fins de mois.

— Mais bien sûr, Robert. Il y en a certainement.

Ralph Barry les écoutait avec une sorte d'admiration mêlée de dégoût. Il y avait longtemps déjà qu'ils avaient acheté sa conscience et continué de le soudoyer contre monnaie sonnante et trébuchante. Il ne s'étonnait plus de rien, même si Robert continuait de le surprendre. C'était Janus, le dieu aux deux visages. D'aucuns n'auraient vu en lui qu'un homme instruit, charmant, cultivé et raffiné, consciencieux et, cela allait de soi, incapable de griller un feu rouge. Mais Ralph, qui connaissait sa face cachée, le savait cruel, sans scrupules, voire grossier, avide de pouvoir et d'argent. Cependant, il n'avait jamais réussi à découvrir qui était celui qu'il appelait son « Mentor ». Car Robert ne lui avait jamais donné la moindre explication à son sujet. Pas une fois Ralph ne l'avait entendu prononcer son nom, mais il soupçonnait qu'il s'agissait de George Wagner, le seul homme devant lequel Brown tremblait.

Paul convint de les appeler dès qu'il aurait trouvé les hommes correspondants au profil recherché – si tant est qu'il les trouve un jour.

***

Picot projeta à nouveau les diapositives et les examina d'un œil critique. Fabian, qui se tenait à ses côtés, l'observait discrètement. Il savait qu'il était en train de prendre une décision – laquelle ne serait d'ailleurs sans doute pas définitive, car son ami était d'humeur changeante.

Tous deux s'étaient connus à l'époque où Yves Picot enseignait à Oxford et Fabian préparait une thèse de doctorat sur l'écriture cunéiforme.

Le professeur invité et l'étudiant infatigable, qui se sentaient comme deux corps étrangers dans la vieille université, avaient aussitôt sympathisé.

Ils avaient en commun leur passion de la Mésopotamie, devenue l'Irak par la grâce et la volonté du colonialisme anglais.

Fabian n'oublierait jamais ce qu'il avait éprouvé en découvrant le code d'Hammourabi, la première fois qu'il était allé au Louvre avec son père. Il avait dix ans alors, et lorsqu'il était entré dans la salle de la Mésopotamie, Fabian avait senti s'éveiller en lui un intérêt tout particulier. Il était resté bouche bée quand son père lui avait expliqué que sur ce morceau de basalte était gravée la loi du Talion, un ensemble de règles juridiques remontant à la haute antiquité. « Œil pour œil, dent pour dent. » Ce jour-là, Fabian avait décidé de devenir archéologue et de partir à la recherche des règnes perdus de la Mésopotamie.

— Alors ?

— Ce serait de la folie, répondit Picot.

— Indiscutablement, mais si tu attends que la guerre soit terminée, tu risques de rater le coche.

— Á en croire Bush, l'Irak va devenir la nouvelle Arcadie, de sorte que nous pourrons y entreprendre des fouilles comme on va en excursion.

— Sauf que ni toi ni moi ne croyons à ces foutaises. Moi, je te parie tout ce que tu veux que cette guerre va avoir pour effet de « libaniser » l'Irak. Tu connais le Moyen-Orient aussi bien que moi, les Irakiens ne feront jamais un accueil triomphal aux petits gars de Bush. Les Irakiens haïssent Saddam, mais ils haïssent plus encore les Américains. En réalité, ils haïssent tous les Occidentaux, et ils ont de bonnes raisons pour cela. Nous ne leur avons jamais rien donné, nous avons soutenu leurs régimes corrompus, nous les avons forcés à acheter ce dont ils n'avaient pas besoin, nous n'avons pas su favoriser l'émergence d'une classe moyenne ou d'une élite intellectuelle, et la misère dans laquelle ils se débattent et qui ne cesse de s'aggraver chaque jour ne fait que décupler leur frustration. Les fanatiques religieux ont la part

belle : ils viennent en aide aux plus démunis en enseignant gratuitement dans les *madrasas[11]* et en créant des hôpitaux... l'Orient est à la limite de l'implosion.

— Oui, mais cette situation ne prévaut pas partout en Irak. Je te rappelle que Saddam a réussi à laïciser en partie les institutions. Le vrai problème c'est le pétrole. Les États-Unis veulent contrôler les sources d'énergie, et ils sont prêts à tout pour cela, y compris créer des Frankenstein qu'ils se proposeront de détruire ensuite.

— En attendant, le Moyen-Orient est en train de s'appauvrir à vue d'œil.

— Fabian, cesseras-tu un jour d'être un intellectuel de gauche attardé ?

— Attardé ? Je te rappelle que je ne suis plus dans ma prime jeunesse. Pour ce qui est de mes idées de gauche, il est possible qu'elles aient fait leur temps. Mais je continuerai à regarder la réalité en face, ne t'en déplaise, même confortablement installé dans un canapé devant la télévision.

— Tu ferais quoi à ma place ?

— Je tenterais le coup, même si c'est une folie. Et advienne que pourra.

— Mais ils risquent de nous anéantir sous leurs bombes.

— C'est vrai, auquel cas, tout le problème sera de déguerpir cinq minutes avant le début de l'offensive.

— Et avec quelles subventions irions-nous ?

— Aucune. Je doute que nous puissions obtenir le moindre kopeck de l'université, la mienne ou une autre, pour aller faire des fouilles en Irak. En Espagne, où l'opinion publique est majoritairement hostile à la guerre, les gens vont penser que nous sommes des rigolos et nous accuser de jeter l'argent par les fenêtres quand nous leur annoncerons que nous voulons entreprendre des fouilles archéologiques en Irak.

— Ce qui veut dire que je vais devoir financer moi-même le projet.

— Et que je vais devoir me charger de constituer une équipe. Á l'université Complutense de Madrid il y a pléthore d'étudiants de troisième cycle qui feraient n'importe quoi pour faire partie d'une mission archéologique, même en Irak.

— J'ai toujours entendu dire qu'il n'y avait pas de grands spécialistes de la Mésopotamie en Espagne...

— C'est exact. Mais, en revanche, les étudiants qui rêvent de faire des fouilles archéologiques sont légions. Toi aussi, tu dois sûrement connaître des gens de ton côté.

— Personnellement, je doute que nous trouvions des gens qui acceptent de nous accompagner dans ce genre d'aventure. Tu vas demander un congé sabbatique ?

— Je n'ai pas ta fortune, mon vieux. Je ne peux pas me permettre de prendre un congé sans solde. Je vais parler au doyen et voir comment je peux m'organiser. Quand penses-tu partir ?

— Dès que possible.

— Mais encore ?

— La semaine prochaine au mieux, et au plus tard dans quinze jours. Le temps presse.

— Tu crois vraiment que deux semaines vont nous suffire pour mettre en place une mission de cette envergure ?

— Non, bien sûr, c'est de la folie pure...

— Eh bien soyons fous !

Les deux amis éclatèrent de rire et se tapèrent dans les paumes à la manière des joueurs de basket. Après quoi, ils fêtèrent l'événement autour d'un verre et de tapas dans le quartier des Lettres, le secteur préféré des artistes et des intellectuels madrilènes.

Cette nuit là, ils ne se couchèrent pas. Ils commencèrent par faire la tournée des bars, puis écoutèrent de la musique en buvant des cocktails dans des lieux où la nuit crée des liens qui s'évanouissent avec les premiers rayons du soleil, quand chacun s'en retourne vaquer à ses occupations.

Le lendemain, Yves se leva le premier. Sans doute Fabian dormait-il entre les bras de la fille qu'il avait croisée dans le dernier bar où ils avaient échoué.

Celle avec qui il semblait entretenir une relation épisodique, avait un caractère épouvantable. Elle avait commencé par incendier son ami, en lui reprochant de ne pas l'avoir appelée, et pour finir ils s'étaient réconciliés et elle était rentrée avec lui.

Quand il venait à Madrid, Yves descendait toujours chez Fabian, dont l'appartement situé au dernier étage était doté d'une terrasse offrant une vue panoramique sur les toits. Fabian avait une chambre d'amis qu'Yves considérait un peu comme la sienne.

Et chaque fois qu'il le pouvait il venait séjourner dans cette maison joyeuse et accueillante où personne ne lui posait jamais de questions sur ses allées et venues.

Il alla s'installer dans le bureau de son ami pour essayer d'appeler l'Irak, mais il dut s'armer de patience avant de pouvoir entrer en communication avec Ahmed Husseini.

— Ahmed ?

— Qui est à l'appareil ?

— Picot.

— Ah, Picot ! Comment allez-vous ?

— J'ai décidé de venir. C'est pour cela que je vous appelle. Je vais vous dire tout ce dont j'ai besoin. S'il y a des choses que vous ne pouvez pas me fournir, dites-le-moi.

Pendant une demi-heure les deux hommes firent ensemble l'inventaire du matériel nécessaire.

Ahmed lui dit carrément qu'il ne pourrait pas se procurer tout l'équipement en Irak et Picot ne cacha pas sa surprise lorsqu'il lui annonça qu'il était prêt à financer lui-même une partie de l'expédition.

— Vraiment ?

— Ce n'est pas de gaieté de cœur, mais nous voulons participer aux frais. Nous allons financer la mission. Á charge pour vous de trouver le personnel et le matériel.

— Et où allez-vous trouver les fonds nécessaires, si ce n'est pas indiscret ?

— Disons que nous sommes prêts à faire un effort, dans la mesure où cette mission revêt une signification particulière compte tenu de la situation actuelle de l'Irak.

— Allons, Ahmed, ne cherchez pas à me faire prendre des vessies pour des lanternes.

— Je suis on ne peut plus sérieux.

— Mon instinct me dit que Saddam n'est pas prêt à investir ne serait-ce qu'un dollar dans cette chasse aux tablettes, si extraordinaires soient-elles. Je veux que vous me disiez d'où vient l'argent, sinon je ne viens pas.

— Une partie provient des caisses du ministère et une autre de Clara. Elle a une fortune personnelle, héritée de ses parents. Elle est fille unique.

— Autrement dit, je vais devoir disputer à votre épouse la découverte de la *Bible d'argile* ?

— Soyons clairs. Si nous trouvons la *Bible*, elle reviendra à Clara. C'est elle qui vous a révélé son existence et qui détient les deux premières

tablettes. Enfin, elle est prête à mettre autant d'argent qu'il en faudra pour mener à bien l'expédition.

— Quand on connaît la situation économique de votre pays, cela ressemble fort à du gaspillage.

— Monsieur Picot, nous ne sommes pas ici pour émettre un jugement moral sur les uns ou les autres. Nous n'allons pas piétiner vos plates-bandes et vous les nôtres. La *Bible* appartient à Clara, mais vous pourrez dire qu'elle a été découverte au cours d'une mission archéologique conjointe. Tous les gens qui étaient au congrès de Rome ont entendu parler de ces tablettes.

— Je vois. En somme, vous cherchez à me forcer la main. Vous oubliez que sans moi cette mission archéologique ne verra pas le jour.

— Et sans nous non plus.

— Sauf que moi, je peux attendre la chute de Saddam, et ensuite...

— Ensuite, rien du tout.

— Ce qui m'étonne, c'est que vous n'avez posé aucune condition quand je suis venu vous voir en Irak.

— Sincèrement, je ne pensais pas que vous accepteriez.

— Bien. Que diriez-vous de rédiger un contrat, un document dans lequel serait clairement stipulé le degré de participation de chacune des parties ?

— Bonne idée. Vous voulez le rédiger ou je m'en charge ?

— Faites-le et je vous dirai s'il faut y apporter des modifications.

— Est-ce que cela peut attendre demain ?

— Non. Il me le faut d'ici un quart d'heure à l'adresse e-mail que je vais vous dicter. Ou nous arrivons à un compromis tout de suite, ou je me retire.

— Très bien.

Ils passèrent le reste de la matinée à négocier par e-mail et par téléphone, et, à treize heures, ils étaient enfin parvenus à un accord. Entre-temps Fabian était allé à l'université. Quant à la fille, elle dormait toujours.

Le contrat établissait clairement qu'une mission archéologique allait être entreprise en collaboration avec le professeur Picot.

Celle-ci avait pour vocation de mettre au jour les vestiges d'un temple-palais antique dont Clara Tannenberg avait de bonnes raisons de croire qu'il renfermait des restes de tablettes semblables à celles retrouvées des années auparavant à Hâran, et sur lesquelles un scribe du nom de Chamas avait écrit qu'Abraham allait lui raconter l'histoire de la création du monde.

Il était clair que l'épouse d'Ahmed entendait s'approprier entièrement la gloire de la découverte.

Fabian appela Picot depuis la fac et ils convinrent de se retrouver pour déjeuner. Voyant que sa compagne de la veille dormait toujours, Picot s'en étonna.

— Tu ne penses pas qu'il lui est arrivé quelque chose ? demanda-t-il à Fabian.

— Non, je la connais bien. C'est une grosse dormeuse.

Après déjeuner ils se rendirent à la fac. Fabian, qui avait déjà fait part de son projet à ses meilleurs étudiants et certains de ses collègues, les avait convoqués dans son bureau.

Sur la vingtaine de personnes présentes, huit étudiants posèrent leur candidature et deux professeurs promirent de solliciter la permission de participer à la mission. Puis ils convinrent de se réunir à nouveau le lendemain afin de peaufiner les derniers détails.

Une fois seuls, les deux amis s'emparèrent chacun d'un téléphone et entreprirent d'appeler leurs collègues de l'étranger.

La plupart les traitèrent de fous, les autres qu'ils allaient y réfléchir, mais qu'il leur fallait du temps.

Picot décida qu'il se rendrait dès le lendemain à Londres et à Oxford pour y rencontrer personnellement plusieurs amis, puis ferait un crochet par Paris et Berlin. De son côté, Fabian irait à Rome et à Athènes où il avait quelques contacts.

On était mardi. Ils avaient convenu de se retrouver à Madrid le dimanche suivant pour faire le point et voir combien de recrues ils avaient réussi à enrôler, l'objectif étant de pouvoir se rendre en Irak le 1er octobre au plus tard.

***

Ralph Barry était tout sourire quand il entra dans le bureau de Robert Brown.

— J'ai de bonnes nouvelles.

— Je t'écoute.

— Je viens de parler avec un collègue de Berlin. Picot est allé là-bas pour recruter des professeurs et des étudiants susceptibles de participer à sa mission en Irak. Dis-le à Dukais, des fois qu'il pourrait placer des hommes

à lui. Picot s'est également rendu à Londres et à Paris où il a provoqué un véritable tollé parmi la communauté scientifique. Tous s'accordent pour dire qu'il a perdu la tête, mais certains, piqués de curiosité, ont malgré tout accepté de se rendre en Irak. Je doute qu'il réussisse à convaincre les plus grosses pointures, mais il parviendra tout de même à faire venir quelques chargés de cours et des étudiants. Une fois sur place, il risque d'avoir des surprises, car le groupe qu'il a formé est on ne peut plus hétérogène. Ils vont débarquer là-bas sans avoir fait la moindre prospection, ni aucune étude préalable sérieuse. Ils ne savent probablement même pas quels moyens ils vont devoir mettre en œuvre. Il semblerait que le bras droit de Picot soit un professeur d'archéologie de l'université Complutense de Madrid. Un certain Fabian Tudela, spécialiste de la Mésopotamie et diplômé de l'université d'Oxford, qui a déjà plusieurs chantiers archéologiques à son actif. Outre sa compétence, c'est le meilleur ami de Picot.

— Il a tout de même fini par se décider.

— Oui. La tentation était trop grande. Mais je doute qu'ils obtiennent le moindre résultat. Six mois, c'est trop juste pour entreprendre un chantier archéologique.

— Sauf si la chance est avec eux. Et avec nous !

— Quoi qu'il en soit, les dés sont jetés.

— Bien, tu vas continuer de recueillir autant de renseignements que tu le pourras. Ah ! Et puis n'oublie pas d'appeler Dukais surtout. Explique-lui où se trouve Picot et avec qui. J'espère qu'il va pouvoir placer des hommes à lui dans l'expédition.

— Ça ne va pas être de la tarte. Difficile de faire passer des gorilles pour des intellos.

— Appelle-le.

Une fois seul, Robert Brown décrocha le téléphone et composa un numéro d'une main fébrile. Il se calma en entendant la voix de son Mentor.

— Excuse-moi de te déranger, mais je voulais t'informer qu'Yves Picot était en train de réunir une mission archéologique. Il va se rendre en Irak.

— Ah, ce Picot ! Je savais qu'il ne pourrait pas résister. Tu as tout organisé comme je te l'ai demandé ?

— J'y travaille.

— Nous ne pouvons pas nous permettre d'échouer.

— Nous n'échouerons pas.

Brown hésita un court instant avant de demander :

— Au fait, tu as réussi à savoir qui avait engagé les Italiens ?

Le silence glacial qui accueillit sa question était pire qu'un reproche. Conscient qu'il venait de faire une grosse boulette, le président de la fondation Monde Antique se mit à suer à grosses gouttes.

— Mieux vaut pour toi que tout se passe comme prévu, grinça son Mentor en mettant brutalement fin à leur conversation.

Paul Dukais prenait par écrit toutes les consignes que lui donnait Ralph Barry par téléphone.

— Autrement dit, il se trouve actuellement à Berlin.

La question du président de Planet Security était en fait une affirmation.

— Oui, et il est d'abord passé par Paris. Ensuite il se rendra à Londres avant de retourner à Madrid. Nous sommes en septembre. Tes hommes ont encore le temps de s'inscrire dans ces universités et de se porter volontaires pour la mission.

— Tu viens toi-même de dire que Picot cherchait des doctorants. Des étudiants de première année n'ont aucune chance. Pourquoi tiens-tu absolument à ce que je place des hommes dans cette mission alors qu'il y a d'autres moyens de les envoyer là-bas ?

— Parce que ce sont les ordres.

— Robert est impossible.

— Robert est sur les dents. Ces tablettes d'argile vaudront des millions de dollars si l'on arrive à démontrer qu'elles ont été dictées par le prophète Abraham. Il s'agit d'une découverte sans précédent. La *Bible d'argile*, la Genèse racontée par Abraham. Leur valeur est inestimable.

— Tu as tort de t'emballer, Ralph.

— C'est plus fort que moi.

— N'oublie pas que tu es un homme d'affaires.

— Certes, mais je suis avant tout un passionné d'histoire.

— Arrête, tu vas me faire pleurer. Bon, je t'appelle si j'ai du nouveau. Et en attendant je me mets dare-dare au boulot.

***

Mercedes marchait sans but précis dans les rues autour de la Piazza di Spagna. Elle avait visité les luxueuses boutiques de la Via Condotti, de la

Via della Croce et de la Via Fratina et fait quelques emplettes... deux sacs à main, quelques carrés de soie, un tailleur, un chemisier, des escarpins. Elle s'ennuyait.

Elle n'avait jamais été une accro du shopping, même si elle aimait soigner son apparence.

Ses amis lui disaient qu'elle était élégante, mais elle savait que la meilleure façon de ne pas commettre de faute de goût était d'opter pour la sobriété.

Elle avait hâte de rentrer à Barcelone et de reprendre le travail, – d'escalader les échafaudages sous l'œil épouvanté des chefs de chantier qui la prenaient pour une vieille toquée.

Il fallait qu'elle soit constamment sur la brèche, pour ne pas avoir à penser à autre chose qu'au travail. Toute sa vie elle avait fui ses propres pensées, même si elle avait choisi de vivre seule. Elle ne s'était pas mariée, n'avait pas eu d'enfants, n'avait ni frères ni sœurs, ni neveux, ni aucun parent vivant. Sa grand-mère, la mère de son père, était morte depuis longtemps. C'était une anarchiste pure et dure qui avait connu la rigueur des geôles franquistes. C'était aussi la seule personne qui l'avait aidée à garder les pieds sur terre et encouragée à se fondre dans la masse. Sa grand-mère s'était toujours gardée de mythifier les événements extraordinaires qu'elles avaient vécus l'une et l'autre.

« Les fascistes sont les fascistes, disait-elle. Il n'y a pas lieu de s'étonner de la manière dont ils se sont comportés. »

Et c'est ainsi qu'elle apaisait ses cauchemars, en lui répétant que ce qui était arrivé était inévitable, parce que certains hommes étaient marqués du sceau de l'infamie et qu'ils ne savaient pas se conduire autrement que comme des brutes.

La brave femme avait vécu assez longtemps pour l'aider à affronter les vicissitudes de l'existence sans faiblir.

Mercedes songea soudain qu'elle serait probablement en réunion avec un architecte, pour discuter de la construction d'un nouvel immeuble, si elle avait été à Barcelone. Elle déjeunait généralement seule dans son bureau, tout comme elle dînait seule, le soir, chez elle, devant la télévision.

Maintenant elle allait chercher un coin tranquille où se reposer et manger un morceau, car elle avait faim. Après quoi, elle rentrerait à l'hôtel et commencerait à faire ses valises. Ce soir, Carlo devait passer la prendre

pour l'emmener dîner au restaurant et demain matin elle repartirait par le premier avion.

Cipriani l'appela dans sa chambre pour l'informer qu'il l'attendait dans le hall de l'hôtel. Lorsqu'elle descendit, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. C'était leur façon à eux d'évacuer le torrent d'émotions qui les assaillait.

— Tu as parlé avec Hans et Bruno ?

— Oui, ils m'ont appelé dès leur arrivée. Ils vont bien. Hans a vraiment beaucoup de chance d'avoir une fille comme Berta. C'est une jeune femme vraiment exceptionnelle.

— Tes enfants aussi sont des amours.

— Oui, mais les miens sont trois pour veiller sur leur vieux papa, alors que Berta est fille unique. Hans a de la chance, elle lui est très dévouée.

— Et Bruno ? Je me fais du souci pour lui. Il avait l'air inquiet. On dirait qu'il a peur.

— Moi aussi, j'ai peur, Mercedes. Pas toi ? Ce n'est pas parce que nous estimons faire notre devoir que nous sommes assurés de l'impunité.

— C'est toute la tragédie de l'être humain. Aucun de nos actes ne demeurent jamais impuni. C'est la malédiction que Dieu a jetée sur Adam et Ève en les chassant du paradis.

— Tu ne crois pas si bien dire. Quand j'ai appelé Bruno, j'ai entendu Déborah qui protestait. Il m'a dit qu'elle s'était fait un sang d'encre et l'avait supplié de ne plus jamais nous revoir. Ce à quoi Bruno a répondu qu'il préférait encore se séparer d'elle, que rien ni personne ne pourrait jamais briser le lien qu'il y avait entre nous quatre.

— Pauvre Déborah ! Tu n'as pas idée comme je la plains.

— Pourtant elle ne t'a jamais portée dans son cœur.

— Elle n'est pas la seule. La plupart des gens réagissent comme elle.

— Oui, mais c'est parce que tu fais tout pour que les gens te prennent en grippe. C'est signe que tu manques d'assurance au fond de toi. Et tu le sais, n'est-ce pas ?

— Est-ce l'ami ou le médecin qui me parle ?

— L'ami qui se trouve être accessoirement médecin.

— Tu peux guérir les corps, mais les âmes…

— Je sais. Mais tu devrais tout de même essayer de regarder la vie sous un jour moins sombre.

— C’est ce que je fais. Comment crois-tu que j’ai réussi à vivre pendant toutes ces années ? Sais-tu que vous êtes mes seuls proches. Depuis la mort de ma grand-mère vous êtes l’unique lien qui me rattache à la vie. Vous et...

— La vengeance et la haine sont les moteurs de l’histoire avec un grand H, mais aussi de l’histoire personnelle. Je crois que je n’oublierai jamais ta grand-mère. C’était une femme réellement hors du commun.

— Non seulement c’était une survivante, comme moi, mais elle était capable de tenir tête à la terre entière. Á sa sortie de prison, elle a recommencé à militer en organisant des réunions clandestines, en distribuant des tracts antifranquistes qu’elle était allée chercher elle-même en France où elle avait des contacts parmi les exilés politiques. Á Mataro, dans la banlieue de Barcelone où nous vivions, il nous arrivait d’aller au cinéma de plein air où on regardait les films en grignotant des graines de tournesol. Dans les années cinquante et soixante, la séance débutait toujours avec un film de propagande franquiste. Dès que Franco et ses sbires apparaissaient à l’écran, ma grand-mère crachait par terre en pestant tout bas : « Ils s’imaginent qu’ils nous ont vaincus, mais ils se trompent ; tant que nous pourrons penser nous serons libres. » Après quoi, elle désignait son crâne du doigt et ajoutait : « Là-dedans, ce n’est pas eux qui font la loi. » Je vivais dans la hantise que nous nous fassions arrêter. Mais, Dieu merci, ça n’est jamais arrivé.

— Elle nous a toujours accueillis chaleureusement sans jamais nous poser de questions quand nous venions te rendre visite. Je la vois encore dans sa robe noire, avec son chignon serré, et ses vieilles joues ridées. Elle avait beaucoup de dignité...

— Elle savait de quoi nous parlions et connaissait notre pacte secret. Mais jamais elle ne m’a fait le moindre reproche. Au contraire. Simplement, elle me conseillait de ne pas me laisser emporter par la colère, mais d’agir froidement le jour où nous passerions à l’acte.

— Parfois, je doute que nous parvenions à mener à bien notre mission.

— Il le faut, Carlo. Il le faut. Moi, au contraire, je suis persuadée que nous sommes à deux doigts de toucher au but.

— Mais qu’est-ce qui a bien pu pousser Tannenberg à refaire surface après toutes ces années ? J’ai beau retourner la question dans tous les sens, je ne trouve pas de réponse.

— Les monstres aussi sont capables de sentiments. Cette femme est peut-être sa fille, sa petite-fille, sa nièce, va savoir ? Et d'après Marini, il l'aurait envoyée au congrès de Rome pour qu'elle batte le rappel. Ils vont avoir besoin d'aide pour retrouver ces fameuses tablettes. Il faut que cette mission leur tienne sacrément à cœur pour que Tannenberg prenne le risque de sortir de l'ombre.

— Tu crois vraiment que les monstres sont capables de sentiments ?

— Ouvre les yeux. Songe à tous les dictateurs qu'on nous montre entourés de leur famille, des bambins dans les bras, un chat sur les genoux. Prends Saddam, par exemple. Il n'a pas eu le moindre scrupule à faire gazer des villages entiers de Kurdes, à assassiner des femmes, des enfants et des vieillards, ou à supprimer froidement les opposants au régime, et à côté de cela, vois quel père il a été avec ses enfants. Il en a fait des monstres à force de leur passer tous leurs caprices. Songe à Ceausescu, Staline, Mussolini ou Franco, tous ces dictateurs qui sont gagas avec leur progéniture.

— Tu mélanges tout, s'esclaffa Carlo. Tu les mets tous dans le même sac. Tu n'es qu'une anarchiste !

— Ma grand-mère et mon grand-père étaient anarchistes. Mon père l'était également.

Tous deux observèrent un moment de silence, craignant de rouvrir des plaies encore mal cicatrisées.

— Au fait, sais-tu si Hans a appelé ce Tom Martin ? demanda Mercedes.

— Non, mais il m'a dit qu'il m'aviserait dès qu'il aura obtenu un entretien. Je suppose qu'il veut laisser passer quelques jours avant d'entreprendre quoi que ce soit. Il vient seulement de rentrer. Berta se poserait des questions s'il repartait aussitôt.

— Je pourrais m'en charger, suggéra Mercedes. Moi, je n'ai pas de famille, personne à qui rendre des comptes.

— Laissons faire Hans.

— Et ton ami Luca ?

— Tu ne le portes pas dans ton cœur, pas vrai ? Et pourtant c'est un brave type. Il s'est engagé à nous aider jusqu'au bout, et je sais qu'il tiendra parole. Il m'a appelé juste au moment où j'allais sortir pour te rejoindre. Il m'a affirmé qu'il n'y avait rien de neuf, que ses collègues de la police ne s'étaient pas manifestés. Il n'a pas voulu m'affoler, mais il pense qu'on a fouillé dans ses archives. La taupe n'a rien trouvé pour la bonne raison qu'il

n’y a aucune trace écrite du contrat que nous avons passé. Marini a pris directement l’affaire en main, il a donné ses ordres à ses hommes sans leur dire qui était le client. Je crois qu’ils ont également fouillé son bureau. Du coup, il a passé les locaux au peigne fin pour s’assurer qu’ils n’avaient pas placé de micros. Toujours est-il qu’il m’a appelé d’une cabine. Nous avons convenu de nous voir demain. Il doit passer à la clinique.

— Tu penses que Tannenberg est derrière tout ça ?

— Tannenberg, la police, ou quelqu’un d’autre. Va savoir.

— D’après moi, ce ne peut-être que lui ou les flics. Je ne vois pas qui d’autre pourrait s’intéresser à cette affaire.

— Tu as raison.

Sachant qu’ils n’allaient pas se revoir avant longtemps, les deux amis prolongèrent leur conversation jusque tard dans la nuit.

OceanofPDF.com

12

Paul, j'ai réussi à dénicher deux types qui pourraient faire l'affaire. Si tu me laisses un peu de temps, je peux t'en trouver d'autres.

— S'il y a bien une chose que je n'ai pas, c'est du temps. Le compte à rebours a commencé.

— Arrête de geindre, tu veux ? Cette guerre est une aubaine. Nous allons nous en mettre plein les poches.

— C'est vrai que les affaires se portent bien. J'ai déjà passé plusieurs contrats avec des clients qui veulent que j'envoie des hommes en Irak dès la fin des combats. Toi aussi j'imagine ?

— Oui, et justement, je voulais te proposer de travailler en tandem. De combien d'hommes disposes-tu ?

— Plus de dix mille.

— Sans blague ! Je suis loin d'en avoir autant. Mais il faut dire que les miens sont triés sur le volet. J'ai pour principe de ne recruter que des hommes d'expérience.

— Ici, on en trouve en pagaille. J'ai commencé à enrôler des Asiates.

— Peu importe d'où ils viennent du moment qu'ils savent se battre. Moi, j'ai pas mal de Yougoslaves : Serbes, Croates, Bosniaques – des durs à cuire. Les deux types dont je t'ai parlé ont la tête un peu près du bonnet. Je crois même qu'ils ont un grain. Enfin, j'espère que tu vas réussir à les contrôler.

— Quel âge ?

— Vingt-quatre et vingt-sept ans. L'un est bosniaque et l'autre croate. Ils étaient tous deux étudiants en Yougoslavie avant le massacre. Ce sont deux survivants qui ont perdu pas mal de leurs proches dans cette guerre. Le Croate est bon tireur. Il aime l'argent. Il est inscrit à la fac. Il étudie

l'informatique. Je crois même que c'est un petit génie de la programmation. Et le Bosniaque est enseignant.

— Ni l'un ni l'autre n'a étudié l'histoire ou l'archéologie ?

— Non. Mes hommes sont des mercenaires pas des rats de bibliothèque. Mais ces deux-là sont jeunes et ils parlent l'anglais. Tu sais probablement que les gouvernements européens essaient de se racheter une conscience en accordant des bourses aux étudiants yougoslaves. Si tu te dépêches, tu pourras les inscrire dans une fac, peu importe laquelle du reste, à Paris ou à Berlin. Après quoi, il ne te restera plus qu'à trouver quelqu'un pour approcher Picot.

— Tu sais que tu ne me facilites vraiment pas la tâche, vieux !

— Paul, je te promets qu'avec ces deux-là tu vas en avoir pour ton pognon. Alors, inscris-les où tu veux, à Berlin ou à Madrid. J'ai entendu dire qu'en Espagne il était particulièrement facile de se refaire une identité. Là-bas, il y a encore des idéalistes suffisamment couillons pour se faire avoir aux sentiments. Pour peu que tu leur déballes une histoire bien larmoyante, ils se mettent en quatre pour te venir en aide. Or, il se trouve justement que mes deux lascars ont eu un parcours tragique. Donne-moi les coordonnées de Picot et je vais m'arranger pour qu'ils l'approchent. Il s'est engagé à verser une indemnité aux étudiants qui accepteront de partir avec lui. Nos deux zigs pourront faire valoir qu'ils ont besoin d'argent pour pouvoir finir leurs études.

— Le seul hic, c'est que Picot n'a besoin ni d'un enseignant ni d'un informaticien. Ce qu'il veut, ce sont des archéologues et des historiens.

— C'est toi qui vois. Moi, je te propose ce que j'ai.

— Je vais t'envoyer un de mes hommes pour qu'il voie à quoi ils ressemblent et leur explique ce que nous voulons. Il sera là demain. Tu m'envoies la facture ?

— Naturellement. Quand viens-tu à Londres ?

— Dans une semaine pour rencontrer de nouveaux clients qu'on pourrait peut-être se partager toi et moi. Je t'envoie un mail.

— Parfait. Á plus.

Tom Martin raccrocha. Paul Dukais et lui travaillaient dans la même branche et s'entendaient comme larrons en foire. Le marché de la sécurité était en pleine expansion, du fait de la mondialisation, et l'Irak était un créneau particulièrement porteur.

Il avait déjà passé quatre contrats de plusieurs millions et espérait bien ne pas en rester là.

Global Group était de loin la meilleure agence européenne de sécurité, tout comme celle de Paul Dukais, Planet Security, aux États-Unis. Á eux deux ils contrôlaient plus de soixante-quinze pour cent du marché mondial. Á côté, les autres faisait figure de fourmis. Mais l'Irak attirait beaucoup de monde et, pour certaines missions, Global et Planet allaient devoir jouer en duo. Il allait en toucher un mot à Paul et l'emmener ensuite dîner et prendre un verre pour fêter ça. Car il était certain qu'ils parviendraient à un accord, comme toujours.

OceanofPDF.com

13

Le dîner se déroulait dans le silence. Alfred Tannenberg évitait de parler à Ahmed qui ne cherchait pas non plus à lier la conversation, de sorte que, comme toujours, il incombait à Clara de maintenir les apparences de la normalité.

Á la fin du repas, elle dit à son grand-père :

— Je voudrais que nous parlions. Je ne peux plus supporter cette tension. Je veux savoir ce qui se passe.

Les deux hommes se dévisagèrent. Ils ne savaient trop quelle posture adopter. Pour finir, ce fut Ahmed qui rompit le silence.

— Ton grand-père et moi n'avons pas les mêmes valeurs.

— Ah ! Et c'est pour cela que vous ne vous adressez plus la parole ? Je vous rappelle que nous allons entreprendre tous ensemble une mission archéologique ! Comment voulez-vous que nous fassions du bon travail si nous ne sommes plus capables de communiquer ? Et d'ailleurs, peut-on savoir quelles sont ces valeurs que vous ne partagez pas ?

Mais Alfred Tannenberg n'était nullement disposé à s'abaisser devant sa petite-fille et encore moins devant son mari.

— Clara, je refuse de poursuivre ce débat, dit-il pour couper court à cette conversation qu'il jugeait indigne de lui. Occupe-toi de mettre la mission sur pied. C'est une lourde responsabilité. La *Bible d'argile* t'appartient, c'est donc à toi de la trouver et surtout de la conserver. Tout le reste est sans importance. Au fait, je ne te l'ai pas dit, mais je dois me rendre au Caire pour quelques jours. Avant de partir, je te laisserai l'argent dont tu vas avoir besoin pour les fouilles. Á charge pour toi de savoir le gérer. Ah, et puis je veux que Fatima t'accompagne.

— Fatima ? Mais Fatima n'a rien à faire là-bas.

— Elle veillera sur toi, répliqua Tannenberg d'une voix sans appel.

Quand Tannenberg avait décidé quelque chose, personne n'osait le contredire, pas même Clara.

— Très bien. Mais ne pourriez-vous pas faire la paix, Ahmed et toi ? Cette situation me pèse à un point dont tu n'as pas idée...

— S'il te plaît, ne te mêle pas de ça.

Ahmed n'avait pas dit un mot. Quand le grand-père de Clara se retira, il foudroya sa femme du regard.

— Tu aurais pu nous éviter cette petite scène, franchement. Je me demande si tu cesseras un jour de croire au père Noël.

— Écoute, Ahmed, je ne sais pas ce qui se passe entre mon grand-père et toi, mais je te trouve désagréable depuis quelque temps. Et plus particulièrement avec moi. Puis-je savoir pourquoi ?

— Je suis fatigué, Clara. Et je ne supporte plus la vie que nous menons.

— Comment cela ?

— J'en ai assez de vivre enfermé dans la Maison Jaune, et d'obéir au doigt et à l'œil à ton grand-père. Je me sens prisonnier ici.

— Dans ce cas, pourquoi ne pars-tu pas ? Je ne peux pas t'obliger à rester, mais je n'ai pas non plus envie de te supplier. Si cette vie ne te convient pas, va-t'en.

— Tu veux que je parte vivre de mon côté ? L'idée ne t'a jamais effleurée que nous pourrions partir ensemble ?

— Cette maison est la mienne, je n'en ai pas d'autre. Et d'ailleurs, je suis heureuse ici.

— Si j'avais eu le choix, je serais resté à San Francisco. Là-bas, au moins, nous étions heureux.

— Mais moi je suis très bien ici. Je suis irakienne.

— Non, tu ne l'es pas.

— Ce n'est pas toi qui vas me dire ce que je suis. Je suis née ici, j'ai grandi ici, j'ai été heureuse ici, et je veux continuer de l'être. Je n'ai pas besoin d'aller ailleurs, j'ai tout ce qu'il me faut ici.

— Et moi, c'est tout le contraire. Je ne suis bien ni dans cette maison ni dans ce pays. L'Irak n'a pas d'avenir. On est en train de brader notre pays.

— Que veux-tu faire, Ahmed ?

— M'en aller, Clara.

— Eh bien va-t'en. Je ne ferai rien pour te retenir. Je t'aime trop pour te savoir malheureux. Puis-je faire quelque chose pour toi ?

La réaction de Clara prit Ahmed de court. Il se sentit blessé dans son amour-propre. Sa femme était en train de lui dire qu'elle l'aimait, mais qu'elle n'avait pas besoin de lui, et qu'elle ne chercherait pas à le retenir ; au contraire, elle se disait prête à faciliter son départ.

— Je vais t'aider à retrouver la *Bible d'argile*. Je crois que tu vas avoir besoin de moi, surtout si ton grand-père décide d'aller au Caire. Plus tard, quand l'équipe lèvera le camp, je partirai moi aussi. Je ne pourrai pas aller aux États-Unis, mais je chercherai refuge en France ou au Royaume-Uni. Et quand les Irakiens cesseront d'être des pestiférés, je retournerai vivre à San Francisco.

— Tu n'es pas obligé de rester, Ahmed. Je te remercie pour ton aide, mais je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée que nous passions les mois à venir ensemble si tu dois partir après.

— Tu ne veux pas venir avec moi ?

— Non. Je veux rester en Irak. C'est ici que je veux vivre. J'ai gardé un bon souvenir de l'Amérique. Nous avons été heureux là-bas. Avant cela, je n'avais jamais mis les pieds dans un pays occidental. Au début, mon grand-père ne voulait pas me laisser partir. J'avais passé ma vie entre l'Irak, l'Égypte, la Jordanie et la Syrie. J'aimerais bien aller un jour à New York et retourner à San Francisco, mais juste pour une visite. Je te l'ai dit, je vivrai toujours ici.

— Est-ce que tu te rends compte que c'est le début de la fin entre nous ?

— Oui. Et j'en suis sincèrement désolée, car je t'aime. Mais je ne crois pas que nous puissions renoncer à être ce que nous sommes, sans quoi nous deviendrions des étrangers l'un pour l'autre, et nous finirions par nous haïr.

— Puisque tu n'as pas besoin de moi pour chercher la *Bible d'argile*, je vais tâcher de trouver un moyen de sortir d'Irak.

— Mon grand-père t'aidera.

— J'en doute.

— Si, je t'assure.

— Quoi qu'il en soit, prends le temps de réfléchir à ma proposition : quelques mois de plus ou de moins n'y changeront rien. Je sais que je peux t'être utile. Et j'aimerais pouvoir t'aider.

— Je crois que nous devrions en rester là pour ce soir, Ahmed. La nuit porte conseil. Où vas-tu dormir ?

— Dans mon bureau, sur le canapé.

— Bien. Il va falloir que nous parlions du divorce, mais cela peut attendre demain.

— Merci, Clara.

— Je t'aime, Ahmed, malgré tout.

— Moi aussi, je t'aime.

— Non, Ahmed, il y a déjà longtemps que tu as cessé de m'aimer. Bonne nuit.

Le lendemain matin, alors qu'Alfred Tannenberg, sa petite-fille et son mari étaient en train de prendre leur petit-déjeuner sans échanger un mot, Fatima entra précipitamment dans la salle à manger pour dire à Ahmed que Picot était au téléphone et demandait à lui parler.

— Il dit que c'est urgent.

Ahmed se leva pour aller prendre la communication.

— Allô.

— Picot à l'appareil. J'ai une liste provisoire des personnes qui vont participer à la mission. Je viens de vous l'envoyer par courrier électronique afin que vous puissiez faire immédiatement les démarches nécessaires à l'obtention de visas. J'ai aussi décidé d'envoyer deux hommes en éclaireurs avec une partie du matériel, pour qu'ils commencent à tout mettre en place, afin que nous puissions commencer à travailler dès notre arrivée. C'est pourquoi il faut que vous leur obteniez tous les papiers nécessaires. Je ne veux pas qu'ils soient retenus à la douane ou autre.

— Vous n'avez pas de souci à vous faire. Quel type de matériel transportent-ils ?

— Des toiles de tentes, des vivres non périssables, du matériel archéologique… J'aimerais que les tentes soient déjà montées à notre arrivée et que les ouvriers aient été sélectionnés. Vous voulez bien vous en charger ?

— Je vais faire de mon mieux compte tenu des délais. Au fait, je ne vais probablement pas participer à la mission.

— Quoi !

— Pas d'affolement, tout se passera bien. Clara va se charger de tout superviser. Moi, je vais m'occuper des formalités, comme vous me l'avez demandé.

— Hep, une minute ! Que se passe-t-il ? Nous allons investir des sommes faramineuses dans ces fouilles, sans parler de l'énergie que j'ai dû déployer

pour convaincre un nombre suffisant d'étudiants et d'archéologues de nous accompagner, et vous me dites que vous n'en serez pas. C'est une blague ou quoi ?

— Non, pas du tout. Mais le fait que je ne participe pas aux fouilles ne change rien au contrat que nous avons passé. Ma présence n'est pas indispensable. Vous ne manquerez de rien et Clara est tout à fait capable de mener une mission archéologique sans moi, ni vous du reste.

— Je déteste les imprévus.

— Moi aussi, mon vieux, mais c'est la vie. Quoi qu'il en soit, je vais lire votre mail et me mettre immédiatement au boulot. Vous voulez que je vous passe Clara ?

— Non. Je lui parlerai plus tard.

Clara observait son mari à travers l'entrebâillement de la porte. Elle avait entendu une partie de la conversation.

— Picot ne me fait pas confiance, apparemment.

— Picot ne te connaît pas. Il marche aux stéréotypes, de sorte que pour lui une Irakienne est une femme voilée qui ne peut pas faire un pas dans la rue sans son mari. C'est l'image que les Occidentaux ont des Orientaux. Mais il finira bien par changer d'avis.

— Il était contrarié d'apprendre que tu n'en serais pas ?

— Oui. Mais ne t'inquiète pas, Clara. Nous avons déjà vu dans les moindres détails tout ce qu'il y avait à faire. Tu connais Safran mieux que moi, et pour ce qui est de l'histoire de la Mésopotamie, tu pourrais en remontrer à plus d'un spécialiste. D'ailleurs, j'ai pensé que tu devrais prendre Karim comme assistant. C'est un bon historien. Et puis c'est le neveu du Colonel, je suis sûr qu'il serait ravi de participer à une expédition de ce type.

— Et toi, que vas-tu lui dire ? Comment vas-tu expliquer ton désistement ?

— Il va falloir que nous en parlions, Clara. Il faut que nous décidions quand et comment nous allons annoncer notre séparation. Faisons en sorte que cela se passe le mieux possible pour toi, pour moi, et pour tout le monde. Clara acquiesça. Elle souhaitait de tout cœur qu'ils puissent se séparer sans reproches ni débordements, tout en sachant qu'un jour viendrait où ils laisseraient libre court à la rancœur qu'ils gardaient enfouie au fond d'eux-mêmes.

— Que t'a demandé Picot ?

— Allons dans mon bureau pour lire l'e-mail qu'il vient de m'envoyer. Le temps presse. Il faut que j'appelle le Colonel. Picot va envoyer une partie du matériel à l'avance et il ne veut pas de problèmes avec la douane. Tu as le planning que nous avons fait ?

— Je l'ai donné à mon grand-père pour qu'il puisse y jeter un coup d'œil.

— Dans ce cas, va le chercher, et si tu es prête, viens avec moi au ministère. Il faut que nous commencions à envoyer des gens à Safran. Il se peut que l'un de nous doive se rendre sur place en reconnaissance.

Alfred Tannenberg, qui était toujours dans la salle à manger ne chercha pas à dissimuler sa colère quand Clara le rejoignit.

— Comment oses-tu me laisser seul sans me donner d'explications ! Et d'ailleurs que se passe-t-il ?

— Picot a appelé.

— C'est bien ce qu'il m'avait semblé. Mais est-ce une raison pour que le monde s'arrête de tourner ?

— Je suis désolée, grand-père, mais il le faut bien si nous voulons atteindre notre objectif. Il a appelé pour dire qu'il envoyait des hommes en reconnaissance avec du matériel. Il veut que le campement soit prêt et que le reste de l'équipe puisse se mettre à pied d'œuvre dès son arrivée à Safran. Il y a le problème de la douane à régler. Ahmed va se mettre en rapport avec le Colonel. Et ensuite l'un de nous devra se rendre à Safran pour réceptionner le matériel. Il faut aussi sélectionner des ouvriers, nous mettre d'accord sur les salaires... bref, il y a un tas de trucs à régler.

— Passe pour cette fois, mais ne t'avise plus jamais de me laisser seul à table.

— Ne te fâche pas, grand-père, s'il te plaît. Nous sommes sur le point de réaliser notre rêve...

— Ce n'est pas un rêve, Clara. La *Bible d'argile* existe bel et bien, et elle se trouve là-bas. Il ne te reste plus qu'à la retrouver.

— Et je vais tout faire pour.

— Bien. Et quand tu auras découvert les tablettes, tu les ramèneras ici aussi vite que tu le pourras.

— Il ne leur arrivera rien, je te le promets.

— Donne-moi ta parole de ne laisser personne y toucher.

— Je te le promets.

— Bien. Et maintenant file travailler.

— Justement. Je suis venue te demander de me rendre le planning qu'Ahmed et moi avons fait.

— Il est dans mon bureau, va le chercher. Quant à Ahmed, plus vite il décampera, et mieux ce sera.

Clara le regarda stupéfaite. Comment son grand-père savait-il que le torchon brûlait entre Ahmed et elle ?

— Grand-père...

— Qu'il aille au diable, nous n'avons pas besoin de lui. Il va en baver du reste, car sans nous il n'est rien.

— Comment sais-tu qu'Ahmed a l'intention de partir ?

— Je sais tout ce qui se passe dans la Maison Jaune. D'ailleurs, il faudrait que je sois complètement idiot pour ne pas savoir ce qui se trame sous mon propre toit.

— Je l'aime, grand-père, et si tu lui fais du mal, je ne te le pardonnerai jamais.

— Clara, je suis ici chez moi et ce n'est pas à toi de me dire ce que je dois faire.

— Très bien, dans ce cas sache que si tu fais du mal à Ahmed, je partirai moi aussi.

Au ton de sa voix, Alfred Tannenberg comprit que sa petite-fille n'hésiterait pas à mettre ses menaces à exécution.

Clara était visiblement tendue lorsqu'elle monta dans le 4X4 de son mari.

— Que se passe-t-il ? demanda Ahmed.

— Il sait que nous sommes en train de nous séparer.

— Et quelles menaces a-t-il proféré contre moi ?

L'aversion que se vouaient les deux hommes plongeait Clara dans le désespoir.

— S'il te plaît, Ahmed, mon grand-père a toujours fait preuve de bienveillance à ton égard.

— Je le connais bien, Clara. C'est pour ça que je le crains.

— Tu le crains ? Un homme qui s'est mis en quatre pour toi ? Qui t'a toujours donné tout ce que tu voulais ?

Ahmed ne répondit rien. Il ne voulait pas dévoiler à Clara la face cachée des activités de son grand-père, activités auxquelles il avait lui-même participé par ambition.

— Ton grand-père s'est montré généreux, soit, mais moi j'ai toujours fait tout ce qu'il m'a demandé sans rechigner ni poser de questions.

— Et pourquoi aurais-tu rechigné ? s'écria Clara, excédée.

— Allons, Clara, nous avions trouvé un bon compromis. Ce serait dommage de tout gâcher à cause de ton grand-père.

— Je suis en train de réaliser que vous êtes à couteaux tirés tous les deux. Mais depuis quand ? Que s'est-il passé ? Comment se fait-il que je ne me sois rendu compte de rien ?

— Cesse de te poser toutes ces questions. Ce sont des tensions comme il y en a dans toutes les familles, entre les amis ou les associés. Il arrive un jour où on ne se supporte plus.

— Comme ça, d'un coup ?

— S'il te plaît, ne nous complique pas la vie.

— C'est vous qui me la compliquez. Je veux que vous me laissiez en dehors de tout ça. Je n'ai pas envie que vous vous serviez de moi pour régler vos comptes !

Ahmed acquiesça. Il ne pouvait pas voir son visage car il conduisait, mais il avait le sentiment que l'harmonie qui régnait entre eux était en train de se briser.

— Personnellement, sache que je n'ai aucune envie d'envenimer la situation ou de te faire du mal.

— Dans ce cas, arrête de me dire des choses désagréables.

— Qu'as-tu dit à ton grand-père ?

— Rien. Simplement, je ne lui ai pas caché que nous étions sur le point de nous séparer. Il veut que tu t'en ailles le plus vite possible.

— C'est la meilleure solution, j'en conviens. Je vais quitter la Maison Jaune. Je pourrais aller vivre chez ma sœur.

Clara sentit soudain une douleur aiguë lui transpercer la poitrine. Évoquer la séparation était une chose, mais la concrétiser en était une autre.

— Si tu penses que c'est mieux pour toi.

— C'est mieux pour tous les deux, Clara.

Elle était à deux doigts de lui dire qu'elle ne voulait pas qu'il parte, mais elle se retint, de peur de perdre la face.

— Ahmed, tout ce que je veux c'est éviter les scènes. Et en particulier les empoignades avec mon grand-père. Tu sais combien je tiens à lui.

Une fois au ministère ils changèrent de conversation. Il leur fallait décider lequel des deux irait à Safran.

— C'est moi qui irai, dit Clara. Puisque tu ne seras pas là, autant que je me rende compte par moi-même comment tout est organisé. Je vais choisir moi-même les ouvriers.

En réalité, si elle avait décidé de partir, c'était pour essayer de calmer l'angoisse qui commençait à l'étreindre, mais elle ne le lui dit pas.

— Tu as sans doute raison. En attendant, je vais t'aider du mieux que je le pourrai depuis Bagdad. Et en profiter par la même occasion pour préparer ma sortie.

— Tu as déjà un plan ?

— Pas encore.

— Ils vont t'accuser de trahison et peut-être même chercher à t'assassiner.

— Je le sais, mais je suis prêt à courir le risque.

Ils passèrent le reste de la matinée au téléphone, à faire des demandes de visas et de permis de séjour. Á midi, Ahmed alla déjeuner de son côté avec le Colonel tandis que Clara regagnait la Maison Jaune.

— Le repas sera bientôt prêt, lui dit Fatima. Ton grand-père est dans son bureau. Il a de la visite.

Clara dit à Fatima de la prévenir quand son grand-père serait prêt à passer à table, puis elle se retira dans sa chambre pour se rafraîchir.

Tannenberg acheva de lire la dernière page du document, puis, après avoir rangé soigneusement les papiers dans le tiroir du haut de son secrétaire, il plongea son regard d'acier dans les yeux de Yassir.

— Je dois me rendre au Caire. Je veux que tu m'organises une conférence téléphonique avec Robert Brown. Et trouve un lieu où on ne nous mettra pas sur écoute.

— C'est impossible. Les satellites américains captent toutes les communications et plus particulièrement celles en provenance des États-Unis.

— Cesse de te faire prier, Yassir. Je veux parler à Robert.

— C'est impossible.

— Il le faudra bien pourtant. Je dois parler avec lui et trois autres amis. Ou bien ils trouvent un moyen de m'appeler, ou bien c'est moi qui les appellerai directement dans leurs bureaux respectifs. Il faut que nous

discutions du plan qu'ils m'ont envoyé, ils ne connaissent visiblement rien à la chose et si nous suivons leur idée, nous courons droit à la catastrophe. De toute façon, ce n'est pas à eux de décider qui va diriger l'opération. Je suis ici chez moi et que cela leur plaise ou non, c'est moi qui donne les ordres.

— Personne n'a jamais prétendu décider à ta place. Ils savent que tu es malade et ils t'envoient des renforts.

— Serais-tu en train de me sous-estimer, Yassir ?

— Il se peut que l'intervention de Clara à Rome les ait contrariés. En révélant l'existence de la *Bible d'argile*, tu t'es mis à découvert.

— Et cela ne regarde que moi. Dis-leur que je veux leur parler de vive voix. S'ils refusent, j'annule tout.

— Tu n'es pas sérieux ? Tu veux tous nous mettre sur la paille ?

— Non. Mais je veux être tenu au courant du déroulement des opérations en temps réel. Il faut que tout soit parfaitement réglé. Je veux que Paul Dukais m'envoie un de ses hommes pour que je lui dise comment nous allons procéder et ce que nous voulons faire. Paul est à la tête d'un véritable zoo. Le problème, c'est que les gorilles ne savent pas tout faire. C'est pourquoi je veux diriger personnellement les opérations. Ses hommes devront m'obéir au doigt et à l'œil. Sinon, personne ne fera rien. Á moins qu'ils ne cherchent la guerre.

— Mais enfin, Alfred, qu'est-ce qui te prend ? Tu perds la boule, ma parole.

Le vieil homme se leva puis, s'approchant de son interlocuteur, le gifla.

— Yassir, n'oublie jamais que c'est moi qui t'ai sorti du ruisseau.

Une lueur haineuse traversa les yeux noirs de Yassir. Ils se connaissaient depuis toujours, mais il ne lui pardonnerait jamais cet affront.

— Et maintenant, file et fais ce que je t'ai dit.

Yassir sortit du bureau sans jeter un regard en arrière, il sentait toujours la paume cuisante d'Alfred sur sa joue. Clara était à table, en train d'écouter le murmure de la fontaine à l'ombre des palmiers, quand le vieil homme vint la rejoindre. Elle se leva pour effleurer d'un baiser sa joue rasée de près. Elle aimait bien l'odeur de tabac qu'exhalait son grand-père.

— J'ai une faim de loup ! dit-elle en guise de salut. J'ai cru que tu ne viendrais jamais.

— Assieds-toi, Clara. Je me réjouis que nous puissions déjeuner en tête à tête. J'ai à te parler.

Après avoir disposé sur la table les différents plats de salade et de riz qui accompagnaient la viande, Fatima les laissa seuls.

— Eh bien, quels sont tes plans ? demanda Tannenberg.

— Que veux-tu dire ?

— Ahmed s'en va. Mais toi, que vas-tu faire ?

— Rester en Irak. Mon pays est ici. Ma vie est ici. La Maison Jaune est ma maison. Je n'ai aucune envie de m'exiler.

— Si Saddam tombe, nous allons passer un sale quart d'heure. Nous devrons partir nous aussi. Nous ne pourrons pas rester ici quand les Américains débarqueront en Irak.

— Ils vont débarquer ?

— Je viens de recevoir une dépêche comme quoi leur décision était prise. Jusqu'ici, je pensais que Bush ne faisait que rouler des mécaniques, mais apparemment, il se prépare activement à frapper. Le jour J a même été choisi. Il faut que nous commencions à préparer notre sortie. Moi, je vais au Caire pour organiser deux ou trois choses et parler avec des amis.

— Mais, grand-père, tu es un homme d'affaires. Tu as collaboré avec Saddam, d'accord, mais tu n'es pas le seul. Ils ne vont tout de même pas passer par les armes tous les Irakiens qui soutiennent le régime.

— Tu crois qu'ils vont se gêner ? Sache que dans toute guerre, le vainqueur est le maître absolu. Il est libre de faire tout ce qui lui plaît.

— Je ne veux pas quitter l'Irak.

— Il le faudra pourtant, tout au moins jusqu'à ce que nous sachions à quelle sauce nous allons être mangés.

— Mais dans ce cas, à quoi bon entreprendre les fouilles ?

— Parce que si nous ne retrouvons pas la *Bible d'argile* maintenant, nous ne la retrouverons jamais. C'est notre dernière chance. Vois-tu, jusqu'ici, l'idée ne m'avait pas effleuré que Chamas ait pu retourner à Ur.

— Tu veux dire à Safran.

— Oui, enfin, les deux se touchent presque. Les patriarches étaient des nomades, ils allaient où le vent les poussait avec leurs troupeaux et s'établissaient provisoirement ici ou là. Ce ne devait pas être la première fois qu'ils allaient à Hâran et s'en revenaient à Ur. Mais j'ai toujours pensé

que si elle existait, la *Bible d'argile* se trouverait à Hâran ou en Palestine, étant donné qu'Abraham se rendait à Canaan.

— Quand pars-tu au Caire ?

— Demain matin.

— Moi, je vais à Safran.

— Et Ahmed ? demanda Tannenberg d'un ton neutre.

— Il va devoir trouver une bonne excuse pour pouvoir quitter l'Irak. Accepterais-tu de l'aider ?

— Non. Nous avons des affaires en cours lui et moi. Quand tout sera réglé, il pourra bien aller au diable si ça lui chante. Mais en attendant il est lié par le contrat que nous avons signé.

— De quoi s'agit-il ?

— Je fais le commerce d'œuvres d'art, comme tu le sais.

— Oui, mais pourquoi tiens-tu absolument à ce qu'Ahmed reste ?

— Parce que sa présence est indispensable pour que nous puissions conclure l'affaire que nous avons en cours.

— Je croyais que tu voulais qu'il débarrasse le plancher au plus vite.

— J'ai changé d'avis.

— Il faudra que tu parles avec lui. Nous avons décidé qu'il irait vivre chez sa sœur.

— Peu m'importe où il habite, ce que je veux c'est qu'il reste jusqu'à l'arrivée des Américains.

— Il refusera.

— Je peux te garantir que non.

— Je t'interdis de le menacer !

— Je ne le menace pas ! Nous sommes des commerçants. Il ne peut pas partir maintenant, un point c'est tout. Grâce à moi, ton mari a gagné beaucoup d'argent et il a besoin de moi pour quitter ce pays.

— Tu veux dire que tu refuses de l'aider s'il décide de partir ?

— Absolument. Et tu ne pourras rien y changer, Clara. Il est hors de question qu'Ahmed ruine l'œuvre de toute une vie.

— J'aimerais bien savoir quelle est cette mystérieuse mission qu'il est le seul à pouvoir remplir.

— Ce ne sont pas tes affaires. La prochaine fois que tu le vois, dis-lui que je veux lui parler.

— Il doit passer ici ce soir pour prendre ses affaires.

— Très bien.

***

— Il n'a pas confiance en nous.

George Wagner avait dit cela d'un ton égal, mais c'était le calme précédant la tempête.

Et Enrique Gomez avait beau se trouver à des milliers de kilomètres de distance, il imaginait sans peine le rictus qui tordait les lèvres de son ami, et le tic nerveux qui agitait sa paupière droite.

— Il est persuadé que c'est nous qui avons lancé les deux limiers Italiens sur les traces de sa petite-fille. Yassir nous a fait savoir qu'Alfred voulait nous parler et qu'il avait l'intention de prendre la direction des opérations. Il veut que Dukais lui envoie un homme afin qu'il lui donne ses ordres, et menace de tout laisser tomber si on ne fait pas comme il veut.

— Il connaît bien le terrain c'est indéniable. Ce serait une folie de laisser Dukais diriger seul les opérations. Sans Alfred on ne peut rien faire.

— D'accord, mais il est inadmissible qu'Alfred nous menace et pose des conditions.

— Nous ne voulons pas la *Bible d'argile* pour l'exposer dans un musée, et Alfred insiste pour la donner à sa petite-fille. Mais que nos points de vue divergent ou non, nous n'avons d'autre choix que de nous en remettre à lui. Pas question de tout envoyer valser parce que l'un de nous a décidé de jouer les gros bras. L'heure est mal choisie pour déclencher une guerre entre nous. Dis-toi que si nous n'avions pas toujours été soudés comme les doigts de la main, nous n'en serions pas là aujourd'hui.

— Sauf que cette fois, Alfred a décidé de faire cavalier seul.

— N'exagérons rien, George. Nous savons qu'il s'est lancé dans cette histoire pour sa petite-fille.

— Cette idiote !

— Elle n'est pas idiote. Je sais bien que tu n'as pas de famille, mais essaie de le comprendre. C'est sa seule petite-fille.

— Et moi, ma seule famille c'est vous. Á moins que tu ne l'aies oublié, Enrique ?

Enrique Gomez se tut et songea à Rocio, à son fils José et à ses petits-enfants.

— George, certains d'entre nous ont fondé une autre famille, à laquelle ils doivent rendre des comptes.

— Tu serais prêt à nous sacrifier pour cette autre famille ?

— Ta question est stupide pour la bonne raison qu'elle n'a pas de réponse. J'aime ma famille. Quant à vous trois, vous êtes... comme mes bras, mes jambes, mes yeux... Il est impossible de décrire les liens qui nous unissent. Alfred aime sa petite-fille au point de perdre les pédales. Il veut lui faire cadeau de la *Bible d'argile*. Or cette *Bible* nous appartient autant qu'à lui. Mais n'anticipons pas. Nous allons faire comme si de rien n'était et le laisser mettre sur pied la seconde opération. Si nous lui déclarons la guerre, il va riposter et nous allons nous entre-déchirer.

— Il ne peut absolument rien nous faire.

— Si, George, il le peut. Et tu le sais très bien.

— Dans ce cas, que proposes-tu ?

— Que tu organises deux opérations. Celle que nous avions planifiée avec Alfred, et la deuxième en marge de celle de la *Bible d'argile*.

— Mais c'est ce que j'ai fait depuis le début. Paul a réussi à trouver des hommes pour infiltrer l'équipe de Picot.

— C'est précisément de cela qu'il s'agit : trouver un homme qui ne lâche pas d'une semelle la petite-fille d'Alfred. Comme ça, s'ils retrouvent la *Bible*, il pourra se tirer avec, ni vu ni connu. Et sans effusion de sang.

— Et tu t'imagines qu'elle va le laisser faire ? Tu ne penses pas qu'Alfred a déjà tout prévu et pris ses dispositions ?

— Si, tel que je le connais, il aura envisagé tous les cas de figure. Et nous allons devoir jouer au chat et à la souris, mais si les hommes de Paul sont malins, ils sauront prendre la tangente avec la *Bible*.

— Parce que tu as déjà rencontré des gorilles intelligents, toi ?

Il y en a forcément, George. De toute façon, nous ne devons employer la force qu'en dernier recours.

— Mais tu sais comment ça se passe, une fois sur le terrain... Nous ne serons pas là pour diriger les opérations, ce sont les gorilles qui vont devoir décider. Et il ne faudrait pas qu'ils amochent la gamine.

— Nous allons leur donner des instructions claires, afin qu'il n'y ait pas de bavure.

— Je vais en parler avec Frank, et s'il est d'accord nous ferons comme tu dis. Il se peut qu'il accepte. Lui aussi a de la famille.

— Et toi, tu aurais dû en avoir, George.

— Ça ne m'a jamais manqué, tu sais.

— Possible, mais c'était la meilleure couverture.

— Pour vous, peut-être. Mais moi, Dieu soit loué, je n'ai jamais eu besoin de m'embarrasser d'une femme et d'enfants.

— Ce n'est pas si terrible, tu sais.

— Si, ça vous rend faible et vulnérable.

— Nous n'avions pas vraiment le choix.

— Je sais. Mais ce qui est fait est fait. Inutile de revenir là-dessus. Je vais appeler Frank.

— Et dis à Dukais d'envoyer quelqu'un de pas trop con pour parler avec Alfred.

— Je croise les doigts.

— Alfred n'a jamais supporté de recevoir des ordres.

— Je sais.

— Il faut que tout se passe bien. Je n'ai pas envie qu'il arrive malheur à Alfred. C'est compris, George ? Nous lui prendrons la *Bible,* et même s'il essaie de nous en empêcher*, il sait* qu'elle ne lui appartient pas, et finira par l'accepter.

— Nous n'allons tout de même pas renoncer à la *Bible* à cause de cette fille.

— Bien sûr que non. Simplement, j'aimerais que nous la prenions en douceur.

— Mais...

— Tu m'as bien compris, George. L'affaire est close. Nous n'emploierons les grands moyens qu'en cas de nécessité absolue.

OceanofPDF.com

14

Comment était-il possible qu'un individu aussi vulgaire ait eu autant d'influence ? songea Yassir en regardant Dukais mâcher son chewing-gum, les pieds posés sur la table.

— Les nouvelles chaussures que ma femme m'a achetées me mettent les arpions en compote, dit-il en guise d'excuse.

Yassir se laissa tomber dans un fauteuil. Il avait du mal à dissimuler le dégoût que lui inspirait la vue de ces chaussettes trempées de sueur.

De plus, il était fatigué. Voilà deux jours qu'il était arrivé à Washington et la vie ici était harassante.

Et pour ne rien arranger, il avait remarqué que les Arabes faisaient l'objet d'une xénophobie à peine masquée. Résultat, il ne quittait l'hôtel que pour se rendre à des réunions de travail.

L'ignorance des Américains l'irritait au plus haut point.

Non seulement ils étaient infichus de situer l'Égypte une carte, mais ils se désintéressaient totalement de la situation qui régnait au Proche-Orient. Et pour couronner le tout, ils n'avaient pas l'air de comprendre pourquoi personne ne les aimait.

Qu'il puisse y avoir un aussi grand nombre d'ignorants dans un pays aussi riche et évolué que les États-Unis était tout bonnement ahurissant.

Si Yassir était un homme d'affaires dont la religion était l'argent, quand il se rendait aux États-Unis, il sentait s'éveiller en lui un certain nationalisme. Il ne supportait pas la condescendance des Américains.

« L'Égypte ? C'est du côté de la Turquie, non ? Il y a la mer, là-bas ? Des pharaons ? » Les mêmes questions idiotes revenaient sans cesse.

Il venait d'un pays pauvre, ou, plus exactement, appauvri par les différents régimes corrompus, soutenus par les puissances pour qui le globe terrestre n'était rien d'autre qu'un terrain de jeu.

Après avoir subi l'influence soviétique, l'Égypte endurait désormais celle des Américains.

« Et en quoi cela nous aide-t-il ? demandait son fils Abou. Ils nous vendent à prix d'or des choses dont nous n'avons pas besoin et qui contribuent à nous endetter chaque jour davantage. »

Si radical qu'il trouvât le discours d'Abou, force lui était de reconnaître qu'il n'avait pas tort.

Il ne comprenait pas pourquoi son fils, qui n'avait jamais manqué de rien, aimait à fréquenter des fanatiques qui s'imaginaient que la solution à tous les problèmes résidait dans l'islam.

Avant de prendre l'avion pour Washington, ils avaient eu une prise de bec, parce qu'Abou s'était laissé pousser la barbe. Pour de nombreux jeunes Égyptiens la barbe était devenue un symbole de contestation.

— Alfred va diriger les opérations, expliqua Dukais à Yassir. Il est le plus qualifié pour cela. Car il connaît l'Irak comme sa poche. C'est pourquoi les hommes ont reçu ordre de se tenir à sa disposition. Quand tu rentreras au Caire, un de mes hommes t'accompagnera. C'est un ancien béret vert. Brun et hâlé, comme vous autres, parce qu'il est d'origine latino, il devrait passer inaperçu. D'ailleurs, il parle quelques mots d'arabe. Il a pour mission d'encadrer les hommes, et va rencontrer Alfred, qui lui dira exactement ce qu'il attend de lui. Il s'appelle Mike Fernandez et c'est un brave type, capable de réfléchir autant que de tuer. Il a lâché l'armée parce que je paie beaucoup mieux.

Dukais s'esclaffa en ouvrant un coffret en argent massif dont il extirpa un havane. Il en offrit un à Yassir, mais l'Égyptien refusa.

— Il n'y a qu'ici, dans mon bureau, que je peux fumer tranquillement. À la maison c'est interdit, dans les restaurants c'est interdit, chez mes amis c'est interdit – leurs bonnes femmes sont aussi hystériques que la mienne. Un jour, je sens que je vais élire domicile ici et basta.

— Alfred est très malade, il n'en a plus pour longtemps à vivre.

— Il est toujours suivi par ton beau-frère, le toubib ?

— Mon beau-frère dirige l'hôpital où il se fait traiter. Ils lui ont déjà ôté une partie du foie, mais les dernières échographies ont révélé de petites protubérances. Des tumeurs. Il en a le foie constellé.

— Tu crois qu'il peut tenir six mois ?

— C'est possible, d'après mon beau-frère. Mais il ne peut pas l'affirmer. Alfred ne se plaint pas et il continue de vaquer à ses occupations comme si de rien n'était. Mais il sait qu'il va mourir et...

— Et ?

— Et mise à part sa petite-fille, tout lui est égal.

— Autrement dit, c'est un homme désespéré.

— Non, pas désespéré, mais déterminé et qui n'a plus peur de rien ni de personne.

— Ce n'est pas bon, murmura Dukais. Il faut toujours avoir peur de quelqu'un.

— La seule chose qui lui importe c'est sa petite-fille. Non seulement il va lui laisser une fortune colossale, mais il veut qu'elle trouve la fameuse Bible d'argile que vous recherchez depuis des années. Il dit que c'est là son véritable héritage.

Bien que totalement dépourvu d'éducation, Paul Dukais était redoutablement intelligent.

Il avait eu tôt fait d'analyser le mode de fonctionnement d'Alfred Tannenberg.

— La fille ignore tout de son grand-père, ajouta-t-il. Mais quand il mourra, elle se retrouvera confrontée à la réalité, et la seule manière d'éviter qu'elle ne soit montrée du doigt est de faire d'elle une archéologue de renommée internationale. C'est pourquoi ils ont fait appel à ce Picot, pour qu'il donne à la mission le vernis de la respectabilité qui lui fait défaut. Ils auraient pu se lancer seuls à la recherche de la Bible d'argile, mais alors Clara n'aurait pu éviter les critiques. Alors que s'ils retrouvent la Bible dans le cadre d'une mission archéologique internationale, la donne s'en trouvera quelque peu changée. J'ai toujours eu du mal à croire que la fille n'était au courant de rien.

— Clara est très intelligente, simplement elle fuit tout ce qui risque d'altérer l'admiration qu'elle voue à son grand-père. De sorte qu'elle se voile la face. Mais nous aurions tort de la sous-estimer.

— En réalité, je ne la connais pas. J'ai un dossier épais comme ça sur elle, ses goûts personnels, son séjour à San Francisco, son parcours universitaire, mais ce n'est pas comme ça qu'on apprend à connaître un

individu. S'il y a une chose que j'ai apprise dans ce métier, c'est qu'un dossier, si complet soit-il, ne nous révèle pas l'âme d'une personne.

La profondeur de la réflexion de Dukais ne manqua pas de surprendre Yassir. Il en vint à la conclusion que le président de Planet Security n'était peut-être pas aussi borné ni aussi dépourvu de qualités qu'il en avait l'air, même s'il avait la sale manie de poser ses pieds sur la table...

— Laisse-moi quelques heures pour que je puise m'entretenir avec certains amis et je te remettrai des feuillets pour Alfred. Mon homme t'accompagnera. Je vais lui dire de t'appeler cet après-midi, pour que vous puissiez faire connaissance. Je t'ai dit qu'il s'appelait Mike Fernandez, n'est-ce pas ? De toute façon, c'est sans importance. Il t'appellera et comme ça vous pourrez préparer le voyage. Tu pourrais peut-être le briefer sur ce qu'il risque de trouver là-bas.

— Tu veux dire qu'il n'a jamais mis les pieds en Irak ?

— Si, pendant la guerre du Golfe – qui n'en était pas une du reste. C'était un déploiement de force destiné à intimider Saddam et à tester divers engins comme ceux que les gars du Pentagone achètent aux frais du contribuable. Et puis il est allé également en Égypte, mais en vacances, pour voir les pyramides et tout le tremblement.

Yassir parti, Paul Dukais appela le bureau de Robert Brown. Sans succès.

On lui dit qu'il était à un déjeuner d'affaires avec des recteurs d'universités qui préparaient une action culturelle de grande envergure.

Dukais aurait pu essayer de le joindre sur son portable, mais il décida de remettre son coup de fil à plus tard.

***

Fabian était sur les dents. Il s'était proposé pour partir en éclaireur en Irak, mais il n'avait que deux jours pour tout organiser et tenter d'obtenir les visas pour tous les membres de l'expédition.

Il avait réussi à recruter une vingtaine de personnes. C'était peu, mais rares étaient ceux prêts à risquer leur peau pour se rendre en Irak à la veille d'un conflit armé. Lui-même savait pertinemment que c'était une folie, mais il fallait bien quelques grains de folie pour donner du piquant à la vie.

Une de ses étudiantes de cinquième année venait justement de l'appeler pour lui annoncer qu'elle acceptait de partir deux mois, jusqu'à Noël, et

qu'elle aurait aimé lui présenter l'ami d'un ami, un Bosniaque venu à Madrid pour faire ses études.

Il était fauché comme les blés et lorsqu'il avait entendu parler de l'expédition et de la rémunération, il avait aussitôt décidé de poser sa candidature. L'homme se disait prêt à faire n'importe quoi, d'accord, mais en quoi un jeune instituteur venu à Madrid pour apprendre l'espagnol lui serait utile ? De sorte que Fabian ne s'était pas encore prononcé, il voulait d'abord en toucher un mot à Picot. Sans compter que ce dernier lui avait annoncé qu'un Croate avait déjà été recruté, un jeune informaticien établi en Allemagne qui lui avait été recommandé par un de ses professeurs : « Un survivant de la guerre qui hait la violence. » Mais qui n'avait malgré tout aucun scrupule à se rendre dans un pays en état de siège pour gagner quelques sous. On racontait que la vie à Berlin était très chère.

Toujours est-il que Picot avait trouvé l'idée excellente. Un informaticien leur serait utile pour tenir à jour toutes les données relatives à l'état d'avancement des fouilles. Mais était-ce une bonne idée de recruter un Bosniaque quand on savait qu'il y avait seulement quatre jours, ces gens étaient encore en train de s'entretuer allègrement ?

S'il y avait bien une chose qu'il fallait éviter à tout prix dans cette expédition, c'étaient les tensions.

Et Fabian ne voyait vraiment pas à quoi on aurait pu occuper un instituteur.

Picot entra en sifflotant dans l'appartement de Fabian. Il était gai comme un pinson.

— Ohé ! Il y a quelqu'un ?

— Je suis dans le bureau, cria Fabian.

— J'ai eu une journée du tonnerre, déclara Picot. Tout s'est goupillé admirablement.

— Tant mieux, répondit Fabian. Parce que moi, je suis en train de m'arracher les cheveux avec les démarches administratives. Á voir la réaction des autorités, c'est à croire qu'on emmène des tanks au lieu de tentes. Quant à l'obtention des visas, je ne t'en parle même pas.

— Allons, ne t'inquiète pas. Je suis sûr que tout va s'arranger.

— Je te trouve bien optimiste. Peut-on savoir pourquoi ?

— Parce que je suis à deux doigts de signer avec la Revue d'Archéologie scientifique. Ils acceptent de publier les résultats de nos recherches dans

toutes leurs éditions : anglaise, française, grecque, espagnole, et j'en passe. J'espère que d'ici à la fin de l'année nous aurons obtenu quelques résultats. Il me semble indispensable d'obtenir le soutien de la revue archéologique la plus prestigieuse. Nous allons leur faire parvenir du matériel et des articles écrits de première main. Je sais que c'est une surcharge de travail, mais c'est pour la bonne cause.

— C'est une excellente nouvelle, en effet. Comment as-tu réussi à les convaincre ?

— En fait, c'est le rédacteur en chef de Londres qui m'a contacté. Il s'intéresse à l'expédition. Il a eu vent de l'intervention de Clara Tannenberg au congrès de Rome. Cette histoire de Genèse dictée par Abraham a piqué sa curiosité. Il pense que ma participation au projet est primordiale et voudrait que nous lui donnions l'exclusivité ; il va publier les résultats de nos recherches au fur et à mesure.

— Travailler sous pression ne m'emballe guère.

— Moi non plus, mais compte tenu des circonstances, c'est inévitable. Pour ne rien te cacher, il m'arrive de me demander où tout cela va nous mener.

— Ah, non. Pitié ! Ne remets pas ça !

— Je me méfie de ces gens. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans cette histoire, mais je n'arrive pas à comprendre quoi.

— Que veux-tu dire ?

— Je n'ai jamais réussi à rencontrer le mystérieux aïeul de Clara Tannenberg. De même, impossible de savoir en quelle année ni avec quelle expédition les deux tablettes ont été découvertes. Ils m'ont tout l'air de former une drôle de paire.

— Tu veux dire Clara et son mari ?

— Oui. Lui me fait l'effet d'un type plutôt réglo et qui sait où il va.

— Mais elle ne t'a pas fait bonne impression.

— Non, c'est plus compliqué que ça. Disons qu'elle a quelque chose de bizarre.

— Tout ça me donne envie de la connaître. Je suis persuadé qu'elle est beaucoup plus intéressante que tu ne le laisses entendre.

— Ce qui est indéniable, c'est qu'elle porte en elle une part de mystère. Quoi qu'il en soit, il faudra bien que tu t'entendes avec elle une fois sur

place. Car figure-toi que son mari vient de m'annoncer qu'il se retirait du projet.

— Tu veux dire comme ça, au dernier moment ? Mais pourquoi ?

— Pas la moindre idée.

— Au fait ! J'allais oublier. Magda, mon étudiante de cinquième année m'a appelé. On lui a recommandé un Bosniaque, un instit venu étudier l'espagnol à la Madrid. Apparemment, il est sans un et serait prêt à partir et à faire tout ce qu'on lui demandera. Il parle l'anglais.

— Et l'espagnol ?

— Je l'ignore. Si je t'en parle, c'est parce que je sais qu'on est un peu juste en main-d'œuvre. Mais je ne suis pas certain qu'un type comme lui puisse nous être utile.

— On pourrait peut-être le charger de l'intendance ? Mais je vais prendre le temps d'y réfléchir. En emmenant des gens inutiles, nous risquons de nous compliquer la vie. Pour ce qui est du Croate c'est différent, car nous allons avoir besoin d'un informaticien.

— Sans compter qu'on risque de créer des tensions si on met un Croate et un Bosniaque dans la même équipe.

— C'est vrai. Il y a deux jours, ils étaient encore en train de s'étriper. Bon, je vais y réfléchir, mais je ne pense pas que ce soit une super idée.

— Moi non plus, mais j'ai promis à Magda de t'en parler.

— Au fait, sais-tu s'il y en a un dans le groupe capable de faire de bonnes photos ?

— Pourquoi faire ?

— Pour la revue, pardi !

— Mais tu viens de me dire qu'ils étaient très intéressés ?

— Oui, mais à condition que nous nous chargions nous-mêmes de faire le reportage. Ils ne veulent pas prendre le risque d'envoyer une équipe en Irak. Archéologie n'est pas un magazine d'actualité.

— Comme si nous n'avions pas assez de boulot comme ça !

— Allez, au lieu de ronchonner, dis-moi plutôt quand tu comptes partir.

— En principe d'ici trois jours. Mais il me manque encore plusieurs autorisations. Alors je préfère ne pas crier victoire, au cas où un de ces maudits gratte-papiers déciderait de nous pourrir la vie.

— Qui vas-tu emmener pour t'assister ?

— Marta.

— Allons bon.

— Je te signale que je n'ai jamais eu de liaison avec elle.

— Possible, mais tu aimerais bien, et tu n'es pas le seul…

— Tu te trompes. Marta et moi sommes de bons amis, et rien de plus. On se connaît depuis l'université, et nous n'avons jamais fricoté ensemble.

— En tout cas, de toutes les nanas que tu fréquentes, c'est la plus intéressante.

— C'est vrai. Mais ce n'est qu'une amie. Une excellente amie. Toi aussi tu es mon ami, et nous n'avons jamais couché ensemble, que je sache.

— Bref. Marta est une fille intelligente et dégourdie.

— Et en plus elle a le don de s'adapter à toutes les situations. Elle est aussi à l'aise avec un ministre qu'avec un paysan.

— Oui, mais je te rappelle que nous allons en Irak.

— Marta connaît l'Irak. Elle est déjà allée là-bas dans le cadre d'un échange universitaire sponsorisé par un organisme bancaire. Elle a passé deux mois sur place, dans un site archéologique. De plus, elle parle arabe. Elle pourra se débrouiller aussi bien avec le commissaire des douanes, qu'avec le chef du village ou les ouvriers.

— Toi aussi, me semble-t-il, tu baragouines l'arabe.

— C'est exactement ça : je le baragouine. Alors que Marta et toi le parlez. J'ai entièrement confiance en elle. Elle est intuitive, pleine de bon sens et capable de trouver une solution à tous les problèmes.

— Tu m'as convaincu. Je sais qu'elle nous sera précieuse, même si j'ignore ce qu'elle vaut en tant qu'archéologue...

— Elle a du métier. Elle a déjà pris part à plusieurs expéditions en Syrie et en Jordanie, et elle connaît bien la zone de Hâran, là où tu m'as dit que le mystérieux grand-père avait exhumé les tablettes.

— Mon vieux, je suis ravi qu'elle t'accompagne. Si je te pose toutes ces questions, c'est uniquement parce que, dans notre métier, il est important que toute l'équipe soit soudée et que l'ambiance soit bonne. La tâche qui nous attend promet d'être rude.

— Elle devrait arriver d'une minute à l'autre.

— Parfait. Nous avons encore une foule de choses à régler.

OceanofPDF.com

15

Robert Brown franchit les grilles de la vaste demeure de style néoclassique, cachée au fond d'un parc planté de chênes et de hêtres.

Il tombait un léger crachin et un majordome muni d'un parapluie vint l'accueillir à sa descente de voiture. Les autres invités étaient déjà là, et un joyeux brouhaha de verres qui s'entrechoquent et d'éclats de rires lui parvenait depuis le pied des marches qui menaient à la maison.

Debout dans le hall, son Mentor accueillait lui-même les invités.

Avec sa haute stature et ses yeux d'un bleu de glace, il en imposait et nul ne pouvait douter qu'en dépit de ses cheveux blancs cet homme exerçait un formidable pouvoir. Et d'ailleurs, quel âge pouvait-il bien avoir ? se demanda Brown. Il y avait déjà un certain temps qu'il avait fêté ses quatre-vingts ans.

Plusieurs secrétaires d'État et presque tout le *staff* de la Maison-Blanche, sans parler des sénateurs, congressistes, juges et avocats, banquiers, présidents de multinationales, magnats du pétrole et *brokers* étaient présents et s'entretenaient avec animation dans les salons aux murs couverts de toiles de maîtres.

Le préféré de Brown était un Picasso de l'époque rose, un Arlequin qui trônait, tragi-comique, au-dessus de la cheminée monumentale du grand salon, dans lequel on pouvait également admirer un Manet et un Gauguin.

Dans un salon adjacent, on pouvait admirer trois toiles du *Quattrocento*, ainsi qu'un Le Caravage.

La villa était un véritable petit musée. Les plus grands maîtres de l'impressionnisme y côtoyaient le Greco, Raphaël ou Giotto.

De petites statuettes d'ivoire, et des tablettes d'argile de l'époque babylonienne, deux imposants bas-reliefs égyptiens du Haut Empire, un lion ailé assyrien...

Partout où l'on posait les yeux, on apercevait un chef-d'œuvre témoignant de la sensibilité artistique du maître de maison.

Paul Dukais s'approcha de Robert Brown avec une coupe de champagne.

— Eh bien, cette fois, nous sommes au grand complet !

— Bonjour, Paul.

— Quel faste ! Il y avait longtemps qu'on n'avait pas vu autant de beau linge réuni sous un même toit. Tous les décideurs de la planète sont ici ce soir, ma parole. Il ne manque que le président.

— Mais on ne s'en aperçoit même pas.

— Peut-on parler ?

— Il n'y a pas meilleur endroit que ce salon pour parler. Tous ces gens sont trop occupés à discuter affaires pour s'apercevoir de quoi que ce soit. Á condition d'avoir un verre à la main, naturellement…

Ils firent signe au majordome et Robert commanda un whisky soda. Puis ils cherchèrent un endroit, bien en vue de tous, pour parler comme deux vieux amis.

— Alfred ne nous posera pas de problèmes, dit Dukais.

— Tu n'as rien de plus neuf à me raconter ?

— J'ai fait ce que tu m'as demandé. Mike Fernandez, un de mes meilleurs hommes, un ex-colonel qui a servi dans les bérets verts, doit se rendre au Caire avec Yassir pour y rencontrer Alfred. J'ai toute confiance en Mike. C'est un type intelligent.

— Un latino...

— Dans l'armée, il n'y a pas d'Américains d'origine anglo-saxonne. Ce sont les Noirs et les latinos qu'on envoie se battre à notre place. Et parmi eux il y a des types de grande valeur, qui en ont bavé pour s'en sortir et qui méritent notre respect.

— Mais je les respecte. Simplement, je ne suis pas certain qu'un latino parvienne à s'entendre avec Alfred. Tu le connais.

— Il le faudra bien. De toute façon, je suis sûr que Mike va lui faire bonne impression.

— Il est dominicain, portoricain, mexicain... ?

— Il est américain de la troisième génération, il est né ici et ses parents aussi. Ce sont ses grands-parents qui ont franchi le Rio Grande. Tu n'as rien à craindre.

— J'ai du mal à encaisser les latinos.

— Tu as du mal à encaisser tous ceux qui ne sont pas blancs comme des cachets d'aspirine.

— Ne dis pas de bêtises ! J'ai d'excellents amis arabes.

— Oui, mais c'est parce que tu considères les Arabes comme des gens à part.

— Je te signale que mes amis ne sont pas de vulgaires marchands de tapis.

— Bien. Assez perdu de temps à débiter des conneries. Dis-moi jusqu'où peut aller Mike avec Alfred.

— Comment cela ?

— Si Alfred refuse de collaborer, s'il ne joue pas franc jeu, que faisons-nous ?

— Qu'ils commencent déjà par faire connaissance. Qu'ils mettent les opérations en marche et nous verrons ensuite ce que raconte ton homme. Mais dans l'immédiat j'aimerais savoir ce que dit Yassir.

— Et la fille ?

— Si elle trouve la *Bible d'argile*, vous la lui prenez. Mais attention à ne pas endommager les tablettes. Ces tablettes ne sont pas la propriété d'Alfred ou de sa petite-fille. Votre mission consiste à les prendre et à les ramener intactes.

— Et si la fille refuse de collaborer ?

— Paul, si Clara refuse, tant pis pour elle. Tes hommes doivent s'en tenir aux ordres que je t'ai donnés : pour le meilleur ou pour le pire.

— Et s'ils trouvent les tablettes avant que nous ayons mis l'autre opération en marche, nous allons devoir en découdre avec Alfred.

— C'est précisément pour cela que nous ne devons pas employer de moyens trop radicaux avec Clara, sauf si elle refuse de lâcher les tablettes. Il est donc impératif que tu aies un plan B pour que nous puissions mener à bien la mission avec ou sans Alfred. Yassir te dira comment et avec qui.

Le Mentor s'était approché si subrepticement des deux hommes, que ceux-ci sursautèrent en le voyant à leurs côtés. Il esquissa un sourire qui ressemblait à une grimace.

— On est en train de mettre la dernière main aux préparatifs ?

— Il reste deux ou trois petits détails à régler. Paul me demandait jusqu'où il pouvait aller avec Alfred et sa petite-fille.

— Difficile de trouver un juste milieu, dit le Mentor en faisant mine de regarder ailleurs.

— Oui, c'est justement pour cela que nous avons besoin d'instructions précises, renchérit Dukais. Nous voulons éviter tout malentendu.

Le vieil homme darda sur Dukais un regard plein de mépris.

— En temps de guerre, il n'y a pas de limites, mon cher. Seule importe la victoire.

Il tourna les talons et alla se fondre dans la foule des convives.

— J'ai toujours eu l'impression que ma tête ne lui revenait pas, lâcha Dukais avec flegme.

— Personne ne lui revient. Mais il sait où est son intérêt.

— Et il a besoin de nous.

— Absolument. Et comme il a dit : « En temps de guerre, il n'y a pas de limites. »

Frank Dos Santos et George Wagner se serrèrent la main sans effusion. La fête battait son plein, à présent, et un quatuor à cordes berçait de ses accords les conversations des convives.

— Il ne manque plus qu'Enrique, dit George.

— Et Alfred. Allons, tu es trop dur avec lui.

— Il nous a trahis.

— Alfred ne voit pas les choses ainsi.

— Ah, non ? Tu lui as parlé ?

— Oui. Il m'a appelé à Rio, il y a trois jours.

— Quelle imprudence !

— Je suis sûr qu'il avait pris toutes les précautions nécessaires. J'étais à l'hôtel, et son coup de fil m'a surpris.

— Que t'a-t-il dit ?

— Qu'il n'avait pas l'intention de nous trahir ni de nous déclarer la guerre. Il réitère son offre : il propose de diriger lui-même l'opération jusqu'au succès final, si nous renonçons à la *Bible d'argile*. C'est une offre généreuse.

— Tu plaisantes ? As-tu seulement idée de ce que vont nous rapporter ces tablettes si nous les retrouvons ? As-tu songé au prestige qu'elles confèreront à celui qui les aura en sa possession ? Allons, Frankie, tu es en train de te laisser avoir. Enrique et toi cherchez à disculper Alfred, et ça ne me plaît pas. Pour moi, c'est un traître.

— Pas exactement. Avant le départ de sa petite-fille pour Rome, il avait déjà essayé de nous convaincre de lui céder la *Bible* en échange de tous les profits relatifs à l'autre opération.

— Mais nous avons refusé et depuis il fait cavalier seul.

— Oui. Et c'était une erreur. Et maintenant, il nous en veut à mort, parce qu'il est persuadé que c'est nous qui avons fait prendre sa petite-fille en filature.

— Mais ce n'est pas nous !

— Non. Mais nous ferions bien d'essayer de savoir qui l'a fait et pourquoi. Je ne serai pas tranquille tant que je n'aurai pas tiré cette affaire au clair.

— Et que va-t-on faire ? Prendre le PDG de l'agence italienne en otage pour lui faire avouer qui l'a contacté ? Ce serait de la folie pure.

— Pas vraiment. Il me semble au contraire qu'il s'agit d'un incident qui a son importance.

— Clara est mariée à un haut fonctionnaire de Saddam. L'idée t'a-t-elle jamais effleuré qu'Ahmed Husseini était peut-être un espion ? Alors que Saddam ne laisse jamais sortir personne d'Irak, comment se fait-il qu'Husseini aller et venir comme ça lui chante ? Á mon avis, je ne suis pas le seul à vouloir essayer de comprendre. Va savoir si ce ne sont pas les services secrets italiens eux-mêmes, ou l'OTAN qui les ont fait suivre.

— Le problème c'est qu'ils ne suivaient pas Husseini, mais sa femme.

— Ça, nous n'en savons rien.

— Mais si, nous le savons. Simplement, tu t'obstines à affirmer le contraire.

— Écoute, maintenant, nous allons avoir des gens sur place, pour tout surveiller. Tu n'as donc pas de souci à te faire.

— Je ne te comprends pas, George...

— J'ai l'impression que vous ne me faites plus confiance.

— Mais si. Simplement, Enrique et moi avons un pressentiment. Et Alfred est furieux.

— C'est moi, qui suis furieux ! Il nous a trahis ! Il n'a pas le droit de garder ces tablettes. Elles ne lui appartiennent pas ! Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte de la gravité de la situation. Aucun de nous ne peut agir pour son propre compte sans se soucier des autres. Nous avions pourtant été clairs sur la question. Alfred cherche à nous gruger.

— Jusqu'où es-tu prêt à aller ?

— Il n'y a pas de pitié pour les traîtres.

— Tu vas le faire assassiner ?

— Jamais je ne tolérerai qu'il s'approprie ce qui nous appartient à tous les quatre.

***

Un sac à la main, Clara jeta un dernier coup d'œil à sa chambre pour s'assurer qu'elle n'avait rien oublié. Ahmed l'attendait en bas pour la conduire à la base militaire où elle allait prendre un hélicoptère jusqu'à Tell Mughayir, puis de là un véhicule tout-terrain pour se rendre à Safran.

Ahmed s'était proposé pour l'accompagner mais elle avait refusé, tout comme elle avait refusé que Fatima l'escorte. Elle avait bien assez de la garde rapprochée de quatre hommes mise à sa disposition par son grand-père. Ahmed avait quitté la Maison Jaune depuis plusieurs jours et vivait à présent chez sa sœur.

Clara savait que son époux avait eu un long entretien avec son grand-père avant le départ de ce dernier pour le Caire. Mais ni l'un ni l'autre n'avait voulu lui dévoiler ce qu'ils s'étaient dit.

La seule chose qu'Ahmed avait consenti à lui révéler était qu'il allait probablement attendre que la guerre éclate avant de quitter l'Irak.

Mais il n'en était pas certain. Elle avait essayé de lui tirer les vers du nez, en pure perte. Son mari s'était fermé comme une huître.

Avec son grand-père, elle n'avait pas eu plus de succès.

— Appelle-moi quand tu seras arrivée, lui dit Ahmed. Je veux être sûr que tout va bien.

— Tout ira bien. N'aie crainte. Je ne serai partie que quelques jours.

— Oui, mais les bombardiers britanniques ont un faible pour cette zone, apparemment.

— Je t'en prie, cesse de te ronger les sangs.

Elle monta dans l'hélicoptère et enfila les oreillettes pour se protéger du bruit des rotors. Ils seraient à Safran à midi. Elle allait pouvoir profiter de la solitude du lieu.

Ahmed regarda décoller l'appareil. Il se sentait étrangement soulagé. Pendant quelques jours au moins, il allait pouvoir se défaire de la culpabilité qu'il éprouvait chaque fois qu'il était en présence de Clara. Il

savait qu'elle faisait un effort surhumain pour contrôler ses émotions et ne pas l'assommer de reproches, et il avait tout fait pour lui faciliter la tâche, car il ne fallait surtout pas qu'elle fasse marche arrière.

Mais il devait prendre une décision terrible : ou bien il acceptait le chantage auquel le soumettait le grand-père de Clara pour l'obliger à participer à la dernière opération qu'il avait entreprise, ou bien il tentait de fuir l'Irak.

Il avait l'impression de sentir l'haleine du Colonel sur sa nuque. Il savait qu'Alfred lui avait ordonné de le surveiller, de sorte que sortir d'Irak n'allait pas être une partie de plaisir. Alfred lui avait assuré qu'il le paierait généreusement pour sa participation s'il acceptait de le seconder dans cette dernière opération, et même qu'il l'aiderait à sortir du pays.

Seul le grand-père de Clara était en mesure de lui faciliter la sortie du pays, mais pouvait-il se fier à lui ? N'était-il pas simplement en train de le manipuler, avec l'intention de le faire assassiner à la dernière minute ? Comment savoir ? Avec Alfred, on ne pouvait jamais jurer de rien. Il avait parlé avec sa sœur, la seule qui vivait à Bagdad et qui, comme lui, ne rêvait que de fuir.

Elle était rentrée au pays un an seulement auparavant, quand son époux, un diplomate italien avait été nommé à Bagdad, et avait bon espoir qu'ils seraient évacués dès les premiers roulements de tambour.

Mais dans l'immédiat, ils l'avaient accueilli chez eux, un grand appartement situé dans la zone résidentielle où demeuraient la plupart des diplomates occidentaux.

Ahmed dormait dans la chambre du plus jeune de ses neveux, qui partageait désormais celle de son frère aîné.

Sa sœur l'exhortait à demander l'asile politique auprès de l'ambassade d'Italie, mais il ne voulait pas créer d'incident diplomatique et mettre son beau-frère dans une posture difficile. Et d'ailleurs, il était probable que Saddam trouverait un moyen de le retenir malgré l'appui des autorités italiennes.

Ce n'était donc pas la solution. Non, il allait devoir fuir par ses propres moyens, sans compromettre quiconque, et surtout pas sa propre famille.

Quand l'hélicoptère se posa sur la base de Tell Mughayir, Clara eut l'impression que le bruit des rotors lui transperçait les tympans et que sa tête allait exploser malgré les oreillettes de protection.

Une bonne partie du matériel de l'armée irakienne était obsolète, comme l'engin que le Colonel avait mis à sa disposition pour venir jusqu'ici.

Mais il n'y en avait pas d'autre.

Deux véhicules tout-terrain les attendaient. Elle monta dans le premier en compagnie de deux soldats, tandis que les quatre hommes de son grand-père s'engouffraient dans le second.

La chaleur torride semblait décupler chaque fois qu'ils croisaient un autre véhicule et avalaient un nuage de poussière jaune.

Le chef du village venu l'accueillir, l'invita à prendre le thé. Après les politesses de rigueur, Clara lui expliqua les raisons de sa visite et ce qu'elle attendait de lui.

L'homme l'écouta avec attention puis, un sourire aux lèvres, l'informa qu'il avait suivi à la lettre les instructions qu'Ahmed lui avait données par téléphone. Tout était prêt.

Il avait commencé à construire plusieurs maisons en pisé, une matière première qu'on trouvait en abondance dans la région : exactement comme on le faisait trois mille ans plus tôt, une fois débarrassée de ses impuretés, la terre crue était mouillée puis malaxée avec de la paille, du sable, des graviers ou des cendres. La technique de construction était des plus simples : pour monter les murs on compactait la glaise, puis on attendait qu'elle sèche avant de passer à l'étape suivante. Pour finir, on la recouvrait de paille et de palmes pour la protéger de l'humidité.

Ils avaient déjà construit douze bâtisses de ce type, et comptaient en terminer six autres d'ici la fin de la semaine.

Elles étaient exiguës et meublées du strict minimum ; mais Ahmed avait eu soin de faire installer des douches et des sanitaires rudimentaires.

Fier du travail réalisé en un temps record, le chef du village lui dit qu'il avait lui-même sélectionné les hommes qui participeraient aux fouilles.

Clara le remercia et, tout en y mettant les formes pour ne pas l'offenser, lui dit qu'elle souhaitait voir tous les hommes du hameau, car les ouvriers dont elle avait besoin devaient posséder certaines caractéristiques bien précises.

Elle était certaine qu'il avait fait le bon choix, mais le priait de l'autoriser à voir tous ceux qui se disaient disposés à participer au chantier.

Après des heures de discussion, voyant qu'elle n'arriverait à rien, Clara décida de mentionner le nom du Colonel pour mettre fin aux tergiversations

du chef.

Dès qu'il entendit prononcer son nom, le bonhomme accéda à la requête de Clara. Le lendemain, il lui dit qu'il allait réunir tout le village et l'informa qu'il y avait des femmes qui se proposaient pour faire la lessive et le ménage des étrangers présents sur le chantier.

Le soir commençait à tomber quand Clara lui dit qu'elle acceptait de loger avec son épouse et ses filles jusqu'à l'arrivée du reste de l'expédition.

Mais avant, elle souhaitait faire un tour jusqu'au site et réfléchir à tout ce qu'il lui restait à organiser avant le début des travaux. L'homme ne broncha pas. Il savait que Clara ferait exactement ce qu'elle avait décidé, et d'ailleurs, il n'avait pas la responsabilité de son hôte dès lors que celle-ci était venue de Bagdad avec sa propre escorte d'hommes armés.

Tout en prenant le chemin du site, Clara songea que ce village reculé portait bien son nom. Elle aimait cette terre jaune qui recouvrait toute chose d'un voile uniforme.

Elle avait demandé à ses gardes du corps de garder leurs distances, arguant qu'elle voulait être seule et ne pas sentir qu'elle était suivie à chaque pas qu'elle faisait. Mais les hommes refusèrent.

Ils avaient reçu des ordres précis : ils ne devaient la perdre de vue sous aucun prétexte, et tirer sans sommation sur quiconque tenterait de l'approcher avec l'intention de lui nuire.

Et ils lui emboîtèrent le pas, en gardant une certaine distance, malgré ses protestations.

Clara entreprit de faire le tour du mystérieux édifice qui avait été mis au jour. Tout en marchant, elle ramassait de petits morceaux d'argile qu'elle rangeait soigneusement au fond d'une musette de toile après en avoir ôté délicatement la poussière.

Enfin, elle s'assit à même la terre, le dos calé contre la muraille, et laissa vagabonder son imagination en songeant à Chamas.

OceanofPDF.com

16

– Mais, Abram, tout ce que tu me racontes là a déjà été dit dans l'épopée de Gilgamesh, protesta Chamas.

— En es-tu certain ?

— Absolument. Nous l'avons étudiée en classe avec Ili.

— Je t'ai déjà expliqué que les hommes se servent parfois des contes et des épopées pour expliquer les phénomènes qu'ils observent.

— Sans doute, mais finis d'abord de me raconter l'histoire de Noé.

— En réalité, il ne s'agit pas de l'histoire de Noé mais de celle de la colère de Dieu contre les hommes. Tout ce qu'Il voyait sur terre était mauvais, c'est pourquoi Il décida d'exterminer la créature qui lui était le plus chère : l'homme. Mais comme Dieu est miséricordieux, Il fut ému par la bonté de Noé et décida de le sauver.

— C'est pour cela qu'Il lui a ordonné de construire une arche de bois résineux. Je l'ai déjà écrit, fit remarquer Chamas en relisant une des tablettes qu'il avait empilées à côté du palmier contre lequel ils s'étaient adossés. Et j'ai également noté les dimensions : trois cents coudées de long, cinquante de large et trente de haut. Elle comportait trois étages et la porte se trouvait sur un côté.

— Je vois que tu as consigné fidèlement ce que je t'ai dit.

— Bien sûr, mais je t'avoue que cette histoire-là ne me plaît pas autant que celle de la création du monde.

— Et pourquoi cela ?

— J'ai pas mal réfléchi à Adam et Ève, qui se sont cachés car ils avaient honte d'être nus devant Dieu. Et à la malédiction dont le serpent a été frappé pour avoir incité Ève à désobéir.

— Chamas, tu ne peux pas écrire que ce qui te plaît. Dès lors que tu m'as demandé de te raconter l'histoire du monde, il est important que tu saches

que Dieu a voulu punir les hommes en inondant la terre. Mais si tu ne veux pas continuer...

— Oh, mais si ! Bien sûr ! Simplement, l'épopée de Gilgamesh m'est revenue à l'esprit...

L'enfant se mordilla la lèvre, craignant d'avoir offensé Abram.

— S'il te plaît, pardonne-moi. Continue !

— Où en étions-nous déjà ?

Chamas jeta un coup d'œil à la tablette qu'il tenait à la main et lut à haute voix : « Entre dans l'arche, toi et toute ta famille, car je t'ai vu seul juste à mes yeux parmi cette génération. De tous les animaux purs, tu prendras sept paires, le mâle et sa femelle ; des animaux qui ne sont pas purs, tu prendras un couple, le mâle et sa femelle… »

— Écris, ordonna Abram. « (Et aussi des oiseaux du ciel, sept paires, le mâle et sa femelle) pour perpétuer la race sur toute la terre. Car encore sept jours et je ferai pleuvoir sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits et j'effacerai de la surface du sol tous les êtres que j'ai faits. Noé fit tout ce que Yahvé lui avait commandé.

« Noé avait six cents ans quand arriva le déluge, les eaux sur la terre. Noé – avec ses fils, sa femme et les femmes de ses fils – entra dans l'arche pour échapper aux eaux du déluge. (Des animaux purs et des animaux qui ne sont pas purs, des oiseaux et de tout ce qui rampe sur le sol, un couple entra dans l'arche de Noé, un mâle et une femelle, comme Dieu avait ordonné à Noé.) Au bout de sept jours, les eaux du déluge vinrent sur terre.

« En l'an six cent de la vie de Noé, le second mois, le dix-septième jour du moi, ce jour-là jaillirent toutes les sources du grand abîme et les écluses du ciel s'ouvrirent. La pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits. Et Yahvé ferma la porte sur Noé. »

Tout en faisant courir son stylet sur l'argile, l'enfant se représentait les immenses portes du ciel s'ouvrant pour déverser les pluies diluviennes. C'était un peu comme l'eau s'échappant à gros bouillons d'une cruche qui se brise. Chamas continua d'écrire, sans lever les yeux, ce qui lui racontait Abram.

« Les eaux montèrent de plus en plus sur la terre et toutes les plus hautes montagnes qui sont sous tout le ciel furent couvertes. Alors périt toute chair qui se meut sur la terre : oiseaux, bestiaux, bêtes sauvages, tout ce qui grouille sur la terre, et tous les hommes.

« Alors Dieu se souvint de Noé et de toutes les bêtes sauvages et de tous les bestiaux qui étaient avec lui dans l'arche ; Dieu fit passer un vent sur la terre et les eaux désenflèrent. Les sources de l'abîme et les écluses du ciel furent fermées ; – la pluie fut retenue de tomber du ciel et les eaux se retirèrent petit à petit de la terre ; – les eaux baissèrent au bout de cent cinquante jours et, au septième mois, au dix-septième jour du mois, l'arche s'arrêta sur les monts d'Ararat. Les eaux continuèrent de baisser jusqu'au dixième mois et, au premier du dixième mois, apparurent les sommets des montagnes[12]. »

Abram se tut et ferma les yeux. Chamas profita de ce court répit pour souffler un peu. Il écrivait sur les deux faces de chaque tablette, une tâche qui n'avait rien de facile. Quand Abram aurait fini l'histoire de Noé, il lui parlerait des rêves qu'il faisait la nuit et qui le tourmentaient. Il voulait retourner à Ur. Il avait l'impression d'être un étranger à Hâran, bien qu'il fût ici avec son père, sa mère et ses frères. Mais la joie avait déserté leur foyer depuis qu'ils habitaient à la ville. Ses parents étaient presque toujours de mauvaise humeur. Tous regrettaient la fraîcheur de la maison que son père avait construite aux portes d'Ur. La vie de nomade n'avait plus autant d'attrait qu'avant.

— Á quoi penses-tu Chamas ?

— Á Ur.

— Pourquoi ?

— Parce que ma grand-mère me manque. Et Ili aussi.

— Tu n'aimes pas Hâran ? Ici aussi, tu continues d'apprendre des choses.

— C'est vrai, mais ici, tout est différent.

— Que veux-tu dire ?

— Le jour et la nuit, la façon de parler des gens et même le goût des figues.

— Ah, tu es nostalgique !

— C'est quoi, être nostalgique ?

— C'est regretter les choses qu'on a perdues, et parfois même celles qu'on n'a pas connues.

— Je ne veux pas quitter la tribu, mais je ne suis pas heureux ici.

— Nous n'allons pas rester bien longtemps.

— Je sais que Térach est vieux et que c'est toi qui nous mèneras jusqu'à Canaan quand il ne sera plus là. Mais je ne suis pas certain de vouloir aller à

Canaan. Ma mère aussi aimerait bien rentrer à Ur.

Chamas se tut, honteux d'avoir déballé tout ce qu'il avait sur le cœur. Il avait peur qu'Abram n'aille répéter à son père qu'il n'était pas heureux. Comme s'il avait lu dans ces pensées, celui-ci lui dit :

— N'aie crainte, je ne le dirai à personne. Mais il faut que nous trouvions un moyen de te rendre ta joie de vivre.

Soulagé, l'enfant reprit son calame en main pour continuer à écrire sous la dictée d'Abram.

Et c'est ainsi qu'il apprit que Noé lâcha d'abord un corbeau, puis ensuite une colombe pour voir si la terre était asséchée, et qu'il dut en lâcher une autre et une troisième avant qu'elle ne s'en revienne. Et c'est alors que Dieu eut pitié des hommes et dit : « Plus jamais je ne maudirai la terre à cause de l'homme, plus jamais je ne frapperai ce qui est vivant comme je l'ai fait. »

Dieu, expliqua Abram, bénit Noé et ses fils en leur disant d'être féconds et de se multiplier et de remplir la terre. Il fit également cadeau aux hommes de tout ce qui se meut et vit sur terre, ainsi qu'Il leur avait donné l'herbe des pâturages, mais Il leur interdit de manger la viande avec son âme, c'est-à-dire, son sang : « Et sachez-le, je redemanderai le sang de vos âmes à tout animal et à l'homme : à tous je redemanderais l'âme de l'homme. »

— Tu veux dire qu'Il a rendu le Paradis aux hommes ? s'enquit Chamas.

— Non, pas exactement. Même s'Il nous a pardonné et qu'il a replacé l'homme au centre de sa Création en nous donnant tout ce que la Terre a créé ; mais en posant une condition, toutefois. Les hommes et les animaux allaient désormais devoir lutter pour survivre, travailler la terre pour en cueillir les fruits, et les femmes enfanter dans la douleur. Non, Dieu ne nous a pas rendu le Paradis, simplement, il s'est engagé à ne pas nous effacer de la surface de la Terre. Plus jamais les vannes du ciel ne s'ouvriront pour déverser une pluie diluvienne. Mais restons-en là pour aujourd'hui. Le soir commence à tomber. Demain, je te raconterai pourquoi les hommes ne parlent pas tous la même langue et pourquoi ils ne parviennent pas toujours à se mettre d'accord.

L'enfant écarquilla des yeux étonnés. Abram avait raison, on y voyait presque plus. Pourtant il aurait bien aimé continuer.

Mais sa mère allait s'inquiéter s'il ne rentrait pas, et puis son père aurait hâte de voir ce qu'il avait appris à l'école des scribes. De sorte qu'il se leva

d’un bond et, ramassant délicatement ses tablettes, partit en courant vers la maison de pisé où logeait sa famille.

Le lendemain, Abram ne vint pas au rendez-vous qu’il avait fixé à Chamas. Il avait entendu la voix de Dieu et recherchait la solitude. Durant la nuit, il avait été pris de sueurs froides et s’était réveillé en sursaut avec l’estomac noué.

Dès son lever, il avait quitté Hâran et s’était mis à marcher droit devant lui pendant des heures. Á la fin de la journée, il s’était assis dans l’herbe fraîche d’une palmeraie et avait attendu un signe du Seigneur.

Il ferma les yeux et sentit une pointe lui transpercer le cœur lorsque la voix sacrée du Seigneur lui parvint.

« Abram, quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t’indiquerai. Je ferai de toi un grand peuple, je te bénirai, je magnifierai ton nom ; sois une bénédiction !

« Je bénirai ceux qui te béniront, je réprouverai ceux qui te maudiront. Par toi se béniront tous les clans de la terre[13]. »

Il ouvrit les yeux, s’attendant à voir le Seigneur, mais les ombres de la nuit avaient envahi la palmeraie, et la seule lumière était celle de la lune rousse et des étoiles qui brillaient par milliers au firmament.

L’angoisse étreignit à nouveau Abram, la voix de Dieu lui était parvenue avec une telle netteté qu’il sentait encore en lui résonner Ses paroles.

Il savait désormais avec certitude qu’il allait devoir se rendre à Canaan, ainsi que le lui avait ordonné le Seigneur. Mais son destin était déjà tracé avant même qu’il ne quitte Ur, car Térach, qui sentait venir la mort, avait émis le vœu de reposer sur la terre de ses ancêtres, à Hâran. Plus les jours passaient et moins la tribu semblait disposée à quitter Hâran. Il y avait ici de bons pâturages et une cité prospère où il était possible de faire du commerce. Lorsqu’ils étaient venus ici, conformément aux souhaits de Térach, Abram savait qu’ils devraient repartir un jour, et ce jour était arrivé.

Il se sentait le cœur lourd à l’idée de contrarier Térach pour accomplir les desseins du Seigneur.

Son vieux père, qui n’y voyait presque plus et avait du mal à marcher, passait le plus clair de son temps à somnoler et à errer dans les limbes du souvenir en attendant l’angoissant passage dans l’au-delà.

Comment allait-il lui annoncer qu’ils devaient partir ? songea-t-il tandis que les larmes jaillissaient de ses yeux sans qu’il puisse les retenir.

Il aimait ce père qui l'avait guidé tout au long de sa vie et lui avait appris tout ce qu'il savait. C'était en le regardant fabriquer des statues qu'il avait compris que les mains d'un homme ne pouvaient façonner un Dieu.

Térach croyait en Lui, et il avait réussi à semer la graine de la croyance divine dans les âmes de sa tribu, même si cette dernière continuait d'honorer les statues d'argile qui ornaient les sanctuaires.

Abram marchait d'un pas rapide. Il était tard et il devait regagner promptement la maison, car il savait que Sarah guettait son retour.

Curieusement, il avait le sentiment que Térach aussi l'attendait.

Il venait d'entrer dans Hâran lorsqu'il aperçut un homme qui le mena auprès de son père. Durant l'après-midi, lui expliqua-t-il, Térach avait sombré dans un sommeil dont personne ne parvenait à le tirer, et ne faisait que murmurer le nom d'Abram.

Dès qu'il fut à la maison, il ordonna aux femmes et à son frère Nachor de le laisser seul avec le vieil homme. Épuisé par une rude journée de labeur, Nachor ne se fit pas prier. Laissant Térach aux soins d'Abram, il sortit respirer l'air frais de la nuit.

Les autres s'étaient rassemblés pour épier les murmures provenant de la chambre de Térach, et il leur sembla entendre la voix fatiguée du vieillard.

Le lendemain matin, Térach était mort. L'esclave de Sarah, l'épouse d'Abram, alla prévenir Yadine, le père de Chamas, qui se rendit aussitôt chez Térach où étaient réunis Abram, son frère Nachor, leurs épouses respectives, Sarah et Milca et le petit Lot.

Les femmes pleuraient à chaudes larmes en s'arrachant les cheveux, tandis que les hommes se taisaient, la gorge nouée par le chagrin.

Yadine fit appeler son épouse pour qu'elle vienne faire la toilette mortuaire et préparer ainsi le défunt au voyage dans l'au-delà.

Tout comme Ur, la terre d'Hâran était chère au cœur de Térach, car elle avait vu naître un grand nombre de ses ancêtres.

La tribu observa le délai de rigueur avant d'inhumer la dépouille. C'était la saison sèche et la terre était aride et craquelée.

Le chagrin d'Abram se lisait sur ses traits défaits. Térach lui avait non seulement appris tout ce qu'il savait, mais il l'avait aidé à rencontrer Dieu. Jamais il ne l'avait puni quand il se gaussait des divinités d'argile qu'il façonnait pour les seigneurs ou pour le roi.

Térach, tout comme Abram, avait senti la présence de Dieu au fond de son cœur. Á présent, Abram allait devoir prendre la tête de la tribu et la mener vers une terre fertile où elle coulerait des jours heureux.

La terre promise par Dieu.

— Nous allons aller à Canaan, annonça Abram. Préparez-vous à lever le camp.

Les hommes discutèrent ensuite de la route qu'ils allaient suivre. Certains déclarèrent vouloir rester à Hâran, d'autres rentrer à Ur, et d'autres enfin se disaient prêts à suivre Abram où qu'il aille.

Yadine vint trouver son cousin, devenu désormais chef de la tribu.

— Abram, nous n'irons pas avec toi à Canaan.

— Je le sais.

— Tu le sais ? Comment est-ce possible, alors qu'hier encore je ne le savais pas moi-même ?

— Je l'ai vu dans les yeux des tiens. Chamas ne rêve que de rentrer à Ur, ton épouse se languit, elle aussi, de la ville où est restée sa famille, quant à toi, tu préfères aller et venir avec ton clan entre Ur et Hâran pour faire paître ton troupeau. N'y vois aucun reproche. Je comprends ta décision, et je m'en réjouis pour Chamas.

— Tu as raison. C'est la nostalgie que j'ai vue dans les yeux de mon fils qui m'a décidé à rentrer au pays.

— Chamas est appelé à perdurer à travers ses écrits. Il va devenir un bon scribe et un homme juste et sage. Son destin n'est pas celui d'un berger.

— Quand comptes-tu te mettre en route ?

— Pas avant la prochaine lune. J'ai des affaires à régler et, surtout, je ne peux pas m'en aller avant d'avoir achevé le récit que je suis en train de faire à Chamas. Il va devoir expliquer à ceux qui sont restés à Ur et à tous ceux qu'il va croiser durant son existence qui nous sommes, d'où nous venons et quelle est la volonté de Dieu. Nous ne saurions comprendre pourquoi nous devons affronter l'adversité si nous ne savons pas pourquoi le Seigneur nous a créés et qu'elle a été la faute commise par le premier homme et la première femme. Seuls les écrits restent, et avant de partir, je veux que Chamas grave dans l'argile tout ce que j'ai à lui dire.

— Il en sera ainsi. Je vais dire à mon fils de venir te voir et je vais fabriquer un nombre suffisant de tablettes pour qu'il puisse prendre note de tout ce que tu lui dicteras.

Abram s'en fut attendre l'enfant là où ils avaient coutume de se retrouver, à l'extérieur des remparts. Ils s'étaient très peu vus depuis la mort de Térach et Chamas s'approcha avec circonspection. Il réfléchissait à la façon dont il allait exprimer ses condoléances à Abram. Mais c'était peine perdue, car dès qu'il le vit, Abram posa une main sur son épaule et l'invita à s'asseoir à côté de lui.

— Je sens que tu vas me manquer, lui dit Abram.

— Tu ne reviendras jamais à Ur, ni même à Hâran ? demanda Chamas, déçu.

— Non. Le jour où je me mettrai en route, ce sera pour toujours et pour ne jamais revenir. Nous ne nous reverrons plus, Chamas, mais je te porterai toujours dans mon cœur et j'espère que tu ne m'oublieras pas. Tu garderas les tablettes de l'histoire du monde et tu expliqueras aux nôtres ce que je t'ai moi-même expliqué. Il faut qu'ils connaissent la vérité et qu'ils cessent d'adorer des statues d'argile peintes de pourpre et d'or.

Chamas acquiesça en silence. C'était une lourde mission que lui confiait Abram, mais c'était aussi la preuve qu'il lui faisait confiance. Timidement, il demanda si Dieu avait recommencé à lui parler.

— Oui. Il m'a parlé le jour où Il s'apprêtait à rendre Térach à la terre avec laquelle Il a façonné le premier homme. Je dois me soumettre à ses ordres. Il faut que tu saches, Chamas, que ma descendance peuplera les quatre coins de la terre et qu'on dira de moi que je suis le père de la multitude.

— Mais alors, on va t'appeler Abraham – affirma l'enfant tandis qu'un sourire incrédule plissait le coin de ses lèvres. Il savait que Sarah, l'épouse d'Abram ne lui avait pas donné d'enfants.

— Tu as raison. C'est ainsi que m'appelleront les enfants de mes enfants, et les enfants de leurs enfants, et ainsi de suite jusqu'à la fin des temps.

La conviction affichée par Abraham lorsqu'il affirmait qu'il allait donner naissance à de nombreuses tribus, étonna l'enfant, qui le crut, malgré tout. Car il savait qu'il n'avait jamais menti, et qu'il était le seul à pouvoir parler avec Dieu.

— Je vais leur dire à tous qu'ils doivent t'appeler Abraham.

— Et ils t'obéiront. Á présent, prépare-toi, car tu vas devoir écrire. Il y a encore beaucoup de choses que tu dois savoir avant de nous séparer.

Saisissant un calame, Chamas posa une tablette vierge sur ses genoux. Il était prêt à écrire.

— Noé vécut neuf cent cinquante ans et eut trois fils : Sem, Cham et Japhet, qui repeuplèrent la terre avec leurs fils et les fils de ceux-ci. Á cette époque, tous les hommes parlaient la même langue, la langue de Noé.

« Comme les hommes se déplaçaient à l'orient, ils trouvèrent une vallée au pays de Shinéar et ils s'y établir. Ils se dirent l'un à l'autre : "Allons ! Faisons des briques et cuisons-les au feu !" La brique leur servit de pierre et le bitume leur servit de mortier. Ils dirent : "Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour don le sommet pénètre les cieux ! Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersé sur toute la terre !". »

« Or Yahvé descendit pour voir la ville et la tour que les hommes avaient bâties. Et Yahvé dit : "Voici que tous font un seul peuple et parlent une seule langue, et tel est le début de leurs entreprises ! Maintenant, aucun dessein ne sera irréalisable pour eux. Allons ! Descendons ! Et là, confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres[14]." »

— Mais, pourquoi ? se hasarda à demander Chamas. Quel mal y a-t-il à vouloir atteindre le ciel. Á Ur, pour étudier les étoiles, les prêtres grimpent sur des promontoires. Le roi a songé à faire ériger une ziggourat à Safran, non loin d'Ur pour que les prêtres puissent déchiffrer les mystères du Soleil et de la Lune, l'apparition et la disparition des étoiles, les poids et les mesures. Si nous savons que la Terre est ronde, c'est parce qu'ils ont observé le ciel et fait des calculs.

— Tais-toi ! intima Abraham. Tu dois écrire ce que je te dis, sans mettre en doute la parole de Dieu.

Chamas se tut. Il craignait Dieu, ce Dieu d'Abraham et de son clan, qui était capable de lire dans les cœurs et qui s'emportait fréquemment contre les hommes. Allait-Il le punir pour avoir osé penser qu'Il était injuste ?

— Ces hommes, reprit Abraham, entendaient défier le pouvoir de Dieu en construisant une tour dans laquelle ils pourraient se réfugier au cas où Dieu déciderait d'envoyer sur terre un autre châtiment comme le Déluge.

« De sorte que, cette fois, Il décida de brouiller leurs langues afin qu'ils ne puissent plus s'entendre les uns avec les autres. Et c'est depuis lors que chaque clan possède sa langue propre et que les tribus du nord et du sud, de l'est et de l'ouest n'arrivent pas à se comprendre. Et voilà comment, dans

une même ville, on trouve des hommes qui ne se comprennent pas parce qu'ils viennent de pays distincts.

« Le Seigneur ne tolère ni l'orgueil ni l'arrogance. On ne peut pas défier Dieu, ni prétendre s'approcher des limites qu'Il a fixées entre le Ciel et la Terre. »

De nouveau, le soir tomba, et ils durent reprendre le chemin de Hâran. Abraham aida Chamas à rassembler ses tablettes. Arrivés devant chez lui, ils trouvèrent Yadine qui invita Abraham à entrer et à partager avec eux, un repas de pain et de lait.

Les deux hommes parlèrent des voyages qu'ils comptaient entreprendre dans des directions opposées, tout en sachant qu'il y avait peu de chances pour qu'ils soient à nouveau amenés à se revoir.

Yadine voulait abandonner le métier de berger et s'établir définitivement à Ur, où Chamas allait entrer au palais pour devenir scribe. Ili continuerait de lui enseigner le maniement des *bullae* et des *calculi*, pour lequel il avait montré des aptitudes hors du commun durant son séjour à Hâran.

Ces dernières années, Chamas avait beaucoup mûri. Il était devenu un adolescent responsable et conscient que l'apprentissage requérait un effort. D'ailleurs, les scribes de Hâran n'avaient pas la patience de son maître d'Ur, et Chamas avait dû travailler d'arrache-pied sous peine d'être renvoyé de l'école s'il ne se donnait pas à fond à ses études.

Mais malgré son assiduité, il avait encore beaucoup à apprendre pour devenir *dub-sar* (scribe) et ce n'est qu'après des années de métier qu'il pourrait prétendre au grade de *ses-gal* (grand frère) et enfin, reconnaissance suprême, à celui de *um-mi-a* (maître).

Chamas écoutait en silence la conversation des deux hommes et les recommandations qu'ils se faisaient l'un à l'autre.

L'hiver était passé et le printemps commençait à habiller la terre de vert et à teindre le ciel d'un bleu intense. Le moment était venu de se mettre en route.

Abraham et Yadine décidèrent de sacrifier un mouton au moment de la séparation, dans l'espoir de contenter le Seigneur.

— Père, quand allons-nous partir ? demanda l'enfant quand Abraham se fut retiré dans sa tente.

— Tu l'as entendu aussi bien que moi, à la prochaine lune nous lèverons le camp. Mais nous ne serons pas seuls. D'autres membres du clan vont

rentrer à Ur avec nous. Tu es certain que tu ne veux pas suivre Abraham ?

— Non, père. Je veux rentrer à la maison.

— Ta maison est ici.

— Ma maison est celle où j'ai grandi, à Ur. Je me souviendrai d'Abraham, mais il m'a dit que chacun de nous devait suivre le chemin qui est le sien. Il doit faire ce que Dieu lui a ordonné, et je sais qu'il veut que je retourne sur la terre de nos ancêtres. Là-bas, j'ai pour tâche de raconter aux nôtres l'histoire du monde, et de garder précieusement les tablettes sur lesquelles j'ai écrit ce qu'Abraham m'a dicté.

— Tu as choisi ton destin.

— Non, père, je crois que Dieu l'a choisi pour moi. Quand Abraham m'a demandé ce que je voulais faire, j'ai senti au fond de moi que je devais rentrer au pays.

— Et il en va de même pour moi et pour ta mère, mon fils. Elle se languit des siens et je sais qu'elle retrouvera le sourire quand nous serons de retour à Ur. Elle veut mourir là où sont nés et morts ses ancêtres. Notre maison a beau être ici, elle s'y sent comme une étrangère. C'est pourquoi nous devons partir.

Chamas approuva. Il était heureux à l'idée de reprendre bientôt la route. Rompre avec la monotonie était pour lui une nécessité vitale. Ils allaient marcher tout le jour pour ne s'arrêter que le soir venu et planter leurs tentes pendant que les femmes prépareraient à manger et feraient cuire le pain.

Il savourait déjà les baignades dans l'Euphrate et les veillées autour du feu.

Il songea à Abraham et son cœur se serra. Il allait lui manquer. Il savait que son oncle était un homme différent. Il était l'élu de Dieu, qui l'avait choisi pour qu'il devienne le père de nombreuses tribus. Comment ? C'était un mystère, car à ce jour Sarah ne lui avait jamais donné d'enfants.

Mais si Dieu l'avait dit, Chamas était certain qu'il ne pouvait en être autrement.

Il avait écrit l'histoire du monde. La Création de la Terre selon Abraham. Et il était certain que les choses s'étaient passées ainsi.

Sa relation avec Dieu était difficile. Parfois il avait l'impression qu'il était sur le point de comprendre le mystère de la vie, et puis juste au moment où il croyait l'avoir saisi, son esprit s'embrouillait et il était incapable de penser. Du coup, il se perdait en conjectures. Il ne comprenait

pas les desseins de Dieu et sa sévérité envers les hommes, et pourquoi leur désobéissance lui était à ce point intolérable.

Mais ne pas comprendre les desseins de Dieu et lui reprocher intérieurement certaines de ses décisions ne l'empêchaient nullement de croire en Lui.

Sa foi était comme un roc inébranlable.

Son père lui avait recommandé d'être prudent lorsqu'ils seraient de retour à Ur. Il ne devait pas remettre en question l'existence de Enlil, le père de tous les dieux, ni celle de Mardouk, ni celle de Tiamat, ni celle de toutes les autres divinités.

Chamas savait qu'il était difficile de parler d'un Dieu qui n'avait pas de visage, un Dieu qu'on ne pouvait voir ou sentir que dans son propre cœur.

De sorte qu'il allait se montrer circonspect, et ne chercherait pas à imposer ses convictions.

Il allait d'abord devoir planter la graine de la foi dans le cœur de ceux qui l'écouteraient, et attendre que celle-ci germe.

Le jour des adieux arriva. Peu avant l'aube, dans la fraîcheur du matin naissant, Abraham et sa tribu, Yadine et les siens se préparèrent à partir. Tandis que les femmes chargeaient les ânes, leurs enfants à peine réveillés s'ébattant autour d'elles.

Chamas attendait impatiemment qu'Abraham vienne lui parler et son cœur bondit de joie quand ce dernier lui fit signe de s'approcher.

— Viens. Il nous reste un peu de temps avant le départ, profitons-en, lui dit Abraham.

— Maintenant que le moment approche, je sens combien tu vas me manquer, lui dit Chamas.

— Oui, nous allons beaucoup penser l'un à l'autre. Et maintenant, je te le répète : prends bien soin de l'histoire de la Création. Ce que je t'ai raconté, c'est ainsi que Dieu a créé toute chose. Nous autres, humains, avons tendance à oublier que nous sommes le souffle de Dieu et à nous imaginer que nous n'avons pas besoin de Lui. Et parfois nous lui reprochons de ne pas être présent quand nous avons besoin de Lui.

— C'est vrai, cela m'arrive à moi aussi.

— Comment pourrions-nous comprendre les voies du Seigneur ? Nous qui sommes faits d'argile, comme ces divinités que nous avons façonnées, Térach et moi. Nous marchons, nous parlons, nous sentons parce qu'Il nous

a insufflé la vie, et Il peut nous l'ôter quand il le veut, tout comme j'ai moi-même détruit les taureaux ailés que les autres vénèrent comme des dieux.

« Nous ne pouvons pas Le comprendre, et encore moins Le juger. Je ne peux pas répondre à tes questions pour la bonne raison que je n'ai pas les réponses. Je sais seulement qu'il n'y a qu'un seul Dieu tout-puissant, qui nous a créés et nous a condamnés à mourir après nous avoir laissé libres de choisir.

— Que Dieu t'accompagne partout où tu iras, Abraham.

— Et qu'il t'accompagne, toi aussi. Il voit tout et sait tout.

— Avec qui vais-je pouvoir parler de Dieu ?

— Avec ton père, Yadine, qui le porte dans son cœur. Avec le vieux Joab, avec Zabulon, et avec tous ceux qui vont faire le voyage, et avec un grand nombre de ceux qui sont restés à Ur.

— Mais qui me guidera ?

— Il arrive un moment dans la vie où nous devons trouver en nous-mêmes la force de choisir. Tu as ton père à tes côtés. Tu peux compter sur son amour et sa sagesse. Fais-le, il saura t'aider et il trouvera les réponses aux questions qui assaillent ton cœur.

Ils entendirent la voix de Yadine qui les appelait. Chamas sentit sa gorge se nouer et il dut prendre sur lui pour ne pas pleurer. Maintenant qu'il était presque un homme, tous se seraient moqués de lui s'il fondait en larmes. Abraham et Yadine échangèrent une accolade. Ils étaient émus car ils savaient qu'ils ne se reverraient plus jamais. Après avoir échangé les dernières recommandations, ils se souhaitèrent une vie heureuse.

Abraham serra ensuite Chamas dans ses bras, et l'enfant laissa échapper malgré lui une larme qu'il écrasa aussitôt avec son poing.

— Il ne faut pas avoir honte. Il est normal d'avoir de la peine quand on quitte ceux qu'on aime. Moi aussi, j'ai les larmes aux yeux, même si j'arrive à les retenir. Je ne t'oublierai pas, Chamas. N'oublie jamais que grâce à toi les hommes vont connaître l'histoire du monde et qu'ils la raconteront à leurs enfants et ainsi de suite jusqu'à la fin des temps.

Abraham donna enfin le signal du départ, et le cortège s'ébranla. Au même moment, Yadine leva la main pour indiquer aux siens qu'il était temps de partir. Les deux familles prenaient chacune une direction opposée. Certains tournaient la tête et agitaient la main pour un dernier au revoir. Chamas regarda dans la direction d'Abraham dans l'espoir qu'il se

retournerait, mais il marchait d'un pas décidé en regardant droit devant lui. Ce n'est qu'une fois à la hauteur de la palmeraie où ils avaient coutume de se retrouver qu'il fit une courte halte pour jeter un regard en arrière. Il sentit les yeux de Chamas sur lui et se retourna, sachant que l'enfant attendait ce dernier signe d'adieu. Ils étaient trop éloignés pour pouvoir se voir, mais chacun savait que l'autre le regardait.

Le soleil était déjà haut dans le ciel. Un jour nouveau venait de se lever.

OceanofPDF.com

17

— Madame ! Madame !

Les cris des gardes du corps tirèrent brusquement Clara de sa rêverie.

Que se passe-t-il, Ali ?

— Le chef du village est furieux. Il fait nuit, le dîner est prêt et ces dames vous attendent.

— Je viens, dit-elle en se levant et en époussetant ses vêtements couverts de poussière.

Elle ne se sentait pas du tout d'humeur à faire la conversation avec le chef du village ou sa famille. Elle avait envie de savourer la solitude de ce lieu où régnerait bientôt une activité fébrile.

Chamas hantait ses rêveries. Elle l'avait doté d'un visage et d'une voix et avait même l'impression d'entendre le bruit de ses pas. Sans doute était-ce un scribe débutant, d'où son écriture hésitante. Mais ce devait aussi être une personne hors du commun, particulièrement douée et proche du patriarche Abraham pour que ce dernier ait daigné lui narrer l'histoire de la Création.

Mais quelle idée Abraham se faisait-il de la Genèse ? Son récit n'était-il qu'un amalgame de différentes légendes mésopotamiennes ?

C'était un nomade, chef de tribu. Or, il était bien connu que les tribus adoptaient de nouvelles coutumes au hasard de leurs pérégrinations, et que leurs légendes et leurs croyances finissaient pas se mélanger.

Il était évident que le Déluge, tel que raconté par les Hébreux dans la Bible, avait un lien avec la légende de Gilgamesh.

La maison d'Alfred Tannenberg, au Caire, était située dans le quartier résidentiel d'Héliopolis où vivaient toutes les huiles du gouvernement.

Depuis les fenêtres de son bureau, on apercevait une rangée d'arbres parmi lesquels déambulaient des hommes chargés de monter la garde.

Avec l'âge, Tannenberg était devenu tellement méfiant qu'il ne faisait même plus confiance à ses amis, des hommes pour qui il aurait jadis donné sa vie, et qui en auraient fait autant pour lui.

Mais pourquoi diable s'obstinaient-ils à vouloir s'approprier la *Bible d'argile* alors qu'il était prêt à leur donner tout ce qu'il possédait en échange de ces tablettes ? Sa petite-fille avait de quoi vivre dans l'aisance jusqu'à la fin de ses jours. Ce n'était pas une question d'argent, mais de respectabilité.

Car il était inutile de se leurrer : le monde dans lequel ils avaient vécu était en train de s'effondrer, ainsi que l'attestaient les renseignements que lui faisait parvenir George depuis un an. Depuis le 11 septembre 2001 le monde avait cessé de tourner rond.

D'un côté les États-Unis avaient besoin d'un adversaire pour pouvoir contrôler les sources d'énergie, et de l'autre les Arabes s'imaginaient que pour sortir de la misère et se faire respecter ils devaient employer la force. En fin de compte, leurs intérêts se complétaient. Ils voulaient la guerre, et ils l'avaient eue, et lui, Alfred Tannenberg, se démenait au milieu de toute cette effervescence et se tenait prêt, comme toujours, à faire des affaires. Sauf que cette fois-ci il ne lui restait que quelques mois à vivre et qu'il se faisait du mauvais sang pour sa petite-fille dont l'avenir n'était ni à Bagdad ni au Caire. Ahmed, le mari de Clara, le savait bien. Raison pour laquelle il cherchait à fuir. Sauf qu'il était hors de question que sa petite-fille devienne une réfugiée politique, honnie de tous, non seulement parce qu'elle était irakienne, mais parce que, tôt ou tard, on apprendrait qui elle était vraiment. La seule façon d'échapper à l'opprobre était de pouvoir revendiquer la découverte de la *Bible d'argile* et d'acquérir ainsi une certaine respectabilité dans les cercles de l'archéologie. Mais George ne voulait rien savoir, pas plus que Frankie ou Enrique, du reste, qui étaient pourtant eux aussi des pères de famille. De sorte qu'il se retrouvait seul contre tous, et comme si cela ne suffisait pas, il ne lui restait que très peu de temps à vivre.

Il relut attentivement le bilan médical. Les médecins voulaient l'opérer à nouveau pour tenter d'extirper la tumeur qui lui rongeait le foie. Mais il était hors de question qu'il repasse entre les mains des chirurgiens, d'autant que ceux-ci ne pouvaient lui garantir aucun résultat. Pire même son cœur risquait de lâcher pendant l'opération. Or, depuis quelque temps il souffrait de tachycardie et d'hypertension. Son unique souci était de vivre

suffisamment longtemps pour aider Clara à découvrir la *Bible* de Safran avant que les Américains ne passent à l'offensive.

Soudain on frappa à la porte. Le majordome lui annonça que Yassir et un homme du nom de Mike Fernandez étaient arrivés.

Tannenberg se leva pour accueillir ses visiteurs. Yassir le salua d'un petit mouvement de tête et d'un léger rictus qui ressemblait à une grimace. Il ne lui avait pas pardonné l'humiliation qu'il lui avait infligée la dernière fois qu'ils s'étaient vus. Mais Alfred n'avait nullement l'intention de lui faire des excuses.

Il savait que Yassir allait chercher à le poignarder dans le dos dès qu'il serait certain que l'affaire qu'ils avaient en cours ne pouvait plus lui échapper. Le tout était de rester sur ses gardes pour pouvoir esquiver le coup à temps.

Mike Fernandez toisa le vieil homme. La vigueur avec laquelle Alfred lui serra la main le surprit, et il eut la désagréable impression de se trouver face à un être profondément malfaisant. Même si lui-même n'était pas un saint. Depuis qu'il était au service de Dukais, il trempait dans des affaires dont sa mère aurait rougi, la pauvre femme, si elle avait vécu. Mais malgré toutes ces années passées à traficoter, il arrivait encore à distinguer le bien du mal, et il sentait au plus profond de lui-même que ce vieillard était le mal incarné.

Le majordome entra dans le bureau avec un plateau de rafraîchissements qu'il déposa sur la table basse autour de laquelle les trois hommes avaient pris place. Dès qu'il eut quitté la pièce, Alfred entra dans le vif du sujet.

— Quel est votre plan ? demanda-t-il à Fernandez sans préambule.

— J'aimerais aller jeter un coup d'œil à la frontière du Koweït et de l'Irak, et inspecter divers points de la frontière jordanienne et turque. J'aimerais savoir de quelles infrastructures nous allons disposer là où nous avons décidé de déployer nos hommes, et, surtout, quelles sont les solutions de repli. Je connais une compagnie spécialisée qui exporte des balles de coton depuis l'Égypte jusqu'en Europe. Elle pourrait nous servir de couverture.

— Et quoi d'autre ? s'enquit sèchement le vieillard.

— Vous allez diriger les opérations, pendant que je serai sur le terrain. C'est pourquoi j'ai besoin de faire un repérage.

— Je vais vous dire par où, précisément, les hommes devront passer pour entrer et sortir d'Irak. Il y a des années que nous empruntons ces pistes au nez et à la barbe des Irakiens, des Turcs, des Jordaniens et des Koweïtiens. Nous connaissons le terrain comme notre poche. Vous vous chargerez de vos hommes, mais au lancement de l'opération ce seront les miens qui passeront à l'action, ce seront eux qui entreront et sortiront d'Irak.

— Ce n'est pas ce qui était prévu.

— Ce qui était prévu, c'était d'entrer et de sortir aussi vite que possible et sans se faire remarquer. Je crains que vous ne puissiez pas vous fondre dans le paysage, et je doute fort que les hommes de Paul soient capables de le faire. Un seul coup d'œil suffit pour voir que vous n'êtes pas d'ici. Si on vous arrêtait, toute l'opération tomberait à l'eau. Mais nous, nous pouvons entrer et sortir car nous passons inaperçus, alors que vous et vos hommes seriez aussi visibles que la statue de la Liberté. Vous pourrez placer quelques gars en divers points stratégiques que je vous indiquerai. Quant à cette compagnie d'import-export de coton, je la connais – elle m'appartient – mais elle ne me semble pas convenir pour ce genre d'affaire. Ce qu'il nous faut c'est une autorisation de nos amis de Washington pour pouvoir emprunter les appareils militaires stationnés sur les bases du Koweït et de la Turquie et qui font escale en Europe. Une fois là-bas, nous nous chargerons du reste. Vos hommes et vous voyagerez à bord de ces avions, pas les miens. Que chacun se contente d'agir sur son propre terrain, et les moutons seront bien gardés.

— Et c'est vous qui décidez quel est le meilleur terrain pour les uns ou les autres ?

— Vous savez, quand on voyage dans le désert, on se laisse toujours surprendre par les Bédouins. On a l'impression d'être seul, et soudain, on lève les yeux et ils sont devant vous. Comment ils sont arrivés là et depuis combien de temps ils vous suivaient, c'est un mystère.

— Vos hommes sont des Bédouins ?

— Mes hommes sont nés ici, sur cette terre aride et ils savent ce qu'ils ont à faire, à quel endroit et comment s'y rendre. Ils passent totalement inaperçus que ce soit à Bagdad, Bassora, Mossoul, Kairah ou Tikrit. Ils sont aussi à l'aise sur ce terrain que vous pouvez l'être dans votre salon. Nous avons toujours procédé ainsi. Je suis ici sur mon territoire et il est hors de question que nous changions quoi que ce soit à notre mode de

fonctionnement. Á moins que ces messieurs de Washington aient complètement perdu la tête ?

— Pas du tout, seulement ils exigent de contrôler l'opération.

— Contrôler l'opération ? Je m'en charge.

— Vous la dirigez, sans l'ombre d'un doute, mais ils veulent que des hommes à eux participent.

— Je crains fort que nous ne devions tout annuler s'ils refusent de se plier à mes conditions. Ils savent très bien, au demeurant, que sans moi vous ne pourriez pas franchir une seule frontière.

— Je vais parler à Dukais.

— Tenez, le téléphone est là.

Mike Fernandez ne fit pas un geste. Il avait essayé de forcer la main de Tannenberg parce qu'il ne voulait pas jouer un rôle de simple exécutant.

Mais il savait que Dukais serait furieux s'il l'appelait, car ce dernier lui avait clairement dit qu'il devait suivre à la lettre les ordres d'Alfred.

— Je l'appellerai plus tard, répondit Mike Fernandez, surpris par la dureté affichée par le vieillard.

— Comme vous voudrez, mais sachez que j'ai horreur qu'on me force la main et que ceux qui s'y sont essayés en ont été pour leur frais.

Fernandez ne répondit rien. Il était clair qu'Alfred Tannenberg n'était pas prêt à lui céder ne serait-ce qu'une miette de ses prérogatives.

Le mieux qu'il avait à faire était d'accepter la situation. Car, tout bien considéré, Tannenberg avait raison : il ne connaissait pas le terrain et l'opération était condamnée à l'échec si lui ou l'un des siens venait à être arrêté. Après tout, si d'autres voulaient courir ce risque, c'était leur problème.

Après cela, Tannenberg lui exposa une heure durant la stratégie qu'il comptait adopter. Au moyen d'une carte d'état-major, il lui montra les points où il devait déployer ses hommes et quels déplacements effectuer et dans quelles directions pour rallier les bases américaines du Koweït et de Turquie, la route pour rejoindre Amman et même un itinéraire bis pour rentrer en Égypte.

— Et vos hommes à vous, monsieur Tannenberg, par où vont-ils entrer ?

— Ce n'est pas votre problème. Si je vous le disais, ce serait comme de l'annoncer sur Internet.

— Vous n'avez pas confiance en moi ? s'étonna Fernandez.

— Ni en vous ni en personne. Mais dans le cas présent, il ne s'agit pas de confiance. Vous allez faire part de mon plan à Paul Dukais, et si je vous dis par où mes hommes comptent passer, vous allez logiquement l'en informer. Or, je ne veux pas que l'information soit divulguée. Mon travail consiste à franchir les frontières du Moyen-Orient sans me faire remarquer, mon vieux. Vous en savez déjà bien assez avec ce que je viens de vous dire. Vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage.

Mike s'attendait à une telle réponse ; il savait que Tannenberg se montrerait inflexible et qu'il n'obtiendrait rien de lui. Mais il insista malgré tout.

— Il n'empêche que vous m'avez donné les coordonnées sur lesquelles mes hommes vont devoir se caler...

— En effet, mais si vous vous imaginez pouvoir déduire quoi que ce soit de ce renseignement, vous vous leurrez.

— Bien, je vois que nous allons avoir du mal à travailler ensemble, monsieur Tannenberg.

— Vous vous trompez, ce sera très facile, au contraire. Je ne veux qu'une chose : que chacun fasse ce qu'il a à faire. Vous faites votre travail, moi je fais le mien, et tout ira pour le mieux. Nous ne sommes pas en train d'organiser un circuit touristique, de sorte que je n'ai pas besoin que vous me disiez comment vos supérieurs entendent convaincre ces messieurs du Pentagone de leur prêter des avions, de même que je n'ai pas à vous dire combien d'hommes je compte mettre dans cette opération ni où je vais les déployer. En revanche, je vais vous dire de combien d'hommes vous allez avoir besoin.

— Vraiment ? demanda l'ex-colonel des bérets verts avec un petit sourire ironique.

— Parfaitement, pour la bonne et simple raison que vous ne savez même pas comment rallier les bases militaires américaines depuis les points que je vous ai indiqués. C'est pourquoi je vais devoir nommer un détachement qui va se charger d'escorter vos hommes, et surtout s'assurer que tout marche comme prévu.

— Et combien d'hommes dois-je amener avec moi ?

— Pas plus d'une vingtaine, si possible capable de parler une autre langue que l'anglais.

— Vous voulez dire l'arabe ?

— Exactement.

— Je crains que sur ce plan, nous ne puissions vous satisfaire...

— Débrouillez-vous.

— Je vais en toucher un mot à Dukais.

— Il sait à quels critères doivent répondre les hommes de cette mission, c'est pour cela qu'il vous a choisi.

***

Á leur descente d'avion, à Amman, ils sentirent le souffle brûlant du désert. Marta souriait, ravie d'être de retour en Orient. Mais Fabian, oppressé par la chaleur, se hâta de regagner le terminal.

Ils attendaient leurs bagages devant le tapis roulant quand un homme grand et brun s'approcha d'eux et dit dans un espagnol excellent :

— Monsieur Tudela ?

— Oui, c'est moi...

L'homme lui tendit une main ferme et résolue.

— Mon nom est Haydar Annassir. C'est Ahmed Husseini qui m'envoie.

— Ah ! répondit Fabian, laconique.

Marta, nullement offensée qu'Haydar ne l'ait pas saluée, lui tendit la main à son tour.

— Je suis le professeur Gomez, enchantée.

— Bienvenue, professeur, répondit Haydar Annassir en exécutant une petite courbette en même temps qu'il lui serrait la main.

— Madame Tannenberg n'est pas ici ? s'étonna Marta.

— Non, elle est déjà à Safran. Bien, mais avant de songer à la rejoindre, nous devons passer la douane. Donnez-moi, s'il vous plaît, tous les reçus correspondants aux bagages que vous avez amenés avec vous. Je vais m'occuper de les faire viser puis charger dans les camions.

— Nous allons directement à Safran ? s'enquit Fabian.

— Non, je vous ai réservé une chambre au Marriot. Demain nous passerons la frontière pour nous rendre à Bagdad et de là nous prendrons un hélicoptère pour Safran. Si tout va bien, vous devriez avoir rejoint madame Tannenberg d'ici deux jours.

Grâce à Haydar, les formalités douanières s'effectuèrent sans encombre. Après s'être assurés que tous les bagages et le matériel avaient été chargés à bord des trois camions qui attendaient dans la zone de déchargement, ils se

rendirent à l'hôtel. Haydar leur dit qu'il reviendrait les voir à l'heure du dîner, mais qu'entre-temps, s'ils le souhaitaient, ils pouvaient se reposer.

— Que penses-tu du personnage ? demanda Fabian plus tard, lorsqu'ils descendirent prendre un verre au bar.

— Plutôt courtois et efficace.

— Et son espagnol est excellent de surcroît.

— Oui, il a certainement étudié en Espagne. Ce soir nous lui demanderons à quelle fac il est allé.

— Tu as vu comme il t'a ignorée, au début ?

— Oui, il s'est adressé à toi, parce que tu es un homme. Mais ça lui passera.

— Je m'attendais à ce que tu le remettes à sa place avec une réflexion dont tu as le secret.

— Mais, non, voyons. Il ne l'a pas fait pour m'offenser mais parce qu'il a été éduqué comme ça. Et ne va surtout pas t'imaginer que vous valez mieux, s'esclaffa Marta.

— Non, mais nous nous sommes repris en main et nous avons fait un effort considérable pour nous hisser à la hauteur des nanas, qui sont en fait des surhommes, c'est bien connu.

— Absolument, c'est à sa sœur que pensait Nietzsche quand il a pondu sa théorie sur le surhomme. Non, mais, blague à part, quand je viens en Orient, je sais à quoi m'attendre sur ce plan-là. D'ici quelques jours il se rendra à l'évidence et comprendra que c'est moi qui commande.

— Je vois, tu as décidé de prendre le pouvoir. Merci de m'en avoir informé.

Ils continuèrent de plaisanter en sirotant leur whisky, et à huit heures et demie tapantes Haydar Annassir parut, ainsi qu'il le leur avait annoncé. Marta l'examina de la tête aux pieds tandis qu'il traversait le bar pour venir à leur rencontre. Il portait un costume bleu marine bien coupé et une cravate Hermès à motif d'éléphants. La cravate avec les éléphants, c'est limite, mais il a de la classe et il est plutôt mignon, songea Marta en réprimant un sourire pour ne pas déconcerter l'homme qui était visiblement mal à l'aise en présence des deux étrangers. Il les emmena dîner dans un quartier huppé, fréquenté presque exclusivement par des Occidentaux. Les hommes d'affaires de passage dans la capitale hachémite ou les politiciens jordaniens avaient pour habitude de dîner ici.

Fabian et Marta laissèrent à Haydar le soin de composer le menu avec l'aide du maître d'hôtel, sans laisser deviner un instant qu'ils parlaient l'arabe.

— Je suis curieux de savoir où vous avez appris à parler espagnol, demanda Fabian.

La question eut l'air de déranger Haydar, mais il répondit poliment :

— J'ai fait une licence d'Économie à l'université Complutense de Madrid. Le gouvernement espagnol s'est toujours montré généreux envers les étudiants jordaniens. J'ai vécu six ans à Madrid en tant que boursier.

— Quand cela ? s'enquit Marta.

— Il y a une quinzaine d'années.

— Une époque intéressante, insista Marta dans l'espoir que Haydar allait se décider à parler.

— Oui, j'ai connu la fin de la Transition, et le premier gouvernement socialiste.

— Ça ne nous rajeunit pas ! s'exclama Fabian.

— Mais, dites-moi, vous travaillez pour madame Tannenberg ? demanda Marta sans ambages.

— Non, pas exactement. Je travaille pour son grand-père. Je dirige les bureaux de monsieur Tannenberg à Amman, répondit Haydar visiblement gêné.

— Monsieur Tannenberg est archéologue ? poursuivit Marta, passant outre le trouble du Jordanien.

— Il est dans les affaires.

— Ah ! J'avais cru comprendre qu'il avait lui-même découvert il y a des années les tablettes de Hâran qui ont causé un tel émoi au sein de la communauté scientifique, renchérit Fabian.

— Je suis navré, mais je ne suis pas au courant. Je travaille pour lui mais je ne lui connais pas d'autre activité que celle d'homme d'affaires, insista Haydar.

— Et serait-il indiscret de vous demander de quel type d'affaires s'occupe monsieur Tannenberg ?

La question de Marta prit Haydar de court. Il ne s'attendait visiblement pas à un tel interrogatoire.

— Les affaires de monsieur Tannenberg sont assez diversifiées. C'est un homme respecté et respectable et, par-dessus tout, très discret, répondit

Haydar avec une pointe d'humeur.

— Sa petite-fille est-elle connue en Irak pour ses travaux d'archéologie ? demanda Marta sans désarmer.

— Je ne la connais pour ainsi dire pas. Je sais que c'est une personne sérieuse et qu'elle est l'épouse d'un professeur réputé de l'université de Bagdad. Mais j'imagine que vous pourrez lui poser toutes ces questions quand vous la rencontrerez, à Safran.

Fabian et Marta échangèrent un regard, et convinrent tacitement de ne pas insister. Ils s'étaient montrés particulièrement discourtois avec leur hôte.

En Orient, questionner de façon aussi directe son interlocuteur pouvait passer pour un affront.

— Vous viendrez avec nous à Safran ? demanda Fabian.

— Je serai à votre disposition tout le temps que durera le chantier. Mais je ne sais pas encore si je vais devoir séjourner à Safran ou à Bagdad. J'irai là où ma présence sera requise.

Lorsqu'il les laissa devant la porte de l'hôtel, Haydar leur rappela qu'il passerait les chercher le lendemain matin à cinq heures. Les camions qui transportaient l'équipement étaient déjà en route pour Safran.

Une fois devant la porte de l'ascenseur, Fabian dit à Marta :

— Je crois qu'on lui a un peu mis la pression.

— Oui, il m'a tout l'air d'avoir passé un sale quart d'heure. Mais tant pis. Je veux savoir quand et comment ce Tannenberg a entrepris des fouilles à Hâran. Car tu sais peut-être que j'ai moi aussi j'ai participé à des fouilles dans cette zone. Avant de partir, j'ai fait le recensement de toutes les expéditions archéologiques qui se sont rendues là-bas, mais je n'ai retrouvé nulle part le nom de Tannenberg.

— Va savoir. Si ça se trouve, le vieux tocard n'a jamais fait de fouilles ailleurs que dans son jardin. Il a peut-être même racheté les tablettes à un pilleur de ruines.

L'idée m'a effleurée, moi aussi. Mais il n'empêche que je suis comme Yves, intriguée par le grand-père de Clara Tannenberg.

Le voyage à Bagdad se révéla épuisant à cause de la chaleur. La ville avait l'aspect d'une cité assiégée. Partout la misère était visible, comme si, du jour au lendemain, la bourgeoisie prospère avait déserté la capitale

irakienne. Dans l'hélicoptère, malgré les soins attentifs de Fabian, Marta fut prise de nausées et rendit tripes et boyaux.

En arrivant à Safran, elle était livide et épuisée, mais elle décida de prendre sur elle, consciente qu'elle n'allait pas pouvoir se reposer avant plusieurs heures.

Á sa grande surprise Clara Tannenberg était brune, de taille moyenne, avec un teint couleur de cannelle et des yeux d'un bleu métallique. Elle était belle. D'une beauté naturelle. Clara jaugea elle aussi Marta.

Elle devait avoir dépassé la quarantaine. Il émanait d'elle une assurance de femme occidentale qui a travaillé dur pour réussir et qui n'a pas l'habitude de se laisser commander. C'était une grande femme élancée et séduisante. Chevelure noire, lisse et coupée au carré, yeux bruns et ongles parfaitement manucurés.

Clara observait toujours les mains des femmes, ainsi que sa grand-mère qui le lui avait appris. C'était à ses mains qu'on savait si une femme travaillait ou non. Et elle avait toujours suivi son conseil.

Les mains d'une femme étaient le reflet de son âme et de sa condition sociale. Celles de Marta étaient longues et fines, avec les ongles passés au vernis transparent qui leur conférait un certain éclat.

Après les politesses de rigueur, elle les informa que les camions étaient arrivés et attendaient d'être déchargés.

— Vous avez la possibilité de loger chez l'habitant ou dans des tentes si vous préférez. Nous avons également commencé à construire plusieurs maisons en pisé. Oh, toutes simples, selon la technique utilisée en Mésopotamie depuis des siècles et qui prévaut encore de nos jours dans les campagnes. Certaines sont prêtes, mais il manque encore la literie et le mobilier qui devraient arriver d'ici deux jours. Ce n'est pas le grand luxe, mais j'espère que vous ne manquerez de rien.

— Serait-il possible d'aller jeter un coup d'œil aux environs ? demanda Fabian.

— Vous voulez parler du site où nous avons découvert les ruines ? s'enquit Clara.

— Absolument, répondit Fabian en dardant sur elle son plus beau sourire.

— Bien, je vais faire transporter vos bagages jusqu'à votre logement, puis nous irons à pied jusqu'au palais. C'est à deux pas et comme il ne fait pas trop chaud…

— Si cela ne vous ennuie pas, intervint Marta, j'aimerais mieux y aller en voiture. Pour tout vous dire, j'ai mal supporté les secousses de l'hélicoptère et je ne me sens pas très vaillante.

— Vous préférez rester ici pour vous reposer ? s'enquit Clara.

— Non, mais j'aimerais bien boire un verre d'eau et souffler un peu, et si possible ne pas avoir à marcher, implora Marta.

Clara donna des ordres, et en un clin d'œil, les bagages de Marta étaient expédiés chez le chef du village et ceux de Fabian dans la maison voisine.

Après s'être rafraîchie, Marta rejoignit les autres et ils montèrent à bord d'une jeep qui les emmena sur le site où ils allaient passer les mois à venir. Fabian sauta en marche sans attendre l'arrêt complet du véhicule, puis s'approcha en hâte du site et entreprit de faire le tour des ruines qui avaient été mises au jour. Il prit quelques instants pour inspecter le cratère laissé quelques mois plus tôt par l'explosion d'une bombe.

— Je vois que vous avez commencé à déblayer le terrain, commenta-t-il.

— Oui, nous avons de bonnes raisons de penser que nous nous trouvons sur le toit d'un édifice et que ce qu'on aperçoit ici, à travers cette brèche, serait une salle qui servait à entreposer des tablettes ; raison pour laquelle nous avons trouvé une grande quantité de débris d'argile. Ce qui laisse à penser que nous sommes en présence d'un temple-palais, expliqua Clara.

— Il n'est nulle part fait mention de l'existence d'un tel temple aux environs immédiats d'Ur, objecta Fabian.

— Sans doute, mais je vous rappelle, professeur, que c'est justement ce qui fait la valeur d'une découverte : l'absence d'indices attestant son existence. Si nous avions la possibilité de fouiller l'Irak de long en large, nous trouverions des dizaines de ces temple-palais qui tenaient lieu de centres administratifs aux Mésopotamiens, poursuivit Clara.

Marta, de son côté, s'était éloignée pour pouvoir prendre du recul et avoir une vue d'ensemble du site. Fabian et Clara la regardaient aller et venir sans l'interrompre.

— C'est votre épouse ? demanda Clara.

— Marta ? Non. Nous sommes tous les deux professeurs d'archéologie dans la même université. La Complutense de Madrid. Et elle a une grande expérience des fouilles. Il se trouve qu'il y a quelques années, elle a entrepris des fouilles du côté de Hâran, où votre grand-père a découvert ces mystérieuses tablettes, je crois ?

Clara acquiesça en silence. Son grand-père lui avait formellement interdit de divulguer la moindre information le concernant. Et même s'ils insistaient pour connaître les détails de son séjour à Hâran, elle resterait coite. De sorte qu'elle décida de changer de sujet de conversation.

— Il faut que vous ayez eu beaucoup de courage pour venir en Irak en pareilles circonstances. Je vous tire mon chapeau.

— Espérons que tout va bien se passer. Ça ne va pas être facile de travailler dans l'urgence.

— Oui, nous autres Irakiens nous nous attendons à tout moment à ce que Bush s'en prenne à Saddam.

— Et vous avez raison. Il vous a déclaré la guerre et dès qu'il aura réuni toutes les forces nécessaires il passera à l'attaque. C'est-à-dire d'ici six à sept mois environ.

— Mais pourquoi l'Espagne soutient-elle les États-Unis contre l'Irak ?

— Il ne faut pas confondre l'Espagne et son gouvernement. Les Espagnols sont majoritairement opposés à la guerre. Nous ne partageons pas le point de vue de Bush.

— Dans ce cas, pourquoi ne vous révoltez-vous pas ?

Fabian partit d'un éclat de rire.

— Vous ne manquez pas d'humour. Vous parlez de révolte alors que vous-mêmes vivez sous la botte de Saddam ? Écoutez, je ne suis pas d'accord avec la politique de mon gouvernement et pas seulement vis-à-vis de l'Irak. Mais mon gouvernement à moi est démocratique. Ce qui veut dire qu'il est toujours possible d'en changer en votant.

— Mais les Irakiens sont attachés à Saddam, affirma Clara.

— C'est faux, et le jour où il tombera, parce qu'il va tomber, c'est certain, il n'y aura qu'une poignée de privilégiés pour prendre sa défense. Les gens se taisent, mais ils ne l'aiment pas. Ils souffrent en silence. La seule chose qui restera gravée dans les mémoires, après sa chute, c'est sa sauvagerie. Et que les choses soient claires. Ce n'est pas parce que nous sommes opposés à la guerre que nous soutenons le régime de Saddam. Saddam est un dictateur sanguinaire qui n'a pas hésité à éliminer tous ceux qui ont osé lui tenir tête, à commencer par les Kurdes. Il incarne tout ce que déteste un démocrate.

« Et d'ailleurs peu nous importe ce qu'il adviendra de Saddam. Nous sommes contre la guerre parce que nous trouvons injuste que des milliers

d'hommes perdent leur vie pour qu'on en élimine un seul. Et surtout parce que c'est une guerre sale, dont le véritable motif est le pétrole irakien. L'Amérique veut contrôler les sources énergétiques parce qu'elle redoute la concurrence du géant chinois ! Mais j'insiste : ceux qui sont contre la guerre abhorrent Saddam.

— Vous ne m'avez pas demandé si j'étais pour ou contre, lui fit remarquer Clara sur un ton de reproche.

— Peu m'importe de quel bord vous êtes. Que voulez-vous faire ? Me dénoncer à ces soldats pour qu'ils m'arrêtent ? J'imagine que si vous vivez bien en Irak, c'est parce que vous êtes dans les petits papiers de Saddam. Nous ne pourrions pas entreprendre ces fouilles si votre grand-père n'était pas un homme influent. En tout cas, n'allez surtout pas vous imaginer que nous sommes venus ici pour apporter notre soutien à Saddam ou chanter les louanges du régime. C'est un dictateur, et cela nous répugne profondément.

— Mais, malgré cela, vous êtes venus.

— Oui, et si nous parvenons à éviter l'affrontement politique, nous pourrons mener les fouilles jusqu'au bout. Mais la situation est particulièrement tendue et, croyez-moi, la décision de venir ici n'a pas été facile à prendre. D'aucuns pourraient chercher à récupérer notre présence ici, et à la faire valoir comme une marque de soutien au régime de Saddam. Nous sommes à deux doigts de faire une découverte exceptionnelle, si ce que vous avez dit au congrès de Rome est fondé. Nous allons engager une course contre la montre et travailler d'arrache-pied et si nous n'atteignons pas notre objectif, nous aurons tout de même essayé. L'occasion était trop belle pour que nous la laissions passer.

— Vous êtes un ami d'Yves Picot ?

— Oui, nous nous connaissons depuis pas mal d'années. C'est un excentrique, mais il est génial, et le seul qui ait réussi à convaincre des collègues de venir risquer leur peau ici.

— Combien d'archéologues participeront à la mission ?

— Pas suffisamment, malheureusement, compte tenu de l'importance du chantier. Il y a deux experts en prospection magnétique, un professeur d'archéozoologie, un spécialiste des civilisations méditerranéennes, sept archéologues spécialistes de la Mésopotamie, en plus de Marta, d'Yves et moi, plus quelques étudiants en doctorat. Au total, nous serons trente-cinq.

Clara, qui avait espéré que Picot parviendrait à réunir une horde de spécialistes, ne put cacher sa déception, au grand dam de Fabian, qui dit :

— Vous devriez remercier le ciel. C'est un véritable miracle que nous ayons pu réunir trente-cinq personnes. Et tout cela grâce à Yves. Votre pays est à deux doigts de se faire pilonner, autant dire que les circonstances ne sont guère propices aux aventures archéologiques. Et malgré cela, Yves a réussi à nous convaincre de tout lâcher pour venir ici. Et je vous prie de croire que ça n'a pas été une mince affaire de persuader le doyen de la faculté de nous laisser partir en plein mois de septembre, juste au moment où les cours vont reprendre. Sachez que tous ceux qui ont accepté de venir ici l'ont fait au prix d'un gros sacrifice. Ils jouent leur réputation de chercheurs, car ils ne savent pas encore si le jeu en vaut la chandelle, sans parler du temps et de l'énergie qu'ils vont devoir consacrer à ce chantier.

— Á vous entendre, on croirait que vous me faites une faveur ! riposta Clara, excédée. Si vous êtes ici, c'est parce que vous savez que le jeu en vaut la chandelle. Sans quoi vous ne seriez pas venus !

Marta avait terminé son tour d'inspection et s'était approchée. En les entendant élever la voix, elle demanda :

— Que se passe-t-il ?

— Simple échange de points de vue, commenta Fabian.

Clara ne dit rien. Elle baissa les yeux et inspira profondément pour se calmer. Elle ne pouvait pas se permettre de s'emporter, surtout maintenant, alors que le chantier était sur le point de débuter.

Si seulement Ahmed avait été là. Lui au moins savait se montrer diplomate et dire ce qu'il avait à dire sans offenser personne ni renier ses idées.

— Bien, dit Marta. Je viens de jeter un coup d'œil au site. De combien d'ouvriers pouvons-nous disposer ?

— Une centaine. Des hommes du village et des environs.

— Ce ne sera jamais suffisant pour déblayer tout ce sable. Ce sont les maisons qui ont été construites exprès pour le chantier ? demanda-t-elle en désignant au loin les bâtisses en pisé.

— Oui. Elles se trouvent à trois cents mètres environ. Ainsi nous pourrons faire le trajet à pied, sans avoir à prendre la voiture, répondit Clara.

— Nous avons apporté des tentes de bonne qualité. Si vous voulez mon avis, c'est une bonne chose que les ouvriers terminent ce qu'ils sont en train de faire, mais la priorité reste le chantier, déclara Marta d'un ton ferme.

— Déjà ? Avant même l'arrivée de l'expédition ? s'étonna Fabian.

— Oui, déjà. Car pour être franche, je crains que nous n'ayons pas le temps de mener à bien notre mission. Nous devons nous mettre au travail le plus vite possible. C'est-à-dire dès demain. Maintenant, si vous le voulez bien, je propose de rentrer au village pour expliquer aux hommes ce que nous attendons d'eux. Nous allons essayer de déblayer la plus grande partie du site avant l'arrivée d'Yves et de l'équipe. Qu'en dites-vous ?

— C'est toi qui commandes, dit Fabian.

— Personnellement, je n'y vois pas d'inconvénient, approuva Clara.

— Bien, à présent, je vais vous expliquer comment je vois l'organisation du chantier...

OceanofPDF.com

18

Hans Hausser entra d'un pas décidé dans le gratte-ciel de verre et d'acier situé au cœur de Londres. S'étant assuré que le nom de Global Group figurait bien parmi les dizaines de plaques professionnelles affichées dans le hall, il se dirigea vers l'ascenseur.

Quand il appuya sur le bouton du septième étage, l'illustre professeur de physique quantique sentit son estomac se nouer. Il était sur le point de rencontrer un individu comme il n'avait pas l'habitude d'en côtoyer pour lui commanditer le meurtre d'un homme et de tous les membres de sa famille.

Les bureaux de Global Group étaient en tout point conformes à l'idée qu'on se fait du siège social d'une multinationale : murs gris clair ornés de reproductions de peintres abstraits aux noms impossibles à mémoriser, plafonds blancs, mobilier design et secrétaires tirées à quatre épingles et ultra stylées.

Tom Martin ne le fit pas attendre. Il le reçut aussitôt dans un immense bureau-bibliothèque de couleur claire, garni de fauteuils de cuir et dont l'immense baie vitrée offrait une vue imprenable sur le vieux Londres et la Tamise. Ni photos, ni trophées, pas le moindre objet personnel. Seul un téléphone au design dernier cri et un ordinateur reposaient sur la gigantesque table de verre, vierge de tout papier.

Ce n'est qu'une fois confortablement installé dans un fauteuil avec une tasse de café que Tom Martin daigna prêter une oreille attentive au vieil homme à l'air légèrement égaré qui se trouvait devant lui.

— Bien, que puis-je faire pour vous...

— Je sais que votre temps est précieux, c'est pourquoi je n'irai pas par quatre chemins. Je crois savoir que votre agence se charge d'envoyer des groupes d'intervention plus ou moins importants dans les zones de conflit pour assurer la protection des personnes et de leurs biens (sociétés,

immeubles, gisements pétroliers). En d'autres termes, et pour parler franc, vos hommes sont prêts à tuer pour de l'argent.

Tom Martin écoutait son interlocuteur d'une oreille à la fois amusée et perplexe. Où diable le bonhomme voulait-il en venir ?

— Monsieur Martin, je voudrais vous commanditer un meurtre. En fait, il s'agirait d'éliminer non pas une mais plusieurs personnes. J'ignore encore combien, mais disons entre deux et cinq, voire un peu plus.

Le patron de Global Group ne put cacher sa surprise en entendant la requête du vieil homme à l'allure respectable, qui avait sollicité un rendez-vous quelques semaines plus tôt sous le nom de monsieur Burton.

— Excusez, monsieur Burton. C'est bien votre nom, n'est-ce pas ?

— Oui, appelez-moi Burton, répondit Hausser.

— Vous voulez dire que ce n'est pas votre vrai nom... Enfin, c'est sans importance, je n'ai pas besoin de connaître l'identité de mes clients...

— Non, tout ce qui vous importe c'est qu'ils vous paient n'est-ce pas ? De ce côté-là, vous n'avez pas de souci à vous faire, je suis prêt à mettre le prix.

— Si je vous ai bien compris, vous voulez éliminer quelqu'un. Mais peut-on savoir pour quelle raison ?

— Non, mais disons qu'il existe un conflit d'intérêts entre cette personne et certains de mes amis et moi, et que nous aimerions voir disparaître.

— Et qu'en est-il des autres personnes que vous souhaiteriez éliminer ?

— Ce sont ses parents directs. Ceux que vous retrouverez.

Tom Martin se tut, impressionné par cet homme d'apparence paisible qui lui demandait de commettre des assassinats aussi naturellement que s'il commandait un café dans un bar ou saluait un portier.

— Pourriez-vous me dire ce qu'a fait cet homme pour que la sanction touche également sa famille ?

— Non. Dites-moi seulement si vous acceptez le travail et combien il va m'en coûter.

— Attendez. Je dirige une agence respectable, et je...

— Allons, monsieur Martin, je sais parfaitement à qui j'ai affaire ! Vous êtes réputé pour être l'un des meilleurs et des plus discrets dans votre branche. On m'a d'ailleurs conseillé de jouer franc jeu avec vous. Et c'est ce que je fais.

— Puis-je savoir qui vous a communiqué mes coordonnées ?

— Disons que c'est une connaissance commune. Un homme qui vous connaît et qui a déjà traité avec vous pour sa plus grande satisfaction.

— Et cette personne vous a dit que je dirigeais une agence de tueurs ?

— Monsieur Martin, ne me connaissant pas il est tout naturel que vous vous méfiez de moi. Néanmoins, j'aimerais savoir comment vous appelez les hommes qui surveillent les mines de diamants en Afrique du Sud et qui n'hésitent pas à tirer sur les malheureux qui approchent d'un peu trop près les barrières de sécurité ? Ou ceux qui, chargés de la protection rapprochée d'un homme d'affaires, appuient sur la détente sur un simple signe de leur patron ?

— J'ai besoin de savoir qui vous êtes, que vous me donniez une référence...

— Je ne peux hélas pas vous en fournir. Mais si vous pensez qu'il s'agit d'un traquenard, je vous rassure tout de suite. Je suis un vieil homme qui veut profiter du temps qui lui reste à vivre pour régler un contentieux. C'est pour cela que je fais appel à vous.

Un tel aplomb réduisit Tom Martin à quia. Sa curiosité, piquée au vif, il passa outre ses propres règles de confidentialité et demanda :

— Qui est l'homme que vous souhaitez éliminer ?

— Acceptez-vous la mission, oui ou non ?

— Dites-moi d'abord de qui il s'agit et où il se trouve ?

— Combien voulez-vous ?

— En principe nous faisons d'abord une étude de terrain afin de déterminer précisément le lieu et le type d'intervention. Et cela coûte cher, je ne vous le cache pas.

— Deux millions d'euros pour l'homme et sa famille.

Le président de Global Group resta sans voix. Ou bien le vieux cherchait à l'appâter avec le fric ou il n'avait pas la moindre idée des prix pratiqués sur le marché.

— Vous disposez d'une telle somme ?

— J'ai apporté trois cent mille euros avec moi. Si nous parvenons à un accord, je vous les donne. Et le reste vous sera versé au fur et à mesure.

— Qui voulez-vous éliminer, Saddam Hussein ?

— Non.

— Qui est cet homme ? Avez-vous des photos récentes ?

— Non, je n'ai pas de photos. Ce doit être un vieil homme, plus âgé que moi, aux alentours de quatre-vingt-dix ans. Il vit en Irak.

— En Irak ?

L'étonnement de Martin allait croissant.

— Oui, j'ai de bonnes raisons de penser qu'il réside en Irak. Ce qui est sûr, c'est qu'un membre de sa famille vit là-bas. Voici des photos de la maison. J'ignore s'il s'y trouve, mais la personne qui l'habite est une femme qui doit mourir, elle aussi, mais pas avant de nous avoir menés jusqu'à lui.

Tom Martin s'empara des photos de la Maison Jaune qui avaient été prises par les hommes de Luca Marini et les étudia avec soin.

La maison était une bâtisse de style colonial, bien protégée à en juger d'après les clichés.

Sur certaines photos, on voyait une femme au physique agréable, vêtue à l'occidentale, accompagnée d'une autre plus âgée et voilée de la tête aux pieds.

— Elles ont été prises à Bagdad ? s'enquit-il.

— Oui.

— Et cette femme est...

— Je crois que c'est une parente de l'homme qui doit mourir. Ils portent le même nom. Grâce à elle vous pourrez remonter jusqu'à lui.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Tannenberg.

Le président de Global Group observa quelques instants de silence. Ce n'était pas la première fois qu'il entendait prononcer ce nom.

Il y avait peu, son ami Paul Dukais lui avait demandé de lui trouver des hommes susceptibles de pouvoir s'infiltrer dans une mission archéologique présidée par cette femme, cette Tannenberg, qui prétendait s'approprier une découverte qui ne lui appartenait pas, ou tout au moins pas entièrement. Pour autant qu'il pouvait en juger, les Tannenberg avaient des ennemis un peu partout qui étaient prêts à les éliminer sans états d'âme. Les motivations de l'homme qui se trouvait devant lui étaient-elles les mêmes que celles de Dukais ou avait-il ses propres raisons ?

— Acceptez-vous la mission ?

— Oui.

— Dans ce cas, nous allons rédiger un contrat.

— Monsieur... Burton, pour ce genre de missions il n'est pas d'usage d'établir un contrat.

— Il est hors de question que je vous verse un euro si nous ne signons pas de contrat.

— Nous allons rédiger un contrat type de filature portant sur un individu déterminé dans un lieu déterminé...

— Entendu, mais à condition que le nom de la personne n'apparaisse pas. Cela doit rester confidentiel.

— Vous êtes terriblement exigeant...

— Il me semble payer suffisamment pour cela. La somme que je m'engage à vous verser est très supérieure à ce que vous demandez habituellement pour ce genre de travail. Pour deux millions d'euros, la moindre des choses est que vous fassiez ce que je vous demande.

— Et je le ferai.

— Autre chose, monsieur Martin. Je me suis laissé dire que vous étiez le meilleur dans votre partie. Si je suis aussi généreux, c'est parce que je ne veux ni bavure ni trahison. Au cas où vous nous feriez faux bond, mes amis et moi avons suffisamment d'argent pour vous traquer où que vous soyez. Il se trouvera toujours quelqu'un pour accepter le boulot, y compris même au sein de cette maison.

— Encore une seule menace, monsieur Burton, et nous en restons là, rétorqua Tom Martin sur un ton cassant.

— Ce n'est pas une menace. Simplement je préfère que les choses soient claires. Á mon âge ou on dépense son argent ou on l'emporte avec soi dans sa tombe. En somme, je suis venu vous demander d'accomplir mes dernières volontés, mais de mon vivant.

— Monsieur Burton, sachez que nous n'avons pas pour habitude de trahir nos clients. Celui qui manque à sa parole doit payer.

Hans Hausser le mit ensuite au fait de tous les éléments dont il disposait. C'est-à-dire pas grand-chose, dans la mesure où Tannenberg avait démasqué les hommes de Marini avant même qu'ils aient eu le temps de mener l'enquête sur les habitants de la Maison Jaune.

Deux heures plus tard, le professeur quittait les bureaux de Global Group satisfait.

Il sentait dans son for intérieur que l'heure de la vengeance avait enfin sonné.

Il se mit à déambuler sans but, convaincu que Martin avait décidé de le faire suivre. Il entra à l'hôtel Claridge et se dirigea vers le restaurant où il déjeuna sans grand appétit.

Après quoi, il pénétra dans le hall et prit l'ascenseur. Ainsi, ceux qui le suivaient penseraient qu'il logeait à l'hôtel. Il appuya sur le bouton du quatrième puis, une fois là-haut, chercha l'escalier de secours et descendit au deuxième. De là, il prit à nouveau l'ascenseur pour descendre au parking cette fois.

Le portier, surpris, lui demanda où était sa voiture, mais il ne répondit pas, se contentant d'afficher un sourire niais en faisant mine de ne pas comprendre. Á son âge, il avait l'air inoffensif. Il erra un moment parmi les rangées de véhicules, puis émergea du parking en empruntant la rampe des voitures.

Une fois dehors, il tourna au coin de la première rue et héla un taxi à qui il demanda de le conduire à l'aéroport.

Il allait prendre le prochain avion pour Hambourg, puis un autre pour Berlin et de là un troisième, pour Bonn cette fois, son lieu de résidence.

Ainsi, dans l'hypothèse où il n'aurait pas réussi à semer complètement les limiers de Tom Martin, du moins leur aurait-il donné du fil à retordre.

— Allô.

Carlo Cipriani reconnut d'emblée la voix de son ami. Il s'attendait à son coup de fil, ayant reçu un courriel chiffré auquel il avait répondu en envoyant un nouveau numéro de téléphone portable. Lequel téléphone ne servirait qu'une seule fois. Après quoi, il jetterait la carte SIM dans le Tibre.

— Tout s'est bien passé. Il a accepté la mission.

— Il ne t'a pas cherché trop de poux dans la tête ?

— Il a eu l'air surpris, mais monsieur Burton a su se montrer persuasif, ricana Hans Hausser.

— Quand recevras-tu les premiers résultats ?

— D'ici deux semaines. Il doit former une équipe, l'envoyer sur le terrain... cela prend du temps.

— J'ai hâte que nous en ayons fini avec toute cette histoire ! répondit Carlo.

— Pour atteindre notre but, nous devons procéder par étape. Il n'est pas exclu que nous commettions des erreurs en cours de route, mais l'important est d'aller de l'avant et de ne pas renoncer.

La voix impersonnelle de l'hôtesse appelant les passagers pour Berlin à se rendre au point d'embarquement retentit dans le hall de l'aéroport de Hambourg.

— Je te rappelle dès que j'ai du nouveau. Préviens les autres.

— Entendu, acquiesça Cipriani.

Hans Hausser raccrocha le téléphone et sortit de la cabine téléphonique.

Une fois à Berlin, Hans appellerait sa fille, Berta, qui s'inquiétait de le voir constamment sur la brèche et le harcelait de questions. Dans ces cas-là, il invoquait des randonnées ou des voyages avec des collègues à la retraite, et bien qu'elle n'en crût pas un mot, elle était à mille lieues de se douter que son père sillonnait l'Europe à la recherche d'un tueur à gages.

Pour elle, son père était l'image même du pacifiste. Ardent défenseur des droits de l'homme, il militait contre la guerre et la violence et était fréquemment invité à l'université pour s'exprimer sur des sujets d'actualité. Car là-bas, il était adulé et personne ne voulait que Hans Hausser se retire complètement de la vie universitaire.

En entendant la sonnerie du portable, Mercedes Barreda fila vers sa chambre et ouvrit précipitamment son sac à main posé sur le lit pour en extirper l'appareil.

— Du calme, lui dit la voix de Carlo en l'entendant haleter à l'autre bout de la ligne.

— J'ai couru, dit-elle.

— Calme-toi, tout va bien.

— Comment s'est passée l'entrevue ?

— Très bien. D'ici deux semaines nous devrions en savoir un peu plus.

— Pas avant ?

— Tu es trop impatiente.

— C'est vrai, mais ce n'est pas nouveau.

— La tâche que nous nous sommes fixée est ardue...

— Je sais, mais parfois j'ai peur de mourir avant d'avoir pu... enfin, tu sais quoi.

— Oui, moi aussi, il m'arrive de faire le même cauchemar. Mais nous tenons le bon bout, cette fois.

Après avoir raccroché, Mercedes se laissa tomber sur le canapé. Elle était fatiguée. Elle avait passé la journée à inspecter des chantiers en compagnie d'architectes et de maîtres d'œuvre.

Tout l'argent qu'elle avait accumulé au cours de son existence allait être dépensé pour la bonne cause. Il allait servir à payer les tueurs chargés d'éliminer Tannenberg.

L'argent ne l'avait jamais intéressé. Elle l'avait gagné à la sueur de son front, certes, mais ce n'était pas une fin en soi.

Elle avait déjà rédigé son testament : à sa mort, son patrimoine serait divisé entre diverses ONG, une organisation de défense des animaux, enfin, son portefeuille d'actions serait réparti équitablement entre tous les gens qui travaillaient pour elle depuis des années.

Elle n'en avait rien dit à personne, afin de se réserver la possibilité de changer d'avis le cas échéant, mais, pour le moment, en tout cas, il en était ainsi.

La femme de ménage avait laissé pour elle une salade et une escalope de poulet panée sur la table de la cuisine. Elle disposa le tout sur un plateau et alla s'installer devant la télévision. C'est ainsi qu'elle passait ses soirées depuis qu'elle avait perdu sa grand-mère.

Sa maison était son refuge et elle n'y recevait jamais personne hormis ses amis : Hans, Carlo et Bruno.

Bruno était en train de finir de dîner quand la sonnerie de son portable le fit sursauter. Sa femme, Déborah, se raidit. Elle avait remarqué que depuis son retour de Rome, son mari ne cessait d'acheter puis de détruire des cartes de téléphone sans raison apparente. Mais elle savait que le passé était encore présent dans la vie de Bruno, et que rien, pas même ses enfants ou ses petits-enfants, ne parviendrait jamais à le lui faire oublier. Pour Bruno Müller, rien n'était plus important que ce qu'il avait vécu soixante ans plus tôt.

Déborah réprima le reproche qui lui venait aux lèvres. Ce soir, chose exceptionnelle, Sarah et Daniel étaient venus tous deux dîner à la maison. Il n'était pas fréquent que les deux enfants se retrouvent assis ensemble autour de la table familiale, car Daniel, violoniste de renom, passait sa vie en tournée avec les meilleurs orchestres symphoniques du monde.

— Je vous prie de m'excuser..., dit Bruno en sortant de la salle à manger.

— Je trouve papa bien mystérieux, s'étonna Sarah.

— Papa a droit à son intimité, fit remarquer Daniel sur un ton de reproche.

— Les enfants ! Nous n'allons pas nous fâcher pour un coup de fil, intervint Déborah tout en amenant la conversation sur un autre terrain en attendant que Bruno revienne à table.

— Tout va bien, dit Carlo.

— Ah, je suis soulagé, répondit Bruno. Je commençais à me faire du mouron.

— Il est de retour chez lui, et d'ici deux semaines il devrait pouvoir nous en dire plus.

— Mais, dis-moi. Ils ont accepté de s'en charger ?

— Oui. Mais de toi à moi, je ne vois pas comment ils auraient pu décliner une offre aussi généreuse.

— Quand allons-nous nous revoir ?

— Quand nous en saurons un peu plus. Mais dans l'immédiat, je n'en vois pas l'utilité.

— Tu as raison. Tu as parlé avec elle ?

— Á l'instant. Elle est impatiente, comme nous tous, mais elle va bien.

— Il y a si longtemps que nous attendons...

— Nous touchons au but.

— Oui.

Après avoir raccroché, Bruno extirpa la carte SIM de son portable et la détruisit, puis il s'en fut à la salle de bains et la jeta dans les toilettes.

Luca Marini attendait Carlo Cipriani, avec qui il avait convenu de déjeuner, dans le bureau de son fils. Il avait passé la matinée à la clinique pour faire un bilan annuel de santé.

Il allait devoir patienter deux jours avant qu'Antonino, le fils de Carlo, ne lui transmette les résultats après les avoir soumis à la sagacité paternelle.

Carlo entra et les deux amis échangèrent une accolade.

— Il paraît que tu es en pleine forme, dit Carlo. Pas vrai, Antonino ?

— En effet, répondit le jeune chirurgien. Au vu des premiers résultats, il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

— Et la fatigue ? s'enquit Marini.

— Tu n'as plus vingt ans, mon vieux, plaisanta Carlo. C'est ce que me répond Antonino quand je me plains.

Une fois au restaurant, Carlo Cipriani lui demanda sans ambages ce qui le préoccupait.

— Tu as reçu des nouvelles de tes anciens collègues ?

— Il y a deux jours, je suis allé fêter le départ à la retraite d'un vieux copain. J'en ai profité pour questionner les uns et les autres et il semblerait que l'affaire ait été mise sous le boisseau. Après quelques jours, les huiles ont cessé de faire pression pour qu'ils poursuivent les investigations et l'ami chargé de l'enquête a classé le dossier.

— Et c'est tout ?

— C'est déjà pas mal, Carlo. Je ne peux pas leur en demander plus. Ils m'ont fait une faveur et m'ont promis de me tenir au courant au cas où les grosses légumes recommenceraient à faire des leurs. De toute façon, les gros bonnets savent très bien que tant que je ne leur aurai pas dit la vérité ils vont devoir jouer sur du velours.

— Ils risquent de vouloir interroger Mercedes, dès lors que tu as dit que c'était elle qui voulait un rapport sur la situation en Irak.

— Oui, mais vouloir faire un rapport sur la situation en Irak n'est pas un délit, même si je reconnais que la ficelle est un peu grosse : une entreprise espagnole qui fait appel à une agence de détectives italiens pour savoir si la situation en Irak sera favorable aux affaires une fois la guerre terminée alors que celle-ci n'a même pas commencé, et tout cela par le biais d'un ami !

— C'est un peu tiré par les cheveux, en effet..., murmura Carlo.

— Et c'est justement ce qui rend l'alibi crédible, répondit Marini. Ça, et mes talents d'acteur, naturellement.

— Ce qui nous sauve, c'est que tu as de bons amis.

— Et comment, et tu en fais partie ! Maintenant, de toi à moi, je ne te cache pas que Mercedes Barreda m'a fait l'effet d'une femme redoutable.

— Non, tu te trompes complètement sur son compte. C'est une personne extraordinaire et beaucoup plus vaillante que tu ne le crois. C'est la plus courageuse de nous tous.

— Tu l'aimes vraiment beaucoup.

— Énormément.

— Dans ce cas, pourquoi ne l'épouses-tu pas ?

— Parce qu'il n'y a rien de plus que de l'amitié entre nous.

— N'empêche que tu l'admires. Il y a entre vous une complicité qui saute aux yeux.

— Non, non. Pour moi, Mercedes est comme une sœur. Je la porterai toujours dans mon cœur, au même titre que Bruno et Hans d'ailleurs.

— Ce sont tes meilleurs amis. Il y a longtemps que vous vous connaissez ?

— Si longtemps que lorsque je me mets à compter les années, je m'aperçois que je suis un vieux machin.

Carlo entreprit de dévier discrètement la conversation. Il n'aimait pas parler de ses amis et encore moins du passé qu'ils avaient en commun et qui les avait unis au-delà du bien et du mal.

OceanofPDF.com

19

Pas besoin d'être bien malin pour comprendre que le grand gaillard, aux cheveux blond cendré, était le meneur de la troupe bigarrée d'hommes et de femmes qui n'arrêtaient pas de rire et de plaisanter devant le tapis à bagages de l'aéroport. Ces gens étaient arrivés par le vol précédant et avaient un excédent de bagages, apparemment. En les entendant parler d'archéologie, Gian Maria avait dressé l'oreille. Ils se rendaient en Irak pour y mener des fouilles. Décidément, songea le prêtre, le hasard n'existait pas, et il pensa que la Providence était avec lui.

Ils se rendaient à Bagdad, mais devaient passer la nuit à Amman avant de franchir la frontière.

Le prêtre, nerveux à l'extrême, dut faire un effort surhumain pour engager la conversation avec le chef du groupe avant que celui-ci ne quitte l'aéroport.

— Excusez-moi, puis-je vous parler un moment ?

Yves Picot contempla l'homme, rouge comme une pivoine, qui venait de lui adresser la parole et attendait fébrilement sa réponse.

— Oui. Á quel sujet... ?

— Je crois avoir compris que vous vous rendiez à Bagdad...

— En effet.

— Serait-il possible que je vous accompagne ?

— Mais pourquoi ? Qui êtes-vous ?

Le visage du jeune homme s'empourpra encore plus. Ne voulant pas mentir, il décida de ne pas dire toute la vérité.

— Je me nomme Gian Maria, et je vais en Irak pour voir si je peux me rendre utile.

— Comment cela, vous rendre utile ? Qu'avez-vous à proposer ?

— De l'aide, entre autre chose. J'ai des amis qui travaillent pour une Mission d'aide aux enfants des quartiers pauvres de Bagdad et qui procurent des médicaments aux hôpitaux. Vous savez certainement qu'avec le blocus... la population dépérit, faute de médicaments et de soins pour lutter contre les infections...

— Oui, oui, je suis au courant. Mais vous êtes venu, comme ça, sur un coup de tête ?

— J'ai annoncé à mes amis que j'allais arriver, mais ils ne peuvent pas venir me chercher à Amman et je... pour tout dire je n'ai pas l'habitude de voyager et si vous acceptiez de m'emmener à Bagdad avec vous... je ferai tout pour me rendre utile.

Yves Picot éclata de rire. Il trouvait plutôt sympathique ce pauvre type dévoré de timidité et rouge comme une tomate.

— Á quel hôtel êtes-vous descendu ? demanda-t-il.

— Aucun...

— Et comment comptiez-vous aller à Bagdad ?

— Je ne sais pas... j'avais espéré que les gens d'ici me l'expliqueraient.

— Si vous pensez pouvoir être devant l'hôtel Marriot demain matin à cinq heures, je vous emmène. Faites-moi demander à la réception. Mon nom est Yves Picot.

Sur ce, il tourna les talons sans laisser au jeune homme le temps de le remercier.

Gian Maria laissa échapper un soupir de soulagement. Empoignant la petite valise noire qui renfermait son maigre équipage, il sortit de l'aéroport et se dirigea vers la file de taxis.

Il allait se faire déposer à l'hôtel Marriot. Avec un peu de chance, il trouverait à se loger là-bas. Tant qu'à faire, autant se rapprocher de l'équipe d'archéologues.

Une fois à l'hôtel, il entra d'un pas décidé dans le hall climatisé dont la fraîcheur contrastait délicieusement avec la chaleur du dehors. Voyant que le groupe de Picot était à la réception, Gian Maria alla s'asseoir discrètement dans un coin en attendant que la voie soit libre. Il ne voulait pas passer pour un boulet. Vingt bonnes minutes s'écoulèrent avant qu'il puisse à son tour s'approcher du comptoir.

Le réceptionniste lui expliqua dans un anglais impeccable qu'il ne disposait plus que d'une chambre double.

Gian Maria hésita quelques instants. Il ne roulait pas sur l'or et cette chambre risquait de grever lourdement son maigre budget.

Mais c'était la meilleure solution. Cinq minutes plus tard il prit possession d'une chambre confortable dont il n'allait pas sortir jusqu'au jour suivant. Il ne voulait pas risquer de faire de mauvaises rencontres ou de s'égarer dans une ville inconnue.

Et d'ailleurs, un peu de repos ne pouvait pas lui faire de mal après tous ces jours passés à s'agiter pour trouver un moyen de quitter Rome sans éveiller les soupçons.

Il appela son supérieur à Rome pour lui annoncer qu'il était arrivé à bon port et qu'il franchirait la frontière le lendemain.

Après quoi, il s'étendit sur le lit avec un livre et s'endormit presque aussitôt. Il n'était pas trois heures quand il s'éveilla en sursaut. Voyant qu'il manquait deux bonnes heures avant que le groupe d'archéologues ne quitte l'hôtel, et craignant de se rendormir, il appela la réception et demanda à être réveillé à quatre heures. Mais après cela, il fut incapable de trouver le sommeil. Il se mit alors à penser à l'archéologue et en vint à se demander si ce dernier connaissait Clara Tannenberg. Si oui, peut-être pourrait-il lui dire où il pouvait la trouver ? Le groupe se rendait en Irak et madame Tannenberg vivait là-bas, justement...

Mais non, il ne pouvait pas se confier à un parfait inconnu. S'il l'interrogeait, et si Picot connaissait effectivement la femme, il exigerait de savoir qui il était et le harcèlerait de questions.

Or, il ne pouvait révéler à personne l'objet de sa mission à Bagdad. De sorte qu'il décida de se taire. Si pesant soit-il, il garderait pour lui son secret.

Yves Picot, qui s'était couché tard et réveillé avec la migraine, était d'une humeur de chien. Il n'avait aucune envie de faire la conversation et quand il aperçut le type de l'aéroport dans le hall de l'hôtel, il fut à deux doigts de lui dire de trouver un autre moyen de se rendre à Bagdad. Mais le regard tragique du jeune homme le fit revenir à de meilleurs sentiments.

— Montez dans cette Land Rover et que ça saute, lui dit-il en guise de bienvenue.

Sans broncher, Gian Maria grimpa dans le véhicule qu'il lui avait indiqué et dont le chauffeur attendait les autres passagers.

Une minute plus tard, trois jeunes filles, qui ne pouvaient avoir guère plus d'une vingtaine d'années arrivèrent.

— Eh, vous étiez à l'aéroport, n'est-ce pas ! s'exclama une petite blonde aux yeux verts.

— Moi ? s'étonna Gian Maria.

— Oui, vous. On vous a repéré pendant qu'on était dans la salle des bagages. Vous n'arrêtiez pas de nous zieuter. Pas vrai, les filles ?

Les deux autres éclatèrent de rire tandis que Gian Maria sentait le rouge lui monter aux joues.

— Moi, c'est Magda, dit la blonde, et ces deux chipies, là, c'est Lola et Marisa.

Elles lui firent la bise, puis ayant pris place à bord, commencèrent à jacasser comme des pies.

Gian Maria les écoutait parler sans rien dire. De temps en temps, elles s'adressaient à lui, et chaque fois il répondait de façon laconique.

Ils franchirent la frontière sans encombre et il était à peine dix heures quand ils entrèrent dans Bagdad.

Yves Picot avait rendez-vous avec Ahmed Husseini au ministère.

Les membres de l'expédition descendirent à l'hôtel Palestina, où ils avaient réservé des chambres pour la nuit. Gian Maria entra dans l'hôtel avec eux et, de là, appela l'ONG qui devait l'héberger.

— Vous faites quoi, dans la vie ? lui demanda soudain Magda de but en blanc.

— Moi ? répondit Gian Maria, déconcerté.

— Mais oui, vous. Les autres, je sais ce qu'elles font.

— Vous, vous êtes archéologues, n'est-ce pas ? dit-il timidement.

— Non, pas encore tout à fait, répondit Marisa, une grande fille châtain à l'allure dégingandée.

— Nous sommes encore étudiantes, précisa Lola. En dernière année, mais cette fouille est une occasion unique... participer à un tel chantier sous la direction d'Yves Picot, Fabian Tudela et Marta Gomez. Excusez du peu...

— Après ça, si on n'est pas reçues ! s'esclaffa Magda. Il faut dire que Marta Gomez n'est pas facile. L'année dernière elle m'a recalée.

— Et moi, je n'ai obtenu qu'une mention passable, grommela Marisa. Marta Gomez n'est jamais contente, elle.

— Si seulement elle pouvait se trouver un mec et nous lâcher un peu les baskets, s'esclaffa à nouveau Lola. Ce ne sont pas les hommes qui manquent ici.

— Je ne crois pas qu'elle soit en manque, tu n'as qu'à voir comment tous les profs la reluquent..., dit Marisa.

— Ouais, c'est vrai. Sans parler de nos petits copains, renchérit Magda.

— Vous êtes italien ? demanda Lola.

— Oui.

— Mais vous parlez espagnol, insista la jeune fille.

— Un peu, répondit Gian Maria, embarrassé par toutes ces questions.

— Vous ne nous avez toujours pas dit ce que vous faisiez dans la vie, insista Magda.

— J'ai une licence de langues mortes, répondit Gian Maria en priant pour qu'elles cessent de le harceler.

— Des langues mortes ! Ça doit être d'un rasoir ! En tout cas, très peu pour moi, s'exclama Magda.

— Vous voulez dire que vous parlez l'hébreu, l'araméen..., s'enquit Lola.

— Et aussi l'akkadien et le hourrite..., ajouta Gian Maria.

— Mais, quel âge avez-vous ? s'étonna Marisa.

— Trente-cinq ans.

— Non ! Et moi qui croyais que nous étions du même âge ! fit Marisa.

— Moi, je ne vous donnais pas plus de vingt-cinq ans, confirma Lola.

— Et vous cherchez du travail ? demanda Magda.

— Moi ?

— Oui, vous, insista Magda. Je pourrais en toucher un mot à Yves. Nous sommes en sous-effectifs à ce qu'il paraît.

— Et que pourrais-je faire avec vous ?

— Nous allons entreprendre des fouilles à Safran, près de Tell Mughayir, l'antique Ur, expliqua Magda. Mais compte tenu de la situation politique de l'Irak, les candidats au départ n'étaient pas légions.

— En réalité, notre mission est très controversée. Nombreux sont les archéologues et les scientifiques à estimer que nous n'avons rien à faire ici en un moment comme celui-là. Ils disent que c'est un caprice d'enfants gâtés, expliqua Lola.

— Et ils n'ont pas tout à fait tort, poursuivit Marisa. Dans quelques mois, Bush va bombarder l'Irak et sacrifier des milliers de vies humaines, et nous,

nous venons ici pour rechercher des tablettes d'argile comme si nous n'avions rien de mieux à faire.

— Moi, je suis venu pour aider une organisation humanitaire qui se charge de distribuer de la nourriture et des médicaments dans les quartiers défavorisés..., s'excusa Gian Maria.

— Bon, mais l'un n'empêche pas l'autre, et si vous voulez venir nous donner un coup de main, je peux en toucher un mot à Picot. D'ailleurs, ils paient rudement bien. Alors si vous êtes un peu juste..., suggéra à nouveau Magda.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel Palestina, l'humeur de Picot ne s'était guère radoucie. Il avait besoin de prendre un café bien fort et laissa Albert Anglade, le coordonnateur, se charger de traiter avec le réceptionniste de l'hôtel.

— Professeur ! Professeur ! le héla Magda.

Yves n'était pas vraiment d'humeur à écouter les babillages de l'étudiante madrilène.

— Oui...

— Vous savez quoi ? Gian Maria est spécialiste des langues mortes... Il pourrait nous être utile, suggéra Magda.

— Et peut-on savoir qui est ce Gian Maria ? grommela Picot.

— C'est le type qui a fait le trajet avec nous, et qui est arrivé par le même avion.

— Ah ! Décidément, quand vous vous y mettez, vous êtes d'une efficacité redoutable.

— Écoutez, je comprends que vous n'ayez pas voulu de l'instituteur bosniaque, mais un spécialiste des langues mortes... il parle l'akkadien, insista Marta.

— Bien, demandez-lui où il est possible de le joindre et si nous avons besoin de lui nous l'appellerons, concéda Picot de guerre lasse.

— Mais nous avons besoin de lui ! Songez au nombre de tablettes que nous allons devoir déchiffrer ! insista Magda.

— Mademoiselle, sachez que je n'en suis pas à ma première mission archéologique. Je vous ai dit de demander à ce jeune homme ses coordonnées et... bon, dites-lui de me retrouver au bar. Je vais lui parler.

— Génial !

Craignant que Gian Maria ne se volatilise, Magda regagna aussitôt le hall de l'hôtel. Elle aimait bien ce type. Elle le trouvait craquant avec son air constamment à l'ouest.

— Gian Maria !

— Oui, répondit le jeune homme en rougissant comme une tomate quand tous les regards se tournèrent vers lui.

— Le chef veut te parler, il t'attend au bar. C'est plutôt une bonne nouvelle, non ? Allez, viens, suis-nous !

— Mais, Magda, je suis venu ici pour venir en aide à la population, protesta le jeune homme en guise d'excuse.

— Je suis sûre qu'à Safran aussi les gens ont besoin d'aide. Tu pourras toujours faire œuvre utile auprès des paysans à tes heures perdues.

La vitalité sans limites de Magda ne laissait pas de surprendre Gian Maria. Elle était pleine de bonnes intentions, mais c'était un véritable tourbillon qui emportait tout sur son passage.

Picot était buvait un café quand il alla le rejoindre dans le bar.

— Merci de m'avoir emmené avec vous à Bagdad, lui dit-il en guise de préambule.

— De rien. Magda m'a dit que vous étiez un spécialiste des langues mortes.

— En effet.

— Et peut-on savoir où vous avez étudié ?

— Á Rome.

— Et dans quel but ?

— Dans quel but ?

— Oui.

— Eh bien parce que... parce que j'aime ça.

— Vous vous intéressez à l'archéologie ?

— Naturellement...

— Ça vous dirait de vous joindre à nous ? Nous manquons de spécialistes. Vous connaissez bien l'akkadien ?

— Oui.

— Dans ce cas, venez.

— Je ne peux pas. Je vous l'ai dit, je suis venu ici dans le cadre d'une action humanitaire.

— C’est vous qui voyez. Si vous changez d’avis, vous pourrez nous rejoindre à Safran. C’est une minuscule bourgade à mi-chemin entre Tell Mughayir et Bassora.

— Oui, Magda me l’a dit.

— Mais ce n’est pas facile de se déplacer en Irak. C’est pourquoi je ferais mieux de vous donner le numéro de téléphone d’un de mes contacts. Il s’agit du directeur du département des fouilles archéologiques, Ahmed Husseini. Si vous vous décidez à venir, il vous donnera un coup de main.

Gian Maria resta bouche bée. Lorsqu’il avait réussi à pénétrer dans l’enceinte du congrès d’archéologie de Rome pour s’enquérir de Tannenberg, on lui avait expliqué que la seule personne de ce nom était une femme, Clara Tannenberg, qui participait à la conférence en compagnie de son époux, Ahmed Husseini.

— Que se passe-t-il ? Vous connaissez Ahmed ? s’étonna Picot en voyant la stupeur se peindre sur ses traits.

— Non. Non, je ne sais pas qui c’est. Á vrai dire, je suis un peu fatigué et j’ai les idées embrouillées. Votre proposition me... je... je suis venu pour secourir la population irakienne et...

— Á vous de voir. Je veux bien vous prendre dans l’équipe. Et puis le travail est bien payé... Et maintenant, si vous n’y voyez pas d’inconvénient, je dois régler une ou deux affaires, et rencontrer Husseini, justement.

Sur ces mots, il se leva et quitta le bar. L’instant d’après, Magda entra dans le bar et chercha Gian Maria des yeux.

— Alors, tu t’es décidé ?

— Pas encore...

— Problèmes de conscience, hein ?

— Oui.

— Tu sais, moi aussi il m’arrive d’en avoir. Ce que t’a dit Marisa est vrai. Nous avons tous des problèmes de conscience. Mais que veux-tu, personne n’est parfait !

— Tu l’as dit, acquiesça Gian Maria.

— D’ici quelques mois, des milliers d’Irakiens vont mourir... mais nous, nous n’avons qu’une seule idée en tête : retrouver une cité enfouie sous le sable du désert, tout en sachant que nous aurons la possibilité de lever le camp cinq minutes avant le début des hostilités. Quand on prend le temps d’y réfléchir, on a envie de partir en courant...

— De sorte que tu as décidé de ne pas y penser.

— Je ne veux pas insister lourdement, Gian Maria. Mais tu sais où tu peux nous joindre au cas où tu changerais d'avis.

Le jeune homme se dirigea vers la sortie d'un pas hésitant. Un miracle s'était produit. Il venait de retrouver une aiguille dans une meule de foin.

Picot connaissait le mari de Clara Tannenberg. Si ce dernier était à Bagdad, cela voulait dire que sa femme y était elle aussi.

Cependant, avant d'entreprendre quoi que ce soit, il devait commencer par mettre de l'ordre dans ses pensées. Personne ne devait savoir qu'il avait hâte de rencontrer Ahmed Husseini.

Il allait attendre deux ou trois jours avant de se mettre en rapport avec lui. Et d'ailleurs, il fallait qu'il réfléchisse au meilleur moyen de le contacter.

Son but était de rencontrer Clara Tannenberg, mais encore fallait-il qu'il parvienne à persuader son mari de le mener jusqu'à elle.

Une fois dans la rue, il héla un taxi et lui montra une adresse griffonnée sur un bout de papier. Le chauffeur lui sourit et lui demanda d'où il venait.

— Je suis italien, répondit Gian Maria en se demandant comment sa réponse allait être accueillie, compte tenu du fait que le chef du gouvernement italien, Silvio Berlusconi, s'était rangé du côté du président Bush.

Mais le chauffeur de taxi n'eut pas l'air de se formaliser et continua à bavarder et à lui poser toutes sortes de questions.

— Ces derniers temps, nous avons la vie dure, vous savez. Les gens ont faim, mais ce n'était pas comme ça avant.

Gian Maria approuvait en silence, craignant de provoquer la colère du chauffeur avec une parole malencontreuse.

— Vous allez au bureau de l'Aide à l'Enfance ?

— Oui, je vais leur donner un coup de main.

— Ce sont de braves gens, ils aident nos enfants. Vous savez, les enfants irakiens ne rient plus. Ils ont trop faim pour cela. Et puis beaucoup meurent faute de médicaments.

Ils avaient enfin atteint les bureaux de l'ONG.

Après avoir réglé sa course, il saisit sa valise noire et pénétra dans un hall d'immeuble délabré. Une pancarte en arabe et en anglais indiquait que le siège de l'Aide à l'Enfance se trouvait au premier étage.

Il se trouvait qu'un proche d'un ami à lui siégeait au conseil d'administration de l'organisation humanitaire spécialisée dans l'aide à l'enfance dans les zones de conflit. Grâce à son appui, il avait obtenu l'autorisation de venir à Bagdad. En règle générale, les ONG préféraient recruter des gens spécialisés plutôt que des volontaires enthousiastes mais incompétents, qui faisaient parfois plus de mal que de bien, mais l'intervention de l'oncle de son ami avait été décisive.

Dans sa lettre de motivation, Gian Maria avait expliqué qu'il éprouvait l'impérieuse nécessité de venir en aide aux plus démunis et ne pouvait se contenter de contempler la tragédie qui frappait l'Irak les bras croisés.

Convaincre ses supérieurs hiérarchiques n'avait pas été facile non plus, mais son insistance et surtout le désarroi qui se lisait sur ses traits avaient eu raison de leurs réticences.

Et, pour finir, ils l'avaient laissé partir. Idem pour le directeur de l'Aide à l'Enfance de Bagdad qui avait cherché à lui mettre des bâtons dans les roues pour enfin se rendre à l'évidence : ce garçon était pistonné et, qu'il le veuille ou non, il irait en Irak.

La porte du bureau était ouverte. Des femmes et des enfants attendaient anxieusement qu'on veuille bien s'occuper d'eux.

Une jeune femme les exhortait à la patience, déclarant que le médecin allait bientôt les recevoir. Quand Gian Maria entra, elle était au téléphone. Il attendit qu'elle ait fini. Quand elle eut raccroché, elle le regarda fixement puis demanda :

— Que voulez-vous ?

— J'arrive de Rome et je voudrais voir monsieur Baretti. Mon nom est Gian Maria...

— Ah ! C'est vous ! On vous attendait. Je vais prévenir Luigi.

La jeune femme, qui s'était d'abord adressée à lui en anglais, était passée à l'italien le plus naturellement du monde. Elle se leva et se mit à longer un couloir.

Elle s'arrêta devant la troisième porte, frappa, puis entra. Quelques secondes plus tard, elle ressortit et lui fit signe de s'approcher.

— Entrez, lui dit-elle en lui tendant la main. Je suis Alia.

Luigi Baretti devait avoir dans les cinquante ans. Le front dégarni, légèrement ventripotent, c'était un homme énergique et visiblement peu enclin à perdre son temps.

— Vous avez fait des pieds et des mains pour venir, et comme en ce bas monde tout ce qui compte c'est d'avoir des relations, vous avez eu gain de cause, naturellement.

Gian Maria rougit jusqu'aux yeux. C'était humiliant d'être reçu ainsi, et il aurait aimé pouvoir riposter par une réponse cinglante, mais il se tut.

— Asseyez-vous, lui ordonna Baretti sur un ton peu amène. Vous devez vous dire que je suis un ours mal léché, mais sachez que je n'aime pas les simagrées. Savez-vous seulement combien d'enfants sont morts cette semaine ? Eh bien moi, je vais vous le dire : trois. Et je n'ose même pas imaginer combien sont morts dans le même laps de temps dans tout Bagdad. Mais vous, pendant ce temps-là, vous traversez une crise spirituelle que vous avez décidé de guérir en venant en Irak. Mais c'est de médicaments, de nourriture, de médecins, d'infirmières et d'argent dont nous avons besoin, pas de gens comme vous qui viennent racheter leur conscience en contemplant la misère du monde avant de s'en retourner vivre paisiblement à Rome où Dieu sait où.

— Vous avez fini ? s'enquit Gian Maria, une fois le premier choc passé.

— Comment ?

— Vous avez l'intention de cracher votre bile et de m'insulter encore longtemps ?

— Je ne vous insulte pas !

— Ah, non ? Je ne pouvais pas rêver accueil plus chaleureux !

Luigi Baretti resta sans voix. Il ne s'attendait pas à une telle riposte de la part d'un homme qui rougissait aussi facilement.

— Bon, dites-moi ce que vous voulez faire.

— Si j'ai bien compris, n'étant ni médecin ni infirmier et n'ayant pas non plus d'argent, je ne vous suis d'aucune utilité.

— Je suis débordé, invoqua Baretti en guise d'excuse.

— Oui, en effet. Et il serait peut-être judicieux de songer à vous faire remplacer si vous n'arrivez pas à supporter la pression qui pèse sur vous.

Une rage immense se lisait dans le regard de Luigi Baretti. Comment ce jeune blanc-bec osait-il mettre en doute sa capacité à diriger le bureau ? Il y avait sept ans qu'il vivait à Bagdad, après avoir occupé des postes analogues dans d'autres zones de conflit. Mais il ravala sa colère.

Mieux valait opter pour la prudence, car ce jeunot semblait bénéficier d'appuis en haut lieu. Sans quoi il ne serait jamais arrivé jusqu'ici, et qui

sait s'il ne s'était pas mis en tête de prendre sa place.

Gian Maria était tout aussi estomaqué. Il ne comprenait pas où il avait puisé l'audace de parler sur ce ton à Baretti.

— Mais bien sûr que vous pouvez nous être utile. Vous avez votre permis ? Il nous faut un chauffeur pour transporter des enfants qui à l'hôpital voisin, où les ramener chez eux, ou aller à l'aéroport pour chercher les colis en provenance de Rome ou d'ailleurs. Bien sûr que nous avons besoin de bonnes volontés.

— Dans ce cas, je vais tâcher de me rendre utile, dit Gian Maria.

— Vous savez où loger ?

— Non, j'allais vous demander si vous ne connaîtriez pas un endroit pas trop cher.

— Le mieux, c'est encore de louer une chambre chez l'habitant. Ça ne coûte pas cher, et puis les gens d'ici ont besoin d'argent. Nous allons poser la question à Alia. Quand pouvez-vous commencer à travailler ?

— Demain ?

— Parfait. Cherchez-vous un logement et demandez à Alia de vous expliquer comment nous fonctionnons.

— Ça vous ennuie si j'appelle Rome pour prévenir que je suis bien arrivé ?

— Non, pas du tout. Vous n'aurez qu'à vous servir de mon téléphone, je vais voir Alia.

Resté seul, Gian Maria fut à nouveau assailli de doutes. Pourquoi prenait-il des engagements qu'il n'était pas certain de pouvoir tenir ? Il était venu ici pour retrouver une certaine Clara Tannenberg, mais au lieu de cela il était en train de dévier de son objectif.

« J'ai l'impression de ne rien maîtriser, songea-t-il. C'est comme si quelqu'un me guidait à mon insu. »

Il avait suffi de vingt-quatre heures pour que s'opère le changement. En affrontant le monde extérieur, il avait reçu un choc. Mais le plus inquiétant était qu'il ne parvenait plus à se contrôler.

Alia l'informa que l'un des médecins irakiens qui travaillaient pour Aide à l'Enfance disposait chez lui d'une chambre libre.

Peut-être accepterait-il de la lui louer ? Ils allaient se rendre ensemble à l'hôpital pour lui poser la question et ils en profiteraient pour lui apporter

une caisse d'antibiotiques et de pansements qu'une ONG hollandaise leur avait envoyés le matin même.

Gian Maria et Alia montèrent dans une vieille Renault. La jeune femme conduisait à toute allure évitant adroitement tous les obstacles du trafic chaotique de Bagdad.

En moins de cinq minutes, ils étaient à l'hôpital. Gian Maria à sa suite, Alia longeait d'un pas décidé les couloirs où flottait une odeur de plasma. Partout on entendait des pleurs et des gémissements.

Les médecins et les infirmières qu'ils croisaient en chemin faisaient grise mine. Ils en avaient assez de voir mourir leurs patients faute de médicaments.

Arrivés à l'étage où se trouvait le service de pédiatrie, ils demandèrent à voir le docteur Fayçal al-Bitar. D'un geste las, une infirmière leur indiqua qu'il était en train d'opérer. Ils durent attendre un long moment avant que le docteur n'émerge du bloc opératoire, une expression de colère sur le visage.

— Encore un enfant que je n'ai pas pu sauver, grommela-t-il sans s'adresser à personne.

— Fayçal, appela Alia.

— Ah ! Tu es là ? Vous avez reçu les antibiotiques ?

— Oui, je les ai apportés avec moi.

— Juste une caisse ?

— Oui, tu sais ce qui se passe à la douane...

Le médecin darda un regard noir sur Gian Maria. Il attendait qu'Alia fasse les présentations.

— Je te présente Gian Maria qui arrive de Rome. Il est venu pour nous donner un coup de main.

— Vous êtes médecin ?

— Non. Je suis venu aider. J'ai pensé que je pourrais peut-être me rendre utile...

— Il n'a pas où loger, dit Alia. Et comme je sais que tu as une chambre de libre, j'ai pensé que tu pourrais peut-être la lui louer.

Fayçal regarda Gian Maria, puis esquissant un sourire amer lui tendit la main.

— Si vous voulez bien patienter un peu jusqu'à ce que j'aie fini, je vous emmène chez moi et je vous montre la chambre. Elle n'est pas très grande, mais elle vous conviendra peut-être. Je vis avec mon épouse et mes trois

enfants. Deux filles et un garçon. Ma mère, qui vivait avec nous, est morte il y a quelques mois, et sa chambre est désormais libre.

— Je suis sûr qu'elle m'ira très bien, affirma Gian Maria.

— Mon épouse est institutrice, expliqua Fayçal. Et c'est une excellente cuisinière, si vous aimez notre cuisine.

— Mais oui, bien sûr, répondit le jeune homme plein de gratitude.

— Si vous travaillez avec Aide à l'Enfance, autant commencer à vous familiariser avec cet hôpital. Alia va vous emmener visiter les différents services.

La jeune femme le guida à travers les nombreux couloirs et le présenta à tous les médecins et les infirmières qu'ils croisaient en chemin.

Impuissants à soulager les souffrances de leurs patients, tous avaient l'air accablés.

Une heure plus tard, Gian Maria et Fayçal sortirent de l'hôpital et montèrent dans la voiture de ce dernier : une Renault hors d'âge mais parfaitement astiquée au-dedans comme au dehors.

— Je vis à Al-Ganir. Il y a une petite église pas loin, si vous voulez prier. Les Italiens sont nombreux à la fréquenter.

— Une église catholique ?

— Chaldéenne, c'est plus ou moins la même chose, me semble-t-il ?

— Oui, oui.

— Ma femme est catholique.

— Votre femme ?

— Oui. En Irak, il y a une importante communauté chrétienne qui a toujours vécu en paix. Mais maintenant, les choses risquent de changer...

— Et vous-même, vous êtes catholique ?

— Oui, officiellement. Mais je ne suis pas pratiquant.

— C'est-à-dire ?

— Je ne vais pas à l'église. Je ne prie pas. Il y a longtemps que j'ai perdu la foi. C'est sans doute arrivé un jour où j'ai vu mourir un petit innocent dans de grandes souffrances que je n'ai pas pu soulager. Alors, il ne faut pas me parler de Dieu, ni des preuves qu'il nous envoie et encore moins d'accepter que sa volonté soit faite. Le petit dont je vous parle était atteint de leucémie. Deux ans durant il a lutté contre la mort avec une incroyable pugnacité. Il avait sept ans. Il n'avait jamais fait de mal à personne. Alors si c'est Dieu qui l'a envoyé de vie à trépas, Dieu est d'une cruauté infinie.

Gian Maria posa sur Fayçal un regard plein de tristesse, mais sa tristesse était sans commune mesure avec la colère et le chagrin du médecin.

— Vous pensez que Dieu est responsable des souffrances des humains ?

— Je pense que Dieu est responsable des souffrances des petits. Des êtres innocents et sans défense. Nous autres, adultes, sommes responsables de nos actes passés et présents, mais un petit ? Un enfant ? Qu'a-t-il fait pour mériter de mourir dans des souffrances atroces ? Et n'allez pas me parler du péché originel, s'il vous plaît. Je ne supporte pas ce fatras d'âneries. Quelle sorte de Dieu peut condamner des millions d'innocents parce qu'une seule faute a été commise ?

— Vous êtes devenu athée ? demanda Gian Maria.

— En tout cas, si Dieu existe, il n'est pas ici, trancha Fayçal.

Les deux hommes firent le reste du trajet en silence. L'appartement de Fayçal occupait le dernier niveau d'un immeuble de deux étages.

Lorsque le médecin poussa la porte, des cris d'enfants retentirent.

— Que se passe-t-il ? demanda Fayçal à deux fillettes qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau et qui se chamaillaient au milieu d'une spacieuse salle de séjour.

— Elle m'a pris ma poupée, dit l'une des deux petites en montrant sa sœur du doigt.

— C'est pas vrai, protesta l'accusée. C'est ma poupée d'abord, mais elle ne sait pas les distinguer.

— Cette histoire de poupées qui se ressemblent doit finir, trancha Fayçal en prenant les fillettes dans ses bras pour les embrasser.

— Ce sont mes jumelles, dit-il à Gian Maria. Je vous présente Rania et Leila. Elles ont cinq ans et ce sont de vraies chipies.

Une femme brune coiffée d'une queue-de-cheval et vêtue d'un ensemble pantalon entra dans le séjour avec un bébé dans les bras.

— Nur, je te présente Gian Maria. Gian Maria, Nur est mon épouse, et ça, c'est Hadi, le benjamin de la famille. Il a un an et demi.

Nur déposa le bambin à terre pour serrer la main de Gian Maria.

— Enchantée, dit-elle avec le sourire. Fayçal m'a appelée pour m'avertir que vous alliez venir. Si la chambre vous plaît, nous serons ravis de vous accueillir.

— Je suis sûr qu'elle va me plaire ! répondit spontanément Gian Maria.

— Il va venir vivre ici ? demanda l'une des jumelles.

— Oui, Rania, s'il le souhaite, répondit sa mère en souriant devant la mine stupéfaite de Gian Maria, qui se demandait comment il allait pouvoir distinguer les filles.

Fayçal et Nur lui firent ensuite visiter la chambre dont la fenêtre donnait sur la rue. Elle était petite, mais semblait confortable. Un lit de bois blanc, une table de nuit, une table ronde avec deux chaises dans un coin et une armoire venant compléter le tout.

— C'est exactement ce qu'il me faut, dit Gian Maria. Mais nous n'avons pas encore discuté du prix...

— Que dites-vous de trois cents dollars par mois ?

— C'est parfait.

— Naturellement, les repas sont compris..., ajouta Nur comme pour s'excuser.

— C'est parfait, je vous remercie.

— Vous aimez les enfants ? Vous en avez peut-être ? demanda Nur.

— Non, je n'en ai pas mais je les adore. J'ai trois neveux.

— Bah, vous êtes jeune, dit Nur, vous avez bien le temps. Et maintenant, vous voulez peut-être vous installer ?

Gian Maria acquiesça. Deux minutes plus tard, il rangeait ses maigres effets dans la penderie qui contenait une pile de serviettes et de draps propres.

— Nous n'avons qu'une salle de bains et une petite salle d'eau. Si vous voulez bien prendre la salle d'eau vous serez plus à votre aise. Avec trois enfants, il est parfois difficile d'accéder à la salle de bains, expliqua Nur.

— Cela m'ira très bien. Je vous remercie. J'aimerais vous payer tout de suite, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Tout de suite ? Mais vous venez juste d'arriver ! Attendez au moins de voir si vous êtes bien chez nous..., protesta Nur.

— Non, je préfère vous payer d'avance.

— Si vous insistez...

— J'insiste.

Fayçal avait regagné le petit réduit qui lui servait de bureau. Ce dernier était séparé du salon par une bibliothèque, ce qui lui procurait une certaine intimité.

L'appartement était spacieux. Outre le séjour et la cuisine, il comportait deux chambres en plus de celle qu'il venait de louer.

— Je vais vous donner un trousseau de clés pour que vous puissiez entrer et sortir à votre guise – même si je me permets de vous rappeler qu'il y a des enfants dans cette maison et que...

— Oh, mon Dieu, mais cela va de soi ! Je vous promets de me faire le plus discret possible. Je sais ce que vivre en famille veut dire.

— Vous saurez retrouver votre chemin pour venir jusqu'ici depuis le bureau ? s'enquit Fayçal.

— Je vais apprendre.

— Certainement. Vous connaissez l'arabe ?

— Un peu. Disons que je me débrouille.

— C'est une bonne chose. De toute façon, si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à me demander.

— Merci.

Sur ce, Fayçal s'en revint aux documents étalés sur son bureau, et Gian Maria comprit que pour s'intégrer à la vie de famille il allait devoir se faire discret. C'est pourquoi il décida d'aller faire un tour pour se familiariser avec le quartier.

Il avait besoin de réfléchir et mieux valait le faire en se promenant qu'en restant enfermé entre les quatre murs de sa chambre.

— Je sors. Vous avez besoin de quelque chose ? demanda-t-il à Nur.

— Non, merci beaucoup. Vous dînez avec nous ?

— Á condition de ne pas vous déranger...

— Mais non, pas du tout. Nous dînons de bonne heure, à huit heures.

— Parfait.

Tandis qu'il déambulait dans les rues, Gian Maria remarqua que les gens lui jetaient des regards intrigués, mais néanmoins dépourvus d'animosité.

Les femmes étaient habillées à l'occidentale, et nombreuses étaient les jeunes filles à porter des jeans et des t-shirts à l'effigie de groupes de rock.

Il s'arrêta devant l'étalage d'un vieil homme qui vendait des légumes et des oranges. Ne voulant pas rentrer les mains vides chez Nur et Fayçal, il décida d'acheter des poivrons, des tomates, des oignons, trois courgettes et des oranges dont le marchand lui affirma que tous provenaient de son jardin. Gian Maria lui demanda où se trouvait l'église, et le vieux lui expliqua comment y aller. Il lui suffisait de longer les deux prochains pâtés de maisons, puis de tourner à droite.

Gian Maria hésita un instant, puis commença à se diriger vers l'église. Ses deux cabas de marchandise ne pesaient pas bien lourds.

Dès qu'il pénétra dans la chapelle, une sensation de paix intérieure l'envahit. Un groupe de femmes était en train de prier et leurs murmures rompaient le silence. Il ferma les yeux et demanda à Dieu de guider ses pas comme il l'avait fait jusqu'à présent.

Car jusqu'ici il avait l'impression que la main du Seigneur l'avait mené jusqu'au groupe d'archéologues, en l'aidant à surmonter sa timidité et à parler au professeur Picot, lequel avait accepté de l'amener à Bagdad et avait, par hasard, prononcé le nom d'Ahmed Husseini, l'époux de Clara Tannenberg.

Non, rien de tout cela n'était fortuit. C'était Dieu qui avait guidé ses pas et l'avait aidé à accomplir sa mission.

Dieu était toujours présent, il suffisait de lui faire confiance, même aux heures les plus tragiques. Si seulement il avait pu convaincre Fayçal...

Il pria pour le médecin, un homme foncièrement bon, mais que le chagrin avait éloigné de Dieu.

Il était sept heures passées quand il émergea à nouveau de l'église, et il pressa le pas afin de ne pas arriver en retard et de faire mauvaise impression à Nur et Fayçal.

Dès qu'il atteignit le deuxième étage, il entendit les rires des jumelles et les pleurs du petit Hadi.

— Bonsoir ! dit-il en s'adressant à Fayçal, toujours dans son coin bureau, et ignorant le chahut des enfants.

— Ah, vous voilà de retour ! s'exclama le médecin.

— Oui, je vous ai apporté ceci...

— Merci beaucoup, mais vous n'auriez pas dû.

— Mais si. J'ai trouvé que les oranges avaient bonne mine.

— Nur est à la cuisine...

— Bien, je vais lui apporter les sacs.

Nur essayait de faire ingurgiter au petit Hadi une purée épaisse, mais l'enfant se débattait et fermait la bouche chaque fois que sa mère lui présentait la cuillère.

— Cet enfant est impossible. Pas moyen de le nourrir, soupira-t-elle.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des légumes mélangés à un œuf.

— Berk ! Ça ne m'étonne pas. J'étais comme lui, quand j'étais petit. J'avais horreur des légumes.

— Sauf qu'il n'y a rien d'autre à manger. Et encore, nous ne sommes pas les plus à plaindre, parce que nous avons au moins de quoi nous nourrir. Et je ne vous cache pas que le loyer de la chambre tombe à point nommé. Il y a des mois que je n'ai pas touché un salaire complet, et Fayçal non plus. Qu'est-ce que vous avez apporté ?

— Quelques poivrons, des courgettes, des tomates, des oignons, et des oranges. Il n'y avait pas grand-chose à l'étal des marchands.

— Mais c'est trop !

— Si je dois vivre ici, il me semble normal de contribuer aux repas dans la mesure de mes possibilités.

— Merci infiniment. Vous savez, ici, la nourriture est toujours la bienvenue. Il y en a si peu.

— C'est ce que j'ai vu. Je suis allé à l'église.

— Vous êtes croyant ?

— Oui, et je puis vous assurer que tout au long de ma vie, je n'ai cessé de croiser Dieu sur mon chemin.

— Vous avez de la chance. Nous autres, il y a un bout de temps que nous avons perdu la foi.

— Vous aussi ?

— J'ai du mal à continuer de croire, même si je n'ai pas tout à fait perdu la foi. Il est vrai que je ne vois pas toutes les horreurs que mon mari côtoie chaque jour à l'hôpital. Mais quand il me raconte qu'un petit est mort des suites d'une infection, faute de pouvoir lui administrer des antibiotiques, j'en viens à me demander où est passé Dieu.

Nur se leva d'un geste lent, renonçant à obliger Hadi à terminer sa bouillie. Le petit dans les bras, elle prit le chemin du séjour.

— Raina, Leila, venez à la cuisine surveiller votre petit frère pendant que je mets la table.

— Non, répondit l'une des jumelles.

— Comment ça, non ? demanda Nur, avec humeur.

— Je joue, insista la fillette.

Sans répondre, la mère déposa le bambin sur le tapis du salon avec ses jouets et s'en retourna à la cuisine.

Gian Maria la suivit.

— Puis-je vous aider ? demanda-t-il sans trop savoir que faire.

— Volontiers. Mettez la table. Dans ce buffet vous trouverez une nappe et dans celui-là les assiettes et les verres. Les couverts sont dans ce tiroir.

Après le dîner, Fayçal et Gian Maria aidèrent Nur à débarrasser la table tandis qu'elle rangeait les assiettes sales dans le lave-vaisselle. Plus tard, Fayçal mit ses filles au lit, tandis que Nur berçait le petit Hadi qui protestait dans son berceau.

Songeant qu'après une journée de travail, les deux époux auraient envie d'un peu d'intimité, Gian Maria leur dit bonne nuit et se retira dans sa chambre.

De toute façon, il fallait qu'il réfléchisse au moyen d'approcher Ahmed Husseini. Yves Picot aurait pu le mener jusqu'à lui, mais il n'était pas certain de vouloir entrer en contact avec lui par le biais de l'archéologue.

Il tombait de sommeil. Il y avait à peine vingt-quatre heures qu'il était arrivé à Bagdad, mais il avait l'impression que cela faisait des mois.

Sitôt couché, il sombra dans un sommeil de plomb sans même avoir eu le temps de prier.

OceanofPDF.com

20

Robert Brown avait convoqué Paul Dukais et tous deux discutaient âprement.

— Comment ça, tu n'as trouvé qu'un seul homme ? s'emporta Brown.

— Je te l'ai déjà dit, Picot a refusé le Bosniaque. Il n'a pris que le Croate. Mais s'il te plaît, arrête de crier et laisse-moi t'expliquer.

— Un homme seul ne pourra jamais venir à bout d'Alfred ! Tu as complètement perdu la boule, ma parole.

— Je sais pertinemment qu'un homme seul ne fait pas le poids. Mais dis-toi qu'un homme seul n'attire pas l'attention.

— Le Croate sait ce qu'il doit faire au moins ? demanda Brown en baissant le ton.

— Oui. Dans un premier temps, il doit noter précisément l'emploi du temps de tous les membres l'équipe, et une fois qu'il aura bien repéré la routine des uns et des autres, il nous soumettra un plan d'action. Et maintenant, si tu veux bien m'écouter, voici quelle est mon idée : je devrais pouvoir envoyer en renfort deux zigs qui se feront passer pour des hommes d'affaires. Je précise qu'ils sont tous deux intelligents et aguerris.

— Ah, vraiment ? Et d'après toi, la présence de deux hommes d'affaires dans un patelin paumé du sud de l'Irak va passer inaperçue ?

— Robert, cesse de me prendre pour une bille, tu veux ? Il y a suffisamment longtemps que je fais ce métier pour savoir comment gérer ce genre de situation. Et d'ailleurs je vais t'épargner les détails.

— Non, je veux tous les détails. Quand on va me demander des comptes, il faut que je sache quoi répondre.

— Très bien. Dans ce cas, sache qu'à mon avis le Croate devrait suffire pour faire le boulot et que les deux autres n'interviendront qu'en cas d'absolue nécessité.

— Ils devront intervenir de toute façon.

— Ce n'est pas dit. Le Croate est un tueur qui aime son métier. Non seulement il tire comme un dieu, mais il manie l'arme blanche avec une précision digne d'un neurochirurgien. Fais-moi confiance, il n'aura aucun mal à persuader Clara de lui remettre les tablettes.

— Ah, ouais ? Et après, il va faire comment pour se sortir de ce merdier ?

— Il s'en sortira, et peut-être même les mains dans les poches.

Ils discutèrent pendant un moment, en pure perte. Car Dukais savait que tant que les maudites tablettes ne seraient pas étalées sous son nez, ici même dans son bureau, Brown serait sur les dents. Une fois seul, Robert Brown appela son mentor qui l'invita à dîner le soir même. Chez lui, afin qu'ils puissent parler en toute tranquillité, loin des oreilles indiscrètes.

***

Enrique Gomez était dans son bureau. George l'avait appelé de Washington quelques minutes plus tôt pour lui annoncer que l'opération était en marche. Ils avaient réussi à coller un limier au train de Clara Tannenberg – une vraie sangsue, apparemment, un type prêt à tout pour arriver à ses fins.

Enrique avait insisté : il ne fallait pas toucher à un cheveu d'Alfred. En réalité, il savait qu'en s'en prenant à sa petite-fille ils risquaient de l'atteindre plus gravement que s'ils s'attaquaient à lui. Mais ils n'avaient pas le choix. Et puisqu'il fallait limiter la casse au maximum, ils devaient épargner Alfred coûte que coûte. George avait également cru bon d'ajouter que le limier chargé de récupérer les tablettes allait devoir naviguer à vue et prendre ses décisions au fur et à mesure, et qu'il n'hésiterait pas à sacrifier une vie humaine pour sauver sa peau. Les instructions qu'il avait reçues étaient on ne peut plus claires : s'emparer coûte que coûte de la *Bible d'argile* et sortir immédiatement d'Irak grâce au contact qu'ils lui avaient fourni.

José entra dans le bureau de son père et s'approcha pour l'embrasser.

— Comment vas-tu, papa ?

— Bien, mon fils, bien. Et toi ?

— Moi, j'ai du travail par-dessus la tête. J'ai trimé comme un malheureux toute la journée et nous n'avons même pas réussi à finaliser la

fusion entre les deux sociétés. À chaque fois que nous étions sur le point de conclure, l'avocat de l'une ou l'autre partie trouvait quelque chose à redire.

— Bah, ce n'est qu'une question de temps. Ils finiront bien par signer, va.

— Je l'espère en tout cas. Nous sommes sur cette affaire depuis le mois de juin, et nous n'avons toujours pas réussi à les mettre d'accord.

La conversation fut brutalement interrompue par la sonnerie du téléphone. Enrique décrocha d'un geste vif.

— Allô, j'écoute.

— Enrique ? Ici Frankie...

— Comment vas-tu ? Je viens de parler avec George.

— Il t'a dit que nous avions réussi à placer un homme dans l'expédition ? Un Croate...

— Oui, je suis au courant.

— Alfred vient de m'appeler, il n'était pas à prendre avec des pincettes. Il nous a menacés.

— De quelle façon ?

— Rien de précis. Simplement, il a dit qu'il se battrait jusqu'à la mort s'il le fallait. Il nous connaît bien. Il a compris que nous voulions lui prendre la *Bible d'argile*.

— À condition qu'il la retrouve...

— Il m'a dit qu'il savait que nous avions réussi à infiltrer l'expédition archéologique. Mais qu'il allait retrouver nos hommes et les tuer, et que si nous cherchions à lui prendre les tablettes, il allait tout déballer à la presse. Il aurait même pris ses dispositions pour qu'une autopsie soit faite au cas où il viendrait à mourir dans les mois prochains afin de déterminer si le décès est dû à une cause naturelle ou non. Il a ajouté que si nous cherchions à le doubler, il rendrait public un certain mémorandum entreposé en lieu sûr. Dans lequel il raconte tout, apparemment.

— Mais qu'est-ce qui lui prend ? Il est complètement ravagé !

— Pas du tout. Simplement il cherche à se défendre en attaquant.

— Et il propose quoi ?

— Toujours la même chose : nous laissons la *Bible d'argile* à Clara, et de son côté il s'engage à mener de bout en bout l'opération que vous avons en route.

— Pour cela non plus, il ne nous fait pas confiance apparemment...

— Non.

— George a raison de dire qu'il veut tout pour lui.

— Si tu veux mon avis, nous courons droit au suicide.

— Mais qu'est-ce que tu racontes !

— J'ai un nœud à l'estomac. Je sens la catastrophe arriver.

— Ne commence pas à délirer.

— Je ne délire pas du tout. Je vais lui téléphoner.

— N'est-ce pas un peu risqué de l'appeler depuis l'Espagne ?

— Si, mais puisqu'il ne me laisse pas le choix... Je dois partir en voyage d'affaires. Je l'appellerai quand je serai loin de la maison.

— Appelle-moi aussi.

Il raccrocha et serra les poings. L'angoisse mêlée de colère qui avait envahi ses traits n'avait pas échappé à son fils qui l'observait.

— Papa, que se passe-t-il ?

— Rien qui te concerne.

— En voilà une réponse !

— Désolé d'être aussi cassant, mais je ne supporte pas que tu te mêles de mes affaires.

— Je sais. Depuis que je suis tout gosse tu m'as appris à ne jamais te poser de questions et encore moins à me mêler de tes affaires – dont j'ignore tout au demeurant.

— Absolument. Et maintenant, laisse-moi, s'il te plaît. J'ai des coups de fil à passer.

— Tu as dit que tu partais en déplacement ? Où vas-tu ?

— Je dois m'absenter un jour ou deux.

— On peut savoir où et pour quel motif ?

Enrique se leva et asséna un grand coup de poing sur la table. José recula d'un pas. Son père avait beau avoir près de quatre-vingt-dix ans, il continuait de le terroriser.

— Je croyais t'avoir dit de ne pas te mêler de mes affaires. Cesse de me traiter comme un vieillard gâteux ! Et maintenant, file !

José pivota sur ses talons et sortit. Il avait le cœur lourd. Il ne reconnaissait pas son père dans ce vieillard irascible et prêt à mordre dès qu'on l'approchait d'un peu trop près. Enrique retourna s'asseoir derrière son bureau. Il avait l'impression que sa tête allait exploser. Il prit le flacon de médicaments qu'il gardait toujours à portée de main et avala deux

cachets. Le médecin l'avait mis en garde : il ne devait pas se laisser aller à la colère. Il avait fait un infarctus quelques années plus tôt. Et même s'il n'avait pas de séquelles, il n'avait plus vingt ans. Il maudit Alfred et se maudit lui-même d'avoir intercédé en sa faveur auprès de George.

Pourquoi Tannenberg n'en faisait-il qu'à sa tête au lieu de remplir le rôle qui lui avait été assigné ?

Il pressa une sonnette dissimulée sous sa table de travail et presque aussitôt une femme de chambre en uniforme noir, tablier et coiffe blanche parut.

— Apportez-moi un verre d'eau fraîche, et dites à Madame que je veux la voir.

— Bien, monsieur.

Quand Rocio entra dans le bureau de son époux, le verre d'eau à la main, elle eut un haut-le-corps en voyant l'homme à la mine implacable qui dardait sur elle un regard de glace.

— Enrique, ça ne va pas ?

— Entre, j'ai à te parler.

La femme ne se le fit pas dire deux fois. Posant le verre sur la table, elle s'assit face à son mari. Sachant qu'elle ne devait pas ouvrir la bouche sans y être invitée, elle rabattit nerveusement sa jupe sur ses genoux, comme pour se protéger de l'orage qui n'allait pas tarder à éclater.

— Là-dedans, dit-il en indiquant le premier tiroir de son bureau, il y a la clé du coffre-fort de la banque. Je n'ai jamais gardé de papiers compromettants, seulement des documents relatifs à mon travail. Le jour où je mourrai, je veux que tu ailles à la banque et que tu les détruises. José ne devra jamais être tenu au courant. Je t'interdis également de lui parler de mon passé.

— Je ne le ferai jamais !

Il se mit à scruter sa femme comme s'il cherchait à fouiller son âme dans les moindres recoins.

— Comment pourrais-je le savoir, Rocio ? Jusqu'ici, non, tu ne l'as pas fait, parce que j'étais là pour t'en empêcher. Mais le jour où je ne serai plus...

— As-tu jamais eu motif à te plaindre ou te méfier de moi ?

— Non. Mais je veux que tu me jures solennellement de faire tout ce que je te demande. Je ne le fais pas pour moi mais pour José. Il faut qu'il reste

dans l'ignorance. N'oublie pas que si ces documents venaient à être découverts... mes amis finiraient par le savoir et...

— Que nous feraient-ils ? demanda la femme épouvantée.

— Tu n'en as même pas idée. Nous avons des règles, des codes de conduite que nous nous sommes fixés et engagés à respecter.

— Mais dans ce cas, pourquoi ne détruis-tu pas toi-même ces papiers ? Pourquoi ne les fais-tu pas disparaître puisqu'ils sont compromettants ?

— Tu feras ce que je te dis, un point c'est tout. Il y a certaines choses dont je ne peux pas me défaire tant que je suis vivant, mais qui doivent rester secrètes après ma mort.

— Aïe, mon Dieu. Fasse le ciel que je parte la première !

— Je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'il en soit ainsi, mais à tout hasard, tu vas jurer sur la Bible que tu feras tout ce que je te demande.

Enrique posa une Bible sur le bureau, puis invita son épouse à poser sa main sur le livre.

Tremblante de peur, Rocio prêta serment puis écouta les instructions de son mari. En plus des documents jalousement gardés à la banque, elle devait détruire ceux qui se trouvaient dans le coffre-fort dissimulé derrière le tableau dans le bureau.

Plus tard, quand il fut à nouveau seul, Enrique appela George.

— Rien de nouveau ?

— Non, mais je pense que tu as raison. Nous ne pouvons pas nous permettre la moindre faiblesse avec Alfred. Il est capable de tout fiche en l'air.

— Et de nous faire plonger par-dessus le marché. Il a enfreint la règle. C'est peut-être un camarade, mais il va falloir choisir. C'est lui ou nous.

— C'est nous.

— Ça me soulage de te l'entendre dire.

***

Les hélicoptères, bien alignés sur le tarmac de la base militaire, se tenaient prêts à décoller. Ahmed Husseini était en train d'expliquer au commandant que la mission archéologique de Safran revêtait une importance capitale pour l'Irak.

Mais ce dernier l'écoutait d'une oreille distraite. Le Colonel lui avait ordonné de transférer le groupe d'étrangers et tout son saint-frusquin à

Safran, d'accord, mais ce n'était pas une raison pour lui infliger en plus une conférence sur la Mésopotamie antique.

Pendant ce temps, Yves Picot et Albert Anglade, son assistant, aidaient les soldats à charger le matériel à bord de l'hélicoptère. Les autres membres de l'expédition avaient eux aussi retroussé leurs manches, y compris les femmes, que les soldats guignaient avec des sourires narquois.

Picot avait été catégorique : elles devraient porter des pantalons et des bottes, et des chemises amples, au lieu de shorts et de t-shirts moulants. Mais malgré cela, les soldats dévisageaient outrageusement le petit groupe d'Occidentales dont l'unique problème dans la vie semblait être d'arriver saines et sauves à Safran.

Quand tout fut chargé et les membres d'équipage répartis dans les deux hélicoptères restants, Yves Picot chercha Ahmed du regard.

— Je suis désolé que vous ne soyez pas du voyage, lui dit-il en guise d'adieu.

— Je vous ai dit hier que j'irai à Safran. Malheureusement, je ne pourrai pas rester, mais je tâcherai de venir au moins une fois tous les quinze jours pour m'assurer que tout se passe bien. De toute façon, vous pourrez toujours me joindre à Bagdad en cas de problème.

— C'est parfait, mais j'espère ne pas avoir à vous déranger.

— Permettez-moi de vous souhaiter bonne chance. Ah, et puis faites confiance à Clara ! Non seulement c'est une excellente archéologue, mais elle a un sixième sens : elle ne passe jamais à côté des choses vraiment importantes.

— Comptez sur moi.

— Bonne chance.

Ils échangèrent une poignée de main et Yves monta dans l'hélicoptère. Quelques minutes plus tard, ils décollèrent et disparurent à l'horizon. Ahmed soupira. Il avait une fois de plus renoncé à tenir les rênes de sa propre vie qui reposait à nouveau entièrement entre les mains d'Alfred Tannenberg. Le vieux ne lui avait pas laissé le choix : ou bien il participait à l'opération ou bien il serait liquidé. Pire même, il avait menacé de le dénoncer comme traître à la police de Saddam.

Ahmed savait qu'Alfred n'aurait eu aucun scrupule à le voir disparaître dans les geôles secrètes du régime, dont personne n'était jamais ressorti vivant.

Alfred avait ajouté, avec une pointe de mépris dans la voix, que si l'opération réussissait il pourrait aller où bon lui semblerait : il ne chercherait pas à le retenir. Mais Ahmed savait qu'il ne lèverait pas non plus le petit doigt pour l'aider à fuir. Car il ne se faisait pas d'illusions. Ahmed savait que Tannenberg l'avait fait prendre en filature et qu'il surveillait le moindre de ses gestes. Il n'avait pas réussi à repérer les hommes d'Alfred – ou ceux du Colonel – mais il était certain qu'eux le voyaient. Il regagna le ministère où une rude tâche l'attendait, car il n'allait pas être facile de mettre la main sur les informations que lui réclamait Alfred et qu'il était le seul à pouvoir lui fournir.

Clara éprouva un pincement au cœur en entendant le ronronnement des hélicoptères. Picot allait être surpris de voir qu'ils avaient déjà commencé les fouilles.

Fabian et Marta se tenaient à ses côtés. Eux aussi étaient fiers du travail déjà réalisé. Quand Picot eut mis pied à terre, Fabian s'élança vers lui et les deux hommes s'embrassèrent avec effusion.

— Tu m'as manqué, mon vieux, dit Picot.

— Toi aussi, répondit Fabian en riant.

Marta et Clara étaient allées accueillir Albert Anglade qui était pâle comme un linge au sortir de l'engin volant. Sur un geste de Clara, un des hommes du chantier parut avec une bouteille d'eau et une timbale.

— Tenez, buvez, lui dit-elle. Ça vous requinquera.

— Je ne crois pas, geignit Albert en refusant la timbale qu'elle lui tendait.

— Allons, ça va passer. Moi aussi j'ai eu mal au cœur, lui dit Marta en guise de consolation.

— Plus jamais je ne remonterai dans ce fichu machin, déclara Albert. Je préfère encore rentrer à Bagdad à pied.

— Moi aussi, dit Marta en riant. Mais tu devrais boire un peu d'eau. Clara a raison, ça va t'aider à te sentir mieux.

Fabian, fier comme Artaban, fit visiter le campement à Yves. Les maisons en pisé dans lesquelles ils allaient installer les labos pour procéder à la classification des tablettes et autres objets qu'ils allaient exhumer, le local qui devait accueillir les ordinateurs, la maison de plain-pied qui leur servirait de salle de réunion, les douches, les latrines, les tentes où une

partie de l'expédition résiderait pendant les mois à venir, à moins qu'ils ne préfèrent loger chez l'habitant, au village.

Ils entrèrent dans l'une des bâtisses dans laquelle Fabian avait installé un bureau, dont il disait qu'il allait lui servir de poste de commandement. Albert les suivait à grand-peine. Il se laissa choir sur une chaise tandis que Marta et Clara continuaient d'insister pour qu'il boive un peu d'eau fraîche.

— Beau travail, approuva Yves Picot. Je savais que vous alliez vous en sortir comme des chefs.

— En réalité, nous avons déjà démarré les fouilles, l'informa Marta. Il y a deux jours que nous avons commencé les excavations et testé l'habileté des ouvriers. Il y a de tout parmi ces gens, mais ils sont tous de bonne volonté, et je suis certaine qu'ils ne vont pas rechigner à la tâche.

— Au fait, en ton absence, j'ai nommé Marta contremaître et je lui ai même donné un fouet, dit Fabian en riant. C'est elle qui a organisé la répartition des tâches, avec un sérieux tout militaire. Les ouvriers sont ravis et lui obéissent au doigt et à l'œil.

— Rien ne vaut un bon contremaître, confirma Picot, sur le même ton railleur. Le seul problème c'est que je me retrouve au chômage.

Clara les observait en riant mais sans oser entrer dans leur jeu.

Elle avait remarqué qu'une solide amitié liait Fabian et Marta, mais rien de plus. La complicité entre eux était évidente et il lui semblait qu'il en allait de même entre Fabian et Picot.

— Où allons-nous dormir ? demanda Albert qui n'avait toujours pas complètement récupéré.

— Dans la maison d'à côté. Elle n'est pas bien grande mais nous pouvons y loger à trois sans problème. Mais si tu préfères, je peux jeter un coup d'œil à la liste des villageois disposés à accueillir un pensionnaire... proposa Fabian.

— Non. C'est très bien comme ça et si ça ne vous dérange pas, je vais aller m'étendre un peu, dit Albert d'une voix presque suppliante.

— Je vais vous montrer le chemin, lui dit Clara.

Une fois Clara et Albert partis, Yves demanda à Fabian :

— Vous avez eu des problèmes ?

— Pas le moindre. Ici tout le monde a appris à respecter Clara. Elle s'est montrée très ouverte à nos suggestions. Ou, plus exactement, aux exigences de Marta. Elle donne son avis, mais quand elle voit que nous ne sommes

pas d'accord, elle n'insiste pas. Cela étant dit, nous savons très bien que tout le monde ici dépend d'elle. Je veux dire qu'en cas de conflit, nous devrons nous en remettre à elle et faire ce qu'elle nous dit. Mais c'est une femme intelligente, qui ne cherche pas le rapport de force.

— Elle a amené une domestique avec elle, Fatima. Elle la dorlote comme une enfant. Parfois même elle l'accompagne au chantier. Il y a également quatre hommes armés qui ne la quittent pas d'une semelle. Ils montent la garde jour et nuit, ajouta Marta.

— Oui, quand je suis venu à Bagdad, j'avais déjà remarqué qu'elle avait des gardes du corps. Ce qui n'a rien d'étonnant étant donné la situation qui règne actuellement en Irak. Sans compter que son mari est une huile de l'administration, confirma Yves.

— À mon avis, la situation actuelle de l'Irak n'est pas l'unique raison, contra Marta. L'autre jour, j'étais avec elle, comme nous n'arrivions pas à dormir nous avons décidé d'aller faire un tour dehors. Quand ses gardes se sont aperçus qu'ils l'avaient perdue de vue, ils étaient comme fous. Quand ils nous ont retrouvées, l'un d'eux a dit que son grand-père les ferait tous passer par les armes s'il lui arrivait quelque chose. Là-dessus, il a fait allusion à des Italiens et Clara l'a fait taire, visiblement embarrassée.

— Tu veux dire que la dame aurait des ennemis..., fit Picot en méditant tout haut.

— Ne te laisse pas emporter par ton imagination, dit Fabian. Nous ne savons pas à quel incident se référaient ses gardes du corps.

— N'empêche qu'ils avaient l'air complètement paniqués, insista Marta. Il est évident qu'ils redoutent tous de s'attirer les foudres du grand-père.

— Un grand-père qu'il n'y a pas moyen d'approcher, du reste, déplora Yves.

— Et dont Clara ne veut rien dire, ajouta Marta.

— Nous avons essayé de savoir comment son grand-père s'est retrouvé à Hâran, en vain. Elle a esquivé toutes nos questions. Bien, et maintenant nous allons te montrer le reste du camp, proposa Fabian.

Yves les félicita. Il était heureux d'avoir réussi à convaincre Fabian de l'accompagner dans cette aventure. Il appréciait également le travail de Marta. Cette femme avait un don inné pour l'organisation.

— J'ai donné des noms aux différentes maisons où nous allons travailler et entreposer le matériel, expliqua Marta. Celle où nous nous trouvions est

« le quartier général », celle où nous allons entreposer les tablettes s'appelle en toute logique « la maison des tablettes », et c'est là qu'on va installer l'équipement informatique, dit-elle en désignant une autre bâtisse en pisé. Nous l'appellerons « salle des Communications », tout simplement. Nous allons faire de même pour les entrepôts, mais avec des numéros.

Le chef du village avait organisé une réception de bienvenue. Ils furent conviés à partager son déjeuner en compagnie de quelques notables du voisinage.

Yves n'aimait décidément pas le type qu'ils avaient choisi comme chef de chantier. Il n'aurait su dire pourquoi, car l'homme semblait plutôt discret et d'un abord agréable, mais il y avait dans sa manière d'être quelque chose qui faisait penser qu'il n'était pas un paysan comme les autres. Grand et musclé, Ayed Sahadi avait le teint plus clair que les gens du crû. Il affectait un air martial et les manières d'un homme habitué à commander. De plus, il parlait anglais, ce qui ne manqua pas de surprendre Yves.

— J'ai travaillé à Bagdad, c'est là-bas que je l'ai appris, fut sa seule explication.

Clara, qui avait l'air de le connaître, le traitait avec une certaine familiarité, mais lui gardait une distance respectueuse avec elle.

Tous les hommes lui obéissaient au doigt et à l'œil, y compris le chef du village, qui semblait intimidé en sa présence.

— D'où vient cet Ayed ? s'enquit Yves Picot.

— Il est arrivé deux jours après nous. Clara nous a dit que son mari et elle avaient déjà travaillé avec lui en d'autres occasions. Je ne sais que penser. À moi, il me fait l'effet d'un militaire, répondit Fabian.

— À moi aussi, confirma Yves. C'est peut-être un espion de Saddam.

— Eh bien, mieux vaut se faire à l'idée que nous allons être surveillés de près. Étant donné que nous sommes dans une dictature et à la veille de la guerre, il n'est pas exclu que cet Ayed soit un espion, expliqua Marta le plus naturellement du monde.

— En tout cas, sa tête ne me revient pas, grommela Yves.

— Attendons de voir comment il se comporte, suggéra Marta.

Cet après-midi-là, une fois tous les membres de l'équipe installés, Yves entreprit de leur expliquer comment ils allaient travailler. Tous étaient des professionnels ou des étudiants de dernière année ayant déjà participé à des fouilles, de sorte qu'il n'eut pas besoin de gaspiller inutilement sa salive.

L'heure du lever serait fixée à quatre heures du matin. L'équipe avait jusqu'à cinq heures moins le quart pour se doucher et petit-déjeuner, afin de pouvoir être sur le chantier avant cinq heures.

Á dix heures ils feraient une pause d'un quart d'heure, après quoi ils continueraient à travailler jusqu'à deux heures. De deux à quatre, pause déjeuner, et sieste ; puis à partir de quatre heures à nouveau sur le chantier jusqu'au coucher du soleil.

Personne ne souleva la moindre objection, ni parmi les coéquipiers d'Yves ni parmi les paysans. Ces derniers allaient être payés en dollars, et toucher un salaire dix fois supérieur à ce qu'ils gagnaient habituellement en un mois, à condition toutefois qu'ils acceptent de travailler sans rechigner.

Quand la réunion s'acheva, un jeune binoclard qui n'avait pas l'air très dégourdi s'approcha d'Yves Picot et dit :

— J'ai un souci avec les ordinateurs. Le courant électrique est très faible et les équipements très puissants.

— Il faut en référer à Ayed Sahadi. Il vous dira quoi faire, répondit Picot.

— Tu n'as pas l'air de le porter dans ton cœur, fit remarquer Marta.

— Pourquoi dis-tu cela ? demanda Picot, surpris.

— Parce que ça se voit. En réalité, personne n'aime cet Anté Plaskic. Je ne comprends pas pourquoi tu l'as engagé.

— Tout simplement parce qu'un de mes amis, prof à l'université de Berlin, me l'a recommandé.

— Je suppose que nous avons tous des *a priori* parce qu'il est Croate et qu'on ne peut s'empêcher de penser à tous ces malheureux Bosniaques sauvagement massacrés par les Serbes et les Croates.

— Mon ami m'a dit que c'était un survivant, que son village à lui aussi a été entièrement rasé par les Bosniaques. Je n'en sais rien. Dans cette maudite guerre, ceux qui ont souffert et subi les pertes les plus lourdes sont les Bosniaques, si bien que tu n'as peut-être pas tort de dire que j'ai des *a priori*, même si je n'en ai pas vraiment conscience.

— Parfois, nous adoptons des schémas manichéens : ceci est bien et ceci est mal ; ceux-ci sont tous bons, et ceux-là sont tous méchants, sans vraiment nous embarrasser de subtilités. Il se peut qu'Anté soit réellement une victime de guerre.

— Ou un bourreau.

— Il était très jeune, insista Marta qui prenait un malin plaisir à se faire l'avocate du diable.

— Pas si jeune que ça. Aujourd'hui il doit avoir pas loin de trente ans, non ?

— Je crois qu'il en a vingt-six.

— Durant la guerre du Kosovo, ils ont enrôlé des gosses de quatorze ou quinze ans dans l'armée.

— Renvoie-le chez lui.

— Non, car tu l'as dit toi-même, ce serait injuste.

— Je n'ai jamais dit cela, protesta Marta.

— Nous allons lui donner sa chance et si je continue à me sentir aussi mal à l'aise en sa présence, je suivrai ton conseil et je le renverrai.

Fabian s'approcha, accompagné d'Albert Anglade, l'aide de camp de Picot.

— Je vous trouve d'humeur bien sombre, tous les deux. Que se passe-t-il ?

— Nous parlions d'Anté, répondit Maria.

— Dont la tête ne revient pas à Yves qui regrette déjà de l'avoir fait venir. Me trompé-je ?

Yves Picot éclata de rire. Albert travaillait avec lui depuis des années et le connaissait suffisamment bien pour savoir avec qui il allait bien s'entendre et avec qui il allait y avoir de l'eau dans le gaz.

— Il y a quelque chose d'inquiétant chez ce type, poursuivit Albert. À moi non plus, il ne me plaît pas.

— Parce que c'est un Croate, voilà pourquoi, affirma Marta.

— Mes enfants, ce sont là des préjugés racistes.

Le commentaire de Fabian les blessa au plus profond d'eux-mêmes. Tous étaient des antiracistes convaincus et qu'on puisse les accuser de faire preuve de discrimination les faisait se hérisser.

— Ça, c'est ce qui s'appelle un coup bas, protesta Yves.

— Possible, rétorqua Fabian, mais cette conversation ne vole pas très haut. On ne peut pas rejeter sur une seule personne la faute de tout un pays ou de toute une communauté.

— Tu as raison, mais la vérité c'est que nous ne savons pour ainsi dire rien de lui, argua Albert en apportant de l'eau au moulin d'Yves.

— Bien. Et si on changeait de sujet de conversation ? Où est Clara ? demanda Marta.

— Avec Ayed Sahadi. Ils sont allés parler aux ouvriers. Ensuite, il me semble qu'elle a dit que ceux d'entre nous qui le souhaitaient pourraient aller faire un premier repérage du site avec elle, répondit Fabian.

Militaire rattaché au service du contre-espionnage irakien, Ayed Sahadi avait ce qu'on appelle le physique de l'emploi.

Alfred Tannenberg, qui le connaissait pour avoir déjà collaboré avec lui par le passé, avait demandé au Colonel de détacher Ayed à Safran.

Le commandant Sahadi avait la réputation d'être un sadique. Les rumeurs qui couraient sur son compte étaient tellement abominables, que lorsqu'un opposant au régime avait le malheur de tomber entre ses mains, il priait le ciel de le rappeler au plus vite à lui pour ne pas avoir à subir une longue et terrible agonie.

À Safran, il avait pour mission d'assurer la sécurité de Clara et de démasquer les hommes dont Alfred Tannenberg avait de bonnes raisons de croire qu'ils avaient été mandatés par ses amis pour s'emparer de la *Bible d'argile*.

Sahadi avait placé plusieurs de ses hommes parmi les ouvriers engagés sur le chantier. Militaires comme lui, et rattachés au service du contre-espionnage, tous savaient qu'ils toucheraient un joli petit paquet de fric s'ils réussissaient leur mission.

Clara avait aperçu à plusieurs reprises Ayed en compagnie du Colonel à la Maison Jaune, de sorte que son visage ne lui était pas inconnu. Son grand-père lui avait expliqué que, dorénavant, Ayed la suivrait comme son ombre et qu'elle allait devoir l'imposer comme contremaître, de même qu'il avait insisté pour qu'Haydar Annassir joue le rôle d'interface entre Ahmed, qui se trouvait à Bagdad, et lui.

Clara, qui savait qu'il était inutile d'essayer de se soustraire à la férule du vieil homme, avait dû se soumettre de mauvaise grâce.

À quatre heures tapantes, un son de cloche réveilla tout le campement.

Dans la maison qui tenait lieu de cantine, les femmes du village avaient commencé à préparer le café qui serait servi avec du pain frais accompagné de beurre et de confiture, et de fruits secs.

Yves Picot, qui avait pourtant horreur de se lever tôt, était déjà debout.

Il n'avait pas pu fermer l'œil de la nuit, contrairement à Fabian et à Albert qui, à son grand dam, ronflaient comme des sonneurs.

Marta non plus n'avait pas l'air de très bonne humeur. Elle déjeunait en silence et répondait par monosyllabes quand on lui posait des questions.

La seule qui semblait radieuse était Clara, constata Picot qui l'observait discrètement du coin de l'œil. Mais comment diable faisait-elle pour être aussi fraîche et dispose si tôt le matin ?

Il n'était pas encore cinq heures quand ils se mirent au travail. Tous savaient ce qu'ils avaient à faire. Chacun des archéologues avait sous sa direction un groupe d'ouvriers à qui il donnait des instructions précises.

Anté Plaskic était resté au campement, dans la maison où était entreposé le matériel informatique, il disposait d'une chambre pourvue d'un lit de camp. On pouvait dire qu'il avait eu de la chance de se voir ainsi attribuer une maison pour lui tout seul.

Le reste de l'équipe ne semblait guère l'apprécier, mais il n'en avait cure.

Car il y avait belle lurette qu'il avait cessé de chercher à se faire accepter par les autres. Personnellement, il aurait pu se passer sans problème du reste de l'humanité.

Il était ici pour dérober des tablettes, et au besoin liquider ceux qui chercheraient à l'en empêcher. Et d'ailleurs, s'il n'avait tenu qu'à lui, c'est tous les membres de la mission qui y seraient passés.

Soudain, sorti de nulle part, Ayed Sahadi parut sur le seuil.

— Bonjour !

— Bonjour, répondit le Croate, surpris, car il le croyait parti sur le chantier avec tous les autres.

— Vous avez besoin de quelque chose ? s'enquit le contremaître.

— Non, pas pour l'instant. J'ai tout ce qu'il me faut. J'espère seulement que ces fichues bécanes vont se décider à marcher. En principe, ça devrait le faire, vu que ce sont les meilleures du marché.

— Bien, si vous avez le moindre souci, comme hier, n'hésitez pas à me le signaler, ou sinon adressez-vous à Haydar Annassir et dites-lui d'appeler Bagdad pour qu'ils fassent le nécessaire.

— Très bien. De toute façon, dans un petit moment, j'ai l'intention d'aller sur le chantier pour voir à quoi ça ressemble. Dans l'immédiat, ici, je n'ai pas grand-chose à faire.

— Vous pouvez y aller aussi souvent que vous le souhaitez.

Lorsqu'il ressortit de la maison des communications, Ayed Sahadi était perplexe. Il y avait chez cet informaticien quelque chose de louche, songea-t-il. Son faciès poupin et ses lunettes d'intello sentaient l'imposture. Mais bon, ça n'était pas parce que tous les autres avaient pris, plus ou moins consciemment du reste, leurs distances avec lui qu'il devait le soupçonner pour autant.

À lui non plus, ce Croate qui avait probablement assassiné des frères musulmans ne lui revenait pas. Car sans être un fervent observateur des préceptes de Mahomet, loin de là, il considérait les Bosniaques comme ses frères.

Il régnait une activité fébrile autour du cratère et des vestiges de l'édifice à l'intérieur duquel on commençait à voir se profiler les contours d'une salle dans laquelle, jadis, des centaines de tablettes d'argile avaient été entreposées sur des étagères en pisé.

Plutôt que de rester planté là à regarder, Ayed décida de mettre la main à la pâte. Il vint se poster à côté de Clara et demanda :

— En quoi puis-je me rendre utile ?

Sans y réfléchir à deux fois, Clara lui dit qu'il pouvait aider à déblayer le sable à l'intérieur du périmètre qu'ils avaient tracé.

OceanofPDF.com

21

En temps normal, Tom Martin n'avait aucun mal à choisir ses hommes, mais cette fois, son instinct semblait lui dire que la requête du faux monsieur Burton comportait de très gros risques.

De sorte qu'il lui avait fallu une bonne semaine avant de décider qui allait se rendre en Irak pour liquider tous les Tannenberg qu'il pourrait y trouver. Car telle était la mission : d'abord se renseigner sur la possible existence d'un vieillard du nom de Tannenberg quelque part dans le fief de Saddam, et, le cas échéant, le liquider ainsi que toute sa descendance. Son client avait été on ne peut plus clair : aucun Tannenberg, quel que soit son âge, ne devait survivre.

Il avait hésité à mettre plusieurs hommes sur le coup, puis décidé d'en envoyer qu'un seul, quitte à prévoir des renforts en cas de besoin. Il savait par expérience que les tueurs à gages étaient des solitaires qui n'aimaient pas travailler en équipe. Chacun avait ses propres méthodes et ses petites manies.

Il avait également hésité à parler de cette mission à son ami Paul Dukais, le président de Planet Security, quand ce dernier l'avait appelé pour qu'il l'aide à trouver un quidam qui puisse se fondre incognito dans une équipe d'archéologues, dont faisait partie la fameuse Clara Tannenberg. Paul avait apparemment reçu l'ordre de lui dérober des tablettes d'argile et au besoin de l'assassiner. Mais, pour finir, il n'avait rien dit à Dukais. De toute façon, il était certain que le Croate qu'il avait recommandé à Paul s'acquitterait de sa mission, tout comme l'homme qu'il avait désigné pour cette autre mission. Il partait avec un avantage concurrentiel certain : il savait que les Tannenberg avaient maille à partir avec un grand nombre de personnes qui se disaient prêtes à payer grassement quiconque accepterait de leur faire la

peau. Lion Doyle entra dans le bureau de Tom Martin et resta debout jusqu'à ce que ce dernier l'invite à s'asseoir.

— Assieds-toi, Lion, je t'en prie. Comment te portes-tu ?

— Comme un charme, je rentre de vacances.

— Tant mieux, comme ça, au moins, tu seras d'attaque pour la mission que j'aimerais te confier.

Une heure durant les deux hommes passèrent en revue toutes les informations dont ils disposaient, y compris celles concernant le mystérieux monsieur Burton que Tom Martin avait réussi à photographier avant qu'il ne quitte les bureaux de Global Group.

— Je n'ai pas réussi à trouver le plus petit début d'indice le concernant. Il n'est manifestement pas britannique, même s'il parle un anglais irréprochable. Mes amis de Scotland Yard n'ont retrouvé aucun homme lui ressemblant dans leurs fichiers. Et ceux d'Interpol non plus.

— C'est probablement un citoyen ordinaire, qui paie régulièrement ses impôts, et qui n'a pas de raison particulière de figurer dans les fichiers de la police, commenta Doyle.

— Certes, mais les citoyens ordinaires n'ont pas pour habitude d'engager des tueurs à gages. Et puis, dès qu'il a ouvert la bouche, il s'est mis à dire « nous ». Les commanditaires sont plusieurs, il n'y a pas que lui.

— Apparemment, les Tannenberg n'ont pas que des amis. Vu qu'ils trempent dans des affaires louches, il n'est pas impossible qu'il s'agisse de clients à qui ils ont joué un tour de cochon et qui cherchent à se venger.

— C'est possible, mais j'ai comme l'impression que ce n'est pas la seule raison.

— Alors, combien ?

— Combien de quoi ?

— Combien proposes-tu pour cette mission ? Tu ne sais pas si je dois tuer un seul Tannenberg ou quatre, et si en plus de cette femme et de l'invisible vieillard il y a d'autres Tannenberg, y compris des enfants. Je n'aime pas tuer des enfants.

— Un million d'euros. C'est ce qu'ils proposent. Net d'impôts.

— J'en veux la moitié avant de commencer.

— Je ne suis pas sûr que ce soit possible. Le client ne m'a versé que des arrhes.

— Dans ce cas, tu n'auras qu'à lui dire que j'exige un demi-million, tout simplement.

— D'accord.

— Tu sais comment procéder pour les versements. Si le virement arrive dans trois jours je pars pour l'Irak.

— Tu vas avoir besoin d'une couverture ?

— Oui. Qu'as-tu à me proposer ?

— Quelles sont tes préférences...

— Si ça ne t'ennuie pas, je vais m'occuper moi-même de me chercher une couverture. Je ne ferai appel à toi qu'en dernier recours. J'ai trois jours pour me retourner, je t'appellerai.

En sortant de Global Group, Lion Doyle se dirigea vers le parking où il avait laissé son monospace gris métallisé. Il commença par rouler au hasard des rues de Londres, juste pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Après quoi il s'engagea sur l'autoroute en direction du pays de Galles où il était revenu s'installer après une longue absence. Il avait acheté une vieille ferme qu'il avait retapée avant d'épouser une prof de l'université de Cardiff spécialisée dans la philologie. C'était une femme extraordinaire, restée délibérément célibataire jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans pour pouvoir gravir tous les échelons de la hiérarchie universitaire jusqu'au titre de professeur titulaire. Marian avait des cheveux châtain clair et des yeux verts. C'était une grande femme plutôt enveloppée. Elle s'était éprise de lui quasiment au premier regard. Brun, les yeux noisette, solidement charpenté, Lion Doyle était un homme à la présence rassurante et qui inspirait confiance.

Il lui avait raconté qu'il s'était engagé dans l'armée jusqu'au jour où il en avait eu assez de ne pas avoir de foyer. Il s'était alors reconverti comme consultant en sécurité, un business qui marchait rondement et qui lui avait permis de gagner suffisamment d'argent pour pouvoir racheter sa ferme et la restaurer entièrement.

Bien qu'il fût trop tard pour qu'elle ou lui songe à avoir des enfants, tous deux étaient prêts à partager les bons moments de la vie et à vieillir ensemble.

Si on avait dit à Marian que son mari détenait sur l'île de Man un compte en banque suffisamment garni pour qu'il n'ait pas besoin de travailler jusqu'à la fin de ses jours, elle ne l'aurait pas cru. Elle était convaincue

qu'ils n'avaient aucun secret l'un pour l'autre, et bien qu'ils fussent à l'aise financièrement, elle était loin de se douter qu'ils roulaient sur l'or.

C'est pourquoi Marian se satisfaisait d'une femme de ménage qui ne venait que trois fois par semaine pour mettre de l'ordre dans la maison et d'un jardinier qui ne travaillait que lorsque Lion, qui aimait bien s'occuper lui-même du jardin, n'était pas là.

Car il n'était pas rare que son mari s'absente pendant plusieurs semaines d'affilée. Mais si son travail l'exigeait, il fallait bien qu'elle se fasse une raison. Certes, il lui arrivait d'oublier de l'appeler et elle n'aimait pas tomber sur son répondeur quand elle essayait de le joindre sur son portable. Mais lorsqu'il rentrait de voyage il lui ramenait toujours un petit quelque chose : un sac, des boucles d'oreilles, un foulard, autant de petites attentions qui lui montraient qu'il ne l'avait pas oubliée. De sorte que Marian ne se faisait pas de souci. Elle savait que, tôt ou tard, Lion rentrerait à la maison.

***

Il n'était que huit heures et demie du matin, mais Hans Hausser était déjà à l'université en train de savourer la quiétude de son bureau avant l'arrivée des étudiants. Il en profita pour se connecter à l'adresse de courrier électronique domiciliée à Hong Kong que lui avait fournie Tom Martin. Le courriel de Tom Martin était on ne peut plus concis :

« Mettez-vous en rapport avec moi. »

Quand Hausser appela sa fille pour lui dire qu'il devait se rendre à Bonn et ne serait de retour, dans le meilleur des cas, que le lendemain, Berta poussa des hauts cris. Après avoir raccroché, il quitta le campus et prit un bus pour le centre-ville. De là, il se rendit à la gare et acheta un billet pour Berlin.

Il était une heure de l'après-midi quand il arriva à destination. Une fois à la gare il se rendit en bus dans le centre-ville.

Les rues de Berlin grouillaient de monde. Les gens avaient l'air pressés et marchaient droit devant eux sans regarder personne. Hans se dit qu'il eût été difficile d'attirer l'attention de quiconque au milieu de ce zoo humain.

Il entra dans une boutique de téléphonie où il acheta un téléphone mobile et une carte. La boutique était pleine à craquer et c'est à peine si la vendeuse, qui ne savait plus où donner de la tête, regardait les clients.

Une fois le téléphone dans sa poche, il commença à remonter l'une des artères principales de la ville. Arrivé à un croisement, il fit une halte et appela Tom Martin sur sa ligne directe.

— Ah, c'est vous ! dit Martin. Vous tombez à pic. Je voulais justement vous signaler que j'ai trouvé la personne qu'il vous faut. Mais celle-ci exige une avance.

— De combien ?

— La moitié de la moitié.

— J'ai compris. Et sinon ?

— Sinon, elle refuse de faire le travail. C'est une tâche difficile, délicate qui requiert beaucoup de savoir-faire. En réalité, la mission dont vous m'avez chargé est extrêmement complexe...

— Pour quand lui faut-il l'argent ?

— D'ici trois jours au plus tard.

Hans Hausser raccrocha. Ils avaient parlé une minute et demie en tout. Il entra dans une autre boutique de téléphonie et acheta une nouvelle carte SIM. L'étape suivante consistait à se mettre en relation avec ses amis. Il entra dans un cybercafé et acheta une heure de connexion. Il n'allait pas avoir besoin d'autant, mais il préférait ne pas être pressé par le temps.

Il commença par envoyer un e-mail à Carlo, qu'il fit ensuite suivre à Mercedes, puis à Bruno pour leur communiquer son nouveau numéro de téléphone en se servant du langage codé qu'ils avaient mis au point. Il les avisa qu'il serait dans le cybercafé pendant une demi-heure encore, au cas où ils voudraient se connecter à l'adresse de monsieur Burton, et qu'il n'était pas impossible qu'il cherche à les joindre aux numéros qu'ils lui avaient transmis.

Il savait qu'il y avait peu de chances pour qu'ils lui répondent dans la foulée, mais il décida malgré tout d'essayer, et, coup de chance, Bruno était connecté et lui répondit aussitôt.

En sortant du cybercafé, il sauta dans un taxi pour se rendre à l'aéroport. Il entra dans une cabine et appela Mercedes. Leur conversation fut brève, moins d'une minute. Après avoir raccroché, Mercedes informa sa secrétaire qu'elle rentrait chez elle.

Une fois dehors, elle prit la direction des Ramblas et entra dans un cybercafé. Elle alla s'asseoir derrière un ordinateur installé à l'abri des

regards et ouvrit l'adresse de courrier électronique dont elle ne se servait que pour communiquer avec ses amis.

En plus du message annoncé par Hans, Bruno lui faisait savoir qu'il était en ligne et Carlo, à qui le professeur venait de parler, également.

Cela fait, Mercedes se mit en quête d'une cabine téléphonique. De là, elle appela l'aéroport et réserva une place pour Paris le lendemain dans le premier avion. Au même moment, à Rome, Carlo Cipriani achetait un billet d'avion pour le soir même.

Bruno Müller, tout comme Mercedes, n'arriverait pas avant le jour suivant.

Hans Hausser avait un faible pour Paris et les quais de la Seine. Mais le chauffeur de taxi avait la langue bien pendue, et comme il ne voulait pas passer pour un butor, Hans lui répondait par monosyllabes.

Á l'aéroport de Berlin, il avait eu le temps de s'acheter une petite mallette dans laquelle il avait fourré une chemise, quelques sous-vêtements et un nécessaire de toilette. Pour autant, le réceptionniste du Grand Hôtel du Louvre n'eut pas l'air de se formaliser en voyant le minuscule bagage du vieux monsieur aux cheveux blancs qui avait réservé une chambre par téléphone. De même qu'il ne trouva pas étonnant de le voir ressortir de l'hôtel, une heure à peine après avoir pris possession de sa chambre. Hans remonta l'avenue jusqu'à la place de l'Opéra et entra dans un café.

Dès qu'il fut assis, il commanda un verre de vin et un encas. Il n'avait rien mangé de la journée et son estomac commençait à réclamer. Une demi-heure plus tard, un autre septuagénaire comme lui entra dans le café et lui fit signe. Hans se leva et les deux hommes échangèrent une chaleureuse accolade.

— Je suis content de te voir, Carlo.

— Moi aussi. Tu parles d'une aventure ! Tu n'as pas idée de l'histoire que j'ai dû inventer pour que mes enfants me fichent la paix. J'ai fait jurer à ma bonne de ne pas leur dire que j'étais en déplacement. J'ai l'impression d'être un adolescent qui fait une fugue.

— Moi pareil. J'ai appelé Berta qui est devenue complètement hystérique. J'ai dû me fâcher tout rouge et lui rappeler que j'étais assez grand pour savoir ce que j'avais à faire. Mais je sais que je l'ai blessée, et ça me donne mauvaise conscience. Qu'est-ce que tu dirais d'aller manger un morceau ? Je meurs de faim.

— Bonne idée. Je connais un petit bistrot à deux pas d'ici dont tu me diras des nouvelles.

Hans Hausser expliqua de vive voix à son ami ce qu'il lui avait déjà dit par courriel : Tom Martin lui réclamait un demi-million d'euros tout de suite. Il lui avait déjà versé trois cent mille euros à la signature du contrat, et le montant total de l'opération avait été fixé à deux millions. Lui donner un demi-million de plus revenait quasiment à lui donner la moitié de la somme d'entrée de jeu.

— Il va pourtant falloir que nous le payions. Nous n'avons pas le choix, ni d'ailleurs de raisons de nous méfier de lui. Luca m'a affirmé qu'il était réglo en affaires, et compte tenu de la spécificité de la mission... Enfin, tout ce que j'espère c'est qu'il ne va pas chercher à nous arnaquer. J'ai apporté l'argent avec moi. Mercedes et Bruno vont faire de même. Nous avons tous sorti du liquide de la banque comme prévu, en cas de besoin.

Après dîner, les deux amis se séparèrent. Carlo avait réservé une chambre à l'hôtel Horse, situé non loin de celui de Hans.

À onze heures, les quatre amis se retrouvèrent au café de la Paix. Paris s'était levé sous un fin crachin qui imprégnait toute chose et ralentissait le trafic.

Mercedes sirotait son café en grelottant. Son petit tailleur ne la protégeait ni du froid ni de la pluie. Bruno Müller, plus prévoyant, avait emporté une gabardine.

— Mon avion pour Londres décolle à quatorze heures, dit Hans Hausser. Dès mon retour à la maison je vous appelle.

— Non, je ne pourrai jamais attendre demain, protesta Mercedes. Je vais mourir d'impatience. Il faut que nous sachions si tout s'est bien passé. S'il te plaît, arrange-toi pour nous appeler avant.

— Je vais essayer, Mercedes, mais je me connais, je vais être stressé. Tu oublies que je ne suis plus un jeune homme, je n'ai plus mes réflexes d'antan. Avant de songer à vous appeler, il faudra que je trouve un moyen de semer les hommes de Tom Martin. Car je suis certain qu'il va me faire suivre pour essayer de savoir qui se cache derrière le mystérieux monsieur Burton.

— Hans a raison, dit Bruno. Il faut nous armer de patience.

— Et prier, conclut Carlo.

— Eh bien que ceux qui connaissent une prière la disent ! fut la réponse contrariée de Mercedes.

Hans Hausser sortit du café avec un sac des Galeries Lafayette dans lequel se trouvaient, soigneusement dissimulées, sous un pull-over, les enveloppes que ses amis lui avaient remises et qui contenaient au total un demi-million d'euros destiné à Tom Martin.

Après Hans, ce fut au tour de Mercedes de prendre congé. Refusant qu'ils l'accompagnent, elle monta dans un taxi et fila directement à l'aéroport. Carlo et Bruno décidèrent de déjeuner ensemble avant de quitter Paris.

À Londres il tombait des cordes. Hans Hausser se félicita d'avoir acheté un imperméable à l'aéroport Charles-de-Gaulle. Il s'était dit qu'en mettant l'argent dans ses poches il n'aurait pas besoin de s'encombrer d'un bagage à main. Il était fatigué et commençait à ressentir le stress des dernières vingt-quatre heures, mais avec un peu chance il serait de retour chez lui demain en début de matinée. Il avait appelé Berta qui l'avait supplié de lui dire où il se trouvait. Il se surprit lui-même à lui répondre que si elle continuait à essayer de s'immiscer dans sa vie privée, ils devraient cesser d'habiter sous le même toit. Berta avait réprimé un sanglot avant de raccrocher précipitamment.

Un taxi le déposa à quelques centaines de mètres du siège de Global Group. Il marchait d'un pas aussi léger que le lui permettaient ses vieilles jambes.

Tom Martin eut un sursaut quand on lui annonça que monsieur Burton était dans le hall et demandait à le voir.

— Si je m'attendais à votre visite, lui dit le président de Global Group en lui serrant la main.

Il avait l'air surpris.

— Pourquoi cela ? demanda sèchement le faux monsieur Burton.

— J'étais à mille lieues de m'imaginer que vous vous présenteriez ici sans prévenir. Vous auriez pu faire un virement...

— Nous avons estimé qu'il était plus simple de procéder ainsi. Donnez-moi un reçu pour un montant d'un demi-million d'euros et l'affaire est réglée. Quand votre homme doit-il se rendre en Irak ?

— Dès qu'il aura touché l'argent.

— Je vous ai fait une avance de trois cent mille euros...

— Je sais, mais le professionnel que j'ai chargé de la mission a exigé que lui soit versée une avance conséquente. Vous savez, il joue sa peau, dans cette affaire, ni plus ni moins.

— Ce n'est pas la première fois, j'imagine.

— Non, c'est vrai, mais cette mission-ci revêt un caractère particulier, dans la mesure où il ignore combien de personnes et de quel âge, il va devoir supprimer, et dans quelles conditions. De plus, toute personne entrant en Irak est fichée, et pas seulement par la police de Saddam. Les Américains aussi veillent au grain, de même que mes anciens collègues du MI5.

— Vous avez travaillé pour le MI5 ?

— Vous l'ignoriez ? Je croyais que vous saviez tout me concernant.

— Monsieur Martin, je n'ai que faire de votre passé. Seuls m'intéressent les services que vous pouvez me rendre à l'heure d'aujourd'hui.

— Eh bien sachez tout de même que j'ai été au service de sa gracieuse Majesté, jusqu'au jour où les chefs ont décidé de pousser vers la sortie tous ceux qui avaient pris part à la guerre froide. Nous étions devenus obsolètes, l'ennemi était désormais ailleurs, disaient-ils. Et, effectivement, ils étaient en train de se fabriquer un nouvel ennemi : les Arabes. Les Arabes sont pauvres dans leur immense majorité, même si leurs dirigeants se sont enrichis grâce au pétrole. Ils vivent sous des régimes dictatoriaux et sont d'autant plus faciles à manipuler que leur frustration est grande. L'Occident a besoin d'un nouvel ennemi, depuis que certains ont décrété que, derrière le Mur, il y avait des milliers d'âmes prêtes à se convertir au consumérisme.

— S'il vous plaît, faites-moi grâce de vos discours.

— Comme vous voudrez.

Tom Martin rédigea à la main un reçu d'un demi-million d'euros sur lequel il apposa sa signature puis le sceau de Global Group avant de le remettre au prétendu monsieur Burton.

— Quand aurai-je de vos nouvelles ? demanda le professeur Hausser.

— Dès que j'en aurai moi-même. Demain mon homme aura reçu l'argent. Après-demain il mettra tout en marche. Il doit trouver une couverture pour entrer incognito en Irak. Et une fois sur place, il cherchera tous ceux que vous souhaitez éliminer. Il va falloir être patient, car ce genre de chose ne se fait pas du jour au lendemain.

— Bien. Veuillez noter ce numéro de téléphone portable, je vous prie. Appelez-moi dès que vous aurez du nouveau.

— Il est plus sûr de communiquer par courriel.

— Je ne crois pas. La prochaine fois appelez-moi.

— Très bien. Vous n'êtes pas un homme ordinaire, monsieur Burton...

— Comme la plupart de vos clients, j'imagine.

— En effet. Monsieur Burton... J'imagine que ce n'est pas votre vrai nom ?

— Monsieur Martin. Deux millions d'euros ne vous suffisent pas ? Sachez que j'ai horreur qu'on se mêle de mes affaires.

— Dans mon métier, c'est moi qui gère les secrets, monsieur Burton, dans une affaire comme celle-là, connaître votre identité est beaucoup plus qu'une simple formalité. Vous vous êtes présenté dans nos bureaux pour nous confier une mission à tout le moins délicate. Je vous rappelle que c'est vous qui êtes venu sonner à notre porte et non l'inverse.

— Dans votre métier, monsieur Martin, la discrétion est une donnée essentielle. Votre curiosité me surprend, j'ajouterai même qu'elle me semble peu professionnelle. Ne perdez pas votre temps à essayer de me faire suivre. Respectez le contrat que nous avons passé. Je vous paie pour cela. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je dois m'en aller.

— Le client est roi, monsieur Burton.

Après avoir serré la main de Tom Martin, Hans Hausser sortit du bureau. Les limiers de Global Group allaient certainement le prendre en filature. Mais cette fois il aurait du mal à les semer, car il ne pouvait pas leur refaire le coup de l'hôtel.

Dans la rue, il se mit à marcher jusqu'à ce qu'il aperçoive un taxi. Il le héla et lui demanda de le déposer à l'hôpital central. Sa propre ingéniosité ne manquait pas de le surprendre.

En réalité, toutes ses idées lui venaient des nombreux *thrillers* qu'il dévorait à ses heures perdues. Par moments, il se sentait parfaitement ridicule de se comporter ainsi. Sa plus grande crainte était de croiser une connaissance qui eut dévoilé son identité de respectable professeur de physique quantique.

Le taxi le laissa devant l'entrée principale de l'hôpital. D'un pas assuré il entra dans l'immense hall et se dirigea vers les ascenseurs. Il ignorait s'il était suivi ou non. Il monta dans le premier ascenseur dont les portes

s'ouvrirent, mais n'enfonça aucun bouton. Chaque fois que l'ascenseur s'arrêtait et que des gens montaient et descendaient, il scrutait les visages en s'efforçant de repérer un détective. Arrivé à l'avant-dernier étage, il descendit en même temps que deux dames à l'aspect souffreteux, un vieillard dans un fauteuil roulant poussé par une femme, et un jeune homme à l'aspect débraillé.

N'importe laquelle de ces personnes aurait pu être un limier de Global Group, songea-t-il.

Tous se mirent à longer le corridor. Il fit mine de les suivre puis revint sur ses pas. Aucun ne se retourna pour regarder en arrière. Hausser entra dans l'ascenseur suivant et recommença le même manège. Il descendit au troisième et attendit l'ascenseur suivant. Il s'était écoulé une bonne heure quand il décida enfin de sortir de l'hôpital en catimini. Il attendit que l'ascenseur se vide complètement, puis appuya sur le bouton du sous-sol. Une fois au sous-sol, il repéra le service des urgences, puis pénétra d'un pas résolu dans un couloir dont un panneau signalait qu'il était strictement interdit à toute personne étrangère au service.

Voyant que personne ne le suivait, il se mit à longer le corridor jusqu'à une salle où plusieurs malades amenés en urgence étaient étendus sur des civières. Juste au moment où il s'apprêtait à franchir la porte par laquelle entraient et sortaient les ambulanciers, il entendit :

— Hep, que faites-vous ici ?

Le médecin qui l'avait apostrophé n'avait pas l'air commode, et Hans Hausser sursauta comme un gamin pris en faute.

— Les membres de la famille ne sont pas autorisés à entrer ici. Sortez, je vous prie, et attendez comme tout le monde qu'on vous donne des nouvelles.

Soudain, Hans Hausser sentit qu'il blêmissait tandis que son cœur se mettait à battre la chamade.

— Que se passe-t-il ? lui demanda le médecin, voyant qu'il avait un malaise.

— Un ami vient de m'amener aux urgences, je ne me sens pas bien. J'ai du mal à respirer et des douleurs dans le bras droit. Je fais de la tachycardie et je suis de passage à Londres..., mentit Hans Hausser.

— Entrez dans cette salle, lui ordonna le médecin.

Trois minutes plus tard, il passait un électrocardiogramme. On lui fit également une prise de sang et une radio du thorax. Après quoi, les médecins décidèrent de le garder en observation et l'installèrent dans un lit.

Il était sept heures du matin quand les médecins des urgences déclarèrent qu'il ne présentait pas de pathologie cardiaque et que l'épisode de tachycardie devait être dû à une indisposition passagère.

Comme il se plaignait de n'être pas bien, ils décidèrent de le faire transporter en ambulance jusqu'à l'aéroport, à ses propres frais, naturellement. Mais ils ne voulaient pas que sa famille puisse se retourner contre eux au cas où il aurait un malaise en cours de route.

Après avoir réglé sa nuit d'hospitalisation en espèces, Hans Hausser monta dans l'ambulance. Pendant le trajet, il appela l'aéroport pour réserver un aller pour Berlin sur le vol de neuf heures en précisant qu'il arrivait en ambulance.

Une fois à l'aéroport, l'infirmière l'accompagna jusqu'au guichet d'embarquement. Elle expliqua à la réceptionniste que monsieur Hausser était apte à voyager, mais qu'il valait mieux aviser l'équipage au cas où il aurait à nouveau une crise. Une hôtesse poussa le fauteuil roulant jusqu'à une salle où il ne resta que quelques minutes avant d'être transféré directement à bord de l'avion sans passer par aucun des contrôles habituels. À Berlin il pleuvait à seaux. Lorsque l'hôtesse, pleine de prévenance, insista pour le pousser jusqu'à la sortie dans son fauteuil roulant, il refusa, à sa grande surprise, puis fila jusqu'à la sortie et sauta dans un taxi qui le déposa à la gare cinq minutes à peine avant le départ du train pour Bonn.

Une fois dans le train, il appela Berta pour lui annoncer qu'il serait à la maison en milieu d'après-midi. Il téléphona à Bruno pour lui dire que tout allait bien et lui demander de faire passer le message à Carlo et Mercedes. Il se sentait honteux et las.

Deux heures et demi plus tard, Berta ne put cacher sa stupéfaction en voyant la mine de son père quand ce dernier poussa la porte. Hans Hausser avait le teint gris d'un vieil homme malade. Il avait l'air si mal en point qu'elle passa outre ses protestations et appela le médecin. Ce dernier, un ami de longue date, accourut aussitôt au chevet de Hans pour constater qu'il se portait comme un charme. Lorsque les uns et les autres le laissèrent enfin tranquille, Hausser put prendre le seul remède dont il avait vraiment besoin : une bonne douche suivie d'une longue nuit de sommeil réparateur.

***

Paul Dukais relut à nouveau à fond le rapport qu'Anté Plaskic lui avait fait parvenir. Tom Martin avait décidément eu la main heureuse en choisissant ce Croate. Un de ces quatre, il faudrait qu'il lui renvoie l'ascenseur. Dans un anglais tout à fait correct et compréhensible, Anté Plaskic lui racontait par le menu l'état d'avancement des travaux de la mission archéologique et les difficultés auxquelles ils étaient confrontés :

« Ayed Sahadi se méfie de moi, et moi de lui. Sahadi est le contremaître. Son rôle consiste à superviser les travaux d'excavation, à diriger les ouvriers et à constituer les équipes de travail.

« À mon avis Ayed Sahadi n'est pas juste un contremaître. Il s'agit probablement d'un espion ou d'un policier chargé d'assurer la sécurité de Clara Tannenberg. C'est évident.

« Il ne la perd jamais de vue. Il y a toujours trois ou quatre hommes autour d'elle, en plus de sa garde personnelle, qui vous mettent en joue dès que vous cherchez à l'approcher.

« Ce qui ne l'empêche pas d'échapper à la vigilance de ses gardiens de temps à autre. À chaque fois qu'elle disparaît, c'est branle-bas de combat dans le camp. C'est déjà arrivé à deux ou trois reprises. Toujours le matin de très bonne heure. La première fois, elle était allée se baigner dans l'Euphrate en compagnie de madame Gomez. La seconde fois, elle et plusieurs autres femmes du groupe avaient organisé une petite escapade sans prévenir personne. Pas même Picot. La troisième fois, elle avait décidé de passer la nuit sur le site et emporté une couverture pour dormir à la belle étoile.

« Mais cela ne risque plus de se reproduire, car les hommes ont encore resserré leur surveillance. Deux d'entre eux dorment à même le sol à quelques mètres seulement de la porte de la maison où elle loge.

« Il y a une sorte d'administrateur nommé Haydar Annassir, dont le rôle consiste à payer les ouvriers et à qui Ayed Sahadi s'adresse pour se procurer tout ce que lui réclame le professeur Picot. Une fois, elle s'est empoignée avec lui. Il l'a menacée d'appeler son grand-père, et l'a fait, probablement, car elle n'arrête pas de le regarder de travers depuis qu'un petit contingent de soldats armés jusqu'aux dents est arrivé en renfort depuis Bagdad.

« Picot a exigé davantage d'ouvriers et Ayed Sahadi et Haydar Annassir ont réussi à recruter cent hommes de plus. Le rythme de travail est insoutenable et les nuits sont courtes. Résultat, il commence à y avoir des tensions au sein de l'équipe. Deux des universitaires qui accompagnent le professeur Picot se sont disputés avec lui au sujet des méthodes de travail. Les étudiants clament haut et fort qu'ils sont bassement exploités, et les ouvriers, à bout de forces et les mains en sang, tombent d'épuisement. Mais le professeur Picot et Clara Tannenberg font la sourde oreille.

« Picot a pour bras droit un archéologue chargé de jouer les médiateurs quand la tension est trop vive. Il se nomme Fabian Tudela et il est le seul à pouvoir calmer le jeu quand la situation devient explosive. Mais avec un rythme de travail de quatorze heures par jour, on court droit à l'affrontement.

« Il semblerait qu'ils aient découvert un temple suite à un bombardement aérien qui aurait mis au jour l'étage supérieur de l'édifice dans lequel se trouvait une bibliothèque, d'où la grande quantité de tablettes exhumées. On a déjà réussi à dégager trois salles et récupéré plus de deux mille tablettes d'argile qui se trouvaient entreposées dans des niches creusées à même les murs.

« Les étudiants, sous la supervision de quatre professeurs, procèdent à la classification des tablettes après qu'elles aient été nettoyées. Il semblerait que la plupart recèlent des inscriptions relatives à l'administration du palais, même si dans la dernière salle mise au jour on a retrouvé des restes de tablettes comportant la description détaillée de différents minéraux et animaux.

« Jusqu'ici, les salles qui ont été dégagées mesurent 5,30 m x 3,60 m, mais il semblerait que le palais en comporte d'autres plus grandes.

« On a retrouvé des tablettes sur lesquelles figure, dans la partie supérieure, le nom des scribes qui en sont les auteurs, ainsi que le veut la coutume. Sur certaines, recensant toutes les espèces de la flore locale, est gravé le nom de ce fameux Chamas. Mais, à ce jour, on n'a pas encore trouvé l'ombre d'une tablette comportant des poèmes épiques ou relatant des événements historiques. Résultat, Clara Tannenberg est dans ses petits souliers et Yves Picot, qui estime qu'il est en train de perdre son temps, est de mauvais poil.

« Il y a quelques jours, toute l'équipe s'est réunie pour procéder à une estimation des trouvailles. Le bilan de Picot était plutôt négatif, mais Fabian Tudela, madame Gomez et d'autres chercheurs ont déclaré qu'ils se trouvaient en présence de l'un des sites archéologiques les plus importants du siècle, du fait, notamment, que le palais n'avait jamais été recensé et qu'il se trouvait à proximité de la ville d'Ur. Sans être immense, l'édifice est suffisamment spacieux pour pouvoir abriter une importante bibliothèque, celle-là même qui a été découverte dans les étages supérieurs.

« Madame Gomez a suggéré qu'on élargisse les recherches au-delà du périmètre du temple, afin de localiser les murailles et les habitations. Il s'en est suivi une discussion qui a duré trois heures, et, pour finir, madame Gomez, soutenue par Fabian Tudela et Clara Tannenberg, a obtenu gain de cause. Ce qui explique pourquoi une centaine d'ouvriers supplémentaires ont été recrutés et que d'autres devraient bientôt venir grossir les rangs.

« Cela dit, il n'est pas facile de trouver des hommes car le pays est en état d'alerte. Mais la misère est si grande, et les Tannenberg si influents, qu'on attend des renforts venus des quatre coins du pays dans les jours à venir.

« Mon travail ici consiste à saisir sur ordinateur la liste de tous les objets retrouvés, accompagnés de photos prises sous différents angles et d'un descriptif détaillé. Il y a trois étudiants pour me seconder.

« Tous les archéologues viennent dans la salle des Communications pour s'assurer que nous faisons bien le travail et nous donner des instructions, mais nous travaillons surtout sous le contrôle de madame Gomez, une femme soupçonneuse et pointilleuse à l'excès et proprement insupportable.

« Le gendre du chef du village, le contact que vous m'avez donné pour vous faire parvenir mes rapports, est l'un des chauffeurs qui s'occupent d'aller chercher le ravitaillement dans les villages alentour. Il semblerait qu'il jouisse de la confiance d'Ayed Sahadi, si tant est que cet homme puisse faire confiance à quelqu'un et si tant est que, dans ce pays, que faire confiance ait un sens.

« S'ils parviennent à retrouver les tablettes qu'ils recherchent, il ne va pas être facile de les leur chiper et encore moins de filer à l'anglaise. Je sais bien qu'avec de l'argent on peut acheter n'importe qui, mais le problème ici, c'est qu'il y a toujours quelqu'un pour faire monter les enchères. De sorte que je ne serais pas outre mesure étonné d'être trahi

sauf, bien sûr, si quelqu'un se chargeait de dire à mon contact que personne ne lui versera jamais de récompense qui puisse égaler celle qu'il touchera pour m'aider à sortir d'ici... »

OceanofPDF.com

22

Accompagné de Ralph Barry et de Robert Brown, Smith ouvrit la porte du bureau.

— Monsieur...

— Ah, vous voilà ! Entrez.

Une fois la porte refermée et le whisky servi, Dukais remit à chacun une photocopie du rapport.

— Je veux l'original, exigea Robert Brown.

— Cela va de soi. Tu dois en avoir pour ton argent, ce type a de vrais talents de conteur. C'est la première fois que je lis un rapport aussi marrant.

— Et alors ? s'enquit Brown.

— Alors quoi ?

— Comment se présentent les fouilles ? Ils n'ont toujours rien trouvé, apparemment. Pas la plus petite trace de cette fichue *Bible d'argile* alors qu'ils ont déjà exhumé je ne sais combien de tablettes sans valeur.

— Personne ne soupçonne notre homme ?

— Si, le contremaître, un certain Ayed Sahadi. Le Croate pense qu'il s'agit vraisemblablement d'un homme de Tannenberg qui a pour mission d'assurer la sécurité de sa petite-fille.

— Il est probable, en effet, que Tannenberg ait posté des hommes un peu partout, reconnut Ralph Barry.

— Naturellement, admit Dukais. Mais celui-là semble être un cas à part. Nous attendons confirmation de Yassir.

— On a eu la main heureuse en recrutant Yassir, approuva Robert Brown.

— Alfred l'a tellement humilié qu'il se sent dégagé de toute obligation envers lui.

— Ne te fais pas d'illusions concernant Alfred. Il sait pertinemment que Yassir va le trahir et il le fait certainement surveiller. Alfred est beaucoup

plus malin que Yassir et toi réunis, rétorqua Brown sur le ton du mépris.

— Sans blague, répliqua Dukais, vexé.

— Allons, allons. Le moment est mal choisi pour se bouffer le nez... intervint Ralph Barry.

— Yassir a réussi à placer pas moins d'une dizaine d'hommes dans l'équipe archéologique, en plus du Croate, poursuivit Dukais comme si rien ne s'était passé. Si Ayed Sahadi n'est pas qu'un simple contremaître, il le saura.

Quand Robert Brown eut quitté le bureau de Dukais, il demanda à son chauffeur de le déposer chez George Wagner. Il devait lui remettre en mains propres le rapport du Croate et attendre ses instructions, le cas échéant. Avec son mentor, il ne savait jamais à quoi s'attendre. Il était froid comme la glace, et la colère qui se lisait dans ses prunelles d'acier tétanisait littéralement Robert Brown.

OceanofPDF.com

23

Gian Maria était en pleine dépression. Il se sentait d'une totale inutilité. Son voyage en Irak semblait ne plus avoir de sens. Il avait l'impression de tourner en rond et se demandait ce qu'il faisait là.

C'est à peine s'il trouvait le temps de souffler. Luigi Baretti avait décidé de lui faire payer ce qu'il considérait comme un passe-droit, de sorte que ses journées commençaient dès six heures le matin pour ne s'achever qu'à neuf ou dix heures du soir.

Lorsqu'il regagnait l'appartement de Fayçal et Nur, il était épuisé et incapable de prêter la moindre attention aux jumelles ou au petit Hadi.

Il prenait son dîner seul. Nur lui laissait un plateau-repas qu'il dévorait, assis à la table de la cuisine. Après quoi, il se mettait au lit et sombrait aussitôt dans un sommeil de plomb.

Ce matin-là, son supérieur, le padre Pio, avait appelé de Rome pour prendre de ses nouvelles. Quand escomptait-il rentrer au Vatican ? Avait-il réussi à surmonter sa crise spirituelle ?

Malheureusement, il n'avait pas de réponse à ces questions. En revanche, il avait le sentiment de s'être lancé dans une fuite en avant qui ne le menait nulle part.

Il n'avait jamais réussi à rencontrer Clara Tannenberg, et pourtant ce n'était pas faute d'avoir essayé. Il s'était présenté à plusieurs reprises au ministère de la Culture pour demander à être reçu par le directeur du département des fouilles archéologiques, Ahmed Husseini. En pure perte.

Chaque fois, le préposé à l'accueil lui demandait s'il avait rendez-vous, et comme il répondait par la négative et qu'il ne voulait pas exposer le motif de sa visite, il était éconduit.

Lorsqu'il avait essayé de le joindre par téléphone, une secrétaire bien dressée lui avait expliqué que monsieur Husseini était trop occupé pour lui

parler, mais qu'elle pouvait éventuellement lui transmettre un message.

Gian Maria sentait Clara Tannenberg peser sur sa conscience et chaque jour il lisait les journaux dans l'espoir d'y voir apparaître son nom. Mais en vain.

Avec ça, le temps filait à toute vitesse. On approchait de Noël et il ne pouvait plus chercher de faux-fuyants. Il savait qu'il détenait le sésame lui permettant d'atteindre Ahmed Husseini, et ce sésame était Yves Picot. Jusqu'ici il avait répugné à se servir du nom de l'archéologue, afin de ne pas le compromettre, mais il fallait bien qu'il se rende à l'évidence : Ahmed Husseini ne le recevrait jamais s'il ne se recommandait pas de quelqu'un.

— Je vais partir de bonne heure, Alia, annonça-t-il à la secrétaire de la délégation de l'Aide à l'Enfance.

— Tu as un rendez-vous ? Avec qui ? lui demanda la jeune fille, intriguée.

Il décida de lui dire la vérité, tout au moins en partie.

— Non, je n'ai rendez-vous avec personne. En fait, il y a des amis que j'aimerais revoir.

— Tu as des amis en Irak ?

— Non, pas vraiment, disons qu'il s'agit d'un groupe d'archéologues dont j'ai fait la connaissance dans l'avion et qui m'ont amené ici avec eux depuis Amman. Je sais qu'ils sont en train d'effectuer des fouilles du côté de Ur et j'aimerais bien savoir si tout va comme ils veulent. Je vais essayer de les joindre.

— Mais comment vas-tu faire ?

— Ils m'ont dit de m'adresser à un certain Ahmed Husseini, qui est, je crois, le directeur du département des fouilles archéologiques.

— Eh bien, tu en connais du beau monde !

— Moi ?

— Oui, Ahmed Husseini est un homme très important. C'est un proche du régime. Son père a été ambassadeur et il s'est marié avec une femme richissime, une Irakienne moitié égyptienne moitié allemande. Il y a pas mal de mystère autour de cette famille.

— Oh, mais je ne connais pas personnellement Husseini ; ce sont mes amis qui m'ont dit de me mettre en rapport avec lui si je voulais les joindre.

— Fais attention, Gian Maria, ce Husseini...

— Eh, pas de panique. Je veux juste lui demander comment je peux joindre mes amis !

— D'accord, mais sois prudent tout de même, répéta Alia en baissant la voix. C'est une sale engeance, tu sais. Ils sont riches à millions et vivent sur le dos des pauvres gens comme nous. Le jour où les Américains vont envahir l'Irak, tu vas voir comment tous ces affreux vont réussir à tirer leur épingle du jeu. Il n'y a pas longtemps que tu vis ici, tu n'as pas idée du mal que nous a fait Saddam. C'est le diable personnifié, il a fait de l'Irak un enfer.

— Parce que tu crois que je ne vois pas la misère qui m'entoure ? Mais tout cela va prendre fin un jour, j'en suis certain. Allons, essayons de ne pas nous saper le moral l'un l'autre. Si Luigi te demande où je suis, dis-lui que je serai de retour après déjeuner.

Alia se mordilla nerveusement la lèvre, puis elle lui tapota doucement l'épaule et murmura :

— Dis-moi, ça n'a pas l'air d'aller fort. J'ignore ce qui te tourmente, mais si tu as besoin de quelque chose...

— Qu'est-ce que tu vas chercher là ! Je suis fatigué, voilà tout. Luigi ne me laisse jamais le temps de souffler et toi non plus d'ailleurs.

— C'est vrai qu'il t'exploite honteusement. Mais en dehors de cela, j'ai l'impression que tu souffres.

— Pas du tout ! Et maintenant, s'il te plaît, laisse-moi appeler cet Ahmed Husseini que tu ne peux pas voir en peinture...

Comme chaque fois, la secrétaire l'informa que monsieur Husseini était occupé. Mais lorsqu'il prononça le nom d'Yves Picot, le ton de sa voix se radoucit et elle lui demanda de ne pas quitter. Une minute plus tard, Ahmed Husseini prenait la ligne.

— Allô ?

— Excusez-moi de vous déranger. Euh... je suis une connaissance de monsieur Picot qui m'a dit de me mettre en rapport avec vous si je voulais lui parler... et je...

Husseini l'interrompit sèchement. Gian Maria réalisa qu'il bafouillait et devait faire mauvaise impression sur le puissant fonctionnaire du ministère de la Culture.

Il répondit docilement aux questions qu'Ahmed Husseini lui posa. Ce dernier eut l'air satisfait et lui dit de se présenter à son bureau dans l'après-

midi.

— Si vous êtes disposé à rejoindre l'équipe, c'est le moment ou jamais. Il manque de bras et vous leur serez utile.

En réalité, Gian Maria n'avait aucune intention d'aller rejoindre Picot au sud de l'Irak et encore moins d'entreprendre le voyage jusqu'à cette bourgade perdue de Safran. L'unique chose qui lui tenait à cœur, depuis qu'il était arrivé à Bagdad, était de rencontrer Husseini pour lui expliquer qu'il était vital qu'il s'entretienne avec Clara Tannenberg, son épouse. Cependant, il n'y avait qu'elle qui devait savoir pourquoi il avait fait le voyage jusqu'ici. Il était venu pour lui sauver la vie, mais ne pouvait lui fournir aucune explication sous peine de rompre le secret de la confession qu'il s'était engagé à garder jusqu'à la fin de ses jours.

Ahmed Husseini n'avait rien du terrible sbire dont Alia lui avait dressé le portrait. Contrairement à toutes les huiles du régime, il ne portait pas de moustache. Il ressemblait davantage à un cadre de multinationale qu'à un fonctionnaire du gouvernement de Saddam Hussein.

Après lui avoir offert une tasse de thé, il lui demanda ce qu'il faisait à Bagdad, comment il trouvait le pays, et lui recommanda de visiter divers musées.

— Alors comme ça vous aimeriez rejoindre l'équipe du professeur Picot...

— Oui, enfin, pas exactement...

— Ah, non ? Mais que voulez-vous alors ?

— J'aimerais savoir comment entrer en contact avec eux. Je sais qu'ils se trouvent quelque part du côté de Ur…

— En effet, à Safran, plus précisément.

Gian Maria se mordilla la lèvre. Il fallait qu'il l'interroge au sujet de Clara Tannenberg mais ne savait pas comment cet homme, en apparence paisible, allait réagir si un inconnu s'enquérait de son épouse.

— Vous et votre épouse êtes archéologues, je crois ?

— En effet. Vous avez entendu parler de mon épouse ? s'étonna Ahmed.

— Oui, oui.

— Je suppose que le professeur Picot vous aura dit que la mission de Safran était supervisée personnellement par ma femme. Compte tenu de la crise que traverse mon pays, il n'a pas été facile de réunir les moyens nécessaires pour entreprendre les fouilles. Mais mon épouse étant une

passionnée d'archéologie et d'histoire antique, elle a réussi à convaincre Picot de venir l'aider à mettre au jour les restes d'un édifice dont on ne sait pas encore s'il s'agit d'un temple ou d'un palais.

La porte du bureau s'ouvrit et Karim, son assistant, entra, le sourire aux lèvres.

— Ahmed, le chargement pour Safran est prêt. J'ai appelé Ayed Sahadi pour le prévenir. Et j'ai eu Clara au bout du fil...

Ahmed Husseini leva la main pour lui intimer de se taire. Les yeux de Gian Maria se mirent à briller. Il venait de retrouver la trace de Clara Tannenberg.

En réalité, Ahmed Husseini lui avait laissé entendre qu'elle se trouvait à Safran, et le jeune homme qui venait d'entrer dans le bureau l'avait confirmé. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à se rendre là-bas. Fallait-il qu'il soit bête pour n'avoir pas songé que Clara Tannenberg pût faire partie de l'expédition.

Il se souvenait à présent qu'à Rome, quand il avait réussi à pénétrer dans l'enceinte du congrès d'archéologie, l'hôtesse lui avait demandé s'il voulait se joindre à l'expédition que l'Irakienne souhaitait organiser. Sans parler de tous les journaux relatant la conférence de Clara Tannenberg et où il était question d'une collection de tablettes appelée la *Bible d'argile*....

Autrement dit, Yves Picot était allé là-bas pour aider l'épouse d'Ahmed Husseini à retrouver les tablettes en question. Et dire que malgré tous ces indices, il avait été infichu de faire le lien entre les deux.

Karim sortit du bureau sans rien dire. Il avait interrompu son chef et ce dernier l'avait foudroyé du regard.

— Votre épouse se trouve à Safran... évidemment...

— Naturellement, répondit Ahmed Husseini, l'air déconcerté.

— C'est logique, en effet, fut la seule réponse qui lui vint à l'esprit.

— Bien, et maintenant, dites-moi en quoi je puis vous aider, s'enquit Ahmed, mal à l'aise.

— Eh bien, en fait, j'aurais voulu parler au professeur Picot pour lui demander s'il serait d'accord pour me prendre pendant deux mois dans son équipe. Je ne dispose pas de plus de temps, car je suis venu en Irak pour collaborer avec l'ONG Aide à l'Enfance… Mais si le professeur n'y voit pas d'inconvénient...

— Ahmed Husseini était dubitatif. Il ne savait que penser de cet homme qui avait l'air d'improviser ce qu'il était en train de dire. Il allait devoir se renseigner à son sujet avant de lui donner son feu vert.

— Je vais parler au professeur Picot et s'il est d'accord, je vous aiderai à vous rendre à Safran. Vous savez sans doute que l'état d'alerte a été décrété et qu'il n'est pas possible de se déplacer dans le pays sans autorisation.

— Cela va de soi. Mais vais-je devoir attendre longtemps ?

— Je vous tiendrai au courant... Ma secrétaire va noter votre numéro de téléphone et votre adresse pour que nous puissions vous joindre.

— Je veux aller à Safran, bredouilla Gian Maria, tout en redoutant la réaction d'Ahmed.

— Il faudra être patient. Je vous aviserai le moment venu, dit le fonctionnaire sur un ton presque menaçant.

Malgré son air innocent et empoté, ce jeune homme ne lui inspirait pas totalement confiance.

Quand Gian Maria sortit du ministère il ruisselait de transpiration. Il savait que les dés étaient désormais jetés et qu'il ne pourrait plus faire machine arrière quoi qu'il advienne.

Ahmed Husseini allait se renseigner sur son compte. Il avait bien vu que son amabilité était feinte. Alia avait raison : Ahmed Husseini était une huile du régime qui aurait pu le faire arrêter ou expulser à sa guise.

Dès que Gian Maria fut sorti de son bureau, Ahmed Husseini convoqua Karim.

— Je veux que tu demandes au Colonel de se renseigner sur cet homme. C'est un ami du professeur Picot qui veut aller le rejoindre à Safran. Si Picot est d'accord il ira, mais d'abord je veux savoir à qui j'ai affaire.

— Vingt-quatre heures plus tard, Karim remettait à son chef un petit rapport émanant des services du Colonel et dont la lecture lui indiqua que Gian Maria lui avait caché certaines choses. Il décida d'appeler Picot.

Yves Picot éclata de rire quand Ahmed Husseini lui expliqua par téléphone l'histoire du jeune prêtre.

— Mais enfin, quelle importance qu'il soit curé ? demanda-t-il à Husseini. Moi, ça m'est bien égal du moment qu'il parle l'akkadien et l'hébreu. Nous manquons cruellement de main-d'œuvre et quand vos services secrets auront fini leur enquête, mettez-le dans un hélicoptère et expédiez-le-nous, s'il vous plaît.

— Je vais voir. Il me reste encore à vérifier deux ou trois choses. Mon problème, c'est que je ne sais pas comment traiter son cas.

— Laissez-le venir, il nous sera utile. Et puis il n'avait pas de raison de crier sur tous les toits qu'il est prêtre, même s'il ne s'en est jamais caché. À vrai dire, personne ne lui a posé la question.

— Vous ne pensez pas que le Vatican pourrait s'intéresser à la *Bible d'argile* ? s'enquit Ahmed.

— Le Vatican ? Arrêtez de fantasmer, mon vieux ! J'imagine mal le Vatican nous envoyant un prêtre pour nous espionner.

À l'autre bout de la ligne, Picot était tordu de rire.

— Vous êtes un homme intelligent, mais là, vous devenez complètement paranoïaque. Vraiment, vous trouvez suspect qu'il puisse y avoir des gens dont la seule ambition est de soulager les misères d'autrui ?

— Mais enfin, pourquoi n'a-t-il pas dit qu'il était prêtre ?

— Il n'en a pas fait mystère non plus. C'est écrit sur son passeport et nous sommes en Irak, un pays où il y a un flic derrière chaque citoyen. Tiens, et d'ailleurs, combien d'espions avez-vous placé dans mon équipe ? demanda Picot, sans cesser de rire.

— Vous devriez être plus prudent, lui conseilla Ahmed qui craignait que leur conversation téléphonique ne soit enregistrée par la Moukhabarat[15].

— Si c'est vous qui le dites. Bon, je vous passe Clara.

— Personnellement, je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'il vienne, dit Clara à son époux quelques instants plus tard. En quoi le fait qu'il soit prêtre pose problème ? Je suis entourée de toute part par des chrétiens. Qu'est-ce que tu t'imagines ? Et d'ailleurs, dans notre pays aussi il y a des croyants...

— Vous allez nous manquer...

Nur avait l'air sincèrement désolée de voir partir Gian Maria.

Il y avait deux jours qu'il leur avait annoncé qu'il se rendait à Safran, pour passer quelque temps en compagnie d'amis qui étaient allés là-bas faire des fouilles.

Fayçal avait froncé les sourcils et dit qu'il trouvait scandaleux que des étrangers s'amusent à jouer à la chasse au trésor alors que ses concitoyens mouraient de faim et de maladie.

Sa remarque avait profondément blessé Gian Maria qui n'avait su que répondre pour sa défense et pour dissiper la déception qui se lisait dans le

regard de Fayçal.

Gian Maria avait fini de ranger sa dernière chemise. Il ferma sa petite valise noire. Les jumelles étaient dans le séjour, attendant que leur mère les emmène à l'école après avoir déposé Hadi chez sa grand-mère paternelle.

La cérémonie des adieux fut émouvante. Il avait appris à apprécier sincèrement cette famille qui, chaque jour, affrontait avec dignité les difficultés de l'existence dans un pays appauvri par un régime dictatorial.

Fayçal et Nur ne participaient, à sa connaissance tout au moins, à aucun mouvement contestataire, mais leur mépris pour le dictateur était évident.

Ils lui avaient expliqué qu'ils connaissaient des gens qui avaient disparu de leur foyer ou de leur lieu de travail.

Quand ce genre de chose se produisait, on pouvait être certains qu'ils avaient été dénoncés à la Moukhabarat ou à un quelconque service secret de Saddam.

Des familles s'étaient ruinées en essayant de savoir où étaient les leurs, enfants, parents, époux, oncles ou tantes.

Telle ou telle personne leur avait dit qu'elle connaissait un membre de la police qui, moyennant finance, pourrait leur donner des nouvelles de leurs proches, voire adoucir un peu leurs conditions de détention. Résultat, ces gens vendaient tout ce qu'ils avaient et donnaient ensuite l'argent à des flics véreux qui, bien entendu, ne levaient pas le petit doigt pour les aider.

Ils détestaient Saddam, mais se méfiaient tout autant des États-Unis.

Les Irakiens ne comprenaient pas pourquoi l'armée américaine et ses alliés n'étaient jamais entrés dans Bagdad au moment de la guerre du Golfe.

Ils semblaient prendre un malin plaisir à maintenir l'embargo économique dont le peuple était le seul à souffrir, car dans les palais de Saddam on ne manquait de rien, naturellement.

Aux côtés de Nur et Fayçal, Gian Maria avait vécu la dure réalité de la faim, de la peur et du désespoir.

Eux aussi allaient lui manquer, de même qu'Alia. Mais pas Luigi Baretti, en tout cas. Le délégué de l'Aide à l'Enfance lui faisait l'effet d'un homme dépassé par les événements et dépourvu de la plus petite parcelle d'humanité.

Ahmed Husseini était passé le prendre chez Fayçal pour l'emmener à l'aéroport où un hélicoptère allait les transporter tous deux à Safran.

Lorsque Gian Maria présenta Ahmed à ses amis, ceux-ci le saluèrent avec froideur. Ils n'avaient que mépris pour tous ceux qui évoluaient dans l'entourage de Saddam.

— Je suis content que vous soyez aussi du voyage, dit Gian Maria à Ahmed une fois à bord de l'hélico.

— Je veux voir comment se passe le chantier.

Le bruit du rotor rendant impossible toute conversation quand l'engin décolla, chacun s'immergea dans ses propres pensées. Après investigation, Ahmed en était venu à la conclusion que le jeune prêtre était totalement inoffensif et il espérait ne s'être pas trompé.

Clara ne put s'empêcher de courir au-devant d'Ahmed lorsqu'elle le vit descendre de l'hélicoptère. Il lui avait manqué, beaucoup plus qu'elle ne voulait bien l'admettre.

Ils s'étreignirent chaleureusement mais brièvement, conscients l'un et l'autre qu'il ne leur était plus possible de faire marche arrière maintenant que la procédure de divorce était entamée.

Fatima les observait de loin en priant le ciel de faire revenir Ahmed sur sa décision.

Yves Picot l'accueillit avec effusion. Ahmed lui était sympathique, raison pour laquelle, sans doute, il ne cherchait pas à conquérir Clara, même si cette dernière lui plaisait plus qu'il n'était prêt à le reconnaître devant Fabian, qui aimait bien le taquiner à ce sujet.

Mais le code de conduite de Picot lui interdisait tout flirt avec la femme d'un ami, et bien qu'Ahmed ne fût pas un ami au sens propre, il lui vouait suffisamment de sympathie pour ne pas s'immiscer dans son couple.

Il gratifia ensuite Gian Maria d'une tape affectueuse dans le dos.

— Comment doit-on vous appeler ? Mon père ? Mon frère ?

— S'il vous plaît, appelez-moi Gian Maria.

— Oui, c'est mieux ainsi. Pour être tout à fait franc, je vous trouvais un tantinet bizarre, mais j'étais à mille lieues de me douter que vous étiez prêtre. Vous êtes si jeune.

— Pas tant que ça. Je vais bientôt fêter mes trente-six ans.

— Sans blague ! Vous en faites dix de moins !

— Je sais, j'ai toujours eu l'air très juvénile.

Gian Maria observait Clara du coin de l'œil. Il attendait qu'on la lui présente. Mais les trois jeunes étudiantes avec qui il avait fait le voyage

depuis Amman, Magda, Marisa et Lola, déversèrent leur hargne contre lui.

— Pourquoi ne nous as-tu pas dit que tu étais curé ? lui reprocha Magda.

— Vous ne me l'avez pas demandé, bredouilla Gian Maria en guise d'excuse.

— Si. On te l'a demandé, mais tu nous as répondu que tu étais diplômé en langues mortes, lui rappela Marisa.

— Tu ne voulais pas nous le dire, le semonça Lola.

— Mais pourquoi ? insista Magda.

Fabian s'approcha avec Marta et d'autres membres de l'équipe et dit au jeune prêtre en guise de salutation :

— Vous vous êtes déjà taillé une fameuse réputation à ce que je vois. Venez, je vais vous présenter au reste de la troupe et vous montrer où vous pouvez vous installer.

Quand il rencontra enfin Clara, il devint rouge comme une pivoine, à la grande joie de l'archéologue qui éclata de rire.

— On m'avait dit que vous rougissiez facilement, lui dit Clara. Vous êtes prêt à relever vos manches et à en mettre un bon coup ?

— Bien sûr, je ferai tout ce que vous me demanderez, je... enfin, j'espère que vous allez trouver la *Bible d'argile*.

— Nous allons la trouver. Si elle est ici.

— Je vous souhaite bonne chance.

— Je suppose qu'en tant que prêtre, une telle découverte revêtirait à vos yeux une importance toute particulière.

— À condition que le patriarche Abraham ait effectivement expliqué la Création..., répondit Gian Maria, l'air dubitatif.

— Il l'a fait. Je vous assure, et je vous promets que nous allons retrouver les tablettes.

— Vous en laissera-t-on le temps ? s'enquit-il timidement.

— Le temps ?

— Oui, enfin... vous savez certainement qu'il va y avoir la guerre. Les États-Unis et leurs alliés ne laissent plus planer aucun doute sur leurs intentions.

— C'est la raison pour laquelle nous mettons les bouchées doubles. Mais je reste optimiste et je persiste à croire qu'il ne s'agit que d'une menace qui restera sans suite.

— Pas moi, hélas, répondit Gian Maria, l'air peiné.

Fabian les escorta jusqu'à une rangée de petites maisons en pisé toutes semblables.

— C'est ici que vous allez dormir, dit-il en l'invitant à entrer dans la cahute où étaient entreposés les ordinateurs. C'est la seule où il y a encore la place de mettre un lit de camp.

Anté Plaskic le reçut de mauvaise grâce. Il aurait préféré continuer à savourer la relative indépendance dont il avait joui jusque-là.

Mais il savait qu'il ne pouvait, ni ne devait protester contre la venue du prêtre.

Ayed Sahadi semblait lui aussi incommodé par la présence de l'homme d'église.

— Je vais me faire aussi discret qu'une souris, dit Gian Maria à Plaskic.

— J'espère bien, répondit Anté qui n'avait pas l'habitude de faire des ronds de jambe.

Gian Maria ne comprenait pas pourquoi il suscitait une telle aversion chez le Croate et le contremaître, mais il décida de passer outre. Son unique préoccupation désormais était qu'il n'arrive rien à Clara Tannenberg.

Car telle était sa mission, la raison de sa venue en Irak. Il ne pouvait pas lui dire qu'il savait que quelqu'un cherchait à attenter à ses jours, et peut-être même à ceux de son père ou de ses frères et sœurs si elle en avait.

Le fardeau du secret pesait lourdement sur sa conscience. Il n'avait pas prévu qu'un jour la tragédie viendrait frapper à sa porte sans crier gare.

La confession qu'il avait recueillie lui avait dévoilé toute l'horreur contenue dans le cœur des hommes, et il avait pleuré.

Il se sentait impuissant à consoler les âmes égarées par la douleur et prêtes à exercer la pire des vengeances. Ces âmes qui avaient vécu l'enfer de leur vivant et dans lesquelles ne subsistait plus une once de compassion.

À présent, il devait à tout prix gagner la confiance de Clara, savoir si elle avait d'autres proches à part Ahmed, et tenter d'éviter l'inévitable. Mais pouvait-il compter sur une intervention divine ?

***

Lion Doyle avait soigneusement étudié toute la documentation que lui avait fournie Tom Martin et en était arrivé à la conclusion que pour approcher Tannenberg il devait faire la connaissance de sa petite-fille,

Clara, laquelle semblait être non loin de Tell Mughayir, en train de mener des fouilles en compagnie d'archéologues venus d'Europe.

Il savait qu'Alfred Tannenberg était quasi inaccessible, qu'il jouissait d'une protection rapprochée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, que sa villa de Bagdad, la Maison Jaune, était surveillée non seulement par ses nervis mais également par les soldats de Saddam.

La maison de Tannenberg au Caire jouissait également d'une protection officielle.

Il y avait toujours l'option d'entrer et de sortir en catimini, mais c'était courir un grand risque, car aux dires de Tom, le vieux, qui s'attendait à ce que certains de ses associés ou amis lui jouent un tour de cochon, était sur ses gardes et avait renforcé la sécurité.

La petite-fille serait donc le sauf-conduit qui lui permettrait d'entrer chez Tannenberg par la grande porte. Et d'ailleurs, son contrat stipulait noir sur blanc qu'elle aussi devait mourir.

Il appela Tom Martin pour lui faire savoir qu'il allait passer au siège de Global Group. Il allait avoir besoin de son aide pour se procurer une carte de presse authentique.

— L'Irak est à deux doigts de la guerre. Il y a des reporters du monde entier qui couvrent l'événement. De sorte que la meilleure manière de passer inaperçu est de se faire passer pour l'un d'eux.

— Mais tu es fou ! Les correspondants de guerre se connaissent tous, ce sont toujours les mêmes qui sont envoyés sur place.

— Non, tu te trompes. Et d'ailleurs, j'irai en qualité de photographe. Un photographe indépendant, un *free-lance*. Mais pour cela j'ai besoin d'une accréditation. Il faut qu'un magazine ou un journal réponde de moi et me fournisse une carte de presse. Je me suis déjà procuré du matériel pro d'occasion.

— Donne-moi deux heures. Je vais voir ce que je peux faire. Je crois que j'ai la solution.

— Plus vite tu l'auras, plus vite je partirai.

Il ne s'était pas écoulé deux heures quand Lion Doyle pénétra dans une petite maison située dans la banlieue de Londres, sur la porte de laquelle figurait une pancarte avec l'inscription Photomundi.

Le directeur de l'agence l'attendait. C'était un homme frêle et de taille moyenne, dont le sourire révélait de petites dents pointues.

— Vous avez pensé à apporter une photo d'identité ?

— Oui, la voici.

— Donnez-la-moi. Dans une minute vous aurez votre carte.

— Parlez-moi un peu de votre agence, s'il vous plaît, lui demanda Lion.

— Nous faisons de tout ici, aussi bien les photos de mariage que les catalogues de vente par correspondance et les photos de presse. Quand un magazine a besoin d'un photographe pour un travail précis, il me passe un coup de fil et je lui trouve quelqu'un. Nous sommes payés à la livraison de la commande. Je rends également service à la patrie. Quand les amis d'amis ont, comme vous, besoin d'une accréditation, ils font appel à moi et je la leur fournis moyennant finance.

— Et si le photographe en question se retrouve dans le pétrin ?

— C'est son problème. Je n'ai pas de personnel attitré. Je ne fais que de la sous-traitance, ponctuellement. Je me suis laissé dire que vous comptiez vous rendre en Irak pour faire des photos et les vendre à un magazine ou à un journal à votre retour. Moi, je vous fournis une accréditation prouvant que vous collaborez avec Photomundi, mais ma responsabilité s'arrête là. Si vous rapportez des photos, je vous mettrai en rapport avec des gens qui décideront si elles méritent ou non d'être publiées. S'ils n'en veulent pas, vous en serez pour vos frais. Et si vous vous mettez dans le pétrin, vous ne pourrez pas vous retourner contre moi. Ai-je été assez clair ?

— Absolument.

Une demi-heure plus tard, Lion Doyle quittait Photomundi avec son accréditation en poche.

Maintenant, il ne lui restait plus qu'à passer prendre ses affaires et acheter son billet d'avion pour Amman.

***

L'équipe avait beau être sur les genoux, elle était euphorique.

Deux jours plus tôt, l'unité que dirigeait Marta Gomez avait mis au jour une nouvelle salle dans laquelle on avait retrouvé deux statues intactes de taureaux ailés de cinquante centimètres de haut, ainsi que deux cents tablettes en excellent état de conservation.

Gian Maria copiait et déchiffrait sans relâche le contenu des tablettes, mais Yves Picot et Clara Tannenberg étaient aussi impitoyables avec les

archéologues qu'avec les ouvriers qu'ils auraient fait cravacher nuit et jour s'il n'avait tenu qu'à eux.

Clara faisait preuve en toute occasion d'une grande bienveillance à l'égard de Gian Maria, qu'elle venait fréquemment aider à déchiffrer le langage complexe des signes cunéiformes.

Ils passaient de nombreuses heures ensemble et, certains jours, comme aujourd'hui, la jeune femme avait du mal à dissimuler son abattement.

— Gian Maria, vous savez, nous avons beau progresser à grands pas et mettre au jour des trésors archéologiques, j'en viens parfois à me demander si les tablettes de Chamas se trouvent ici.

— Clara, s'enhardit-il à lui dire. Imaginez qu'une telle Bible n'existe pas ? Imaginez que le prophète Abraham n'ait jamais dicté l'histoire de la Création à Chamas ?

— Mais c'est impossible. C'est écrit sur les tablettes de mon grand-père ! Chamas le dit on ne peut plus clairement !

— Mais le prophète a peut-être changé d'avis ? À moins qu'il ne se soit produit un événement inattendu..., suggéra Gian Maria.

— Ces tablettes existent, le problème c'est que j'ignore où elles se trouvent. Je pensais qu'elles étaient là. Quand la bombe qui a creusé le cratère a laissé à découvert le toit du temple et que nous avons retrouvé les restes de tablettes, dont certaines portaient le nom de Chamas, j'ai pensé qu'il s'agissait d'un miracle..., se lamenta Clara.

Gian Maria pensait lui aussi qu'un tel concours de circonstances tenait du miracle. Et que tout ce qui arrivait était le dessein de Dieu, mais dans ce cas précis, il n'arrivait pas à comprendre ce que Dieu cherchait à lui dire.

— Et si elles n'étaient pas dans le temple ? demanda Gian Maria.

— Comment cela, pas dans le temple ? Que voulez-vous dire ?

Les immenses yeux bleus de Clara s'étaient brusquement illuminés.

— Nous savons que les scribes du temple jouaient un rôle déterminé : ils tenaient les comptes, administraient les terres, rédigeaient les contrats de vente... nous avons retrouvé un catalogue de la flore locale, une liste des minéraux, bref, le tout-venant. Mais rien ne nous dit que Chamas n'a pas entreposé ailleurs – dans sa propre maison, par exemple – les tablettes relatant l'histoire que lui a racontée Abraham.

Clara se tut et médita les propos de Gian Maria. Il avait peut-être raison, même si on ne pouvait passer outre le fait qu'en Mésopotamie les scribes

transposaient par écrit des poèmes épiques. Or, l'histoire de la Création, fût-elle celle d'Abraham, devait être considérée comme un poème épique.

Élargir le périmètre des fouilles tombait maintenant sous le sens, le seul problème étant le manque de temps. Son grand-père l'avait appelée depuis le Caire et, pour la première fois, elle l'avait trouvé pessimiste. Ses amis étaient formels : cette fois, les Américains ne se contenteraient pas de larguer des bombes, ils allaient envahir l'Irak.

Elle ne pouvait cependant rien décider sans Picot qui, bien qu'aussi anxieux qu'elle de retrouver la *Bible d'argile*, refuserait d'élargir le périmètre des fouilles au prétexte que diviser les équipes de travail ralentirait les recherches effectuées dans le temple.

N'empêche, elle devrait le prendre entre quatre z'yeux pour essayer de le convaincre. Car Gian Maria avait peut-être raison.

Clara sentit le regard d'Anté Plaskic sur sa nuque. Ce n'était pas la première fois qu'elle remarquait ses regards en coin quand elle entrait dans la salle des Communications ou qu'elle s'installait aux côtés de Gian Maria ou d'autres membres de l'équipe pour aider à épousseter les tablettes et à les aligner sur les grandes tables qui avaient été installées à l'extérieur des maisons en pisé.

Ayed Sahadi ne la perdait jamais de vue non plus, mais cela ne la dérangeait pas. Car son grand-père lui avait dit que cet homme était là pour veiller sur elle. En réalité, elle n'avait peur de personne, car elle se sentait parfaitement protégée. Les Irakiens n'auraient jamais osé lever la main sur un proche de Saddam, de peur des représailles, et tous savaient qu'elle et sa famille étaient des amis du dictateur. Elle n'avait donc pas de souci à se faire.

On était dimanche et Yves avait suggéré que l'équipe prenne une après-midi de repos bien méritée. Mais Clara et Gian Maria, qui n'en faisaient qu'à leur tête, avaient passé la journée jusqu'au soir à épousseter des tablettes. Anté les observait, mains croisées, conscient du malaise qu'il provoquait chez l'archéologue.

La supprimer eût été un jeu d'enfant. Il aurait pu l'étrangler à mains nues. C'est pourquoi il observait le cou de Clara tout en se représentant le moment où il lui serrerait la gorge jusqu'à lui couper le souffle.

Il n'avait aucune sympathie pour cette femme ou quiconque, d'ailleurs. Il se sentait rejeté par toute l'équipe, le prêtre étant le seul à faire l'effort de se

montrer aimable avec lui. Même Picot était avare de compliments quand il s'agissait d'apprécier son travail, alors qu'il s'en acquittait avec sérieux et ponctualité.

Il songea qu'en plus de Clara, il devrait supprimer son cerbère, Fatima, la chiite qui la suivait comme son ombre partout où elle allait. Il ne supportait pas de la voir s'agenouiller trois fois par jour pour se prosterner en direction de La Mecque. Il réservait le même sort à Ayed Sahadi, sous peine de se faire tuer par lui.

Car le quidam était de toute évidence autre chose qu'un simple contremaître. Pour preuve, les militaires qui gardaient le site se mettaient parfois au garde-à-vous quand ils le voyaient. Ayed leur intimait d'un geste rapide de se mettre au repos.

Mais la terreur qu'il inspirait aux hommes démontrait que ceux-ci savaient à qui ils avaient affaire. Il avait également repéré des ouvriers qui s'entretenaient régulièrement avec Ayed, pour lui faire part d'informations qui n'avaient rien à voir avec les fouilles.

Mais Anté n'ignorait pas qu'il était étroitement surveillé par le contremaître, lequel lui laissait entendre de toutes sortes de façons qu'il le gardait à l'œil et qu'il avait intérêt à filer droit. Entre assassins, on se reconnaissait.

Alfred Tannenberg sortit d'un pas décidé de l'hôpital. Il était à bout de forces, mais il ne fallait surtout pas que cela se voie.

Quand ils flairaient la faiblesse, les hommes devenaient des bêtes sauvages. Ils montraient les crocs.

La conversation qu'il venait d'avoir avec son médecin ne lui laissait guère d'espoir : au mieux, il vivrait jusqu'au printemps.

Le médecin avait refusé de lui dire précisément quand il allait mourir, mais à force d'insistance il avait réussi à lui faire avouer qu'il ne vivrait pas au-delà du mois de mars. De sorte qu'il devait mettre à profit le temps qui lui restait à vivre pour assurer l'avenir de Clara.

Il passerait quelques jours au Caire pour mettre de l'ordre dans ses affaires, puis il retournerait en Irak. Il allait faire une surprise à sa petite-fille, en venant s'installer à côté d'elle, à Safran, jusqu'au jour où on leur donnerait l'ordre d'évacuer les lieux.

En réalité, il voulait quitter l'Irak avec Clara, s'il lui était donné de vivre jusque-là. Et pour cela il avait besoin d'Ahmed. Car lorsqu'il ne serait plus

en vie, Clara se retrouverait seule au monde, sans personne pour la protéger. Ses hommes étaient payés pour assurer sa sécurité, mais dès qu'il viendrait à disparaître, ils cesseraient de la surveiller, sauf si un autre que lui prenait la relève. Peu lui importait que Clara et Ahmed décident de divorcer, du moment qu'ils attendaient d'être hors d'Irak pour le faire.

Mais encore fallait-il que toutes les prédictions se réalisent et que les Américains envahissent le pays.

Alfred était certain qu'Ahmed accepterait le deal, d'une part parce qu'il voulait le bien de Clara et savait qu'elle risquait sa vie en restant en Irak, d'autre part parce qu'un refus signait son arrêt de mort, et enfin, parce qu'il savait qu'il allait recevoir un beau petit paquet de fric en échange de ce dernier travail pour l'organisation. C'est pourquoi il lui avait ordonné de se tenir prêt à s'installer à Safran à partir de février. Robert Brown, par l'intermédiaire d'un certain Mike Fernandez, ex-colonel des bérets verts, lui avait fait savoir que l'attaque devait avoir lieu en mars.

Justement, Mike Fernandez, à qui il avait donné rendez-vous en fin de matinée, devait être en train de l'attendre, songea-t-il tandis que la Mercedes noire se faufilait dans le trafic en ignorant les feux de signalisation.

Tandis qu'il attendait dans le salon réservé aux visiteurs, l'ex-béret vert réfléchissait. Il ne lui avait pas fallu bien longtemps pour comprendre que Tannenberg n'était pas le genre d'homme à se laisser embobiner. Le vieux renard semblait toujours avoir une longueur d'avance sur lui et sur Paul Dukais. À croire qu'il avait des antennes qui lui permettaient non seulement de les suivre dans leurs déplacements, mais de lire dans leurs pensées.

La maison de Tannenberg était hyper protégée. Mike avait remarqué qu'il y avait des caméras de surveillance jusque dans les arbres qui bordaient la rue. De toute évidence, le vieux redoutait qu'on cherche à l'assassiner.

— Eh bien, colonel, quelles nouvelles apportez-vous ? demanda Tannenberg sans préambule en entrant dans le petit salon.

— Bonjour, monsieur. Comment allez-vous ? répondit poliment Fernandez.

— Comme vous le voyez.

— Mes hommes sont arrivés. Nous avons étudié les cartes ensemble et j'aimerais partir en reconnaissance avec eux, sur le terrain.

— Il est encore trop tôt pour cela. Dans l'immédiat, il faudra vous contenter d'étudier les cartes.

— Mais vos hommes à vous se déplacent sans problème dans toute la zone, objecta Fernandez.

— Précisément, et je n'ai pas envie d'attirer l'attention sur eux. Quand la traque commencera, vous aurez carte blanche. Mais n'oubliez pas que le succès de l'opération réside dans la capacité de vos hommes à suivre à la lettre les indications de mes collaborateurs. S'ils font exactement ce qu'on leur dit, ils s'en sortiront vivants.

— Monsieur Dukais a déjà tout organisé pour que mes hommes et la marchandise soient rapatriés en Europe à bord d'avions militaires.

— J'espère qu'il a pris en compte mes recommandations et qu'il n'a pas oublié qu'une partie de la marchandise devait faire escale en Espagne et au Portugal. Deux pays amis des États-Unis et ralliés à leur cause.

— Quelle cause ? s'enquit l'ex-militaire.

— Celle de Bush, naturellement, et de ses amis, qui sont les nôtres. L'argent ignore les frontières.

— Une partie de la marchandise doit aller directement à Washington.

— En effet.

— Et vous, monsieur ? Où irez-vous quand la guerre va éclater ?

— Cela ne regarde que moi. Disons, que j'irai où je dois aller. Yassir vous transmettra mes ordres. Nous devons garder le contact en toute occasion, y compris quand nos amis commenceront à bombarder l'Irak.

La curiosité de Mike Fernandez était piquée au vif. Il ne put résister à l'envie de demander à Tannenberg dans quel camp il se plaçait.

— Je suppose que vous êtes inquiet à l'idée que nous allons non seulement bombarder l'Irak, mais l'envahir.

— Pourquoi serais-je inquiet ?

— Eh bien, parce que vous avez de la famille là-bas, et des amis importants proches de Saddam...

— Sachez que je n'ai pas d'amis, colonel. Je n'ai que des intérêts. Peu m'importe qui gagne la guerre. Je continuerai à faire du commerce, l'argent est un caméléon qui adopte la couleur du vainqueur.

— Mais vous vivez là-bas... vous avez une belle maison à Bagdad...

— Ma maison est là où je suis. Et maintenant, si vous le permettez, j'aimerais pouvoir travailler au lieu de répondre à vos questions. Saddam

est mon ami, et Bush aussi. Grâce à l'un et à l'autre je vais gagner beaucoup d'argent et vous également. Et nous ne sommes pas les seuls.

— Mais nous allons aussi voir mourir des gens, perdre des amis…

— Je n'ai pas d'amis. Et puis assez de pathos, voulez-vous ? Des morts il y en a tous les jours. Simplement, en temps de guerre ils sont plus nombreux.

OceanofPDF.com

24

Lion Doyle observait de loin le groupe agglutiné à l'extrémité du bar. Il n'y avait pas besoin d'être bien malin pour deviner que c'étaient des reporters, on les repérait au premier coup d'œil. Deux d'entre eux portaient des tenues militaires : treillis et vestes kaki, godillots noirs à lacets.

La plupart n'approchaient jamais du front, se contentant de couvrir l'actualité depuis le bar d'un hôtel situé à des centaines de kilomètres de la zone des affrontements. De nos jours, le Koweït pullulait littéralement de reporters en treillis qui se prélassaient au bord de la piscine des grands hôtels, alors que d'autres franchissaient les postes de contrôle de l'un ou l'autre camp au risque d'y laisser leur peau.

Lui-même avait rencontré des journalistes audacieux, de vrais fanatiques qui n'hésitaient pas à plonger au cœur de l'enfer quand il s'agissait de tenir le public informé de la vérité. Mais quelle vérité ?

— Dites-moi que je rêve ! Mais c'est Lion !

En entendant son nom, il se raidit. Puis il se retourna et se retrouva nez à nez avec une femme qu'il connaissait.

— Miranda !

— Ne me dis pas que tu es venu passer des vacances à Amman.

— Non, pas exactement des vacances.

— Tu as fait escale ici avant de...

— Me rendre en Irak, comme toi.

— La dernière fois que nous nous sommes vus, c'était en Bosnie.

— La dernière et la première, si j'ai bonne mémoire.

— Et tu m'as raconté que tu travaillais comme chauffeur pour une ONG et que tu avais pour mission d'apporter des vivres à ces malheureux Bosniaques…

— Allons, Miranda, ne fais pas la tête.

— Et pourquoi devrais-je faire la tête ?

— Parce que j'ai quitté Sarajevo en coup de vent, sans même prendre le temps de te dire au revoir.

Miranda partit d'un grand éclat de rire et se hissa sur la pointe des pieds pour pouvoir embrasser Lion sur la joue. Après quoi, elle le présenta à un type qui les observait d'un œil amusé.

— Voici Daniel, le meilleur caméraman du monde. Et voici Lion. Lion je ne sais plus comment.

Lion dit son nom et serra la main de Daniel. Le caméraman, qui ne devait pas avoir plus de trente ans, portait une queue-de-cheval soigneusement peignée et retenue par un élastique.

Contrairement aux autres, qui frimaient dans leurs treillis, Miranda et lui portaient un jean, des bottes, un gros pull et un anorak.

— Et qui es-tu venu secourir, cette fois ? s'enquit la jeune femme.

— Personne. Cette fois, je suis venu pour te faire de la concurrence.

— Sans blague !

— Je ne te l'ai pas dit, quand nous étions à Sarajevo, mais je travaille pour une agence de photo.

Miranda le dévisagea d'un air soupçonneux. Elle connaissait tous les correspondants de guerre, de quelque nationalité qu'ils soient. C'étaient toujours les mêmes qui couvraient les conflits. Que ce soit dans la région des Lacs, à Sarajevo, en Palestine, en Tchétchénie... et Lion n'en faisait pas partie.

— Je suis photographe, mais je ne travaille pas pour la presse, expliqua-t-il, conscient qu'il avait éveillé la suspicion de Miranda. Je suis spécialisé dans les catalogues de vente et en période de vaches maigres, je fais les mariages. Tu sais ? Les couples qui veulent garder un album photo du plus beau jour de leur vie.

— Et donc... insista Miranda.

— Et donc, le boulot se faisant rare, je suis obligé de diversifier mes activités. L'agence qui m'emploie pour les catalogues travaille également avec la presse. Quand le patron m'a dit que l'Irak faisait la une des journaux et que si j'arrivais à faire de bonnes photos il pourrait essayer de les caser, j'ai décidé de tenter ma chance.

— Et comment s'appelle cette agence ? demanda Daniel.

— Photomundi.

— Ah, je les connais. Ils prennent des pigistes qu'ils paient avec un lance-pierres, dans le meilleur des cas. Je te souhaite bonne chance en Irak, parce que sinon, tu vas en être de ta poche.

— Je le suis déjà, dit Lion.

— En tout cas, si tu as besoin d'un coup de main..., proposa Daniel.

— Merci, c'est gentil. N'étant pas journaliste de métier, j'aurai sûrement besoin de quelques tuyaux.

— C'est vrai que photographier des boîtes de conserve et photographier la guerre ça n'est pas tout à fait la même chose, lança Miranda, sceptique.

Daniel, nettement moins méfiant que sa camarade, invita Lion à se joindre au groupe de collègues réunis à l'autre bout du bar. Lion hésita brièvement. Il ne voulait pas se frotter plus qu'il n'était nécessaire aux autres journalistes, mais il ne pouvait pas non plus refuser l'invitation du caméraman qui accompagnait Miranda. De sorte qu'il décida de se joindre à la demi-douzaine de correspondants de guerre venue des quatre coins de la planète qui s'apprêtaient à rallier l'Irak.

Ceux-ci l'ignorèrent. Ils ne le connaissaient pas, et quand Miranda leur dit qu'il s'agissait d'un photographe commercial qui voulait tenter sa chance dans le photoreportage, ils l'observèrent avec une certaine condescendance. Eux étaient des habitués des champs de bataille et, entre deux whiskys, ils lui racontèrent qu'ils avaient frôlé la mort et vu des horreurs qu'ils n'étaient pas près d'oublier.

Le lendemain matin tôt, ils devaient se rendre à Bagdad à bord de véhicules de location. Ils l'invitèrent à se joindre à eux à condition de s'acquitter d'une partie des frais du voyage. Lion leur demanda à combien s'élevait son écot, et après avoir fait mine de se livrer à un soigneux calcul mental, il accepta. Ce qui lui valut plusieurs tapes amicales dans le dos.

Le lendemain, quand il les retrouva dans le hall de l'hôtel Intercontinental, ils avaient l'air nettement moins vaillants que la veille.

Les effets de l'alcool combinés au manque de sommeil avaient laissé des traces.

Daniel fut le premier à l'apercevoir. Il leva la main pour le saluer tandis que Miranda faisait la grimace.

— Je me trompe ou tu as un problème avec ton ami ?

— Ce n'est pas mon ami. Je l'ai rencontré à Sarajevo, au beau milieu d'une fusillade. Et il m'a tout bonnement sauvé la vie.

— Que s’est-il passé ?

— Un groupe de miliciens serbes avait attaqué un village proche de Sarajevo où je me trouvais en compagnie d’autres collègues. Une fusillade a éclaté et ils nous ont pris pour cible. J’ignore comment ça s’est passé, mais je me suis retrouvée toute seule en pleine rue, tapie entre deux voitures, avec les balles qui sifflaient au-dessus de ma tête. Il devait y avoir un sniper embusqué pas loin. Brusquement, Lion est apparu à mes côtés comme s’il était sorti de nulle part. Il m’a obligée à baisser la tête et il m’a tirée de là. Les Serbes auraient pu nous zigouiller sans problème, mais ils ont préféré faire une apparition à la télé et nous ont laissé la vie sauve. Lion m’a embarquée dans son camion et emmenée jusqu’à Sarajevo. La vérité, c’est qu’il a fait preuve d’un sang-froid inouï. Il avait l’air d’un... d’un soldat, pas d’un camionneur. Après cela, nous avions convenu de nous revoir plus tard. Sauf qu’il n’est jamais venu au rendez-vous. Et je ne l’ai plus jamais revu jusqu’à hier soir.

— Mais tu ne l’as pas oublié apparemment.

— Non.

— Et maintenant tu éprouves des sentiments contradictoires. Tu n’es pas sûre de vouloir renouer avec lui. Je me trompe ?

— S’il te plaît, Daniel, arrête de jouer les psychanalystes sauvages, tu veux !

— Je te connais comme si je t’avais tricotée, répliqua Daniel en souriant.

— C’est vrai. Ça va faire pratiquement trois ans qu’on ne s’est pas quittés, toi et moi. Je passe plus de temps avec toi qu’avec ma propre famille.

— Le boulot, toujours le boulot. Esther me fait exactement les mêmes reproches. Elle trouve que je suis plus souvent avec toi qu’avec elle et que je suis à ramasser à la petite cuillère quand je rentre à la maison.

— Tu ne connais pas ton bonheur d’avoir une femme comme Esther...

— Si, je sais qu’elle est vraiment exceptionnelle. N’importe quelle autre nana m’aurait balancé depuis longtemps.

— Je ne comprends pas pourquoi tu as absolument tenu à venir alors que tu vas bientôt être papa.

— Parce que je suis reporter et que je dois être là où il y a de l’action. Autrement dit en Irak. Esther l’a parfaitement compris, du reste. Après tout,

elle est de la partie, elle aussi, même si sa spécialité à elle ce sont les reportages sur la famille royale.

Lion monta dans une voiture tout-terrain en compagnie de Miranda et Daniel et de deux autres caméramans allemands.

Miranda était d'humeur maussade. Elle ne desserra pour ainsi dire pas les dents de tout le voyage.

Lion n'était pas outre mesure surpris de la voir réagir ainsi, car sous ses abords fragiles, Miranda était une femme de tête, qui avait mené de rudes combats et pas seulement sur le front de la guerre.

Bien que petite et menue – elle ne devait pas mesurer plus d'un mètre soixante – avec ses cheveux noirs coupés très courts et ses yeux couleur de miel, Miranda était une force de la nature, au caractère bien trempé. Non seulement elle savait s'imposer, mais elle ne donnait pas l'impression d'avoir peur.

Quand il l'avait rencontrée, dans un petit village près de Sarajevo, il avait été impressionné par la façon dont elle gérait son stress sans céder à l'hystérie.

La route de Bagdad était aussi poussiéreuse qu'interminable et il y avait plus de trafic qu'à l'ordinaire. Les ONG préféraient faire transiter leurs chargements par Amman. En cours de route, ils croisèrent deux convois de camions, et plusieurs autobus qui roulaient dans les deux directions. À la frontière entre la Jordanie et l'Irak, le chauffeur d'un bus plein à craquer d'Irakiens était en grande discussion avec les gardes frontières qui refusaient de le laisser passer. Pour finir, certains voyageurs parvinrent à montrer patte blanche et à entrer en Irak, mais les autres furent arrêtés et rudoyés.

Les journalistes descendirent de voiture pour photographier la scène et s'enquérir du problème. Mais pour toute explication, ils ne reçurent que des menaces et décidèrent de passer leur chemin.

Ils ne voulaient pas s'attirer de problèmes avant d'avoir atteint leur destination.

L'hôtel Palestina avait connu des temps meilleurs. Quand Lion se présenta à la réception pour demander une chambre, on lui répondit poliment que c'était impossible sans réservation préalable.

Lion comprit alors qu'il allait devoir graisser la patte au concierge. Cent dollars lui ouvrirent la porte d'une chambre située au huitième étage. Le

robinet du lavabo fuyait, les volets déroulants étaient bloqués et le matelas aurait eu besoin d'une bonne désinfection, mais au moins avait-il un toit au-dessus de la tête.

En redescendant dans le hall, il était quasi certain de retrouver toute la bande des journalistes au bar. Aucun n'avait prévu de commencer à travailler avant le lendemain, même si quelques-uns s'étaient déjà mis en quête de guides interprètes. Le ministère de l'Information mettait du personnel au service des reporters étrangers, mais ces derniers évitaient de faire appel à des interprètes agissant pour le compte des autorités.

— Tu vas avoir besoin d'un guide, lui dit Daniel quand ils se retrouvèrent au bar.

— Impossible, avec tout le fric que j'ai craqué dans le voyage, je suis à sec, dit Lion.

— Que tu le veuilles ou non, les autorités vont t'obliger à en prendre un. Un photographe britannique en roue libre, c'est suspect, mon vieux.

— Je vais tâcher de ne pas me faire repérer. En fait, je voudrais faire un reportage photo sur la vie quotidienne des petites gens de Bagdad. Tu crois que ça peut intéresser les canards ?

— Tout dépend de la qualité des photos et du contenu. Mais tu as intérêt à sortir des sentiers battus, lui conseilla Daniel.

— Tu as raison. Demain, je vais décaniller à l'aube pour surprendre la ville au saut du lit. Ce qui veut dire que ce soir, je vais me coucher avec les poules. Je suis complètement lessivé de toute façon.

— Tu ne dînes pas avec nous ? s'étonna Daniel.

— Non. J'imagine que vous allez encore vous coucher à pas d'heure. Je suis juste descendu prendre un thé.

Daniel n'insista pas. Lui aussi était fatigué et il comprenait parfaitement que Lion ait envie de se mettre au lit.

Lion dormit comme une souche. Il était sincère quand il disait que le voyage l'avait épuisé. Il se réveilla à l'aube et, après avoir pris une douche rapide, il sortit dans la rue avec son appareil. Afin de ne pas attirer l'attention sur lui, il passa une bonne partie de la matinée dans le bazar et le centre de la ville.

Il photographiait tout ce qui lui paraissait intéressant, mais en réalité il faisait du repérage. Bagdad était en état de siège.

C'était une ville où il manquait de tout, sauf pour une poignée de privilégiés. Les magasins étaient vides, mais pour qui savait à quelle porte frapper, il était possible de se procurer des produits de première qualité.

Tout au long de ses pérégrinations urbaines, il n'avait cessé de songer au moyen de se rendre à Safran.

Quand il rentra au Palestina à midi passé, il trouva l'hôtel désert.

Il décida de se présenter au ministère de l'Information pour voir le responsable du service de presse et lui laisser entendre qu'il voulait se rendre à Safran.

Comme la plupart des Irakiens, Ali Sidqui arborait une épaisse moustache noire. C'était un homme corpulent qui cachait son embonpoint sous un port altier et une haute stature. En tant que directeur adjoint du service de presse, il s'efforçait d'offrir son plus beau sourire aux journalistes qui accouraient chaque jour plus nombreux à Bagdad.

— En quoi puis-je vous être utile ? demanda-t-il à Lion.

Ce dernier lui expliqua qu'il était photographe indépendant et lui montra l'accréditation de Photomundi. Après avoir pris note des renseignements figurant sur sa carte de presse, Ali lui demanda quelles avaient été ses premières impressions sur Bagdad.

Après une demi-heure de conversation affable, Lion en vint au vif du sujet.

— Je voudrais faire un reportage qui sorte des sentiers battus. Je sais qu'un chantier archéologique de grande envergure est en cours non loin de Mughayir, dans un hameau du nom de Safran, me semble-t-il. J'aimerais pouvoir m'y rendre et prendre des photos, afin de montrer au monde entier que l'antique Mésopotamie n'a pas encore révélé tous ses mystères. J'ai cru comprendre que l'équipe était constituée en partie de chercheurs européens. Il me semble qu'il serait intéressant de montrer qu'en dépit de l'embargo, il y a des pointures universitaires qui viennent travailler en Irak.

En l'entendant parler ainsi, Ali Sidqui se dit qu'un tel reportage ne pouvait qu'être bénéfique à l'image du régime. Bien qu'il ignorât tout du chantier de Safran, il n'en dit rien, mais écouta au contraire Lion avec intérêt et lui promit de l'appeler à l'hôtel Palestina s'il parvenait à lui obtenir une autorisation pour se rendre à Safran.

Lion aurait pu y aller par ses propres moyens, mais il savait qu'il devait entrer dans la peau de son personnage, et faire comme tous les autres

journalistes détachés à Bagdad.

Il passa le reste de l'après-midi à déambuler dans la ville en prenant en photo tout ce qui lui semblait présenter un certain intérêt.

Quand il rentra à l'hôtel, le soleil se couchait.

Miranda était à la réception en compagnie de Daniel. Ils rentraient eux aussi d'une journée de pérégrinations.

— Eh, un revenant ! s'écria Miranda, en guise de salut.

— J'ai passé la journée à bosser. Et vous ?

— Nous aussi. Ces pauvres Irakiens en bavent des ronds de chapeaux. Nous sommes allés visiter un hôpital. C'était triste à pleurer, dit Daniel.

— Oui, en effet. Les conséquences désastreuses du blocus sont partout visibles. J'ai été surpris de voir combien les gens de ce pays sont accueillants malgré la crise.

— Une crise qui risque encore de s'aggraver. Pour ça, tu peux compter sur Bush et consorts, pesta Miranda.

— D'accord, mais Saddam n'est pas à proprement parler un ange, argua Lion.

— Je n'ai pas dit cela. Mais Bush se fiche comme d'une guigne de Saddam. Ce qui l'intéresse c'est le pétrole.

Au ton de sa voix, Lion comprit que Miranda était prête à se disputer. Mais lui n'avait aucune envie de polémiquer. Il n'avait que faire de Bush ou de Saddam. Il était venu ici pour s'acquitter d'une mission bien précise et avait hâte d'en finir pour pouvoir retourner auprès de Marian dans sa ferme galloise. Cependant, Daniel, vivement impressionné par ce qu'il avait vu, voulait poursuivre la conversation.

— Ce sont les Irakiens qui doivent virer Saddam, pas nous, dit-il.

— Tu as raison, mais je ne vois pas comment. Ici, au moindre faux pas, tu te retrouves en tôle, quand ils ne te flinguent pas direct. Il n'y a pas de miracles. Les dictatures sont difficiles à éradiquer. Ou bien nous leur donnons un coup de main, ou bien ils devront continuer de subir Saddam, répondit Lion.

— Sauf que le coup de main en question, s'avère parfois un cadeau empoisonné. Saddam a longtemps été courtisé par les Américains, tout comme l'ont été Pinochet et Ben Laden. Et voilà qu'il ne leur sert plus à rien et qu'ils ont décidé de s'en débarrasser. Eh bien qu'ils le fassent, ce n'est pas moi qui vais le pleurer. Mais le problème c'est qu'ils vont sacrifier

des milliers d'innocents pour arriver à leurs fins. Et détruire le pays. Quand la guerre sera finie, l'Irak aura cessé d'exister, s'insurgea Miranda.

— À quoi bon nous chamailler ? Je vois que la journée a été rude pour tous. Ça vous dirait d'aller dîner ?

Daniel déclara qu'il était fatigué et préférait se retirer dans sa chambre, mais Miranda accepta la proposition de Lion. Ils se rendirent au restaurant de l'hôtel où ils retrouvèrent d'autres reporters. Ils s'assirent à une table où se trouvaient déjà deux Espagnols, un Irlandais, trois Suédois et quatre Français. Heureusement, tous parlaient l'anglais.

Chacun raconta sa journée, tout en veillant à ne pas tout révéler tout de même. On avait beau faire jouer la solidarité entre journalistes, il fallait tenir compte de la concurrence.

Après le repas, ils allèrent retrouver les autres reporters au bar.

« Fichue tribu ! », songea Lion, fasciné par les anecdotes ahurissantes des uns et des autres.

— Tu as envoyé des photos à ton agence ? lui demanda Miranda.

— Pas encore, je le ferai demain. Je croise les doigts. Avec un peu de chance, je vais trouver à les caser et prolonger mon séjour ici. Sinon, je devrai rentrer.

— Tu baisses déjà les bras, railla Miranda avec sarcasme.

— Non, mais je suis réaliste et pas prêt à prendre trop de risques. Mais au fait, je ne te l'ai jamais demandé. D'où es-tu ?

— En voilà une question ! Pourquoi veux-tu savoir ?

— Parce que j'ignore d'où tu viens. Je sais que tu travailles pour une chaîne de télé indépendante, que tu parles un anglais parfait, avec un léger accent que je n'arrive pas à situer. Je t'ai entendu aussi parler français. Si bien, du reste, que si je ne t'avais pas entendu parler anglais avant, j'aurais cru que tu étais française. Mais après cela, tu t'es lancée dans une discussion en espagnol avec le collègue mexicain. Encore une langue que tu maîtrises parfaitement, vu la façon dont tu l'as incendié sans lui laisser en placer une ou presque.

— Je te trouve bien curieux.

— Pas du tout. Y a-t-il une raison pour que tu ne répondes pas à ma question ?

— Oui : je n'en ai pas envie. En fait, je suis de partout et de nulle part. J'ai horreur des drapeaux, des hymnes et plus généralement de tout ce qui

divise les hommes.

— Mais tu es bien née quelque part...

— En effet, mais je suis une citoyenne du monde. Je suis apatride par choix.

— Tu as le statut d'apatride ? s'étonna Lion.

— J'ai un passeport de la communauté européenne parce qu'il m'en faut un pour me rendre d'un pays à l'autre. Quand on veut traverser les frontières, il faut donner l'illusion d'avoir une patrie.

— Très bien, puisque tu ne veux pas me le dire, je n'insisterai pas.

— Mon père est né en Pologne, mais ses parents étaient allemands. Ma mère est née en Angleterre, mais d'un père grec et d'une mère espagnole. Et moi, je suis née en France. Et maintenant, d'après toi, d'où suis-je ?

— Et que faisaient tes parents dans la vie ?

— Mon père était peintre et ma mère styliste. Ils étaient de nulle part et de partout. Ils haïssaient les frontières.

— Et ils t'ont appris à les haïr.

— Non, ça, je l'ai appris toute seule.

Miranda se tut, puis recommença à prendre part à la conversation générale.

Les reporters espagnols projetaient un voyage à Bassora, et les Suédois voulaient se rendre à Tikrit, la ville natale de Saddam Hussein.

— Et toi, Lion ? Tu vas rester à Bagdad ? demanda soudain un journaliste français qui faisait partie du groupe qu'il avait rencontré à Amman.

Il hésita quelques secondes, puis décida de dire la vérité.

— Je voudrais me rendre sur le site de l'antique ville d'Ur.

— Pour quoi faire ? s'enquit le Français.

— Il paraît qu'il y a là-bas une expédition archéologique. Et si j'arrive à faire un bon reportage, j'ai des chances de pouvoir le placer.

— Et où, exactement, se trouve le chantier ? insista le Français.

— Moi, j'en ai entendu parler, coupa une journaliste Allemande. C'est l'expédition du professeur Picot, n'est-ce pas ?

— Je crois, oui. La vérité c'est que je ne sais pour ainsi dire rien de cette expédition. Mais il m'a semblé que le sujet pouvait être intéressant, répondit Lion.

— Il semblerait qu'ils aient découvert les ruines d'un palais ou d'un temple dans lequel se trouve une série de tablettes de grande valeur qui relateraient l'histoire de la Genèse. Le *Frankfurter* a publié un truc dans ce genre, expliqua l'Allemande. Je suis au courant parce que plusieurs membres de l'équipe sont Allemands. Mais personnellement, je trouve qu'il y a des sujets plus passionnants.

— Pour quelqu'un comme vous, cela se conçoit, mais si j'arrive à faire un bon reportage et que l'agence le place auprès d'une revue spécialisée..., se justifia Lion.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, intervint une journaliste italienne. Il y a peut-être un bon reportage à faire là-dessus.

— Jusqu'à ce que Bush commence à larguer ses bombes, il va bien falloir trouver de quoi remplir les colonnes, dit l'un des Suédois.

— Hep ! Vous n'allez pas me chiper mon idée ! protesta Lion. Je suis pigiste, moi.

— Personne ne va te piquer quoi que ce soit. Ici, on partage tout, répondit Miranda.

— Vous travaillez tous pour des chaînes de télé ou des journaux, mais moi, je voyage à mes frais..., bougonna Lion.

— Oh, ça va. Cette expédition n'a rien d'un mystère. Tu as entendu ce qu'a dit Otto. Tous les journaux en ont parlé, insista Miranda.

— Y compris en Italie, renchérit une correspondante de presse romaine.

Lion continua pendant quelques instants encore à jouer les débutants dépités, puis il prit congé de ses collègues et monta se coucher. Il fallait qu'il prépare son voyage à Safran, que ce soit avec ou sans la bénédiction du ministère de l'Information.

La sonnerie du téléphone le tira du sommeil. C'était Ali Sidqui, le directeur adjoint du ministère. Il avait l'air d'excellente humeur.

— J'ai de bonnes nouvelles pour vous. Mes supérieurs hiérarchiques pensent que c'est une bonne idée de faire un reportage sur les fouilles de Safran. Nous allons vous y emmener par hélicoptère.

— C'est très aimable à vous, mais je préférerais m'organiser tout seul.

— Non, c'est impossible. Personne ne peut aller là-bas sans autorisation expresse. Le chantier se trouve dans une zone militaire et a été placé sous la protection du gouvernement. De sorte que vous n'avez d'autre choix que de venir avec nous.

Voyant qu'il ne pouvait pas faire autrement Lion accepta. Ali Sidqui lui demanda de passer immédiatement au ministère afin qu'ils organisent son voyage. Avait-il d'autres collègues également désireux de se rendre à Safran ? Lion répondit avec humeur qu'il n'avait pas envie de partager son idée de reportage avec des concurrents. Si d'autres que lui voulaient y aller, qu'ils le fassent une fois qu'il serait de retour avec des photos.

Au ministère, Ali Sidqui lui présenta son chef. Ce dernier semblait enthousiaste à l'idée que la Grande-Bretagne publie un reportage sur les fouilles menées par le professeur Picot et son équipe.

— Les intellectuels européens ne nous ont pas abandonnés, dit le directeur de l'agence de presse.

Lion acquiesça. Il n'avait que faire de ce que pouvait dire le fonctionnaire de Saddam qui lui fit remplir un questionnaire et photocopia son passeport.

— D'ici deux jours nous vous rappellerons. Soyez prêt à partir. Je suppose que vous n'avez pas le mal de l'air ?

— Je n'en sais rien. Je ne suis jamais monté dans un hélicoptère, mentit Lion.

Tom Martin venait de recevoir un message de Lion. Le directeur de Photomundi lui avait fait suivre le courrier électronique que Lion lui avait fait parvenir : une longue lettre sur ses impressions de Bagdad, dans laquelle il se réjouissait d'avoir obtenu l'autorisation de se rendre dans un hameau du nom de Safran.

Il lui envoyait également une série de photos en lui demandant de faire l'impossible pour essayer de les placer dans des magazines.

Le courriel de Lion n'intéressait pas particulièrement le directeur de Photomundi qui s'était engagé, moyennant une somme rondelette, à ne rien voir, rien entendre et rien dire. Néanmoins, il fut agréablement surpris par la qualité des photos que lui envoyait Lion, et décida d'essayer de les caser. Tom Martin s'absorba dans la lecture du message de Lion qui se trouvait à présent à Safran, et avec la bénédiction du régime par-dessus le marché.

« Je suis arrivé à Safran. L'hélicoptère qui m'a transporté jusqu'ici était un vieux coucou soviétique qui faisait un raffut de tous les diables.

« Il y a plus de deux cents personnes qui travaillent sur le chantier. Le chef de la mission, le professeur Yves Picot, s'est mis en tête de gagner la course contre la montre. Il est vrai que le temps presse. J'ai fait la

connaissance des membres les plus éminents de l'équipe qui ont eu l'amabilité de m'informer sur les travaux qu'ils ont entrepris. L'un d'eux, un certain Fabian Tudela, m'a expliqué que le temple qu'ils étaient en train de mettre au jour datait de l'époque d'un roi cité dans la Bible, du nom de Amrafel. J'espère que les photos et le reportage seront à la hauteur de tes attentes, compte tenu de l'importance du chantier en cours.

« Il règne une ambiance fébrile dans le campement, depuis que le grand-père de l'une des archéologues, une certaine Clara Tannenberg, a annoncé son intention de venir passer quelque temps sur le chantier. La nouvelle est tombée peu de temps avant mon arrivée ici, et les gens ne parlent que de cela. Rien que d'entendre prononcer son nom, certains se mettent à trembler. Il devrait arriver d'ici trois ou quatre jours. On est en train d'aménager une maison pour lui, avec des meubles venus spécialement de Bagdad afin qu'il puisse jouir d'un maximum de confort.

« Pour l'anecdote, je vous dirai que l'archéologue en question est chaperonnée par une femme chiite enveloppée de voiles noirs de la tête aux pieds. Elle ne mange que les repas que lui prépare la vieille domestique qui va également devoir se charger de veiller sur le grand-père. J'ai cru comprendre que ce dernier allait venir en compagnie du mari de sa petite-fille (un gros bonnet du ministère de la Culture), ainsi que d'un médecin et d'une infirmière qui seront logés eux aussi dans une maison avec tout le confort. Enfin, on est en train d'installer un hôpital de campagne dont tout l'équipement est arrivé spécialement du Caire. Ce qui laisse supposer que le vieil homme est malade.

« Si je te parle de tout cela, c'est parce que la visite du grand-père fait grand bruit dans le campement. Par moments, j'ai l'impression de me trouver dans un fortin militaire et non pas sur un site archéologique, mais j'espère néanmoins pouvoir mener à bien mon reportage. »

Le président de Global Group sourit. Il ne doutait pas un seul instant que Lion Doyle pourrait mener à bien ce qu'il appelait euphémiquement « reportage » et qui n'était autre que la « sanction » de la famille Tannenberg.

On peut dire qu'il avait eu une sacrée veine avec ce dossier. Sans les indications de son ami Paul Dukais, localiser les Tannenberg en Irak aurait été comme de chercher une aiguille dans une meule de foin.

La vie était décidément pleine d'heureuses coïncidences. Dukais avait commencé par lui demander d'envoyer des hommes en Irak pour surveiller Clara Tannenberg, et aussitôt après le sieur Burton s'était présenté dans son bureau pour lui offrir deux millions d'euros en échange de l'élimination de la famille en question.

Allait-il devoir mettre Paul Dukais au courant du contrat qu'il avait passé avec Burton ? Non, mieux valait passer l'affaire sous silence. D'autant que ses intérêts et ceux de Paul n'étaient pas contradictoires.

Il composa le numéro de portable du mystérieux et insaisissable monsieur Burton.

Ce dernier ne décrocha qu'à la cinquième sonnerie.

— Allô.

— Monsieur Burton, je voulais vous informer qu'un ami à moi a rendu visite à vos amis. Ils sont tous là, le grand-père, la petite-fille et son mari. Malheureusement, le grand-père est malade. J'ignore encore s'il s'agit d'une maladie grave, mais je le saurai sous peu.

— Ce sont les seuls membres de la famille ?

— À notre connaissance, oui.

— Il va se charger de la mission ?

— Bien entendu.

— Autre chose ?

— Non, pas pour l'instant. À moins que vous ne souhaitiez connaître tous les détails.

— Je veux tout savoir.

— Vos amis se trouvent au sud du pays, dans un charmant petit village. La petite-fille est... comment dire... à la tête d'une nombreuse équipe, et le grand-père doit venir la rejoindre sous peu. Mais rassurez-vous, ils sont bien protégés, non seulement par une escorte militaire, mais également par des gardes du corps privés.

— Rien d'autre ?

— Disons que ce sont les détails essentiels.

— Je vais passer vous voir.

— Ce n'est pas nécessaire. Dès que j'en saurai plus, je vous appellerai.

— Je compte sur vous.

Berta avait relevé les yeux de son livre et observait son père.

— Qui était-ce ?

— Un collègue de l'université, répondit Hans Hausser.

Quand vas-tu te décider à décrocher pour de bon de ton poste à la fac ? Tu n'arrêtes pas de dire que tu veux prendre ta retraite pour pouvoir lire et penser à loisir, mais tu rempiles à chaque occasion.

— Laisse-moi finir mes jours comme je l'entends, tu veux bien ? Le fait d'aller à l'université et de me retrouver au contact de jeunes gens me fait du bien. À mon âge, le temps passe trop vite quand on vit dans la solitude.

— Mais tu n'es pas seul ! protesta Berta. Je ne compte pas, peut-être, ni les enfants ?

— S'il te plaît, Berta, tu sais très bien que tu es ce que j'ai de plus cher au monde ! Mais tu dois comprendre que j'éprouve le besoin de rester actif, de me prouver que je ne suis pas qu'une vieille bouche inutile et que je peux encore servir à quelque chose.

Il se leva et s'approcha de sa fille pour la serrer dans ses bras. Il était visiblement ému.

— Tu as raison, papa. Mais je me fais du souci pour toi. Ces derniers temps tu te comportes de façon tellement étrange.

— Berta, sache que j'ai mes petits secrets.

— Mais moi, je ne t'ai jamais rien caché..., protesta sa fille.

— D'accord, mais je suis ton père. Et il est normal qu'un père ne dise pas tout à ses enfants. Toi, tu dis tout aux tiens ?

— Non, mais ce sont des enfants.

— Et toi aussi, d'une certaine façon. Et d'ailleurs, je plaisantais. Je n'ai aucun secret. Simplement, j'aime me sentir libre d'aller et venir à ma guise sans avoir de comptes à rendre à personne. En réalité, je ne fais rien de plus que rendre visite à de vieux amis.

Hans Hausser continua de parler encore un petit moment avec sa fille, malgré l'angoisse qui lui tordait l'estomac.

Tom Martin lui avait annoncé qu'Alfred Tannenberg était vivant. Ce qui signifiait qu'ils allaient pouvoir accomplir le serment qu'ils avaient fait lorsqu'ils étaient enfants.

Il fallait qu'il appelle Mercedes, Carlo et Bruno pour leur annoncer que leur vœu s'était réalisé.

Le vieillard malade dont lui avait parlé Tom Martin ne pouvait être que le monstre qu'ils haïssaient du fond de leurs entrailles.

Il commença par appeler Mercedes. Il savait que son amie ne dormait plus et mangeait très peu depuis le jour où Carlo les avait appelés pour leur dire qu'il pensait avoir retrouvé Tannenberg.

Tandis qu'elle écoutait les explications de Hans, Mercedes sentit son cœur s'accélérer d'un seul coup.

— J'aimerais tant pouvoir me rendre sur place, dit-elle.

— Ce ne serait pas prudent et tu le sais. Et d'ailleurs, tu ne pourrais rien faire.

— C'est nous qui devrions tuer Tannenberg de nos propres mains et lui dire pourquoi nous le faisons, afin qu'il sache !

— Je t'en prie, Mercedes !

— Il y a des tâches dont on doit s'acquitter personnellement dans la vie.

— D'accord, mais en l'occurrence, c'est impossible. Il est entouré par je ne sais combien de gardes du corps, dans une petite bourgade perdue du sud de l'Irak.

— Tu as une fille et des petits-enfants. Carlo et Bruno aussi. Je comprends que vous ne vouliez pas commettre de folies. Mais moi, je suis seule, je n'ai personne, et mon destin est de continuer à vieillir dans la solitude. Je n'ai rien à perdre.

Hans Hausser se raidit. Il craignait que Mercedes ne décide de se rendre en Irak pour essayer de tuer elle-même Tannenberg.

— Écoute, Mercedes. Je ne te pardonnerai jamais si Tannenberg reste en vie par ta faute.

— Par ma faute ?

— Oui. Si tu vas en Irak, dès l'instant où tu chercheras à l'approcher tu te feras arrêter et l'opération que nous avons pris tant de peine à mettre sur pieds échouera. Tannenberg restera en vie, et toi tu finiras tes jours dans une geôle irakienne, et nous... nous finirons également en prison.

— Mais il n'y a aucune raison pour que les choses se passent comme tu le dis.

— Tu es trop sûre de toi, Mercedes. Tu n'arrives plus à raisonner normalement.

Mercedes se tut. Les paroles de Hans l'avaient blessée.

Elle savait qu'il avait raison. Mais malgré cela... toute sa vie durant, elle avait rêvé du jour où elle plongerait un couteau dans le cœur de Tannenberg.

Chaque nuit où presque, elle rêvait qu'elle lui arrachait les yeux, ou bien qu'elle se jetait sur lui comme une bête sauvage et le mordait jusqu'au sang.

Elle estimait de son devoir de le tuer et de lui dire pourquoi il mourait.

La voix de Hans la rappela à la réalité.

— Mercedes, tu m'entends ?

— Oui, je t'écoute.

— Je vais téléphoner à Carlo et à Bruno. Je n'ai pas envie de finir mes jours en prison sous prétexte que tu n'arrives pas à dominer ta colère et ton orgueil. Sache que si tu interviens, je me retire purement et simplement de cette affaire. Il ne faudra plus compter sur moi.

— Comment ?

— Je ne suis pas fou et je refuse de courir des risques inutiles. Nous sommes vieux, Carlo, Bruno, toi et moi. C'est pour cela que nous avons fait appel à un tiers. Maintenant, si tu as changé d'avis, dis-le carrément, mais je te le répète, ne compte pas sur moi pour faire n'importe quoi.

— Je sens que tu es en colère...

— C'est plus que de la colère.

— Je n'ai qu'un seul objectif dans la vie : voir mourir tous les Tannenberg dans des souffrances atroces.

— Mais pour cela, tu n'as pas besoin d'intervenir personnellement.

— De toute façon, je sais que tu ne me laisseras jamais tomber.

— Réfléchis bien à ce que je t'ai dit. Maintenant, je te laisse. Il faut que j'appelle Carlo et Bruno. Au revoir.

Le professeur Hausser était contrarié en raccrochant. Il s'en voulait d'avoir rudoyé son amie, mais il avait peur. Peur qu'elle ne commette l'irréparable.

Toute sa vie Mercedes avait attendu le jour où elle pourrait tuer Tannenberg de ses mains. Et le pire, c'est qu'elle en était capable.

Carlo Cipriani et Bruno furent eux aussi contrariés d'apprendre la réaction de Mercedes lorsqu'elle avait découvert que Tannenberg était vivant. Il fut décidé que Carlo se rendrait à Barcelone pour essayer de lui faire entendre raison. Bruno insista pour l'accompagner, mais Hans et Carlo, qui craignaient que Déborah ne se mette dans tous ses états, insistèrent pour qu'il reste à Vienne. Si Carlo ne parvenait pas à la faire revenir sur sa décision, alors ils iraient lui parler tous les trois, mais pas avant.

À Barcelone il pleuvait à verse. Carlo boutonna sa gabardine et prit son tour dans la file des voyageurs qui attendaient un taxi.

Il avait emporté une mallette avec le strict nécessaire au cas où il devrait passer la nuit sur place, mais il espérait pouvoir rentrer à Rome le soir même. Tout dépendait de l'entêtement de Mercedes.

Le taxi le déposa au siège de l'entreprise de Mercedes qui se trouvait sur les hauteurs du Tibidabo.

Après l'avoir fait passer dans une salle d'attente, la réceptionniste s'en fut aviser madame Barreda de sa visite. Elle s'en revint presque aussitôt, suivie de Mercedes.

— Mais qu'est-ce que tu fais ici ? s'étonna celle-ci.

— Il fallait que je vienne à Barcelone de toute façon, alors j'en ai profité pour venir te dire bonjour.

Mercedes le saisit par le bras et l'entraîna dans son bureau. La secrétaire leur servit le café puis sortit. Les deux amis se jaugèrent du regard.

— C'est Hans qui t'a dit de venir...

— Non, j'ai pris tout seul ma décision. Mais je ne te cache pas que Hans, Bruno et moi sommes très inquiets. Qu'est-ce qui te prend, Mercedes ?

Carlo avait dit cela d'une voix à la fois peinée et ferme.

— Tu ne peux pas comprendre que j'aie envie de le tuer ?

— Mais si, voyons, d'autant plus que je suis dans le même cas. Tout comme Hans et Bruno. Mais il n'empêche que nous ne devons pas intervenir. Nous ne saurions pas nous y prendre.

— Ce n'est pas bien difficile de plonger un couteau dans le ventre d'un homme.

— En Irak, si. Pour commencer, on ne va pas te laisser aller à l'endroit où se trouve l'homme en question. Car quel motif vas-tu invoquer pour te rendre là-bas ? Et puis comment vas-tu faire pour l'approcher ? Tout cela est terriblement compliqué. Le professionnel que nous avons engagé saura comment gérer ce genre de situation. Un tueur connaît toutes les techniques et sait quand le moment est venu de passer à l'action. Alors que nous en serions incapables, même si nous le haïssons de toutes nos forces, nous ne pourrions pas le tuer de nos propres mains.

— Et vous ne voulez même pas que j'essaie..., protesta Mercedes.

— Par pitié, Mercedes ! Ce genre d'occasion ne se présente pas deux fois. Si tu rates ton coup, jamais plus personne ne pourra approcher

Tannenberg, et nous ne pourrons plus jamais nous venger. Tu n'as pas le droit de courir le risque de tout faire échouer.

— Toi aussi, tu me rejettes ?

— Non. Ne dis pas cela. Personne ne te rejette. Tu sais très bien que le lien qui nous unit est indestructible. Simplement, tu n'as pas le droit d'agir sans notre consentement. Cette vengeance, c'est aussi la nôtre, Mercedes. Nous avons fait un serment, tu ne peux pas revenir sur ta parole.

— Dans ce cas, pourquoi n'y allons-nous pas tous ensemble ?

— Parce que ce serait une énorme bévue.

Ils se turent un instant, chacun ruminant ses propres pensées.

— Je sais que tu as raison, au fond, mais...

— Si tu vas là-bas, tu n'arriveras pas à tuer Tannenberg. C'est cela que tu veux ? Tout faire échouer ?

— S'il te plaît, cesse de me faire culpabiliser !

— Si tu culpabilises, tant pis pour toi. Tout ce que je veux, c'est que tu gardes la tête froide, Mercedes.

— Justement, on dit que la vengeance est un plat qui se mange froid.

— Et c'est vrai. Il n'y a pas d'autre façon de se venger. Nous n'avons pas oublié, nous n'oublierons jamais, mais nous devons agir calmement. Sinon, notre calvaire n'aura servi à rien.

— Je vais y réfléchir.

— Non. Je veux que tu me donnes une réponse tout de suite. Je veux savoir si nous devons annuler l'opération en Irak. Nous ne pouvons pas mettre inutilement en danger la vie de l'homme que nous avons engagé.

— C'est un tueur professionnel.

— Tu l'as dit : professionnel. De sorte que si nous intervenons dans sa mission et mettons sa vie en danger, nous devrons en subir les conséquences. Je te rappelle que nous avons fait appel à une agence. Une agence de tueurs à gages.

— Une agence de sécurité.

— Allons, Mercedes ! Ces hommes sont prêts à tuer au besoin. Pourquoi crois-tu qu'ils prennent aussi cher ?

— Tu as raison. Il ne faut surtout pas commettre de faux pas.

— Que vas-tu faire ?

— Réfléchir, Carlo...

— En somme, tu es en train de me dire que je ne t'ai pas convaincue ?

— Je n’en sais rien..., il faut que je réfléchisse.

— S’il te plaît, Mercedes. Ne fais pas de bêtises !

— Si tu as peur que je vous trahisse, tu n’as pas de souci à te faire. Je ne vais pas vous mentir. Je préfère que vous me haïssiez plutôt que de chercher à vous embobiner.

— Tu préfères que Tannenberg reste en vie ?

— Non ! s’écria Mercedes, hors d’elle. Comment peux-tu dire une chose pareille ? Je veux le tuer de mes mains ! De mes mains !

— Je vois qu’il est inutile d’essayer de raisonner avec toi. Nous allons ajourner l’opération. Je vais appeler Tom Martin et lui dire de tout annuler.

Mercedes foudroya Carlo du regard. Un sourire amer tordait ses lèvres tandis que ses ongles s’enfonçaient dans les paumes de ses mains.

— Vous ne pouvez pas faire ça, murmura-t-elle.

— Si, nous le pouvons et nous allons le faire. Tu as décidé de briser le serment qui nous unissait au risque de faire échouer notre plan. Si tu quittes le navire, rien ne va plus. Nous renonçons à la vengeance. Et jamais nous ne te pardonnerons. Après l’avoir cherché pendant des années, nous l’avons enfin retrouvé, et sa petite-fille par-dessus le marché. Nous aurions pu les éliminer, nous étions à deux doigts d’y arriver, et voilà que tu décides subitement de faire cavalier seul et de te charger personnellement de le tuer. Eh bien, fais-le, si le cœur t’en dit. Jusqu’ici nous avions réussi à rester unis, mais à partir de maintenant nos routes se séparent.

Une veine avait gonflé et s’était mise à battre sur la tempe gauche de Carlo, preuve qu’il était tendu.

Mercedes aussi était à cran, et une violente douleur lui étreignit la poitrine.

— Que dis-tu, Carlo...

— Que nous ne nous verrons plus jamais. Que Hans, Bruno et moi ne te pardonnerons jamais.

Carlo était épuisé. La dureté de leurs propos l’affectait profondément. Il était très attaché à Mercedes et savait que sa souffrance était immense, mais malgré cela il ne pouvait pas transiger.

— Si j’ai bien compris, vous me posez un ultimatum ? dit Mercedes, le teint couleur de cire.

— Et toi aussi.

Ils tombèrent à nouveau dans un silence pesant, annonciateur de la fin d'une amitié qui jusqu'ici semblait inébranlable.

Carlo se leva de son fauteuil, jeta un dernier regard à Mercedes, puis se dirigea vers la porte.

— Je m'en vais. Si tu changes d'avis, appelle-moi. Mais fais-le avant ce soir. Demain, Hans ira à Londres pour résilier le contrat avec Tom Martin.

Mercedes resta assise sans rien dire. Quand sa secrétaire entra dans le bureau quelques instants plus tard, celle-ci eut un choc en la voyant.

Il lui sembla que son visage s'était brusquement creusé de mille ridules. Un rictus amer déformait ses traits habituellement imperturbables.

— Madame, vous vous sentez bien ?

Voyant qu'elle ne lui répondait pas, la secrétaire s'approcha de Mercedes et lui posa une main sur l'épaule.

— Madame… ça va ?

Mercedes émergea subitement de sa torpeur.

— Oui, oui. Je suis juste un peu fatiguée.

— Puis-je faire quelque chose pour vous ?

— Non, merci. Ne vous inquiétez pas.

— Vous voulez que j'annule le déjeuner avec le maire ?

— Non. Appelez l'architecte du chantier de Mataro, s'il vous plaît.

La secrétaire hésita puis se retira. Mieux valait ne pas insister. Sa patronne n'était pas une femme commode.

Mercedes inspira profondément. Elle avait envie de pleurer, mais depuis que sa grand-mère était morte, des années auparavant, pas une seule fois elle ne s'était autorisée à verser une larme.

Elle but un verre d'eau pour se calmer.

La sonnerie du téléphone la fit sursauter. Pensant qu'il s'agissait de Carlo, elle prit la communication. Mais c'était l'architecte de Mataro.

Carlo Cipriani était dans tous ses états. La discussion qu'il avait eue avec Mercedes avait pris des allures de bras de fer. Il n'avait pas réussi à la convaincre. Il devait joindre Hans et Bruno pour décider de ce qu'ils allaient faire.

Outre qu'elle risquait sa vie si elle se rendait en Irak, Mercedes risquait de faire échouer toute l'opération. Il fallait prendre une décision rapide. Mais peut-être que s'il lui parlait, Bruno aurait plus de chance que lui ou que Hans de la persuader.

Une fois à l'aéroport, il acheta un billet sur le premier vol en partance pour Rome, puis partit à la recherche d'une cabine téléphonique pour appeler ses amis.

Ce fut Déborah qui décrocha. Elle lui demanda de patienter pendant qu'elle allait prévenir Bruno.

— Carlo, où es-tu ?

— À Barcelone. Mercedes a fait la sourde oreille. Nous avons discuté longtemps. Je suis exténué. Nous avons tenu l'un et l'autre des propos très durs.

Bruno ne dit rien. Il avait espéré que Carlo viendrait à bout de l'entêtement de Mercedes. Si lui n'avait pas réussi à la convaincre, personne n'y parviendrait.

— Bruno, tu es là ?

— Oui. Excuse-moi. C'est que je ne sais que dire. Qu'allons-nous faire ?

— Annuler l'opération.

— Non !

— Nous n'avons pas le choix. Nous ne pouvons pas continuer si Mercedes s'entête à faire cavalier seul. Il faut que Hans retourne à Londres...

— Non ! Pas question de renoncer alors que nous avons attendu ce moment toute notre vie. Il n'en est pas question !

— Bruno, s'il te plaît. Réfléchis !

— Si vous voulez vous retirer, cela vous regarde. Mais moi j'irai à Londres parler avec ce type, et je me chargerai de réunir les fonds.

— Ma parole, nous sommes tous devenus fous !

— C'est Mercedes qui est devenue folle. C'est elle qui sème la zizanie, soupira Bruno.

— S'il te plaît, on ne peut pas parler de cela au téléphone, il faut que nous nous voyions. Je vais aller à Vienne.

— Oui, tu as raison. J'appelle Hans.

— Laisse-moi le faire. Il doit être impatient de savoir comment s'est passée l'entrevue avec Mercedes.

— Entendu. Quand vous aurez fini, que l'un de vous m'informe du lieu de rendez-vous.

Hans avait espéré que Carlo réussirait à convaincre Mercedes et quand ce dernier lui annonça qu'elle n'avait rien voulu savoir, il eut l'impression que

la terre se dérobait sous ses pieds. Ils convinrent de se voir le lendemain à Vienne. De retour à Rome, Carlo se rendit directement à son cabinet. Il éprouvait le besoin de voir ses enfants, de se sentir entouré de gens normaux.

Lara et Antonino n'étaient pas encore rentrés de déjeuner et Maria, sa secrétaire, n'était pas là non plus.

Sur son bureau, il trouva le dossier médical d'une patiente, épouse d'un ami, que son fils Antonino devait opérer d'ici deux jours et qui voulait avoir son avis sur l'échographie et les analyses avant l'intervention.

Il appela Alitalia et réserva un billet pour Vienne. Il prendrait l'avion à sept heures demain matin et rentrerait à Rome le soir même.

Les voyages le fatiguaient moins quand il n'était pas obligé de dormir à l'hôtel.

De plus, quand il faisait l'aller et retour dans la journée, ses enfants le croyaient à Rome et ne s'inquiétaient pas.

Lara arriva la première.

— Je ne t'ai pas vu de la matinée, et tu n'étais pas non plus à la maison, dit-elle à son père.

— Que voulais-tu ?

— Te parler de Carole.

— J'ai vu les analyses et l'échographie. Ça n'est pas brillant.

— Antonino se fait du mouron.

— J'aimerais avoir son avis, et celui de Giuseppe avant d'entreprendre quoi que ce soit.

— Antonino pense que le mieux serait de ne pas opérer.

— Nous verrons cela. De toute façon, nous allons repousser l'opération d'un jour ou deux afin d'être certains que nous ne faisons pas une bêtise.

— Il se peut que le cancer ait atteint le côlon.

Au même instant, Maria entra suivie d'Antonino.

— Salut p'pa. Où étais-tu encore passé ?

— J'avais des démarches à faire.

— Tu as une petite mine, dis donc.

— Nous étions en train de parler de Carole.

— À mon avis, l'intestin est touché en plus de l'estomac. Je ne sais pas ce que nous allons trouver quand nous allons ouvrir.

— Il va pourtant falloir opérer.

— Mais elle est très âgée...

— Oui, elle a soixante-quinze ans. Comme moi.

— Sauf qu'elle n'est pas en aussi bonne santé, protesta Lara.

— Eh bien, que suggérez-vous ? Un traitement palliatif pour qu'elle s'éteigne sans souffrir ?

— Non, je pense qu'il faut refaire des examens. Une échographie plus précise. Nous pourrions l'envoyer chez Gemelli. Et nous déciderons ensuite, dit Antonino.

— Bien, je vais appeler le directeur de Gemelli pour qu'ils lui fassent une écho. Demain, on refait des analyses et après-demain on la fait entrer à la clinique. Et maintenant, laissez-moi, il faut que j'appelle Giuseppe.

Il passa le reste de la journée au cabinet. Quand il sortit, il était presque neuf heures. Il était fatigué et devait se lever tôt le lendemain matin.

Déborah les reçut sans effusion. Bruno était tendu. Il était évident qu'il avait eu une discussion avec sa femme.

— C'est une tête de pioche, elle ne comprend pas ce que nous faisons.

— Parce qu'elle est au courant ? s'enquit Hans, inquiet.

— Non. Elle ignore notre but. Mais elle sait que nous l'avons retrouvé. C'est ma femme..., expliqua Bruno en guise d'excuse.

— Bah, j'aurais fait la même chose, à ta place, le consola Bruno.

— Et moi aussi, confirma Hans. Ne t'inquiète pas.

Quand Déborah entra dans le salon avec le café, elle les foudroya du regard.

— Déborah, laisse-nous s'il te plaît. Nous avons à parler, lui demanda Bruno.

— Je vais vous laisser, n'ayez crainte. Mais avant cela, je voudrais que vous écoutiez ce que j'ai à vous dire. J'ai souffert autant que vous. J'ai vécu l'enfer, moi aussi. J'ai perdu mes parents, mes oncles et mes tantes, mes amis. Je suis une survivante. Dieu a voulu que je survive et je lui en sais gré. Toute ma vie j'ai prié pour que la haine et le ressentiment ne me pourrissent pas le cœur. Ça n'a pas été facile, et je ne suis d'ailleurs pas certaine d'avoir réussi. Mais ce que je sais, en revanche, c'est qu'on ne peut pas se charger nous-mêmes de faire justice, sous peine de devenir nous aussi des assassins. Il y a des tribunaux pour cela, ici, en Allemagne, et dans toute l'Europe. Vous pourriez intenter un procès. C'est la justice qui doit

rendre la justice. Comment appelez-vous des hommes qui se chargent d'assassiner un homme et sa famille ?

— Il n'a jamais été question que nous assassinions quiconque, rétorqua Bruno, le plus sérieusement du monde.

— Je vous connais. Je *te* connais. Vous avez attendu ce moment toute votre vie. Depuis que vous avez juré solennellement de vous venger quand vous étiez enfants, vous vous êtes exhortés mutuellement à la haine. La vérité, c'est qu'aucun de vous n'a le courage de revenir sur ce serment. Dieu ne vous le pardonnera pas.

— Œil pour œil, dent pour dent, répliqua Hans.

— Je vois qu'il ne sert à rien de discuter avec vous, dit Déborah en sortant du salon.

Les trois hommes restèrent silencieux pendant un petit moment. Puis Carlo leur raconta son entrevue avec Mercedes. Il fut décidé que Bruno l'appellerait, en dernière instance.

— Mais il ne faut pas ajourner l'opération, insista Bruno.

— Si nous ne le faisons pas, informons au moins Tom Martin de la situation..., suggéra Hans.

— Vous pourriez aller le voir et lui expliquer le problème, mais avant cela, attendons de voir si Bruno a plus de chance que nous avec Mercedes. Je n'ai pas réussi à la convaincre. J'aurais peut-être dû insister, rester là-bas...

— Allons, Carlo, tu as fait de ton mieux, dit Bruno. Nous savons tous comment est Mercedes. J'ai encore moins de chance de pouvoir la convaincre que toi. Mais ne nous lamentons pas.

— Et si nous y allions tous les trois, suggéra Hans.

— À quoi bon ? répondit Bruno.

— Dans ce cas, appelle-la tout de suite, répondit Carlo. Et nous aviserons ensuite de la marche à suivre.

Bruno se leva et se dirigea vers son bureau. Il préférait l'appeler loin des oreilles de Déborah.

Mercedes était au bureau. Bruno remarqua qu'elle avait la voix tendue.

— Bruno ?

— Oui, c'est moi, Mercedes.

— Je suis au quatrième dessous.

— Tu n'es pas la seule.

— Je veux simplement que vous me compreniez.

— Non, c'est toi qui dois essayer de nous comprendre. Tu as cessé de te comporter en amie, tu veux faire de nous des comparses. Tu as décidé de rompre le serment qui nous unissait. J'aimerais que tu reviennes sur ta décision. Tu nous fais tous beaucoup souffrir.

Tous deux gardèrent le silence. On n'entendait que des soupirs sur la ligne. Ni Mercedes ni Bruno n'étaient capables de proférer la moindre parole. Au bout de quelques secondes interminables, Bruno rompit à nouveau le silence.

— Mercedes ?

— Oui.

— Je veux que tu saches que je n'ai jamais souffert autant que ces derniers jours. Et il en va de même pour Carlo et Hans. Le pire de tout, c'est que tu as réduit à néant notre raison d'être. Toutes ces années d'attente n'auront finalement servi à rien. Jamais ta grand-mère n'aurait agi comme tu le fais.

Ils se turent à nouveau. Bruno avait la bouche sèche et l'estomac noué. Il sentit qu'il était au bord des larmes.

— Je sais que je vous fais du mal, murmura enfin Mercedes.

— C'est comme si tu nous ôtais d'un seul coup plusieurs années de vie. Si tu persistes dans ta décision, autant te le dire tout de suite, je ne veux plus vivre. Pourquoi faire ? Á quoi bon ?

Le désespoir de Bruno était bien réel. L'angoisse qu'il exprimait et qui était aussi celle de ses amis, remontait du plus profond de son être. Et Mercedes le savait.

— Je suis désolée. Je te demande pardon. Je ne vais rien faire. Je crois que je ne vais rien faire.

— Pourquoi me dis-tu que *tu crois* que tu ne vas rien faire ? s'insurgea Bruno. Ce que je veux, c'est que tu me dises la vérité.

— Je n'interviendrai pas. Je t'en donne ma parole. Si je venais à changer d'avis, je vous le dirai.

— Non, tu n'as pas le droit de nous tenir ainsi sur la corde raide...

— Non, c'est vrai. Mais je ne peux pas non plus vous mentir. Bon, d'accord, je ne ferai rien. Je ne vais rien faire, mais si je change d'avis je vous appelle.

— Merci.

— Et Carlo et Hans ?

— Ils sont dans le même état que moi.

— Dis-leur qu'ils peuvent être tranquilles. Je ne ferai rien. Il y a d'autres nouvelles de là-bas ?

— Non. Nous devons attendre.

— Alors nous attendrons.

— Merci, Mercedes.

— Tu n'as pas à me remercier, c'est moi qui dois te demander pardon.

— C'est inutile. L'important, c'est que nous soyons toujours unis.

— J'ai failli réduire à néant notre amitié. J'ai honte.

— Tais-toi, Mercedes. Tais-toi, c'est inutile.

Quand Bruno raccrocha le téléphone, il ne put retenir ses larmes. Il remercia Dieu de l'avoir aidé à convaincre Mercedes. Puis il alla s'asperger la figure d'eau fraîche et revint au salon.

Carlo et Hans attendaient en silence. Ils étaient impatients et d'humeur maussade.

— Elle ne va rien faire, leur dit-il.

Les trois hommes tombèrent dans les bras les uns des autres en laissant libre cours à leurs larmes. Bruno venait de remporter une bataille qu'ils croyaient à jamais perdue.

OceanofPDF.com

25

Clara guettait nerveusement le vrombissement de l'hélicoptère qui transportait son grand-père et Ahmed.

À sa grande surprise, son mari lui avait annoncé qu'il venait à Safran. Elle était inquiète pour la santé de son grand-père. Ahmed avait beau lui dire que tout allait bien, le fait qu'ils aient installé un hôpital de campagne quelques jours avant son arrivée ne présageait rien de bon.

Fatima et elle avaient passé la journée à mettre en ordre la maison où devait loger son grand-père. Sachant ce dernier très exigent et en mauvaise santé, elle voulait qu'il jouisse d'un maximum de confort pendant son séjour à Safran. Elle ignorait combien de temps lui et Ahmed comptaient rester.

Par la fenêtre, elle aperçut Fabian qui arrivait à toutes jambes.

— Je crois que nous avons trouvé quelque chose, lui dit-il, la voix chargée d'émotion.

— Quoi ? De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle, le cœur battant.

— Des restes de plusieurs maisons situées à moins de trois cents mètres du temple, à l'endroit où nous avons commencé de creuser la semaine dernière. Ce sont de petites constructions, de quinze mètres de long, dotées d'une pièce principale rectangulaire. Dans l'une d'elles, nous avons découvert une image de femme assise, vraisemblablement une déesse de la fertilité. Et aussi des fragments de céramique noire. Mais ce n'est pas tout. L'équipe de Marta a mis au jour une collection de *bullae*[16] et de *calculi*[17] dans une des salles du temple. Nous sommes en possession de cônes, de cônes perforés, de bulles petites et grandes, percées pour certaines, ainsi que de sceaux, l'un marqué à l'effigie d'un taureau et l'autre d'un lion... Vous rendez-vous compte de l'importance d'une telle découverte ? Yves est comme fou, et je ne vous parle pas de Marta.

— Je file sur le chantier ! s'écria Clara, enthousiaste.

La silhouette de Fatima s'encadra sur le seuil.

— Tu restes ici. Nous n'avons pas encore fini et ton grand-père sera là d'une minute à l'autre, semonça la vieille duègne.

Le vrombissement d'un rotor coupa court aux protestations de Clara. Si impatiente qu'elle fût de se rendre sur le site, elle allait devoir attendre que son grand-père soit installé.

Le soleil commençait à décliner à l'horizon, mais elle irait là-bas à la nuit tombée s'il le fallait.

Ayed Sahadi, escorté par deux hommes en armes, entra d'un pas décidé dans la maison.

— Madame, l'hélicoptère est en train d'atterrir. Venez-vous ?

— J'arrive, Ayed.

Elle sortit de la maison, suivie de Fatima. Elles montèrent à bord d'une Jeep qui prit la direction du terrain d'atterrissage.

Clara eut un choc en voyant son grand-père. Il n'avait que la peau sur les os et semblait flotter dans ses vêtements.

Ses yeux bleus métalliques vaguaient dans leurs orbites, et il se mouvait comme au ralenti, bien qu'il fît visiblement un effort pour se tenir bien droit.

Lorsqu'il la prit dans ses bras, Clara sentit qu'il était à bout de forces, et, pour la première fois, elle réalisa que son grand-père n'était pas un dieu, mais un mortel.

Fatima accompagna Alfred jusqu'à la chambre qu'elle avait aménagée pour lui en tirant le meilleur parti de l'espace exigu.

Le médecin la pria de sortir. Il voulait examiner Tannenberg et s'assurer que le voyage depuis le Caire jusqu'à Bagdad, puis de là jusqu'à Safran, ne l'avait pas trop fatigué. Fatima ronchonna lorsqu'elle vit que l'infirmière restait aux côtés du docteur.

Lorsqu'il ressortit de la chambre, ce dernier trouva Clara qui l'attendait impatiemment.

— Puis-je entrer ?

— Il vaut mieux le laisser se reposer un peu.

Fatima demanda si elle devait lui apporter à manger, mais le médecin répondit :

— Je crois qu'il serait plus sage de le laisser dormir. Le voyage l'a épuisé, mais quand Samira sortira vous pourrez lui poser la question. Elle est en train de lui faire une piqûre.

Je ne crois pas avoir l'honneur de vous connaître, docteur, dit Clara en toisant avec méfiance le jeune médecin à la silhouette élancée.

— Vraiment ? Pourtant nous nous sommes déjà rencontrés au Caire, à l'hôpital américain où votre grand-père s'est fait opérer. Je suis l'assistant du docteur Aziz. Mon nom est Salam Najeb.

— Ah, mais oui. Vous avez raison, Je vous prie de m'excuser...

— Mais pas du tout. Nous ne nous sommes vus qu'une ou deux fois à l'hôpital.

— Mon grand-père... n'est pas bien, n'est-ce pas ?

— Non. Il a une vitalité extraordinaire, mais la tumeur s'est étendue, et il refuse de se faire à nouveau opérer. Et puis l'âge n'arrange rien...

— Pensez-vous qu'une opération puisse changer quelque chose ? demanda Clara.

Le médecin ne répondit pas d'emblée. Il donnait l'impression de chercher ses mots.

— Je l'ignore. Nous ne savons pas ce que nous allons trouver si nous ouvrons. Mais à en juger par son état présent...

— Combien de temps lui reste-t-il à vivre ?

La voix de Clara était à peine audible. Elle luttait pour ne pas pleurer, mais surtout, elle ne voulait pas que son grand-père puisse entendre leur conversation.

— Seul Allah le sait. Mais d'après le docteur Aziz, et je partage son opinion, pas plus de trois ou quatre mois. Voire moins.

L'infirmière sortit de la chambre et décocha un sourire timide à Clara, tout en attendant les ordres du médecin.

— Vous lui avez fait sa piqûre ? s'enquit Salam Najeb.

— Oui, docteur. Il est plus calme et souhaite parler avec madame.

Clara entra dans la chambre de son grand-père, suivie de Fatima. Étendu entre les draps, Alfred Tannenberg semblait avoir rétréci.

— Grand-père, murmura Clara.

— Ah, ma fille ! Assieds-toi. Fatima, laisse-nous, j'aimerais parler avec Clara. Mais je veux bien que tu me prépares un bon dîner.

Fatima sortit de la chambre en souriant. Puisque Tannenberg avait faim, elle allait lui mijoter un de ces délicieux ragoûts dont elle avait le secret.

— Je suis en train de m'éteindre, dit le vieil homme en prenant les mains de sa petite-fille dans les siennes.

Une expression de désespoir envahit les traits de Clara qui dut lutter de toutes ses forces pour ne pas éclater en sanglots.

— Je t'interdis de pleurer, tu m'entends ? Je ne supporte pas les pleurs. Et tu le sais. Tu es forte, comme moi, alors ravale tes larmes et écoute-moi.

— Tu ne vas pas mourir…, murmura Clara.

— Si, je vais mourir, mais ce qui m'importe c'est que tu restes en vie. Tes jours sont en danger.

— Mais qui voudrait me tuer ? s'étonna Clara.

— Je n'ai pas encore réussi à savoir qui se cachait derrière les Italiens qui t'ont suivie dans Bagdad. Et je me méfie de George, Frankie et Enrique.

— Mais ce sont tes amis ! Je t'ai toujours entendu dire que tu répondais d'eux comme de toi-même, et que s'il t'arrivait malheur un jour, ils seraient là pour prendre ta défense…

— C'est exact, mais ça, c'était avant. J'ignore combien de temps il me reste à vivre, le docteur Aziz ne me donne pas plus de trois mois, de sorte que nous n'allons pas nous perdre en propos inutiles. Sache que je veux que la *Bible d'argile* te revienne en propre. Elle sera ton sauf-conduit lorsque tu devras refaire ta vie loin d'ici. Elle te servira de carte de visite. Il faut que nous la retrouvions, car la respectabilité n'a pas de prix.

— Que veux-tu dire... ?

— Ce que tu sais, ce que tu as toujours su, même si nous n'en avons jamais parlé. Je ne peux pas te laisser mon affaire en héritage, pour la bonne raison qu'elle n'est pas respectable. Mon affaire mourra avec moi, et toi tu disposeras de suffisamment d'argent pour pouvoir vivre dans le confort jusqu'à la fin de tes jours. Consacre-toi à l'archéologie, fais-toi un nom. C'est ce que nous avons toujours voulu, toi et moi. Et à partir de là, tu pourras faire ton chemin dans la vie. Dans ce pays, on me respecte. Je vends et j'achète tout ce que je veux. Je fournis des armes à des groupes terroristes, je satisfais les caprices les plus extravagants de magnats, de chefs d'État ou de princes. Je fais en sorte de neutraliser leurs ennemis, et en échange ils me font des faveurs. Par exemple, ils ferment les yeux quand je pille le patrimoine archéologique de leur pays. Mais je ne vais pas te faire

le détail de mon négoce. Sache simplement que j'en suis satisfait. Tu es déçue ?

— Non, grand-père, jamais tu ne pourras me décevoir. Je t'aime plus que tout au monde. Je savais certaines choses te concernant. Je voyais bien que tes affaires n'étaient pas... faciles. Je ne te juge pas et je ne le ferai jamais. Je suis sûre que tu as agi de cette façon parce que tu estimais que c'était ton devoir.

La loyauté absolue dont faisait preuve Clara était la seule chose qui émouvait le vieil homme.

Il savait qu'il pouvait compter sur elle jusqu'à son dernier soupir. Il lui suffisait de lire dans ses yeux pour voir qu'elle était sincère, qu'elle se montrait à lui telle qu'elle était vraiment.

— Dans le monde qui est le mien, pour se faire respecter, il faut se faire craindre. Or, je suis en train de mourir. Et je suis certain que le bon docteur Aziz n'en fait pas secret. De sorte que les vautours volent déjà au-dessus de ma tête. Et ces mêmes rapaces te tomberont dessus lorsque je ne serai plus de ce monde. J'avais espéré qu'Ahmed reprendrait mes affaires, et qu'il allait se charger de te protéger, mais votre séparation m'a obligé à changer mes plans.

— Ahmed sait en quoi consistent tes affaires ?

— Suffisamment. Il n'est pas blanc comme neige, même s'il a pu donner l'impression de se repentir ces derniers temps. Quoi qu'il en soit il se chargera de te protéger jusqu'à ce que tu soies hors d'Irak. Il a été grassement payé pour cela.

Clara se sentit brusquement prise de nausée. Son grand-père venait de détruire sa dernière chance de réconciliation avec son mari.

Elle ne lui en voulait pas. Il était en train de la préparer à affronter la réalité, et cette réalité était qu'Ahmed avait été payé pour veiller sur elle.

— Mais qui pourrait vouloir attenter à mes jours ?

— George, Frankie et Enrique réclament la *Bible d'argile* à cor et à cris. J'ai la certitude que des hommes à eux ont réussi à infiltrer l'expédition et qu'ils sont prêts à faire main basse sur la *Bible* si nous la retrouvons. Elle n'a pas de prix, ou plutôt, son prix est tel qu'ils refusent de considérer l'offre que je leur ai faite.

— Que leur as-tu proposé ?

— Un marché, le dernier, étant donné le peu de temps qu'il me reste à vivre.

— Tu penses qu'ils seraient prêts à m'éliminer ?

— Ils veulent à tout prix récupérer la *Bible*. S'ils y parviennent sans trop de mal, je pense qu'ils t'épargneront, mais si nous refusons de la leur donner, ils ne nous feront pas de cadeau. Les hommes qu'ils ont mandatés ne sont pas des enfants de chœur. Ils n'hésiteront pas à tuer en cas de besoin. De sorte que je veux leur couper l'herbe sous le pied. Tant que la *Bible* n'aura pas été retrouvée tu ne risques rien. C'est quand elle fera surface que les ennuis vont commencer.

— Tu es certain que tes amis ont envoyé des hommes ici...

— Oui. Ayed Sahadi n'a pas encore réussi à les démasquer, même s'il en soupçonne plusieurs. Il se peut qu'ils fassent partie des ouvriers ou des fournisseurs, ou même de l'équipe de Picot. Pour faire assassiner quelqu'un, il suffit d'y mettre le prix. Et ces gens ont plus d'argent qu'il n'en faut pour cela. Mais moi, j'en ai tout autant pour te protéger.

Bien qu'elle fût complètement bouleversée par cette conversation, Clara ne voulait pas passer pour une couarde, et encore moins donner à penser à son grand-père qu'elle avait honte de lui ou qu'elle le jugeait. Et d'ailleurs, qu'aurait-elle pu lui reprocher ? Peu lui importait ce qu'il faisait ou avait pu faire par le passé. Elle avait toujours pensé que sa vie au Moyen-Orient était un don du ciel. Dans cette poudrière, seule une poignée de bienheureux disposaient de tout à profusion. Et comme elle appartenait à ce groupe de privilégiés, elle disposait en permanence d'une escorte de gardes du corps prêts à donner leur vie pour sauver la sienne. Son grand-père les payait pour cela.

Depuis toute petite elle avait appris que c'était un homme influent et implacable, et elle ne dédaignait pas la considération respectueuse dont on l'entourait quand elle allait au lycée et, plus tard, à l'université. Non, elle n'ignorait pas que son grand-père était un homme puissant, et si elle ne lui avait jamais posé de questions, c'est parce qu'elle ne voulait pas s'entendre donner des réponses dérangeantes.

De sorte qu'elle s'était délibérément maintenue dans une ignorance aussi confortable qu'hypocrite.

— Quelle est ton idée ?

— Je veux que mes amis te laissent la *Bible d'argile*, en échange de quoi ils pourront garder la totalité des bénéfices découlant de l'opération que nous avons mise en place. C'est une offre généreuse, mais ils l'ont rejetée.

— La *Bible* est une idée fixe pour eux aussi...

— Ce sont mes amis, Clara, et je tiens beaucoup à eux, mais moins qu'à toi. Il faut que tu quittes ce pays. Il faut que nous retrouvions la *Bible d'argile* avant que les Américains ne débarquent. Dès que nous l'aurons, il faudra lever le camp. Le concours du professeur Picot nous est précieux. Il a beau avoir une réputation sulfureuse, personne ne nie ses capacités en tant qu'archéologue. Grâce à lui, tu vas pouvoir faire ton entrée dans un monde nouveau, mais pour cela, il faut que tu sois en possession de la *Bible d'argile*.

— Et si nous ne la trouvons pas ?

— Nous la trouverons. Mais si jamais ce n'était pas le cas, il faudrait que tu quittes l'Irak de toute façon pour te réfugier au Caire. Là-bas, tu pourras vivre dans une paix relative, même si je ne te cache pas que j'ai toujours rêvé que tu ailles t'installer en Europe, à Paris, Londres ou Berlin... où que tu ailles, tu ne manqueras pas d'argent.

— Mais, jusqu'ici, tu n'as jamais voulu que j'aille en Europe.

— C'est vrai, et tu ne dois y aller que si tu trouves la *Bible*. Sinon tu risques de rencontrer de grosses difficultés. Je ne veux pas qu'on te fasse du mal.

— Mais qui pourrait me faire du mal ?

— Le passé, Clara. Le passé qui ressurgit parfois comme un raz-de-marée pour engloutir le présent.

— Mon passé n'a pas d'importance.

— C'est vrai. Mais je ne pensais pas au tien. Maintenant, dis-moi comment avance le chantier.

— Gian Maria a émis l'hypothèse selon laquelle Chamas aurait pu entreposer la *Bible d'argile* chez lui, plutôt que de la laisser au temple. Nous avons commencé à élargir le périmètre des fouilles. Aujourd'hui, j'ai appris qu'ils avaient découvert les fondements d'un village qui se trouvait aux abords du temple. Il se peut que la maison de Chamas en fasse partie... Dans le temple, il y avait des tablettes d'argile, des *bullae* et des *calculi*, ainsi que quelques statuettes. Avec un peu de chance, nous allons mettre au jour les restes de la maison de Chamas.

— Ce prêtre, Gian Maria, ne vous pose pas de problèmes ?

— Comment sais-tu qu'il est prêtre ?

Clara éclata de rire en réalisant l'absurdité de sa question. Son grand-père savait tout ce qui se passait dans le campement. Ayed Sahadi, le contremaître, le tenait informé de tout au jour le jour et il était probable qu'il n'était pas le seul à veiller au grain.

Alfred Tannenberg but une gorgée d'eau en attendant que sa petite-fille réponde à la question qu'il lui avait posé.

Il sentait la fatigue du voyage, mais il était satisfait de la conversation qu'il avait eue avec Clara. Elle était comme lui.

Elle n'avait pas cillé en apprenant que quelqu'un en voulait à ses jours, de même qu'elle ne s'était pas récriée comme une vierge effarouchée quand il lui avait expliqué en quoi consistait son négoce.

— Gian Maria est un très brave homme, et très érudit. Il a étudié les langues mortes. L'akkadien, l'hébreu, l'araméen et le hourrite n'ont pas de secrets pour lui. Il doute qu'Abraham ait pu dicter sa propre version de la Genèse à quiconque, mais il travaille sans rechigner. Et puis, tu n'as pas de souci à te faire. C'est un prêtre, il est doux comme un agneau.

— En tout cas, je peux te dire que les gens ne sont pas toujours ce qu'ils donnent l'impression d'être.

— Mais Gian Maria est un homme d'église...

— C'est exact, nous avons vérifié.

— Tu sais donc aussi bien que moi qu'il est inoffensif.

Tannenberg ferma les yeux. Clara caressa tendrement sa joue creusée de rides.

— J'aimerais dormir un peu à présent.

— Je te laisse. Il se peut que Picot veuille t'être présenté ce soir.

— Nous verrons. À présent laisse-moi.

Fatima avait installé Salam Najeb dans une maison contiguë et l'infirmière dans une chambre proche de celle de Tannenberg, même si elle demeurait convaincue qu'elle aurait pu se charger elle-même de faire le travail de Samira. Elle connaissait suffisamment bien le maître pour savoir ce dont il avait besoin sans qu'il ait à le lui dire. Il suffisait d'un seul geste, un mouvement de la main ou du torse pour qu'elle aille au-devant de ses désirs. Mais le médecin s'était montré inflexible : Samira devait rester près

du malade afin de pouvoir lui signaler le moindre problème. Il occupait la maison mitoyenne à celle de Tannenberg.

— Que se passe-t-il ? demanda la vieille duègne à Clara lorsque celle-ci s'en revint à la cuisine.

— Il va très mal...

— Il vivra, affirma Fatima. Il vivra jusqu'à ce que vous ayez retrouvé les tablettes. Il ne t'abandonnera pas.

Sa vieille nounou la serra dans ses bras. Clara se laissa faire. Elle savait qu'elle pouvait compter sur elle en toutes circonstances.

— Où sont le médecin et l'infirmière ?

— En train de préparer l'hôpital de campagne.

— Bien, je vais sur le site. Je serai de retour pour le dîner. Je ne sais pas si mon grand-père voudra manger seul ou s'il souhaitera que moi ou quelqu'un d'autre soit présent.

— Ne t'inquiète pas, il y aura de quoi nourrir des invités.

La Jeep était garée à l'extérieur de la maison et une demi-douzaine d'hommes attendait qu'elle leur donne le signal du départ.

Cinq minutes plus tard, elle était sur le chantier.

Lion Doyle s'approcha d'elle en souriant.

— Vous connaissez la nouvelle ? Ils ont retrouvé les fondations d'un village. Vos collègues sont fous de joie.

— Oui, je suis au courant mais je n'ai pas pu venir avant. Comment se présente votre reportage photo ?

— Bien. Mieux que je ne l'espérais. Et de plus Picot m'a embauché.

— Il vous a embauché ? Pour quoi faire ?

— Une revue d'archéologie lui a commandé un reportage sur les fouilles, si possible illustré. Il m'a chargé de faire les photos. Comme ça, au moins, je n'aurai pas fait le voyage pour rien.

Clara, contrariée, serra les dents. Ainsi donc Picot cherchait à s'arroger toute la gloire du projet en publiant un article dans une revue d'archéologie.

— Et de quelle revue s'agit-il ?

— De la *Revue d'archéologie scientifique*, il me semble. Elle paraît en France, au Royaume-Uni, en Allemagne, en Espagne, en Italie, aux États-Unis... Enfin, une revue importante.

— Très importante. Au point que seuls comptent les travaux qui sont publiés dans cette revue.

— Je ne demande qu'à vous croire. Je n'entends pas grand-chose à l'archéologie, même si je dois reconnaître que l'équipe est en train de me communiquer son enthousiasme.

Laissant Lion Doyle en plan, elle s'approcha de Marta et Fabian.

Ils avaient déterré une autre partie du temple et découvert un syllabaire.

C'était comme si, d'un seul coup, le site avait décidé de leur révéler ses mystères en leur permettant de récolter les fruits de leur dur labeur.

— Où est Picot ? demanda Clara de but en blanc.

— Ce jour est à marquer d'une pierre blanche, répondit Marta. On a mis au jour les restes de la muraille de Safran. Il est là-bas, dit-elle en montrant au loin Picot et un groupe d'ouvriers creusant la terre à mains nues.

— Vous savez, Clara, je crois que nous sommes ici sur la deuxième terrasse du temple. J'ai l'impression qu'il s'agit d'une ziggourat, dit Fabian. Ici, vous apercevez les restes de la muraille intérieure et nous avons commencé à exhumer un escalier.

— Nous allons avoir besoin d'ouvriers supplémentaires, fit Marta.

— Je vais le signaler à Ayed, mais ça ne va pas être facile. Le pays est en état d'alerte, fit remarquer Clara.

Yves Picot, occupé à déblayer les gravats, était tellement absorbé par sa tâche qu'il ne la vit pas arriver.

— Alors, il paraît que c'est un grand jour ? lui lança Clara en guise de salut.

— En effet. Il semblerait que la chance soit avec nous. Nous avons retrouvé des restes de la muraille extérieure à laquelle sont adossées des fondations. Venez donc y jeter un coup d'œil.

Picot la mena jusqu'à un amas de briques parfaitement empilées dont seul l'œil exercé d'un expert aurait pu dire qu'il s'agissait des vestiges d'une habitation.

— J'ai mis plus de la moitié de mes hommes à travailler dans cette zone. Mais Fabian vous aura certainement dit que les excavations sont bien avancées du côté du tertre et qu'il semblerait que le temple soit en fait une ziggourat.

— Oui, il me l'a dit. Je vais rester à explorer ce secteur.

— Très bien. Pensez-vous que nous puissions obtenir davantage d'ouvriers ? Si nous voulons déblayer ce secteur rapidement, il le faudra.

— Je sais, Fabian et Marta m'ont dit la même chose. Je vais voir ce que je peux faire. Au fait, le photographe, ce Lion je ne sais plus comment, m'a dit que vous l'aviez engagé.

— Oui, je lui ai demandé de réaliser un reportage photo sur le site.

— J'ignorais que vous aviez prévu de faire publier un article sur notre expédition archéologique, dit Clara en insistant sur « notre ».

Yves Picot lui décocha un regard amusé, puis éclata de rire.

— Allons, Clara, pas d'affolement. Personne ne cherche à s'attribuer quoi que ce soit ! Il se trouve que j'ai des amis à la *Revue d'archéologie scientifique* qui m'ont demandé un reportage sur le chantier que nous allions entreprendre ici. Le monde entier s'intéresse à votre *Bible d'argile*. Si nous la retrouvons, l'histoire de l'archéologie va s'en trouver changée. Nous allons démontrer que non seulement Abraham a vraiment existé, mais qu'en plus il connaissait l'histoire de la Genèse. C'est une révolution. Mais dites-vous bien que même si nous ne mettons pas la main sur les tablettes, les découvertes que nous avons faites jusqu'ici sont déjà suffisamment importantes en soi. Nous sommes en train de mettre au jour une ziggourat dont personne ne soupçonnait l'existence, et dans un état de conservation exceptionnel. Soyez sans crainte, si notre expédition est couronnée de succès, chacun y trouvera largement son compte. En ce qui me concerne, madame, ma carrière est déjà faite et je n'ai plus rien à démontrer. Ah, et vous avez bien fait de dire « notre » expédition archéologique, car rien de tout ceci n'aurait été possible sans le concours de Fabian Tudela, de Marta Gomez et de tous les autres collègues.

Yves s'agenouilla et reprit sa tâche sans se soucier plus longtemps de Clara qui, sans dire un mot, se dirigea vers un groupe d'ouvriers qui sondaient une autre parcelle de terrain.

Le soleil commençait à sombrer à l'horizon quand Picot décida qu'ils avaient suffisamment travaillé et donna le signal du départ. Ils étaient tous exténués et affamés et avaient hâte de regagner le campement pour se reposer et reprendre des forces.

En rentrant à la maison, Clara trouva Fatima qui l'attendait sur le seuil. La vieille femme était d'excellente humeur.

— Ton grand-père s'est réveillé. Il a faim et il t'attend.

— Je file me doucher et je le rejoins.

— Il m'a dit qu'il ne souhaitait voir personne d'autre que toi. Demain, il recevra les archéologues.

— Très bien.

Ils finissaient de dîner quand Fatima entra pour dire qu'Yves Picot demandait à être reçu par monsieur Tannenberg.

Clara allait riposter, mais Alfred ne lui en laissa pas le temps. Il dit à Fatima de le laisser entrer.

Les deux hommes échangèrent une solide poignée de main en se toisant.

Picot éprouva d'emblée une profonde aversion pour le vieillard au regard de glace et empreint de cruauté.

La force qui émanait du Français n'échappa pas non plus à Tannenberg, qui dirigea la conversation de telle façon que Picot se sentit obligé de répondre aux questions très directes qu'il lui posait sur l'état d'avancement des travaux.

Picot s'efforça de satisfaire la curiosité du grand-père de Clara tout en guettant le moment où il pourrait à son tour lui poser des questions.

— J'avais très envie de faire votre connaissance. Je n'ai jamais réussi à faire dire à Clara quand et comment vous aviez découvert les tablettes de Hâran qui nous ont amenés jusqu'ici.

— C'était il y a très longtemps.

— En quelle année ? Qui dirigeait l'expédition ?

— Mon pauvre ami, tout cela est si vieux que je ne m'en souviens plus moi-même. C'était avant la grande guerre, à l'époque où l'Orient attirait des romantiques qui préféraient l'aventure à l'archéologie et qui se laissaient guider par leur instinct pour entreprendre des fouilles. Il ne s'agissait pas à proprement parler d'une expédition, mais plutôt d'un groupe de personnes passionnées d'archéologie. Nous avons fouillé la zone de Hâran et découvert les tablettes rédigées par un certain Chamas, prêtre ou scribe, et qui font référence à Abraham et à l'histoire de la Création. Depuis lors, j'ai gardé l'intime conviction que nous découvririons un jour le reste des tablettes auxquelles se réfère le scribe. La *Bible d'argile*, ainsi que je l'ai surnommée.

— C'est également ainsi que l'a appelée Clara, lorsqu'elle l'a présentée au congrès de Rome et provoqué une petite révolution au sein de la communauté scientifique.

— Si l'Irak n'était pas menacé de guerre, vous pouvez être certain que plus d'une expédition archéologique aurait rappliqué pour demander à Saddam de lui accorder l'exclusivité des fouilles. Vous avez pris de gros risques en venant ici. Vous avez fait preuve de courage.

— La vérité, c'est que je n'avais rien de mieux à faire, répondit Yves Picot avec un certain cynisme.

— Oui, je sais que vous êtes suffisamment riche pour ne pas avoir à vous soucier de boucler les fins de mois. Votre mère est issue d'une famille de banquiers, n'est-ce pas ?

— Ma mère est anglaise, fille unique, et mon grand-père possède effectivement une banque sur l'île de Man qui, comme vous le savez, est un paradis fiscal.

— Je le sais. Mais vous avez la nationalité française.

— Mon père est français, alsacien, et j'ai partagé mon enfance entre l'île de Man et l'Alsace. Ma mère a hérité de la banque, et c'est mon père qui la dirige.

— Et vous ne vous intéressez pas au monde de la finance, dit Tannenberg plus sur le ton de l'affirmation que du questionnement.

— En effet. Tout ce qui m'intéresse dans l'argent, c'est de pouvoir le dépenser de la façon la plus agréable possible. Et c'est ce que je fais.

— Mais vous allez hériter de la banque, un jour. Qu'en ferez-vous ?

— Mes parents jouissent tous deux d'une santé excellente, de sorte que ce jour me paraît très lointain. D'ailleurs, j'ai une sœur beaucoup plus intelligente que moi, qui est prête à prendre les rênes des affaires familiales.

— Peu vous importe de ne rien laisser de concret à vos enfants ?

— Je n'en ai pas et je n'ai pas l'intention d'en avoir.

— Les hommes ont pourtant besoin de savoir qu'il laisse une postérité derrière eux.

— Certains hommes, oui, mais pas moi.

Clara, qui écoutait sans rien dire la conversation des deux hommes, avait remarqué qu'Yves Picot ne faisait aucun effort pour plaire à son grand-père. Ce fut Samira qui mit un terme à leurs échanges. Elle fit brusquement irruption dans la maison en déclarant :

— Monsieur Tannenberg, c'est l'heure de votre piqûre.

Le vieil homme foudroya l'infirmière du regard. Il l'aurait giflée s'ils avaient été seuls. Comment osait-elle entrer et s'adresser à lui avec une telle

familiarité ?

— Sortez, ordonna-t-il d'un ton glacial.

Saisissant fermement l'infirmière par le bras, Fatima l'entraîna au dehors en la semonçant vertement.

Tannenberg prolongea la veillée pendant une demi-heure encore, sans égard pour la fatigue de Clara qui réprimait à grand-peine ses bâillements. Puis il congédia Picot en lui promettant de trouver des renforts d'ouvriers.

Quelques minutes plus tard, un cri perçant déchira le silence. Puis on entendit geindre une femme dont les sanglots s'apaisèrent peu à peu pour faire à nouveau place au silence.

Clara se retourna dans son lit, mal à l'aise. Elle savait que son grand-père venait de faire payer à Samira son insolente irruption de tout à l'heure.

L'infirmière allait devoir apprendre qu'Alfred Tannenberg payait bien ses employés, mais qu'il ne tolérait pas le moindre faux pas. Il avait dû la corriger sauvagement. Ce n'était pas la première qu'il châtiait de la sorte.

Ayed Sahadi avait ordonné à ses hommes de surveiller Lion Doyle et Anté Plaskic. Ni l'un ni l'autre ne lui inspirait confiance, et il était certain que tous deux étaient venus sous une fausse identité.

Lion Doyle était lui aussi sur ses gardes. Il avait senti qu'Ayed Sahadi était autre chose qu'un simple contremaître. Quant à Anté Plaskic, le paisible informaticien, il aurait mis sa main au feu que c'était un tueur, comme lui-même – peut-être envoyé ici par Tom Martin ou ses amis.

Les trois hommes avaient deviné qu'ils avaient affaire à des assassins, des mercenaires qui louaient leurs services au plus offrant.

Le Gallois pressentait que le moment de passer à l'acte était proche. L'équipe n'avait toujours pas retrouvé la *Bible d'argile*, mais les travaux avançaient à grands pas, et la tension au sein du campement devenait chaque jour plus palpable. Les nouvelles qui arrivaient de l'extérieur ne laissaient guère de doutes : à tout moment, les troupes américaines allaient larguer des tonnes de bombes sur l'Irak.

Les plaisanteries allaient bon train parmi les ouvriers. Ils allaient les tirer comme des lapins, ces Américains. Car jamais ils ne les laisseraient fouler au pied la terre d'Islam.

Mais ils avaient beau jouer les bravaches, personne n'était dupe. Tous ces hommes se savaient condamnés tôt ou tard à mourir au combat ou sous les bombes.

Clara ne semblait pas se méfier de Lion. Loin de chercher à l'éviter, elle prenait au contraire le temps de lui donner des explications sur chacun des objets qu'ils mettaient au jour et des indications sur la manière de les photographier afin de leur donner toute leur valeur archéologique.

Lion avait bien ri en apprenant par le directeur de Photomundi que ses photos de Bagdad avaient été achetées par une agence de presse, et que son reportage photo publié dans la *Revue d'Archéologie scientifique* avait fait un malheur.

Le seul inconvénient était que le reportage avait mis la puce à l'oreille des chaînes de télévision. Plusieurs de leurs correspondants se rendirent à Safran pour couvrir l'événement : « Un groupe d'archéologues, venus de différents pays, menait des fouilles sans se soucier de la guerre qui grondait à l'horizon. »

Lion Doyle ne fut donc pas surpris de voir rappliquer Miranda et Daniel, le caméraman, ainsi que tous les autres journalistes, avec la bénédiction du ministère de l'Intérieur.

— Eh, le photographe ! lui lança Miranda en guise de salut.

— Bonjour, ravi de te revoir. Alors, comment vont les choses à Bagdad ?

— Mal, bigrement mal. Les gens sont à bout. Ton ami Bush est persuadé que Saddam détient des armes de destruction massive et il y a deux jours, le 5 février exactement, Colin Powell a prononcé un discours devant le Conseil de Sécurité de l'ONU, en montrant des photos prises par satellites sur lesquelles on était censé voir des déplacements de troupes ainsi que des soi-disant caches d'armes.

— Tu penses que c'est du pipeau ?

— Toi aussi, avoue.

— Je n'en sais rien.

— Allons, Lion, cesse de jouer les innocents !

— Écoute, je n'ai pas envie de polémiquer, d'accord ?

Voyant que leurs propos tournaient à l'aigre, Daniel changea de sujet de conversation.

— Au fait, comment avez-vous passé les fêtes de Noël ?

— Nous n'avons pas célébré Noël. Ici, on ne nous laisse pas une minute de répit. On travaille dix-huit heures par jour.

— Même le jour de Noël ? s'étonna Daniel.

— Oui. La seule chose, c'est qu'ils ont amélioré l'ordinaire.

— À Bagdad, on a improvisé une petite fiesta. Chacun a apporté ce qu'il a pu trouver.

Miranda les avait laissés pour aller visiter le site. Elle regardait autour d'elle avec curiosité. On lui avait parlé d'Yves Picot et de Clara Tannenberg. Elle avait envie de les interviewer tous les deux.

Sortir de Bagdad pour se retrouver dans ce désert de sable jaune lui rappelait les excursions qu'elle faisait quand elle était écolière et qui l'aidaient à rompre la monotonie du train-train quotidien.

Picot et Clara acceptèrent de bon cœur d'accorder une interview aux reporters, même si cela les obligeait à interrompre momentanément leurs travaux.

Clara remarqua d'emblée que Picot n'était pas indifférent au charme de Miranda. Il la suivait comme un petit chien. Ils passaient leur temps à parler et à plaisanter, indifférents à leur entourage.

Pensant qu'ils se connaissaient peut-être d'avant, elle éprouva un pincement de jalousie.

Miranda était tout ce qu'elle n'était pas : une femme indépendante, sûre d'elle, qui n'avait de compte à rendre à personne, habituée à traiter d'égale à égale avec les hommes sans faire la moindre concession. Elle ne fut pas surprise de voir qu'elle connaissait Lion Doyle. Après tout, tous ces gens étaient des journalistes.

Quand arriva l'heure du déjeuner, Miranda s'attabla avec Marta Gomez, Fabian Tudela, Gian Maria et Albert Anglade, ainsi que Daniel et Haydar Annassir, l'aide de camp de Tannenberg, et de Clara. Lion se joignit à eux en faisant fi de l'œillade assassine que lui décocha Miranda.

— Les gens manifestent dans toute l'Europe. Ils ne veulent pas de cette guerre, annonça Daniel.

— Quelle guerre ? Nous ne sommes pas encore en guerre. Il n'est pas impossible que Bush change d'avis. Peut-être cherche-t-il simplement à intimider Saddam, suggéra timidement Haydar Annassir.

— Il va lancer l'offensive, affirma Miranda. Au mois de mars.

— Pourquoi en mars ? s'enquit Clara.

— Parce que c'est le temps qu'il lui faut pour mettre sur pied son arsenal de guerre. Après cela, les grandes chaleurs vont arriver, et ses hommes ne sont pas habitués à combattre sous le soleil implacable de l'Irak. Croyez-moi, ils vont attaquer en mars, au plus tard en avril.

— Espérons qu'ils vont prendre du retard, dit Picot.

— Vous êtes ici pour combien de temps ? demanda Miranda.

— Si j'en crois vos calculs, il ne nous reste qu'un mois, répondit Picot.

— Mes calculs ?

— Oui, vous venez de dire qu'ils allaient lancer l'offensive en mars et nous sommes en février.

— Ah, mais oui, vous avez raison. Il ne reste qu'un mois. Et comment comptez-vous sortir d'ici ? Je doute que les soldats puissent vous protéger quand les bombardements auront commencé. Saddam va avoir besoin de tous les hommes disponibles, et tôt ou tard il en viendra à mobiliser les ouvriers.

La remarque de Miranda jeta un froid. Brusquement, ils venaient de prendre conscience que le monde extérieur vivait à un autre rythme que le petit hameau perdu dans lequel ils évoluaient en vase clos depuis plusieurs mois, dans l'espoir de découvrir un secret qui remontait à la nuit des temps et qui n'était peut-être qu'une chimère.

Marta Gomez rompit le silence qui s'était abattu sur l'assistance.

— Au fait, vous l'avez vu ? Nous avons découvert un temple qui semble faire partie d'une ziggourat, même si nous n'en sommes pas encore tout à fait certains. D'après nos calculs, il daterait de deux mille ans avant Jésus-Christ. Et dire qu'on ignorait tout de son existence. Nous avons également exhumé les fondations d'un village datant de la même époque et dont il ne reste pas grand-chose, malheureusement. Nous sommes en train de déchiffrer des centaines de tablettes qui étaient entreposées à l'intérieur de la ziggourat. Nous avons aussi retrouvé des statues en bon état, des *bullae* et des *calculi*... Bref, tout ça pour dire, Miranda, que le travail effectué en si peu de temps est véritablement phénoménal. Ce que nous avons fait en l'espace de cinq mois aurait pris des années en temps normal. Je comprends qu'en ce moment les gens aient autre chose en tête que les découvertes archéologiques, mais si les bombes ne détruisent pas ce que nous avons mis au jour, je peux vous garantir que ce site va devenir l'un des plus importants de tout le Moyen-Orient. À condition, naturellement, que nous puissions revenir ici quand cette maudite guerre sera finie. Sincèrement, je crois que nous pouvons être fiers du travail accompli.

— Sans la bienveillance de Saddam vous n'auriez pas pu entreprendre ces fouilles, fut la réponse de Miranda.

— C'est vrai. Sans l'autorisation expresse du gouvernement, nous n'aurions rien pu faire. Nous avons obtenu la permission de creuser et trouvé les fonds nécessaires – qui proviennent directement de la poche de Picot, soit dit en passant, précisa Fabian Tudela.

— Je croyais que madame Tannenberg était pour moitié responsable de l'expédition et du financement...

Clara décida de rebondir sur la question de Miranda pour réaffirmer que cette expédition était la sienne et que toutes les découvertes passées et futures lui appartenaient autant qu'à Picot.

— Effectivement, c'est un projet que nous avons mis sur pied ensemble, le professeur Picot et moi-même. C'est un chantier onéreux et difficile, étant donné les circonstances, mais comme vous l'a dit madame Gomez, il a déjà donné ses fruits, des fruits extraordinaires.

— Mais j'avais cru comprendre que vous cherchiez autre chose. Il me semble qu'à l'occasion d'un congrès qui s'est tenu à Rome l'année dernière, vous avez évoqué l'existence de tablettes d'argile rédigées par un scribe sous la dictée du prophète Abraham et que vous aviez retrouvé par hasard des tablettes portant la même signature ici même, sur ce site. Me trompé-je ?

Cette fois ce fut Picot qui répondit à Miranda.

— Non, c'est exact. Clara possède des tablettes que nous avons pu dater et qui portent le nom d'un scribe du nom de Chamas qui raconte qu'un certain Abram s'apprête à lui révéler l'histoire de la Création du monde. Clara pense que ledit Abram n'est autre que le prophète Abraham, et si sa théorie venait à se confirmer, nous serions en présence d'une découverte réellement extraordinaire.

— Car n'oublions pas que la science doute de l'existence des prophètes, dont personne jusqu'ici n'a réussi à démontrer qu'ils étaient des êtres de chair et de sang, expliqua Fabian. Si nous retrouvons les tablettes en question, nous seulement nous ferions la démonstration que la Bible dit vrai, mais que la Genèse fut révélée par Abraham. Vous n'avez pas idée de l'impact qu'une telle découverte aurait sur l'archéologie, la science et la religion.

— Mais vous ne les avez pas retrouvées..., souligna Miranda.

— Non, pas encore, répondit Marta. Mais nous avons découvert quantité de tablettes portant la signature de Chamas, de sorte que nous avons bon

espoir de retrouver la *Bible d'argile*.

— La *Bible d'argile* ?

— Miranda, comment appelleriez-vous des tablettes qui relatent l'histoire de la Création ? s'enquit Marta à son tour.

— Vous avez raison. Et d'ailleurs ce nom me plaît bien… La *Bible d'argile*. Et vous, que pensez-vous de tout ceci ? Vous êtes prêtre, n'est-ce pas ?

En entendant la question de Miranda, Gian Maria rougit jusqu'à la racine des cheveux et s'étrangla.

— Fichtre, c'est bien la première fois que je vois rougir un homme ! s'esclaffa Miranda.

— Allons, Gian Maria, il n'y pas de quoi vous émouvoir, l'encouragea Marta.

Le jeune prêtre ne trouvait pas ses mots. Il avait les joues en feu de sentir tous les yeux posés sur lui. Fabian tenta de lui venir en aide en détournant l'attention.

— Gian Maria est un expert en langues mortes. Il nous est extrêmement utile, car il nous aide à déchiffrer les tablettes au fur et à mesure. Sans lui, nous ne pourrions pas progresser aussi vite. Quoi qu'il en soit, tant que nous n'aurons pas retrouvé ces tablettes et que nous ne les aurons pas analysées et soumises à l'expertise d'autres confrères, nous ne pourrons pas affirmer qu'il s'agit d'une *Bible d'argile*. Jusqu'ici, nous n'avons fait qu'émettre des hypothèses. Il existe deux tablettes rédigées d'une main malhabile qui ressemblent à un journal intime, un journal tracé dans l'argile en quelque sorte, et dont l'auteur nous dit que quelqu'un va lui faire un récit. Mais comme l'a dit Marta, même si nous ne trouvons pas ces tablettes, les découvertes que nous avons faites justifient amplement notre présence ici.

— Mais comment pouvez-vous affirmer que les deux tablettes qui vous ont attirés jusqu'ici ont été rédigées d'une main malhabile ? demanda Miranda.

— Le tracé. C'est comme si ledit Chamas ne dominait pas l'art de manier le calame qui, comme vous le savez, est le roseau taillé qui servait à écrire sur l'argile. En outre, les tablettes que nous avons trouvées ici et qui portent également le nom de Chamas sur la partie supérieure, ne ressemblent en rien à celles que détient Clara. Le Chamas de Safran était un scribe qui non seulement dominait l'écriture et l'arithmétique, mais également un fin

naturaliste qui nous a laissé un étonnant catalogue de la faune locale, répondit à nouveau Fabian.

— Mais il n'est pas exclu que le Chamas qui a rédigé les tablettes de Hâran et le Chamas de Safran soient deux personnes différentes, même si Clara affirme le contraire, argua Marta.

— Et qu'est-ce qui vous laisse penser qu'il s'agit de la même personne ? demanda Miranda.

— Le tracé, encore une fois. Bien qu'il présente des différences, il comporte malgré tout des similitudes qui laissent penser que les deux séries de tablettes ont été gravées par la même main. Ma théorie est que Chamas a pu rédiger les tablettes de Hâran quand il était enfant ou adolescent et celles que nous avons retrouvées ici plus tard, quand il était adulte.

Clara avait dit cela sans hésiter. Elle connaissait les tablettes par cœur, et les analyses du laboratoire semblaient confirmer qu'il s'agissait bien de la même personne.

— J'aimerais savoir ce que pense l'Église de tout cela, insista Miranda en s'adressant à Gian Maria.

Ce dernier, à peine remis de ses dernières émotions, rougit à nouveau mais trouva malgré tout le courage de satisfaire la curiosité de la journaliste.

— Je ne puis répondre au nom de l'Église, seulement en mon nom propre.

— Eh bien, quelle est votre opinion ?

— Nous savons par la Bible que le prophète Abraham a existé. Naturellement, je crois à son existence, qu'il y ait ou non des preuves archéologiques.

— Et vous croyez qu'Abraham connaissait l'histoire de la Genèse et qu'il aurait pu la raconter à quelqu'un ?

— La Bible ne nous renseigne pas sur cela, même si elle est assez spécifique pour tout ce qui touche à la vie d'Abraham. De sorte que... eh bien, je suis sceptique. Je n'arrive pas à croire que la *Bible d'argile* existe. Mais si jamais nous trouvons les tablettes, ce sera à l'Église de statuer sur leur authenticité.

— Dans ce cas, pourquoi le Vatican vous a-t-il envoyé ici ? s'étonna Miranda.

— Oh, mais pas du tout ! Le Vatican n'a jamais rien fait de tel, se récria Gian Maria, affolé.

— Alors, pourquoi êtes-vous ici ? insista la reporter.

— Disons que je suis arrivé ici par hasard...

— Expliquez-vous, le somma Miranda, en dépit de l'embarras évident qu'elle provoquait chez l'homme d'église.

— Tu ne peux pas lui fiche la paix ? intervint soudain Lion Doyle qui était resté silencieux jusque-là.

— Tiens donc, notre chevalier sans peur et sans reproche s'en mêle ! Toujours prêt à secourir son prochain, que ce soit une femme prise au milieu d'une fusillade ou un curé dans l'embarras.

— Tu es impossible, Miranda ! riposta Lion avec humeur.

— Mais je peux vous répondre, murmura Gian Maria d'une voix à peine audible. En fait, je suis venu à Bagdad avec l'intention de travailler pour une ONG quand j'ai fait la connaissance du professeur Picot. J'ai eu envie de venir voir son chantier. Comme il savait que j'étais expert en langues mortes, il m'a embauché.

— Et en tant que prêtre vous avez le droit de faire ce que vous voulez ? s'étonna Miranda.

— J'ai obtenu l'autorisation de venir ici, répondit Gian Maria en rougissant à nouveau jusqu'aux yeux.

Miranda et Daniel passèrent l'après-midi à filmer les archéologues au travail. Ils interviewèrent Picot et Clara, ainsi que Marta Gomez et Fabian Tudela, tandis que leurs confrères interrogeaient le reste de l'équipe.

— Ces gens sont épuisants, en particulier Miranda. Ce qui ne m'empêche pas de la trouver sympathique.

— Allons, Marta, soyons fair-play, il faut bien qu'il fasse leur boulot.

— Ouais, n'empêche que nous avons perdu une journée de travail.

Fabian Tudela alluma une cigarette et laissa son regard se perdre dans les volutes de fumée. Force lui était de reconnaître que Marta n'avait pas tort.

Si ce que prédisaient les journalistes s'avérait exact, la guerre risquait d'éclater en mars ou au plus tard en avril.

Il s'agenouilla à côté de Marta et commença à déblayer le sable qui recouvrait ce qui ressemblait aux restes d'une plate-forme laissant entrevoir une cour carrée dallée de briques vernissées.

Le soleil avait presque complètement disparu à l'horizon quand ils regagnèrent le campement. Épuisés, les ouvriers maugréaient. Mais ce qui les inquiétait par-dessus tout, c'étaient les rumeurs alarmantes colportées

par les journalistes : non seulement la guerre était inévitable mais elle était imminente.

Clara avait dressé le couvert autour de six feux de camp au-dessus desquels des agneaux assaisonnés d'herbes aromatiques avaient été mis à rôtir.

Un reporter hollandais filmait la scène, enthousiaste, tandis que ses collègues de la radio pestaient contre la mauvaise connexion satellite qui ne leur permettait pas de transmettre leur chronique du jour.

Avec une patience infinie, Yves Picot s'efforçait de résoudre les problèmes des uns et des autres avec le concours de Haydar Annassir, qui finissait toujours par trouver une solution.

— Vous avez l'air heureux.

Picot se retourna en entendant la voix de Clara.

— J'ai de bonnes raisons de l'être.

— Oui, mais vous me semblez tout de même d'humeur particulièrement joyeuse.

— Bah, cela faisait un bout de temps que je n'avais pas eu de contacts avec le monde extérieur, et non seulement ces gens nous apportent des nouvelles fraîches, mais ils nous rappellent qu'il y a une vie en dehors de l'archéologie.

— Et soudain le monde extérieur vous manque.

— Eh, comme vous y allez ! Vous oubliez que cela fait cinq mois que nous sommes ici. À force de travailler, le nez dans la poussière, j'ai fini par oublier que la terre continuait de tourner.

— Vous voulez partir ?

— Je ne vous cache pas que je me fais du souci pour la sécurité de l'équipe. Demain, je vais appeler votre époux. J'aimerais qu'Ahmed m'explique le plan d'évacuation. Il m'a promis de mettre tout en œuvre pour nous sortir d'ici quand les premières bombes commenceront à tomber.

— Et si nous n'avons pas retrouvé la *Bible d'argile* d'ici là ?

— Nous devrons partir de toute façon. Nous ne pourrons pas poursuivre les fouilles si les Américains attaquent l'Irak. Vous ne vous imaginez tout de même pas qu'ils vont épargner Safran sous prétexte qu'une équipe de fous a décidé d'y mener un chantier archéologique ? Je suis responsable de ces gens, certains sont des amis proches. Il est hors de question que je mette leur vie en danger, même pour retrouver la précieuse *Bible d'argile*.

— Quand partirez-vous ?

— Je ne le sais pas encore. Mais je veux être prêt. Je pense que le moment est venu de faire le point. Il faut que je réunisse l'équipe et que nous en discutions tous ensemble. Mais il ne faut pas se leurrer. Vous avez entendu ce qu'ont dit les journalistes.

— La situation n'a pas empiré depuis cinq mois. Nous en sommes toujours au même point.

— Ils ne disent pas cela.

— Les journalistes noircissent toujours le tableau. Comment croyez-vous qu'ils gagnent leur vie ?

— Vous vous trompez. Je ne nie pas que certains d'entre eux puissent en rajouter, mais ils ne sont pas tous dans ce cas. Nous avons ici des reporters venus d'horizons très divers, des Hollandais, des Grecs, des Britanniques, des Français, des Espagnols...

— Je suis au courant, merci.

— Je ne vois pas comment tous ces gens pourraient mentir, ou raconter que Bush est sur le point de lancer une offensive si ce n'était pas vrai.

— En tout cas, moi, je reste.

Yves Picot la fixa un instant. Il ne pouvait pas l'obliger à renoncer, mais l'idée qu'elle puisse poursuivre les recherches sans lui le contrariait.

— Vous allez continuer à travailler sous une avalanche de bombes ?

— Il n'est pas dit que vos amis vont gagner.

— Quels amis ?

— Ceux qui vous lâcher les bombes.

— Auriez-vous un brusque regain de ferveur nationaliste ? Vous perdez votre temps si vous espérez me faire culpabiliser. Et d'ailleurs, je vais être franc avec vous. Pour moi, Saddam n'est qu'un dictateur sanguinaire qui mérite de finir ses jours en prison. Je me fiche de ce qui peut lui arriver comme de ma première chemise. Tout ce que je vois, c'est que le peuple irakien va souffrir à cause de lui.

— À cause de lui, ou parce que certains cherchent à nous voler notre pétrole ?

— Les deux. Saddam n'est qu'un alibi. C'est certain. Personnellement, il y a belle lurette que j'ai cessé de m'intéresser à la politique.

— Vous êtes revenu de tout, n'est-ce pas ?

— Quand j'avais vingt ans, j'avais le cœur à gauche. Et puis j'ai appris à connaître le parti pour lequel je militais de l'intérieur, et je suis parti en courant. J'ai découvert que la politique et l'imposture vont le plus souvent de pair. Que les gens ne sont pas ce qu'ils donnent l'impression d'être. Et j'ai fini par décrocher. Je ne fais plus guère que défendre la démocratie bourgeoise qui nous donne l'illusion de jouir de la liberté.

— Et le reste ? Qu'en est-il des gens comme nous qui n'ont pas eu la chance de naître dans des pays riches ? Que pouvons-nous faire ou espérer ?

— Je l'ignore. Mais toujours est-il que les grandes puissances n'hésitent pas à vous prendre en otages pour défendre leurs intérêts, et que vous êtes victimes de vos gouvernements et de vous-mêmes. En tant que Français je suis un fervent adepte de la Révolution. Je pense que tous les pays devraient faire la révolution des lumières et de la raison. Mais dans cette partie du monde, je constate que des gens comme vous et votre grand-père vivent dans l'opulence en exploitant la misère de leurs compatriotes, alors, de grâce, ne me demandez pas ce que vous pouvez faire. Personnellement, je n'ai rien à me reprocher.

— Vous pensez que votre culture est supérieure à la nôtre...

— Vous voulez vraiment connaître mon opinion ? Eh bien, oui. L'Islam vous empêche de faire la révolution. Tant que vous n'aurez pas réussi à séparer la religion et l'État, vous piétinerez. Je ne supporte pas de voir des femmes voilées de la tête aux pieds, comme celle qui vous suit partout. Fatima, n'est-ce pas ? Je suis outré de voir qu'elles marchent derrière leur mari, sans pouvoir adresser normalement la parole à un homme.

Fabian s'approcha d'eux avec un verre dans chaque main.

— C'est une chance que nous ne soyons pas dans un pays de stricte observance islamique. Nous pouvons tout de même boire un verre de temps en temps.

— Clara et Picot s'emparèrent des verres qu'il leur tendait avec des gestes d'automates.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Fabian.

— Je viens d'annoncer à Clara que nous allions bientôt devoir songer à lever le camp.

— Oui, et à en croire les nouvelles, nous ferions bien de ne pas traîner, approuva Fabian.

— Demain, je vais appeler Ahmed pour lui demander de se mettre en rapport avec Albert, afin de régler tous les détails de notre évacuation. Nous resterons jusqu'à la toute dernière minute avant le début des hostilités, mais pas une seconde de plus, déclara Picot d'un ton sans réplique.

Clara réalisa soudain qu'elle avait perdu la bataille.

— Clara, nous avons mis au jour de véritables trésors. Vous n'avez pas l'air de vous en rendre compte, dit Fabian pour lui remonter le moral.

— Quels trésors ? répliqua-t-elle furieuse.

— Nous avons exhumé un temple et un village jusqu'ici demeurés inconnus. Du point de vue archéologique, cette mission est un succès. Nous ne repartons pas les mains vides et nous pouvons être fiers du travail accompli. Les gens qui nous ont aidés ne se sont jamais plaints des journées harassantes. Il y a cinq mois que nous ne faisons rien d'autre que creuser la terre. Vous ne voudriez pas que nous y laissions notre vie par-dessus le marché ?

Clara regarda Fabian sans rien dire. Au fond d'elle, elle savait que Picot et Fabian avaient raison, mais le reconnaître eut été comme de s'avouer vaincue.

— Quand comptez-vous partir ? réussit-elle à demander au bout d'un moment.

— Nous ne le saurons pas tant que nous n'aurons pas parlé avec Ahmed. J'aimerais aussi discuter avec des amis que j'ai à Paris, et avec mes parents. Les banquiers savent généralement quand les guerres vont éclater. Et toi, Fabian, tu ferais bien de passer un ou deux coups de fil à Madrid pour voir ce qu'on dit là-bas.

— Oui. Nous verrons ça demain. Mais pour l'heure, faisons honneur à l'équipe de journalistes et au somptueux méchoui. Je meurs de faim.

La lune était cachée et on n'y voyait presque rien, ce soir-là, depuis la petite fenêtre de la chambre.

Tout le campement dormait à poings fermés, sauf Clara qui n'arrivait pas à trouver le sommeil. La conversation qu'elle avait eue avec Picot, puis plus tard avec Salam Najeb, le médecin de son grand-père, l'avait bouleversée.

Ce dernier n'y était pas allé par quatre chemins : son grand-père avait eu une perte de connaissance, et le résultat des analyses était préoccupant. Selon lui, il fallait songer à le transférer dans un vrai hôpital.

Quand elle était allée voir son grand-père, elle avait eu un choc tant il semblait avoir vieilli en l'espace d'une journée. Ses yeux étaient profondément enfouis dans leur orbite et il avait le souffle court.

Lorsqu'elle lui avait dit qu'il fallait le transférer à Bagdad, puis de là au Caire, il avait fait non de la tête en murmurant qu'il ne partirait pas tant qu'ils n'auraient pas retrouvé la *Bible d'argile*.

Et elle n'avait pas eu le courage de lui annoncer que Picot s'apprêtait à lever le camp.

La pendule marquait trois heures du matin et il faisait froid. Elle enfila un sweat-shirt et après avoir éteint la lumière, sortit de sa chambre et se faufila dans celle de Fatima. La vieille femme dormait si profondément qu'elle ne l'entendit par ouvrir la fenêtre pour sauter à l'extérieur.

Assoupis dans le vestibule, les gardes du corps ne semblaient pas non plus se préoccuper de ce qui se passait sur l'arrière de la maison.

Clara attendit quelques instants que les battements de son cœur ralentissent puis, rasant les murs, elle commença à s'éloigner du campement en direction de la ziggourat. Elle voulait toucher les vieilles briques d'argile et sentir la brise nocturne sur son visage.

Les gardiens dormaient comme des bébés. Ayed Sahadi n'aurait pas hésité à les tuer s'il avait su que quelqu'un avait réussi à se faufiler jusqu'au site à leur insu. Mais il ne fallait pas qu'il compte sur Clara pour les dénoncer.

Elle chercha un endroit où s'asseoir pour méditer en paix. Elle sentait que sa vie était sur le point de changer irréversiblement. Sa tranquillité d'esprit et ses certitudes étaient en train d'être balayées au loin par le chagrin et la solitude.

Pour la première fois, elle prenait conscience qu'elle n'avait jamais vraiment pris le temps de réfléchir. Jusqu'ici, elle n'avait fait que vivre, sans se préoccuper de rien, et en fermant égoïstement les yeux sur tout ce qui aurait pu perturber son petit confort.

Non, elle ne valait pas mieux qu'Ahmed qui allait toucher une somme d'argent conséquente pour veiller sur elle. La seule différence, c'est qu'elle n'était pas hypocrite et qu'elle n'avait rien à se reprocher.

Elle s'étendit sur le sable et, recroquevillée en chien de fusil, s'endormit en rêvant de Chamas.

OceanofPDF.com

26

Ili avait été promu au grade de *um-mi-a* (maître) la plus haute autorité au sein du temple.

Le roi avait décidé d'étendre son pouvoir au-delà de Ur et, pour ce faire, avait ordonné que l'on érige une ziggourat de dimensions modestes à l'intérieur de laquelle les sages, gardiens de la connaissance, pourraient entreposer tout leur savoir ainsi que les fruits de leurs observations sur la faune, la flore et la voûte céleste. Aujourd'hui n'était pas un jour comme les autres. Ce matin un *dub-sar* (scribe) allait être élevé au rang de *ses-gal* (grand frère).

Le vieux Yadine, dont les yeux n'y voyaient plus, ne pourrait pas voir Chamas, mais il suivrait néanmoins la cérémonie de consécration et rirait en dévoilant ses mâchoires édentées. Il y avait un certain temps déjà que son épouse, la mère de Chamas, lui servait de guide et lui racontait tout ce qui se passait. Il ne manquerait pas de porter bien haut sa tête, car il était fier que son fils rebelle ait réussi à se hisser aussi haut.

Le maître savourait à l'avance le déroulement de la cérémonie de consécration de son élève préféré. Chamas lui avait donné du fil à retordre par le passé, et il ne comptait plus les fois où il avait dû ravaler sa colère devant l'obstination de son élève et l'impertinence de ses questions. Car Chamas n'avait jamais réussi à se contenter de raisonnements simples.

Il passait au crible chaque réponse qu'on lui donnait pour en dégager la logique. Il n'acceptait pas *a priori* ce que tous les autres considéraient comme des vérités.

Mais Ili avait réussi à le convaincre de ne pas afficher, publiquement tout au moins, son mépris pour les divinités.

Son oncle Abraham avait persuadé le jeune Chamas de l'existence d'un Dieu unique, à l'origine de toute chose. Et lui, Ili, lui avait expliqué que la Création était effectivement l'œuvre d'Elohim, mais ensuite ils s'étaient bagarrés car Chamas réfutait toutes les autres divinités. Mais le temps avait fait son œuvre, et Chamas, en grandissant, s'était assagi, et il était devenu le meilleur de tous les scribes.

L'épouse de Chamas, la jeune Lia, l'aida à revêtir sa tunique, puis elle lui souhaita bonne chance avec un grand sourire.

Ce jour-là, tandis que Ili le consacrait *ses-gal*, Chamas laissa vagabonder son esprit jusqu'à des terres lointaines.

Il imagina Abraham devenu le père de nombreuses tribus sur la terre de Canaan. La nouvelle de sa nombreuse descendance était parvenue jusqu'à Ur. Dieu le lui avait promis et Dieu avait tenu parole.

Chamas continuait de se représenter Dieu comme un être inaccessible et capricieux, ce qui ne l'empêchait pas de croire en lui de toute la force de son âme. Il n'arrivait pas à le comprendre, mais c'était normal au fond, car il n'était qu'un simple mortel, fruit du souffle divin qui avait donné vie à l'argile dont étaient façonnés les hommes.

Parfois, quand il tentait de saisir la logique de la Création, il avait l'impression que sa tête allait exploser. Par moments, il avait l'impression de tout comprendre, mais ce n'était qu'une chimère qui disparaissait presque aussitôt, tandis que les ténèbres envahissaient à nouveau son esprit. Ili se racla la gorge pour le rappeler à la réalité. Il n'avait pas écouté les paroles de son maître, ni celles des scribes et des prêtres qui priaient en chœur la déesse Nibada.

Il avait hâte de se retrouver seul avec Ili pour lui offrir un présent auquel il avait travaillé pendant des années en y mettant le meilleur de lui-même. Il s'agissait de tablettes sur lesquelles il avait consigné d'une écriture claire et élégante le récit qu'Abraham lui avait fait de la Création du monde, de la colère de Dieu contre les hommes impies, de la destruction de Babel et de la confusion des langages...

Trois magnifiques légendes écrites dans l'argile, dont il espérait qu'elles iraient rejoindre les autres histoires et contes épiques entreposés dans une salle spécialement conçue à cet effet. Quand la journée toucha à sa fin, le maître et son disciple purent se retirer quelques instants pour se faire des confidences.

Il ne restait pas un cheveu sur le crâne de Ili, et la lenteur de ses pas, tout comme ses sourcils blancs, indiquaient qu'il était entré dans le grand âge.

— Un jour tu seras un bon *um-mi-a*, dit-il.

— Je suis satisfait de mon rang. C'est un privilège de pouvoir travailler ici, près de toi, et d'apprendre chaque jour quelque chose de nouveau.

— Ta curiosité est insatiable, et tu n'as pas fini d'apprendre. Vois, tu continues de t'interroger sur le sens de l'existence, une question à laquelle même ton Dieu n'a pas de réponse.

Chamas ne répondit rien. Ili avait raison : les questions qui sortaient de sa bouche étaient plus nombreuses que les réponses qu'il était capable d'obtenir des hommes de son entourage.

— Maintenant que tu es un homme, poursuivit Ili, tu dois accepter qu'il y aura toujours des questions sans réponses, quel que soit le dieu que tu invoques. Enfin, du moins as-tu appris à respecter les divinités. Mais tu n'as pas idée du nombre de fois où j'ai tremblé pour toi. J'avais peur que ton audace n'en vienne à remonter jusqu'aux oreilles de notre seigneur. Mais personne ne t'a trahi, pas même ceux qui ne te comprennent pas.

— Ili, tu sais aussi bien que moi que les dieux du temple ne sont rien de plus que des figures d'argile.

— En effet, cependant, ce n'est pas l'argile que nous invoquons quand nous prions nos dieux, mais leur esprit. Et cela, tu ne veux pas l'admettre. L'argile n'est qu'une représentation des dieux, car il est difficile de prier un dieu qui n'a pas de visage, pas de forme. Un dieu invisible.

— Abraham dit que Dieu a créé les hommes à son image.

— Tu veux dire qu'il nous ressemble, à toi, à moi, à ton père ? S'il nous a créés à son image, cela signifie que nous pouvons le représenter sous les traits d'une statuette d'argile.

— Dieu n'est pas fait d'argile.

— Je t'ai entendu dire que ton Dieu était partout. Pourquoi ne serait-il pas dans l'argile dont il a modelé les hommes ?

Il y avait des années qu'ils poursuivaient la même discussion. Le temps passant, ils avaient appris à débattre calmement, sans acrimonie. Mais chacun continuait de vouloir imposer son point de vue à l'autre.

— Je t'ai apporté un cadeau, lui dit Chamas qui sourit en voyant la stupeur se peindre sur les traits de son maître.

— Merci, mais le meilleur cadeau que tu puisses me faire, est celui d'avoir été mon élève et de voir que tu es devenu mon égal. Car tu m'as obligé à me dépasser chaque jour pour pouvoir répondre à tes questions.

Les deux hommes rirent. Ils avaient appris à s'apprécier et à s'accepter mutuellement, et cela ne s'était pas fait sans mal.

Chamas mena Ili jusqu'à une petite salle où il aimait se retirer pour travailler et il lui remit plusieurs tablettes d'argile enveloppées dans un linge.

Ili les déballa avec soin et s'émerveilla de la précision des signes tracés à l'aide du calame par celui qui avait été son élève le plus rebelle.

— C'est l'histoire de la Création du monde telle que me l'a racontée Abraham. Je voudrais que tu la gardes.

— Tu m'as si souvent parlé des légendes d'Abraham...

— Eh bien, les voici telles qu'il me les a narrées. J'ai gardé celles que j'avais écrites à Hâran, mais ma main n'était pas aussi sûre à l'époque, car tu n'avais pas encore fait de moi le scribe que je suis devenu. En tout cas, j'espère que celles-ci te plairont.

— Merci, Chamas. Merci. Je les garderai soigneusement jusqu'à mon dernier jour.

Ce soir-là, Lia écouta avec enthousiasme le récit que son mari lui fit de sa consécration au sein de la hiérarchie du temple.

Plus tard, lorsqu'elle fut endormie, Chamas alla chercher les vieilles tablettes qu'il avait apportées avec lui depuis Hâran et les contempla en silence. Elles réveillèrent en lui des souvenirs d'enfance et d'adolescence, de la vie de berger nomade qu'il avait menée en compagnie de son père et de sa tribu. Il n'avait pas la nostalgie du passé, car il était satisfait de sa vie présente, mais parfois il lui arrivait de regretter les moments où Abraham lui parlait de Dieu. Même pour ses proches, le Dieu d'Abraham n'était qu'une divinité de plus. Il n'était pas unique ni tout-puissant. Ce n'était qu'un dieu plus fort que les autres.

Il enroula à nouveau les tablettes dans leur étui de toile et les rangea soigneusement sur une étagère où il gardait toutes ses œuvres.

Il se demanda ce qu'il adviendrait d'elles après sa mort. Ses enfants ne manifestaient aucun intérêt pour un Dieu qu'ils ne pouvaient pas voir.

— Chamas, réveille-toi !

C’était la voix de Lia. Elle avait l’air anxieuse, apeurée. Chamas ouvrit les yeux et se redressa sur sa paillasse. Il jeta un coup d’œil par la fenêtre et vit que le jour se levait à peine.

— Que se passe-t-il ?

— Ili te fait demander au temple. Il veut te voir.

— Si tôt ? Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas. Le messager a juste dit qu’il t’attendait là-bas.

Il ne fallut que quelques minutes à Chamas pour s’habiller et se rendre au temple.

Lorsqu’il entra dans la salle rectangulaire où Ili l’attendait en compagnie des autres scribes, il comprit qu’il se passait quelque chose de grave.

— Chamas, le seigneur du Palais réclame nos terres. Il est jaloux de la prospérité du temple.

— Mais pourquoi ? Que veut-il au juste ?

— Tout ce que nous avons : nos champs de blé, nos vergers, nos palmeraies, nos sources. Il veut notre bétail et nos fermes. Il dit que sur ses terres à lui les fruits ne poussent pas et que ses ruisseaux sont à sec. Il veut augmenter l’impôt, qu’il estime dérisoire compte tenu de ce que nous possédons.

— Nos greniers sont suffisamment pleins pour qu’il n’ait pas à redouter la faim.

— Il ne manque de rien, mais il est cupide. Il veut s’emparer de nos biens, persuadés que nous sommes à la tête d’une fortune. Le grand-maître, mon prédécesseur, était son grand-père. Il s’imagine qu’il a tous les droits, y compris celui de gouverner le temple en plus du Palais. Il a décidé de mander un administrateur pour superviser notre labeur et décider de la part qui sera prélevée pour les coffres royaux et celle qui nous sera allouée. Si je ne t’en ai rien dit hier, c’est parce qu’il s’agissait d’une journée exceptionnelle et que je ne voulais pas gâcher ton plaisir, mais il y a plusieurs jours déjà qu’il s’est manifesté, et aujourd’hui un de ses soldats s’est présenté ici en exigeant que je lui donne une réponse. J’ai cru que nous pourrions parlementer et que je parviendrais à le convaincre, mais je me suis trompé.

— Et si nous refusons, que se passera-t-il ?

— Il nous harcèlera. Il empoisonnera nos terres, pillera nos magasins... Qu’allons-nous devenir ? se lamenta Ili.

Les scribes se taisaient, atterrés et regardaient Chamas en espérant qu'il allait trouver la réponse à ce problème.

— Nous sommes des hommes de paix, nous ne savons pas nous battre, dit Ili.

— Mais nous pouvons demander son aide au seigneur d'Ur, suggéra Chamas. Il est plus puissant que notre ensi qui n'osera jamais se mesurer à lui.

Ainsi envoyèrent-ils un émissaire à Ur afin de lui demander aide et protection. Ili désigna un jeune scribe et lui ordonna de partir sur-le-champ. Mais le seigneur d'Ur allait-il se laisser attendrir ?

Les rois étaient des gens capricieux, dont la logique échappait au commun des mortels, et il n'était pas impossible qu'en contrepartie, le seigneur d'Ur exige une rançon encore plus élevée que celle de l'ensi de Safran.

Le soleil resplendissait dans le ciel, répandant ses rayons sur les terres jaunes de Safran, quand un cri perçant s'éleva au-dessus du brouhaha du marché.

Ili et Chamas se regardèrent. Tous deux avaient compris que ce cri présageait la mort et la destruction.

Tous les scribes s'élancèrent vers les portes du temple que les soldats de l'ensi s'apprêtaient à franchir.

Le crépitement des flammes et les lamentations des femmes montaient jusqu'au ciel, mêlés aux vociférations des soldats et des hommes qui tentaient de défendre leur foyer.

Chamas comprit qu'il n'y avait plus rien à faire hormis se courber comme le roseau qui bordait les rives de l'Euphrate et attendre que la tourmente soit passée. Mais son instinct fut le plus fort, et il s'élança au-devant des soldats, malgré les exhortations d'Ili qui le suppliait de ne rien faire.

Il avait beau savoir que son geste était inutile, il ne pouvait se résoudre à une telle injustice.

Combien de temps s'était écoulé ? Quelques secondes ? Plusieurs heures ? Il se sentait profondément las et son esprit était en proie à la confusion.

« Fût-il roi, aucun homme n'est éternel. Et un jour viendra où ce temple pourra à nouveau administrer en paix les terres et le bétail de familles qui

font confiance aux scribes comme nous, qui travaillons du matin au soir pour que règnent l'ordre et la justice », songea Chamas tandis que le soldat qui l'avait assommé le traînait à terre.

Il aperçut Ili, son maître, étendu sur le sol, une plaie sanglante à la tête. D'autres scribes gisaient mourants autour de lui, tout comme les serviteurs du temple accourus à la rescousse.

Il avait mal à la tête et tous les os de son corps le faisaient souffrir. C'est à peine s'il pouvait remuer les bras et sa vue était brouillée.

Suis-je en train de mourir, moi aussi, comme mes compagnons ? Peut-être suis-je déjà mort.

La douleur qu'il ressentait était trop vive pour qu'il fût mort, de sorte qu'il lui restait encore un souffle de vie. Mais pour combien de temps ? Et Lia ? Était-elle encore vivante ? Le soldat lui asséna un coup de pied en pleine figure et le laissa pour mort.

Chamas ne voulait pas mourir, mais il savait que ce n'était pas à lui d'en décider. Pourquoi Dieu avait-il choisi de le faire périr ainsi ? Il sourit. Ili lui aurait reproché sa conduite. Comment pouvait-il questionner Dieu en un moment comme celui-là ? Et pourtant, les autres n'imploraient-ils pas Mardouk ?

Si Abraham avait été présent, il lui aurait demandé pourquoi Dieu tolérait que ses créatures connaissent une mort violente. Était-ce indispensable ?

Il n'aurait pas su dire s'il avait les yeux fermés ou ouverts, car il n'y voyait rien. Il allait mourir à cause d'un homme cupide.

Quelle absurdité ! Mais où était Dieu ? Allait-il enfin le voir ? Il sursauta en entendant la voix d'Abraham qui le suppliait de faire confiance à Dieu.

Puis une lueur blanche se répandit à l'endroit où il gisait et il sentit une main qui s'emparait fermement de la sienne pour l'aider à se relever.

La douleur disparut et il comprit qu'il était en train de se fondre dans l'Éternité.

OceanofPDF.com

27

– Clara ?...

La voix de Miranda la tira du sommeil alors qu'elle était en train de rêver de Chamas. Elle se sentait oppressée et respirait avec difficulté. Tous ses os lui faisaient mal, comme si on l'avait rouée de coups, et elle n'avait pas la force de répondre.

Daniel, qui s'était délesté de sa caméra, vint s'agenouiller à ses côtés.

— Elle n'a pas l'air bien, dit-il en voyant qu'elle grelottait.

Quand les soldats accoururent à leur tour, pour voir à qui parlaient les deux journalistes, ils furent pris de panique en voyant Clara, l'œil vague, gisant inerte sur le sable. Le chef hurla un ordre, et un soldat fila aussitôt chercher une couverture. Clara n'avait toujours pas bougé. Tous crurent qu'elle était paralysée. Elle était incapable d'articuler une seule parole et ses membres refusaient de lui obéir. Passant délicatement un bras sous sa tête, Daniel approcha une gourde d'eau de ses lèvres. Instinctivement, Miranda palpa son pouls sous les yeux effarés du commandant. Si jamais il arrivait malheur à cette femme, il serait tenu pour responsable.

— Le pouls est faible mais elle n'a pas l'air blessée, conclut Miranda.

— Il faut la ramener au campement pour que le médecin l'examine, dit Daniel.

Au même instant, le soldat s'en revint avec la couverture dont Daniel l'enveloppa. Bientôt Clara sentit la chaleur envahir ses membres.

— Je vais bien, murmura-t-elle. Je suis désolée, j'ai dû m'endormir sans m'en rendre compte.

— Vous êtes complètement gelée, dit Daniel. Quelle mouche vous a donc piquée de venir ici ?

Clara se contenta de hausser les épaules sans répondre. Quelle explication aurait-elle pu donner, compte tenu des circonstances ?

— Nous allons vous ramener au campement, lui dit Miranda.

— Non, non... s'il vous plaît... je ne veux pas affoler mon grand-père. Je vais bien, insista Clara.

— Dans ce cas, que diriez-vous d'un bon café pour vous réchauffer ? Commandant, serait-il possible d'avoir du café ?

La question de Miranda était un ordre que le commandant s'empressa d'exécuter sans rechigner. Quelques instants plus tard, Clara était attablée en compagnie de Miranda et de Daniel dans la tente qui servait de popote aux sentinelles qui gardaient le site. Le café lui avait redonné des couleurs et elle se sentait à nouveau capable de parler.

— Que vous est-il arrivé ? s'enquit Miranda.

— Je suis sortie hier soir pour visiter les ruines. J'aime bien venir ici la nuit pour méditer. Et je me suis endormie, répondit Clara.

— La prochaine fois, faites attention. Les nuits sont glaciales ici.

Le ton paternel de Daniel la fit sourire.

— Ne vous inquiétez pas. Au pire, je vais m'en sortir avec un rhume. Rien de grave. Et s'il vous plaît, n'en parlez à personne. Je... j'aime tant me promener seule. Mais c'est quasiment impossible. Mon grand-père a peur qu'il ne m'arrive malheur et me fait constamment surveiller. Et puis maintenant que le pays est en état d'alerte, il y a des soldats partout. Pour pouvoir sortir sans être vue, je suis obligée de raser les murs.

— Vous n'avez pas de comptes à nous rendre, lui dit Daniel. Simplement, nous avons eu peur quand nous vous avons aperçue étendue à même le sable.

— Je me suis endormie. Je suis épuisée, à force de travailler d'arrache-pied..., tenta de se justifier Clara.

— Nous étions venus filmer les ruines dans la lumière du petit jour, histoire de sortir un peu des sentiers battus. Et le fait est que la lumière est magnifique, expliqua Miranda.

— Et maintenant que vous êtes remise, je vais aller filmer avant que le soleil ne soit complètement levé. Miranda, tu peux rester avec Clara, suggéra Daniel.

Miranda ne vit pas d'objection à rester auprès de Clara qui la fascinait d'une certaine façon. Cette femme était auréolée de mystère.

— Vous êtes irakienne, mais vous n'avez pas vraiment le type, lui dit Miranda histoire de tâter le terrain.

— Je le suis pourtant... et les gens du cru me reconnaissent comme l'une des leurs.

— Mais vous avez les yeux bleus et vos cheveux sont... différents de ceux de vos compatriotes.

— C'est parce que j'ai des origines variées. Je suis un curieux mélange.

En l'entendant parler ainsi, Miranda sentit un élan de sympathie pour Clara. Toutes deux avaient des origines complexes.

— Ah, je comprends mieux à présent pourquoi vous avez les yeux clairs. Mais dites-moi, comment supportez-vous de vivre dans un pays comme celui-ci ?

Clara se raidit. La question de Miranda l'avait prise de court. Elle comprit qu'elle allait devoir batailler avec la journaliste.

— Que voulez-vous dire ?

— Je me demande comment une femme cultivée et sensible, peut-elle supporter un régime totalitaire comme celui-là ?

— Je ne fais pas de politique. Cela ne m'intéresse pas, rétorqua sèchement Clara.

Miranda la regarda un long moment, puis décida que Clara ne lui était tout compte fait pas aussi sympathique qu'elle l'avait cru.

— La politique nous concerne tous ; même si certains s'en défendent. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne peut pas lui échapper.

— J'ai consacré ma vie entière à l'étude, et rien d'autre.

— Je suppose qu'à côté de vos études, vous aviez tout de même une vague idée de ce qui se passait autour de vous, insista Miranda, irritée.

— Je vais vous dire ce qui se passait autour de moi : je vivais dans un des rares régimes laïcs du Moyen-Orient, une société avec une classe moyenne émergeante, qui jouissait d'une certaine prospérité avant le blocus, et vivait en paix.

— Vous voulez parler des Irakiens qui étaient bien vus du régime. Qu'en est-il des enlèvements, des assassinats, du génocide des Kurdes, de toutes les horreurs perpétrées par Saddam ?

— Et vous, qu'avez-vous à dire du soutien apporté par les États-Unis à Pinochet ou à la junte argentine ? Ou même à Saddam avant qu'il ne tombe en disgrâce ? Vont-ils se mettre à bombarder tous les pays qui ne ressemblent pas au leur ? En tout cas, je vous parie tout ce que vous voudrez qu'ils ne lèveront jamais le petit doigt contre l'Arabie Saoudite, les

Émirats, la Chine ou la Corée. J'en ai assez de la morale ambiguë des Occidentaux.

— Moi aussi, et du fait même que je la dénonce, je me sens libre de dire haut et fort ce que je pense. Et ce pays est une dictature parmi les pires qui soient.

— Je vous conseille d'être plus prudente quand vous exprimez vos idées.

— Pourquoi ? Vous comptez me dénoncer ? railla Miranda sur le ton du sarcasme.

— Jamais de la vie. Quelle idée !

— Je ne suis pas en train de justifier la guerre contre votre pays. J'y suis opposée. Mais je voudrais que les Irakiens puissent se débarrasser de Saddam Hussein.

— Et s'ils ne le veulent pas ?

— Ne soyez pas cynique, vous savez bien qu'ils ne le *peuvent* pas.

— Ce pays a besoin d'être gouverné d'une main de fer.

— Quel mépris pour vos compatriotes !

— Ce n'est pas du mépris. Je ne fais que dire la vérité. Si ce n'était pas Saddam ce serait un autre. Mais sans une poigne de fer pour le gouverner, ce pays irait à la dérive.

— Mais dites-moi, les droits de l'homme, la démocratie, la liberté, la solidarité... pour vous, cela a-t-il un sens ?

— Le même que pour vous. Mais vous semblez oublier que nous sommes en Orient. Vous vous fourvoyez en voulant nous imposer vos valeurs.

— Les droits de l'homme sont une valeur universelle, ici comme ailleurs.

— Vous ne connaissez rien au monde arabe.

— Je crois que tous les êtres humains ont le droit de vivre dans la liberté et la dignité, quel que soit leur pays d'origine.

— Et vous avez raison, mais vous jugez l'Irak avec vos yeux d'Occidentale, de sorte que vous ne voyez pas la réalité.

— Il y a un an, à l'occasion d'un premier voyage, j'avais fait la connaissance d'un journaliste d'une radio locale. Quand je suis revenue, il y a quelques mois, et que j'ai appelé chez lui, personne n'a répondu. Je me suis alors rendue au siège de la radio, et là-bas on m'a laissé entendre qu'il avait « disparu ». Un jour, des hommes de la Moukhabarat se sont présentés à son bureau et l'ont emmené. Personne ne l'a plus jamais revu depuis. Sa

femme a vendu tout ce qu'elle possédait pour pouvoir graisser la patte d'un fonctionnaire véreux qui lui avait promis de lui donner des nouvelles de son mari. Elle a tout liquidé, la maison, la voiture, et donné tout l'argent à un salopard qui s'est empressé de la dénoncer après avoir empoché le pot-de-vin. Elle a disparu à son tour. Ses enfants vivent désormais avec leur grand-mère.

Clara haussa les épaules. Elle n'avait rien à répondre. Chaque fois que quelqu'un lui racontait ce genre de choses, elle se taisait. Qu'aurait-elle pu répondre, sinon que sa vie à elle était agréable et qu'elle avait toujours été bien reçue dans le palais de Saddam ? Non, elle ne pouvait pas juger Saddam Hussein. Et d'ailleurs son grand-père ne l'aurait pas toléré.

— Êtes-vous au courant de ce genre de pratiques ? insista Miranda.

Le silence obstiné de Clara commençait à irriter la journaliste.

— Ce dont l'Orient a besoin, c'est d'une révolution. Une vraie révolution, pas un coup d'État qui propulse des voyous au pouvoir, et instaure des régimes moyenâgeux qui foulent au pied les droits de l'homme. Le jour où le peuple décidera d'extirper le cancer qui le ronge de l'intérieur, l'Orient deviendra une vraie puissance.

— Et qui voudrait d'une telle révolution d'après vous ? s'enquit Clara sur un ton sarcastique.

— Certainement pas le pouvoir en place. Les gouvernements corrompus veulent pouvoir continuer à réduire le peuple à l'esclavage tout en rejetant la faute sur les Occidentaux – les infidèles qu'il faut tuer sans merci. Pour pouvoir exploiter le peuple, il faut le maintenir dans l'ignorance, mais le plus grave dans tout cela, c'est que les gens comme vous ne font absolument rien. Ils gardent les bras croisés. Dès lors qu'ils ne manquent de rien, ils se fichent éperdument de ce qui se passe autour d'eux.

— Dans quel camp êtes-vous ? demanda Clara.

— Moi ? Je ne suis ni pour Bush, ni pour la guerre, je vous l'ai déjà dit, mais je ne suis pas non plus une de ces adeptes du politiquement correct qui affirment que le monde musulman est merveilleux et qu'il faut respecter les différences culturelles de chacun. Je ne respecte rien ni personne qui ne soit en accord avec la Déclaration universelle des droits de l'homme. Or, dans cette partie du monde personne ne les respecte.

— Vous vivez une contradiction.

— Vous vous trompez, je ne suis pas hypocrite, juste politiquement incorrecte.

— Vous tenez le même discours que Yves, murmura Clara.

— Yves ? Ah, le professeur Picot ! Il m'a fait l'effet d'être un type bien.

— Il l'est, mis à part ses excentricités.

Clara regarda Miranda et comprit soudain que Picot avait décidé de lever le camp non pas seulement pour échapper à la guerre toute proche, mais parce que la journaliste avait réveillé en lui la nostalgie de l'Occident. En général, les expéditions archéologiques ne duraient pas aussi longtemps. Les chercheurs faisaient des pauses, ils allaient et venaient. Mais l'équipe de Picot était à Safran depuis six mois et c'était plus, apparemment, que le Français et ses amis ne pouvaient en supporter.

— Vous êtes une femme vraiment... à part, dit Miranda.

— Moi ? Pourquoi dites-vous cela ? Je suis une archéologue convaincue qu'ici, quelque part, se trouve enfouie la *Bible d'argile*.

— Madame Gomez m'a laissé entendre que l'existence même du prophète Abraham était sujette à caution.

— Si nous retrouvons les tablettes, nous apporterons la preuve de l'existence d'Abraham. Je suis convaincue qu'il a existé et qu'il a quitté Ur pour se rendre à Canaan, que quelque chose l'a poussé à devenir monothéiste et qu'à partir de là il a semé partout où il allait le germe de la foi en Dieu. C'est la raison pour laquelle nous devons retrouver ces tablettes sur lesquelles le scribe Chamas a gravé le récit de la Création selon Abraham.

— Je trouve curieux qu'aucun ecclésiastique éminent n'ait cherché à entrer en contact avec vous quand vous étiez à Rome, au congrès d'archéologie, ne serait-ce que pour vous demander de lui montrer ces fameuses tablettes.

— Personne ne m'a contactée, mais il est vrai que je n'ai rien fait pour. L'Église ne doute pas de l'existence des prophètes. Pour elle, c'est tant mieux si nous retrouvons les tablettes, mais sinon cela n'affectera en rien le ciment de la religion.

— Et Gian Maria, le prêtre, pourquoi est-il ici ?

— Pour nous aider. C'est un très brave homme, très efficace.

— Mais en quoi un prêtre peut-il vous être utile ?

— Il y a des prêtres archéologues, vous savez. Gian Maria est expert en langues mortes. Sa contribution nous est précieuse.

— Et que fera-t-il quand Picot et les autres s'en iront ?

— Il continuera de creuser et de supporter mes humeurs.

— Vous savez, quand les bombes tombent elles ne font pas de quartiers.

Clara haussa les épaules. La guerre lui semblait une chimère, une chose qui n'arriverait jamais, et de toute façon elle ne voulait pas en entendre parler.

Un vrombissement de moteur vint briser le silence du matin. Les archéologues commençaient à arriver. L'une des Jeeps s'arrêta devant la tente et les deux femmes virent Ayed Sahadi, fou de rage, sauter à bas du véhicule.

— Vous avez recommencé votre petit jeu ! rugit-il à l'adresse de Clara. Votre grand-père a ordonné que les gardes soient fouettés. Quant à moi, je n'ose pas imaginer ce qui m'attend. Vous trouvez ça drôle ?

— Comment osez-vous me parler sur ce ton ?

Miranda observait la scène, fascinée. La colère de Sahadi n'était pas celle d'un simple contremaître. L'homme se comportait en militaire, mais il est vrai que ceux-ci étaient nombreux au pays de Saddam.

Clara et Ayed Sahadi se toisèrent comme deux chiens enragés prêts à se sauter à la gorge. Au bout d'un moment qui lui sembla une éternité, Miranda vit le contremaître qui inspirait profondément. Il avait retrouvé son calme.

— Montez en voiture. Votre grand-père demande à vous voir tout de suite.

Il sortit de la tente et alla s'installer au volant de la Jeep en attendant que Clara se décide à le suivre.

Cette dernière finit de boire tranquillement son café, puis dit à Miranda.

— Bien, nous nous verrons plus tard.

— Votre grand-père a l'habitude de faire fouetter ses gens ?

La question de Miranda la laissa coite. Pour elle, il allait de soi que son grand-père pouvait agir comme il l'entendait, et depuis toute petite elle l'avait vu faire fouetter tous ceux qui ne se pliaient pas à ses ordres.

— Ne faites pas attention à Ayed, il a la fâcheuse manie d'exagérer.

Elle sortit de la tente en maudissant le contremaître qui avait révélé les pratiques de son grand-père en présence de la journaliste. Mieux valait pour

lui que la rumeur ne se répande pas. Sinon, ce serait elle qui ordonnerait qu'il soit fouetté jusqu'à ce qu'il implore sa clémence. Miranda les regarda s'éloigner. Elle n'avait pas cru un mot de ce que lui avait dit Clara. Elle était convaincue que Ayed avait dit la vérité. Elle décida de retourner au campement pour essayer de faire la connaissance du grand-père et voir si quelqu'un avait été fouetté.

Rien que d'y penser, elle en avait froid dans le dos.

Clara descendit de la Jeep au moment même où le médecin sortait de la maison de son grand-père.

— Il faut que je vous parle.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, affolée.

— Votre grand-père décline à vue d'œil. Vous devez absolument le faire transporter au Caire. Ici... il va mourir.

— Vous ne pouvez vraiment rien faire ?

— Si, l'opérer, mais je n'ai pas l'équipement nécessaire et c'est très risqué.

— Dans ce cas, à quoi sert le bloc opératoire que mon grand-père a fait installer ?

— Á faire face aux urgences... mais votre grand-père est beaucoup trop malade. Il ne survivra pas à une opération.

— En somme, vous ne voulez pas assumer vos responsabilités ?

— Non. Ce serait une folie. Il a un cancer du foie en phase terminale, et nous sommes dans un hameau perdu en plein désert. Ça n'a pas de sens. Mais c'est vous qui voyez.

Elle entra dans la maison sans répondre. Fatima, en larmes, l'attendait devant la porte du vieil homme.

— Fillette, le maître va très mal.

— Je sais, mais je ne veux pas qu'il te voie pleurer. Il ne le supporterait pas et moi non plus.

Elle la repoussa et entra dans la chambre plongée dans l'obscurité où Samira, l'infirmière, se tenait au chevet du malade.

— Clara ? dit Alfred Tannenberg d'une voix éteinte.

— Oui, grand-père. Je suis là.

— Je devrais te faire fouetter, toi aussi.

— Je te demande pardon. Je ne voulais pas te donner d'émotions.

— Mais tu l'as fait. Si jamais il t'arrive quelque chose... ils mourront tous. Je te le promets.

— Grand-père, je t'en prie, calme-toi. Comment te sens-tu ?

— Je suis en train de mourir.

— Allons, ne dis pas de sottises ! Tu ne vas pas mourir, surtout pas maintenant, alors que nous sommes à deux doigts de retrouver la *Bible d'argile*.

— Picot veut s'en aller.

— Comment le sais-tu ?

— Je sais tout ce qui se passe ici.

— Nous avons encore le temps de retrouver les tablettes, ne t'inquiète pas. Et puis s'il s'en va, nous continuerons sans lui.

— J'ai fait appeler Ahmed.

— Il va venir ?

— Il le faut. Je veux qu'il me tienne au courant de l'opération que nous avons mise en route, lui et moi, et puis nous devons régler les détails de ton évacuation.

— Je ne partirai pas !

— Tu feras ce que je t'ordonne ! Pas question de rester ici ! Si je meurs avant, peu m'importe où l'on m'enterre, mais si je suis encore vivant, et même s'il ne me reste qu'un souffle de vie, je ne veux pas mourir sous les bombes. Soit nous irons au Caire ensemble, soit tu partiras avec Picot.

— Avec Picot ? Mais pourquoi ?

— Parce que j'en ai décidé ainsi. Et maintenant laisse-moi, il faut que je me repose. Ce soir Yassir sera là et je veux avoir toute ma tête pour le recevoir. Il me craint toujours, mais s'il me voit affaibli il cherchera à se débarrasser de moi.

Clara déposa un baiser sur le front de son grand-père et sortit de la chambre. Elle ne lui avait pas parlé de l'incident survenu avec Ayed Sahadi pour ne pas le contrarier davantage. Son grand-père avait raison. Il fallait qu'il présente bien, et elle allait l'y aider.

Elle alla trouver Salam Najeb dans l'hôpital de campagne qui jouxtait la maison.

Le médecin était en train de ranger ses instruments de chirurgie avec des gestes mécaniques.

— Il faut que mon grand-père vive.

— Il faut que nous vivions tous.

— Débrouillez-vous pour le maintenir en vie.

— Si nous étions au Caire, je pourrais essayer.

— Mais nous sommes ici et il faudra que vous fassiez votre travail. Nous vous payons très cher pour cela. Il doit vivre, c'est tout.

— Je ne suis pas Dieu.

— Non, visiblement. Mais il existe sûrement un moyen de maintenir en vie un vieillard mourant. Je ne veux pas qu'il souffre, donnez-lui quelque chose qui le tienne éveillé et lui donne l'apparence d'aller bien. Nous verrons ce que nous pourrons faire une fois au Caire, mais en attendant, il faut que mon grand-père ait l'air vigoureux et alerte.

— C'est impossible.

— Eh bien, faites l'impossible.

— Vous me demandez de lui administrer des médicaments qui risquent d'écourter sa vie.

— Faites ce que je vous ordonne.

Le ton glacial de Clara était sans réplique. Salam Najeb dévisagea un instant la femme qui se tenait devant lui, mais au lieu de voir un visage aux traits agréables et aux yeux d'un bleu limpide, il ne vit qu'un rictus grimaçant et un regard trouble. C'était le portrait craché de son grand-père. Miranda l'attendait dehors, à quelques mètres seulement de l'hôpital, en fumant une cigarette. Quand elle sortit, elle l'interpella :

— J'aimerais bien voir votre grand-père.

— Il ne reçoit personne, répondit Clara avec froideur.

— Pour quelle raison ?

— Parce qu'il est âgé et qu'il n'est pas en bonne santé, et n'attendez pas une conférence de presse, si c'est ce que vous avez en tête.

Clara entra promptement dans la maison et referma la porte au nez de Miranda. Puis elle se laissa tomber sur son lit et se mit à pleurer. Elle était à bout. Une demi-heure plus tard, Fatima entra dans sa chambre. Voyant qu'elle avait les yeux rouges, elle lui dit :

— Fillette, il faut être forte.

— Je le suis, ne t'inquiète pas.

— Yassir doit arriver ce soir. Il faut que ton grand-père ait l'air en forme, parles-en au médecin.

— C'est fait.

— Les hommes ne respectent que la force.

— Tant que je vivrai, personne ne lui manquera de respect.

— C'est bien. Mais où vas-tu ?

— Les journalistes s'en vont à midi, il faut que nous leur disions au revoir. Je dois parler à Picot et tout organiser pour la venue de Yassir.

Fatima ne dit rien. Elle avait l'impression que Clara s'était endurcie en l'espace d'une heure. Elle avait dans le regard la même lueur implacable que son aïeul. Quelqu'un ou quelque chose avait fait ressurgir en elle le côté sombre des Tannenberg. Dehors, Clara trouva Yves Picot en grande conversation avec les journalistes. Elle remarqua que Miranda et lui n'arrêtaient pas d'échanger des œillades.

« Il est évident qu'ils se plaisent, songea-t-elle. Ils sont attirés l'un par l'autre et ne cherchent pas à s'en cacher. C'est pour cela qu'il a hâte de lever le camp. Il en a assez d'être ici. Et dès qu'elle sera partie il n'aura de cesse de partir la rejoindre. »

Fabian et Marta prenaient part à la discussion, de même que Gian Maria et Lion Doyle.

— Salut. Mais dites-moi, comment se fait-il que vous ne soyez pas au boulot ? s'enquit Clara sur un ton qui se voulait dégagé.

Marta Gomez l'observa à la dérobée et constata qu'elle avait les yeux rouges, comme si elle avait pleuré.

— Nous sommes en train de dire au revoir à nos amis, expliqua Fabian.

— J'espère que vous avez trouvé nos recherches intéressantes, dit Clara en s'adressant à tout le monde.

Les journalistes acquiescèrent, puis l'ayant remerciée pour son hospitalité, se mirent à bavarder entre eux. Mais Clara se savait observée par Miranda et Marta. Elle avait eu beau se mettre des gouttes dans les yeux pour en atténuer la rougeur, la journaliste et l'archéologue n'étaient pas dupes.

Enfin, après ce qui lui sembla être une éternité, les journalistes montèrent à bord des hélicoptères.

À sa grande irritation, elle remarqua que Fabian avait l'air triste de les voir partir.

Miranda s'approcha de Clara. Les deux femmes échangèrent un regard glacial qui n'échappa pas à Marta Gomez. On aurait dit qu'elles se livraient à un duel muet.

— J'ai été ravie de faire votre connaissance, dit Miranda. J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir. J'imagine que vous allez retourner à Bagdad un de ces jours. J'ai l'intention de demeurer là-bas jusqu'à la fin de la guerre. Si j'arrive à rester en vie, naturellement.

— Vous allez rester à Bagdad ?

— Oui, comme la plupart de mes confrères.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'il faut que quelqu'un se charge de couvrir les événements. Parce que la seule façon d'éviter les atrocités, c'est de les dénoncer. Si nous partions, ce serait bien pire.

— Pire pour qui ?

— Pour tout le monde. Sortez de votre tour d'ivoire, prenez le temps de regarder autour de vous et vous comprendrez ce que je veux dire.

— Faites-moi grâce de vos sermons ! Je commence à en avoir assez de votre condescendance.

— Je suis désolée si je vous ai blessée. Ce n'était pas mon intention.

— Bon voyage.

— Vous verrai-je à Bagdad ?

— Sait-on jamais...

Picot s'approcha de Miranda et l'attira à lui en riant. L'hélicoptère était sur le point de décoller.

— Pourquoi ne restes-tu pas avec nous jusqu'à ce que nous levions le camp ? lui dit-il.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, mais je crains que mes chefs ne fassent la tête.

Ils s'embrassèrent sur les deux joues, puis il l'aida à monter à bord de l'hélico. Lorsque l'appareil décolla, il agita la main en guise d'adieu.

— Le courant a l'air de bien passer entre vous et Miranda, lui dit Clara d'un ton de reproche.

— En effet, c'est une femme vraiment extraordinaire. Je suis enchanté d'avoir pu faire sa connaissance, et j'espère avoir l'occasion de la revoir.

— Elle va rester à Bagdad.

— Oui, je suis au courant. C'est une tête brûlée, comme vous du reste. Quand vous vous êtes fourré une idée en tête, il faut que vous alliez jusqu'au bout, quitte à y laisser votre peau.

— Vous vous trompez, nous n'avons rien en commun ! répliqua Clara dont l'irritation était à son comble.

— Non, c'est vrai, à part l'obstination. Mais c'est un point commun à toutes les femmes.

— Cesse de généraliser, tu veux ? s'écria Marta en riant.

— Bon, assez perdu de temps en bavardages dit Fabian. Il faut se remettre au boulot.

— Fabian a raison. Au fait, tu as réussi à appeler Bagdad ? s'enquit Marta.

— Oui, Ahmed devrait arriver cet après-midi. Nous allons attendre de voir ce qu'il a à nous dire et nous aviserons. Mais au cas où nous devrions plier bagages, je vais demander à Lion Doyle de faire des photos de tout ce que nous avons déjà exhumé. Il faut qu'il nous reste au moins une trace de nos travaux, des fois que l'Oncle Sam déciderait de venir larguer ses bombes dans les environs. Je veux non seulement des photos mais une vidéo, en espérant qu'il saura la faire.

— Comme toujours, Yves pense à tout, fit remarquer Fabian.

— Ce n'est pas le problème. Simplement, le moment de plier bagages approche et il faut que nous soyons prêts à lever le camp à tout moment.

— De toute façon, Lion a l'air d'un type qui touche sa bille. En tout cas, son reportage pour la *Revue d'archéologie scientifique* était vraiment réussi.

— Et toi, Marta, tu étais très photogénique, rétorqua Picot.

— Peut-on savoir quelles sont vos intentions ? demanda Clara. Vous restez ou vous partez ?

— Le gros du travail est fait, il ne nous reste plus qu'à retrouver la *Bible d'argile*, mais pour le reste, nous avons mis le temple au jour, ainsi que deux cents tablettes en bon état de conservation, ainsi que des fragments de poteries, des statues... L'expédition est un succès. Nous ne regrettons pas d'être venus. Marta, Fabian, vous avez quelque chose à ajouter ?

— Non, si ce n'est que ce fut une expérience vraiment très spéciale. Je crois bien que si les journalistes n'étaient pas venus pour nous rappeler à la réalité, nous nous serions transformés en robots. Ça ne me dérange pas plus que ça de continuer, mais je ne serais pas fâchée de rentrer. Et toi, Marta ?

— Moi, mis à part le fait que je rêve de pouvoir prendre un bon bain, ça m'ennuierait de devoir partir sans avoir trouvé la *Bible d'argile*.

Clara lança à Marta un regard plein de reconnaissance. Elle avait appris à apprécier l'austère professeure qui savait en imposer à son entourage, y compris à Picot lui-même.

— Nous cherchions une légende et nous avons découvert une réalité. N'est-ce pas suffisant ? s'enquit Fabian.

— Nous cherchions la *Bible d'argile* et nous avons trouvé un temple. Ce n'est pas mal, mais... personnellement je suis d'avis que nous mettions les bouchées doubles, insista Marta.

— Fondamentalement, ça ne changera rien, dit Picot. Les Américains s'apprêtent à larguer des bombes, vous l'avez entendu aussi bien que moi. Je n'ai pas envie que nous risquions nos vies. Nous avons amené avec nous des étudiants qui ont encore de grandes choses à faire. Nous ne pouvons pas exiger d'eux qu'ils risquent leur peau sous prétexte de retrouver des tablettes.

— Yves, je sais que tu as raison, mais j'ai tout de même envie de rester, réitéra Marta.

— Ce serait une énorme bêtise. Tu sais très bien que si la guerre éclate, la mission archéologique partira à vau-l'eau. Les hommes seront mobilisés et ce sera sauve-qui-peut.

— Je sais, Fabian, je sais. Je tenais juste à exprimer ce que je ressens intimement. Si nous rentrons, ce sera tous ensemble. Je ne suis pas suicidaire.

— Quoi qu'il en soit, il me semble que vous avez raison, Clara. Nous devrions faire un récapitulatif de ce qui a été fait et de ce qui reste à faire. Si vous êtes d'accord, nous pourrions nous réunir après avoir rencontré votre époux, s'il arrive ce soir, comme prévu. Qu'en dites-vous ?

Clara acquiesça. Elle n'avait pas le choix.

OceanofPDF.com

28

Robert Brown sortit du bureau de George Wagner, son mentor. Le président de la fondation Monde Antique était satisfait. L'entretien s'était bien passé. Il ne restait plus qu'à voir si Paul Dukais était capable de mener à bien sa mission et surtout si ce fou de Tannenberg ne se mettait pas en tête de faire capoter l'opération.

Car il ne fallait pas se leurrer. Sans Tannenberg, l'opération était impossible. La balle était dans le camp du vieil homme malade qui faisait régner la terreur dans son entourage.

Il appela Paul Dukais sur son portable et lui dit de se présenter à son bureau dans l'heure. L'opération Adam était sur le point de débuter. C'était lui qui l'avait surnommée ainsi : une allusion au premier homme créé par Dieu avec de la terre de Mésopotamie.

De son côté, George Wagner était lui aussi au téléphone avec un homme qui se trouvait à des milliers de kilomètres de là. Enrique Gomez attendait impatiemment l'appel de son ami.

— Nous serons donc le 20..., dit Enrique Gomez.

— Oui, le 20 mars, je viens d'en avoir confirmation.

— Dukais a tout préparé ?

— D'après Robert, il est prêt. Et toi ?

— Moi aussi. Dès que l'envoi sera arrivé j'irai le chercher comme d'habitude.

— Cette fois, il arrivera par avion militaire.

— Je sais. Le contact que tu m'as donné à la base est prévenu, et il a déjà touché une partie de ses honoraires. Il sait ce qu'il risque si jamais il tentait de se défiler ou de nous dénoncer.

— Tu lui as parlé ?

— Non. J'ai fait appel à un homme qui m'a toujours servi loyalement depuis que je suis ici. Je t'en ai déjà parlé, du reste, il s'appelle Francisco...

— Tu ne dois faire confiance à personne.

— Crois-moi, j'ai mis le prix pour acheter sa loyauté.

— Tu es entré en contact avec les acheteurs ?

— Oui, mais je veux d'abord voir la marchandise. Avez-vous déjà fait des lots ?

— Robert Brown dispose d'un expert en la matière, Ralph Barry, un ex-professeur d'Harvard, très compétent dans ce domaine. Il sera au Koweït quand la marchandise arrivera. Ahmed Husseini a déjà dressé un inventaire provisoire.

— Excellente idée. George, je pense que nous devrions sérieusement songer à nous ranger des voitures. Nous sommes trop vieux.

— Trop vieux ? Tu plaisantes. Personnellement, je n'ai aucune envie de mourir à petit feu, enveloppé dans un plaid, à contempler le monde du haut de ma fenêtre. Pas d'affolement, Enrique, tout ira bien. Tu vas pouvoir couler des jours heureux à Séville. J'adore cette ville. Et je suis admiratif de la façon dont tu as réussi à t'intégrer là-bas.

— Sans Rocio je n'y serais jamais arrivé.

— Tu as raison, ta femme est une perle rare.

— Tu aurais dû te marier...

— Non, je ne l'aurais jamais supporté. C'est la seule chose que je n'aurais pas pu feindre.

— Bah, c'est comme tout. On finit par s'habituer.

— Je ne pourrais jamais m'habituer à sentir le corps d'une femme à mes côtés.

Les deux hommes restèrent quelques instants à méditer en silence.

— Autrement dit, la guerre va débuter le 20 ?

— Oui, le 20. Je vais appeler Franck.

Frank Dos Santos et sa fille Alma chevauchaient gaiement côte à côte.

— Tu as bien fait de m'obliger à monter avec toi. Il y avait une éternité que je n'avais pas enfourché un cheval, dit Frank.

— Tu deviens flemmard, papa.

— Non, Alma, je suis débordé.

La sonnerie impertinente du téléphone vint interrompre leur conversation. Alma fronça les sourcils, contrariée de ne pas pouvoir

savourer tranquillement la compagnie de son père.

— George, bonjour ! Où suis-je ? Á cheval avec Alma. Mais je suis un vieux machin, j'ai mal partout.

Frank Dos Santos se tut pour laisser parler son ami qui lui annonça que la guerre allait débuter le 20 mars.

— Très bien, je serai prêt. Mes clients ont hâte de voir la marchandise. Crois-tu Ahmed capable de se faire la belle avec l'inventaire que je t'ai envoyé ? Si c'est le cas, nous serons quittes. Bon, je t'appelle. Mes hommes sont en train de se préparer au jour J.

Il rangea son téléphone en soupirant. Il se savait observé par sa fille. Celle-ci lui demanda à brûle-pourpoint :

— De quelle sorte de marché s'agit-il, cette fois ?

— Toujours le même.

— Un jour, j'aimerais bien que tu me m'expliques exactement ce que tu fais.

— Parce que dépenser l'argent que je gagne ne te suffit pas ?

— Papa, je te rappelle que je suis ta fille unique.

— Et ma préférée, répondit en riant Dos Santos. Allons, viens, il est temps de rentrer.

Robert Brown et Ralph Barry attendait Paul Dukais. Le président de Planet Security était en retard, comme toujours.

— Allons, Robert, du calme, il ne devrait pas tarder à arriver.

— Ce type est systématiquement en retard. Il s'imagine qu'il peut disposer à sa guise du temps des autres. J'en ai assez !

— Il n'empêche qu'il est le meilleur dans sa partie. Nous n'avons pas vraiment le choix.

— Personne n'est irremplaçable, Ralph. Pas plus Paul qu'un autre.

Quand Paul Dukais arriva enfin, le sourire aux lèvres, Robert Brown lui demanda, plein de dépit :

— On peut savoir ce qu'il y a de si drôle ?

— Je viens de recevoir un coup de fil de ma femme qui m'annonce qu'elle a la migraine et qu'elle ne pourra pas aller à l'opéra ce soir. Elle est pas belle la vie !

Robert Brown ne put réprimer un sourire. Il connaissait suffisamment Dukais pour savoir que, sous son apparente vulgarité, l'homme cachait une remarquable intelligence. C'était un esprit méticuleux et beaucoup plus

cultivé que ne le laissaient supposer ses manières, mais surtout, c'était un type qui n'avait pas froid aux yeux.

— Les gars du Pentagone ont fixé la date de l'invasion de l'Irak. Ce sera le 20 mars, l'informa Robert Brown.

— Tu as dit « invasion » ? Ils ne vont pas se contenter de larguer des bombes.

— C'est bien d'une invasion qu'il s'agit. Nous allons entrer en Irak et occuper le terrain.

— C'est excellent pour nos affaires ! Plus vite nos petits gars débarqueront là-bas, plus vite nous commencerons à empocher le pognon.

— Ralph part au Koweït. Tu parleras au colonel Fernandez. Il faut qu'il organise un comité de réception.

— Ex-colonel, rectifia Dukais, et puis Mike est déjà dans la place. Je vais l'appeler, ne crains rien. Mais avant, nous devons prévenir Yassir qui doit se rendre aujourd'hui même à Safran avec Ahmed. Le vieux les a convoqués, apparemment. Il ne veut pas lever le pied.

— Très bien, tu te mettras en relation avec lui. Et puis il va falloir également tenir Alfred informé.

— Yassir peut s'en charger, suggéra Dukais.

— Aucun de nous ne peut l'appeler. Tu es bien placé pour savoir que toutes les communications avec l'Irak sont sur écoute.

— Je vais passer par le canal habituel, le neveu de Yassir, qui vit à Paris. C'est un homme d'Alfred. Il lui doit tout.

— Et rien à son oncle ? demanda Ralph.

— Yassir est son oncle, certes, mais le neveu ne jure que par Tannenberg. Et tu peux être sûr que quoi qu'il arrive, il se rangera de son côté.

— Plus que quinze jours, murmura Ralph Barry.

— Oui, mais tout est prêt. J'ai confiance en Mike Fernandez, et s'il dit que l'opération est en bonne voie, c'est qu'elle l'est, affirma Dukais.

— Moi, je fais confiance à Alfred. Il connaît toutes les ficelles du métier. Le seul problème, c'est sa petite-fille. Il s'est mis en tête de lui laisser un héritage qui ne lui appartient pas.

— Nous avons des hommes sur le site archéologique. La fille ne devrait pas poser de problèmes.

— Tu ne connais pas Alfred, dit Robert Brown. Si nous touchons un seul de ses cheveux, il fera capoter l'opération.

— Tu as pourtant dit toi-même qu'il allait falloir agir coûte que coûte...

— Oui, mais seulement en cas d'absolue nécessité. Il est hors de question que nous fassions tout échouer. J'espère avoir été assez clair ?

— C'est aux hommes qui sont sur le terrain d'en décider. Espérons qu'ils vont pouvoir neutraliser Alfred et la fille.

— Qu'ils fassent ce qu'ils ont à faire, mais s'ils font chou blanc, ils le paieront de leur vie. Bien, tu penses pouvoir parler avec les contacts que nous avons au Pentagone ou tu veux un coup de main ?

— Ne t'occupe de rien, je me charge de tout. Et toi, Ralph, il faudrait que tu partes le plus vite possible.

— Je m'envole demain.

— Parfait. Nous allons enfin lancer l'offensive le 20. Il était temps de donner une bonne leçon à cet enfoiré de Saddam Hussein.

— Surveille ton langage ! le tança Robert Brown.

— Allons, Robert, cesse de faire ta chochotte. Nous sommes entre nous. Personne ne peut nous entendre.

— Moi, je t'entends, et c'est bien suffisant.

— Vous n'avez pas fini de vous engueuler ? trancha Ralph.

— On ne s'engueule pas, on travaille. Bon, si vous n'avez plus besoin de moi, je file. J'ai du boulot qui m'attend.

Paul Dukais quitta le bureau de Brown sans même dire au revoir. Le président de Monde Antique le fatiguait avec ses bonnes manières. Car, tout bien considéré, c'était un voyou comme lui, et comme tout le reste de la bande. Les méthodes employées par les hommes d'affaires s'apparentaient bien souvent à celles du crime organisé.

Et Brown ne valait pas mieux que lui, même s'il avait fréquenté les meilleures universités américaines.

***

Ahmed Husseini et Yassir avaient pris place à bord de l'hélicoptère et enfilé leur casque pour se protéger du bruit, quand un soldat arriva en courant et fit signe à l'appareil de ne pas décoller.

Les deux hommes observèrent, intrigués, le militaire au teint empourpré qui s'approcha pour remettre une enveloppe fermée à Yassir.

— De la part du bureau. C'est urgent.

Yassir s'empara du pli et, sans même remercier le soldat, décacheta l'enveloppe et en sortit un feuillet manuscrit.

Monsieur, je viens de recevoir un courriel du neveu de votre épouse qui vit à Rome. Ce dernier me signale qu'il est urgent que vous sachiez que des amis à vous viendront vous voir le 20 mars ; il ne souhaite pas que vous le disiez à votre épouse ou au reste de votre famille car il veut leur faire la surprise. En revanche, il pense que vous devriez en informer vos amis. Il a insisté pour que je vous en informe sur-le-champ.

Yassir remit le papier dans l'enveloppe et la rangea dans sa poche, puis il fit signe au pilote de décoller.

Dukais lui confirmait la date prévue du début des hostilités. Il fallait qu'il le dise à Ahmed, et à Alfred, naturellement. En réalité, le message était destiné au vieux, et non pas à lui. Les hommes ne prenaient leurs ordres que de Tannenberg. Car, bien que mourant, ce dernier les terrorisait. Et ils avaient de bonnes raisons de le craindre comme la peste. La nuit tombait quand l'hélicoptère se posa à une centaine de mètres de Safran. Dans les maisons les lumières étaient allumées et une brise fraîche s'était levée.

Ayed Sahadi et Haydar Annassir étaient venus les chercher en Jeep pour les ramener au campement.

— Eh bien, Haydar, tu en fais une tête, que se passe-t-il ?

— La vie dans ce trou paumé est insupportable. Cela fait des mois que nous sommes coincés ici.

— Oui, mais il faut bien que quelqu'un se charge de contrôler la mission archéologique, et c'est toi que monsieur Tannenberg a choisi, répondit Ahmed.

— Ta femme est avec lui. Ils t'attendent. Ainsi que Picot et son état-major. Ils sont anxieux depuis que les journalistes que tu nous as envoyés leur ont dit que la guerre était inévitable et imminente, expliqua Haydar Annassir.

— Oui, et je crois qu'ils ont raison. Il y a des manifestations dans toute l'Europe et même aux États-Unis, mais George Bush a mis la machine en route et ne semble pas prêt à renoncer.

— Ce qui veut dire qu'ils vont nous attaquer, dit Ayed Sahadi qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

— C’est probable, répondit Ahmed, laconiquement. Mais jusqu’à nouvel ordre, tu devras rester ici. Le Colonel est d’accord pour que nous continuions à disposer de toi.

Ayed Sahadi les informa que Yassir logerait dans la maison du maire, et que Ahmed partagerait celle de son épouse et de Tannenberg. Les retrouvailles entre Clara et Ahmed furent crispées. Ils ne savaient comment se comporter l’un avec l’autre.

— Tu vas devoir partager ma chambre. Nous avons installé un lit de camp. Je suis désolée, mais si tu ne dormais pas ici, les gens se mettraient à jaser sur notre compte.

— Tu as raison. J’espère seulement ne pas trop te déranger. La chambre n’est pas bien grande.

— Il faudra faire avec. Combien de temps comptes-tu rester ?

— Je l’ignore. Une fois que j’aurai parlé avec ton grand-père, je devrai m’en aller. J’ai des affaires urgentes qui m’attendent. Je suis juste venu pour prendre ses ordres.

— Naturellement, c’est pour cela qu’il te paie.

Clara regretta aussitôt sa remarque acerbe, mais trop tard. Ce qui était dit était dit. De toute façon, mieux valait qu’il sache qu’elle n’était pas dupe.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que tu travailles pour mon grand-père, que tu l’aides à réaliser ses affaires et qu’il te paie pour cela. N’est-ce pas ?

— En effet.

— Eh bien c’est tout ce que je voulais dire.

— Mais tu l’as dit sur un ton...

— Il se trouve que je ne suis pas d’humeur à prendre des gants.

— Jusqu’ici nous avons réussi à éviter le conflit, Clara. Je n’ai pas envie que les choses se gâtent entre nous.

— Dans ce cas, restons-en là. Mon grand-père veut te voir dès que possible.

— Juste le temps de me rafraîchir un peu et j’y vais.

— Il faut que tu attendes Yassir, il veut vous voir ensemble. Quand vous serez prêts, dites-le à Fatima.

Clara se dirigea vers la chambre de son grand-père à qui le médecin venait de faire une piqûre. Dix minutes plus tôt, il lui avait fait une transfusion sanguine qui semblait avoir redonné un peu de couleur à ses

joues creusées par la maladie. Dès qu'il la vit, Salam Najeb fit signe à Clara de s'approcher.

— J'espère que la transfusion et la piqûre vont redonner suffisamment de tonus à monsieur Tannenberg pour qu'il puisse faire face à la tâche qui l'attend. Mais comme je vous l'ai dit, nous allons devoir le transfuser chaque jour. C'est la seule manière de... de le maintenir en forme.

— Merci, murmura Clara.

— Je me sens beaucoup mieux, déclara Alfred Tannenberg.

— Mais cela ne va pas durer, l'informa le docteur Najeb.

— Je sais que vous ne pourrez pas me garder en vie indéfiniment, mais maintenez-moi dans cet état jusqu'à nouvel ordre.

Le ton du vieil homme était sans réplique.

— Je vous promets de faire l'impossible, monsieur.

— Ma petite-fille saura se montrer généreuse, si vous y parvenez.

— Naturellement, grand-père.

Clara s'approcha de Tannenberg et l'embrassa sur le front.

Il sentait bon la savonnette. Salam Najeb avait accompli son devoir : faire tout ce qui était en son pouvoir pour redonner à Alfred l'aspect d'un homme qui peut continuer à assumer son rôle de leader.

Avec l'argent qu'il allait recevoir, il serait à l'abri du besoin pendant un bon bout de temps.

— Bien, docteur, pensez-vous que mon grand-père puisse se lever pour recevoir ses visiteurs au salon ? s'enquit Clara.

— Oui, mais à condition de ne pas trop prolonger...

Des coups secs frappés à la porte vinrent interrompre le médecin. Fatima entra.

— Monsieur, messieurs Yassir et Ahmed sont arrivés. Ils vous attendent dans le salon, dit la vieille femme.

— Grand-père, lève-toi et donne-moi le bras.

— Non, je n'ai pas besoin d'aide. Ces vautours pensent que je suis au plus mal, et même si c'est vrai, je ne veux pas qu'ils le sachent.

Clara ouvrit la porte et ils sortirent ensemble de la chambre. Yassir et Ahmed se levèrent à leur entrée.

— Monsieur..., bredouilla Ahmed en guise de salut.

— Alfred..., dit Yassir.

Alfred Tannenberg les toisa longuement. Il savait que les deux hommes s'attendaient à le voir très affaibli. Il les dévisagea d'un œil malicieux puis éclata de rire.

— Eh bien, que pensiez-vous ? Que vous veniez à mes funérailles ? Détrompez-vous. L'air de Safran me convient parfaitement, et la présence de Clara me donne des forces. Et croyez bien que j'ai envie de vivre.

Ni l'un ni l'autre ne répondit. Ils esquissèrent un sourire en attendant que Tannenberg s'assoie, mais ce dernier se mit à faire le tour de la pièce en les observant à la dérobée pour voir comment ils réagissaient.

— Grand-père, veux-tu quelque chose ?

— Non, rien, ma fille, juste de l'eau. Mais nos invités ont peut-être faim. Que Fatima leur apporte à manger, nous avons une longue discussion devant nous.

Les trois hommes restèrent seuls. Alfred Tannenberg les dominait de sa seule présence.

Il savait qu'ils s'attendaient à le trouver mourant et riait intérieurement de voir qu'ils n'arrivaient pas à dissimuler leur stupéfaction. Yassir remit la lettre de son neveu à Alfred qui en prit connaissance, puis la rangea dans sa poche de veste.

— Ainsi donc, les hostilités vont débuter le 20 mars. C'est aussi bien ainsi. Mes hommes sont prêts à passer à l'action. Tu as fait ce que je t'ai demandé ? demanda-t-il à Ahmed.

— Oui. Ça n'a pas été de tout repos du reste. Étrangement, tout le patrimoine exposé dans les musées n'est pas répertorié. Il a fallu que je débourse plus que ce qui avait été prévu pour que certaines personnes de confiance acceptent de m'informer sur les pièces les plus importantes de chaque collection. J'ai remis la liste à Yassir.

— Je sais. Enrique et Frank sont entrés en contact avec leurs clients et il y a un paquet d'acheteurs qui ne demandent qu'à s'emparer des trésors de ce pays. George aussi a avisé ses clients, par l'intermédiaire de Robert Brown. Qu'en est-il du béret vert de Dukais ?

Yassir s'éclaircit la gorge avant de répondre. Il savait que cette question s'adressait à lui.

— Mike Fernandez est prêt. Ses hommes se sont déployés aux endroits que vous leur avez indiqués. Il ne devrait pas y avoir de problème pour le transport de la marchandise. Il ne nous reste plus qu'à attendre le jour J.

— Il s'agit de la plus grosse opération de vente d'objets d'art jamais réalisée, déclara Tannenberg. En réalité, nous allons faire une fleur à l'humanité en sauvant le patrimoine artistique de l'Irak. Si nous ne le sortons pas d'ici, il sera détruit par les bombes. Et d'ailleurs, quand la guerre va éclater, vous pouvez être sûrs que la racaille va tenter de faire main basse sur tous les objets de valeur sans faire le distinguo entre les tablettes ou les cylindres sumériens.

Ni Yassir ni Ahmed ne relevèrent. Étant eux-mêmes des voleurs, ils n'avaient pas envie d'en ajouter.

— Combien de pièces pensez-vous que nous puissions sortir au total ? demanda Tannenberg à Ahmed.

— Si tout va comme prévu, plus de dix mille. J'ai dressé un inventaire précis de ce que les hommes devaient prendre dans chaque musée. Nous leur avons fourni des plans détaillés avec les numéros des salles où sont entreposées les pièces les plus précieuses. J'espère qu'il n'y aura pas trop de casse...

— Au diable la sensiblerie ! s'esclaffa Tannenberg. Nous nous apprêtons à piller les musées de ce pays. Quand nos hommes en auront fini, il ne restera plus une œuvre d'art digne de ce nom dans tout le pays. Il y aura forcément de la casse. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

Ahmed serra les dents, humilié. Le rire d'Alfred Tannenberg lui avait fait l'effet d'une paire de gifles.

— Dès que les bombardements auront commencé, nos équipes s'introduiront dans les musées. Il faut que nos hommes s'emparent des pièces les plus précieuses et ressortent aussitôt. Se rendre ensuite au Koweït ne devrait pas poser de problème. Espérons seulement que le béret vert sera à la hauteur de sa mission, insista Tannenberg.

— Et vous, qu'allez-vous faire ? Jusqu'à quand comptez-vous rester ici ?

La question de Yassir prit Tannenberg de court, même s'il s'y attendait. Il savait qu'il était impatient.

— Cela ne te regarde pas. Mais n'aie crainte, Yassir, je n'ai pas l'intention de mourir sous les bombes de nos amis. Quand les pilonnages commenceront je serai en lieu sûr. Il est trop tôt pour mourir.

— Et Clara ? s'enquit Ahmed.

— Clara s'en ira, elle aussi. Je n'ai pas encore décidé si elle devra suivre l'équipe de Picot ou aller au Caire.

— Il ne nous reste guère de temps, juste un peu plus de quinze jours, si les Américains lancent l'offensive le 20 mars.

— Je t'aviserai, si je l'estime nécessaire, de la date du départ de Clara. En attendant, il nous reste encore quelques jours pour essayer de retrouver la *Bible d'argile*.

— Mais c'est de la folie ! protesta Ahmed.

— Comment oses-tu ? Et d'ailleurs personne ne t'a demandé ton avis ! Tu devrais t'estimer heureux de pouvoir sauver ta peau et de toucher le pactole par-dessus le marché.

Tannenberg se servit un verre d'eau qu'il but posément. Ahmed et Yassir n'avaient pas touché à la nourriture que leur avait apportée Fatima. Les deux hommes étaient tendus et incapables de détourner leur attention du vieillard.

— Bien, nous allons passer une dernière fois en revue le plan des opérations. Je vais convoquer Haydar Annassir pour que nous finalisions les détails financiers. Nous allons gagner beaucoup d'argent, mais nous avons tout de même dû en investir pas mal. Mes hommes savent qu'une avance a été déposée pour eux sur un compte bancaire auquel leurs proches auront accès au cas où il leur arriverait quelque chose.

À l'exception de Haydar Annassir et plus tard d'Ayed Sahadi, Tannenberg avait donné ordre à Fatima de ne laisser entrer personne. Pas même Clara ou le médecin, sauf s'il le faisait appeler. Clara dîna en compagnie de Picot et du reste de l'équipe. Elle était irritée à l'idée de devoir partager la même chambre qu'Ahmed, ne fût-ce que pour une nuit. Elle avait l'impression d'avoir affaire à un étranger.

— Quand verrons-nous votre époux ? demanda Fabian.

— Demain, je suppose. Ce soir, il est avec mon grand-père, et la réunion devrait se finir tard.

— Vous avez l'intention de rester en Irak quand la guerre éclatera ? s'enquit Marta.

— Personne ne sait quand la guerre va éclater. Les journalistes qui sont venus ici n'ont rien fait de plus que dire qu'ils croyaient la guerre inévitable, mais personne ne sait ce qui va réellement se passer, répondit Clara.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, rétorqua Marta sur le ton de la provocation.

— Je n'ai pas d'autre réponse à vous donner. De toute façon, j'ai l'intention de rester ici jusqu'à ce que... enfin, disons jusqu'à ce que ce ne soit plus possible. Si la guerre éclate, nous verrons bien.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous ?

L'invitation de Picot la déconcerta. Mais il avait dit cela sur un ton espiègle qui laissait entendre qu'il n'avait cure de ce qui pouvait lui advenir.

— Merci. Je vais réfléchir à votre proposition, dit-elle, avant d'ajouter sur un ton qu'elle voulait ironique : vous comptez m'offrir l'asile politique ?

— Bah, disons que s'il n'y a pas d'autre solution, nous nous arrangerons pour que vous l'obteniez. Fabian, crois-tu que nous pourrions faire passer Clara en contrebande quand nous rentrerons ?

— Arrêtez, ce n'est pas drôle, se fâcha Marta. Clara risque de se retrouver dans le pétrin et il faut que nous l'aidions.

Ils se turent quelques instants et Lion Doyle en profita pour faire une requête.

— Vous savez sans doute qu'Yves veut que je fasse un reportage sur tout ce que vous avez trouvé ici, dit-il à Clara. Demain, je vais commencer à prendre des photos. Pensez-vous que votre grand-père accepterait de poser pour moi ? Cela ne prendra que quelques minutes. Et il me semble qu'une personne qui a investi autant d'argent et d'énergie dans ce chantier... mérite d'être reconnue.

— Mon grand-père est avant tout un homme d'affaires. Et bien qu'il ait financé en partie l'expédition, je doute qu'il veuille avoir sa photo dans le journal. Mais je lui poserai la question.

— Merci infiniment. La modestie de votre grand-père l'honore, mais je trouve que ce serait la moindre des choses de le faire poser à vos côtés.

— Je vous ai dit que j'allais lui en parler. À présent le sujet est clos.

— Moi, j'aimerais bien rester.

La voix douce de Gian Maria les rappela tous à la réalité. Clara lui adressa un regard plein de tendresse. Elle avait pris en affection le jeune prêtre qui la suivait partout comme un chien fidèle. Gian Maria était dans tous ses états quand elle faisait une escapade ou qu'il la perdait de vue. Elle ne comprenait pas pourquoi il lui manifestait une telle dévotion.

— Jusqu'à ce que nous ayons parlé avec Ahmed, je pense qu'il est plus sage de ne pas prendre de décisions, dit Yves Picot.

— Entendu, mais si Clara reste ici, je reste aussi, répondit Gian Maria.

— Mais enfin, réfléchissez ! Vous ne vous imaginez tout de même pas que vous allez pouvoir continuer à travailler si la guerre éclate ! Tous les ouvriers vont être mobilisés. Il n'y aura personne pour vous aider et, de toute façon, ils ne vont pas continuer à creuser sous les bombes.

Picot était hors de lui. Lui aussi s'était pris d'affection pour Gian Maria et il se sentait responsable de son sort.

— Vous avez raison, mais ma décision est prise, insista l'homme d'église.

— Gian Maria, vous avez tort de vous obstiner, le semonça Marta.

— Quand la guerre sera finie, nous pourrons peut-être revenir, dit Fabian pour essayer de le faire changer d'avis.

Clara se tut. Elle ne savait que dire. Le jeune prêtre faisait preuve d'une force de caractère dont elle ne l'aurait jamais cru capable.

La discussion se poursuivit, car les autres membres de l'équipe tentèrent à leur tour de convaincre Gian Maria de rentrer avec eux, mais en pure perte.

Gian Maria alla s'asseoir devant la porte de la cahute qu'il partageait avec Anté Plaskic et Lion Doyle.

Il n'arrivait pas à trouver le sommeil, et il aimait bien rester là à méditer en paix quand tous les autres étaient allés dormir.

Il alluma une cigarette et leva les yeux vers le ciel rempli d'étoiles. Il fallait qu'il mette de l'ordre dans son âme. Depuis qu'il était ici, il lui arrivait de se demander qui il était, qui il avait été et qu'il il allait devenir.

Sa foi en Dieu demeurait inébranlable. C'était la seule chose qui n'avait pas changé. De même qu'il ne doutait pas de sa vocation sacerdotale, mais malgré cela, l'idée de devoir s'en retourner au monastère où il avait toujours vécu depuis son ordination lui semblait au-dessus de ses forces. Avant de quitter Rome, il avait mené une vie sans heurts. C'est pourquoi, quand son supérieur l'avait désigné comme prêtre confesseur à la basilique Saint-Pierre, il avait eu un choc. Il ne se sentait pas prêt à endosser la responsabilité de confesser des fidèles venus des quatre coins de la planète. Mais son supérieur avait finalement réussi à le convaincre que sa place était là-bas. « Le Vatican, lui avait-il dit, a besoin de jeunes prêtres qui soient en contact avec la réalité du monde, et pour cela il n'y a rien de tel que les confessionnaux de Saint-Pierre. » De sorte que, lorsqu'il n'était pas en train

d'étudier ou d'enseigner, il recueillait les confidences des âmes tourmentées qui venaient chercher le réconfort au Vatican, persuadées que là-bas elles étaient plus proches du pardon divin.

Lorsqu'il rentrerait, il savait qu'il ne serait plus le même. La vie au grand air allait lui manquer, de même que l'esprit de camaraderie qui régnait au sein de leur drôle d'équipe. Chaque jour, il se levait avant tout le monde, faisait ses prières, puis disait la messe. C'était une messe confidentielle, entre lui et Dieu, les autres n'ayant jamais manifesté l'envie d'y participer.

Il éprouvait ici une sensation de liberté qui allait lui manquer quand il serait de retour à Rome.

Il songea à Clara. À force de chercher à la protéger, il l'avait prise en affection. Elle était devenue comme une sœur pour lui. Une sœur capricieuse et farouche.

Peut-être le moment était-il venu de lui avouer qu'il était venu ici pour lui sauver la vie, ou tout au moins éviter que quelqu'un ne lève la main sur elle. Mais non, c'était impossible. Il ne pouvait pas rompre le secret de la confession. C'eût été trahir Dieu. Clara s'approcha lentement de la maison de Gian Maria, et vint s'asseoir à ses côtés. Elle alluma elle aussi une cigarette et laissa son regard errer dans le vague.

— Il ne faut pas que vous restiez, le professeur Picot a raison.

— Je le sais, mais je ne serai pas tranquille de vous savoir seule ici.

— Il se peut que mon grand-père m'envoie au Caire.

— Au Caire ?

— Oui, je vous ai dit qu'une partie de ma famille était originaire du Caire. Nous avons une maison là-bas, où je me ferai un plaisir de vous accueillir, si vous le souhaitez.

— Vous voulez dire que vous allez partir ? demanda-t-il l'air soucieux.

— Je vais tout faire pour rester, mais il n'est pas impossible que mon grand-père m'oblige à m'en aller si la guerre éclate. Vous qui êtes bon, pourriez-vous demander à Dieu de nous aider à retrouver les tablettes ?

— Oui, mais vous devriez le lui demander, vous aussi. Vous arrive-t-il de prier ?

— Non, jamais.

— Vous êtes musulmane ?

— Non, je ne suis pas croyante.

— Vous n'avez pas de religion ?

— Ma mère était chrétienne, et je suis baptisée, mais je n'ai jamais mis les pieds dans une église ou une mosquée pour prier.

— Dans ce cas, pourquoi tant d'acharnement à essayer de retrouver la *Bible d'argile* ? Est-ce par pure vanité ?

— Il y a des enfants à qui l'on raconte des contes de fées. Mon grand-père à moi m'a raconté l'histoire de la *Bible d'argile*. Il me disait qu'il attendait que je la retrouve, et il inventait des contes dont j'étais l'héroïne, une archéologue qui découvrait un fabuleux trésor, le trésor le plus précieux de la terre, la *Bible d'argile*.

— En somme vous voudriez que votre rêve d'enfance se réalise.

— Vous ne croyez par que le prophète Abraham a pu raconter l'histoire de la Création à un scribe, n'est-ce pas ?

— Il n'en est fait nulle part mention dans la Bible, qui par ailleurs relate avec précision l'histoire du patriarche...

— Vous savez que certaines villes décrites dans la Bible n'ont jamais été retrouvées par les archéologues. Quant à l'existence de ses personnages, elle n'a jamais été prouvée. Et pourtant vous croyez à tout ce que dit le Livre Sacré.

— Clara, je n'ai jamais dit que la *Bible d'argile* n'existait pas. Abraham vivait sur cette terre, il connaissait les légendes de la Création du monde et du Déluge. Il a très bien pu en parler à quelqu'un de son entourage, il se peut même que Dieu lui ait révélé la Vérité... Sincèrement, je l'ignore, et pour tout dire, je ne sais que penser de toute cette histoire.

— Mais vous êtes venu ici, et vous avez travaillé sans ménager votre peine, et maintenant vous voulez rester. Pourquoi ?

— Si la *Bible d'argile* existe, j'aimerais bien la retrouver, moi aussi. Ce serait une découverte extraordinaire pour les chrétiens.

— Aussi importante que celle de Troie ou de Mycènes, ou des tombeaux des pharaons de la Vallée des Rois... Celui qui trouvera la *Bible d'argile* est assuré de passer à la postérité.

— Vous voulez passer à la postérité ?

— Je veux retrouver les tablettes de mon grand-père. Je veux les lui offrir, et réaliser ainsi son rêve.

— Vous l'aimez beaucoup.

— Oui, beaucoup, et... je crois que je suis la seule qu'il ait jamais aimée.

— Tout le monde le craint, y compris Ayed Sahadi.

— Je sais, mon grand-père est... exigeant, il aime le travail bien fait.

Les hommes racontaient qu'Alfred Tannenberg prenait plaisir à infliger la douleur à autrui, il aimait humilier les humbles et châtier cruellement ceux qui le contrariaient. Mais Gian Maria se garda de le lui faire remarquer. Il se garda bien de lui dire tout ce qu'il savait sur lui.

Une seule fois, il s'était retrouvé en présence d'Alfred Tannenberg. Cela s'était passé quelques jours plus tôt. Gian Maria était venu remettre à Clara une copie de la traduction des dernières tablettes exhumées.

Tannenberg, qui était en train de lire dans le salon, l'avait fait entrer. Il l'avait interrogé à fond pendant un bon quart d'heure, et pour finir il s'était lassé et lui avait dit d'aller attendre Clara dehors. Ce jour-là, Gian Maria avait eu l'impression de voir le diable en personne. Tannenberg était habité par le Démon.

— Vous ne ressemblez pas à votre grand-père, dit le prêtre.

— Moi, je trouve que si. Mon père avait coutume de dire que j'étais aussi têtue que lui.

— Je ne pensais pas à l'entêtement. Votre âme ne ressemble pas à celle de votre grand-père.

— Mais vous ne le connaissez pas, protesta Clara.

— Non, mais j'ai appris à vous connaître.

— Et que pensez-vous de moi ?

— Que vous êtes une victime. Vous êtes victime du rêve de votre grand-père. Un rêve qui vous a empêché de réaliser les vôtres, et qui a déterminé toute votre vie et vous a retenue prisonnière.

Clara le regarda fixement puis se leva. Elle n'était pas fâchée, car elle voyait bien qu'il était sincère. Il ne cherchait pas à l'offenser ou à la blesser, mais simplement à lui prendre la main pour la guider à travers les ténèbres.

— Merci, Gian Maria.

— Bonsoir, Clara. Dormez bien.

Fatima l'attendait sur le seuil de la maison. Elle lui fit signe de ne pas faire de bruit, puis la conduisit jusqu'à la chambre de son grand-père où Samira, l'infirmière, était en train de lui faire une injection sous l'œil attentif du docteur Najeb.

— Il a fait un effort surhumain pour donner l'impression qu'il allait bien, murmura le médecin.

— Il a eu un malaise ? s'enquit Clara.

— Il s'est évanoui dès qu'il a regagné sa chambre. Heureusement, Samira était là, sinon je ne sais pas ce qui se serait passé, expliqua Najeb.

Samira aida Fatima à coucher le vieil homme, puis Clara vint s'asseoir à ses côtés.

— Tu es épuisé. Je ne veux pas que tu recommences, le semonça-t-elle en lui caressant la main.

— Je vais bien, je suis juste un peu fatigué. Ces hommes sont comme des hyènes. Ils rôdent autour de moi en guettant le moment de me dévorer. Il a bien fallu que je leur fasse comprendre que s'ils cherchaient à m'approcher de trop près, ils mourraient.

— Grand-père, tu ne me fais pas confiance ?

— Tu es la seule personne en qui j'ai confiance.

— Dans ce cas, pourquoi ne me dis-tu pas en quoi consiste l'opération que tu es en train de préparer ? Si j'étais au courant, je pourrai me charger moi-même de faire exécuter tes ordres.

Alfred Tannenberg ferma les yeux et serra la main de sa petite-fille dans la sienne. L'espace d'un court instant il hésita à expliquer à Clara en quoi consistait l'opération Adam. Mais il se ravisa, car s'il l'impliquait dans cette affaire, ses amis et ses ennemis auraient tôt fait d'interpréter son geste comme une preuve de sa fragilité. De plus, Clara n'était nullement prête à négocier avec des hommes pour qui franchir la ligne entre la vie et la mort était sans importance, dès l'instant qu'il s'agissait de la vie d'autrui.

— Docteur, j'aimerais que vous me laissiez seul avec ma petite-fille.

— Il ne faut pas vous fatiguer.

— Sortez.

Fatima ouvrit la porte, décidée à faire respecter la volonté de Tannenberg. Samira sortit la première, suivie du docteur Najeb, puis de Fatima qui referma derrière elle.

— Grand-père, il faut te reposer...

— Les Américains vont lancer l'offensive le 20 mars. Il te reste quinze jours pour trouver la *Bible d'argile*.

Clara resta sans voix. Savoir que la guerre allait éclater était une chose, mais savoir quand précisément en était une autre.

— C'est inévitable ?

— Oui, et grâce à la guerre, nous allons gagner beaucoup d'argent.

— Mais, grand-père... !

— Allons, Clara, tu es une femme à présent, tu devrais savoir qu'il n'y a pas négoce plus rentable que la guerre. C'est principalement en exploitant la bêtise humaine que nous avons fait fortune. Je vois dans tes yeux que tu n'as pas envie de connaître la vérité. Aussi nous allons en rester là. Mais surtout, ne dis rien à personne.

— Picot veut partir.

— Qu'il s'en aille. Tout ce que je veux, c'est qu'il reste encore quelques jours pour travailler. Il pourrait partir le 17 ou le 18.

— Et si nous ne retrouvons pas les tablettes ?

— Nous aurons perdu la partie, et moi l'unique rêve de ma vie. Demain je parlerai à Picot. Je vais lui proposer un marché. Il ne faut pas que tout ce travail ait été réalisé en vain, et puis je dois tout mettre en œuvre pour te sauver.

— Nous irons au Caire ?

— Je te tiendrai au courant. Ah, et puis méfie-toi de ton roublard de mari ! Ne te laisse surtout pas embobiner.

— Tout est fini entre Ahmed et moi.

— Je sais, mais je suis un homme riche. Tu vas bientôt hériter d'une fortune car je suis mourant. Il se peut qu'il tente une réconciliation ; mes amis ont confiance en lui, ils savent qu'il est très compétent et ils ne seraient pas fâchés de le voir reprendre les affaires après ma mort.

— Mais enfin, grand-père, qu'est-ce que tu racontes !

— Clara, il faut que toi et moi nous nous disions la vérité sans faire de manières. Nous n'avons plus de temps pour cela. Maintenant, je vais dormir. Laisse-moi. Demain tu doubleras le salaire des ouvriers. Il faut qu'ils travaillent d'arrache-pied jusqu'à ce que nous ayons retrouvé cette maudite *Bible d'argile*.

Dehors, Clara trouva Samira et Fatima qui attendaient derrière la porte.

— Le docteur a dit que je devais le veiller cette nuit, l'informa Samira.

— Moi, je lui ai dit que je pouvais m'en charger, ronchonna Fatima.

— Tu n'es pas infirmière, lui fit gentiment remarquer Clara.

— Non, mais cela fait cinquante ans que je m'occupe de lui et je sais comment faire.

— S'il te plaît, Fatima, va te coucher. Cette maison ne peut pas fonctionner sans toi et si tu ne te reposes pas, tout ira à vau-l'eau.

Elle prit la vieille femme dans ses bras et fit signe à Samira qu'elle pouvait entrer dans la chambre de son grand-père. Quand elle regagna sa chambre, elle trouva Ahmed en train de lire, assis sur le grabat qui lui servait de lit. À sa grande surprise, elle remarqua qu'il n'était pas en pyjama mais portait un pantalon court et un polo.

— Bonsoir, Clara.

— Bonsoir.

— Tu as l'air épuisée.

— Je le suis.

— Je t'ai cherchée partout, mais on m'a dit que tu étais en grande conversation avec le prêtre.

— Nous avons fumé une cigarette ensemble.

— Vous vous êtes liés d'amitié ?

— C'est un type formidable, comme je n'ai pas eu l'occasion d'en rencontrer beaucoup dans ma vie.

— Ton grand-père ne va pas fort, n'est-ce pas ?

— Vraiment, c'est l'impression qu'il t'a donnée ?

— Des nouvelles nous sont parvenues du Caire.

— Colportées par Yassir, je suppose. Mais ce sont de fausses rumeurs. L'état de mon grand-père ne s'est pas aggravé, si c'est ce que tu veux savoir.

— Je ne dis pas qu'il n'a pas toujours la tête sur les épaules, mais je l'ai trouvé... comment dire, amaigri et très affaibli.

— Si tu le dis... en tout cas, sache que les résultats des dernières analyses sont excellents. Alors inutile de se faire du mauvais sang pour lui.

— Pourquoi tant d'agressivité ?

— Je ne suis pas agressive. Mais je sais que tu voudrais le voir mort. Malheureusement pour toi, il ne va pas te donner cette satisfaction.

— Clara !

— Allons, Ahmed, nous n'avons pas de secret l'un pour l'autre. Il m'a fallu du temps pour l'admettre, mais il est évident que tu hais mon grand-père. Au fond, tu ne supportes pas d'être son employé.

Ahmed Husseini se leva brusquement et serra les poings. Clara lui lança un regard plein de défi. Elle savait que s'il osait lever la main sur elle il signait son arrêt de mort.

— Je pensais que nous allions pouvoir nous séparer dignement, sans nous entre-déchirer, répliqua Ahmed en traversant la petite chambre pour aller chercher une bouteille d'eau minérale.

— Notre séparation n'a rien à voir avec tout cela.

— Tout cela ?

— Le fait que tu sois un employé de mon grand-père, que tu aies accepté de rester en Irak pour participer à cette dernière opération avec lui et ses amis Enrique, Frank et Gorge, moyennant une grosse somme d'argent.

— Il y a des années que je travaille pour ton grand-père, ce n'est donc pas une nouveauté pour toi. Que me reproches-tu au juste ?

— Rien.

— Si. Mais tu refuses de me le dire. Cette histoire de guerre nous rend tous à moitié fous.

— Pourquoi n'es-tu pas parti ?

— Tu veux vraiment le savoir ?

— Oui.

— Bien, le moment est peut-être venu de nous dire les choses que nous avons toujours gardées secrètes. Si je ne suis pas parti, c'est parce que ton grand-père m'en a empêché. Il m'a menacé de me dénoncer au Moukhabarat. Il lui suffisait de décrocher son téléphone pour me faire arrêter et m'envoyer en enfer. Alfred Tannenberg est un homme très influent dans ce pays. Alors j'ai dû accepter ses conditions. Je ne l'ai pas fait à cause de l'argent, comme tu sembles le croire, mais pour sauver ma peau.

Clara l'écoutait, impassible. Elle venait de réaliser qu'Ahmed était prêt à lui avouer tout ce qu'il lui avait caché pendant des années. Il y avait de la colère dans ses yeux, et elle comprit qu'il était sur le point de faire tomber son grand-père de son piédestal.

— Sais-tu en quoi consiste la dernière opération ? Je vais te le dire, car je suis certain que ton grand-père ne l'a pas fait et que tu n'as pas cherché à le savoir. Tu as toujours préféré vivre dans l'ignorance pour ne pas entacher les sentiments que tu éprouvais pour lui. Ton grand-père a bâti sa fortune en vendant des œuvres d'art. C'est le plus grand pilleur de trésors de tout le Proche-Orient.

— Arrête, tu es fou !

— Non, c'est la vérité. Il n'a financé certaines missions archéologiques que dans le seul but de s'approprier les objets les plus précieux. Il est vrai qu'il n'a pas eu grand mal à soudoyer des fonctionnaires qui n'arrivent pas à boucler les fins de mois. Ils ont fermé les yeux, afin de permettre aux voleurs de s'emparer de certaines pièces de musée. Cela t'étonne ? C'est un business très lucratif, avec des millions de dollars à la clé, et qui a permis à ton grand-père et à ses respectables amis de s'enrichir. Ils revendent ces pièces uniques à des clients peu scrupuleux. Ton grand-père est le spécialiste du Proche-Orient, Enrique de l'Europe, et Frank de l'Amérique du Sud. Enfin, George est la pierre angulaire du business. Il peut aussi bien se charger de trouver un acheteur pour une sculpture arrachée à un ermitage de Castille que pour un retable provenant d'une cathédrale d'Amérique du Sud. Il y a dans le monde des gens capricieux qui ne pensent qu'à s'approprier tout ce qui leur fait envie et qui sont prêts à payer des fortunes pour cela. Ils ne sont pas très nombreux, mais ils sont très généreux quand le moment est venu de payer. Tu es livide. Veux-tu un verre d'eau ?

Ahmed saisit la bouteille d'eau minérale et lui en servit un verre. Il semblait savourer cette situation. Des années durant, irrité par l'attitude infantile de sa femme, il avait ravalé son indignation. Clara se contentait de vivre sa vie, écartant d'un revers tout ce qui pouvait entraver son chemin, s'appropriant tout ce qui lui faisait envie et feignant l'innocence vis-à-vis du commerce douteux auquel se livrait Alfred Tannenberg.

— Ton grand-père n'a pas voulu que je quitte l'Irak, parce qu'il a besoin de moi pour mener à bien cette dernière opération. Je vais te dire en quoi elle consiste. Tu te souviens de la première guerre du Golfe ? Ton grand-père, qui avait eu vent de la date exacte du début des hostilités, a eu une idée géniale. Quand les Américains ont commencé à larguer des bombes, ses hommes se sont introduits dans les musées et ils se sont emparés de pièces de grande valeur. Il avait dressé une liste de certains objets exposés au musée de Bagdad. Pas plus d'une vingtaine au total, mais tous de très rares. Les bénéfices réalisés ont été tels que Tannenberg et ses amis ont décidé de renouveler l'opération, sur une plus grande échelle cette fois. Ils ont accès aux informations les plus confidentielles du Pentagone grâce à George. C'est un « faucon » très bien introduit dans les hautes sphères de l'administration américaine. De sorte qu'il n'a eu aucun mal à se procurer la

date exacte du début de la guerre. Tu sais en quoi consiste cette nouvelle opération ?

Ahmed se tut et attendit que Clara lui demande de continuer. Mais elle se mura dans un silence hostile et le regarda droit dans les yeux.

— C'est un pillage à l'échelle nationale. Alfred Tannenberg va faire main basse sur tout ce qui a de la valeur dans ce pays. Ses hommes vont dévaliser les plus grands musées d'Irak, et pas seulement ceux de Bagdad. Et sais-tu qui lui a fourni la liste des pièces uniques à la valeur incalculable ? Moi. C'est moi qui ai fait l'inventaire de ces objets inscrits au... patrimoine de l'humanité. Et ils finiront dans les collections privées d'une poignée de milliardaires capricieux qui veulent pouvoir boire dans la coupe d'Hammourabi. Ils vont s'emparer des statues, des tablettes, des sceaux, des coupes, des fresques et même des obélisques qui leur tomberont sous la main. Je leur ai remis deux listes, l'une comportant les pièces uniques et l'autre, les pièces importantes.

— Mais c'est... c'est impossible, balbutia Clara.

— C'est d'une simplicité enfantine au contraire. Le 20 mars, la guerre va éclater. Ton grand-père ne te l'a pas dit ? Ce jour-là, ses hommes vont faire une razzia éclair dans les musées. Après quoi, chaque groupe devra gagner une frontière : Koweït, Turquie, Jordanie où les attendront d'autres équipes, prêtes à acheminer la marchandise vers sa destination finale. Enrique a déjà vendu certaines pièces à des acheteurs importants, Frank aussi et je suppose que George également. Quant au reste des pièces, ils vont les entreposer en lieu sûr et les sortir au fur et à mesure de l'offre et de la demande. Ils ne sont pas pressés, même si, tout bien considéré, ils ne sont plus très jeunes.

— Mais tout cela va se faire sous les bombardements…

— C'est justement ce qui va faciliter les choses ! Quand une guerre éclate, chacun tente de sauver sa peau. Les gens ont d'autres soucis en tête que de garder les musées. Et puis les hommes d'Alfred sont parfaitement entraînés. Ce sont les plus grands voleurs et assassins de tout le Proche-Orient.

— Tais-toi !

— Inutile de crier, Clara, ou de devenir hystérique, répliqua Ahmed d'une voix glaciale.

Clara se leva de son fauteuil et commença à faire les cent pas. Une furieuse envie de s'enfuir à toutes jambes s'empara d'elle, mais elle résista.

Elle ne voulait pas donner cette satisfaction à Ahmed.

Elle se retourna vers son mari et le fusilla du regard. Il avait foulé au pied son univers, ce monde irréel et factice dans lequel son grand-père l'avait enfermée depuis sa plus tendre enfance.

— Tu as dit que la guerre éclaterait le 20 mars.

— En effet. Nous l'avons appris par George. Ce jour-là, il faut que tu aies décampé d'ici. Si tu tiens à la vie, s'entend.

— Quand devons-nous partir ?

— Je l'ignore. Ton grand-père ne me l'a pas encore dit.

— Comment vas-tu faire pour sortir d'Irak ?

— Ton grand-père m'a promis de m'aider. Il n'y a que lui qui puisse le faire.

Ni l'un ni l'autre ne prononcèrent un mot. Clara avait l'impression d'avoir pris dix ans d'un seul coup. Elle en voulait à mort à Ahmed. Elle se demandait comment elle avait pu aimer cet homme qui dardait sur elle un regard de glace.

Elle n'avait pas cherché à le contredire, car elle savait qu'il ne mentait pas.

Elle l'avait écouté sans broncher lorsqu'il lui avait déballé la vérité qu'elle s'était jusque-là refusée à admettre par amour pour son grand-père.

Mais peu lui importait ce que faisait ou avait pu faire son grand-père, elle l'aimait de toutes ses forces.

Elle ne voulait pas le juger et, mieux même, elle était fermement décidée à le protéger de gens comme Ahmed ou Yassir qui n'avaient de cesse de le voir mort.

Ahmed l'observait tandis qu'elle tournait comme un lion en cage. Il s'était attendu à la voir éclater en sanglots. Mais, à sa grande surprise, Clara se dominait parfaitement, sans rien laisser paraître du torrent d'émotions qui la submergeait intérieurement.

— J'espère que Yassir et toi saurez vous montrer à la hauteur des attentes de mon grand-père. Il va sans dire que je veillerai personnellement à ce que vous ne commettiez pas d'impair ; et dans le cas contraire...

— Tu me menaces ? rétorqua Ahmed, qui avait du mal à cacher sa stupéfaction.

— Absolument. J'imagine que cela ne te surprend pas, venant d'une Tannenberg.

— Tu veux toi aussi faire ton trou dans le monde de la grande délinquance ?

— Fais-moi grâce de ton sarcasme. Je crois que tu ne me connais pas, Ahmed. Tu as tendance à me sous-estimer, une erreur qui risque de te coûter cher.

Ahmed n'en revenait. Il avait l'impression que la femme, dont il avait partagé le lit pendant des années, était une parfaite inconnue.

Et il la croyait volontiers quand elle lui disait de se méfier. Cette femme était capable de tout.

— Je suis désolé si je t'ai contrariée, mais il était temps que tu saches la vérité.

— Ne sois pas cynique. Et maintenant, tu peux dormir, si tu le souhaites. Moi, je vais dormir avec Fatima. Cette chambre empeste. Elle empeste ton odeur à toi. Va-t'en le plus vite possible, et une fois l'opération terminée, ne t'avise pas de croiser mon chemin. Je ne serai pas aussi généreuse que mon grand-père.

Quand Clara sortit de la chambre en refermant doucement la porte derrière elle, elle ne ressentait absolument rien, si ce n'est qu'elle regrettait les années perdues en compagnie d'Ahmed.

Fatima sursauta en entendant frapper. Elle sortit du lit et entrebâilla la porte.

— Clara ! Que se passe-t-il ?

— Je peux dormir ici ?

— Prends mon lit, je vais me mettre par terre.

— Mais il y a assez de place pour deux dans ton lit.

— Non, il est trop étroit.

— Ne discute pas, Fatima, je vais dormir dans ton lit avec toi. Je suis désolée de t'avoir réveillée.

— Tu t'es disputée avec Ahmed ?

— Non.

— Alors quoi ?

— Ahmed a voulu me blesser en me racontant... en me disant en quoi consistait le négoce de mon grand-père. Pillages, assassinats... Il s'imaginait que j'allais en vouloir à mon grand-père et cesser de l'aimer. Mais il ne me connaît pas.

— Fillette, nous autres les femmes, ne devons pas nous mêler des affaires des hommes.

— Balivernes ! Je t'adore, Fatima, mais je n'ai jamais compris ta soumission sans limite envers les hommes. Ton mari était-il un voleur, un assassin ?

— Les hommes tuent, et ils ont des raisons pour cela.

— Et toi, ça ne te dérange pas de vivre avec des assassins ?

— Notre rôle à nous consiste à choyer les hommes, à élever les enfants, et à tenir la maison. Mais nous ne devons ni voir, ni entendre, ni parler, sous peine d'être de mauvaises épouses.

— Parce que tu crois que c'est facile de ne rien voir, rien entendre et rien dire ?

— Facile ou pas, c'est ainsi. Les hommes s'entretuent depuis que le monde existe. Pour s'approprier un territoire, de la nourriture, pour donner de quoi vivre à leurs enfants. Ils meurent et ils tuent. Et nous, on ne peut rien y changer. Et d'ailleurs, pour quoi faire ?

— Quand ton fils est mort, assassiné, je t'ai vue pleurer.

— Je le pleure encore, mais c'est la vie.

Clara se laissa tomber sur le lit et ferma les yeux. Elle était épuisée, mais les propos de Fatima la rassuraient. La vieille duègne acceptait les tragédies de la vie avec fatalisme.

— Tu savais que les affaires de mon grand-père... consistent parfois à tuer des gens ?

— Je ne sais rien. Le maître fait ce qu'il a à faire et cela ne nous regarde pas.

Toutes deux finirent par sombrer dans le sommeil pour ne se réveiller qu'avec les premiers rayons du soleil.

Fatima se leva la première et quitta la chambre pour s'en revenir quelques instants plus tard avec un plateau.

— Déjeune vite, dit-elle à Clara, le professeur Picot a demandé à te voir.

Lorsque Clara arriva sur le chantier, toute l'équipe était déjà à pied d'œuvre depuis un bon moment.

Marta vint à sa rencontre. Elle tenait des morceaux d'argile à la main.

— Regardez ceci, lui dit-elle. On dirait qu'il y a eu un incendie ici. Nous avons retrouvé des restes qui indiquent qu'un feu, volontaire ou accidentel, a ravagé le temple. C'est drôle, je ne sais pas pourquoi mais j'ai

l'impression que c'est notre jour de chance. Figurez-vous que nous avons réussi à exhumer les contours d'une deuxième cour, ainsi que les ruines d'un escalier, des armes, des épées et des lances brisées et rouillées. Je pense que le temple a été attaqué puis rasé suite à une dispute.

— En temps normal, les guerriers respectaient les temples, fit remarquer Clara.

— Oui, mais quand les rois étaient à court d'argent, il leur arrivait de s'en prendre aux prêtres. Ainsi, durant le règne de Nabonide, le manque d'argent eut pour effet de modifier les relations entre le pouvoir royal et le pouvoir religieux. La charge de scribe du temple fut supprimée et remplacée par celle d'administrateur royal ou *resh sharri* qui avait toute autorité sur le grand prêtre, le *quipu* et sur le *shatammu*, le responsable des affaires commerciales. Il se peut également que le temple ait été attaqué suite à une invasion ou une guerre.

Clara écoutait attentivement les explications de Marta, qu'elle admirait à la fois pour son érudition et ses qualités humaines. Elle enviait le respect que la chercheuse inspirait aux membres de l'équipe, y compris Picot, qui traitait avec elle d'égal à égal.

Clara l'admirait d'autant plus qu'elle-même n'avait jamais réussi à s'attirer un tel respect. Mais il est vrai que sa biographie n'avait rien d'exceptionnel, si ce n'était son nom, Tannenberg, qui inspirait la crainte dans certaines régions du Proche-Orient.

Et d'ailleurs ce respect mêlé de crainte ne revenait qu'à son grand-père. Car elle-même n'avait d'autre mérite que d'être sa petite-fille.

— Le professeur Picot est au courant ?

— Yves ? Naturellement. Nous avons d'ailleurs décidé d'accroître les effectifs qui travaillent dans ce périmètre. Nous allons creuser jusqu'à la nuit. Il faut que nous mettions à profit le peu de temps qui nous reste.

Fabian, attaché par une corde reliée à une poulie actionnée par un groupe d'ouvriers sous le regard attentif de Picot, tentait de se faufiler dans une brèche pour accéder à une salle inconnue et totalement plongée dans l'obscurité.

— Attention, lança Picot. Ça a l'air profond.

— Ne t'inquiète pas, continuez à donner du lest, nous verrons bien où cela nous conduit.

— Mais si, je m'inquiète. Allume la lampe de poche. S'il y a suffisamment d'espace pour nous deux en bas, je te rejoindrai.

Tout doucement, ils firent glisser Fabian dans le passage obscur qui semblait mener à un étage inférieur du temple. À moins qu'il ne se soit agi d'un puits. Mais cela, ils ne le sauraient qu'une fois l'archéologue remonté à la surface. Picot semblait nerveux.

Il se pencha à nouveau au-dessus du gouffre noir pour appeler Fabian.

— Tout va bien ?

— Lâchez du lest, je n'ai pas encore touché le fond, répondit Fabian d'une voix qui semblait de plus en plus lointaine.

Au bout d'un moment, il y eut un bruit sourd, puis plus rien. Le silence. Picot avait commencé de s'enrouler une corde autour de la taille, à l'instar de Fabian.

— Attends d'abord que Fabian nous ait dit ce qu'il a trouvé au fond, conseilla Marta.

— Non, je ne veux pas le laisser tout seul.

— Moi non plus, mais mieux vaut attendre un peu. Si dans quelques minutes il n'a toujours pas donné signe de vie, nous descendrons.

— Je descendrai, dit Picot.

Marta ne répondit rien. Elle savait que seules les circonstances permettraient d'en décider et que dans l'immédiat il était inutile de discuter.

Quelques instants plus tard, la corde se tendit. Fabian leur faisait signe. Yves Picot s'approcha de la brèche, mais ne parvint à distinguer qu'un faible halo de lumière dans l'obscurité.

— Tout va bien ? cria-t-il en espérant que Fabian l'entende.

La corde recommença à se tendre.

— Je descends. Retenez-moi et allez chercher des projecteurs pour éclairer l'intérieur.

— Nous n'en avons pas, répondit l'un des ouvriers.

— Alors rapportez des lampes, des torches électriques, n'importe quoi ! ordonna Picot avec humeur tout en s'assurant qu'il était solidement attaché. Marta, je vais descendre, s'il te plaît surveille le déroulement des opérations.

— Je viens aussi.

— Non, tu restes là. Il faut que quelqu'un dirige les opérations, au cas où il y aurait un problème.

— Je m’en charge, dit Clara.

Marta et Picot posèrent sur elle un regard surpris.

— Je vous rappelle, professeur, que cette mission est de notre responsabilité à tous les deux. Je suis convaincue que tout va bien se passer, mais je vais néanmoins rester ici au cas où.

Yves Picot toisa brièvement Clara de la tête aux pieds. Pouvait-il la laisser surveiller seule le chantier ? Pour finir, il haussa les épaules et fit signe à Marta de le suivre. Il s’engouffra le premier dans le puits de terre humide. Puis Marta l’imita.

Dix mètres plus bas, ils touchèrent le sol, et virent Fabian accroupi au pied de la muraille qu’il grattait au moyen d’une spatule.

— Ravi d’avoir de la compagnie, dit-il sans se retourner.

— On peut savoir ce que tu fais ? demanda Picot.

— Il doit y avoir une porte ici, ou une dalle, qui empêche d’accéder à une autre salle, répondit Fabian. Mais il y a également des parcelles de peinture murale. Si vous vous approchez vous les verrez. C’est un taureau ailé et fort beau, ma foi.

— Et ici, où sommes-nous ? s’enquit Marta.

— Dans une chambre, apparemment. Il y a des fragments d’étagères en bois, et si vous regardez bien la muraille opposée, vous verrez des étagères scellées dans le mur. Ce qui laisse à penser que nous nous trouvons dans une salle qui a servi à entreposer des tablettes d’argile. Mais ce n’est qu’une supposition, car je n’ai pas encore eu le temps de tout explorer, dit Fabian.

Marta posa à terre les deux puissantes torches électriques qu’elle portait attachées à sa ceinture et Picot fit de même. Une faible lumière éclaira ce qui ressemblait à une pièce rectangulaire.

Le sol était jonché de débris d’argile, de bois et de verre vitrifié.

Picot aida Fabian à nettoyer le pan de mur sur lequel apparaissaient les contours d’un taureau peint, tandis que Marta continuait de scruter le sol sur lequel gisaient des blocs de pierre sculptés de taureaux, de lions, de faucons, de canards...

— Eh, venez un peu voir ça !

— Quoi donc ? s’enquit Picot.

— Des bas-reliefs, ou plutôt ce qu’il en reste. Ils sont superbes.

Ignorant leur collègue, les deux hommes poursuivirent leur tâche.

— Eh ! Mais pourquoi vous ne venez pas voir ? insista Marta.

— Parce que nous avons trouvé quelque chose. À côté de l'image du taureau, la muraille a l'air creuse. On dirait qu'il y a une autre pièce derrière, dit Fabian.

— Comme vous voudrez, mais moi je poursuis mes recherches de mon côté. Vous ne pensez pas qu'on devrait tout de même prévenir les autres que tout va bien ?

— Si, peux-tu t'en charger ? demanda Picot.

Marta s'approcha de la muraille le long de laquelle ils s'étaient laissés glisser et tira trois fois sur la corde pour avertir l'équipe que tout allait bien. Après quoi, elle reprit son inspection minutieuse du sol.

Une heure plus tard, tous trois remontaient à la surface, un sourire satisfait aux lèvres.

— Qu'avez-vous trouvé ? demanda aussitôt Clara.

— D'autres salles du temple. Jusqu'ici nous n'avons fait qu'explorer les deux niveaux supérieurs, mais il y en a d'autres. Le problème c'est qu'il va falloir étayer les planchers pour éviter que tout ne s'effondre. Ça ne va pas être de la tarte, car nous n'avons guère de temps..., dit Picot, préoccupé.

— Nous pourrions recruter plus d'ouvriers..., suggéra Clara.

— Oui, mais cela ne suffira pas... C'est un véritable travail de titan, et nous ne savons pas de combien de temps nous disposons, dit Fabian.

— C'est vrai, acquiesça Picot. Je crois que nous devrions en parler à Ahmed et à votre grand-père quand nous rentrerons. Hier, nous n'avons pas pu voir votre époux et ce matin vous dormiez encore quand je me suis présenté chez vous.

— Vous pourrez leur parler ce soir. Mais en attendant, dites-moi ce que vous comptez faire.

— Nous allons essayer d'approfondir nos recherches, mais sans garantie de succès. S'il y a une chose contre laquelle on ne peut pas lutter, c'est le temps.

Clara regagna le campement avant les autres. Fatima avait envoyé un homme la chercher.

Dès qu'elle eut franchi la porte, au silence qui régnait dans la maison, elle comprit qu'elle devait immédiatement se rendre au chevet de son grand-père. Personne ne la remarqua quand elle entra dans la chambre, pas même Fatima qui avait les yeux pleins de larmes.

Clara observa sans rien dire le docteur Najeb qui mettait un masque à oxygène à son grand-père, tandis que Samira changeait sa perfusion. Ce n'est qu'après avoir fini de donner leurs soins au malade qu'ils remarquèrent sa présence. Le médecin ordonna à l'infirmière de veiller sur le patient, puis fit signe à Clara de le suivre à l'extérieur de la chambre.

Clara le mena jusqu'au petit réduit qu'ils avaient aménagé en cabinet de travail pour son grand-père.

— Madame, je ne vous cache pas que je suis très préoccupé.

— Que s'est-il passé ?

— Ce matin, votre grand-père a perdu connaissance et il a fait un début d'infarctus. Par chance, j'étais en train de l'examiner, de sorte que j'ai pu intervenir aussitôt. J'ai voulu le faire transférer dans l'hôpital de campagne mais il a refusé. Il ne veut pas que les gens sachent qu'il est gravement malade. Il m'a obligé à lui donner des soins dans sa chambre. Et, comme vous avez pu le constater, j'ai dû faire transférer une partie de mon équipement ici. Cependant, il faut que vous sachiez que si nous ne le faisons pas hospitaliser d'urgence, je ne réponds de rien.

— Il va mourir, murmura Clara.

— Oui, il est au plus mal comme vous le savez. Mais s'il reste ici, ses jours seront écourtés.

— Nous devons respecter sa volonté.

Salam Najeb ne sut que répondre. Il ne se sentait pas de taille à lutter contre l'attitude en apparence irrationnelle du vieillard ou de sa petite-fille. Ces gens étaient décidément bizarres. Ils suivaient un code de conduite qui lui échappait complètement.

— S'il lui arrive malheur, vous devrez en assumer l'entière responsabilité, la prévint le médecin.

— Je le sais. Et maintenant, dites-moi si mon grand-père est en état de parler.

— Pour l'instant il est conscient, mais il faut éviter tout surmenage.

— Il faut pourtant que je lui parle.

Le docteur Najeb ne put cacher sa contrariété. Il haussa les épaules, conscient que quoi qu'il puisse dire, il ne serait pas entendu. Pour finir, il s'en revint avec Clara dans la chambre du malade.

Cette fois, ce fut Clara qui fit signe à Fatima de sortir. Puis elle s'approcha du lit et saisit la main de son grand-père. Elle eut un serrement

au cœur en voyant son visage emprisonné sous le masque à oxygène, mais elle se força à sourire.

— Grand-père, comment te sens-tu ? Non, n'essaie pas de parler. Il faut que tu te reposes. Tu sais, je crois que la chance est avec nous. Nous avons accédé à la partie inférieure du temple. Picot, Marta et Fabian ont fait un premier tour d'inspection dont ils sont revenus enthousiastes.

Alfred Tannenberg voulut prendre la parole, mais Clara l'en empêcha.

— S'il te plaît, écoute-moi ! Il ne faut pas te fatiguer. Je veux que tu aies confiance en moi. Hier soir j'ai parlé avec Ahmed. Il m'a tout dit.

Un éclair de rage traversa les yeux du vieil homme. Au prix d'un effort surhumain, il arracha le masque qui l'aidait à respirer.

— Que t'a-t-il dit ? demanda-t-il d'une voix à peine audible.

— Laisse-moi appeler Samira pour qu'elle te remette ton masque, je... je veux que nous parlions, mais tu ne dois pas ôter ton masque..., s'écria Clara affolée par la réaction de son grand-père.

— Reste ici ! lui ordonna ce dernier. Nous allons d'abord parler et ensuite tu appelleras l'infirmière ou n'importe qui d'autre. Mais d'abord tu vas me dire ce que t'a raconté ce crétin.

— Il m'a parlé de l'opération que vous... que vous avez mise en marche toi, George, Enrique et Frank. Il m'a expliqué qu'il y avait beaucoup d'argent à la clé.

Alfred Tannenberg ferma les yeux tout en retenant Clara par la main pour l'empêcher d'aller quérir l'infirmière ou le médecin. Lorsqu'il parvint à retrouver à peu près son souffle, il ouvrit à nouveau les yeux et la regarda fixement.

— Je t'interdis de te mêler de mes affaires.

— Allons, grand-père, tu sais bien que tu peux me faire confiance. S'il te plaît, songe à la situation dans laquelle nous nous trouvons. Ahmed m'a dit que la guerre allait débuter le 20 mars. C'est-à-dire dans moins d'un mois. Tu... tu es malade et... je pense que tu as besoin de moi. Je t'ai déjà entendu dire à plusieurs occasions que pour mener à bien une affaire, il fallait pouvoir s'acheter des alliés. S'ils apprennent que tu es malade, certains de tes hommes de main risquent de retourner leur veste.

Le vieillard ferma à nouveau les yeux pour méditer les paroles de Clara. La froideur avec laquelle elle s'était exprimée l'avait surpris. Elle semblait trouver tout naturel qu'ils puissent organiser le pillage des œuvres d'art les

plus précieuses d'Irak pour les revendre à l'étranger. Elle qui aimait passionnément son pays, elle qui rêvait depuis l'enfance de découvrir les cités perdues de Mésopotamie et contemplait avec déférence le plus petit objet venu du passé avait subitement viré de bord et semblait disposée à prendre les rênes d'un négoce qui consistait purement et simplement à spolier.

— Que veux-tu, Clara ?

— Je veux que ni Ahmed ni Yassir ne puissent profiter de la situation. Je veux que tu me dises ce que je dois faire, ce que je dois leur dire, ce que tu veux que je fasse.

— Nous nous apprêtons à dépouiller l'Irak de ses plus beaux trésors.

— Je le sais.

— Et cela t'est égal ?

Clara hésita avant de répondre. Cela ne lui était pas égal, mais sa loyauté envers son grand-père comptait plus que tout.

Et pour tout dire, elle doutait que les hommes d'Alfred puissent faire main basse sur tout ce qu'ils avaient prévu d'emporter. Il n'était pas facile de vider un musée, et encore moins plusieurs.

— Je vais être franche avec toi. Quand Ahmed m'a informée de l'opération, j'ai eu envie de me boucher les oreilles, mais dès lors que je ne peux pas infléchir le cours des événements, ni te faire changer d'avis, je me suis dit qu'il valait mieux en finir le plus vite possible. La seule chose qui me préoccupe, c'est que tu sois malade. Car je n'ai pas envie que tes associés te jouent un mauvais tour. Le reste ne compte pas.

— Très bien. Dans ce cas, puisque tu es au courant, tu vas pouvoir commencer à prendre les choses en main. Mais fais bien attention. Je ne tolérerai pas le moindre faux pas.

— Que veux-tu que je fasse ?

— L'opération doit se dérouler comme prévu. J'ai déjà dit à Ahmed ce que j'attendais de lui. Et à Yassir aussi...

Le vieil homme se tut. Ses yeux se voilèrent et Clara sentit sa main devenir glacée dans la sienne. C'était une main sans vie. Elle poussa un cri perçant, semblable à un hurlement. Alertés, le docteur Najeb et Samira accoururent aussitôt, suivis de Fatima. Celle-ci prit Clara dans ses bras.

Deux hommes armés firent brusquement irruption dans la chambre, pensant qu'on était en train d'attaquer le vieillard.

— Sortez ! Sortez tous ! ordonna le médecin. Et vous aussi, dit-il à Clara.

Voyant que sa protégée était sous le choc, Fatima prit la situation en main.

— Ce n'est qu'une fausse alerte. Le maître va bien, dit-elle en s'efforçant d'avoir l'air convaincant.

Au bout d'un moment, Clara qui semblait avoir recouvré ses esprits, dit aux deux gardes du corps qui attendaient sur le seuil et que d'autres soldats avaient rejoints entre-temps :

— Tout va bien. Ce n'était qu'un petit incident. Je suis tombée et je me suis fait mal. Je suis désolée d'avoir provoqué un tel chambardement.

Les hommes la dévisagèrent, incrédules. Le cri qu'ils avaient entendu n'était pas celui d'une femme qui a fait une chute. Et d'ailleurs, Clara n'avait nullement l'air de s'être blessée. Ils comprirent qu'elle cherchait à leur mentir. Clara se redressa, consciente que la réaction des hommes qui se tenaient devant elle dépendait de ce qu'elle allait leur dire :

— Je vous ai dit que tout allait bien. Et maintenant, allez-vous-en ! Ah, et pas un seul mot de tout ceci à l'extérieur ! Celui qui ne saura pas tenir sa langue aura affaire à moi. Vous deux, restez, ordonna-t-elle aux gardes qui étaient entrés les premiers.

Fatima repoussa tous les autres hommes au-dehors et verrouilla la porte.

— Il faut que tout ceci reste entre nous, compris ? dit Clara aux deux gardes.

— Oui, madame.

— La moindre indiscrétion vous coûtera cher. Mais si vous savez garder votre langue, vous serez récompensés.

— Madame, nous sommes au service de monsieur Tannenberg depuis des années. Il a entièrement confiance en nous, protesta l'un des deux hommes.

— Je sais que la confiance a un prix. Et maintenant, allez vous poster à l'extérieur de la maison et ne laissez entrer personne.

— Bien, madame.

Clara regagna la chambre de son grand-père sur la pointe des pieds. Le docteur Najeb avait l'air soucieux.

— Que s'est-il passé ? demanda Clara.

— J'allais vous poser la même question, répondit le médecin.

— Il a ôté son masque à oxygène pour pouvoir me parler, et d'un seul coup ses yeux se sont révulsés et il a eu un spasme.

— Je ne vais pas vous le répéter indéfiniment. Alors sachez que si nous n'évacuons pas votre grand-père d'ici en urgence, il ne tiendra pas le coup.

— Mon grand-père restera ici.

— Mais il est dans un état critique. Il a eu un deuxième incident cardiaque. Nous devons attendre les résultats des analyses que je viens de lui faire. La radio du foie montre une nouvelle prolifération de tumeurs. Mais pour l'heure, c'est son cœur qui m'inquiète.

— Est-il conscient ?

— Non. Et maintenant sortez et laissez-moi faire mon travail. Je vous tiendrai informée de la situation au fur et à mesure. Je reste avec lui.

— Faites tout ce que vous voulez, mais gardez-le en vie.

— C'est vous qui semblez décidée à ne pas le laisser vivre.

Les paroles de Salam Najeb l'atteignirent comme une gifle, mais elle ne riposta pas, car elle savait qu'il ne la comprendrait pas de toute façon.

Juste au moment où elle sortait de la chambre, elle se retrouva nez à nez avec Ahmed. Il était furieux que Fatima refuse de le laisser entrer.

— Que se passe-t-il ? Les hommes ont l'air paniqué, il paraît que tu as crié et ils pensent qu'il est arrivé quelque chose à ton grand-père.

— Je suis tombée et j'ai crié, rien de plus. Mon grand-père va bien. Il est juste un peu fatigué.

— Il faut que je lui parle. Je suis allé à Bassora aujourd'hui.

— Dans ce cas, c'est à moi qu'il faudra t'adresser.

Ahmed la dévisagea, tentant de deviner ce qui s'était réellement passé.

— Je m'en vais demain, et j'aurais besoin de le consulter sur deux ou trois points. Jusqu'à nouvel ordre, c'est ton grand-père et personne d'autre qui dirige les opérations. Et sache que sans un ordre exprès de sa part, tu ne pourras pas te faire obéir, pas même de moi.

Clara soupesa les paroles de son époux. Le moment était mal choisi pour entamer une bataille qu'elle était sûre de perdre. Si elle insistait pour qu'il s'adresse à elle, Ahmed comprendrait que son grand-père était au plus mal, avec toutes les conséquences que cela supposait. C'est pourquoi elle décida de se comporter comme la Clara de toujours, si tant est que celle-ci existât encore.

— Très bien, dans ce cas je te demanderai d'attendre jusqu'à demain. Et s'il te plaît, trouve-toi un autre endroit où dormir. J'en ai assez de devoir jouer la comédie devant les autres.

— Parce que tu crois que c'est une bonne chose que tout le monde soit au courant que nous allons nous séparer ? Les hommes vont cesser de te respecter quand ils apprendront que tu n'as plus de mari, maintenant que ton grand-père est à l'article de la mort.

— Mon grand-père n'est pas à l'article de la mort. Cesse de te bercer d'illusions, répliqua Clara furieuse.

— Je n'ai aucune envie de dormir dans la même chambre que toi. Si tu veux, je peux m'installer dans le salon, comme cela, je ne te dérangerai pas.

L'insistance d'Ahmed l'exaspérait au plus haut point. Elle savait qu'il cherchait à s'incruster uniquement pour savoir ce qui se passait dans la maison. Si elle lui tenait tête elle ne ferait qu'éveiller ses soupçons, mais malgré cela, elle devait le tenir à distance.

— Je n'ai pas envie de dormir sous le même toit que toi, parce que je sais que tu nous veux du mal, à mon grand-père et à moi. Alors trouve une autre solution.

— Je ne te veux aucun mal.

— Ahmed ? Il me suffit de te regarder pour deviner tes sentiments. J'ignore à quel moment précis cela s'est passé, mais il est clair que nous avons franchi la limite, toi et moi. Je ne veux pas d'un inconnu dans ma maison, et que tu le veuilles ou non, c'est ce que tu es devenu.

— Très bien, dans ce cas, indique-moi un lieu où dormir.

— Dans l'hôpital de campagne il y a un lit de camp, tu peux le prendre.

— À quelle heure pourrai-je voir ton grand-père demain ?

— Je te tiendrai au courant.

— Picot m'a dit qu'il voulait me parler. Tu seras présente ?

— Oui, je sais qu'il a organisé une réunion pour que nous décidions du jour où nous mettrons un point final à l'expédition. Il va te demander si tu as songé à un plan d'évacuation au cas où la guerre éclaterait. Les journalistes qui sont venus ici affirment que la guerre est désormais inévitable et que Bush peut lancer l'offensive à tout moment.

— Tu connais la date, le 20 mars. Ce qui veut dire qu'il ne nous reste pas bien longtemps. Mais nous ne pouvons pas le leur dire.

— Naturellement.

— Bien, je vais prendre mes affaires et aller m'installer dans l'hôpital de campagne.

— Je te laisse, dit Clara qui tourna les talons pour s'en retourner aussitôt dans la chambre de son grand-père.

Elle ouvrit tout doucement la porte puis entra et s'adossa au mur pour observer le docteur Najeb et Samira qui branchaient l'électrocardiogramme. Elle attendit qu'ils aient terminé pour se manifester.

— Je vous ai dit qu'il ne fallait pas rester ici, lui dit le médecin quand il l'aperçut.

— Je suis inquiète.

— C'est normal, il va très mal.

— Il peut parler ? demanda-t-elle tout en redoutant la réponse du médecin.

Une telle insistance, compte tenu de la gravité de l'état de son patient, semblait inutile à Salam Najeb.

— Pas pour l'instant. Demain peut-être, s'il survit à cette crise.

— Il faut que les hommes le voient et... qu'il soit en état de tenir une discussion même brève.

— Ce que vous demandez là, c'est un miracle.

— Tout ce que je veux, c'est que le souhait le plus cher de mon grand-père puisse se réaliser avant qu'il ne soit trop tard.

— Et quel est ce souhait ? s'enquit le médecin sur un ton résigné.

— Vous avez certainement entendu dire que nous sommes venus ici pour rechercher certaines tablettes qui, si nous les retrouvions, susciteraient une véritable révolution dans le monde de l'archéologie et de l'histoire des civilisations. Ces tablettes constituent une bible, la *Bible d'argile*.

— Beaucoup ont perdu la vie en poursuivant des rêves impossibles.

— Mon grand-père poursuivra le sien jusqu'au bout. Il n'est pas prêt à baisser les armes.

— J'ignore dans quel état il sera demain. Je ne sais même pas s'il vivra jusque-là. Maintenant, laissez-le se reposer. S'il y a le moindre changement je vous ferai prévenir.

— C'est entendu, mais faites-le avec discrétion.

N'ayez crainte, votre grand-père m'a déjà chapitré sur le sujet.

OceanofPDF.com

29

Yves Picot avait pris une décision, une décision inspirée par Marta et Fabian.

Le départ était désormais inéluctable, ils allaient faire en sorte de ramener en Europe le plus grand nombre de pièces possible : bas-reliefs, sculptures, tablettes, sceaux, *bulles* et *calculi*... la moisson avait été féconde.

Marta imaginait déjà une grande exposition parrainée par une prestigieuse université, comme la Complutense de Madrid, en collaboration avec une fondation privée qui prendrait en charge les frais d'organisation.

Fabian estimait, quant à lui, que la communauté scientifique devait être informée du travail qu'ils avaient réalisé, sachant qu'en cas de guerre, le temple risquait de disparaître à jamais. C'est pourquoi, en plus de l'exposition suggérée par Marta, il voulait éditer un ouvrage dans lequel figureraient, outre les photos prises par Lion Doyle, des croquis et des plans assortis de légendes et de textes rédigés par leurs soins.

Cependant, pour pouvoir mener à bien le projet de ses amis, il devait d'abord convaincre Ahmed de le laisser emporter les trésors qu'ils avaient découverts. Ce qui n'était pas gagné, car les autorités irakiennes risquaient de refuser tout net de prêter des pièces de cette valeur à des pays qui s'apprêtaient à faire la guerre à l'Irak.

Il espérait qu'Alfred Tannenberg pourrait user de son influence pour convaincre Saddam de les laisser sortir les trésors qu'ils avaient mis au jour. Il était prêt pour cela à signer tous les papiers nécessaires et à s'engager personnellement à restituer tous les objets qui étaient et resteraient à jamais la propriété de l'Irak.

Pour autant, du point de vue d'Alfred Tannenberg, l'objectif de la mission n'avait pas été atteint. Ils n'avaient pas retrouvé la *Bible d'argile*,

de sorte que ce dernier pouvait leur opposer une fin de non-recevoir afin de les obliger à poursuivre les fouilles.

Après dîner, quand les membres de l'équipe se furent dispersés, Picot invita Lion Doyle et Gian Maria à participer à la réunion qui allait se tenir en présence d'Ahmed et de Clara.

Il s'était pris d'affection pour le jeune prêtre, et de sympathie pour Lion Doyle, lequel était toujours de bonne humeur et prêt à donner un coup de main aux uns et aux autres. De plus, l'homme était intelligent, une qualité que Picot appréciait entre toutes.

Clara lui parut agitée et légèrement absente, et Ahmed tendu. Il songea que le couple s'était peut-être disputé et qu'il cherchait à sauver les apparences.

— Ahmed, nous aimerions avoir votre opinion sur la situation. Les journalistes nous ont affirmé que la guerre était sur le point d'éclater.

Ahmed Husseini ne répondit pas immédiatement à la question de Picot. Il alluma une cigarette égyptienne, puis recracha la fumée et lui dit en souriant :

— Nous aimerions bien savoir s'ils vont nous attaquer et quand.

— Allons, Ahmed, s'impatienta Picot. Ne tournez pas autour du pot. Quand pensez-vous que nous devrions lever le camp, et avez-vous prévu un plan d'évacuation en cas d'attaque surprise ?

— Pour l'instant, nous savons que certains pays tentent d'éviter à tout prix un conflit armé, répondit Ahmed. Mais j'ignore s'ils vont y parvenir, mes chers amis. En ce qui vous concerne... il ne m'appartient pas de décider à votre place. Vous savez aussi bien que moi quelle est la situation politique. Libres à vous de ne pas le croire, mais nous ne sommes pas mieux informés que vous. La seule information dont nous disposons est celle des médias occidentaux. Personnellement, je ne saurais prédire s'il va y avoir une guerre ou non, mais j'ai malgré tout le sentiment que Bush a franchi le Rubicon... enfin, bref, à mon humble opinion, il y a de fortes chances pour que la guerre éclate. Quant à savoir quand... tout dépend quand ils s'estimeront prêts à lancer l'offensive.

Yves et Fabian échangèrent un regard contrarié. Cet homme au discours cynique ne ressemblait en rien à l'archéologue posé et intelligent dont ils avaient fait la connaissance quelques mois auparavant. Ils avaient le sentiment qu'il cherchait à les duper.

— Allons ! insista Picot sans cacher sa colère. Dites-nous quand vous pensez que nous devrions partir.

— Si vous voulez partir tout de suite, je me ferai un plaisir d'organiser votre rapatriement en Europe.

— Imaginez que la guerre éclate cette nuit même. Que se passerait-il ? Comment ferions-nous pour sortir d'ici ? renchérit Fabian.

— Je ferais de mon mieux pour vous obtenir des hélicoptères, mais à condition qu'ils ne soient pas tous mobilisés en cas d'attaque.

— Autrement dit, vous nous encourager à partir, dit Marta sur un ton plus affirmatif qu'interrogatif.

— Je pense que la situation est critique, mais je ne suis pas capable de prévoir ce qui va se passer. Mais si vous voulez mon avis, oui, vous feriez mieux de partir avant qu'il ne soit trop tard, répondit Ahmed.

— Et vous, Clara, qu'en pensez-vous ? demanda Marta, à la grande surprise de Clara, mais aussi de Picot et d'Ahmed.

— Moi, je n'ai pas envie que vous partiez, car je suis persuadée que nous pouvons retrouver la *Bible d'argile*, et que nous approchons du but.

— Clara, le temps nous manque, dit Picot. Nous devons garder la tête froide et ne pas nous laisser emporter par nos rêves.

— Dans ce cas, je vous laisse décider seuls. Qu'importe mon opinion de toute façon ?

— Yves, puis-je donner mon avis ? demanda Lion Doyle.

— Mais naturellement. Je vous ai proposé de participer à cette réunion précisément parce que votre opinion m'intéresse, de même que celle de Gian Maria, répondit Picot.

— Il faut partir. Pas besoin d'être prophète pour deviner que les États-Unis vont frapper d'un jour à l'autre. Souvenez-vous de ce que nous ont dit mes collègues journalistes. La France, l'Allemagne et la Russie ont perdu la bataille des Nations unies, et Bush prépare cette guerre depuis des mois. L'état-major américain sait que c'est la meilleure période pour attaquer un pays comme l'Irak. Le climat est déterminant. Ce n'est plus qu'une question de semaines, d'un mois ou deux tout au plus.

« Il se peut que Clara ait raison, et qu'en continuant de chercher vous finissiez par trouver les tablettes de la Bible d'argile, mais le temps joue contre vous, de sorte que vous devriez songer à démonter le camp et à

déguerpir au plus tôt. Le jour où les bombes vont tomber, nous deviendrons le cadet des soucis de Saddam. Il ne faudra pas compter sur lui pour nous envoyer des hélicoptères – et d'ailleurs ce serait pure folie de vouloir prendre un hélicoptère quand les Américains auront commencé à pilonner. Tout comme il serait suicidaire de vouloir prendre la route pour quitter l'Irak. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, ne vous étant plus d'aucune utilité, je vais me préparer à lever le camp. »

Lion Doyle alluma une cigarette. Tous l'avaient écouté sans rien dire et aucun n'osait prendre la parole. Ce fut Gian Maria qui rompit le silence.

— Lion a raison, je... je crois que vous devriez partir.

— Est-ce à dire que vous avez l'intention de rester ? s'enquit Marta.

— Je resterai aussi longtemps que Clara restera. J'aimerais pouvoir l'aider.

Ahmed posa sur le prêtre un regard stupéfait. Il avait déjà remarqué que ce dernier suivait Clara à la trace comme un toutou, mais de là à vouloir rester dans un pays en guerre !

Bien qu'il fût certain qu'il n'y avait rien d'ambigu entre sa femme et l'homme d'église, il ne comprenait pas l'attitude de Gian Maria.

— Nous allons suivre votre conseil, Lion. Dès demain, nous commencerons à remballer le matériel et nous préparer à regagner Bagdad, puis de là l'Europe. Quand pensez-vous pouvoir nous évacuer ? demanda Picot à Ahmed.

— Dès que vous serez prêts.

— D'ici une semaine, deux tout au plus, nous avons beaucoup de matériel, confirma Picot.

Fabian lança un regard appuyé à Marta en se raclant la gorge. Picot semblait avoir complètement oublié leur projet d'exposition.

— Yves, il me semble qu'il faudrait toucher un mot à Ahmed du projet d'expo que nous avons en vue...

— Ah, mais oui, j'oubliais ! Voilà, Fabian et Marta pensent que nous devrions tenir la communauté scientifique informée du résultat de nos recherches. Vous savez que nous avons fait à Safran des découvertes d'une valeur inestimable. Nous aimerions organiser une exposition itinérante patronnée par des universités prestigieuses et sponsorisée par des fondations privées. Vous pourriez nous aider à mettre l'expo sur pied, avec l'aide de Clara, naturellement.

Ahmed médita la proposition de Picot. En somme, le Français lui demandait l'autorisation d'embarquer toutes les pièces qu'ils avaient découvertes, ni plus ni moins. Il se rembrunit. La plupart des objets avaient déjà été vendus à des collectionneurs qui avaient hâte d'entrer en possession de la marchandise.

Clara n'était pas au courant, naturellement, ni Alfred Tannenberg. Mais Paul Dukais avait été catégorique, la dernière fois que Yassir l'avait eu au bout du fil.

Suite au reportage sur Safran publié dans la Revue d'Archéologie scientifique, des collectionneurs s'étaient mis en rapport avec Robert Brown, le président de la fondation Monde Antique qui servait de couverture aux affaires crapuleuses de George Wagner, Frank Dos Santos et Enrique Gomez, les associés d'Alfred Tannenberg.

— Vous me demandez l'impossible, rétorqua sèchement Ahmed Husseini.

— Je sais que c'est très délicat compte tenu de la situation actuelle. Mais en tant qu'archéologue vous connaissez l'importance d'une telle découverte. Laisser ici les fruits de notre travail, de mois de sacrifices... n'aurait aucun sens. Si vous nous aidez à persuader les autorités irakiennes de l'importance de faire connaître au monde les résultats de nos recherches, votre pays en sera le premier bénéficiaire. Il va sans dire que la totalité des pièces sera restituée à l'Irak, mais avant cela, s'il vous plaît, aidez-nous à les faire découvrir au monde entier. Nous aimerions organiser une exposition itinérante entre Paris, Madrid, Londres, New York et Berlin. Votre gouvernement acceptera peut-être de vous nommer commissaire de l'exposition. Je vous rappelle que nous avons travaillé dur, Ahmed.

Picot se tut et attendit de voir la réaction d'Ahmed. Mais ce fut Clara qui prit la parole.

— Professeur Picot, j'ai l'impression que vous m'oubliez.

— Pas du tout. Sans vous, rien de tout cela n'aurait été possible. Loin de moi l'idée de vous évincer du projet, bien au contraire. C'est grâce à votre obstination, Clara, que nous avons pu mener ce chantier à bien. Et c'est la raison pour laquelle je vous demande d'interrompre les fouilles et de venir avec nous. Vous êtes la cheville ouvrière de notre expédition, et nous aurons besoin de vous pour notre exposition. Car il va falloir donner des conférences, participer à des séminaires, se charger d'accompagner les

œuvres partout où nous les exposerons. Mais nous ne pouvons rien faire si votre mari n'obtient pas le feu vert des autorités pour faire sortir les œuvres d'Irak.

— Il n'est pas dit qu'il le puisse. En revanche, mon grand-père, si.

Le ton affirmatif de Clara ne les surprit pas. Et d'ailleurs Picot lui-même avait envisagé d'en toucher un mot à Alfred Tannenberg, au cas où Ahmed se montrerait trop réticent. Car depuis qu'il était en Irak, Le Français avait découvert qu'il n'y avait rien que Tannenberg ne pût obtenir.

— Ce serait vraiment formidable si Ahmed et votre grand-père joignaient leurs efforts pour convaincre les autorités, dit Picot.

Ahmed réalisa qu'il n'avait pas intérêt à faire le bras de fer avec Clara, ou même avec Picot. Mieux valait essayer de gagner du temps en faisant mine de faire l'impossible, et même de se montrer enthousiaste.

De plus, ce serait la meilleure façon pour lui de quitter l'Irak. Picot était en train de lui offrir une couverture inespérée. Le seul problème était que la plupart des objets ne sortiraient jamais d'Irak, que ce soit avec lui ou avec Picot.

— Je vais voir ce que je peux faire pour convaincre le ministère, affirma Ahmed.

— Ça ne suffira pas, il faut parler avec Saddam. Il n'y a que lui qui puisse donner l'autorisation de faire sortir des œuvres d'art du pays, surtout s'il s'agit d'antiquités, dit Clara.

— Cela veut-il dire que vous acceptez de venir avec nous ? demanda Marta.

— Non, tout du moins pas dans l'immédiat, même si je pense que cette idée d'expo est excellente. Je vais rester ici, car je suis persuadée que je peux retrouver les tablettes. Naturellement, pour pouvoir sortir quoi que ce soit de ce pays, vous allez devoir signer un accord sur lequel figurera le nom de toutes les personnes qui ont rendu possible cette expédition, déclara Clara sur le ton du défi.

Ils discutèrent pendant un petit moment encore de leur départ d'Irak et surtout de la forme qu'ils entendaient donner à l'exposition.

Il n'y avait pas un bruit dans le campement quand ils se séparèrent et que Clara, accompagnée de Gian Maria, commença à regagner sa maison.

— Vous avez sommeil ? demanda-t-elle au prêtre tandis qu'ils cheminaient côte à côte.

— Non, j'ai beau être épuisé, je sais que je ne pourrai pas fermer l'œil.

— J'aime la nuit, moi aussi. Je savoure le silence. C'est le meilleur moment pour penser. Que diriez-vous de faire un petit tour jusqu'au site ?

— Maintenant ? demanda Gian Maria, incapable de cacher sa surprise.

— Oui. Comme vous le savez, je suis suivie en permanence par des gardes du corps. C'est pourquoi je profite de la moindre occasion d'échapper à leur vigilance.

— Très bien, je viens avec vous. Nous prenons la voiture ?

— Non. Ça fait une trotte, mais j'ai besoin de marcher.

Les hommes chargés de veiller sur Clara leur emboîtèrent aussitôt le pas en gardant leurs distances. Bien que contrariés de perdre de précieuses heures de sommeil à cause d'un caprice de la petite-fille de Tannenberg, ils n'en laissaient rien paraître.

Lorsqu'ils eurent atteint le site, Clara chercha un endroit où s'asseoir confortablement.

— Gian Maria ? Pourquoi tenez-vous absolument à rester ici alors que les Américains s'apprêtent à nous bombarder ?

— J'ai beau le savoir, et n'être pas d'un tempérament téméraire, je n'éprouve aucune appréhension.

— Mais pourquoi restez-vous ? Vous êtes prêtre, et ici... ici vous ne pouvez pas exercer votre ministère – même si nous sommes tous des ouailles égarées, vous n'avez jamais cherché à nous remettre dans le droit chemin. Et d'ailleurs, je dois dire que vous vous êtes toujours montré respectueux des convictions de chacun.

— Clara, j'aimerais vous aider à retrouver la Bible d'argile. S'il s'avérait exact qu'Abraham connaissait l'histoire de la Genèse... Serait-ce la même Genèse que celle que nous connaissons ?

— En fait, c'est la curiosité qui vous retient ici.

— Je veux vous aider, Clara. Et puis... et puis je ne serais pas tranquille de vous savoir seule.

Clara éclata de rire. Gian Maria était touchant. Il disait vouloir la protéger alors que des hommes armés jusqu'aux dents veillaient sur elle nuit et jour.

Mais le prêtre avait l'air de croire qu'il détenait un pouvoir surnaturel grâce auquel il ne pourrait rien lui arriver de mal tant qu'il serait à ses côtés.

— Que disent les prêtres de votre congrégation quand vous leur parlez ?

— Mon supérieur m'encourage à aider tous ceux qui ont besoin de moi. Il est au courant des malheurs qui accablent le peuple irakien.

— Mais vous n'aidez pas à soulager les misères du peuple irakien. Vous êtes ici avec nous dans une mission archéologique.

Comme elle disait cela, Clara réalisa subitement qu'il y avait deux mois que le prêtre était entré dans l'équipe.

— Ils sont au courant. Mais ils pensent malgré tout que je peux être utile aux personnes qui sont ici.

— Ce ne serait pas plutôt que l'Église aimerait savoir ce qu'il en est de la Bible d'argile ? demanda Clara, soudain sur ses gardes.

— Clara, voyons ! L'Église n'a rien à voir avec mon séjour ici, à Safran. Je suis peiné de voir que vous ne me faites pas confiance. Mon supérieur hiérarchique m'a donné la permission de venir ici et n'a soulevé aucune objection quand je lui ai dit ce que je faisais. Je ne suis pas le seul prêtre à travailler, vous savez. Nous sommes nombreux dans ce cas. Naturellement, il arrivera un moment où je devrai rentrer à Rome, mais je ne suis ici que depuis deux mois, pas deux ans, même si vous avez l'impression que cela fait une éternité.

— Non, vous m'avez mal comprise... je trouve simplement étonnant qu'un prêtre se soit retrouvé dans cette expédition.

— Il ne me semble pourtant pas avoir fait quoi que ce soit qui puisse paraître louche. Je ne suis pas un faux jeton, Clara, si c'est ce que vous craignez.

— Vous savez quoi, Gian Maria ? Bien que nous n'ayons jamais abordé de sujets personnels, vous et moi, j'ai parfois l'impression que vous êtes mon seul ami ici, le seul qui me donnerait un coup de main s'il m'arrivait un pépin.

Ils retombèrent à nouveau dans le silence et savourèrent le calme de la nuit, les yeux perdus dans l'immensité du ciel étoilé.

Ils restèrent un long moment à méditer, sans se soucier des bruits de la nuit amplifiés par le silence.

Puis le froid commença à les gagner et ils décidèrent de retourner au campement.

Clara se dirigea aussitôt vers la chambre de son grand-père, certaine d'y trouver Samira et Fatima. La maison était plongée dans la plus complète obscurité.

Elle entra à tâtons dans la chambre et murmura le nom de Samira. En vain. Une odeur douceâtre et pâteuse flottait dans l'air.

Il faisait noir comme dans un four, et voyant que ni Samira ni Fatima ne répondaient, elle pesta intérieurement contre les deux femmes qui avaient dû s'endormir au lieu de veiller sur son grand-père.

Puis sa main rencontra l'interrupteur, et lorsque la lumière jaillit, elle étouffa un hurlement et s'adossa au mur, prise de nausées. Samira gisait à terre, les yeux ouverts. Un filet de sang figé s'échappait de la commissure de ses lèvres blêmes et sans vie. L'infirmière tenait à la main un objet que Clara, à demi aveuglée par les larmes et la terreur, ne put identifier.

Elle n'aurait su dire combien de temps elle resta là, adossée contre la paroi, sans bouger. Mais Clara avait l'impression qu'une éternité s'était écoulée lorsqu'elle s'enhardit enfin à s'approcher de son grand-père.

Le masque à oxygène pendait d'un côté du lit tandis que le vieil homme, d'une blancheur de cire, gisait sans connaissance. Clara approcha une main de sa bouche et sentit le souffle faible de son haleine.

Elle posa ensuite son oreille sur sa poitrine et entendit les battements affaiblis de son cœur mourant.

Sans trop savoir comment, elle parvint à lui remettre son masque à oxygène et sortit de la chambre en courant, sans remarquer qu'un autre corps gisait non loin de là.

Ce n'est qu'une fois dans le vestibule, qu'elle vit les corps des deux sentinelles, chargées de monter la garde, étendus raides morts sur le sol. Elle fut à nouveau prise de panique. Elle était seule dans cette maison où rôdait un assassin.

Elle fila à toutes jambes en direction de la sortie et ce n'est qu'une fois dehors qu'elle reprit son souffle en voyant que les gardes étaient à leur poste. Comment était-il possible que quelqu'un se soit introduit dans la maison de son grand-père au nez et à la barbe de ces hommes ?

— Madame ? Il y a un problème ? demanda l'un des gardiens en voyant ses yeux exorbités par la terreur.

Clara dut faire un effort pour trouver le courage de répondre à cet homme qui aurait très bien pu être l'assassin de Samira et des deux autres gardes.

— Où est le docteur Najeb ? murmura-t-elle d'une voix à peine audible.

— Il dort, répondit l'homme en désignant la maison de Salam Najeb.

— Allez le chercher.

— Maintenant ?

— Tout de suite ! cria Clara d'une voix désespérée.

Elle envoya un autre garde chercher Gian Maria et Picot. Elle allait devoir prévenir Ahmed, mais elle préférait attendre que le Français et le prêtre soient là. Elle se méfiait de son mari.

Quelques minutes plus tard, le médecin arrivait, l'air ahuri et le cheveu en bataille. Voyant la mine défaite de la jeune femme, il demanda, affolé :

— Que se passe-t-il ?

— À quelle heure avez-vous laissé mon grand-père ? lui demanda Clara sans répondre à sa question.

— À dix heures environ. Il dormait tranquillement, et j'ai laissé Samira à son chevet. Que s'est-il passé ?

Clara entra dans la maison en compagnie du médecin et le mena jusqu'à la chambre de son grand-père. Dès qu'il franchit le seuil, Salam Najeb se figea, pétrifié, tandis qu'une expression d'horreur se peignait sur ses traits.

Sans prêter attention au corps sans vie de Samira, il s'approcha du lit de Tannenberg.

Il tâta le pouls du vieil homme tout en observant son tracé cardiaque sur le moniteur. Après avoir procédé à un examen approfondi pour s'assurer qu'il ne lui était rien arrivé, il lui remit son masque à oxygène et lui fit une injection, puis il changea la poche de sérum qui était quasiment vide et attendit de voir si le malade donnait signe de vie.

Quand il eut fini, il se tourna vers Clara qui l'observait en silence et dit :

— Il ne semble pas avoir subi d'agression.

— Mais il est inconscient, balbutia Clara.

— Il ne devrait pas tarder à réagir.

Le médecin jeta un coup d'œil circulaire à la chambre, puis s'approcha de Samira. Il s'agenouilla et examina minutieusement le cadavre.

— Elle a été étranglée. Elle a dû chercher à se défendre ou à le défendre, dit Najeb en désignant Alfred Tannenberg.

Il se releva et se dirigea vers l'autre extrémité de la chambre où gisait Fatima au milieu d'une flaque de sang. Clara, qui n'avait pas encore remarqué le corps de sa nourrice, poussa un cri d'horreur.

— Calmez-vous. Elle est vivante. Elle respire, même si elle a reçu un grand coup sur la tête. Aidez-moi à la relever, nous allons la porter

immédiatement jusqu'à l'hôpital de campagne. Ici, je n'ai rien sous la main pour pouvoir la soigner. Je vais prévenir les hommes qui montent la garde.

Clara s'agenouilla en pleurant à côté de Fatima et essaya de la relever. Deux des gardes qui observaient la scène s'approchèrent pour soulever le corps de Fatima et l'emmener à l'hôpital.

Lorsqu'elle vit entrer Yves Picot et Gian Maria, Clara, profondément soulagée, éclata en sanglots.

Gian Maria s'approcha et la prit dans ses bras tandis que Picot lui posait des questions.

— Allons, calmez-vous. Comment vous sentez-vous ? Que s'est-il passé ? Mon Dieu ! s'exclama-t-il en voyant le cadavre de Samira.

— Dites aux gardes de l'emporter à l'hôpital, demanda le docteur Najeb à Clara. Les hommes qui montaient la garde à l'extérieur ont été abattus à bout portant. Je suppose que l'assassin s'était muni d'un silencieux. J'ai fait transférer leurs corps à l'hôpital.

— Et mon grand-père ? s'écria Clara.

— J'ai déjà fait tout ce que je pouvais. Quelqu'un va devoir rester avec lui et m'appeler en cas de problème. Mais pour l'heure il faut que je m'occupe de la femme. Il faudra aviser les autorités pour qu'une enquête soit ouverte. Samira a été assassinée.

Sur ce, Salam Najeb tourna les talons et sortit. Il ne voulait pas qu'ils le voient pleurer. Il pleurait sur le sort de Samira et sur son propre sort.

Il avait accepté de venir jusqu'à Safran pour soigner le vieux Tannenberg. Il l'avait fait pour l'argent. Alfred Tannenberg lui avait offert l'équivalent de cinq années de salaire et un appartement situé dans un quartier résidentiel du Caire.

Ayed Sahadi croisa le médecin sur le porche de la maison. Le contremaître avait l'air anxieux. Il était blême, car il savait qu'en cas de problème, Tannenberg le tiendrait pour responsable, et que le Colonel, son chef, n'hésiterait pas à le torturer pour lui faire payer sa négligence.

Juste au moment où il entra dans la chambre du vieil homme, deux gardes sortaient le cadavre de Samira. Clara pleurait toujours et Picot avait ordonné à l'un de ses hommes d'aller quérir le maire du village et de ramener une femme afin de veiller le malade.

— Où étiez-vous donc passé ? rugit Clara en voyant entrer Ayed Sahadi.

— Je dormais, répondit le contremaître, ahuri.

— Vous allez le payer cher, lui dit Clara d'un ton menaçant.

L'homme ne répondit rien. Sans même la regarder, il commença à inspecter la chambre, la fenêtre, le sol, la disposition des objets. Les hommes qui l'accompagnaient restaient pétrifiés, n'osant pas faire un geste sans y avoir été invités. Quelques minutes plus tard, le capitaine des soldats chargés d'assurer la protection du site archéologique arriva. Sans prêter la moindre attention à Clara ou à Picot, il entra aussitôt en discussion avec Ayed Sahadi.

Tous deux redoutaient la réaction de leurs supérieurs, des hommes plus cruels encore qu'ils ne l'étaient eux-mêmes et qui avaient droit de vie et de mort sur eux.

Pendant ce temps, Clara observait les signaux qui s'affichaient sur le moniteur cardiaque de son grand-père. À un moment donné, il lui sembla discerner un battement de paupières. Mais sans doute n'était-ce qu'un effet de son imagination.

Quand le maire arriva accompagné de son épouse et de deux de ses filles, Clara leur expliqua ce qu'elle attendait d'elles. Outre les corvées du ménage, elles allaient devoir se relayer au chevet d'Alfred Tannenberg.

Ayed Sahadi et le capitaine semblaient s'être mis d'accord. Les hommes de la garnison allaient perquisitionner toutes les maisons et les tentes afin de relever tous les indices qui leur permettraient de remonter jusqu'à l'auteur du crime, et tous les membres de l'expédition, quels qu'ils soient, seraient arrêtés et interrogés. Enfin, il ne leur restait plus qu'à prévenir le Colonel. La tâche étant jugée délicate, il fut décidé que chacun l'appellerait de son côté.

Voyant qu'Alfred Tannenberg commençait à s'agiter, Clara envoya une des filles du maire quérir le docteur Najeb. À sa grande surprise, la jeune fille s'en revint accompagnée d'Ahmed Husseini.

— Je suis désolé, je n'ai pas pu venir avant. J'étais avec le docteur. Il m'a raconté ce qui s'est passé et je l'ai aidé à soigner Fatima. Elle est inconsciente. Elle a perdu beaucoup de sang. Elle a reçu un coup à la tête. Je doute qu'elle puisse nous dire quoi que ce soit avant demain, car elle a été très choquée. Le docteur l'a mise sous sédatif.

— Ses jours sont en danger ? s'enquit Clara.

— Non. En tout cas, pas d'après le docteur Najeb.

— Où est-il ? demanda Gian Maria.

— À l'hôpital, en train de lui recoudre la tête, l'informa Ahmed.

Fabian et Marta entrèrent à leur tour dans la chambre. Yves Picot vint à leur rencontre et les mit au courant de la situation. Après l'avoir écouté attentivement, Marta prit les choses en main.

— Je crois que nous devrions nous retirer dans le salon pour parler, afin de ne pas déranger monsieur Tannenberg. Allez faire du café, ordonna-t-elle à l'épouse du maire. Et apportez-le dans le salon. La nuit va être longue.

Clara lui lança un regard plein de reconnaissance. Elle savait qu'elle pouvait faire confiance à Marta quand il s'agissait de mettre de l'ordre.

Marta, se tournant vers le capitaine et à Ayed Sahadi qui continuaient de parlementer dans leur coin, elle leur demanda :

— Avez-vous inspecté la chambre à fond ?

Blessés dans leur amour-propre, les deux hommes lui répondirent qu'ils savaient ce qu'ils avaient à faire.

Mais Marta, nullement impressionnée, leur dit :

— Dans ce cas, sortez de cette chambre et allez discuter ailleurs.

Après quoi, ayant ordonné aux filles du maire de rester au chevet de monsieur Tannenberg, elle invita tous les autres à passer au salon.

Dès qu'ils furent réunis dans la petite pièce adjacente, Marta suggéra :

— Et si Clara nous racontait sa version des faits ?

Le capitaine et Ayed Sahadi réalisèrent soudain qu'ils n'avaient pas demandé à la jeune femme dans quelles circonstances elle avait trouvé le cadavre de Samira en entrant dans la chambre de son grand-père.

L'épouse du maire entra dans le salon avec du café et des biscuits disposés sur un plateau.

Ayed Sahadi se tourna vers Clara et, fixant sur elle un regard plein de colère, demanda :

— Madame Husseini, pouvez-vous nous dire à quelle heure vous êtes entrée dans la chambre de votre grand-père ? Avez-vous entendu un bruit suspect ?

D'une voix atone, Clara raconta sa promenade avec Gian Maria jusqu'au site archéologique, en précisant qu'elle ne se souvenait pas de l'heure à laquelle ils étaient rentrés. Elle ajouta qu'elle n'avait rien remarqué de suspect. Les hommes chargés de surveiller la maison étaient à leur poste, de sorte qu'elle était entrée sans se douter du spectacle qui l'attendait dans la chambre de son grand-père.

Elle décrivit la scène qui lui était apparue lorsqu'elle avait allumé la lumière.

Et, oui, maintenant qu'il lui posait la question, elle avait en effet trouvé étrange l'absence des deux gardes chargés de surveiller la chambre. Et ce n'est qu'ensuite qu'elle les avait trouvés morts.

Une heure durant, elle répondit aux questions de Sahadi et du capitaine, qui insistaient pour qu'elle n'omette aucun détail.

— Bien, quant à moi, j'ai une question à vous poser, messieurs, dit soudain Picot en s'adressant à Sahadi et au capitaine. Comment se fait-il que quelqu'un ait pu s'introduire dans la maison sans attirer l'attention des sentinelles et entrer de surcroît dans la chambre de monsieur Tannenberg après avoir abattu ses deux gardes du corps, puis de s'en prendre à l'infirmière et à Fatima ?

— En effet, c'est une question à laquelle vous allez devoir répondre demain en présence du Colonel, leur dit Ahmed Husseini.

En apprenant que le Colonel était attendu le lendemain, les deux hommes échangèrent un regard paniqué.

— Tu l'as appelé ? demanda Clara à son époux.

— Oui. Cette nuit deux hommes et l'infirmière qui étaient chargés de veiller sur ton grand-père ont été assassinés. Il n'est pas bien difficile d'imaginer que celui qui était visé était Alfred Tannenberg. De sorte que j'ai obligation d'en informer les autorités de Bagdad. Je suppose que vous savez déjà, capitaine, qu'un détachement de la Garde républicaine doit venir ici même pour nous surveiller. Il est évident que vous avez failli à votre tâche, capitaine, de même que notre ami Sahadi, en n'ayant pas réussi à empêcher les traîtres d'agir.

— Les traîtres ? Quels traîtres ? s'enquit nerveusement le contremaître.

— Les traîtres qui se trouvent en ce moment même dans ce campement, et dont j'ignore s'ils sont Irakiens ou non, déclara Ahmed sur un ton sentencieux.

— Tout comme tu t'y trouves toi-même.

Tous regardèrent Clara. Pour qu'elle ose accuser ainsi ouvertement son mari de faire partie des suspects, il fallait que leurs relations soient au plus mal.

Ahmed la foudroya du regard mais ne répondit pas. Il était évident qu'il faisait un effort surhumain pour se dominer.

— La question est, pour quel motif et à quelles fins ? intervint Marta.

— Pour quel motif ? demanda Fabian.

— Oui. Pourquoi s'est-on introduit dans la chambre de monsieur Tannenberg ? Était-ce réellement pour l'assassiner, comme le croit Ahmed ? Ou s'agit-il bêtement d'un cambrioleur qui s'est fait surprendre par Samira et les gardes et...

— Marta, la seule idée qu'un voleur ait pu chercher à s'introduire dans la maison d'Alfred Tannenberg, alors que celle-ci est gardée par des sentinelles, est saugrenue, dit Picot.

— Qu'en pensez-vous, Clara ? demanda Marta à brûle-pourpoint.

Prise de court, la jeune femme ne sut que répondre. Son grand-père était un homme influent et craint, et par conséquent haï d'un grand nombre de personnes qui voulaient sa peau.

— Je l'ignore. Je ne sais que penser. Je... je suis épuisée... toute cette histoire est abominable.

Un soldat entra pour murmurer quelque chose à l'oreille du capitaine, puis ressortit aussitôt.

— Bien, dit le capitaine. Mes hommes ont commencé à interroger les ouvriers et les habitants du village. Pour l'instant, ils n'ont rien trouvé. Monsieur Picot, nous allons devoir vous poser quelques questions, ainsi qu'à tous les membres de votre équipe.

— C'est tout naturel. En ce qui me concerne, je suis tout disposé à collaborer.

— Dans ce cas, nous allons commencer tout de suite. Vous ne voyez pas d'inconvénient à être le premier ?

— Aucun. Je vous suis.

— Inutile. Je vais vous interroger ici même. Madame, vous permettez ?

— Non, répondit Clara. Allez ailleurs. Monsieur Picot vous dira où vous pouvez vous installer. Dans un entrepôt, peut-être.

Le capitaine sortit suivi de Picot, Marta, Fabian et Gian Maria, laissant Clara seule en compagnie de son mari et du contremaître, Ayed Sahadi.

— Y a-t-il quelque chose que tu ne nous aies pas dit ? demanda Ahmed à son épouse.

— Non. Je vous ai raconté tout ce dont je me souviens. Mais vous, Ayed, avez-vous une idée quant à la façon dont l'assassin a pu s'introduire dans la chambre de mon grand-père ?

— Non. Nous avons inspecté toutes les issues, portes et fenêtres. J'ignore comment le meurtrier a pu entrer, et s'il était seul ou accompagné. Les hommes qui gardent l'entrée m'ont juré n'avoir rien vu. Il est impossible que quiconque entre dans cette maison sans qu'ils s'en aperçoivent.

— Pourtant quelqu'un est entré. Et il s'agit bien d'un individu en chair et en os, pas d'un fantôme. Les fantômes n'ont pas l'habitude de tirer à bout portant ou d'étrangler les femmes sans défense, dit Ahmed, furieux.

— Je le sais... mais je n'arrive pas à comprendre comment une telle chose a pu arriver. À mon avis, la personne se trouvait à l'intérieur de la maison, dit Ayed Sahadi.

— Mais à l'intérieur de la maison, il n'y avait que Fatima, Samira et les deux gardes du corps, répondit Clara.

— Et vous-même. Car, tout bien considéré, c'est vous qui avez retrouvé les cadavres...

Clara eut un haut-le-corps. Elle se leva de sa chaise et, s'approchant du contremaître, le gifla si violemment qu'elle laissa la marque de ses doigts sur sa joue. Ahmed se leva d'un bond pour neutraliser son épouse. Il craignait la réaction d'Ayed.

— En voilà assez, Clara ! Assieds-toi ! Tu es devenue complètement folle ou quoi ? Quant à vous, Ayed, faites-nous grâce de vos insinuations. Et ne vous avisez pas d'insulter ma femme ou ma famille.

— Il y a eu trois assassinats, et tout le monde sera suspect tant que nous n'aurons pas retrouvé le coupable, répondit Ayed.

Ahmed Husseini s'approcha du contremaître. On aurait dit qu'il allait le frapper. Mais il se contenta de murmurer entre ses dents :

— Vous faites partie des suspects vous aussi. Qui nous dit que vous n'avez pas été payé pour assassiner Tannenberg ? Mieux vaut pour vous ne pas faire de faux pas, sinon vous le paierez très cher.

Le contremaître sortit du salon, tandis que Clara se laissait choir dans le fauteuil. Son époux tira une chaise et vint s'asseoir à côté d'elle.

— Il faut que tu essaies de te maîtriser. Tu te fais trop remarquer.

— Je le sais, mais je suis complètement anéantie.

— Ton grand-père est très malade. Tu devrais le faire transférer au Caire, ou tout au moins à Bagdad.

— C'est le docteur Najeb qui te l'a dit ?

— Pas besoin qu'on me le dise, il suffit de le voir pour comprendre qu'il va bientôt mourir. Allons, reconnais-le. À quoi bon chercher à sauver les apparences ? Quand cesseras-tu de nous prendre pour des imbéciles ?

— Il a subi un choc, c'est pour cela qu'il t'a semblé aller mal...

— C'est ridicule ! Tout le campement est au courant de son état de santé.

— Laisse-moi tranquille ! Tu voudrais que mon grand-père meure, mais il vivra, et il vous mettra en pièces tous autant que vous êtes, bandes de traîtres !

— Bien, puisqu'il est impossible d'avoir une discussion sérieuse avec toi, je vais aller là où je peux me rendre utile. Quant à toi, tu devrais te reposer.

— Je veux voir Fatima.

— Je viens avec toi.

Ils n'avaient pas franchi le seuil qu'ils se retrouvèrent nez à nez avec le docteur Najeb. Le médecin semblait exténué.

Il leur confia qu'il ignorait encore quelles seraient les séquelles du coup reçu par Fatima. L'objet avec lequel on l'avait frappée devait être lourd car la plaie qu'elle portait à la tête était profonde.

— Le capitaine a posté deux hommes armés aux abords de la tente.

— C'est notre seul témoin, si tant est qu'elle ait eu le temps de réaliser ce qui se passait autour d'elle, dit Ahmed.

Alfred Tannenberg respirait avec difficulté, et sur l'écran, le tracé de ses fonctions vitales semblait altéré. Le docteur Najeb houspilla les femmes. Elles auraient dû le prévenir. Clara s'en voulut de n'être pas restée au chevet du malade lorsqu'elle vit une lueur malicieuse dans le regard de son époux. Ce dernier haïssait tellement son grand-père qu'il était incapable de cacher sa satisfaction de le voir à l'article de la mort.

Le médecin prépara une poche de plasma et leur dit d'aller se reposer, en leur assurant qu'il ne quitterait pas le chevet de Tannenberg.

Le ronronnement de l'hélicoptère rompit le silence pesant qui enveloppait le campement. Picot, Fabian et Marta avaient décidé de mettre un terme à l'expédition. Dès qu'ils le pourraient ils commenceraient à démonter le camp et à plier bagages.

Ils ne voulaient pas rester un jour de plus que nécessaire, même si Marta était d'avis d'essayer une fois encore de convaincre Ahmed de les aider à faire sortir d'Irak les trésors qu'ils avaient exhumés pour les montrer au monde entier.

Ils étaient épuisés, comme tous les membres de l'expédition, d'autant qu'un détachement de la Garde républicaine, le redoutable corps d'élite de Saddam Hussein, avait débarqué le matin même aux petites heures du jour.

Picot aperçut Clara et son époux qui se dirigeaient vers l'hélicoptère. Les pales de l'appareil tournaient encore lorsqu'un homme corpulent, aux cheveux noirs et à l'épaisse moustache, qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à Saddam, sauta à terre avec agilité. Deux militaires descendirent ensuite, puis une femme.

Picot songea qu'il émanait une certaine autorité du gradé, mais aussi un je-ne-sais-quoi de sinistre.

Après avoir serré la main d'Ahmed puis gratifié Clara d'une tape sur l'épaule, le Colonel fit signe à la femme qui était arrivée avec eux à bord de l'hélicoptère de les suivre.

Celle-ci avait l'air intimidée et un tic nerveux agitait la commissure de ses lèvres. Clara s'approcha d'elle pour lui souhaiter la bienvenue.

C'était une infirmière, une femme de confiance, employée à l'hôpital militaire, lui expliqua le Colonel, qui avait jugé bon de l'emmener avec lui quand il avait appris que Samira avait été assassinée.

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand un soldat vint prévenir Picot que le nouveau venu souhaitait s'entretenir avec lui.

Ni Clara ni Ahmed n'étaient dans le salon. Seul s'y trouvait l'homme que tout le monde appelait le Colonel. Il était en train de fumer un cigare en buvant un café.

Il ne lui tendit pas la main ; tout au plus le salua-t-il d'un petit signe de tête. Picot décida de s'asseoir bien que le militaire ne l'ait pas invité à le faire.

— Bien, à présent, dites-moi ce qui s'est passé ? s'enquit le Colonel.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Pas même une supposition ?

— Non. Je n'ai vu qu'une seule fois monsieur Tannenberg en tout et pour tout, de sorte que je peux difficilement dire que je le connais. En réalité, je ne connais rien de lui et je ne saurais expliquer ce qui a pu pousser quiconque à s'introduire dans sa chambre à coucher et à tuer son infirmière et les deux hommes qui veillaient sur lui.

— Vous soupçonnez quelqu'un ?

— Moi ? Jamais de la vie. Je n'arrive pas à croire qu'il puisse y avoir un assassin parmi nous.

— Et pourtant, il y en a un, monsieur Picot. J'espère que Fatima pourra parler. Il est possible qu'elle ait vu l'assassin. Enfin... mes hommes vont interroger également tous les membres de votre équipe.

— Mais ils l'ont déjà fait hier soir.

— Je comprends votre irritation, mais c'est indispensable.

— Naturellement.

— Bien, à présent, j'aimerais que vous me parliez des uns et des autres. Il faut que je recueille un maximum d'informations sur les gens qui travaillent ici. Ce ne sont pas les Irakiens qui me posent problème. Je sais que je n'aurais aucun mal à obtenir d'eux tout ce que je veux savoir. En revanche, j'aimerais que vous me parliez de vos collaborateurs... Allons, monsieur Picot, dites-moi tout ce que vous savez.

— Eh bien, en fait je ne connais que depuis peu la majorité des gens qui travaillent ici. Ce sont des archéologues et des étudiants respectables. Vous ne trouverez pas d'assassins parmi les gens qui participent à cette mission.

— Vous seriez surpris de voir comme il est facile de trouver des gens prêts à commettre un meurtre. Vous les connaissez tous ? Y a-t-il parmi eux une personne dont vous n'ayez fait la connaissance que récemment ?

Yves Picot resta silencieux. Le Colonel venait de lui poser une question à laquelle il ne voulait pas répondre. Car s'il disait qu'il y avait dans la mission des gens qu'il n'avait jamais vus avant de venir en Irak, ceux-ci deviendraient immédiatement suspects à ses yeux, avec tous les risques que cela pouvait comporter. Dans ce pays, il suffisait d'un rien pour que les gens disparaissent à jamais.

— Réfléchissez, prenez votre temps, lui dit le Colonel.

— En réalité, je les connais tous. Ce sont des personnes qui m'ont été recommandées par des amis proches qui ont toute ma confiance.

— Moi, au contraire, mon métier m'oblige à me méfier de tout le monde. C'est le seul moyen d'obtenir des résultats.

— Monsieur...

— Appelez-moi Colonel.

— Colonel, en tant qu'archéologue je n'ai pas pour habitude de traiter avec des assassins, et les membres de cette expédition ne sont pas des tueurs. Interrogez-nous si cela vous chante et posez toutes les questions que

vous voudrez, mais je doute que vous arriviez à trouver un assassin parmi nous.

— Vous êtes prêt à collaborer ?

— Je vais faire de mon mieux, mais je crains de n'avoir pas grand-chose à vous apprendre.

— Je suis certain que vous m'aiderez plus que vous ne le croyez. J'ai ici une liste des membres de votre équipe. Je vais vous poser des questions sur chacun d'eux. Et nous verrons bien où cela nous mène. Nous commençons ?

Yves Picot acquiesça. Il n'avait pas le choix. Ce sinistre individu n'était pas d'humeur à essuyer un refus, de sorte qu'il allait devoir se prêter à son jeu. Mais il était fermement décidé à s'en tenir à des généralités.

Soudain Clara fit irruption dans la pièce, un grand sourire aux lèvres. Il n'y avait pourtant pas de quoi, songea Yves Picot, stupéfait.

— Colonel, mon grand-père veut vous voir.

— Ah ? Il a repris connaissance..., murmura le militaire.

— Oui, et il dit même se sentir au mieux de sa forme.

— J'y vais de ce pas. Monsieur Picot, nous parlerons plus tard...

— Quand il vous plaira.

Le Colonel sortit avec Clara, au grand soulagement de Picot. Il savait qu'il ne pourrait pas se soustraire à l'interrogatoire, mais du moins aurait-il un peu de temps pour se préparer.

Il allait de ce pas rejoindre Fabian et Marta pour en discuter avec eux.

Le docteur Najeb fit signe à Clara et au Colonel d'attendre que l'infirmière ait fini de donner les soins au patient avant de s'approcher du lit de Tannenberg.

La femme avait l'air efficace. Une minute plus tard, elle s'était acquittée de sa tâche.

Salam Najeb donnait l'impression qu'il allait s'effondrer. Ses traits tirés témoignaient de la fatigue et de la tension nerveuse accumulées tout au long de cette nuit de veille.

— Il semble avoir récupéré miraculeusement, mais il ne faut pas le fatiguer, leur dit-il, tout en sachant qu'ils ne feraient pas cas de ses conseils.

— Vous devriez vous reposer, docteur, lui répondit Clara.

— Oui, maintenant que mademoiselle Aliya est ici je vais pouvoir aller dormir. Mais avant il faut que je passe voir Fatima.

— Mes hommes sont en train de l'interroger, dit le Colonel.

— J'avais pourtant demandé qu'on la laisse tranquille jusqu'à ce qu'elle ait repris un peu de force ! protesta le médecin.

— Allons, calmez-vous ! Elle est revenue du royaume des morts et elle peut nous être très utile. Il n'y a que monsieur Tannenberg et Fatima qui savent ce qui s'est passé dans cette chambre, et il est de notre devoir de les interroger. Je vous rappelle que nous avons trois cadavres sur les bras, docteur, répondit le Colonel sur un ton sans réplique.

— Mais elle est très affaiblie et monsieur Tannenberg...

Salam Najeb s'arrêta net quand il vit le regard mauvais du Colonel.

L'infirmière se retrancha au fond de la chambre pour laisser le champ libre à Clara et au militaire. Clara prit la main de son grand-père dans la sienne et la serra. C'était réconfortant de le sentir vivant.

— Il y en a qui veulent ta peau, mon vieux, lui dit le Colonel en guise de salut.

Les yeux creux d'Alfred Tannenberg et la pâleur de ses joues indiquaient que la mort n'était pas loin. Mais la férocité de son regard démontrait qu'il était déterminé à se battre jusqu'au bout.

— Que s'est-il passé, demanda le vieil homme.

— Il n'y a que toi qui puisses nous le dire, répondit le Colonel.

— Je n'ai pas de souvenir précis, si ce n'est que j'ai vu quelqu'un s'approcher de mon lit. J'ai pensé que c'était l'infirmière. On m'a braqué une lampe sur le visage, puis j'ai entendu des bruits sourds. J'ai essayé de me redresser et... je ne sais plus. Il me semble que j'ai réussi à arracher mon masque à oxygène. La lumière était éteinte et on n'y voyait rien... Je crois qu'on m'a poussé... mais je ne pourrais pas l'affirmer, je n'ai plus souvenir de ce qui s'est passé. Je n'ai pas vu grand-chose. Cependant, je suis sûr que quelqu'un est entré et s'est approché de moi. Ils auraient pu me tuer. Il faut que tu punisses sévèrement les hommes qui montent la garde. Ce sont des incapables.

— Ne t'inquiète pas, je vais m'en occuper personnellement. Je te garantis qu'ils vont regretter amèrement d'être venus au monde quand j'en aurai fini avec eux.

— J'espère que le travail de la mission n'a pas été interrompu à cause de cet incident. Clara a encore le temps de trouver ce que nous recherchons, affirma Tannenberg.

— Picot s'en va, grand-père.

— Pas question, nous l'obligerons à rester ici, s'emporta le vieil homme.

— Nous ne pouvons pas faire cela. Ce serait une erreur. Il vaut mieux qu'il s'en aille. Moi, je resterai aussi longtemps qu'il le faudra. Mais toi, tu dois t'en aller. Le Colonel est d'accord.

— Je reste avec toi ! s'écria Tannenberg.

— Tu dois te montrer raisonnable, dit le Colonel. Le docteur Najeb insiste pour que tu t'en ailles. Je me porte garant de la sécurité de Clara. Je vais veiller personnellement à ce que tout se passe bien. Mais toi, tu dois partir.

Alfred Tannenberg ne répondit pas. Il était épuisé et sentait que sa vie ne tenait plus qu'à un fil. Si on le transférait au Caire, il avait quelque chance de survivre un peu plus longtemps.

Mais combien de temps ? S'il laissait sa petite-fille seule alors que la guerre était sur le point d'éclater, plus personne ne la respecterait.

— Nous verrons. Nous avons le temps. Maintenant, je veux que nous nous réunissions avec Yassir et Ahmed. Il ne faut pas que cet incident puisse entraver nos affaires.

— Ahmed me semble tout à fait capable de s'en sortir tout seul, dit le Colonel.

— Ahmed est incapable de faire quoi que ce soit de son propre chef. Je ne suis pas encore mort, et le jour où je le serai, ce ne sera pas lui qui me succédera, rétorqua Tannenberg.

— Je connais vos divergences, mais je pense qu'il faut passer outre. Tu n'as pas l'air bien, Clara ?

Clara ne répondit pas au Colonel. Elle resterait dévouée à son grand-père jusqu'à son dernier soupir, et d'ailleurs, elle non plus ne faisait pas confiance à Ahmed.

— Grand-père, nous allons organiser une réunion si tu le souhaites. Qui dois-je convoquer ?

— Dis à ton mari de venir. Je veux également voir Ayed Sahadi et Yassir. Mais avant cela, je dois me préparer à les recevoir. Appelle l'infirmière pour qu'elle m'aide à m'habiller.

— Mais tu ne dois pas te lever ! protesta Clara, affolée.

— Si. Et maintenant, fais ce que je te dis.

L’interrogatoire de Fatima s’était révélé infructueux. La pauvre femme pouvait à peine parler et elle n’arrêtait pas de pleurer.

Elle était assise à côté du lit d’Alfred Tannenberg et s’était assoupie tandis que Samira changeait les poches de sérum du patient, quand un bruit à l’extérieur de la chambre l’avait alertée. Mais elle n’avait pas ouvert les yeux, pensant qu’une des deux sentinelles avait laissé tomber quelque chose à terre.

Mais un autre bruit, à l’intérieur de la chambre cette fois, l’avait fait se tourner du côté de Samira. C’est là qu’elle avait vu une silhouette entièrement vêtue de noir et voilée qui étranglait l’infirmière.

Elle avait voulu crier, mais la silhouette s’était jetée sur elle en lui plaquant une main sur la bouche. Puis elle avait senti les coups portés à sa tête à plusieurs reprises, jusqu’à ce qu’elle perde connaissance. C’est tout ce dont elle se souvenait.

Non, elle n’aurait pas su dire s’il s’agissait d’un homme, mais en tout cas son agresseur avait de la force et il portait des gants, car lorsqu’elle avait essayé de mordre la main avec laquelle il la bâillonnait, elle avait senti une étoffe extensible sous ses dents.

Non, elle n’avait pas souvenance d’avoir senti une odeur spéciale, ni que son agresseur ait proféré la moindre parole. Mais elle avait ressenti une peur panique, ça oui, comme si la vie était en train de lui échapper. C’est pourquoi elle remerciait Allah de les avoir épargnés, elle et son maître.

OceanofPDF.com

30

Lion Doyle déambulait dans le campement en quête de réponses. Quelqu'un d'autre que lui s'était introduit dans la chambre de Tannenberg. Deux solutions : ou les gens qui l'avaient recruté s'impatientaient et avaient décidé d'envoyer un second quidam pour faire le boulot à sa place, ou les ennemis de Tannenberg avaient tenté de l'éliminer.

Les hommes du Colonel l'avaient interrogé. C'étaient des brutes malhabiles, habituées à extorquer des réponses sous la torture et qui lorsqu'elles étaient obligées d'employer des méthodes d'investigation pacifiques perdaient leur sang-froid.

Doyle n'avait eu aucun mal à circonvenir l'interrogatoire en jouant à fond son rôle de photographe indépendant : c'était un acteur chevronné qui pouvait changer de personnalité à la demande, tout en restant parfaitement à l'aise.

Il avait parlé avec Picot, mais ce dernier se perdait lui aussi en conjectures, de sorte qu'il n'était pas plus avancé. Idem pour Fabian et Marta, qui de plus étaient complètement traumatisés, tout comme Gian Maria qui avait du mal à cacher son anxiété.

Le seul qui affichait un calme olympien était le Croate. Après s'être prêté à l'interrogatoire, Anté Plaskic était retourné s'asseoir derrière son ordinateur pour terminer la tâche qu'il avait en cours.

Lion était convaincu que le Croate jouait un double jeu. Il n'était pas plus informaticien que lui-même était photographe ou qu'Ayed Sahadi était contremaître – ce dernier, toujours vêtu de hardes de paysan, affectait de se comporter en soldat depuis l'arrivée du Colonel.

Lion Doyle décida d'aller faire un brin de causette avec Anté Plaskic pour essayer de lui tirer les vers du nez.

À sa grande surprise, lorsqu'il entra dans l'entrepôt où travaillait Plaskic, il le trouva en compagnie du fils du maire du village. Non pas que sa présence ici fût suspecte, dans la mesure où ce dernier dirigeait une équipe d'ouvriers et allait et venait fréquemment du chantier au campement. Mais les deux hommes, qui étaient en pleine discussion, s'étaient tus à son entrée.

Le Croate afficha un sang-froid stupéfiant. Poussant un profond soupir, Anté Plaskic lui dit :

— Lion, les ouvriers sont inquiets. Cet homme voudrait savoir si les travaux vont se poursuivre et ce qu'il adviendra des ouvriers lorsque nous plierons bagages. Ils ont peur de la suite, et craignent que l'un d'eux ne soit accusé d'avoir commis les assassinats. Le professeur Picot n'a fait aucun commentaire, apparemment. Mais toi, tu sais peut-être quelque chose...

— Je n'en sais malheureusement pas plus que toi. Il va falloir que nous attendions que la situation s'éclaircisse et qu'ils retrouvent le ou les assassins. Quant à notre départ, il semblerait que nous n'ayons plus grand-chose à faire ici, étant donné les circonstances, et qu'il serait plus prudent que nous levions le camp.

Anté Plaskic se contenta de hausser les épaules en silence. Le fils du maire sortit en marmonnant dans sa barbe.

Lion Doyle regarda fixement le Croate. Celui-ci soutint son regard. L'un et l'autre savaient à quoi s'en tenir et se mettaient mutuellement en garde : un affrontement entre eux eut signifié la mort pour l'un des deux.

— Que penses-tu qui soit arrivé dans la maison du vieux ? demanda Lion Doyle, rompant subitement le silence.

— Je l'ignore.

— Tu as bien une idée sur la question ?

— Non. Je n'ai pas l'habitude de spéculer sur ce que j'ignore.

— Bah... je suppose qu'ils finiront par coincer l'assassin. Il est forcément ici.

— Si tu le dis...

Ils recommencèrent à se dévisager en silence, jusqu'à ce que Lion tourne les talons et sorte. Le Croate se rassit derrière son ordinateur et se plongea à nouveau dans la contemplation de son écran.

Ante Plaskic sentait que Lion Doyle le soupçonnait, mais il savait également que le photographe n'avait pas l'ombre d'un indice sur lequel appuyer ses soupçons.

Il avait été très minutieux et à aucun moment il n'avait commis d'erreur. Personne n'avait remarqué qu'il avait eu une relation avec Samira.

En réalité, il ne s'était rien passé entre eux, mis à part que l'infirmière lui faisait les yeux doux et s'arrangeait toujours pour se retrouver seule avec lui.

Dans ces moments-là, ils parlaient. Ou plus exactement, elle lui faisait des confidences qu'il écoutait d'une oreille distraite. La femme était visiblement pressée de rencontrer un homme qui l'emmènerait hors d'Irak, et semblait avoir jeté son dévolu sur lui, allant même jusqu'à lui laisser entendre qu'elle était prête à entamer avec lui une relation intime s'il le désirait.

Il ne l'avait jamais touchée. Il n'aimait pas les femmes musulmanes, pas même les blondes aux yeux bleus comme celles de son pays, et encore moins les brunes à la peau bistre et au nez épaté comme celle-là.

Mais pour autant, il n'avait pas rejeté sa compagnie, sachant qu'elle pourrait lui être utile. Utile dans la mesure où il pouvait se tenir informé de ce qui se passait entre les quatre murs de la maison de Tannenberg, et de l'état de santé du vieux. Il savait qui l'appelait, qui lui rendait visite, et était au fait des problèmes de Clara et de son mari, Ahmed Husseini.

Car Samira était une bavarde impénitente. De sorte qu'il pouvait transmettre des comptes rendus dignes de foi à Planet Security. Une fois rédigés, il les remettait au fils du maire – un homme de Yassir, l'Égyptien qui avait été le bras droit de Tannenberg avant que les deux hommes n'en viennent à se haïr –, puis Yassir se chargeait de les faire parvenir aux personnes qui l'avaient engagé et dont il recevait ses ordres.

Quand Yassir était arrivé au campement en compagnie d'Ahmed, il lui avait demandé un rapport détaillé de l'état de santé de Tannenberg. Ni Ahmed ni Yassir n'avaient réussi à savoir si le vieux était effectivement mourant. Le docteur Najeb s'était catégoriquement refusé à leur transmettre la moindre information.

C'est pourquoi Plaskic avait proposé à Samira de la rencontrer, ce qu'elle avait accepté avec joie. À la tombée de la nuit, une fois le campement endormi, elle se débrouillerait pour le faire entrer.

Elle lui avait dit que s'il parvenait à se faufiler dans l'obscurité et à déjouer l'attention des gardes, ils pourraient se retrouver. Elle lui avait expliqué que dix hommes montaient habituellement la garde autour de la

maison, cinq devant et cinq sur l'arrière. Passé minuit, ils avaient coutume de tous se réunir pour fumer une cigarette et prendre un café. Il lui suffisait d'attendre ce moment pour se faufiler sur l'arrière de la maison où se trouvait un vasistas qui donnait sur un réduit qui servait de placard.

Elle le laisserait entrouvert. Il lui suffisait d'entrer et d'attendre ensuite qu'elle vienne le rejoindre.

Anté Plaskic avait accepté de suivre son plan, bien qu'il n'ait eu nullement l'intention de l'attendre dans le cagibi. Il allait entrer dans la chambre du vieux et s'assurer lui-même de son état de santé tout en essayant de tirer les vers du nez à Samira.

Globalement, tout s'était passé comme prévu. Il avait attendu que la réunion de Picot avec les autres membres s'achève, puis, à minuit, quand les lumières s'étaient éteintes et que le silence s'était fait dans le campement, il avait gagné subrepticement l'arrière de la maison de Tannenberg. Tapi dans l'ombre, il avait dû attendre une demi-heure avant que les sentinelles qui gardaient la porte de devant ne viennent chercher leurs compagnons pour les inviter à prendre le café.

En réalité, ces derniers n'avaient pas complètement baissé la garde : ils s'étaient postés sur le côté de la maison, pensant avoir un champ de vision suffisamment large pour surveiller l'arrière de la bâtisse.

Mais ils se trompaient. Anté Plaskic avait réussi à se faufiler à travers le vasistas sans être vu. À l'intérieur, deux hommes somnolaient sur des chaises disposées de part et d'autre de la porte menant à la chambre de Tannenberg. Ils ne le virent même pas arriver. Avant même de s'en rendre compte, ils avaient l'un et l'autre reçu une balle en plein cœur. Le silencieux avait fonctionné à merveille. Il n'y avait eu d'autre bruit que le choc des corps s'effondrant à terre.

Après cela, il avait ouvert la porte. Samira avait raison. La vieille gouvernante somnolait et ne s'était même pas aperçue de sa présence. En le voyant entrer avec un pistolet à la main, Samira avait pris peur. Elle pensait qu'il allait tuer Tannenberg et avait essayé de l'empêcher de s'approcher du malade. Plaskic lui avait bâillonné la bouche et murmuré de rester tranquille, mais elle avait été prise de panique, de sorte qu'il avait dû la tuer. Il l'avait étranglée, mais c'était entièrement de sa faute, car elle ne l'avait pas écouté. Si elle n'avait pas crié, elle serait encore vivante aujourd'hui.

Après quoi, c'était la vieille duègne qui avait semé la panique. Lorsqu'elle l'avait aperçu, elle avait bondi de la chaise sur laquelle elle était assise et il n'avait eu d'autre choix que de lui mettre une main sur la bouche et de l'assommer avec la crosse de son pistolet.

En la voyant s'effondrer sur le plancher, la tête en sang et les yeux révulsés, il pensait l'avoir tuée. Mais la vieille sorcière avait tenu le coup. Il aurait préféré la savoir morte, mais le fait qu'elle ait survécu ne le préoccupait pas plus que ça.

Elle n'avait pas vu son visage dissimulé derrière un passe-montagne qui lui recouvrait entièrement la tête et la chambre était plongée dans l'obscurité. Elle ne pouvait pas l'avoir reconnu.

Une fois sa mission accomplie, Anté avait informé le fils du maire, l'homme de Yassir, de ce qu'il avait vu dans la maison de Tannenberg. Seulement, cette fois, il s'était bien gardé de rédiger une seule ligne. Il s'était contenté de commenter l'état du vieillard : le patient était relié à un moniteur cardiaque, avec une transfusion à un bras et une perfusion à l'autre.

Le fils du maire lui avait demandé s'il avait assassiné l'infirmière et les deux gardes du corps, mais Anté ne lui avait pas répondu. Ce qui avait provoqué la colère de l'autre qui craignait que le Colonel ne finisse par tous les faire arrêter.

Ils en étaient là de leur discussion quand ils avaient été interrompus par Lion Doyle. Anté pensait lui aussi que l'Anglais jouait un double jeu et qu'il était là pour accomplir une mission similaire à la sienne.

Le lendemain, le Colonel était d'une humeur particulièrement féroce. Ahmed Husseini l'écoutait patiemment en se gardant bien de le contredire, pour ne pas décupler la rage du militaire. Yassir l'écoutait lui aussi, impassible.

— Je ne partirai pas d'ici tant que nous n'aurons pas retrouvé le coupable. Il est forcément là, parmi nous et il se paie ma tête par-dessus le marché. Mais quand je l'attraperai, je vous garantis qu'il regrettera d'être venu au monde.

Aliya, l'infirmière, entra dans le salon et les avisa que monsieur Tannenberg souhaitait les voir.

Ils trouvèrent le vieil homme installé dans un fauteuil, les jambes enveloppées dans une couverture. Aucun goutte-à-goutte n'était visible.

On aurait dit qu'il avait rapetissé. Il n'avait plus que la peau sur les os et la pâleur de son visage était saisissante. Assise à ses côtés, Clara souriait. Elle avait réussi à convaincre le docteur Najeb de faire l'impossible pour que son grand-père ait l'air d'aller mieux et qu'il puisse recevoir le Colonel assis.

Le médecin lui avait administré par voie veineuse un cocktail de médicaments qui allait lui permettre de tenir le coup pendant un certain temps.

Les transfusions avaient également contribué à lui redonner du tonus. N'ayant pas une minute à perdre, Alfred Tannenberg coupa court aux politesses et alla droit au but.

— Mon cher ami, dit-il en s'adressant au Colonel, je voudrais te demander une faveur. Il s'agit d'un problème d'un genre particulier que seul un homme comme toi peut résoudre.

Ahmed Husseini observa le vieillard d'un œil d'autant plus intrigué que Clara semblait se comporter comme si son grand-père allait vivre éternellement.

— Demande-moi tout ce que tu veux, tu sais que tu peux compter sur moi, affirma le Colonel.

— Le professeur Picot et son équipe veulent plier bagages. Je les comprends, étant donné les circonstances, il nous est difficile de les retenir. D'ici quelques jours, Clara et eux doivent se réunir afin de discuter. Ils voudraient exposer les trésors qu'ils ont découverts à Safran et ont en tête une exposition itinérante de grande envergure à travers plusieurs capitales européennes et voire même aux États-Unis où, j'en suis certain, mon ami George, le directeur de la fondation Monde Antique, acceptera de nous aider.

— Quelle faveur attends-tu de moi ? s'enquit le Colonel.

— Je voudrais que tu octroies à Picot l'autorisation d'emporter la totalité des objets découverts dans le temple. S'agissant de pièces de très grande valeur, j'imagine qu'il ne va pas être facile de convaincre notre président Saddam, mais je sais que tu peux y arriver. Il est impératif d'affréter des hélicoptères et des camions pour que l'équipe de Picot et sa précieuse cargaison puissent quitter l'Irak le plus vite possible.

— Et quel est notre intérêt dans tout cela ? demanda le militaire sans ambages.

— En ce qui te concerne, un demi-million de dollars sur ton compte en Suisse et même plus si tu réussis à me rendre ce service avec l'efficacité qui te caractérise.

— Tu vas appeler le Palais ? s'enquit le Colonel.

— C'est déjà fait. Les fils de notre président sont au courant et ils attendent mon émissaire.

— Dans ce cas, puisque Bagdad est d'accord, je vais appeler mon neveu Karim pour qu'il mette tout en œuvre.

— Clara devrait partir sans tarder, se hasarda à déclarer Ahmed.

— Clara s'en ira quand je le jugerai bon, mais pour l'heure elle va poursuivre les fouilles. Je veux que les travaux reprennent dès demain. Ce n'est pas parce qu'il y a eu un incident que le chantier doit s'arrêter, riposta sèchement Tannenberg.

— Il serait délicat de... comment dire, faire sortir certaines pièces, l'informa Ahmed.

— Vous les avez déjà vendues ? demanda Tannenberg de but en blanc à Ahmed et Yassir.

Ce dernier baissa les yeux, embarrassé.

— Vous ne faites jamais confiance à personne, protesta Ahmed.

— C'est que je connais bien ceux qui m'entourent. Je suppose que Robert Brown, notre fringant président de la fondation Monde Antique, a déjà reçu l'ordre de se mettre en rapport avec nos meilleurs clients pour leur faire part des découvertes de Safran et que ceux-ci, appâtés par la nouvelle, ont déjà versé une avance sur les œuvres promises. Me trompé-je, Yassir ?

Désarçonné par la question abrupte de Tannenberg, l'Égyptien se mit à suer à grosses gouttes et tourna vers Ahmed un regard suppliant. Il redoutait la réaction de Tannenberg.

Voyant que la conversation se tarissait, le Colonel prit la parole.

— Ainsi donc, il y a conflit d'intérêts entre tes amis de Washington et…

Tannenberg ne le laissa pas continuer.

— Il n'y a aucun conflit d'intérêts. Si Washington a décidé de vendre certaines des pièces qui sont en notre possession, c'est tant mieux. C'est ainsi que nous gagnons notre vie. Mais l'un n'empêche pas l'autre. Les pièces peuvent très bien sortir d'Irak pour être exposées dans un musée. Simplement, à l'issue de l'exposition, au lieu de s'en revenir ici, elles seront remises à leurs propriétaires. Ce qui signifie que ceux-ci devront patienter

quelques mois, voire un an, avant de pouvoir en disposer. Mais ils ont l'habitude. Entre le moment où ils nous passent une commande et le moment où nos clients sont livrés, il peut s'écouler plusieurs années. Mais ce n'est pas un problème puisqu'ils finiront par récupérer ce qui leur revient.

— Je suis ravi de faire des affaires avec toi. Tu finis toujours par trouver la solution à tout, déclara le Colonel rasséréné.

— En l'occurrence, il n'y a pas de souci, sauf si nous ne pouvons pas sortir les pièces en question...

— Mais si tu en as déjà parlé avec le Palais, le plus gros est fait. Quant au reste, je m'en charge.

— Où en est l'enquête sur les assassinats ? s'enquit Tannenberg.

— Elle piétine. Nous avons manifestement affaire à quelqu'un de malin et d'habile, et surtout de très culotté. Mais tout ce qui compte, c'est que tu sois en vie, cher ami.

— Si je suis en vie, c'est parce qu'il n'a pas cherché à me tuer. Il n'avait pas l'intention de m'assassiner.

Le Colonel se tut et médita un instant les paroles d'Alfred Tannenberg. Le vieil homme avait raison : on n'avait pas cherché à attenter à ses jours. Mais alors, quel était le mobile de l'intrus qui s'était introduit dans sa chambre ?

— Nous allons le retrouver, ce n'est qu'une question de temps. C'est pourquoi j'aimerais bien retenir Picot pendant quelques jours. L'assassin fait peut-être partie de son équipe.

— Fais comme bon te semble, mais ne nous fais pas perdre plus de temps que nécessaire. Nous sommes le 25 février.

— Je sais.

— Je veux que Picot soit parti d'ici au plus tard le 10 mars, ordonna Tannenberg.

— Et vous, Clara, quand comptez-vous partir ?

— Ne t'occupe pas de cela. Je m'en charge. Et je peux te garantir que nous aurons débarrassé le plancher avant que la guerre n'éclate, déclara le vieil homme.

Le Colonel prit congé de son ami, le laissant en compagnie d'Ahmed Husseini et de Yassir. Puis Clara sortit à son tour, après avoir embrassé son grand-père. Elle voulait annoncer la bonne nouvelle à Picot et lui dire qu'ils

allaient pouvoir réfléchir à l'organisation de l'exposition. Mais avant cela, tous devaient se remettre au travail.

Le Colonel avait accédé à la requête de son grand-père. Les travaux de la mission archéologique ne seraient pas interrompus. Le temps pressait et il n'y avait pas une minute à perdre.

— Alors comme ça, tu comptais jouer les traîtres, s'emporta Tannenberg.

Yassir et Ahmed s'agitèrent nerveusement sur leur chaise. Ils craignaient la réaction de l'homme qui pouvait leur ôter la vie sur-le-champ sans que personne ne l'en empêche, pas même le Colonel.

— Personne n'a songé à vous trahir, se récria Ahmed.

— Ah, non ? Alors comment se fait-il que plusieurs pièces de Safran aient été vendues sans que j'en aie été informé ? C'est mal me connaître que de s'imaginer pouvoir me faire un coup pareil.

— Alfred, par pitié ! gémit Yassir. Personne ne cherche à vous contrarier…

— Yassir, tu es un traître. La vérité c'est que tu n'as de cesse de me voir mort. Mais tu es aveuglé par la haine et tu finis par dévoiler ton jeu.

Yassir baissa la tête, honteux, puis glissa un coup d'œil en biais à Ahmed qui semblait tout aussi anxieux que lui.

— Nous allions vous l'annoncer, c'est pour cela que nous sommes venus. George voulait que vous sachiez qu'il avait des acheteurs pour les pièces de Safran.

— Ah, vraiment ? Dans ce cas, pourquoi ne me l'as-tu pas dit l'autre soir ? Tu voulais me faire la surprise ?

— C'est à peine si nous nous sommes vus, et le moment m'a semblé mal choisi..., protesta Ahmed.

— Tu n'as pas de cran, Ahmed, et toi non plus Yassir. Vous n'êtes que des larbins. Les hommes de votre espèce ne commandent pas, ils ne savent rien faire d'autre qu'obéir.

Ahmed Husseini rougit sous l'insulte. Il aurait volontiers giflé le vieillard, mais il n'osa pas lever la main sur lui et se tut.

— Bien, je vais appeler George pour qu'il m'explique à quoi il joue.

— Mais c'est de la folie ! protesta Yassir. Les satellites espions captent toutes les communications téléphoniques. Appeler George serait comme de passer une annonce dans le *New York Times* !

— C'est George qui casse les règles du jeu, pas moi. Heureusement, tu es tellement stupide que tu t'es trahi toi-même. Tu m'as dit sans le vouloir ce que mes amis étaient en train de manigancer derrière mon dos. À présent, allez-vous-en. J'ai du travail.

Les deux hommes, pour qui Alfred Tannenberg avait le plus profond mépris, sortirent, convaincus que le vieillard n'allait pas en rester là.

Alfred Tannenberg appela Aliya et lui ordonna de faire venir Ayed Sahadi, le faux contremaître à la solde du Colonel, et l'un des assassins les plus habiles qu'il lui ait jamais été donné de rencontrer. Il avait déjà fait appel à lui pour s'acquitter de sales besognes à l'insu de son supérieur hiérarchique.

Ayed Sahadi ne put cacher sa surprise lorsqu'il vit Alfred Tannenberg assis dans un fauteuil, l'air plus irascible que jamais.

Sa surprise redoubla quand ce dernier lui expliqua ce qu'il attendait de lui. La mission que le vieillard entendait lui confier comportait, certes, quelques inconvénients, mais la contrepartie financière était telle qu'il finit par accepter.

Clara eut du mal à convaincre Picot de reprendre le chantier.

— Vous ne pouvez pas partir en laissant tout en plan. Moi, je reste. Je ne suis pas certaine de retrouver les tablettes, mais je veux tout de même essayer.

Tout comme Picot, Fabian était d'avis de plier bagages le plus vite possible.

Mais Marta intercéda en faveur de Clara, et réussit à convaincre les deux amis qu'ils ne perdraient rien à poursuivre leurs recherches archéologiques.

— Clara a raison. Ne serait-ce que pour maintenir le moral des troupes, il faut que les ouvriers aient l'impression que tout continue comme à l'accoutumée. Dites-vous qu'il est encore possible que nous fassions d'autres découvertes. Et d'ailleurs, nous ne savons pas encore quand nous allons pouvoir partir. Au lieu de rester à attendre les bras croisés, autant poursuivre le travail.

— Mais il faut remballer tout le matériel, et cela prend du temps, protesta Fabian.

— D'accord, mais cela ne nous empêche pas de reprendre le chantier. Ce n'est pas incompatible. De plus, je vous rappelle que Clara a fait des pieds

et des mains pour que nous puissions emporter avec nous les fruits de nos recherches pour les exposer..., argua Marta.

— Eh, mais c'est du chantage ! s'insurgea Fabian.

— Pas du tout. Je veux juste être équitable. Je te rappelle que sans Clara l'exposition ne serait pas possible. Nous lui devons bien cela.

Le regard plein de reconnaissance de Clara troubla Marta qui avait appris à l'apprécier même si elle ne se sentait aucune affinité avec l'archéologue irakienne.

Elle voyait en Clara une femme égarée au Proche-Orient, dans un monde dominé par les hommes qui ne lui avait pas permis de se réaliser pleinement. Elle voyait en elle une victime soumise à la tutelle de son époux et de son grand-père.

— Très bien, finit par acquiescer Picot. Nous allons continuer de travailler en préparant notre départ. Mais je le répète, pas question de rester un jour de plus que nécessaire. Je ne sais pas vous, mais moi, je commence à étouffer ici depuis cette histoire d'assassinats. Et pour tout dire, je ne comprends pas comment vous trouvez le courage de travailler.

— La vie continue, dit Clara.

— Pour vous, oui. Car vous n'êtes pas morte, lui fit remarquer Picot irrité par l'indifférence affichée par Clara.

Gian Maria les écoutait sans mot dire. Il semblait complètement désemparé, égaré, dépassé par la situation.

— Gian Maria, vous êtes toujours décidé à rester ? lui demanda Clara.

— Oui, répondit le prêtre sans hésiter.

— Ce n'est pas raisonnable. Vous devriez rentrer avec nous. N'avez-vous pas encore compris que notre aventure s'achevait ici ?

Gian Maria répondit par la négative à la question de Picot. Il ne laisserait pas Clara. Un temps, il avait cru que la vie de la jeune femme et de son grand-père n'était tout compte fait pas en danger, que personne ne semblait disposé à les assassiner et que le passé du vieil homme n'allait pas les rattraper. Mais maintenant, il voyait les choses autrement et estimait de son devoir de rester pour pouvoir les protéger tous les deux.

Après avoir réuni tous les membres de l'équipe, Picot leur annonça qu'ils devaient commencer à remballer le matériel afin d'être prêts à quitter Safran à tout moment. Clara leur avait assuré qu'ils ne resteraient pas plus de quinze jours, car le temps pressait, aussi furent-ils surpris d'apprendre

qu'ils allaient continuer de travailler jusqu'à la toute dernière minute afin d'arracher ses secrets à la terre de safran.

Il y eut quelques protestations que Picot fit taire immédiatement. Après quoi, il tenta de remonter le moral des troupes en leur parlant de l'exposition qu'il avait en vue et à laquelle tous allaient participer.

Clara s'en retourna auprès de son grand-père. Aliya l'avait mis au lit et le docteur Najeb lui avait refait un électrocardiogramme.

L'effort avait épuisé le vieil homme.

— Tout va bien, lui dit Clara.

— Je n'en suis pas si sûr. Mes amis essaient de me doubler, ce qui ne fait que compliquer les choses.

— Nous allons leur montrer qui est le plus fort, grand-père.

— Oui, il faut retrouver la *Bible d'argile*...

— Oui, grand-père, nous la retrouverons, tu verras.

Salam Najeb prit Clara à part et lui dit sans ambages qu'il n'était pas certain de pouvoir maintenir encore bien longtemps son grand-père en vie.

— Vous voulez dire que son cœur peut lâcher d'un moment à l'autre ?

— Oui.

Clara sentit qu'elle était à deux doigts de fondre en larmes. Non seulement elle était épuisée, mais le fardeau de la solitude commençait à lui peser. Outre qu'elle devait s'efforcer de donner le change quand elle était en présence de son grand-père, elle ne pouvait plus compter sur Fatima pour la réconforter ; la vieille femme était toujours dans un état critique.

— Pensez-vous que nous avons une chance de le sauver si nous le transportons ?

Le médecin haussa les épaules. Il savait que Tannenberg était perdu et que même le meilleur hôpital du monde n'aurait rien pu y changer.

— À mon avis, nous avons attendu trop longtemps. Je vous avais mise en garde, mais vous ne m'avez pas écouté.

— Répondez-moi ! Si nous le transférons demain au Caire, pensez-vous qu'il vivra ?

— Je ne suis pas sûr qu'il puisse supporter le voyage, répondit le médecin sans chercher à se défiler.

— Je sais que mon grand-père s'est montré très généreux avec vous, mais je suis prête à doubler vos honoraires si vous parvenez à le maintenir en vie pendant quelques jours encore et surtout si vous lui évitez de souffrir.

— Je ne suis pas Allah.

— Non, mais vous êtes ce qui s'apparente le plus à un dieu sur terre. Vous connaissez tous les secrets de la vie.

— Vous faites erreur. Quand Allah a décidé de nous rappeler à lui, il n'y a rien ni personne qui puisse l'en empêcher.

— Essayez tout de même. Et gardez à l'esprit que je peux à tout moment vous demander de l'évacuer. Nous partirons au plus tard dans quelques jours.

— Dans ce cas, je crains que vous ne partiez seule.

— Cela, comme vous le dites si bien, seul Allah le sait.

Le fils du maire observait avec nervosité son père qui, soucieux de remplir à la lettre ses devoirs d'hospitalité était en train de gaver Yassir et Ahmed de toutes sortes de friandises.

Au bout d'un moment, les deux convives déclarèrent qu'ils étaient repus et prirent poliment congé de leur hôte. Le fils du maire proposa de les raccompagner jusqu'au campement.

Ils marchaient tranquillement en savourant le cigare que le maire leur avait offert, quand trois hommes surgirent de l'ombre et vinrent se poster de part et d'autre d'Ahmed et de Yassir. Une minute plus tard, ce dernier poussa un cri perçant et s'effondra à terre. Ahmed, qui n'avait pas eu le temps de réagir, vit que le fils du maire avait les mains couvertes de sang. Les trois hommes disparurent aussi vite qu'ils étaient apparus en emportant avec eux le cadavre éventré de Yassir. Tout en s'essuyant les mains dans son mouchoir, le fils du maire regardait Ahmed plié en deux qui vomissait tripes et boyaux.

— Pourquoi ? lui demanda ce dernier lorsqu'il eut repris un semblant de contenance.

— Monsieur Tannenberg n'aime pas les traîtres. Et il veut que vous le sachiez.

— Et quand viendra mon tour ? s'enquit Ahmed avec morgue.

— Je l'ignore. On ne me l'a pas dit, répondit simplement le fils du maire.

— Laissez-moi, j'ai besoin d'être seul.

— J'ai ordre de vous raccompagner.

Ahmed hâta le pas pour mettre de la distance entre lui et l'homme qui venait de mettre froidement fin aux jours de Yassir, mais il parvint à le rattraper.

— On m'a chargé de vous dire que monsieur Tannenberg vous a à l'œil, et qu'à la moindre incartade vous y passerez, vous aussi.

— Je n'en doute pas une seconde. À présent, laissez-moi.

— C'est impossible. Les ordres sont les ordres. Il ne faudrait pas qu'il vous arrive malheur.

Ayed Sahadi s'était approché de la caravane. Les dromadaires, délestés de leur charge, se reposaient. Un homme de haute taille vint à la rencontre du contremaître et le serra dans ses bras.

— Allah soit avec toi.

— Et avec toi, répondit Sahadi.

— Viens donc boire le thé avec nous, proposa l'homme.

— Je n'ai pas le temps. On m'attend au campement, mais pourrais-tu me faire une faveur ?

— Toi et moi sommes amis, n'est-ce pas ?

— En effet. C'est pourquoi je voudrais te demander un service. Prends ceci, lui dit-il en lui remettant un paquet soigneusement enveloppé. Et fais en sorte qu'il arrive au Koweït au plus vite.

— À qui dois-je le donner ?

— Tu trouveras l'adresse sur cette enveloppe que tu remettras également au destinataire. Prends et qu'Allah te protège.

L'homme s'empara de la liasse de dollars qu'Ayed Sahadi lui tendait. Il était inutile de les compter, Alfred Tannenberg se montrait toujours très généreux quand on lui rendait service.

Brusquement, un cri perçant retentit dans le campement, déchirant le silence de l'aube.

Picot sortit en hâte de sa cabane, suivi de Fabian. Les deux hommes, et tous ceux que le cri avait tirés du lit, restèrent pétrifiés.

Là, au beau milieu de l'esplanade, le corps torturé d'un homme auquel on avait tranché les mains et les pieds et arraché les yeux et les oreilles, était attaché à un poteau, exposé à la vue de tous.

Devant cette vision d'horreur, les membres de l'expédition furent pris de nausées. À leur grand soulagement, ils virent arriver des soldats qui emportèrent au loin le corps mutilé.

— Il faut que nous partions d'ici tout de suite ! Sans quoi nous allons tous y passer ! hurla Picot hors de lui en regagnant la cabane qu'il partageait avec Fabian et Albert Anglade, son secrétaire.

— Ce qui ce passe ici ne nous concerne pas, rétorqua Fabian.

— Ah, non ? Et cela concerne qui, d'après toi ?

— Calme-toi, s'il te plaît. Nous n'arriverons à rien si nous perdons notre sang-froid.

Albert Anglade ressortit des toilettes, livide et les yeux larmoyants d'avoir vomi.

— Quelle horreur ! Cette fois la coupe est pleine, dit-il lorsqu'il eut retrouvé l'usage de la parole.

L'instant d'après Marta Gomez déboulait à son tour. Elle s'assit sur une chaise et alluma une cigarette, sans rien dire.

— Marta ? Tu te sens bien ? lui demanda Fabian, préoccupé.

— Non, je ne me sens pas bien. Je ne comprends pas ce qui se trame ici. J'ai l'impression que ce campement est en train de se transformer en cimetière et je... crois que nous devrions partir au plus vite, et si possible aujourd'hui même.

— Calme-toi, dit Fabian. Il ne faut pas prendre de décisions hâtives. Nous devons d'abord parler à Clara et à Ahmed. La moindre des choses est qu'ils nous tiennent informés.

— Cet homme... cet homme était bien celui qui accompagnait Ahmed ? dit Marta.

— Oui, c'est Yassir, un homme qui, d'après Ahmed, travaillait pour monsieur Tannenberg, affirma Fabian.

— Mais... mais qui a pu faire une chose pareille ? insista Marta.

— Allons, calme-toi, répéta Fabian pour essayer de la tranquilliser.

— Il faut que je voie ton grand-père, balbutia Ahmed, l'air complètement désemparé.

Clara eut un choc en voyant son allure débraillée, ses yeux rouges et larmoyants, ses mains tremblantes.

— Que s'est-il passé ?

— Comment, tu n'es pas sortie ? Tu n'as pas vu le spectacle que ton grand-père nous a offert ? Non content de l'avoir assassiné, ils ont profané son cadavre. Tannenberg est un monstre... un monstre...

— Je ne sais pas de quoi tu veux parler, bredouilla Clara.

— Yassir... ils l'ont tué et ils ont mutilé son cadavre. Après quoi ils l'ont exhibé au beau milieu du campement, afin de nous rappeler que Tannenberg est notre dieu, qu'il a sur nous tous droit de vie et de mort...

Ahmed pleurait à chaudes larmes, sans se soucier des regards pleins de mépris des gardiens.

Clara eut soudain envie de se mettre à hurler et de prendre ses jambes à son cou, mais elle se retint, car elle savait qu'au moindre signe de faiblesse les hommes cesseraient de la respecter.

— Il ne peut pas te recevoir. Il se repose.

— Il faut que je le voie. Je veux savoir quand arrivera mon tour, hurla Ahmed.

— Tais-toi ! Je t'interdis de proférer de telles horreurs en ma présence. Et maintenant, va-t'en. Tu dois rentrer à Bagdad et remplir la mission que mon grand-père t'a confiée.

L'arrivée subite du Colonel sur ses entrefaites la prit de court, mais Clara s'efforça de ne pas se laisser intimider par le regard glacial du militaire.

— Je veux voir monsieur Tannenberg.

— Il faut d'abord que j'aille m'assurer qu'il est levé. Attendez ici.

Clara le laissa dans le salon en compagnie d'Ahmed, puis s'en fut dans la chambre de son grand-père. Aliya était en train de le raser pendant que le docteur Najeb lui ôtait son cathéter intraveineux.

— Je vous ai dit qu'il ne devait faire aucun effort, dit-il à Clara en guise de salut.

— Taisez-vous, lui intima Tannenberg, et lorsque vous en aurez fini, laissez-nous. Il faut que j'aie l'air en forme aujourd'hui.

— Mais vous ne l'êtes pas, et je ne peux pas répondre de ce qui adviendra si...

— Laissez-nous, ordonna sèchement Tannenberg.

L'infirmière et le médecin sortirent de la chambre sans protester. Tous deux redoutaient le vieil homme et craignaient de le contrarier.

— Que se passe-t-il, Clara ?

— Le Colonel demande à te voir. Il a insisté. Ahmed est passé également et... il m'a dit que le corps de Yassir a été... il m'a dit que tu avais ordonné sa mise à mort et sa mutilation...

— C'est exact. Cela t'étonne ? Il faut que tous sachent à quoi ils s'exposent s'ils ne filent pas droit.

— Mais... mais qu'avait fait Yassir ?

— Il avait conspiré contre moi. Il m'a espionné pour le compte de mes amis et conclut des affaires dans mon dos.

— Tu en es sûr ?

— Sûr ? Ce n'est pas parce que je suis cloué dans ce lit que je ne suis pas au courant de ce qui se passe autour de moi. Sache que j'ai des yeux et des oreilles partout.

— Était-il vraiment nécessaire de l'abattre ? s'enhardit à demander Clara.

— Oui, je ne fais jamais rien qui ne soit absolument nécessaire. Et maintenant va dire au Colonel qu'il peut entrer. Et par la même occasion, tu diras à ta mauviette de mari qu'il n'a qu'à partir. Il sait ce qu'il a à faire.

— Tu vas le tuer ?

— Ce n'est pas exclu. Tout dépend de ce qui va se passer dans les jours à venir.

— S'il te plaît... grand-père, ne le tue pas.

— Clara, il y a des choses que je dois faire pour que mes affaires continuent de tourner, et rien ni personne ne pourra m'en dissuader, pas même toi. Si je ne parviens pas à me faire respecter, les autres chercheront à nous manger la laine sur le dos. Ce sont les règles du jeu. Grâce à la mort de Yassir, George, Enrique et Frankie savent que je suis toujours vivant. Et je suis sûr que le Colonel aussi aura capté le message. À présent va-t'en, et fais ce que je t'ai demandé.

— Que vais-je leur dire ? murmura Clara.

— À qui ?

— À Picot, Marta... ils veulent savoir...

— Ne leur dis rien. Qu'ils continuent les fouilles et qu'ils retrouvent la *Bible d'argile*, sans quoi je les empêcherai de partir.

Deux heures plus tard, la vie au campement avait repris à un semblant de normalité.

Sans comprendre comment elle en avait la force, Clara retourna travailler. Picot avait exigé qu'elle lui donne une explication.

Outrés qu'elle puisse continuer à vaquer à ses occupations comme si de rien n'était, le Français et son équipe avaient refusé de l'accompagner jusqu'au temple. Mais elle avait encaissé leurs reproches sans broncher. Elle n'avait pas le choix de toute façon.

Elle ne pouvait pas se permettre de douter ou de se laisser aller à pleurer, sous peine de s'effondrer complètement.

Elle était s'affairait sur le chantier, quand elle entendit au loin un ronronnement d'hélicoptère. Elle comprit qu'Ahmed avait quitté le

campement et en fut soulagée, car bien que n'éprouvant plus d'affection pour son époux, elle n'aurait pas supporté que son grand-père le fasse abattre froidement. Elle préférait le savoir loin.

Elle ignorait si le Colonel était parti avec lui, mais c'était sans importance dès l'instant où son grand-père lui avait assuré qu'il avait la situation en main et que rien ne pouvait lui arriver.

À midi, elle décida de descendre dans la brèche qui menait à la chambre découverte quelques jours auparavant. Ayed Sahadi la supplia de n'en rien faire, mais elle passa outre ses objurgations.

Gian Maria, qui la suivait partout comme son ombre, lui proposa de l'accompagner.

— C'est entendu, mais je vais descendre la première, et en fonction ce que je vais trouver, je déciderai si vous pouvez me suivre ou non.

Attachée à la corde reliée aux poulies, elle se laissa glisser à l'intérieur de la brèche jusqu'à ce que ses pieds touchent la terre ferme.

L'odeur de renfermé qui régnait au fond de la cavité lui souleva le cœur, mais elle réprima son dégoût. Elle était déterminée à explorer la salle dont Picot et Fabian affirmaient qu'il s'agissait d'une antichambre menant à d'autres parties du temple.

Elle alluma les torches électriques qu'elle portait accrochées autour de la taille et, après les avoir disposées aux endroits stratégiques, elle commença à sonder les murs et le sol.

Très vite elle perdit la notion du temps, même si, par moments, elle tirait un petit coup sec sur la corde pour faire savoir au reste de l'équipe que tout allait bien. Cependant, elle ne donna pas l'ordre à Gian Maria de venir la rejoindre.

Soudain, le manche de sa spatule heurta l'un des murs et ce dernier s'effondra, l'ensevelissant sous un nuage de poussière et de gravats. Quand elle rouvrit les yeux, elle se figea. Elle avait senti quelque chose ramper sur sa jambe droite. Un serpent ou un rat ? Terrorisée, elle osait à peine respirer.

Pendant ce qui lui sembla une éternité, elle resta clouée au sol, incapable ne serait-ce que de lever les yeux vers le plafond. Tout à coup, un faisceau de lumière lui parvint, puis la voix d'un homme la fit émerger de la crise de panique qui la paralysait.

— Clara ? Vous allez bien ?

C’était Gian Maria. Jamais elle n’avait été aussi contente de se retrouver en présence d’un être humain.

— Ne bougez pas, il y a quelque chose ici.

— Où cela ? Je ne vois rien.

Lorsqu’elle trouva enfin le courage de regarder ses pieds, elle constata qu’il n’y avait rien. La bestiole avait passé son chemin, apparemment. Elle poussa un soupir de soulagement et tendit la main à Gian Maria.

— J’ai senti un serpent ou un rat entre mes pieds. Encore heureux que j’aie mis des bottes.

— Vous avez dû avoir une peur bleue ! Je crois que nous devrions remonter.

— Est-ce pour me dire ça que vous êtes descendu jusqu’ici ?

— Je suis descendu parce que je commençais à m’inquiéter.

— Vous vous préoccupez trop de moi.

— C’est vrai, reconnut le prêtre.

— Aidez-moi, voulez-vous ? Nous allons jeter un coup d’œil à tout ceci. Je vais donner ordre aux ouvriers de descendre pour déblayer le terrain. Il est évident que nous avons atteint la partie inférieure du temple. Il faut que nous puissions la mettre au jour.

— Ça ne va pas être facile, objecta Gian Maria.

— Je sais, mais il le faut. Le temps presse.

Clara fit descendre une équipe d’ouvriers à l’intérieur de la cavité, pendant qu’une autre était occupée à déblayer l’extérieur. Elle fit installer des lampes à arc dans tout le périmètre. Ils allaient devoir travailler nuit et jour, et mettre les bouchées doubles.

Bien qu’elle fût consciente que ces hommes risquaient leur vie, elle offrit une prime à ceux qui accepteraient de faire partie de l’équipe de nuit.

Elle savait que Picot serait furieux lorsqu’il l’apprendrait, mais n’en avait cure. Après tout, elle était tout autant que lui responsable de l’expédition que son grand-père avait en grande partie financée.

Marta remit un fax à Lion Doyle.

— Je crois que ça vient de ton agence, dit-elle. C’est Anté qui vient de me le donner. C’est lui qui distribue le courrier en temps normal, mais il ne savait pas où te trouver.

— Merci.

Le fax émanait bien du directeur de Photomundi, mais Lion savait que c'était son chef, Tom Martin, qui se cachait derrière ce billet en apparence anodin :

Sans nouvelles de toi depuis un certain temps, nos clients commencent à s'impatienter. Qu'en est-il du reportage que tu nous avais promis ? Si tu ne peux pas le faire, rentre. Les journaux ne veulent pas de simples photos. Donne-moi immédiatement de tes nouvelles ou rentre.

Ceux qui voulaient la mort d'Alfred Tannenberg avaient hâte d'en finir, apparemment, et ils avaient mis la pression sur le président de Global Group : ou bien il exécutait Tannenberg sans délai, ou bien ils résiliaient le contrat.

Lion avait déjà touché une avance rondelette, mais il savait que Martin n'hésiterait pas à la lui réclamer s'il ne remplissait pas le contrat.

Quand il entra dans la salle des Communications, il trouva Fabian et deux autres archéologues en train de donner des instructions à Anté Plaskic. Ce dernier devait commencer à remballer tout le matériel informatique et à faire l'inventaire.

— Je voudrais envoyer un fax, leur dit-il.

— Vas-y, lui dit Fabian. Ce matin, il y en a un de ton chef qui est arrivé par le courrier.

— Oui, merci, je l'ai reçu. Photomundi attend une réponse urgente. Ils veulent un reportage sur la guerre, mais le problème, c'est qu'ici il ne se passe pas grand-chose. Apparemment, les journaux en ont assez des fouilles archéologiques. Je vais parler à Picot. Il faut absolument que je rentre à Bagdad.

— Nous allons tous rentrer. Sois patient. Yves ne demande qu'à partir, lui aussi, mais nous devons attendre qu'Ahmed nous donne le signal du départ, et surtout que le fameux Colonel nous obtienne l'autorisation d'emporter les pièces que nous avons trouvées, expliqua Fabian.

— Très bien, dans ce cas, j'attendrai. Anté, je peux utiliser un de tes ordis pour écrire un mot à mon chef ?

— Prends celui qui est allumé, il est relié à l'imprimante, lui répondit le Croate.

— Je ne vois pas l'intérêt si nous n'avons pas de connexion internet, grommela Lion.

— Ça ne risque pas étant donné qu'il n'y a pas de ligne téléphonique. Il faut faire avec les moyens du bord. Tu n'as qu'à écrire ton mot et le laisser sur ce plateau. Ce soir, un homme doit aller à Tell Mughayir pour envoyer les fax et mettre une lettre au courrier.

La réponse de Lion Doyle au directeur de Photomundi était on ne peut plus succincte : « Cette semaine, promis, tu auras ton reportage. »

OceanofPDF.com

31

Tom Martin ouvrit l'enveloppe que venait de lui apporter sa secrétaire. Il l'attendait impatiemment. Le directeur de Photomundi l'avait appelé pour lui signaler qu'un fax de Doyle était arrivé.

Il lut la brève missive et la déchira aussitôt. Il devait joindre le mystérieux monsieur Burton sur-le-champ pour le tenir informé. Ce dernier l'avait appelé quelques jours plus tôt, furieux. Après avoir versé une avance aussi conséquente, il estimait avoir droit à des résultats. Si l'agent qu'il avait envoyé en Irak avait retrouvé la trace de Tannenberg et de sa petite-fille, pourquoi diable n'avait-il pas honoré son contrat ?

Il s'agissait d'une mission particulièrement délicate, avait argué le président de Global Group, avant d'expliquer que son agent avait certainement de bonnes raisons de ne pas avoir encore accompli sa mission. Sans doute attendait-il le moment propice. Mais il avait eu beau essayer de l'exhorter à la patience, monsieur Burton ne voulait rien savoir.

Il composa le dernier numéro de téléphone qu'il lui avait communiqué. C'était un numéro de portable britannique, mais Tom Martin n'aurait su dire où se trouvait Burton.

— Allô ?

— Monsieur Burton ?

— Je vous écoute, monsieur Martin.

— Ah, vous m'avez reconnu.

— Eh bien ?

— On m'a chargé de vous dire que la chose serait faite cette semaine.

— Vous en êtes absolument certain ?

— Je vous transmets ce qui m'a été dit par mon agent.

— Quand saurons-nous précisément si la mission a réussi ?

— Cette semaine, je pense pouvoir vous donner de bonnes nouvelles.

— Je veux des preuves, pas des nouvelles.

— Cela, malheureusement, monsieur Burton, risque de poser problème. Tout au moins dans un premier temps.

— Je vous rappelle que c'est une des clauses du contrat.

— J'honore toujours mes contrats, monsieur Burton.

— C'est la moindre des choses.

— Bien, je vous rappellerai sous peu.

— À bientôt.

Hans Hausser raccrocha le téléphone et se plongea à nouveau dans le livre qu'il lisait quand le président du Global Group l'avait appelé.

Il était dix-neuf heures passées, mais il ne résista pas à l'envie d'appeler les autres. Il savait que ses amis étaient impatients de savoir ce qui était en train de se jouer dans le petit patelin perdu d'Irak, dont le monstre semblait avoir fait son repaire.

Il se leva, saisit sa gabardine et se dirigea à pas de loup vers la porte d'entrée, afin de ne pas attirer l'attention de sa fille qui préparait le dîner les enfants.

Mais Berta avait l'oreille fine. En un clin d'œil, elle était dans le vestibule.

— Papa, où est-ce que tu vas ?

— J'ai besoin de me dégourdir un peu les jambes.

— Mais il est tard, et puis il fait un temps de chien.

— Berta, s'il te plaît, arrête de me traiter en gamin ! J'ai passé la journée à la maison et j'ai besoin de m'aérer. Je vais faire un tour et je reviens aussitôt.

Il referma la porte derrière lui sans laisser le temps à sa fille de riposter. Il savait qu'elle se faisait du mauvais sang pour lui, mais c'était inévitable.

Il eût été déloyal envers ses amis s'il ne les avait pas avisés tout de suite.

Le professeur Hausser marcha pendant un bon moment afin de s'éloigner le plus possible de son domicile. Puis il monta dans un autobus et en descendit quatre arrêts plus loin. Après quoi, il chercha une cabine téléphonique.

Carlo Cipriani était à la clinique, avec son fils qui opérait un ami malade des reins. Mais Maria, sa secrétaire, lui promit que le docteur Cipriani le rappellerait dès son retour au bureau.

Hans Hausser raccrocha et composa le numéro suivant, celui du téléphone portable de Bruno Müller.

— Bruno...

— Hans... comment vas-tu ?

— Bien, bien. J'ai des nouvelles : on m'a assuré que la mission serait accomplie cette semaine.

— Tu en es certain ?

— C'est ce qu'on m'a dit. J'espère qu'ils vont tenir parole.

— Il y a des années que nous attendons, alors une semaine de plus ou de moins...

— Sauf que je n'en peux plus d'attendre. J'ai hâte qu'on en finisse et que la vie reprenne comme avant.

Bruno Müller médita quelques instants en silence. Il ressentait la même angoisse que son ami. Tous deux partageaient le même désir violent d'en finir avec Tannenberg. Ce jour-là, comme le disait si bien Hans, ils reviendraient à la vie, une vie différente de celle qu'ils avaient vécue jusque-là.

— Tu l'as annoncé à Carlo et Mercedes ?

— Non. Quand j'ai appelé, Carlo était au bloc opératoire avec son fils, Antonino. Je vais essayer de joindre Mercedes à présent.

— Quand tu auras Carlo au bout du fil, ne lui parle pas de son cadet, d'accord ?

— Il n'a toujours pas de nouvelles ?

— Non. Nous nous sommes parlés l'autre jour. Il était complètement abattu. Il ne leur a ni écrit ni téléphoné. Quand ils appellent chez lui, on leur répond qu'il va bien mais personne ne veut leur dire où il se trouve. Apparemment, il serait en train de traverser une crise existentielle grave. Carlo se sent coupable. Il dit qu'il porte l'entière responsabilité de tout ceci.

— Et son ami, le président d'Investigations et Sécurité, il ne peut rien faire pour lui ?

— Le gamin a laissé entendre que si son père cherchait à le retrouver, il romprait à jamais avec lui.

— Les enfants sont une source de bonheur mais aussi d'angoisse.

— Oui. Mais que serions-nous sans eux ?

— Bien. Je vais appeler Mercedes et dès que j'ai des nouvelles je te tiens informé.

Mercedes Barreda avait presque fini de se maquiller. Ce soir elle était invitée par Liceo son banquier et ne pouvait malheureusement pas se désister.

Le plus ennuyeux c'est qu'elle ne raffolait pas d'opéra, même si elle adorait la musique classique. Mais c'était surtout le côté mondain de la chose, ce besoin que certains avaient de participer à un événement artistique uniquement pour voir et être vus qui l'exaspérait.

De sorte qu'elle était d'humeur massacrante. En entendant la sonnerie du téléphone, elle hésita à répondre, puis réalisa qu'il s'agissait du téléphone portable qu'elle avait acheté quelques jours plus tôt pour que Hans puisse la joindre et dont elle lui avait transmis le numéro par Internet.

— Allô, dit-elle d'une voix tendue par l'émotion.

— J'ai cru que tu n'étais pas joignable.

— C'est que j'ai confondu la sonnerie de ce portable et celle de l'autre. Alors, raconte, comment vont les choses ?

— Il semblerait que tout sera réglé cette semaine.

— Tu en es sûr ?

— C'est ce qu'on m'a affirmé. Et maintenant, nous n'avons plus qu'à attendre.

— J'en ai assez d'attendre.

— Allons, une semaine, ce n'est pas long. Il ne faut pas tout faire capoter alors que nous touchons au but.

— Tu as raison. Quand vas-tu me rappeler ?

— Dès que j'aurai du nouveau.

— Merci, je compte sur toi.

— Tu seras la première à être avertie.

— Au revoir.

— Prends soin de toi.

— Toi aussi.

Hans Hausser sortit de la cabine téléphonique. Voyant que la pluie tombait drue, il décida de prendre un taxi. Le temps d'arriver à la maison il était trempé jusqu'aux os et commençait à tousser.

Quand elle verrait qu'il s'était enrhumé, Berta allait pousser des hauts cris.

***

Paul Dukais enfonça plusieurs fois de suite la sonnette de la porte d'entrée, signe qu'il était impatient.

— Tout le monde est là ? demanda-t-il à Robert Brown quand celui-ci vint lui ouvrir.

— Oui. Ralph Berry vient d'arriver et j'ai appelé le George Wagner. J'irai le voir dès que tu m'auras fait part de cette information tellement urgente.

Dukais entra dans le salon dont la décoration chic et sobre dénotait le goût très sûr du président de la fondation Monde Antique. Ralph Barry était assis, un verre de whisky à la main. Paul se dit que la présence de Barry n'était tout compte fait pas plus mal, dans la mesure où il était impliqué dans l'affaire en tant que directeur de la fondation.

Ramon Gonzalez, le majordome, lui demanda s'il voulait boire quelque chose.

— Un double whisky avec de la glace et sans eau.

Lorsque Ramon se fut retiré, après lui avoir servi son whisky, Dukais contempla les deux hommes en songeant au choc qu'ils allaient recevoir lorsqu'il les informerait de l'assassinat de Yassir.

— Alfred Tannenberg a fait descendre Yassir. Mais pas seulement. Non content de l'avoir étripé, il lui a fait couper les mains et les pieds, et arracher les yeux. Après quoi, il a emballé le tout dans une caisse qu'il nous a fait parvenir en guise de souvenir. Je viens juste de la recevoir. C'est la raison pour laquelle je vous ai aussitôt appelés. J'ai également en ma possession une lettre de Tannenberg adressée à ton Mentor et à ses associés. Et j'ai réussi à parler avec un de mes hommes au Caire qui a pu à son tour s'entretenir avec Ahmed. D'après lui, Husseini à a moitié perdu la tête. Il semblerait que l'assassinat de Yassir l'ait beaucoup impressionné.

Paul Dukais ne leur épargna pas la vue des restes de Yassir. Il ouvrit une caisse métallique dans laquelle se trouvait une autre caisse dont il ôta le couvercle, mettant à découvert un amas de chair et de sang séché et une paire d'yeux en décomposition.

Horrifié, le président de Monde Antique se leva de son siège, livide et les yeux exorbités.

Ralph Barry était lui aussi sous le choc. Ni l'un ni l'autre ne semblait en état de proférer la moindre parole. Soudain, Barry se précipita hors de la pièce, en proie à une violente nausée.

— Referme ça tout de suite ! hurla Robert Brown, hystérique.

Paul Dukais referma la boîte et la rangea à nouveau dans la caisse métallique qu'il ferma à clé. Puis il rangea la clé dans sa poche.

— Mon Dieu, mais quelle horreur ! s'écria Robert Brown, Tannenberg est un monstre !

Dukais ne répondit pas. Il pensait que Robert Brown n'était pas meilleur que lui ou que Tannenberg, car lui aussi était impliqué, fut-ce de façon indirecte, dans l'opération de pillage et dans l'assassinat.

La seule chose qui le différenciait des hommes qu'il employait, était que ces derniers risquaient leur peau en se chargeant du sale boulot pendant que lui sirotait tranquillement son whisky en attendant qu'ils lui rapportent le butin.

Ralph Barry s'en revint au salon, les traits décomposés.

— Tu n'es qu'un fils de pute ! lança-t-il écœuré, à Dukais.

— Parce que tu t'imagines que ça m'amuse ? protesta Dukais en désignant la caisse qui reposait à présent sur un guéridon à côté du sofa. Je ne vois pas pourquoi je devrais être le seul à encaisser ce genre de provocations. Vous aussi, vous êtes dans le coup. Je ne vois pas pourquoi vous devriez être épargnés.

Paul Dukais se leva et alla se servir une généreuse rasade de scotch.

— Rien de tel qu'un bon whisky pour se rincer la bouche.

Mais ni Brown ni Barry ne firent le moindre geste. Ils étaient toujours en état de choc. Au bout d'un moment, Robert Brown finit par émerger de son engourdissement et demanda :

— Au fait, qu'a dit Ahmed ?

— Ahmed et les hommes que j'ai postés à Safran semblaient tous s'accorder pour dire qu'Alfred était mourant. Selon eux, il n'avait pas plus d'une semaine à vivre. Sauf qu'ils se sont trompés. En assassinant Yassir, il a voulu nous faire savoir qu'il était bien vivant et prêt à défendre bec et ongles son territoire.

— Mais qu'a dit Ahmed ? réitéra Robert Brown.

— D'après mon contact au Caire, Ahmed ne pense qu'à fuir le plus vite possible. Mais il devra d'abord remplir sa partie du contrat. Mon contact le lui a bien fait comprendre. Pas question de le laisser se défiler. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à attendre. Pas besoin de changer quoi que ce soit à

notre plan initial. Encore quelques jours et cette maudite guerre va enfin éclater.

— Et Clara Tannenberg ? s'enquit Ralph Barry.

— À en croire Ahmed, elle aussi s'est transformée en monstre, comme son grand-père.

— Elle a retrouvé les tablettes ? demanda Ralph.

— Non, toujours pas. Mais elle est prête à remuer ciel et terre pour y arriver. Ah, j'oubliais. Ahmed a fait savoir que Picot avait réussi à convaincre Clara et son grand-père de laisser sortir hors d'Irak toutes les pièces mises au jour. Il a l'intention d'organiser une méga expo dans plusieurs capitales européennes et même ici, en Amérique, de sorte que je suppose qu'il ne devrait pas tarder à t'appeler. Tu es ami avec Picot, n'est-ce pas ?

Ralph Barry but un long trait de whisky et soupira avant de répondre :

— Nous nous connaissons. Le monde universitaire est tout petit, et tous ceux qui se sont taillé une certaine réputation se connaissent.

— Ce qui veut dire que les pièces de Safran ne vont pas nous parvenir avec les autres, murmura Robert Brown.

— En effet, c'est une petite surprise que nous réservaient Clara et son grand-père. Il semblerait qu'Alfred ne soit pas opposé à ce que les pièces soient vendues, mais seulement après que sa petite-fille les ait fait connaître au monde entier. Alfred semble vouloir nous exhorter à la patience. Tout est une question de temps.

— Il est fou ! éructa Robert Brown.

— Je dirais plutôt qu'il joue la carte de la prudence, rectifia Paul Dukais.

Le président de Planet Security ouvrit son porte-documents et en sortit trois dossiers qu'il remit à Robert Brown.

— Voici un compte rendu détaillé de tout ce qui s'est passé à Safran au cours des derniers jours, y compris la mort d'une infirmière et de deux gardes du corps.

— Mais comment se fait-il que tu ne nous en aies pas parlé avant ? Que s'est-il passé ? demanda Ralph Barry de plus en plus décontenancé.

— Je vous le dis maintenant. Vous n'aurez qu'à lire le rapport. Tout y est. Vous m'avez chargé de m'informer de l'état de santé réel de Tannenberg. Mais il se trouve qu'il est invisible, surtout depuis son arrivée à Safran – raison pour laquelle un de mes hommes a dû s'introduire dans sa chambre.

Ce faisant, il semblerait qu'il ait rencontré un problème et qu'il n'a eu d'autre choix que de liquider l'infirmière et deux gardes du corps. Il a également assommé la vieille gouvernante de Tannenberg. Toujours est-il qu'il a constaté qu'Alfred était sous perfusion et monitoring. Mais, apparemment, il a ressuscité entre-temps. Tout est écrit là. À présent je vous laisse. Dites-moi s'il y a des changements.

— Non, il n'y aura pas de changements. Nous allons nous en tenir à notre plan initial, dit Robert Brown.

Paul Dukais se leva et quitta le salon sans même dire au revoir. Bien qu'il fût tout aussi choqué que Brown et Barry, il ne devait pas le montrer. Il n'allait tout de même pas se laisser intimider par une malheureuse caisse renfermant deux pieds, deux mains et deux yeux alors qu'il dirigeait une organisation de tueurs professionnels.

La seule chose qui le rassurait était que Mike Fernandez, l'ancien des bérets verts, lui avait affirmé que le plan qu'ils avaient méticuleusement préparé se déroulait comme prévu. Il avait confiance en Mike plus qu'en aucun autre de ses hommes.

Après le départ de Paul Dukais, Robert Brown et Ralph Barry restèrent un moment silencieux, chacun enfermé dans ses propres pensées.

Robert Brown s'inquiétait de la réaction de son mentor. George Wagner allait entrer dans une colère noire, même s'il n'en laisserait rien paraître.

C'était précisément sa froideur et la dureté de son regard qui l'épouvantaient. Au fond, Wagner et Tannenberg, c'était kif-kif. L'un évoluait dans les salons feutrés du Pentagone tandis que le deuxième se faufilait dans l'obscur enchevêtrement des ruelles du Moyen-Orient, mais ils n'étaient pas si différents l'un de l'autre.

— Je vais passer un coup de fil, attends-moi ici, dit-il à Ralph Barry.

Ce dernier acquiesça. Il savait que son chef allait passer un sale quart d'heure. George Wagner n'était pas du genre à encaisser les humiliations sans broncher, même quand ceux-ci venaient de son vieil ami Tannenberg.

***

Les hommes étaient épuisés à force de charrier des tonnes de terre. C'est à peine si Clara leur laissait le temps de souffler. Yves Picot la laissait faire, mais il se refusait à prendre part à la cadence frénétique que Clara avait imposée aux ouvriers.

L’équipe d’archéologues avait commencé à remballer le matériel afin d’être prête à lever le camp dès qu’Ahmed Husseini leur donnerait le feu vert, mais elle ne pouvait malgré tout pas se soustraire complètement aux ordres de Clara.

De son côté Ayed Sahadi redoublait de vigilance, sachant qu’il serait le prochain à y laisser sa vie s’il arrivait quoi que ce soit à Clara.

Gian Maria non plus, ne quittait pas la jeune femme d’une semelle, et chaque fois qu’elle disparaissait de sa vue, il était pris de panique.

Impressionnés par sa détermination, Fabian et Marta faisaient de leur mieux pour aider Clara qui ne dormait et ne mangeait pratiquement pas.

Elle ne quittait le site que pour aller voir son grand-père et Fatima pendant quelques minutes avant de s’en retourner au chantier.

Clara regrettait amèrement de ne pas pouvoir passer avec son grand-père les quelques jours qu’il lui restait à vivre. Car Alfred Tannenberg était clairement au bout du rouleau, et seul un prodigieux effort de volonté le maintenait encore en vie.

Fatima avait commencé à se lever, et même si elle ne pouvait se rendre utile, elle avait supplié le docteur Najeb de la laisser retourner dans la maison, auprès de son maître.

— Madame Husseini.

Clara ignora la voix qui l’appelait et continua à dégager les ruines de ce qui ressemblait à un chapiteau. Elle avait décidé que désormais elle ne répondrait plus à ceux qui l’appelaient par le nom de son époux. Elle ne l’avait dit à personne, mais elle espérait que les gens finiraient par s’en rendre compte et qu’ils arrêteraient d’eux-mêmes. Mais la voix insistait.

— Madame Husseini...

Elle se retourna, excédée. Un garçon d’à peine dix ans la regardait, apeuré. On lui avait dit que la maîtresse s’emportait facilement et il était terrorisé. Puis, voyant qu’elle lui souriait, l’enfant se détendit.

— Que veux-tu ?

— C’est le docteur Najeb qui m’envoie. Il demande à vous voir tout de suite.

— Pourquoi ? demanda Clara, affolée.

— Je n’en sais rien, on m’a simplement dit de venir vous chercher.

Se relevant d’un bond, Clara suivit le garçon qui avait repris en courant la direction du campement. Elle craignait le pire. Si le docteur Najeb la

demandait, c'est que l'état de son grand-père avait empiré.

Il régnait à l'intérieur de la maison un silence inhabituel qui ne présageait rien de bon.

En voyant que la chambre de son grand-père était vide, elle ne put retenir ses larmes. Elle sortit de la maison en poussant des cris.

Le garçon s'approcha d'elle et lui montra du doigt l'hôpital de campagne, où se trouvait le docteur Najeb.

Elle trouva ce dernier et Aliya en train d'essayer de réanimer Alfred Tannenberg. Le vieil homme avait fait une embolie cérébrale.

Clara resta sans voix en voyant son grand-père inconscient et entièrement paralysé d'un côté.

Elle suivait des yeux chacun des gestes du médecin et de l'infirmière.

Au bout d'un moment qui lui sembla une éternité, le docteur se tourna vers elle et, l'agrippant par le bras, l'entraîna au-dehors.

— J'ignore combien de temps il lui reste à vivre, quelques heures, une journée... mais cette fois, je doute fort qu'il s'en remette.

Clara fondit en larmes. Elle était épuisée à force de courir contre la montre, mais surtout elle ne se sentait pas capable de continuer sans son grand-père. Sans lui, sa vie n'avait plus de sens.

— Vous en êtes certain ? balbutia-t-elle.

— Je ne vous cache pas que je n'arrive pas à comprendre comment il a réussi à tenir aussi longtemps. Il vient de faire un infarctus cérébral. Je doute qu'il reprenne connaissance, et de toute façon il ne pourra plus parler et il y a peu de chances pour qu'il vous reconnaisse. Il est au plus mal. Je suis navré.

— Et si nous le sortons d'ici ? demanda-t-elle, cherchant à se raccrocher à un dernier espoir.

— Je vous l'ai proposé je ne sais combien de fois, mais vous avez toujours refusé. Maintenant il est trop tard. Si nous le transportons, il ne supportera pas le voyage.

— Que pouvons-nous faire ?

— Rien. Nous avons déjà tenté l'impossible. À présent, il ne nous reste plus qu'à attendre et voir ce qui se passe. Aliya et moi allons rester à son chevet. Quant à vous, ne vous éloignez pas. Il peut mourir d'un moment à l'autre.

Ayed Sahadi attendait, intrigué, à quelques pas de Clara et du docteur Najeb. Il s'efforçait de ne pas perdre un mot de leur conversation. Gian Maria se tenait à côté du contremaître, prêt à venir en aide à Clara en cas de besoin.

La jeune femme rejeta les épaules en arrière et essuya ses larmes. Elle ne devait montrer aucun signe de faiblesse. Son grand-père le lui avait dit : ici, les hommes n'obéissent qu'au son du tambour et au fouet.

— Ayed, vous allez renforcer la garde autour de l'hôpital. Mon grand-père a eu un malaise mais il va s'en sortir. Notre bon docteur est en train de faire le nécessaire, dit-elle en regardant Salam Najeb dans les yeux, le mettant au défi de dire le contraire.

— Bien, madame, répondit le contremaître.

— Parfait. À présent faites ce que je vous ai dit, et veillez à ce que personne n'interrompe le travail. Je vais rester ici un petit moment.

— Je vais rester moi aussi, répondit Ayed Sahadi.

— Non. Retournez immédiatement sur le site pour surveiller les ouvriers.

— Monsieur Tannenberg m'a interdit de vous laisser seule.

Lorsque Clara vint se camper fermement devant le contremaître, ce dernier crut qu'elle allait le frapper tant il y avait de colère dans ses yeux.

Puis, sans élever la voix, elle répéta :

— Ayed, quand vous vous serez assuré que tout marche normalement là-bas, vous reviendrez. Est-ce clair ?

— Oui, madame.

Sans ajouter un mot, Clara entra dans l'hôpital, Gian Maria sur ses talons. Ce dernier lui posa une main sur l'épaule en la suppliant de l'écouter.

— Clara, j'ignore si votre grand-père était chrétien pratiquant, mais si vous le souhaitez... je peux... je suis prêtre. Je peux lui donner l'extrême-onction pour l'aider à rejoindre notre Seigneur.

— L'extrême-onction ?

— Oui, les derniers sacrements. Pour l'aider à mourir en chrétien, même s'il n'a pas mené une vie de chrétien. Dieu est miséricordieux.

— Je ne sais pas si mon grand-père accepterait de recevoir l'extrême-onction s'il était... s'il était conscient.

— Je veux seulement l'aider, et vous aider vous aussi. En tant que prêtre j'y suis obligé, je ne peux pas laisser mourir un homme né dans la religion

du Christ sans lui offrir l'ultime réconfort de l'Église.

— Mon grand-père n'était pas croyant. Et je ne le suis pas davantage. Dieu n'a jamais fait partie de nos vies, nous n'avons jamais eu besoin de lui.

— Ne le laissez pas mourir sans recevoir l'extrême-onction, répéta Gian Maria.

— N'insistez pas. Il ne m'a laissé aucune instruction dans ce sens. Si je vous laissais accomplir un rituel... ce serait un sacrilège.

— Mais enfin, que dites-vous ! protesta le prêtre.

— Je suis désolée, Gian Maria, mais mon grand-père mourra comme il a vécu. Si votre Dieu existe et s'il est miséricordieux, il n'aura que faire que mon grand-père reçoive l'extrême-onction.

— Clara, je vous en conjure ! Laissez-moi vous aider. Laissez-moi aider votre grand-père. Vous en avez besoin l'un et l'autre, même si vous ne le savez pas.

— Non, Gian Maria.

Sur ce, elle tourna les talons et s'en retourna à l'hôpital. Il n'était pas question qu'elle soumette son grand-père à une cérémonie religieuse sans son consentement. En réalité, elle ne savait pas en quoi consistait l'extrême-onction.

Elle n'était ni catholique, ni chrétienne, ni musulmane. Dieu n'avait jamais fait partie de sa vie, ni à Bagdad, ni au Caire.

Pas plus que son père, son grand-père ne lui avait jamais parlé de Dieu. Pour eux, la religion était l'affaire des fanatiques et des ignorants.

Gian Maria resta pétrifié, ne sachant que faire. Clara s'était montrée intraitable, et il ne pouvait pas lui imposer quoi que ce soit.

Il décida de rester à proximité de l'hôpital et de prier pour que Dieu montre la voie à Clara, afin qu'elle l'autorise à donner l'extrême-onction à son grand-père.

Picot, Fabian et Marta s'en vinrent à leur tour à l'hôpital pour voir s'ils pouvaient se rendre utiles. Et tout le reste de l'équipe les imita.

Marta fit un geste de plus : elle proposa à Clara de la remplacer sur le chantier jusqu'à ce qu'elle puisse reprendre le travail.

— Je vous remercie, Marta. De vous savoir là-bas, je me sentirai plus tranquille. Ces gens sont incapables de faire quoi que ce soit quand on n'est pas constamment sur leur dos.

— Ne vous inquiétez pas. Je vais vous remplacer aussi longtemps qu'il le faudra.

Cette nuit-là fut la plus longue que Clara ait jamais vécue. Elle assistait impuissante à l'agonie de son grand-père.

Salam Najeb lui avait dit que le patient ne finirait pas la semaine. Mais il s'était trompé. Il commençait à peine à faire jour quand Alfred Tannenberg ouvrit les yeux.

Il donnait l'impression de revenir de très loin et son regard égaré indiquait qu'il souffrait et qu'il était angoissé.

Le vieil homme sembla reconnaître Clara mais fut incapable de prononcer un mot. Il avait tout une moitié du corps paralysé et était très faible.

Clara suivait en silence chaque geste du docteur Najeb, en attendant que le médecin lui fasse signe. La matinée était déjà bien avancée quand il la pria de le rejoindre dehors.

— L'état de votre grand-père s'est stabilisé. Vous pouvez aller vous reposer à présent.

— Vous voulez dire qu'il ne va pas mourir ?

— Je n'en sais rien. Il se peut que dans une heure il ait une nouvelle attaque et retombe dans le coma. Je ne sais pas s'il tiendra un jour ou trois semaines. Pour tout vous dire, je n'arrive pas à comprendre comment il a réussi à surmonter une crise aussi grave.

— Et maintenant, qu'allons-nous faire ? Qu'allez-*vous* faire ?

— Dans l'immédiat, je vais aller prendre une bonne douche et dormir un peu. Et je vous conseille d'en faire autant, précisément parce que nous ne savons pas ce qui peut arriver. Allez dormir. Ce n'est pas en étant épuisée que vous pourrez venir en aide à votre grand-père. Ce n'est bon ni pour lui ni pour vous.

— Mais, s'il lui arrive quelque chose ?

— Aliya est avec lui. Pour l'instant, elle n'a pas besoin de nous. Et puis Fatima est avec elle. En cas de problème, elle viendra nous prévenir.

Clara décida de suivre les recommandations du médecin. Dès qu'elle se mit au lit, elle sombra dans un sommeil profond.

L'homme appela Marta. Un coup de pic avait suffi pour ouvrir une brèche à travers laquelle on distinguait une cavité qui ressemblait à une autre salle.

— Madame, regardez. Il y a une autre chambre ici...

Marta s'approcha de l'ouverture et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Elle vit une chambre de petites dimensions qui contenait des fragments de poterie.

Elle expliqua aux ouvriers comment procéder pour agrandir l'ouverture sans provoquer trop de dégâts. Deux heures plus tard, ils avaient dégagé les vestiges du mur et ménagé une ouverture suffisante pour accéder à la chambre.

Aucun ne semblait particulièrement enthousiaste. Mis à part une ou deux statuettes ou un bas-relief intacts, il ne fallait pas espérer trouver grand-chose. Ce n'était tout compte fait qu'une salle parmi tant d'autres.

Le sol était jonché de débris d'argile, des morceaux de tablettes fracassées lors de la bataille, sans doute. Le mur opposé présentait des encoches qui laissaient supposer qu'il y avait eu jadis dans cette pièce des étagères de bois supportant les tablettes.

Elle examina plusieurs tablettes, mais celles-ci ne portaient aucune inscription réellement digne d'intérêt. Il s'agissait de poèmes sumériens, connus et maintes fois reproduits.

Cependant, elle ordonna aux ouvriers de ramasser soigneusement tous les débris pour les porter ensuite à l'entrepôt afin qu'ils soient déchiffrés et classés.

Ils découvrirent encore plusieurs statuettes brisées, ainsi que des bouts de calames.

Elle chargea un ouvrier d'aller avertir Picot et Fabian afin qu'ils viennent juger par eux-mêmes de l'importance de leur découverte.

Quand les deux archéologues arrivèrent, ils examinèrent la salle et en vinrent à la même conclusion que Marta : il n'y avait pas de bas-relief, mais il allait malgré tout falloir déchiffrer les restes de tablettes.

Les tablettes intactes étaient rares, mais certains fragments étaient suffisamment importants pour qu'on puisse y lire plusieurs phrases d'affilée.

Ils passèrent le reste de la journée à déblayer cette partie du temple, tout en recueillant méticuleusement les tablettes destinées à être classées.

— Gian Maria pourrait nous être utile, songea Marta. Mais il erre comme une âme en peine autour de l'hôpital.

— S'il veut nous aider, c'est le moment où jamais. Il faut déchiffrer ces tablettes pour savoir si elles en valent la peine, dit Picot.

Fabian alla chercher le prêtre. De toute façon, il était certain que Clara ne le laisserait pas approcher de son grand-père.

Pendant les deux jours suivants, la vie au campement retrouva un semblant de normalité, même si la tension était palpable au sein de l'équipe qui attendait impatiemment le moment de plier bagages.

Le mois de mars avait fait une entrée fracassante. Nous seulement les jours avaient rallongé, mais la chaleur était étouffante.

De sorte que le coup de fil d'Ahmed Husseini fut accueilli avec joie par les membres de l'équipe.

Picot souriait, heureux. Ahmed lui avait annoncé que les autorités étaient d'accord pour qu'ils emportent avec eux les objets découverts dans le temple afin de les exposer dans des musées. À une condition, cependant : Clara et lui devaient être nommés commissaires de l'exposition. En outre, Picot allait devoir signer un document certifiant qu'il prenait l'entière responsabilité des objets qui lui seraient confiés et qu'il devrait ensuite restituer intégralement au peuple irakien.

S'ils étaient prêts, et Picot lui affirma qu'ils l'étaient, les hélicoptères viendraient les chercher dans une semaine, le jeudi matin. Ils allaient être transférés à Bagdad, puis de là à la frontière jordanienne. D'ici dix jours tout au plus, ils auraient regagné leur foyer.

Clara accueillit la nouvelle avec indifférence. Son unique préoccupation était son grand-père. Avec un peu de chance, Alfred Tannenberg survivrait. Il semblait avoir miraculeusement surmonté son attaque cérébrale, même si le docteur Najeb ne cessait de répéter que l'amélioration n'était que provisoire.

En réalité, le vieil homme ne pouvait plus ni parler ni bouger.

Parfois, il semblait reconnaître Clara, et parfois son regard se perdait dans des horizons lointains.

— Il faut faire sortir le maître de cet hôpital, affirmait la vieille Fatima, convaincue que Tannenberg se rétablirait si on le confiait à ses bons soins.

Mais le docteur Najeb y était fermement opposé.

Bien que Clara souffrît de ne pouvoir accompagner son grand-père dans les méandres mystérieux de sa pensée, elle n'osait pas quitter son chevet pour se rendre sur le chantier.

Un soir, il se mit à balbutier des paroles incompréhensibles. Il lui sembla qu'il parlait l'allemand, une langue qu'elle ne comprenait pas.

Visiblement agité, Tannenberg cherchait à se débattre tandis que la colère se lisait dans ses yeux. Le docteur Najeb proposa de lui administrer un sédatif, mais Clara refusa, convaincue que son grand-père essayait de recouvrer l'usage de la parole. Elle réussit à persuader le médecin de l'aider à l'installer dans un fauteuil à l'extérieur de la maison. Respirer l'air du soir ne pouvait que lui faire du bien.

À sa grande surprise, une fois dehors, son grand-père se mit à jeter des regards intrigués autour de lui, comme s'il découvrait le campement pour la première fois. Puis il esquissa un sourire.

— Grand-père, grand-père, tu m'entends ? Tu me reconnais, grand-père ? S'il te plaît, parle-moi.

Alfred Tannenberg écarquilla les yeux et laissa errer son regard sur les archéologues qui discutaient tranquillement à l'extérieur des tentes.

Il ne connaissait pas ces gens. Il ne les avait jamais vus, mais quelle importance ?

Son regard se posa sur la femme qui se tenait à ses côtés et qui cherchait à lui dire quelque chose bien qu'il ne l'entendît pas. Mais oui, bien sûr, c'était Greta. Pourtant, il ne se souvenait pas de l'avoir amenée ici avec lui. Il ferma les yeux et respira l'air parfumé du soir. Il se sentait plein de vie.

Si seulement on l'avait laissé savourer pleinement l'état d'apesanteur dans lequel il se trouvait, au lieu de chercher à lui parler.

OceanofPDF.com

32

– Tannenberg ! Tannenberg, vous m'entendez ? Je vous parle !

Le jeune homme ouvrit les yeux et posa un regard indolent sur l'homme qui se tenait devant lui.

— Que voulez-vous, professeur ?

— Vous devriez être au travail, avec les autres. Je vous avais affecté au déblaiement du mur ouest, et je vous trouve en train de dormir.

— Je me repose en attendant le courrier. J'ai hâte de savoir ce qui se passe à Berlin.

— Retournez immédiatement sur le chantier ! Retournez auprès de vos camarades !

— Ce ne sont pas mes camarades ! Je suis ici parce que mes parents financent cette expédition. Ce sont eux qui vous paient. Vous êtes tous mes employés.

— Comment osez-vous ?

— De toute façon vous n'êtes qu'un sale juif insolent ! Mon père a eu tort de vous confier cette mission archéologique.

— Votre père ne m'a rien confié du tout. C'est l'université qui m'a envoyé ici !

— Allons, professeur, et qui est le donateur le plus généreux de notre université ? C'est grâce à cet argent que le professeur Wesser et vous-même avez pu passer deux ans en Syrie. Mais il est temps de rentrer et d'aller rejoindre tous les autres juifs. Un jour, le doyen de l'université devra répondre de votre présence ici.

Le professeur, un homme à la mine sévère et d'un âge avancé, allait riposter quand il fut interrompu par les cris d'un jeune garçon qui arrivait en courant.

— Professeur Cohen, venez ! Venez vite !

L'homme attendit que l'enfant l'ait rejoint puis demanda :

— Que se passe-t-il, Ali ?

— Le professeur Wesser vous fait demander. Il a trouvé des tablettes extraordinaires.

Le jeune Ali souriait. Il avait l'air heureux. Il avait eu de la chance de se faire engager par les deux fous qui creusaient la terre à la recherche de statuettes et se réjouissaient à la vue de vulgaires morceaux d'argile recouverts d'inscriptions étranges.

Les professeurs Wesser et Cohen dirigeaient le groupe de jeunes qui s'étaient installés à Hâran et qui n'allaient d'ailleurs pas tarder à partir.

On était début septembre, et l'année dernière, à la même époque, l'équipe avait levé le camp.

Ils reviendront, songea Ali. Ils reviendront sûrement chercher les morceaux d'argile qui semblent tant les intéresser.

Le professeur Cohen suivit Ali jusqu'au puits situé à quelques centaines de mètres du site archéologique qu'ils étaient en train d'explorer depuis plusieurs mois. Il n'avait pas remarqué qu'Alfred Tannenberg, intrigué par la découverte du professeur Wesser, lui avait emboîté le pas.

— Jacob, viens voir ça ! s'écria Wesser en lui tendant deux tablettes d'argile.

Jacob Cohen sortit ses lunettes de l'étui métallique qu'il portait dans sa poche et commença à suivre du doigt les lignes de signes gravés sur une tablette qui mesurait environ trente centimètres. Quand il eut fini de lire, son confrère et lui tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Dieu soit loué ! Aaron, je n'arrive pas à y croire.

— C'est pourtant vrai, mon ami. Nous l'avons trouvé grâce à Ali.

Le garçon souriait de toutes ses dents, fier comme Artaban. C'était lui qui avait raconté au professeur que non loin de là se trouvait un puits fait de briques sur lesquelles figuraient les mêmes dessins que ceux des tablettes. Aaron Wesser n'y avait pas réfléchi à deux fois. Il avait aussitôt demandé au garçon de le mener jusqu'au puits, sachant que les villageois réutilisaient couramment des morceaux de tablettes pour leurs constructions.

Le puits était des plus ordinaires, et il fallait un regard d'expert pour remarquer que certaines briques avaient été remplacées par des tablettes.

Le professeur Wesser commença à les examiner une à une, tout en les déchiffrant sous les yeux fascinés d'Ali qui ne comprenait pas pourquoi les

étrangers affirmaient que ces lettres étaient celles que ses ancêtres employaient pour écrire.

Brusquement, le professeur Wesser avait poussé un cri, faisant sursauter Ali qui croyait qu'il avait été piqué par une vipère ou un scorpion.

En fait, le professeur Wesser voulait juste attirer son attention. Il lui dit d'aller chercher ses outils car il voulait desceller deux tablettes, une opération dont il affirmait, et Ali en fut témoin, qu'elle n'affecterait en rien la structure du puits.

Ali avait alors filé à toutes jambes jusqu'à la maison du professeur Wesser pour y chercher ses outils et les lui ramener.

À présent nous savons que lorsque le patriarche Abraham s'est mis en route pour la terre promise, il a emporté avec lui l'histoire de la Genèse. Dieu la lui a révélée, affirma Aaron Wesser.

— Mais qui était ce Chamas ? s'enquit le professeur Cohen. Dans la Bible il n'est nulle part fait mention d'un tel Chamas...

— C'est vrai, mais ces tablettes sont authentiques. À présent nous devons retrouver la suite du récit, les tablettes sur lesquelles Chamas a gravé l'histoire de la Genèse racontée par Abraham.

— Elles ne doivent pas être bien loin. Abraham a séjourné longuement à Hâran avant d'entreprendre le voyage jusqu'à Canaan. Nous allons les retrouver ! s'exclama le professeur Cohen, enthousiaste.

— Cela signifie que nos ancêtres ont découvert la Genèse par le biais d'Abraham, murmura Aaron Wesser.

— Mais le plus important, mon cher, c'est qu'à en croire ces deux tablettes, il y aurait une bible, une bible d'argile inspirée par Abraham.

— La *Bible d'argile*. Fichtre, si nous la retrouvons, ce sera la plus grande découverte de tous les temps !

Alfred Tannenberg écoutait, fasciné, la conversation entre les deux savants qui, dans leur enthousiasme, n'avaient même pas remarqué sa présence.

Il allait arracher les tablettes des mains du professeur Cohen, quand un de ses camarades, un autre jeune étudiant comme lui, arriva en courant, un télégramme à la main.

— C'est là guerre ! Alfred, nous sommes entrés en guerre. Ces voleurs de Polonais n'ont qu'à bien se tenir ! Dantzig va revenir dans le giron de la

mère patrie ! Non, mais, est-ce que tu te rends compte ? Hitler va rendre sa grandeur à l'Allemagne. Tiens, tu as aussi reçu un télégramme.

— Merci, Georg. Aujourd'hui est un grand jour ! Il faut fêter ça, dit le jeune Tannenberg en commençant à lire avidement son télégramme sous le regard inquiet des deux professeurs qui s'étaient tus en entendant les propos qu'échangeaient les deux jeunes gens.

— Mon père dit que nous avons donné une bonne leçon aux Polonais ! s'écria Georg.

— Et le mien m'annonce que la France et l'Angleterre vont nous déclarer la guerre. Georg, il faut que nous rentrions sur-le-champ. Hitler a besoin de nous. Je veux être là quand il va rendre sa grandeur à l'Allemagne.

— Mais vous êtes complètement fous !

Les deux garçons foudroyèrent le professeur Cohen du regard.

— Comment osez-vous nous insulter ? s'écria Alfred Tannenberg en saisissant le vieil homme par le revers de sa chemise.

— Lâchez tout de suite le professeur Cohen ! ordonna Aaron Wesser.

— Ta gueule, sale juif ! lança Georg.

Ali, l'air hagard, observait la scène qui se déroulait sous ses yeux. Les deux jeunes gens s'étaient mis à frapper sauvagement les professeurs qui parvenaient à grand-peine à se défendre.

Quand les deux professeurs se furent effondrés à terre, le visage en sang, Georg et Alfred se tournèrent vers Ali et, après avoir échangé un regard mauvais, commencèrent à le rouer de coups de pied, tandis que le malheureux essayait vainement de se protéger la tête avec les mains.

— Arrêtez ! Arrêtez ! Vous allez le tuer ! protesta le professeur Cohen.

Soudain, Alfred Tannenberg sortit un petit pistolet de sa poche de pantalon et tira sur le professeur Cohen. Puis il se tourna vers Aaron Wesser et lui logea une balle entre les deux yeux. La dernière balle fut pour le jeune Ali qui gisait à terre à demi conscient.

— Ce n'était que des sales porcs de juifs de toute façon, dit Alfred Tannenberg à son ami Georg, qui le regardait d'un air amusé.

— Je m'en fiche pas mal que tu les aies tués, dit-il, mais il va falloir trouver une excuse.

Alfred Tannenberg s'assit par terre et alluma une cigarette.

— Nous dirons que nous les avons retrouvés morts, décida-t-il en regardant les volutes de fumée se défaire dans la brise du soir.

— Et rien de plus ?

— Rien de plus. N'importe qui aurait pu les tuer pour les détrousser, non ?

— Si tu le dis, Alfred... Mais je crois qu'on ferait bien de se mettre d'accord sur ce que nous allons raconter pour ne pas nous contredire l'un l'autre. En fait, tu as raison. Il faut que l'Allemagne aide Hitler à réaliser son rêve. Non contents de nous sucer le sang, ces étrangers contaminent la patrie.

— Il faut que je te raconte quelque chose d'important. Seuls Heinrich et Franz doivent être tenus au courant.

— De quoi s'agit-il ? s'enquit Georg, intrigué.

— Regarde ce puits.

— Eh bien ?

— Tu as remarqué qu'il en manque deux morceaux ? Ce sont les tablettes qui sont là.

— Et qu'ont-elles d'extraordinaires, ces tablettes ?

— D'après les deux vieux, elles contiendraient une incroyable révélation. Le prophète Abraham aurait lui-même transmis l'histoire de la Genèse à... à son peuple. Autrement dit, ce que raconte la Bible ce sont ni plus ni moins les révélations d'Abraham.

Georg s'accroupit et ramassa les tablettes dont il ne parvenait pas décrypter la signification. Mais qu'à cela ne tienne, il allait suivre des cours pour apprendre à déchiffrer l'écriture cunéiforme.

Tous deux voulaient devenir archéologues, ainsi qu'Heinrich et Franz, leurs deux meilleurs amis. Non seulement leurs pères étaient des amis d'enfance, mais ils étaient allés à la même école, partageaient les mêmes passions et avaient choisi la même voie.

C'est dans une *napola*, une de ces écoles hitlériennes qui ne recrutaient que de jeunes Allemands de race pure, qu'ils avaient forgé leur amitié aussi profonde qu'indestructible.

C'était un grand honneur d'être admis à la *napola* où ne pouvaient postuler que les garçons aux qualités physiques et aux résultats scolaires irréprochables.

L'histoire, la géographie, la biologie, les mathématiques, la musique, mais surtout le sport, étaient les principales matières enseignées dans ces

écoles d'élites, conçues à l'image des écoles de cadets où l'armée impériale de Prusse.

Entre autres exercices paramilitaires, on leur apprenait à « capturer » un pont, lire une carte d'état-major, déloger un ennemi embusqué dans un bois, marcher de nuit par tous les temps.

Mais là s'arrêtait la ressemblance entre les écoles de cadets et les *napolas* où l'on formait l'élite dont rêvait Hitler. Là, fils de familles et fils d'ouvriers se côtoyaient. Seules comptaient l'excellence des résultats scolaires et les caractéristiques physiques si chères au Führer.

Après avoir achevé avec succès leur formation à la *napola*, Alfred, Georg, Heinrich et Franz durent décider de la voie qu'ils allaient suivre.

Ils avaient le choix entre servir l'armée, le parti, l'administration ou l'industrie, ou poursuivre une carrière universitaire. Leurs parents ne leur laissèrent guère le choix. Ils allèrent s'inscrire à l'université et faire un doctorat.

Ne manquant pourtant de rien, tous quatre avaient à cœur de redresser l'Allemagne en proie à une grave crise économique.

Le père d'Alfred possédait des usines de textile. Celui d'Heinrich était avocat, tout comme celui de Franz, et celui de Georg était médecin.
Adolf Hitler était leur héros, de même qu'il était le héros de leurs parents et de tous leurs amis.

À leurs yeux, cet homme était un dieu et ils écoutaient ses vibrantes harangues, convaincus qu'il allait rendre sa grandeur à l'Allemagne.

Georg et Alfred se mirent d'accord sur ce qu'ils allaient dire, puis rangèrent soigneusement les tablettes. Ils demanderaient au professeur Keitel, fidèle adepte d'Hitler et membre comme eux de l'expédition archéologique, féru d'écriture cunéiforme, de leur en révéler le contenu.

Le professeur Keitel, dont les parents travaillaient à la filature, avait une dette envers le père d'Alfred. Car monsieur Tannenberg avait fait jouer ses relations pour qu'il puisse entrer à l'université, puis décrocher un poste de maître assistant. Malheureusement, comble de l'humiliation, on l'avait affecté dans le département du professeur Cohen, un juif qu'il méprisait de toute son âme. Mais le professeur Keitel avait tenu bon, car il savait que, tôt ou tard, le juif, comme tous ses semblables, serait mis au ban de la société.

Les deux garçons se hâtèrent de regagner le campement érigé non loin du chantier archéologique.

Prenant une mine défaite, ils jouèrent à la perfection le rôle de deux jeunes gens surpris par la tragédie.

Ils racontèrent sans donner trop de détails, comment ils avaient découvert les corps des deux professeurs et du malheureux Ali.

Le professeur Wesser les avait informés de son intention de sonder le vieux puits. Au bout d'un moment, inquiet de ne pas voir revenir son collègue, le professeur Cohen avait dit à Alfred qu'il allait se rendre là-bas en compagnie du petit Ali.

Voyant qu'il tardait à revenir, Alfred s'était rendu au puits en compagnie de Georg venu lui apporter un télégramme.

En arrivant là-bas, ils avaient retrouvé les deux hommes et le garçon morts. Ils firent mine d'être sous le choc et ignorer ce qui s'était passé.

Accompagnés d'un groupe d'étudiants et d'archéologues, ils retournèrent au puits pour emporter les cadavres. Certains membres du groupe ne purent cacher leur émotion en voyant les dépouilles des deux vieux professeurs.

Alfred et Georg prirent eux aussi l'air contrit. Leur haine des juifs était bien connue des autres membres de l'équipe, mais ils n'en feignirent pas moins d'être affligés par la mort des professeurs qui, dirent-ils, ne méritaient pas une fin aussi brutale.

Devant l'insistance des jeunes gens, le professeur Keitel accepta de s'improviser chef de l'expédition. Ce fut lui qui notifia le crime aux autorités locales et fit parvenir un rapport relatant les faits au consulat allemand, afin que celui-ci transmette la triste nouvelle aux familles des victimes. Le professeur Keitel annonça en outre que les travaux de l'expédition s'arrêtaient là. L'Allemagne était en guerre et la patrie avait besoin d'eux.

Fin octobre, lorsqu'ils arrivèrent à Berlin, Keitel avait réussi à percer au jour le secret des tablettes : un certain Chamas affirmait que le patriarche Abraham allait lui raconter l'histoire de la création du monde.

Avant de quitter Hâran, les quatre amis avaient tenté en vain de retrouver les mystérieuses tablettes, mais ils n'étaient pas revenus les mains vides pour autant. Et le professeur Keitel avait complaisamment fermé les yeux lorsque ses quatre protégés avaient caché dans leurs bagages divers objets exhumés à Hâran.

— Non, Alfred, il est hors de question que tu t'enrôles dans l'armée. Tu dois poursuivre tes études. Il y a d'autres corporations dans lesquelles tu

peux te rendre utile.

— L'Allemagne a besoin de moi.

— Certes, mais tu dois d'abord terminer ta formation.

— Georg va s'enrôler cette semaine, et Franz et Heinrich aussi.

— Allons, mon fils ! Que me chantes-tu là ? Leurs parents pensent comme moi qu'ils doivent d'abord décrocher leur doctorat. L'Allemagne a besoin de cadres bien formés.

— L'Allemagne a besoin d'hommes prêts à verser leur sang.

— N'importe qui peut donner sa vie. L'Allemagne ne saurait tolérer que ses meilleurs éléments soient sacrifiés.

Herr Tannenberg plongea ses yeux dans ceux de son fils. Il savait qu'il n'avait pas réussi à le convaincre. Il allait lui obéir, certes, mais pas désarmer. Car il estimait de son devoir de servir la patrie en allant sur le front.

— Très bien, papa, je ferai ce que tu me dis, mais j'aimerais que tu reconsidères votre décision.

— C'est entendu. Je vais y réfléchir. À présent, va voir ta mère. Elle a organisé une petite soirée musicale à laquelle elle veut que tu assistes. Nous avons invité les Hermann et leur fille Greta. Tu sais sans doute que nous pensons que ce serait pour toi l'épouse idéale. Vous êtes tous deux des Aryens purs, forts et intelligents. Vous allez donner à ce pays ses meilleurs enfants.

— Je croyais t'avoir entendu dire que tu voulais que je me concentre sur mes études ?

— C'est en effet ce que ta mère et moi voulons. Mais tu es désormais en âge de fréquenter. Et nous aimerions que tu fasses ta cour à Greta.

— Je n'ai aucune envie de me marier.

— Naturellement, à ton âge on n'a pas envie de se mettre un fil à la patte. Mais un jour il le faudra bien, et tu devrais commencer à y songer.

— Est-ce toi qui as choisi maman, ou ton père qui l'a choisie pour toi ?

— Ta question est impertinente.

— Mais pas du tout, papa. J'aimerais juste savoir s'il est de tradition dans notre famille que les parents choisissent les futurs époux de leurs enfants. Mais ne te fais pas de bile. Greta ou une autre, ça m'est bien égal. De toute façon, Greta est plutôt jolie fille, même si elle est par ailleurs complètement idiote.

— Comment oses-tu dire une chose pareille ? Tu oublies qu'un jour elle sera la mère de tes enfants.

— Je n'ai jamais dit que j'avais l'intention d'épouser une femme intelligente. Et d'ailleurs, Greta est muette comme une carpe, ce qui est plutôt une qualité.

Herr Tannenberg estimait que le sujet était clos. Il en avait assez d'entendre son fils critiquer la fille de son ami Fritz. Fritz Hermann était officier supérieur dans la SS. C'était un proche de Himmler qui se rendait fréquemment au château de Wewelsburg, non loin de la ville de Paderborn en Westphalie.

C'était là-bas que se réunissait une fois l'an tout le gratin de la SS. Chaque membre y disposait d'un fauteuil avec son nom gravé sur une plaque en argent. Herr Tannenberg était ravi que son ami Fritz fasse partie de ce petit cénacle d'élus.

Grâce à lui, sa petite filature prospérait à l'abri de la crise économique qui sévissait en Allemagne.

Fritz Hermann avait chaudement recommandé la filature de son ami à ses supérieurs hiérarchiques, qui avaient passé commande à Tannenberg de cravates et chemises pour les officiers SS.

Mais Tannenberg ne voulait pas s'arrêter là. Il souhaitait resserrer davantage encore les liens avec Fritz Hermann. Et quoi de mieux pour cela que de sceller une alliance entre son fils aîné et la fille aînée de Hermann ?

Sans être un prix de beauté, Greta n'était pas déplaisante. Blonde, avec des yeux bleus légèrement globuleux, et la peau d'une blancheur d'albâtre, elle avait une tendance à l'embonpoint que trahissaient ses mains potelées.

Sa mère, madame Hermann, lui faisait suivre un régime très strict pour contrôler son excès de poids, et son père l'obligeait à faire de l'exercice dans l'espoir vain d'allonger sa silhouette.

Ce que personne ne pouvait contester, cependant, c'est que Greta était une virtuose du violoncelle. Ses parents avaient essayé de lui faire étudier le piano, comme toutes les jeunes filles de sa condition, mais Greta avait obstinément refusé jusqu'à ce que son père accepte qu'elle prenne des leçons de violoncelle. Au reste, c'était une jeune fille obéissante qui n'avait pas posé le moindre problème à ses parents. Ses trois frères de dix, treize et quinze ans la vénéraient, car ils voyaient en elle une seconde mère, bien qu'elle ne fût âgée que de dix-huit ans.

À l'université, il ne restait plus un seul professeur juif. La plupart avaient fui en abandonnant tout derrière eux ; quant à ceux qui étaient restés, convaincus que la raison finirait par l'emporter, ils étaient aujourd'hui dans des camps de concentration.

De sorte que personne ne s'émut outre mesure de ne pas voir revenir ces braves professeurs Cohen et Wesser de leur expédition à Hâran. En réalité, bien qu'étant les deux plus grandes autorités en matière de langue sumérienne, les deux hommes étaient battus froid par le reste du corps enseignant.

Et s'ils étaient allés à Hâran, c'était parce que le doyen de l'université, que d'aucuns soupçonnaient d'avoir du sang juif, avait obtenu qu'ils quittent l'Allemagne, deux années plus tôt, pour participer à une mission archéologique au nord de la Syrie.

Malheureusement, les professeurs n'en étaient pas revenus vivants.

Alfred avait invité ses amis à la soirée musicale de sa mère. Ainsi, pensait-il, le récital lui paraîtrait moins fastidieux. Il aimait la musique, mais pas ces concerts où sa mère, ses amies et leurs filles tentaient vainement de les envoûter avec des pièces de musique qu'elles avaient répétées ensemble pendant des semaines.

Alfred admirait sa mère. Pour tout dire, il ne pensait pas qu'il pût exister femme plus belle. Grande et svelte, avec des cheveux châtains et des yeux gris-bleu, Helena Tannenberg était une femme à l'élégance naturelle qui, où partout où elle allait, suscitait des murmures d'admiration.

En la voyant aux côtés de Greta, il ne pouvait s'empêcher de penser à l'histoire du vilain petit canard. Naturellement, le cygne était madame Tannenberg.

— Alors comme ça, ton père veut que tu épouses Greta ? Quelle chance tu as ! ricana Georg en se gaussant de son ami.

— Attends donc de voir la fiancée que ton père te réserve.

— Ça ne risque pas d'arriver. Je ne me marierai jamais.

— Il faudra bien que tu y passes, comme nous tous. C'est notre Führer qui l'exige. Il veut que nous procréions pour promouvoir la race aryenne, dit Heinrich en riant.

— Eh bien faites, mes amis, faites. Prospérez et multipliez, mais en ce qui me concerne, il n'en est pas question, réitéra Georg.

— Allons, Georg. Je suis sûr qu'il y en a bien une qui te plaît, parmi toutes ces jeunes filles en fleurs, reprit Franz.

— Ne me dites pas que vous n'avez pas remarqué mon désintérêt pour la gent féminine ?

Le ton doux amer de leur ami les incita à dévier la conversation vers des sujets moins sulfureux. Aucun d'eux n'avait envie d'entendre ce que Georg avait à dire sur le sujet. S'il le faisait, l'amitié qu'ils lui témoignaient s'en trouverait altérée à jamais.

Le père d'Alfred s'approcha du petit groupe en compagnie de Fritz Hermann.

Hermann commença par s'enquérir poliment des études des jeunes gens, puis les invita chaudement à collaborer à la défense du Reich.

— Étudier est une bonne chose, mais n'oubliez pas que l'Allemagne à besoin de garçons comme vous en première ligne.

— Vous pensez que nous pourrions entrer dans la SS ?

La question d'Alfred prit son père de court et surprit ses amis.

— Vous voulez incorporer la SS ? Mais c'est une excellente idée ! Notre Reichsführer sera très fier de compter des jeunes gens tels que vous dans ses rangs. Je peux vous aider à postuler, si vous le souhaitez. Demain après-midi je vous attends dans mon bureau de la Prinz Albrechtrasse, au quartier général de la police du Reich. Cette soirée aura été tout compte fait plus fructueuse que je ne m'y attendais ! s'exclama un Fritz Hermann visiblement satisfait.

Lorsque Herr Tannenberg et son ami se furent éloignés, Georg prit Alfred à parti :

— On peut savoir ce qui te prend ? Je n'ai aucune envie d'entrer à la SS ou à la Gestapo, ni dans aucun autre corps d'élite de notre glorieux Reich ! Je veux seconder mon père et reprendre les fouilles là où nous les avons laissées. Mon ambition est d'être archéologue, pas soldat, et je pense qu'il en va de même pour vous.

— Allons, Georg ! Tu sais très bien que nous ne pourrons pas indéfiniment repousser notre incorporation, que ce soit dans l'armée, la SS ou autre. Nos parents commencent à s'attirer des critiques. Et puisque les miens ne veulent pas que je m'enrôle, j'entrerai dans la SS où mon futur beau-père fera en sorte, je l'espère du moins, de me trouver une sinécure. Et je vous conseille d'en faire autant, se justifia Alfred.

— Tu as raison, approuva Heinrich. J'irai moi aussi voir Hermann demain. Un poste à la SS ne pouvait pas mieux tomber, j'en ai assez de dépendre de mon père.

— Autrement dit, nous allons tous nous retrouver dans la SS, conclut Franz.

— Tu as une autre idée ? s'enquit Alfred.

— Non, pas vraiment. Je pense que tu as raison, approuva Frank.

— Vous êtes complètement idiots ! Qu'est-ce qui vous prend, bon sang ! s'insurgea Georg, visiblement contrarié par la décision de ses amis.

— Il nous prend que c'est la guerre et que nous avons l'obligation de servir l'Allemagne. Mon père a raison, n'importe qui peut verser son sang. C'est pourquoi nous allons nous rendre utiles au lieu de nous faire tuer. Sans compter que cela peut rapporter gros. Je crois que je vais demander à Hermann de me faire affecter dans un camp, à Dachau peut-être. C'est l'endroit idéal pour passer la guerre.

Quand les quatre amis se présentèrent au bureau de Fritz Hermann, son secrétaire leur dit que celui-ci était en réunion avec Himmler en personne.

Les jeunes gens allèrent s'asseoir dans une pièce contiguë et attendirent patiemment qu'Hermann puisse les recevoir.

— Entrez ! Entrez, messieurs ! C'est un plaisir de vous voir ici. J'ai touché un mot de votre incorporation au Reichsführer et quand vous aurez accompli toutes les formalités et que vous serez devenus des SS de plein droit, je vous présenterai à lui.

Fritz Hermann écouta patiemment les requêtes des quatre garçons et les approuva : Alfred et Heinrich, qui voulaient entrer dans l'administration, seraient affectés au bureau politique d'un camp où étaient enfermés les ennemis de l'Allemagne. Franz préférait aller sur le front, au sein d'une unité de la Waffen SS, et Georg, quant à lui, demanda à faire partie des services secrets.

— C'est parfait ! Parfait ! Vous allez pouvoir utiliser au mieux vos compétences physiques et intellectuelles au sein de la SS.

Ce soir-là, quand les quatre amis ressortirent du bureau de Hermann, ils étaient devenus membres de la SS. Fritz Hermann avait fait preuve d'une efficacité remarquable, et en moins de deux heures chacun des jeunes gens avait trouvé sa place au sein du quartier général. Ainsi, ils poursuivraient leurs études tout en servant la patrie.

— À la santé de l'Allemagne ! s'exclama Alfred en levant sa chope de bière.

— À notre santé, lui répondit Georg.

La nuit fut longue pour les quatre amis qui ne regagnèrent leur domicile qu'au petit jour. Ils venaient de tourner une nouvelle page de leur vie, mais s'étaient juré une amitié éternelle que rien ni personne ne pourrait briser. Ils avaient deux ans devant eux avant que Fritz Hermann ne fixe leur destin.

Dans le cas d'Alfred Tannenberg, ce serait en Autriche, en tant que représentant du Bureau Central de la Sécurité du Reich. Heinrich allait accompagner Alfred, en qualité d'inspecteur du Bureau Central de l'Administration, un organisme chargé de la surveillance des camps, et en l'occurrence celui de Mauthausen, l'un des préférés de Himmler. Franz serait affecté aux unités spéciales des commandos de la SS et Georg au service des renseignements commandé par le redoutable Reinhardt Heydrich et qui faisait concurrence au non moins efficace service d'espionnage de l'Abwer, dirigé par l'amiral Canaris.

Franz Ziereis, le commandant de Mauthausen, reçut avec circonspection les deux jeunes recrues venues de Berlin, en particulier Alfred Tannenberg. Car non seulement ce dernier lui était envoyé par le quartier général, mais il était le protégé de Fritz Hermann, dont il venait d'épouser la fille, Greta.

Autant dire que toutes les conditions étaient réunies pour que sa carrière soit météorique. Alfred tout comme Heinrich appartenaient à une catégorie à part de SS, celle des officiers universitaires, contrairement à Ziereis qui était charpentier de profession.

Toujours est-il que Tannenberg s'avéra un officier beaucoup plus compétent que le chef du camp ne l'aurait imaginé. De plus, il ne manquait pas d'idées ingénieuses quand il s'agissait de se débarrasser des détenus devenus inutiles. Alfred et Heinrich avaient trouvé le moyen d'atteindre l'objectif du Reichsführer : faire travailler les prisonniers jusqu'à l'épuisement pour les transformer en déchets humains en quelques mois, puis les éliminer.

La vie dans ce petit bourg, niché au cœur de la vallée du Danube parmi les forêts de sapins, était aussi agréable que les deux amis pouvaient le souhaiter. On ne pouvait imaginer paysage plus pittoresque avec ses champs parsemés de fermettes et ses bois où cascadaient de frais torrents. Ce paysage paisible contrastait singulièrement avec le sinistre camp de

Mauthausen et ses nombreuses annexes qui accueillaient un nombre sans cesse croissant de prisonniers.

L'organisation de Mauthausen était semblable à celle de tous les autres camps de concentration. Outre un bureau politique et un bureau d'intendance, elle comprenait un service sanitaire et le service administratif du commandement de la garnison.

Après leur avoir fait faire un premier tour du camp, Ziereis chargea le commandant Schmidt d'en expliquer le fonctionnement aux deux jeunes recrues.

— Pour que nous puissions les distinguer, les prisonniers portent des triangles de couleur cousus sur le revers de leur uniforme. Le vert correspond aux détenus de droit commun, le noir aux asociaux, Tziganes, mendiants, voleurs, le rose aux homosexuels, le rouge aux détenus politiques, le jaune aux juifs et le mauve aux objecteurs de conscience.

— Y a-t-il des tentatives d'évasion ? s'enquit Heinrich.

— Vous voulez voir une tentative d'évasion ? demanda à son tour le commandant Schmidt.

— Comment cela... ?

— Venez. Suivez-moi jusqu'à la carrière.

Heinrich et Alfred échangèrent un regard intrigué, puis suivirent le commandant. Ils descendirent les cent quatre-vingt-six marches surnommées « l'escalier de la mort », qui séparaient la carrière du camp. Schmidt héla un des kapos qui surveillait les détenus. Le kapo portait un triangle vert et, à en croire le commandant, s'était rendu coupable de nombreux assassinats.

Grand, corpulent et borgne, l'homme inspirait la terreur à tous les malheureux qui avaient eu à subir sa brutalité à maintes occasions.

— Hans, choisit donc un de ces misérables, ordonna Schmidt au kapo.

La brute ne se le fit pas répéter deux fois. Il partit aussitôt à la recherche d'un homme aux cheveux blancs, aux mains écorchées et à la maigreur telle qu'on avait du mal à comprendre comment il trouvait encore la force de tenir sur ses jambes. Le triangle qu'il arborait était rouge.

— C'est une saloperie de communiste, dit le kapo en poussant le détenu vers le commandant et les deux jeunes officiers SS.

Sans dire un mot, Schmidt ôta son béret au prisonnier, et le jeta en direction des barbelés.

— Va le chercher, ordonna-t-il.

Le malheureux se mit à trembler. Il hésitait à obéir tout en sachant qu'il n'avait pas le choix.

— Allons, file ! rugit Schmidt qui s'impatientait.

L'homme prit lentement la direction des barbelés jusqu'à ce que la voix impérieuse du commandant retentisse à nouveau, l'obligeant à presser le pas. Lorsqu'il arriva à l'endroit où était tombé son béret, il n'eut même pas le temps de se baisser pour le ramasser. Une rafale de mitraillette tirée par l'une des sentinelles postées dans les miradors faucha net ce qu'il lui restait de vie.

— Dès qu'un prisonnier touche la clôture, il reçoit une décharge électrique de haute tension. Ça fait une bouche de moins à nourrir.

— Impressionnant, commenta Heinrich.

— Trop facile, dit Alfred.

— Vraiment ? s'étonna le commandant Schmidt.

— Oui, c'est une manière rudimentaire d'en finir avec la racaille.

— Oh, mais nous avons d'autres méthodes.

— Lesquelles ? s'enquit Heinrich.

De prime abord, il s'agissait d'une salle de douche ordinaire, mais l'odeur qui imprégnait les murs semblait indiquer que ce n'était pas de l'eau qui jaillissait des tuyaux.

— Nous utilisons le Zyklon B, un gaz à base d'hydrogène, de nitrogène et de carbone, expliqua le commandant Schmidt.

— Et c'est avec ça que vous désinfectez les prisonniers ? demanda Heinrich en éclatant de rire.

— Absolument. Nous les faisons entrer ici, et ils n'ont même pas le temps de dire ouf qu'ils tombent comme des mouches. C'est comme cela que nous nous débarrassons des nouveaux venus. Quand le commandement nous envoie plus de prisonniers que nous ne pouvons en accueillir, nous les envoyons directement prendre une douche dont ils ne ressortent pas vivants. Quant aux autres déportés, ils ignorent tout de ce qui se passe ici. S'ils le savaient, ils risqueraient de se rebeller au moment de la douche. Lorsqu'ils ont passé un certain temps à Mauthausen et qu'ils ne sont plus bons à rien, nous les expédions à Hartheim. Mais nous disposons d'une autre sorte de douches tout aussi efficace.

— D'autres douches ? répéta Heinrich, intrigué.

— Oui, nous sommes en train d'expérimenter un nouveau système pour nous débarrasser des indésirables. Lorsqu'ils ont fini leur travail à la carrière nous les envoyons se doucher là-bas, dans ce bassin, au bout de l'esplanade. On leur donne l'ordre de se déshabiller et de s'immerger une demi-heure dans l'eau glacée. La plupart ne résistent pas. La circulation sanguine s'interrompt et ils meurent nous a expliqué le médecin.

La visite se poursuivit durant toute l'après-midi. Schmidt les accompagna jusqu'au château de Hartheim. Le lieu semblait enchanteur, et le personnel très affable et efficace.

Le commandant leur montra les cachots fermés par des grilles et des trappes. En réalité, on avait installé une chambre à gaz dans ce souterrain, destinée à éliminer les détenus de Mauthausen qui avaient fait leur temps.

— Lorsqu'ils sont au bout du rouleau, nous leur disons que nous allons les transférer ici, au château, converti en sanatorium. De sorte qu'ils montent dans les camions sans faire d'histoires. Une fois ici, nous leur ordonnons de se dévêtir, nous prenons des photos, puis nous les menons ici, dans ce sous-sol. Une fois gazés, les cadavres sont incinérés dans des fours crématoires. Et je dois dire que l'équipe de dentistes dont nous disposons est particulièrement efficace quand il s'agit de retirer les dents en or de ces misérables. Hartheim accueille également tous ceux qui entachent notre société : nous nous sommes ainsi débarrassés de plus de quinze mille malades mentaux venus des quatre coins de l'Autriche.

— Véritablement impressionnant, dit Alfred.

— Nous ne faisons qu'exécuter les ordres du Führer.

Alfred Tannenberg et Heinrich apprirent à se connaître eux-mêmes à Mauthausen. Ils découvrirent qu'ils prenaient plaisir à ôter la vie à leurs semblables. Une balle dans la nuque était la méthode préférée d'Alfred et celle du commandant Ziereis, le chef suprême du camp. Heinrich, quant à lui, préférait lancer les bérets des détenus sur les fils barbelés, comme le leur avait enseigné le commandant Schmidt, le premier jour. À eux deux, ils pouvaient ainsi tuer en une journée plusieurs dizaines d'hommes, dont certains accueillaient la mort comme une libération.

Ils se lièrent également d'amitié avec les médecins du camp, qui se livraient à des expériences sur les détenus.

— La science avance grâce aux réserves inépuisables de cobayes dont nous disposons ici et qui nous permettent de percer à jour tous les secrets du

corps humain, expliquait Alfred à Greta lors des longues soirées d'hiver passées en tête à tête au coin du feu.

Il lui fournissait un luxe de détails sur la façon dont on inoculait aux hommes, aux femmes et aux enfants en bonne santé des virus afin de comprendre comment se développait la maladie. On se livrait également à des opérations chirurgicales sur des sujets sains afin d'explorer leurs fonctions vitales.

En épouse soumise, Greta écoutait son mari sans soulever la moindre objection. À Mauthausen et dans tous les autres camps où Alfred faisait sa tournée, il n'y avait pas d'êtres humains.

Il n'y avait que des juifs, des Tziganes, des communistes, des homosexuels et des délinquants, une engeance dont la société allemande se serait volontiers passée, songeait-elle. Et si leurs cadavres pouvaient faire avancer la science, du moins leurs misérables vies auraient-elles servi à quelque chose.

— Heinrich, je viens d'avoir Georg au téléphone. Il m'a dit qu'Himmler était satisfait des accords passés avec les grands patrons de l'industrie. Nous allons leur fournir la main-d'œuvre, en échange de quoi ils s'engagent à faire de l'Allemagne un grand pays. Les usines ont besoin d'ouvriers, nos hommes sont sur le front. En outre, Himmler veut que la SS soit économiquement indépendante quand la guerre sera finie. Nous avons ici toute la main-d'œuvre qu'il nous faut pour cela.

— Allons, Alfred, la main-d'œuvre dont nous disposons ici est tout juste bonne à extraire des pierres de la carrière. Et d'ailleurs, je ne suis pas d'accord avec cette politique. Si nous n'en finissons pas avec ces gens, nous ne résoudrons jamais le problème de l'Allemagne.

— Nous pourrions utiliser davantage de femmes.

— Les femmes ? Il faut les exterminer en premier au contraire. C'est la seule façon de les empêcher de mettre au monde des enfants qui vont ensuite sucer le sang de l'Allemagne, argua Heinrich.

— Bien, mais en attendant les ordres sont les ordres et nous devons obéir. Tu vas sélectionner les prisonniers aptes à travailler. Nos usines ont besoin d'ouvriers et Himmler nous demande de leur en fournir.

— Moi aussi, j'ai parlé avec Georg.

— Je le sais, Heinrich.

— Dans ce cas, tu sais certainement qu'il doit venir ici dans deux jours avec son père.

— En effet, et il y a déjà plusieurs heures que je suis en train de tout organiser. Ziereis ne veut pas le moindre accroc. Le père de Georg est l'un des médecins préférés du quartier général et son oncle, qui doit venir aussi, est un illustre physicien. Le reste de la délégation est constitué de civils qui sont dans les petits papiers du Führer et qui sont vivement intéressés par les expériences menées par les médecins du camp.

— Tu sais, Alfred, j'ai vraiment hâte de revoir Georg...

— Moi aussi. Et en plus, je crois qu'il va amener Franz avec lui. Il ne me l'a pas dit, mais il m'a annoncé qu'il nous préparait une petite surprise. Et la meilleure surprise de toutes, serait d'être réunis tous les quatre.

— La dernière lettre de Franz était plutôt démoralisante. Ça n'a pas l'air d'aller très fort sur le front russe.

— Ça ne va fort nulle part, et tu le sais. Mais ce n'est pas le moment de parler de politique.

— Alfred, sais-tu quelle sorte d'expérience les médecins veulent montrer au père de Georg et aux médecins berlinois ?

— Ces chiennes sont des boulets. Elles sont arrivées au camp, enceintes, nous ne pouvons pas gaspiller les deniers publics à entretenir ces gens. Les médecins voudraient tester les limites de la résistance des femmes dans des situations extrêmes. Le docteur dit que ces salopes peuvent encaisser beaucoup plus qu'il n'y paraît. Je leur ai suggéré de les amener ici, au fond de la carrière, et de leur faire ensuite grimper les escaliers en portant des pierres. Nous verrons combien d'entre elles tiennent le coup et combien recherchent les balles des gardiens. Même si je pense que c'est une mort trop douce pour ces chiennes. Je crois qu'ils ont également l'intention de leur ouvrir le ventre pour étudier les fœtus. J'ignore ce qu'ils cherchent au juste, mais d'après le médecin, ce genre d'expérience est utile à la science.

— Et les enfants ? demanda Heinrich. Certaines sont arrivées au camp avec leur marmaille.

— Ils iront à la carrière, eux aussi. Et ensuite ils assisteront au traitement médical que les médecins réservent à leur mère. Viens, nous allons parler avec le docteur. C'est lui qui a mis au point la formule de l'injection. Nous verrons comment elles vont réagir quand on leur plantera l'aiguille dans le cœur. Mais avant cela, elles doivent prendre un bain.

— Sais-tu combien vont servir de cobayes ?

— J'en ai sélectionné une cinquantaine, des juives, des Tziganes et des prisonnières politiques. Certaines sont déjà plus mortes que vives et ne devraient pas être fâchées d'en finir.

Ce matin-là, il faisait gris et un fin crachin tombait, accompagné par un vent glacial qui s'immisçait dans les moindres ouvertures. Mais les officiers SS ne semblaient nullement incommodés.

Ils regardaient l'horloge, impatients de voir s'ouvrir les grilles du camp pour laisser entrer la longue file de voitures officielles venues de Berlin.

Debout, alignées en une file immobile, cinquante femmes attendaient en silence le destin que ces officiers leur avaient préparé. Une journée d'un genre spécial et qu'elles ne risquaient pas d'oublier, leur avaient dit les kapos tout en échangeant des regards et des ricanements conspirateurs.

Certaines avaient déjà passé deux ans au camp, à travailler dans les usines où se fabriquait le matériel de guerre allemand ; d'autres n'étaient là que depuis quelques mois, mais toutes portaient sur le visage les marques de la faim et du désespoir.

Elles avaient enduré toute sorte de supplices et d'humiliations de la part de leurs gardiens qui les faisaient travailler sans répit depuis l'aube jusqu'à la nuit tombée et sans tolérer le moindre signe de faiblesse ou de fatigue.

Si l'une d'elles, épuisée, s'arrêtait de travailler, une grêle de coups s'abattait aussitôt sur la malheureuse. Mais elles étaient vivantes au milieu de ce cauchemar parce que d'autres étaient mortes sous leurs yeux sans qu'elles ne puissent rien faire pour leur venir en aide.

Certaines s'étaient effondrées à terre pour être achevées par les coups des kapos les plus cruels ; d'autres tombaient foudroyées par une crise cardiaque après avoir atteint les limites de la résistance physique ; d'autres enfin disparaissaient purement et simplement. C'étaient les plus fatiguées, celles qui ne pouvaient plus travailler et qu'on venait chercher un matin pour les emmener Dieu sait où et qu'on ne revoyait plus jamais ensuite.

Lorsqu'elles laissaient des enfants, les autres femmes, au prix d'un effort surhumain, s'efforçaient de les protéger jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour aller rejoindre les commandos de travail ou être transférés dans d'autres camps.

Les voitures entrèrent lentement sur l'esplanade. Le groupe de civils qui en descendit semblait impatient.

Il jetait des regards intrigués autour de lui. Mauthausen était considéré comme l'un des camps les plus importants du Reich, un modèle pour tous les autres camps.

Georg et Alfred tombèrent dans les bras l'un de l'autre après avoir échangé le salut d'usage, bras tendu « Heil, Hitler ! » Ils ne s'étaient pas encore séparés qu'ils entendirent la voix de Heinrich s'écrier joyeusement :

— Franz ! Tu as pu venir !

— Franz ! Alfred serra aussitôt son ami dans ses bras.

Tous les quatre se livrèrent à la joie des retrouvailles sans se soucier des regards en biais du commandant Ziereis et des autres officiers SS. Ils se sentaient sûrs d'eux, car ils se savaient intouchables. Ils étaient les enfants chéris du régime.

Le père d'Alfred fournissait à l'armée une bonne partie de ses uniformes ; celui de Franz, avocat, s'était reconverti dans la diplomatie après avoir réussi à convaincre bon nombre de pays de participer aux jeux Olympiques qui s'étaient tenus à Berlin plusieurs années auparavant.

Il était devenu l'un des hommes de confiance de Hitler ; le père de Heinrich avait, quant à lui, mis ses talents d'avocat au service de l'arsenal légal de la nouvelle Allemagne, tandis que le père de Georg était le médecin des hauts dirigeants de la SS.

Les femmes observaient les quatre jeunes gens qui se distinguaient nettement de tous les autres officiers présents. Certaines frissonnaient et serraient la main des petits qu'elles avaient reçu ordre d'amener avec elles sur l'esplanade.

Les enfants, épuisés, et qui tenaient à peine sur leurs jambes, avaient malgré tout obéi à leur mère, car ils savaient qu'il ne fallait pas contrarier les hommes en noir dont la colère pouvait être terrible.

Les quatre officiers à l'air jovial s'approchèrent du groupe de femmes. Dans leurs yeux se lisaient le mépris et le dégoût que leur inspiraient ces créatures flétries à l'aspect à peine humain.

— Quel spectacle en vérité ! s'écria Franz.

— Allons, allons, mon ami, je te promets que tu vas bien t'amuser ! dit Heinrich.

— J'espère bien. Quelle sorte de divertissement nous avez-vous préparés ? s'enquit Georg.

— Un spectacle inoubliable, renchérit Alfred.

Sur ce, Alfred Tannenberg fit signe aux kapos qui commencèrent aussitôt à attacher de lourdes pierres dans le dos des prisonnières.

Puis il répéta :

— Inoubliable !

Les femmes qui avaient entendu ce que disaient les SS se mirent à trembler comme des feuilles.

— Oui, un jour à marquer d'une pierre blanche, murmura à nouveau l'officier en souriant.

OceanofPDF.com

33

Clara regardait son grand-père qui, de temps à autre, entrouvrait ses paupières et souriait aux êtres imaginaires qui peuplaient ses rêves.

Elle avait repris espoir. Alfred Tannenberg était vivant, et c'était déjà beaucoup, compte tenu des circonstances. Elle décida de se rendre sur le chantier pour faire le point avec Ayed Sahadi, après quoi elle inviterait Picot, Fabian et Marta à dîner, sans oublier Gian Maria et Salam Najeb. Le médecin était épuisé et un peu de distraction ne pouvait pas lui faire de mal.

Avec l'aide d'Aliya, elle remit son grand-père au lit. Tannenberg tenta de résister, mais les deux femmes se montrèrent inflexibles. Le vieil homme avait besoin de repos.

Après lui avoir changé sa poche de sérum et administré ses médicaments, Aliya s'installa au chevet du malade ainsi que le lui avait instamment ordonné Clara.

Avant de se rendre au dîner organisé par Clara, Salam Najeb fit un crochet par l'hôpital de campagne. Il trouva son patient agité. Ce dernier criait des ordres dans une langue qu'il ne comprenait pas. Lorsqu'il s'approcha de lui pour lui faire une injection, une expression de terreur envahit les traits de Tannenberg qui tenta de le repousser malgré son bras paralysé. Pour finir, le médecin appela Aliya et un gardien pour tenir le patient afin de lui faire sa piqûre. Aucun d'eux ne comprenait ce qu'il leur disait, mais il était évident que le vieil homme les insultait.

— Aliya, vous allez rester avec le malade. Si vous observez le moindre changement appelez-moi.

— Bien, docteur.

Résignée, l'infirmière alla prendre son poste au chevet de Tannenberg. L'heure du dîner approchait et au-dehors, le campement commençait à s'animer. Aliya soupira. Pendant que les autres prenaient du bon temps, elle

était obligée de veiller sur le vieillard. Plutôt que de broyer du noir, elle décida de se plonger dans la lecture du roman qu'elle avait amené avec elle. Elle éteignit toutes les lampes à l'exception de celle qui éclairait les pages de son livre posé sur ses genoux.

Elle n'entendit rien, ne vit rien quand une main se posa fermement sur sa bouche pour l'empêcher de crier. Elle ne sentit rien d'autre que le contact froid de la lame qui lui tranchait la gorge.

Sans émettre un son, ni même faire un geste, elle mourut, sans savoir qui l'avait assassinée.

Lion Doyle regrettait d'avoir tué Aliya, mais il n'avait pas le choix. Il ne pouvait pas laisser de témoins.

Aussitôt, il s'élança vers le lit où Alfred Tannenberg dormait d'un sommeil lourd mais agité. Sans perdre une seconde, il lui trancha la gorge, exactement comme il venait de trancher celle de la fille.

Puis, pour plus de sûreté, il plongea son couteau dans l'estomac du vieillard et l'éventra. Cette fois, il n'avait aucune chance de survivre.

Le vieux ne s'était rendu compte de rien et Lion Doyle se faufila hors de l'hôpital aussi vite qu'il y était entré. Il n'y avait aucun risque qu'il se fasse prendre. Picot et les autres dînaient avec Clara. Le reste de l'équipe s'affairait à remballer le matériel qu'ils devaient emporter avec eux, demain, lorsque les hélicoptères viendraient les chercher pour les ramener à Bagdad. Il allait devoir partir lui aussi, n'ayant trouvé aucune excuse pour pouvoir rester.

Il s'en voulait de ne pas avoir tenté de liquider Tannenberg plus tôt. Il s'était convaincu lui-même que les obstacles étaient trop nombreux, mais s'il avait tant attendu, c'était surtout parce qu'il se plaisait dans ce coin de désert, au sein de l'équipe de chercheurs. Il avait découvert qu'il n'était pas celui qu'il aurait voulu être. Seule Marian lui manquait, mais il la savait heureuse là-bas au Pays de Galles.

Il se faufila parmi les ombres de la nuit jusqu'à un recoin tranquille où il allait attendre en fumant une cigarette que les cadavres soient découverts et que l'alerte soit donnée.

Après dîner, Clara décida de passer voir son grand-père en compagnie du docteur Najeb.

Ils marchaient côte à côte en silence. Le repas s'était déroulé dans la bonne humeur, les convives ayant décidé de ne pas évoquer les événements

tragiques des dernières semaines.

Les hommes qui montaient la garde devant l'hôpital les saluèrent.

Clara entra la première, suivie du médecin. Elle poussa un cri strident, interminable, qui retentit dans tout le campement.

Aliya gisait à terre dans une mare de sang. Alfred Tannenberg reposait, le teint blanc comme la cire et les mains crispées sur ses draps ensanglantés.

Le docteur Najeb voulut éloigner Clara de cette vision d'horreur, mais elle se débattit violemment sans cesser de hurler. Lorsque les gardes du corps entrèrent, alertés par ses cris, elle se rua sur eux et se mit à les frapper à coups de poing en les abreuvant d'injures.

Le docteur Najeb réalisa soudain qu'elle s'était emparée du pistolet de l'un des hommes. Mais trop tard. Elle avait commencé à tirer à l'aveuglette et touché deux hommes.

— Vous n'êtes que des porcs ! Des cloportes inutiles ! Mais vous allez mourir !

Les hurlements de Clara résonnaient dans la nuit comme les cris d'un animal blessé. Picot, Fabian et Marta accoururent à toutes jambes à l'hôpital, suivis de Gian Maria et de plusieurs autres, parmi lesquels Lion Doyle et Anté Plaskic. Mais le premier arrivé fut Ayed Sahadi, qui parvint à lui arracher le pistolet des mains et à la neutraliser.

Salam Najeb lui administra un sédatif puissant, après quoi Gian Maria aida le médecin à la faire sortir.

Il s'ensuivit une nuit interminable, pleine de cris, de reproches et de chaos. Personne n'avait rien vu, aucun des gardes n'avait entendu ni remarqué quoi que ce soit, et les méthodes musclées employées par Ayed Sahadi et le commandant de la garnison pour extorquer des aveux aux soldats n'y changèrent rien.

— Il y a un assassin parmi nous, déclara Picot d'un ton sentencieux.

— Oui, et il probable que monsieur Tannenberg et Aliya ont été tués par la même personne que Samira et les deux gardes du corps, renchérit Marta avec gravité.

Bien qu'il sentît sur lui le regard froid d'Anté Plaskic, Lion Doyle écoutait les suppositions des uns et des autres en prenant l'air affligé.

— J'ai hâte de quitter cet endroit.

— Moi aussi, Fabian, répondit Yves Picot. Heureusement, il ne nous reste plus qu'un jour à tirer. Après-demain, nous levons le camp pour de

bon. Pour rien au monde je ne resterai une seconde de plus dans ce lieu maudit.

Clara ne put assister au départ de l'expédition. Le docteur Najeb lui avait administré une dose de sédatif qui l'avait plongée dans un état de torpeur tel qu'elle n'avait conscience de rien.

En attendant, et bien qu'elle ne fût pas encore tout à fait remise, Fatima avait pris les choses en main.

Tous les membres de l'équipe étaient partis, sauf Gian Maria.

Lion Doyle savait qu'il lui restait encore à éliminer Clara, mais tenter quoi que ce soit en pareilles circonstances eût été suicidaire.

Il s'en voulait de n'avoir pas fait le travail avant et avait le sentiment d'avoir échoué. Mais force lui était de reconnaître que la tâche qu'on lui avait confiée était extrêmement périlleuse, voire irréalisable : on n'éliminait pas comme ça un protégé de Saddam et sa petite-fille sur qui des hommes en armes veillaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Au bout d'un moment, il en vint à se dire que d'avoir réussi à tuer Tannenberg était un tour de force, un succès pour lequel il méritait non seulement de toucher l'autre moitié du pactole, mais également de recevoir les félicitations de Tom Martin, le président de Global Group. Il avait accompli ce qu'il estimait être la moitié la plus importante de sa mission, car il avait beau chercher, il ne voyait pas ce que Clara avait pu faire pour que quelqu'un désire l'éliminer.

Mais ce genre de considérations ne rentrait pas en ligne de compte, et ce n'était pas à lui d'en juger. Il était tueur à gages, point final.

Six hommes montaient la garde devant la porte de Clara, et Ayed Sahadi en avait déployé autant à l'extérieur de la maison. Le Colonel lui avait annoncé sa visite et signifié que les hautes sphères du pouvoir étaient furieuses de l'assassinat d'Alfred Tannenberg. On lui réclamait une tête, et une tête allait devoir tomber.

Gian Maria priait en silence pour les âmes de Tannenberg et de cette pauvre Aliya qui, comme la première infirmière, Samira, avait trouvé la mort uniquement parce qu'elle veillait sur un vieillard agonisant. Il était convaincu que l'assassin allait à présent chercher à attenter aux jours de Clara, et si jamais il lui arrivait malheur, il ne se le pardonnerait jamais.

Il avait supplié Fatima de le laisser s'installer dans la maison, près de Clara, mais la vieille nourrice avait refusé catégoriquement, de même que

Ayed Sahadi, qui trouvait grotesque qu'un prêtre puisse s'improviser garde du corps.

Le Colonel n'arriva qu'en milieu d'après-midi, provoquant un véritable branle-bas de combat dans le campement et le village. Cette fois, il était accompagné de ses meilleurs collaborateurs, une douzaine de brutes triées sur le volet, habitués aux interrogatoires musclés et capables de faire parler des pierres.

Ahmed Husseini avait prévu que l'équipe d'archéologues passerait deux jours à Bagdad avant de gagner la frontière jordanienne, puis de là Amman d'où chacun rentrerait chez soi : Picot à Paris, Marta Gomez et Fabian à Madrid, les autres à Berlin, Londres, Rome...

Tous étaient oppressés et voulaient quitter l'Irak le plus vite possible, mais Ahmed leur avait demandé de patienter un peu, arguant qu'il était difficile de disposer d'hélicoptères en cette période critique, tout comme il eut été déraisonnable de vouloir gagner la frontière jordanienne par voie de terre.

Dans le hall de l'hôtel Palestina ils retrouvèrent plusieurs des journalistes qui étaient venus à Safran. Tous étaient certains que la guerre était sur le point d'éclater, ce n'était plus qu'une question de jours, leur dirent-ils.

Si quelques-uns s'apprêtaient à rentrer chez eux, la plupart avaient commencé à faire des provisions de vivres et d'eau minérale pour pouvoir survivre quand l'invasion commencerait.

Lion Doyle fit parvenir un fax clair et précis au siège de Photomundi : « Je rentre demain avec suffisamment de matériel mais pas la totalité. Travail difficile ces derniers temps. Mais le plus important est fait. »

Ce soir-là, l'équipe de Picot et les journalistes décidèrent de dîner ensemble.

— Pourquoi est-ce que tu ne rentres pas toi aussi ? demanda Picot à Miranda.

— Parce que ce serait absurde. À quoi bon avoir patienté tout ce temps si c'est pour déguerpir à la dernière minute ?

— Même si je t'invite à venir passer quelques jours avec moi à Paris ? Et d'ailleurs, tu pourrais rester aussi longtemps que tu le souhaites.

Miranda décocha à Picot un regard complice. Elle n'était pas insensible au charme de l'archéologue, et lui au sien, mais chacun avait sa vie et ses

priorités, et tous deux savaient qu'il valait mieux en rester là sous peine de tout gâcher.

— Inutile d'insister, Yves.

— Pourquoi ? Il me semble t'avoir entendu dire que tu n'avais personne dans ta vie.

— Et c'est vrai.

— Dans ce cas...

— Dans ce cas rien du tout. Tu es un type bien, et je n'ai pas envie que tu sois l'aventure d'une nuit.

— Je ne te propose pas une aventure d'une nuit, protesta Picot.

— Je sais, mais compte tenu de nos occupations respectives, je doute que nous puissions nous voir plus souvent.

— S'il te plaît, Miranda, donne-toi une chance, et donne-m'en une à moi aussi par la même occasion !

— Quand je sortirai de la maudite guerre qui est sur le point d'éclater ici, je viendrai te retrouver à Paris ou ailleurs. Et tu verras qu'avec le recul nous rirons de ce que nous sommes en train de dire. Nous boirons un verre ensemble puis chacun repartira de son côté en ami ou bien... mais n'anticipons pas.

Picot insista encore. Á la pensée que Miranda allait rester à Bagdad, son cœur se serra. Il savait qu'elle mettait ses jours en péril.

Ahmed Husseini, qui était présent au dîner, descendait un whisky après l'autre tandis que Fabian s'efforçait de le calmer. Le directeur du département des fouilles archéologiques, jadis si élégant et sûr de lui, n'était plus qu'une loque humaine, aux yeux cernés de noir et au regard inquiet, qui ne cessait d'aller et venir comme une bête traquée.

— Vous allez retourner à Safran ? lui demanda Marta Gomez.

— Je n'en sais rien. Le docteur Najeb a refusé que je parle à Clara. J'espère que demain il aura changé d'avis. Je ferai ce qu'elle veut. J'irai là-bas si elle a besoin de moi.

— Mais enfin, c'est votre femme ! protesta Marta. Comment pourrait-elle ne pas avoir besoin de vous à ses côtés en un moment pareil ?

— Je ne sais pas, madame, mais c'est ainsi... J'ignore ce qui va se passer... et de toute façon, Clara va bien finir par revenir à Bagdad. Je ne pense pas qu'elle pourra rester seule là-bas bien longtemps.

Fabian fit discrètement signe à Marta d'en rester là, puis il amena adroitement la conversation sur un autre terrain.

— Nous vous sommes infiniment reconnaissants d'avoir fait toutes les démarches pour que nous puissions exposer les objets exhumés à Safran, dit-il à Ahmed.

— Le professeur a déjà signé tous les papiers, l'informa ce dernier.

— Et vous ? Viendrez-vous nous voir en Europe ? lui demanda Fabian.

— Moi ? Je n'en sais rien. Tout dépend de Clara. Si je le pouvais, je quitterais l'Irak aujourd'hui même. Mais vous savez, on ne sort pas de ce pays comme on veut. Et maintenant qu'Alfred Tannenberg est mort, les autorités vont tout faire pour me retenir...

La sonnerie du téléphone portable d'Ahmed vint interrompre leur conversation. Il ne prit pas la peine de se lever de table pour prendre l'appel. Il approcha le combiné de son oreille et écouta en silence la voix qui, à l'autre bout de la ligne, semblait lui donner des ordres.

Il ne cessait de hocher la tête d'un air chaque fois plus crispé.

— Qui était-ce ? lui demanda sans ambages Marta lorsqu'il raccrocha.

— C'était le... le Colonel. Vous ne le connaissez pas, mais c'est quelqu'un de très important...

— Le Colonel ? Mais si nous le connaissons. Il est venu à Safran avec une équipe de policiers pour mener l'enquête après la mort de Samira et de deux des gardiens, dit Fabian.

— Il n'a vraiment pas l'air commode, ajouta Marta.

— Demain, je dois retourner à Safran à la première heure en compagnie d'une délégation de personnalités pour assister aux funérailles de Tannenberg. Le Palais a exigé qu'il soit enterré avec tous les honneurs. J'ai ordre d'être présent avec Clara, et de la convaincre de rentrer à Bagdad.

— C'est ce qu'elle a de mieux à faire, dit Lion Doyle.

— Et nous ? demanda Picot soudain préoccupé.

— Vous partirez en hélicoptère après-demain. Votre programme reste inchangé. Karim, qui est mon assistant, et le neveu du Colonel, veillera à ce que tout se passe bien. C'est lui qui vous accompagnera à la base, si je ne suis pas là à temps. Mais je devrais être de retour demain soir, et si possible avec Clara.

Ahmed Husseini prit congé de ses hôtes. Il ne se sentait pas d'humeur à prolonger la soirée car l'excès de boisson commençait à se faire sentir : la

tête lui tournait, ses yeux le brûlaient et il avait envie de vomir.

Dans ces moments-là, le mieux était d'aller se coucher et d'essayer de dormir.

Picot aussi était fatigué, mais il n'avait pas envie d'écourter la soirée, de sorte qu'il proposa au groupe d'aller boire un verre au bar. Presque tous acceptèrent, sauf Ante Plaskic qui voulait dormir.

— Quel drôle de type, murmura Miranda en regardant Ante traverser le hall en direction des ascenseurs pour remonter dans sa chambre.

— En effet, acquiesça Picot.

— Il s'est toujours bien comporté, dit Marta en prenant sa défense.

— C'est vrai, mais il était si distant avec l'équipe, il n'a jamais cherché à sympathiser, souligna Picot.

— Il a fait son travail avec sérieux, il s'est toujours montré courtois et fait tout ce que nous lui demandions sans jamais rechigner... Je trouve injuste de lui reprocher de n'être pas sympathique alors que personne ne l'aimait dans l'équipe, insista Marta.

— Enfin, toujours est-il qu'il est bizarre, rétorqua Picot.

Ils burent plusieurs verres en discutant de la guerre. Personne ne savait si elle allait éclater dans quelques jours ou dans un mois, mais tous étaient certains que Bush allait envahir l'Irak.

Trois hélicoptères se posèrent sur la piste de sable jaune, à quelques mètres de ce qui avait servi de campement aux archéologues.

Debout à côté du Colonel, Clara attendait, l'air absent, que toute la délégation fût descendue des appareils : généraux, ministres ainsi que plusieurs proches du clan Saddam.

Tous lui serrèrent la main en lui exprimant leurs condoléances. L'Irak, disaient-ils, avait perdu l'un de ses meilleurs amis et alliés. C'est à peine si elle les entendait car elle était incapable de fixer son attention sur autre chose que le chagrin dévorant qui lui étreignait la poitrine et l'empêchait de respirer.

Elle n'arrivait pas à chasser la vision de son grand-père égorgé. Celui qui l'avait assassiné n'avait pas seulement cherché à lui ôter la vie : il avait voulu le faire souffrir, sans doute par vengeance.

Jamais elle ne s'était sentie aussi seule, pas même quand ses parents avaient perdu tous deux la vie dans un étrange accident. Son chagrin était si

grand que rien, pas même les paroles affectueuses de Fatima ne pouvaient la consoler et lui rendre sa sérénité perdue.

Ahmed s'approcha de Clara et l'embrassa doucement sur la joue. Puis il la prit par le bras et l'entraîna vers la maison. Clara se laissa faire sans broncher. Elle n'avait que faire de la présence d'Ahmed, bien que Fatima l'ait enjointe de se laisser accompagner par son mari, ne serait-ce que pour sauver les apparences.

Une fois à l'intérieur, Fatima servit du thé et des gâteaux aux hommes qui attendaient que se forme le cortège qui devait accompagner Alfred Tannenberg à sa dernière demeure.

Dans un premier temps, Clara avait hésité à demander au Colonel qu'il fasse transporter la dépouille de son grand-père au Caire, pour qu'il soit enterré là-bas. Puis elle avait songé que son grand-père n'en aurait eu cure, n'ayant jamais démontré d'attachement particulier pour un lieu ou pour un autre.

Mais elle, en revanche, était sensible aux symboles, aussi avait-elle décidé de le faire enterrer non loin des ruines du temple, là où il était persuadé que reposaient les tablettes qu'il avait cherchées toute sa vie durant.

Plutôt que de rester avec les hommes dans le salon, elle alla s'enfermer dans la chambre où se trouvait le cercueil de son grand-père.

Fatima avait lavé et préparé le cadavre de l'homme qu'elle avait fidèlement servi durant quarante ans.

Clara saisit la main inerte de son grand-père dans la sienne et ne put retenir ses larmes.

— Grand-père... grand-père... Pourquoi ? Mon Dieu, je vous en supplie, aidez-moi à retrouver l'assassin ! Grand-père, ne me quitte pas, je t'en prie...

Il y eut quelques coups frappés doucement à la porte, puis Fatima parut et lui dit que le moment était venu de lever le corps.

Clara redoubla de sanglots et s'agrippa à la dépouille du vieil homme en hurlant de désespoir.

Il fallut qu'Ahmed et Fatima conjuguent leurs forces pour l'éloigner du cadavre, tandis que le Colonel fermait le cercueil puis l'emportait, aidé par plusieurs hommes, jusqu'au corbillard qui devait le mener à quelques centaines de mètres de là, jusqu'au trou où Alfred Tannenberg allait reposer

jusqu'à la fin des temps. Le docteur Najeb s'approcha de Clara et lui tendit un sédatif, mais elle refusa. Elle voulait sortir de l'état de torpeur dans lequel elle se trouvait depuis que son grand-père avait été assassiné, deux jours plus tôt. Salam Najeb n'osa pas insister.

En Irak, au mois de mars, les matinées sont chaudes et celle-là ne faisait pas exception à la règle. Tous les habitants de Safran, tous les soldats de la garnison et tous les notables des villages et des bourgs voisins étaient présents et se pressaient autour du tombeau qu'on avait creusé pour Alfred Tannenberg.

Ils observaient avec curiosité la délégation de ministres et de généraux venus spécialement de Bagdad et certains murmuraient même que Saddam allait faire son apparition d'une minute à l'autre.

Il n'y eut aucun service religieux d'aucune sorte, de même qu'il n'y eut pas de discours d'adieu au défunt. Clara avait demandé à ce que son grand-père soit inhumé sans apparat.

Il n'y avait pas plus grand hommage qu'un chagrin sincère, estimait-elle, tout en sachant que de la foule de personnes présentes, seules Fatima et elle avaient aimé le défunt.

Quand les hommes descendirent le cercueil dans la fosse, un cri perçant déchira l'air pur du matin. Clara se serait à son tour jetée dans la tombe si Ahmed n'avait été là pour la retenir.

Pour finir, il fallut la poigne vigoureuse du Colonel pour l'en empêcher. Elle geignit et pleura sans retenue jusqu'à ce que les hommes l'entraînent au loin après que le cercueil ait été entièrement recouvert de terre.

Le retour à la maison se fit en silence.

Le Colonel vint rejoindre Clara et Ahmed qui s'étaient réunis dans la pièce qui avait servi de bureau à Alfred Tannenberg.

— Te sens-tu capable de discuter ? lui demanda-t-il d'une voix affectueuse.

— Oui, oui..., répondit-elle en ravalant les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Dans ce cas, écoute-moi. Maintenant que ton grand-père nous a quittés, j'aimerais que tu voies un père en moi. Ahmed m'a dit que ton grand-père t'avait mise au fait de nos activités. Tu comprendras dès lors que nous ne pouvons arrêter l'opération qui est en train de se préparer. Ton époux va prendre les choses en main et toi tu vas quitter l'Irak. Le plus tôt

sera le mieux. Je pense que tu devrais aller au Caire, dans la maison que vous avez là-bas. Tu y seras en sécurité en attendant que tout soit terminé. Ensuite, tu pourras te lancer dans la préparation de la grande exposition que tu as en vue avec le professeur Picot. J'ignore où nous en serons dans un mois, et si nous serons même vivants, mais j'espère que oui. Je sais que Picot tiendra parole et qu'il te fera participer activement à l'organisation de l'exposition.

— Je ne veux pas partir, dit Clara.

— La guerre est sur le point d'éclater, Clara. Tu ne peux pas rester ici, à moins de vouloir y laisser ta peau. Je ne pense pas que ton grand-père aurait voulu qu'il t'arrive malheur.

— Je veux rester au moins quelques jours de plus.

— C'est entendu, mais tu dois avoir quitté l'Irak avant le 20 mars. De toute façon, je ne peux pas me permettre de laisser des soldats ici pour veiller sur toi, pas même ceux de la garnison. Tous vont devoir servir la patrie.

— Clara, pourquoi ne rentres-tu pas avec moi à Bagdad ? supplia Ahmed.

— Je veux rester encore quelques jours... je veux être ici. Je rentrerai le 17 ou le 18.

— Après cela, il sera trop tard pour que je puisse te faire sortir d'Irak, ne l'oublie pas, dit le Colonel.

C'est avec soulagement que Clara vit repartir les hélicoptères. La délégation de Bagdad n'était pas restée plus de cinq heures à Safran, mais elle éprouvait l'impérieuse nécessité d'être seule, sans avoir à parler ou à écouter quiconque, sans avoir à faire l'effort de ravaler son chagrin.

Gian Maria avait gardé une distance respectueuse tout au long des funérailles. Il avait pu s'entretenir brièvement avec Ahmed et lui assurer qu'il allait veiller sur Clara et la pousser à rentrer à Bagdad le plus vite possible.

Ahmed lui avait demandé de l'appeler dès qu'elle se serait décidée à partir, afin qu'il fasse le nécessaire pour les rapatrier à la capitale où directement à la frontière jordanienne.

Le commandant de la garnison avait ordonné à ses soldats de commencer à démonter les tentes. Il avait reçu ordre de rentrer à la caserne.

Le chef du village avait hésité avant d'aller trouver Clara pour lui demander si elle allait avoir encore besoin des ouvriers ou si ceux-ci pouvaient retourner vaquer à leurs occupations.

Fatima, Ayed Sahadi et le docteur Najeb, qui avaient reçu ordre de veiller sur Clara, étaient présents quand celle-ci s'était entretenue avec le chef du village.

À leur grande stupeur, elle lui avait dit que les travaux se poursuivraient encore quelques jours et qu'elle allait avoir besoin de tous les hommes disponibles. Elle était disposée à doubler leur salaire s'ils acceptaient de travailler jour et nuit. Ayed Sahadi, inquiet, demanda à Clara s'il ne valait pas mieux mettre fin une bonne fois pour toutes aux fouilles.

— Nous allons rester encore une dizaine de jours, répondit-elle, et travailler sans relâche. Peut-être trouverons-nous ce que nous cherchons.

Voyant qu'elle était encore très éprouvée, les hommes n'osèrent pas la contrarier. Ayed Sahadi lui promit qu'ils travailleraient d'arrache-pied, mais avec moins d'ouvriers puisque certains avaient reçu leur ordre de mobilisation.

C'était sans importance, lui dit Clara pour qui l'essentiel était qu'ils continuent les recherches.

Lion Doyle n'arrivait pas à trouver le sommeil. Il hésitait à rester à Bagdad.

À son retour de Safran, quand Ahmed leur avait raconté que le Colonel voulait rapatrier Clara à Bagdad, mais qu'elle avait insisté pour rester encore quelques jours sur le site, Doyle s'était demandé s'il n'aurait pas mieux fait d'attendre. Valait-il mieux essayer de l'assassiner ici dans la capitale en guerre, ou attendre qu'elle s'en aille retrouver Picot en Europe où il n'aurait aucun mal à se débarrasser d'elle ? Entrer en Irak avait été un jeu d'enfant, mais si la guerre éclatait, le départ risquait en revanche de s'avérer problématique. En somme, s'il ne partait pas avec le reste de l'équipe, il n'était pas certain de pouvoir rentrer, ni même de remplir totalement son contrat.

Pour rester il lui fallait une excuse, mais en un moment comme celui-ci, où les envoyés spéciaux affirmaient que la guerre était imminente, il ne lui serait pas bien difficile de dire qu'il voulait couvrir l'actualité. Il décida d'appeler le directeur de Photomundi à Londres pour le mettre au fait de ce qui était advenu au cours des dernières vingt-quatre heures.

Entre-temps, il aurait certainement reçu le fax et l'aurait transmis à Tom Martin, mais il préférait qu'ils s'expliquent de vive voix afin qu'il n'y ait aucun doute quant à la mort d'Alfred Tannenberg.

Mieux même, il allait demander des instructions. C'était à Tom Martin de trancher.

Anté Plaskic, lui, avait bel et bien décidé de rester. Les propos échangés pendant le dîner lui avaient appris que Clara serait sous peu de retour à Bagdad.

Au cas où elle ramènerait avec elle les maudites tablettes qu'ils recherchaient depuis des mois, il fallait qu'il soit là pour les subtiliser et les faire sortir d'Irak. Il y avait à la clé un contrat juteux qu'il ne pouvait pas laisser passer.

Quant à l'identité du meurtrier de Tannenberg et de son infirmière, Plaskic avait sa petite idée.

Il soupçonnait tantôt Lion Doyle, le photographe, tantôt Ayed Sahadi, le contremaître, avec une préférence tout de même pour Sahadi. Cela étant, le tout-puissant Tannenberg devait avoir un grand nombre d'ennemis qui auraient pu vouloir sa peau.

Même s'il était improbable que Clara Tannenberg découvre les tablettes, il ne voulait pas courir de risques. Il dirait à Picot qu'il avait retrouvé des amis et décidé de remettre son départ à plus tard.

Et tant pis s'il ne le croyait pas.

OceanofPDF.com

34

Tom Martin se trouvait à Paris, en réunion de travail, quand sa secrétaire l'informa qu'un fax de Photomundi était arrivé le matin même. Dès qu'il fut de retour à Londres, il passa au siège de Global Group pour prendre connaissance de la télécopie. Malgré l'heure avancée, il décida d'appeler le directeur de Photomundi à son domicile.

Ce dernier était au lit et dormait du sommeil du juste quand la sonnerie du téléphone retentit.

— Allô ?

— Bonsoir, c'est moi.

— Mais encore... ? Ah, pardon, je ne vous avais pas reconnu. Je dormais. Quelle heure est-il ?

— Deux heures du matin.

— Et vous êtes déjà au bureau ? grommela le directeur de l'agence de presse.

— Bien sûr, et pour ne rien vous cacher je travaille vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais dites-moi, vous avez reçu des nouvelles fraîches de votre correspondant de Bagdad ?

— Non.

— Pas même un coup de fil ?

— Non.

— Bien, dans ce cas, vous allez vous lever et filer au bureau. Je suis certain qu'il va se mettre en rapport avec vous.

— Possible, mais pas à une heure pareille..., protesta l'homme.

— Ne perdez pas votre temps et ne me faites pas perdre le mien. J'attends des nouvelles et je suis sûr qu'elles vont arriver cette nuit.

Bon gré mal gré, le directeur de Photomundi sortit du lit en maugréant. Tom Martin était un de ses meilleurs clients et s'il lui ordonnait de se lever en pleine nuit pour se rendre au bureau, il ne pouvait pas refuser. Il allait sans dire que Lion Doyle avait son numéro de portable et qu'il pouvait le joindre à toute heure du jour ou de la nuit, y compris quand il dormait douillettement sous la couette. Mais, quoi qu'il en soit, il se leva et prit une douche pour se réveiller.

Il était en train de nouer sa cravate quand son portable se mit à sonner. La voix de Lion Doyle était reconnaissable entre toutes. Il enfonça la touche d'enregistrement afin de mémoriser la conversation et de la transmettre ensuite à Tom Martin.

— Ravi de vous avoir au téléphone. Vous avez reçu mon fax ?

— Oui. Et de votre côté, comment ça va ?

— Je suis surpris que vous ne m'ayez pas rappelé. J'aimerais pouvoir rentrer, surtout depuis les événements atroces de ces derniers jours. Il se trouve que le grand-père de Clara Tannenberg a été assassiné, oui, vous savez, l'archéologue qui cofinançait l'expédition avec le professeur Picot. Son grand-père était un vieil homme malade, et du reste personne ne comprend comment on a réussi à le tuer. Il était entouré de gardes du corps vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Eh bien malgré cela, quelqu'un a réussi à déjouer l'attention des gardiens. Il a été égorgé, de même que l'infirmière qui était à son chevet. Vous imaginez la situation ? Enfin, heureusement, nous avons été rapatriés à Bagdad. Nous nous préparons à rentrer ce matin même, à moins que vous ne préfériez que je reste pour faire le reportage spécial. Il n'est pas tout à fait terminé. Même s'il est peu probable qu'elles trouvent acquéreur, j'ai fait quelques photos de la tragédie de Safran. Á tout hasard...

Le directeur de Photomundi qui l'avait écouté attentivement, l'informa qu'il contacterait plusieurs journaux afin de voir s'il était utile qu'il prolonge son séjour et qu'il le rappellerait plus tard. Surtout, qu'il veuille à ce que son téléphone reste libre. À trois heures tapantes, un coursier se présenta au bureau de Tom Martin pour lui remettre l'enregistrement de la conversation téléphonique entre Lion Doyle et le directeur de Photomundi. Le président de Global Group sourit en entendant les explications cyniques du tueur. Ce Lion Doyle était décidément un comédien-né.

Toujours est-il qu'il s'était acquitté de la moitié la plus périlleuse de sa mission en assassinant Alfred Tannenberg, de sorte que ses clients pouvaient s'estimer satisfaits. Il devait joindre monsieur Burton toute affaire cessante pour savoir s'il renonçait à la mort de Clara Tannenberg ou s'il y tenait absolument.

Personnellement, cela lui était égal, mais force lui était de reconnaître que l'assassinat du vieil homme dans un pays comme l'Irak était un véritable tour de force, et ce d'autant plus que Tannenberg était un protégé du régime de Saddam Hussein.

Il appela le mystérieux monsieur Burton à trois heures dix du matin.

Le professeur Hausser dormait d'un sommeil léger de vieil homme. Il s'éveilla dès la première sonnerie du portable qu'il gardait près de lui en permanence. Il alluma la lampe de chevet et décrocha.

— Allô, j'écoute.

— Monsieur Burton ?

— Lui-même.

— Martin, à l'appareil...

Hans Hausser sentit un flux acide lui remonter dans la gorge. Il jeta un coup d'œil au réveil. Il affichait quatre heures quinze du matin.

— Je vous écoute.

— La mission a été accomplie, en partie tout au moins. Disons que le principal obstacle a été éliminé.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument.

— Vous avez des preuves ?

— Naturellement.

— Et qu'en est-il de... la deuxième partie ?

— Compte tenu de la situation qui règne là-bas, la mission que vous m'avez confiée est un véritable tour de force.

— Bien. Quand pensez-vous que la mission sera complètement achevée ?

— C'est pour cela que je vous appelle. Il se peut qu'il faille la terminer ici même, en Europe. Là-bas, les chances de réussite sont moindres et les risques élevés. Cela étant, nous pouvons faire une tentative si vous y tenez vraiment. Mais pour cela, il me faut des instructions précises : ou bien on attend un peu pour finaliser la deuxième partie ou bien on essaie. Mais comme je vous l'ai dit, les chances de réussite sont limitées.

Le professeur inspira profondément, il ne savait que répondre. C'était une décision qu'il ne pouvait pas prendre seul. Il devait d'abord consulter ses amis.

— Accordez-moi quelques minutes, et je vous rappelle.

— Entendu, j'attends votre réponse, mais il me la faut avant six heures.

— Vous l'aurez bien avant cela.

Carlo Cipriani était rentré tard après avoir dîné avec des confrères et s'était plongé dans la lecture. Soudain la sonnerie du téléphone vint rompre la quiétude de la nuit. Il sursauta et décrocha aussitôt.

— Carlo...

— Hans ?

— Oui.

— Que se passe-t-il ? s'enquit le médecin, soudain pris de panique.

— C'est fait. Il n'est plus de ce monde.

— Comment ? Que veux-tu dire ?

— Il est mort. On vient de m'en informer et il y a des preuves.

— Mais... tu en es absolument certain, Hans ?

— Oui. C'est fini.

Les deux amis restèrent un moment silencieux, ne sachant que dire, chacun cherchant au plus profond de son âme une émotion particulière. En vain.

— Le monstre est mort, murmura enfin Carlo Cipriani.

— Oui, nous y sommes arrivés. Et pourtant, c'est étrange, mais je ressens un grand vide intérieur, commenta Hausser d'une voix monocorde exempte de toute émotion.

— Et pourtant...

— Et pourtant, il fallait que nous le fassions, sans quoi nous n'aurions jamais pu mourir en paix.

— Tu l'as dit à Bruno et à Mercedes ?

— Non, pas encore, tu es le premier. Il faut que nous prenions une décision rapide concernant sa petite-fille.

— Elle est vivante ?

— Oui. La première partie de la mission a été accomplie au prix de difficultés énormes, et la deuxième reste en suspens. Ils veulent savoir s'ils doivent tenter le coup là-bas où attendre qu'elle soit en Europe, où elle doit venir, apparemment.

— Où exactement ?

— Je l'ignore, mais je sais qu'elle doit partir.

— Hans. Que penses-tu personnellement ?

— Je me dis que nous pourrions peut-être en rester là mais...

— Mercedes ne sera jamais d'accord, soupira Carlo Cipriani, attristé.

— Et nous, Carlo ? Qu'en pensons-nous ? Acceptons-nous d'en rester là ?

— Tu crois que notre conscience le supportera ?

— La mienne le peut, je te le garantis, affirma sans l'ombre d'une hésitation le professeur Hausser.

— Tu as raison. Je suppose que je dois être encore en état de choc...

— Et moi aussi, affirma Hausser.

— Ne penses-tu pas que nous devrions les laisser prendre seuls la décision quant au lieu le plus approprié pour réaliser le... le contrat ? demanda le docteur Cipriani en songeant que Mercedes n'accepterait jamais que la vengeance ne soit pas complète.

— Si, c'est une bonne idée.

— Quoi qu'il en soit, dis-leur de ne pas renoncer à la deuxième partie.

— Nous ne pouvons pas renoncer, nous avons attendu ce moment toute notre vie et aujourd'hui Dieu daigne nous faire savoir que le monstre a cessé d'être.

— Dieu n'a jamais été de notre côté, Hans. Il n'était pas là-bas à l'époque et il ne s'est jamais manifesté depuis. Mercedes a raison, s'il existe, il nous a abandonnés.

Ils se turent à nouveau. Chacun se perdit dans ses pensées, affrontant les fantômes d'un passé qui refusait de s'effacer.

— Je vais appeler Bruno et Mercedes, et s'il y a du nouveau je te rappelle.

— Entendu. Cette nuit promet d'être très longue.

— Je vais enfin pouvoir dormir en paix, Carlo.

— Bonne nuit, Hans.

Déborah sursauta en entendant la sonnerie du téléphone.

— Déborah, calme-toi, lui dit son mari. C'est juste le téléphone.

— Mais enfin, Bruno, il est quatre heures et demi du matin. Quand le téléphone sonne à une heure pareille, c'est que les nouvelles ne sont pas bonnes...

Bruno Müller se leva et se dirigea vers le séjour pour prendre la communication. Déborah le suivit, craintive et tremblante.

— Qui est à l'appareil ? demanda Bruno Müller d'une voix ferme.

— Bruno..., c'est moi, Hans...

— Hans, que se passe-t-il ?

— Le monstre est mort.

— Mon Dieu !

— Dieu n'a rien à voir là-dedans. C'est nous qui avons tout fait.

Bruno Müller sentit une vague de chaleur lui envahir tout le corps, puis un froid glacial s'installer au creux de son estomac. L'émotion qui se peignit sur ses traits était si forte qu'il semblait sur le point de perdre connaissance.

— Bruno ! Bruno ! Que se passe-t-il, s'écria Déborah, affolée.

— Laisse-moi, Déborah, retourne te coucher.

— Mais, Bruno...

— Fais ce que je te dis ! s'écria le violoniste excédé, avant de demander à son ami : tu en es absolument certain, Hans ?

— Oui, le monstre n'est plus. Nous en avons définitivement terminé avec lui.

— Nous avons réussi, nous l'avons vaincu... je vais pouvoir vivre en paix avec moi-même désormais.

Mercedes dormait profondément. Elle avait pris un somnifère, car depuis quelque temps elle n'arrivait plus à trouver le sommeil. La sonnerie du téléphone retentit longuement avant qu'elle ne l'entende.

— Allô..., répondit-elle d'une voix pâteuse qui semblait provenir d'outre-tombe.

— Mercedes ?

— Oui...

— Tu ne te sens pas bien ? s'enquit Hans, inquiet.

— Qui est à l'appareil ? demanda-t-elle en émergeant à grand-peine des limbes du sommeil.

— C'est moi, Hans...

— Hans ? Hans... Bon sang ! Mais que se passe-t-il ?

— J'ai de bonnes nouvelles. D'où la raison de mon coup de fil matinal. Mais je vois que tu dors comme un loir.

— Hans...

— Le monstre est mort.

Mercedes poussa une longue plainte douloureuse qui semblait sortir de ses entrailles. Saisissant le verre d'eau sur la table de chevet, elle en but une gorgée pour essayer de dissiper le brouillard qui lui encombrait la tête. Puis, au prix d'un gros effort, elle s'assit au bord du lit et posa les pieds sur le plancher.

— Mercedes, tu vas bien ? s'enquit Hausser.

— Oui, je... je dormais profondément. J'ai pris un somnifère... Mais alors, c'est bien vrai ? Tu es en sûr, Hans ?

— Oui, il est mort. Et il y a des preuves.

— Comment est-ce arrivé ? Quand ? demanda Mercedes, impatiente.

— Ils l'ont enterré.

— Il a souffert ?

— Je l'ignore, je n'ai pas encore les détails.

— J'espère qu'il a souffert et qu'il a su pourquoi il mourait. Et elle, la petite-fille... ?

— Elle est toujours vivante.

— Pourquoi ? Il n'y a pas de pitié pour sa descendance, affirma Mercedes avec une pointe d'hystérie dans la voix.

— Tu as raison, mais ce n'est pas une raison pour faire n'importe quoi. Apparemment, ils ont eu un problème et n'ont pas pu s'acquitter entièrement de la mission. À présent, ils veulent savoir s'ils doivent continuer là-bas ou s'ils peuvent attendre qu'elle soit ici, en Europe, où elle doit venir.

— Ce n'est pas à nous de leur dire ce qui est le mieux, répliqua Mercedes avec humeur.

— Ils nous avaient prévenus : un travail bien fait nécessite parfois des semaines, voire des mois de préparation. Mais que décide-t-on ?

— Qu'ils fassent ce qu'on leur demande. Ils doivent remplir toutes les clauses du contrat et le plus tôt sera le mieux.

Mercedes se tut un instant.

— Hans, tu en es absolument certain ? Le monstre a cessé d'exister ?

— Oui, Mercedes, j'en suis certain.

Mercedes se mit à pleurer, et en l'entendant sangloter son vieil ami, ému, fondit lui aussi en larmes.

— Mercedes, je t’en prie, ne pleure pas. Mercedes, s’il te plaît... Il faut être forte, Mercedes, il ne faut pas pleurer...

OceanofPDF.com

35

— Mercedes, ma chérie, je t'en supplie, ne pleure pas.

Agrippée à la main de sa mère, tremblante de faim et de froid, la fillette tenait à peine sur ses jambes. Le garde l'avait rudoyée pour la faire taire et l'obliger à se tenir bien droite dans la file de prisonnières. Quand il l'avait poussée, elle était tombée à terre et s'était écorché la figure, mais sa mère, prise d'effroi, l'avait aussitôt obligée à se relever. Dans les camps, les détenus étaient censés se fondre avec le gris du ciel pour ne pas attirer l'attention des SS ou des kapos, ni d'aucun autre individu disposé à les faire souffrir. Sa mère serrait sa main dans la sienne en la suppliant tout bas de ne pas pleurer. Le garde était à présent occupé à rudoyer un autre enfant qui était sorti du rang. Profitant de ces quelques secondes de répit, Mercedes ravala ses larmes comme le lui ordonnait sa maman.

Un peu plus loin, un groupe d'officiers SS était en train de se donner chaleureusement l'accolade. Tous semblaient joyeux, et l'un d'eux ne cessait de répéter qu'ils allaient vivre une journée inoubliable. L'espace de quelques minutes, Mercedes se demanda à quoi ces hommes allaient bien pouvoir s'occuper pour rendre cette journée inoubliable, puis elle se remit à trembler.

Un des kapos, du nom de Gustav, s'approcha des détenus et ordonna aux enfants de se mettre en ligne devant les femmes. Voyant que les plus petits refusaient de lâcher la main de leur mère, l'un des SS s'approcha et commença à distribuer des coups de matraque à la volée. Et cette fois, ce furent les mères qui supplièrent leurs enfants d'obéir.

— Écoutez ! cria soudain un officier SS d'une voix qui terrifia les petits. Une commission scientifique est venue spécialement de Berlin pour vous voir. Vous allez servir la science. Vous allez toutes descendre au fond de la carrière, et là on vous remettra un petit cadeau que vous allez devoir

rapporter immédiatement. Quant à vos bâtards, ils attendront ici. Mais ils ne seront pas en reste, nous avons également prévu une petite surprise pour eux.

Alfred ricana en entendant le petit discours de son camarade et Georg lui demanda, intrigué, combien de temps allait durer l'épreuve. Nous voulons voir jusqu'où ces chiennes peuvent tenir, répondit-il.

Mercedes ravalait ses larmes tandis que sa mère lui souriait pour essayer de la rassurer tandis qu'elle se mettait en marche vers la carrière. Enceinte de huit mois, elle avait passé les sept derniers mois dans un des camps annexes de Mauthausen et n'en revenait pas d'être toujours vivante. Issue d'une famille de paysans, elle avait hérité sa résistance physique de ses parents et de ses grands-parents. D'autres femmes dans son état étaient déjà mortes, incapables de résister aux sévices et aux journées de travail qui commençaient à l'aube pour s'achever à la nuit tombée. Certaines avaient disparu après avoir été convoquées à l'infirmerie, afin de voir comment évoluait leur grossesse. Mais elle était encore plus mince qu'avant de tomber enceinte, et c'est à peine si l'on distinguait un renflement sur son ventre.

La Gestapo l'avait arrêtée en France alors qu'elle tentait de fuir avec sa fille. Elle avait ensuite été déportée en Autriche en compagnie de centaines d'autres prisonniers à bord d'un train à bestiaux qui roulait nuit et jour et dont on ne pouvait jamais descendre. Mais malgré cela, elle ne voulait pas perdre espoir. Son mari était un Espagnol engagé comme elle dans la résistance. La Gestapo l'avait abattu en pleine rue, à Paris, alors qu'il tentait d'échapper à un contrôle. Elle s'était retrouvée seule, sans savoir alors qu'elle était enceinte. Elle avait tenté de gagner l'Espagne pour retrouver la famille de son mari, qui avait été presque entièrement décimée pendant la guerre civile. Elle avait projeté de se rendre à Barcelone et de rechercher sa belle-mère, certaine que cette dernière accepterait de l'accueillir. Les chefs de la Résistance avaient bien voulu la transporter jusqu'à la frontière, mais elle fut arrêtée avant même d'avoir atteint la barrière. Une fois dans le camp, on l'avait obligée à se déshabiller comme toutes les autres prisonnières, puis on lui avait remis un uniforme avec un triangle rouge marqué de la lettre F, indiquant qu'elle était une détenue politique de nationalité française.

Ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle s'était rendu compte qu'elle attendait un enfant. Jusque-là, elle avait cru que ses règles avaient cessé en raison des mauvais traitements, de la peur et du manque de nourriture. En découvrant qu'elle était à nouveau enceinte, elle avait fondu en larmes à l'idée qu'elle allait mettre au monde un bébé bagnard. Puis l'abattement avait peu à peu fait place à l'espérance et à l'envie de vivre : elle devait lutter pour l'enfant qui allait naître et pour Mercedes. Tous deux avaient besoin d'elle. Ils n'avaient qu'elle, même si elle avait obligé Mercedes à apprendre par cœur l'adresse de sa grand-mère à Barcelone au cas où au moins l'une d'elles parviendrait à sortir de cet enfer.

— Pourquoi les bâtards ne descendent pas dans la carrière, eux aussi ? s'enquit Georg.

— C'est une idée, en effet. Mais nous leur avons réservé une autre surprise. Ils vont aller se doucher là-bas. Et nous verrons combien de temps ils vont tenir, répondit Heinrich entre deux éclats de rire.

— Allons voir comment se comportent leurs chiennes de mères, suggéra Alfred.

Le joyeux groupe d'officiers et de civils descendit quelques marches de « l'escalier de la mort » pour avoir une meilleure vue des femmes qui, le dos lesté de lourdes pierres, avaient commencé à avancer sous les hurlements des soldats. Certaines, incapables de supporter la charge, s'effondraient. Sur cinquante femmes, quinze moururent sous les coups de pied et de matraque des sentinelles qui avaient ordre de leur faire gravir les cent quatre-vingt-six marches qui conduisaient du fond de la carrière jusqu'à l'esplanade du camp. Chantal avait du mal à trouver son souffle ; seule la pensée de Mercedes et son désir de voir naître son enfant l'obligeaient à puiser au plus profond de son âme ce qu'il lui restait de forces. Ployant sous la charge, elle avançait péniblement tout en s'efforçant de contenir ses nausées, mais bien que son visage exprimât la souffrance, elle souriait intérieurement à chaque marche gravie. Une, deux, trois... Soudain, elle leva les yeux et constata avec horreur que les gardes poussaient les enfants dans leur direction.

C'est à peine si elle pouvait distinguer Mercedes, mais elle devinait la terreur qui l'étreignait. Elle se redressa pour que sa fille pût la voir. Elle voulait lui transmettre la force qui à elle lui faisait défaut. Elle redoutait le pire en voyant que les SS poussaient les enfants dans les escaliers. L'idée

d'Alfred Tannenberg avait été accueillie avec joie par ses compagnons. Les enfants, armés de bâtons, devaient frapper les femmes comme s'il s'agissait de bêtes de somme, pour les faire avancer.

— Ce sont des mules, leur dit Alfred en riant. Et vous êtes des muletiers. Il faut frapper fort, et si l'une d'elles tombe, il faut redoubler les coups, même s'il s'agit de votre propre mère. Et gare à vous si vous n'obéissez pas, car c'est vous qui serez obligés de porter les pierres jusqu'en haut de l'escalier.

Les enfants étaient tellement terrorisés qu'ils osaient à peine pleurer de crainte d'être rudoyés. Chacun s'empara du bâton qu'on lui tendait et commença à descendre les marches en tremblant. Les femmes qui n'avaient gravi que quelques degrés échangèrent des regards intrigués. Puis, soudain, elles comprirent en quoi consistait le jeu cruel imaginé par les SS.

— Celui qui ne frappe pas les mules sera puni, rugit Tannenberg, provoquant des éclats de rire parmi le cortège des notables invités à assister à la scène.

— Allez ! Allez ! Plus vite, hurlaient les kapos.

Les enfants regardaient leur mère sans oser brandir leurs bâtons.

— Mercedes, je t'en supplie, frappe-moi. Frappe-moi, n'aie pas peur ! implora Chantal.

Soudain, une femme trébucha et tomba face contre terre. L'un des kapos se mit aussitôt à la rouer de coups de pied, mais Alfred lui dit d'arrêter tout en cherchant des yeux son enfant.

— Hep, toi, viens ici ! ordonna-t-il à une fillette à la maigreur squelettique.

L'enfant, qui avait à peine la force de porter son bâton, s'approcha terrorisée de l'officier SS.

— C'est ta mère ? lui demanda-t-il.

La petite, qui ne devait pas avoir plus de huit ans, acquiesça en silence.

— Eh bien, frappe la mule jusqu'à ce qu'elle se relève. Allons ! Frappe, j'ai dit !

Il y eut quelques secondes de silence. La fillette était pétrifiée. Étant sourde, elle n'était pas certaine d'avoir compris ce que lui ordonnait le SS.

Voyant qu'elle ne réagissait pas, le capitaine Tannenberg s'empara du bâton et se mit à frapper la mère sans pitié. La petite, épouvantée, se jeta à son tour à terre, à côté de sa mère, tandis que les SS éclataient de rire.

Soudain, un garçonnet à peine plus âgé que la fillette s'approcha pour aider la mère et la fille à se relever. Tannenberg, les yeux exorbités de rage, s'écria :

— Comment oses-tu, sale bâtard !

L'instant d'après, il dégainait son pistolet et tirait sur la fillette tout en écartant le garçon d'un coup de pied. Ce dernier alla atterrir sur la troisième marche.

Voyant que la femme se traînait en gémissant jusqu'au corps inerte de sa fille, Tannenberg lui asséna un méchant coup de botte qui réduisit son visage en un amas de chair sanguinolent.

Le garçon tenta alors de se relever, mais l'officier le roua de coups de pied jusqu'à le laisser inconscient à côté des corps sans vie de sa mère et de sa sœur.

— Allons, les mules ! On avance ! Et celles qui ne suivent pas finiront comme celle-là. Quant à vous, les muletiers, faites ce qu'on vous ordonne si vous ne voulez pas connaître le même sort que cette bâtarde. Sa mère n'était qu'une sale communiste italienne. Mais nous leur avons réglé leur compte à cette truie et à sa fille, beugla Tannenberg, excité par le spectacle dont il était la vedette.

Mercedes se mit à trembler comme une feuille en voyant son ami Carlo qui gisait à terre. Carlo n'avait que dix ans, mais il s'était toujours montré plein d'attentions pour elle et ne cessait de lui répéter de ne pas avoir peur. Voyant que les SS criaient pour les exhorter à frapper les femmes, Mercedes laissa échapper une larme. Elle ne voulait pas faire de mal à sa maman et jetait des regards affolés autour d'elle : aucun de ses amis n'avait levé son bâton. Elle sentit une main sur son bras. C'était la main de Hans, qui du regard l'incitait à avancer.

— Mercedes, s'il te plaît, avance ; fais semblant de brandir ton bâton mais sans frapper ta mère.

— Non, non..., protestait la petite en gémissant.

Une femme enceinte poussa un cri et s'effondra. Elle était en train d'avorter ici même, sur les marches. C'était madame Müller, une juive autrichienne, professeur de piano, qui avait été dénoncée alors qu'elle se cachait chez des amis.

Il y avait quatre mois qu'elle était au camp et qu'elle vivait l'enfer aux côtés de son petit Bruno.

Le capitaine Tannenberg s'approcha d'elle et la regarda froidement. Puis il fit signe à l'un des médecins du camp de s'approcher.

— Dites-moi, docteur, pensez-vous que les fœtus juifs soient comme les autres ? Je crois que nous devrions nous en assurer. De toute façon, cette truie n'est plus bonne à rien.

Tous se turent et observèrent, fascinés, tandis que le médecin s'agenouillait et plongeait un bistouri dans le ventre de la malheureuse qui hurlait de douleur. Soudain, elle se recroquevilla sur elle-même et cessa de crier. Elle était morte. Les autres médecins s'étaient approchés, curieux d'assister à la césarienne improvisée et exécutée sans anesthésie.

Le petit Bruno éclata en sanglots. Il tenta de s'éloigner, mais un kapo le saisit d'une main ferme pour l'obliger à regarder le carnage auquel les hommes se livraient sur le corps de sa mère.

Plusieurs enfants, pris de nausées, se mirent à vomir devant cette scène insoutenable, tandis que les visiteurs berlinois applaudissaient avec enthousiasme.

Arrivée à la quinzième marche, Chantal trébucha et tomba ; un filet de sang s'échappa de la commissure de ses lèvres. Le capitaine Tannenberg poussa Mercedes vers sa mère.

— Frappe-la ! Allons ! Cette femme est une bête ! C'est une mule ! Frappe-la, tu m'entends !

Paralysée de terreur, incapable d'émettre la moindre protestation, Mercedes posa des yeux épouvantés sur l'homme qui la poussait sans ménagement.

— Frappe la mule ! Dépêche ! hurla le SS de plus en plus enragé.

Incapable de parler ou de protéger sa fille et le bébé qui allait naître, Chantal sentait la vie lui échapper. Elle parvint à étirer le bras et Mercedes s'agenouilla à côté de sa mère et se mit à pleurer. Le capitaine Tannenberg s'approcha de Chantal et lui décocha un coup de pied dans le ventre qui la laissa inconsciente tandis que le sang commençait à ruisseler entre ses jambes. Le SS saisit alors sa matraque pour la frapper, mais il en fut empêché. De petites dents acérées se plantèrent dans son poignet avec une force surprenante, provoquant l'hilarité des visiteurs. Mercedes ne lâchait pas prise. Elle avait beau n'avoir que cinq ans et la peau sur les os, elle avait réussi à puiser en elle la force et le courage de se mesurer à cette bête immonde.

Tannenberg la repoussa violemment et elle tomba à terre. Furieux de s'être laissé surprendre par cette gamine loqueteuse, il dégaina son pistolet pour la tuer, mais il pointa d'abord son arme sur le ventre de Chantal et tira comme s'il s'exerçait sur une cible, une balle au centre et quatre autour. Puis il dégaina le poignard réglementaire que portaient tous les SS et l'éventra comme s'il s'était agi d'un animal et arracha du ventre de la morte le cadavre de l'enfant qui ne naîtrait jamais.La fillette poussait des cris horrifiés, mais le capitaine Tannenberg n'en avait pas fini avec elle : la soulevant d'une seule main, il la précipita au pied des escaliers. Le corps de l'enfant s'abattit comme un ballot sans vie sur les marches de granit, la tête en sang.

Soudain, sans écouter les gémissements affolés de sa mère, le petit Hans Hausser se mit à dévaler les escaliers pour porter secours à Mercedes.

L'un des kapos l'attrapa au vol et le retint fermement pour l'empêcher de s'approcher de Mercedes.

— Toi, le juif ! Tu veux finir comme elle ?

Là-dessus, il se mit à rosser l'enfant sous l'œil indifférent du capitaine Tannenberg et de ses amis qui continuaient d'observer la lente et pénible ascension des femmes.

Sur cinquante, seules seize parvinrent à atteindre le « sommet » de l'escalier. Les autres avaient trébuché et étaient retombées au pied des marches ou, n'en pouvant plus, s'étaient précipitées vers les sentinelles dans l'espoir que celles-ci leur tireraient une balle.

Marlène Hausser fut l'une des rares à avoir atteint l'esplanade du camp, mais elle ne se faisait aucune illusion sur le sort qui l'attendait. Elle jeta un coup d'œil en arrière et pleura en voyant le kapo qui frappait sauvagement son garçon à coups de matraque.

Elle trouva la force de crier, avec l'espoir que son fils l'entendrait.

— Hans, il faut vivre ! Mon fils, ne l'oublie jamais ! Il faut vivre !

L'un des gardes l'assomma d'un coup de crosse, et lorsqu'elle revint à elle, la première chose qu'elle vit était les bottes lustrées d'un officier SS.

— Cette femme souffre de problèmes cardiaques, il faut l'opérer de toute urgence, dit le jeune homme blond au visage angélique vêtu du détestable uniforme noir.

L'un des kapos la souleva de terre et, l'obligeant à se remettre sur ses pieds, la poussa en direction de l'infirmerie avec le reste des femmes. Les

médecins berlinois et leurs collègues de Mauthausen allaient se livrer à des opérations chirurgicales sur des femmes qui ne souffraient d'aucune maladie.

— Faire une anesthésie serait du gâchis, non ? dit l'un des infirmiers présents.

— Administrez-lui juste de quoi l'empêcher de gigoter. Je n'aime pas opérer dans les cris, répondit un médecin.

Ils étendirent Marlène sur une civière et lui attachèrent les bras et les jambes. La femme sentit une piqûre au creux du bras et peu à peu le sommeil la gagna. Elle était incapable de garder les yeux ouverts, mais elle entendait tout ce qui se passait autour d'elle. C'est à peine si elle put émettre un cri quand la lame du bistouri plongea dans sa poitrine et fendit sa cage thoracique de haut en bas. La douleur était insupportable et elle se mit à pleurer. Elle aurait voulu mourir.

Mais malgré cela, elle trouva la force de dire une prière pour son fils Hans. Si Dieu existait vraiment, alors il laisserait la vie sauve à son petit garçon.

Juste avant de rendre le dernier soupir, elle sentit une main qui lui pressait le cœur.

Le cadavre de Marlène Hausser fut disséqué par ces hommes qui se disaient médecins et prétendaient explorer les mystères du corps humain.

L'une après l'autre, chacune des survivantes de « l'escalier de la mort » fut opérée d'une maladie imaginaire. Cœur, cerveau, foie, reins... furent disséqués méthodiquement, tandis que les médecins devisaient sur la science.

Ils se divertirent également avec les cadavres de celles qui étaient restées sur les marches de la mort. C'est ainsi qu'ils décapitèrent la petite italienne sourde pour étudier minutieusement ses conduits auditifs.

Pendant ce temps, sur ordre de Tannenberg, les kapos avaient ordonné aux enfants de se dévêtir et de passer à la douche. Dans un bassin creusé à même la boue ils aspergeaient les misérables créatures d'un jet d'eau glacée. Ce fut là le dernier divertissement que Tannenberg offrit à ses hôtes de Berlin.

Plusieurs enfants moururent de froid tandis que les autres perdaient connaissance. Seule une demi-douzaine survécut au supplice, mais pas plus de quelques heures.

Ce soir-là, quand les hommes de Berlin s'attablèrent autour d'un copieux festin, il ne fut à aucun moment question du sujet qui leur tenait tous à cœur : l'Allemagne était en train de perdre la guerre.

Tous se comportaient comme si l'armée allemande continuait d'écraser sous sa botte les autres peuples d'Europe. Ce n'est que plus tard, quand Alfred Tannenberg se retrouva seul avec Georg, Heinrich et Franz que les quatre amis laissèrent libre cours à leurs inquiétudes. Ils allaient devoir tirer leur épingle du jeu quand Hitler aurait perdu la guerre.

— Je vous préviendrai, leur promit Georg. Mais Heinrich et toi devez vous tenir prêts. Franz va demander à être nommé au QG. Avec l'appui de son père et du mien, il devrait pouvoir obtenir sa mutation sans problème. Il ne faut surtout pas qu'il retourne sur le front.

— Tu es donc vraiment certain que nous allons perdre la guerre ? s'enquit Alfred, inquiet.

— Nous l'avons déjà perdue, sauf à croire aveuglément la propagande de Goebbels. Les désertions en masse ont commencé. Hitler n'est plus que l'ombre de lui-même. Il ne comprend pas ce qui se passe, et personne dans son entourage n'ose lui ouvrir les yeux. Mais soyons réalistes : les Alliés vont vouloir punir l'Allemagne et ce sont nous, les soldats qui avons fidèlement servi le Führer, qui allons devoir payer les pots cassés. Il est donc impératif que nous commencions à préparer notre fuite. Vous connaissez mon oncle, c'est un vrai génie. Avant-guerre, un confrère américain lui avait proposé de venir travailler dans un des laboratoires secrets que le gouvernement possède dans son université. Mon oncle travaille depuis des mois sur un projet de bombe qui pourrait mettre un point final à la guerre, malheureusement le temps manque. Par chance son confrère américain a réussi à entrer en contact avec lui. Il lui a proposé de le faire sortir d'Allemagne. Il y a dans son pays des gens puissants et généreux qui sont prêts à pardonner les scientifiques qui accepteront de collaborer avec les États-Unis.

Sur le coup, mon oncle a pris peur, mais quand il m'a tout raconté, je l'ai encouragé à garder le contact avec son ami. Car je pense qu'il pourra nous être utile quand le moment sera venu de fuir.

— Mais enfin, Georg, tu ne penses pas sérieusement pouvoir nous faire tous sortir d'Allemagne ? dit Heinrich, incrédule.

— Il faut que nous commencions à nous occuper nous-mêmes de notre fuite, affirma Alfred.

— Nous allons avoir besoin de fausses identités..., fit Franz.

— Je m'en charge, dit Georg en riant. Il y a déjà plusieurs mois que j'ai fait confectionner de faux papiers pour certains amis proches. C'est l'avantage de travailler dans les services secrets : on y rencontre toute sorte de gens sans scrupule aux talents insoupçonnés. Vous n'avez donc pas de souci à vous faire de ce côté-là. En revanche, il faut que vous soyez prêts à lever le camp dès que je vous en donnerai le signal. Franz, toi qui viens du front, tu es parfaitement au fait de la situation, mais pas Heinrich ni Alfred. Et Alfred, en particulier, n'a pas l'air de réaliser que l'Allemagne est à deux doigts de la débâcle.

— Tu peux compter sur nous, dit Heinrich en s'exprimant également au nom d'Alfred, nous serons prêts.

— Quant à moi, je suis en permission, dit Franz, de sorte que je ne risque pas d'être réexpédié sur le front, et demain, quand je serai à Berlin, je vais demander mon transfert.

— Parfait, conclut Georg. Et maintenant, je propose que nous réfléchissions à ce que nous allons faire une fois sortis d'Allemagne...

Mercedes était en train de délirer sous les yeux affolés de Carlo, Hans et Bruno. La fillette semblait sur le point de rendre l'âme. C'était d'ailleurs un miracle qu'ils aient survécu après avoir été jetés au pied des marches et roués de coups par les gardes qui les avaient laissés pour morts. Ensuite, lorsque les notables berlinois s'étaient rendus tous ensemble à l'infirmerie pour assister aux expériences pratiquées sur les cobayes humains, tout le monde s'était désintéressé des cadavres et des enfants laissés plus morts que vifs dans « l'escalier de la mort ».

Quand Hans s'était approché de Mercedes pour essayer de lui porter secours, l'un des soldats l'avait frappé jusqu'à ce qu'il perde connaissance.

Et malgré cela, il avait entendu le cri de sa mère qui le suppliait de rester en vie.

Une équipe de prisonniers avait reçu l'ordre de nettoyer l'escalier, et les hommes s'étaient arrangés pour emporter les corps des enfants jusque dans leur block. Ils les avaient couchés sur des paillasses et un médecin polonais du nom de Lechw avait essayé tant bien que mal de les faire revenir à eux en nettoyant leurs plaies au moyen de lambeaux d'étoffe trempés dans de

l'eau. La fillette était particulièrement mal en point. Le détenu polonais maugréait entre ses dents, furieux de n'avoir aucun moyen de la soigner. Il savait que s'il la laissait ainsi, elle n'avait aucune chance de s'en sortir. Ou bien les gardes la tueraient, ou bien ils l'emmèneraient à l'infirmerie dont les prisonniers ne ressortaient pour ainsi dire jamais vivants.

Pour recoudre la blessure que Mercedes portait à la tête, le médecin n'avait rien d'autre qu'une aiguille et du fil, comme ceux que les détenus utilisaient pour raccommoder leurs guenilles. Un Russe, sortit d'on ne savait où, un fond de vodka qu'il donna au médecin pour qu'il puisse désinfecter la plaie. La petite geignit et se tordit de douleur mais sans parvenir à émerger du coma dans lequel les coups l'avaient plongée.

L'un des prisonniers s'inquiétait de la présence d'une fillette dans leur baraque.

— S'ils la trouvent, ils sont capables de la tuer, et nous avec...

— Et tu suggères quoi ? Que nous la dénoncions au kapo ? Ce fils de pute de Gustav serait capable de l'étrangler de ses mains. Et ne compte pas sur eux pour qu'ils la renvoient au camp des femmes..., répondit le médecin.

— La vérité, c'est qu'avec son crâne rasé, on ne peut pas dire si c'est un garçon ou une fille, fit remarquer l'un des prisonniers.

— Mais vous êtes complètement fous ! dit un prisonnier d'un certain âge. S'ils la trouvent, ils vont nous tuer à coups de gourdin !

— Faites comme vous voudrez, mais il est hors de question que je la dénonce, dit le Polonais sans cesser de nettoyer la plaie.

Il songeait à sa propre fille dont il ignorait si elle était encore en vie. Peut-être était-elle dans un camp comme celui-là ? Auquel cas, il priait Dieu que quelqu'un ait pitié d'elle tout comme il avait pitié de cette malheureuse enfant qui luttait contre la mort.

— S'il vous plaît, ne la dénoncez pas.

Les hommes contemplèrent le garçon qui, quelques heures plus tôt, avait essayé de prendre la défense de sa mère et de sa sœur dans « l'escalier de la mort ».

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda le médecin polonais.

— Carlo Cipriani.

— Eh bien Carlo, tu vas nous aider, toi et tes copains. Il ne faut pas qu'elle soit découverte. Vous allez faire en sorte de passer inaperçus. C'est

difficile, car les kapos ont l'œil à tout, mais pas impossible.

— Oui, monsieur, nous allons le faire. Pas vrai ? dit Carlo en s'adressant à ses deux amis, Bruno et Hans.

Les petits acquiescèrent, car pour rien au monde ils n'auraient voulu dénoncer Mercedes. Ils allèrent s'asseoir par terre, à côté de la paillasse sur laquelle reposait leur amie, et attendirent qu'elle revienne à elle. Eux aussi avaient reçu des coups, mais les blessures qui les faisaient le plus souffrir étaient celles de l'âme. On avait assassiné brutalement leur mère sous leurs yeux sans qu'ils puissent rien faire pour leur venir en aide.

Cette nuit-là, Mercedes erra dans les ténèbres d'un coma proche de la mort. En la voyant revenir à elle le lendemain matin, le médecin polonais cria au miracle.

Carlo serra la menotte de la fillette dans la sienne dès qu'il la vit ouvrir les yeux. Hans, Bruno et lui avaient passé toute la nuit à la veiller. Les trois garçons avaient prié, supplié un Dieu qu'ils ne connaissaient pas d'épargner leur petite camarade. Le médecin leur dit que Dieu les avait entendus, et qu'il l'avait arrachée aux ténèbres. Quand les kapos entrèrent dans la baraque et ordonnèrent aux hommes de sortir pour l'appel, ils ne remarquèrent pas les enfants qui s'étaient réfugiés dans un coin, terrorisés.

Cachée sous une couverture, Mercedes était si maigre qu'aucun des kapos ne remarqua le minuscule ballot qui reposait immobile sur la paillasse.

Lorsqu'ils furent seuls, Hans apporta de l'eau à Mercedes. La fillette posa sur lui un regard plein de reconnaissance. Elle avait des vertiges et mal à la tête, mais ce qu'elle ressentait par-dessus tout c'était une peur immense, viscérale.

Elle sentait le goût du sang sur ses lèvres, le sang du frère abattu par un SS d'une balle en pleine figure.

— Nous devons les tuer, murmura Carlo à ses trois amis.

Ils pouvaient à peine bouger tant ils avaient été roués de coups, mais malgré cela ils s'approchèrent pour écouter ce que le garçon avait à leur dire.

— Les tuer ? répéta Mercedes.

— Lui, il faut le tuer. Il a tué nos mères, insista Carlo.

— Et nos frères et sœurs et... qui ne pourront pas naître, dit Mercedes, les yeux pleins de larmes.

Aucun des garçons ne laissa échapper une larme, malgré le terrible chagrin qui les étreignait.

— Ma mère me disait toujours qu'il suffit de vouloir une chose très fort pour l'obtenir, dit Hans, timidement.

— Moi, je veux le tuer, dit Carlo.

— Pareil, dit Bruno.

— Et moi aussi, approuva Mercedes.

— Nous le tuerons donc, conclut Hans. Mais comment ?

— Quand l'occasion se présentera, répondit Bruno.

— Ici, ce sera difficile, fit remarquer Hans, démoralisé.

— Alors nous attendrons d'être libérés, cela va bientôt arriver, affirma Bruno.

— Mais c'est impossible, je ne crois pas que nous sortirons vivants d'ici, dit Hans.

— Ma mère m'a dit que les Alliés allaient gagner la guerre. Elle savait de quoi elle parlait, répliqua Bruno.

— C'est qui, les Alliés ? demanda Mercedes.

— Ce sont ceux qui se battent contre Hitler, lui expliqua Hans.

— Nous allons faire un serment, proposa Carlo.

Tous posèrent leurs mains sur la main de Mercedes et fermèrent les yeux, puis Carlo déclara avec gravité :

— Nous jurons de tuer l'homme qui a tué nos mères et nos frères et sœurs.

Tous répétèrent le serment après lui, puis, sans disjoindre leurs mains, échangèrent un regard solennel pour sceller la promesse qui allait les lier jusqu'à la fin de leur vie.

Ils passèrent le reste de la journée à discuter de la façon dont ils le tueraient. Ce soir-là, quand les hommes s'en revinrent au block, ils trouvèrent les enfants grelottant de froid et de faim, mais avec dans les yeux une sorte de flamme qu'ils mirent sur le compte de la fièvre.

Le médecin polonais les examina, l'air préoccupé. La plaie que Mercedes portait à la tête s'était infectée. Il la nettoya avec le reste de vodka que le prisonnier russe lui avait donné.

— Il nous faut des médicaments, dit-il pour conclure.

— À quoi bon te mettre la rate au court-bouillon ? lui dit un autre détenu polonais. Tu sais bien qu'il n'y a rien à faire.

— Jamais je ne m'avouerai vaincu ! Je suis médecin, je me battrai jusqu'à mon dernier souffle pour sauver la vie de ces enfants !

— Allons, ne vous chamaillez pas, intervint un troisième Polonais. Celui-là, là-bas, dit-il en désignant le prisonnier russe, connaît du monde à l'infirmerie. Il peut peut-être essayer de s'en procurer.

— Mais c'est maintenant, qu'elle en a besoin, gémit le médecin.

— Donne-nous du temps, le supplia son ami.

Le jour commençait à peine à se lever quand le médecin polonais sentit une main sur son bras. Il s'était endormi auprès des enfants.

Son ami et le Russe lui remirent un paquet, puis regagnèrent aussitôt leur châlit.

Avec mille précautions, le médecin déballa le petit paquet et réprima un cri de joie quand il découvrit son contenu : de la gaze, du désinfectant et des analgésiques. Un véritable trésor.

Se levant tout doucement, pour ne pas réveiller les autres, il observa un instant le sommeil agité des enfants. Il ôta le lambeau de toile qui enveloppait la tête de Mercedes et commença à désinfecter à nouveau la plaie. La petite se réveilla, mais il lui fit signe de ne pas crier malgré la douleur. La petite mordit la couverture sous laquelle elle reposait et, pâle comme la mort, s'obligea à rester tranquille tandis que le médecin soignait ses blessures. Ensuite, elle avala sans rechigner les deux cachets qu'il lui tendit avec un peu d'eau.

Les trois garçons reçurent eux aussi les soins du médecin qui procéda à la désinfection de leurs blessures, avant de leur administrer également un calmant pour mieux supporter la douleur à laquelle ils avaient presque fini par s'habituer.

— J'ai entendu un kapo dire que la guerre est en train de mal tourner pour les Boches, affirma un communiste espagnol en s'approchant du médecin.

— Et tu l'as cru ?

— Oui. Il parlait avec d'autres kapos et leur expliquait qu'il avait surpris une conversation entre les notables venus de Berlin. Un ami à moi, qui travaille dans la salle des radios, m'a confirmé que les Allemands étaient sur les dents. Il paraît qu'ils sont en permanence à l'écoute de la BBC et qu'ils commencent à se demander ce qu'il adviendra d'eux si l'Allemagne perd la guerre.

— Dieu t'entende ! s'exclama le Polonais.

— Dieu ? Qu'est-ce que Dieu vient faire là-dedans ? Si Dieu existait, crois-tu vraiment qu'il aurait laissé faire de telles atrocités ? Moi, je n'ai jamais cru en Dieu, mais ma mère si. Et à l'heure qu'il est, je suppose que la brave femme est en train de prier pour que je rentre à la maison. Mais si nous sortons d'ici, ce ne sera pas grâce à Dieu, mais grâce aux Alliés. Ne me dis pas que tu crois en Dieu ? dit l'Espagnol avec une pointe d'ironie.

— Eh bien si, car si je ne croyais pas, je n'aurais jamais pu endurer un tel supplice. C'est Dieu qui m'aide à survivre.

— Et pourquoi n'a-t-il pas secouru les mères de ces malheureux enfants d'après toi ?

Mercedes écoutait la conversation des deux hommes sans en perdre une miette. Elle devait faire un gros effort pour essayer de comprendre ce qu'ils disaient. Ils parlaient de Dieu. Quand elle était à Paris, sa mère l'emmenait parfois à l'église voisine, le Sacré-Cœur. Elles n'y restaient jamais bien longtemps. Sa mère entrait, faisait le signe de croix, murmurait quelques paroles, puis elles ressortaient. Sa mère lui avait dit qu'elles allaient à l'église pour demander à Dieu de protéger son père. Mais son père avait disparu, et elles avaient dû fuir. Et Dieu n'était jamais intervenu.

Le détenu espagnol affirmait que Dieu n'existait pas, et elle était d'accord avec lui. Non, à Mauthausen, Dieu n'existait pas. Elle ferma les yeux et se mit à pleurer en silence ; elle revoyait sa mère gisant tel un pantin fracassé sur les marches de « l'escalier de la mort ».

Pendant ce temps, les hommes s'étaient mis d'accord sur son sort, ce qui la consola.

Ses amis, Carlo, Bruno et Hans, les avaient suppliés de la garder avec eux. Ils leur avaient promis de veiller sur elle, de ne pas faire de bruit et de ne jamais pleurer pour qu'on ne la découvre pas.

De sorte qu'il fut décidé qu'elle resterait dans le block, à condition qu'elle se fasse toute petite pour passer inaperçue.

Car si par malheur on la découvrait, tous le paieraient très cher. Or, pour rien au monde elle n'aurait voulu qu'il leur arrive quoi que ce soit par sa faute.

Alfred Tannenberg était sur les nerfs. Une semaine à peine après sa visite à Mauthausen, Georg l'avait appelé et sommé de se rendre immédiatement

à Berlin. Heinrich et lui devaient se présenter le lendemain à la première heure dans son bureau.

Naturellement, le commandant Ziereis avait essayé de lui tirer les vers du nez lorsqu'il lui avait annoncé qu'il partait, mais Tannenberg avait lui répondu sèchement qu'il se rendait à Berlin sur ordre du Bureau Central de la Sécurité du Reich avec son ami Heinrich.

Ils voyagèrent une bonne partie de la nuit et atteignirent Berlin à l'aube. Heinrich suggéra qu'ils passent l'un et l'autre chez leurs parents respectifs pour les saluer et faire un brin de toilette avant de se rendre au Bureau Central. Alfred acquiesça. Il lui tardait d'embrasser son père et sa mère qui ne manqueraient pas de lui faire remarquer qu'il avait maigri.

À huit heures tapantes, les deux officiers se présentèrent au bureau de Georg où se trouvait déjà Franz. Après avoir fait le salut hitlérien, les quatre amis s'embrassèrent avec effusion.

— Nous avons perdu la guerre. Ce n'est plus qu'une question de jours. Les Russes ont forcé nos lignes. Hitler est hors de lui, mais qu'il le veuille ou non, il est vaincu et l'Allemagne n'a plus de gouvernement. Il faut songer à partir.

— Et Himmler ? s'enquit Alfred.

— J'ai réussi à le persuader de me laisser gagner la Suisse afin de rencontrer un groupe d'agents que nous avons là-bas. Il y a quelques mois, voyant la tournure que prenaient les événements, je lui ai dit que nous avions tout intérêt à envisager une solution de repli en cas de défaite du Reich. Il s'est laissé convaincre de poster des agents à l'étranger en vue d'organiser l'accueil de nos gens.

Georg ouvrit un tiroir et en sortit trois serviettes qu'il remit à ses amis. À l'intérieur se trouvaient leurs nouveaux papiers d'identité.

— Toi, Heinrich, tu vas aller à Lisbonne, et de là en Espagne. Nous avons là-bas de bons amis proches du général Franco. Ton nom est désormais Enrique Gomez Thomson. Ton père est espagnol, ta mère anglaise, mais tu ne parles pas l'espagnol car tu as toujours vécu à l'étranger. Tu trouveras également le numéro de téléphone d'un de mes meilleurs agents. Il a tout organisé et se tient prêt à accueillir quelques amis triés sur le volet. Il s'appelle Eduard Kleen. C'est un ancien camarade d'université.

Heinrich acquiesça, les yeux rivés sur les documents qui allaient faire de lui un autre homme.

— Comment vais-je me rendre à Lisbonne ?

— En avion. Tu partiras demain dans la soirée, en espérant que les Alliés ne te détournent pas, répondit Georg en ricanant. Officiellement, tu te rends à l'ambassade d'Allemagne de Lisbonne en tant qu'aide de camp de l'attaché militaire. Mais sitôt la guerre finie, tu devras quitter Lisbonne. Entre-temps tu auras pris contact avec notre ami Eduard Kleen qui aura préparé ton transfert en Espagne. D'abord à Madrid, et ensuite c'est lui qui te guidera. Il a fait du beau travail. Tous ces papiers sont des documents authentiques qui nous ont été fournis par nos amis franquistes, moyennant espèces sonnantes et trébuchantes.

— Et moi, tu m'envoies au Brésil..., dit Franz en prenant connaissance de son nouvel état civil.

— Oui. Il faut que nous allions dans des pays dont les dirigeants ne sont pas trop regardants sur nos activités passées et où personne n'ira nous chercher. Le Brésil est une destination de choix. Là-bas aussi je dispose d'un excellent agent, un *bon vivant*, qui a déjà tout préparé en vue d'accueillir certaines personnes qui n'ont nullement l'intention de finir leurs jours derrière les barreaux.

— Mais je ne parle pas portugais, grommela Franz.

— Et alors, que veux-tu que j'y fasse ! C'est un pays sûr, Franz, estime-toi heureux. Il est absolument hors de question que nous nous retrouvions tous au même endroit. Ce serait la pire des erreurs.

— Georg a raison, approuva Alfred qui n'était pas mécontent de la destination que lui avait réservée son ami.

Il serait citoyen suisse, mais résident au Caire.

— Et toi, Georg ? s'enquit Franz.

— Moi, je pars dès demain, comme je vous l'ai dit. Pour me rendre en Suisse, d'abord, puis de là, nos amis américains vont se charger de me faire entrer dans leur merveilleux pays. Mes parents sont déjà partis. Ils vont résider en Suisse sous une fausse identité. Quant à vos parents à vous, je vous conseille d'aller leur parler. D'ici deux heures, il faut que je sache ce qu'ils souhaitent faire. S'ils veulent passer en Suisse sous une fausse identité, c'est possible, mais à condition de se décider aujourd'hui. Car demain je ne serai plus là. Bon, et maintenant filez. Rentrez chez vous et

parlez à vos parents. Mais surtout soyez discrets. Si jamais cette affaire venait à s'ébruiter, vous pouvez être certains que nous serons fusillés.

— Mais Himmler n'acceptera jamais que tu te volatilises..., s'étonna Franz.

— Je ne vais pas me volatiliser. Je pars inspecter les cachettes mises en place par nos agents. Et comme nous avons aussi de nombreux amis aux États-Unis, naturellement...

Alfred Tannenberg attendait impatiemment la réponse de son père. Ce dernier, indifférent aux suppliques de son épouse, semblait perdu dans ses pensées et restait silencieux.

— Père, insista Alfred. Je veux que vous partiez.

— Nous allons le faire, mon fils. Mais je ne veux pas m'éloigner de l'Allemagne. Même si nous perdons la guerre, cette patrie est la nôtre.

— Père, le temps presse...

— Très bien, nous allons nous préparer.

Franz et Heinrich, en revanche, n'eurent aucun mal à convaincre leurs parents de passer la frontière. Il y avait déjà longtemps qu'ils avaient transféré leur argent dans un compte en Suisse, de sorte que s'établir là-bas ne leur posait aucun problème.

Georg fit une fois de plus la démonstration de ses extraordinaires talents d'organisateur. Deux heures plus tard, quand ses amis revinrent dans son bureau, les papiers de leurs parents étaient déjà prêts.

Ils devaient se mettre en route le jour même, au plus tard dans la soirée car, insista-t-il, la guerre était à deux doigts de se conclure.

Lorsque tout fut réglé, il les invita à déjeuner chez lui.

— Bien, et maintenant il est temps de discuter de notre avenir. Qu'allons-nous faire une fois hors d'ici ?

— Nous marier, affirma Franz sans hésiter.

— Nous marier ? répéta Heinrich, incrédule.

— Oui, Alfred et moi en avons discuté. C'est le mieux que nous ayons à faire. Il faut que nous épousions au plus vite une femme originaire de notre futur pays de résidence. Lui ne peut pas le faire, étant déjà marié avec Greta, mais c'est une bonne idée.

— Eh bien mariez-vous si le cœur vous en dit, mais en ce qui me concerne, c'est hors de question, déclara Georg.

Ses amis ne firent aucun commentaire.

— J’ai un plan à vous proposer, dit soudain Alfred, piquant au vif la curiosité de ses amis.

Tous connaissaient son intelligence diabolique et sa capacité à improviser en toutes circonstances.

— Nos parents étant des gens riches, nous ne devrions en principe pas avoir à nous préoccuper de notre avenir. Mais malgré cela, il n’est pas dit que nous puissions disposer comme nous l’entendons de notre argent. Nous ne pourrons sans doute pas sortir tout l’argent que nous avons mis de côté au cours de ces dernières années. Les vainqueurs risquent de nous donner du fil à retordre. N’oublions pas que nous sommes des officiers SS et que nos parents sont eux aussi inscrits au parti. Je crains qu’ils ne doivent prolonger leur séjour en Suisse bien au-delà de ce qu’ils s’imaginent. Le jour où les Alliés chercheront des responsables... il se peut que nous soyons dénoncés. C’est pourquoi, il faut que nous montions notre propre affaire. Une affaire prospère, je vous le garantis.

Tous étaient pendus aux lèvres d’Alfred, impatients d’entendre le plan qu’il avait imaginé.

— Nous allons nous reconvertir dans le commerce d’œuvres d’art et d’antiquités. Après tout, nous sommes archéologues de formation.

— Alfred, viens-en au fait, s’il te plaît, dit Franz qui s’impatientait.

— Ma destination est Le Caire, celle de Georg, Boston, toi tu vas au Brésil et Heinrich en Espagne : c’est parfait ! résuma Alfred.

— Mais encore ? dit Georg. Explique-toi, nom d’une pipe !

— Les tablettes que nous avons volées aux deux vieux de Hâran sont toujours en ma possession, de même que tous les objets que nous avons ramenés avec nous. Vous vous souvenez ?

— Bien sûr, dit Heinrich.

— Eh bien, nous allons vendre des antiquités. Des pièces uniques dont rêvent tous les collectionneurs. L’Orient regorge de trésors de plus de deux mille ans d’âge.

— Mais où allons-nous nous procurer ces pièces ? s’enquit Franz.

— Je vois que tes études à l’université ne t’ont guère profité. Aurais-tu oublié le chapitre sur les pilleurs de tombes ? Dans les pays d’Orient, tous les régimes sont corrompus. Pour de l’argent, ils seront prêts à nous laisser faire main basse sur toutes les pièces que nous pourrons trouver, y compris certains objets conservés dans les musées et dont ces gens n’ont que faire,

car ils en ignorent la vraie valeur. Je peux vous assurer qu'il y a dans ce monde, des gens prêts à payer une fortune pour posséder les œuvres d'art avec lesquelles nous allons les appâter. Nous allons donc faire du Caire notre QG. Je vais me rendre en Syrie, en Transjordanie, en Iran, en Palestine... pour me procurer la marchandise, et vous vous chargerez de la vendre. Toi, Georg, tu chercheras des acheteurs en Amérique du Nord. Toi, Heinrich, tu prospecteras en Europe, et toi, Franz, en Amérique du Sud. Naturellement, il va nous falloir fonder des sociétés écran. Mais c'est une autre affaire et nous y penserons le moment venu.

L'enthousiasme d'Alfred Tannenberg était tellement contagieux que tous les quatre se mirent à échafauder des plans d'avenir.

— En définitive, nous allons pratiquer le vol à grande échelle en nous appropriant les trésors de ces imbéciles qui ignorent qu'ils sont assis sur une mine d'or, résuma Alfred.

— Nous devrions monter une société d'import-export, avec des succursales dans les villes où nous allons nous installer, suggéra Heinrich.

— Georg, toi qui vas t'établir à Boston, tu ferais bien de songer à mettre sur pied une association culturelle dédiée à la promotion des œuvres d'art. Les Américains affectionnent les fondations... J'ignore si une fondation pourrait nous servir de couverture, mais dans tous les cas nous avons besoin d'une activité qui soit en relation avec l'art. Mettons une association ou une fondation qui puisse financer à terme des expéditions archéologiques – dont nous garderions les trouvailles, naturellement. Les fondations étant par définition des entreprises opaques, il ne devrait pas être bien difficile de trouver des acheteurs, conclut Alfred.

— Les fondations ne sont pas des entreprises, objecta Franz.

— La nôtre le sera, clandestinement s'entend. Je veux dire qu'elle donnera l'impression d'être ce qu'elle n'est pas. Tout comme nous, elle sera l'image même de la respectabilité.

— Ça ne va pas être facile de créer une fondation. Elles sont toutes liées avec les banques, les universités. J'ignore encore ce que je vais trouver aux États-Unis, dit Georg, l'air préoccupé.

— Tu vas trouver des Américains prêts à faire un pont d'or à ton oncle et qui vont l'introduire dans les cercles universitaires, lui proposer de travailler à des projets secrets... vous allez rencontrer des gens importants. Tout dépend de tes capacités à t'organiser, à te fondre dans ton nouvel

environnement, à tirer parti des relations de ton oncle. N'espérons pas créer notre fondation la première année, ni même la seconde. Il faut d'abord que chacun de nous s'intègre à la société de son pays d'adoption. Ce n'est qu'une fois que nous aurons réussi à nous fondre discrètement dans le paysage que nous pourrons mettre notre plan sur pied. En attendant, je vais commencer à me mettre en quête de marchandise pour quand le moment sera venu. Et pour ce qui est de fonder une société d'import-export, c'est une excellente idée. L'Europe est en ruine et il va falloir des matériaux pour la reconstruire. La paix va faire de nous des hommes riches, ricana Alfred.

— Nous allons vendre les tablettes de Hâran ? demanda Georg.

— Non, jamais de la vie. Il faut que nous retrouvions les autres. Si nous arrivons à mettre la main sur celles écrites par Chamas nous allons non seulement révolutionner le monde de l'archéologie mais nous enrichir considérablement. Mais cela étant, il ne faut rien faire dans la précipitation. Je vais me charger de poursuivre les fouilles à Hâran. Je vais creuser le sable du désert jusqu'à ce que j'aie retrouvé les tablettes sur lesquelles Chamas a écrit l'histoire de la Genèse selon Abraham. Que savait Abraham de la Création ? Sa version est-elle la même que celle de la Bible ? Quand nous aurons retrouvé les tablettes, nous déciderons quoi en faire. Mais je peux d'ores et déjà affirmer qu'elles auront un retentissement mondial.

— Il ne faut pas que nous soyons trop visibles, s'inquiéta Georg.

— Nous ne le serons pas, n'aie crainte. N'oublie pas que bientôt nous aurons tous une nouvelle identité. Et puis il y aura toujours des gens prêts à jouer les intermédiaires. Je n'ai qu'un rêve : me procurer ces tablettes. Vous n'avez pas idée de ce que je donnerais pour les retrouver !

— Il y a des années qu'il me rebat les oreilles avec ses tablettes de Hâran, grommela Heinrich. Pas un jour ne s'est passé sans qu'il me parle de ses fichues tablettes. C'est une véritable obsession !

— Il faut que nous réfléchissions à la manière dont nous allons rester en contact les uns avec les autres. Quant aux tablettes de Hâran... elles seront à nous tous, naturellement, mais je veux me charger tout seul de les retrouver, puis de décider de ce que nous allons en faire, exigea Alfred.

— Moi, je suis d'accord, dit Heinrich.

— Mais au fait, qu'adviendra-t-il du Führer ?

— Tu ne vas pas te mettre à pleurnicher, Franz. C'est un perdant. Il ne mérite pas qu'on s'apitoie sur son sort. Il s'était fait une grande idée de

l'Allemagne, mais il a été infichu de gagner la guerre, répliqua froidement Georg.

— Mais où est-il ? insista Franz.

— Il semblerait que son état-major ait réussi à le convaincre de s'installer dans son bunker, mais je n'en sais pas plus et je m'en fiche, car je vais me tirer d'ici, comme vous tous. Vous pensez que lui s'inquiète de notre sort ? Partir d'ici pendant qu'il en est encore temps, c'est le mieux que nous ayons à faire. Lui, il s'est déjà fait un nom dans l'histoire. Lorsqu'ils se séparèrent, ils savaient qu'ils allaient rester un long moment sans se voir, mais ils jurèrent solennellement de s'épauler mutuellement jusqu'à la mort. Ils se réjouissaient à l'idée de mettre sur pied l'entreprise imaginée par Alfred. Ils allaient dérober à l'Orient ses plus précieux trésors. Peu leur importait leur provenance, dès l'instant qu'ils pouvaient les vendre au plus offrant. Ils savaient qu'ils allaient trouver des collectionneurs peu regardants quand il s'agissait de s'approprier des pièces uniques, hors de portée du commun des mortels.

À Mauthausen, le printemps se faisait cruellement attendre. Les détenus affamés et grelottants avaient remarqué qu'il régnait une fébrilité inhabituelle dans le camp. Quelque chose était en train de se préparer. Ces derniers temps, les gardiens étaient sur les dents et tiraient sur les hommes pour un oui ou pour un non.

Alfred Tannenberg observait l'extérieur du camp depuis la fenêtre du bureau de Ziereis. Il avait gelé pendant la nuit et les sentinelles postées dans les miradors se frottaient les mains pour se réchauffer. Alfred et Heinrich étaient arrivés à Mauthausen depuis une heure à peine, et s'étaient aussitôt présentés au rapport, dans le bureau de Ziereis. Lorsqu'ils lui avaient montré leurs nouvelles feuilles de route, le commandant du camp avait eu l'air surpris.

Cependant, il ne leur avait pas posé de questions, sachant pertinemment que les deux officiers, qui jouissaient d'appuis en haut lieu, auraient noyé le poisson. Il allait tâcher de découvrir par lui-même pourquoi les deux hommes étaient envoyés en mission hors d'Autriche, vers une destination inconnue.

Dès qu'ils eurent pris congé de leur supérieur, Heinrich et Alfred regagnèrent leurs maisons respectives, situées à l'extérieur du camp, dans le petit village enchanteur de Mauthausen.

Moins de deux heures plus tard, Heinrich avait bouclé ses bagages et rassemblé tous ses objets personnels. En apprenant que le charmant officier SS allait partir pour ne sans doute jamais revenir, *Fraülein* Heines, sa gouvernante, avait laissé échapper une larme, puis s'était aussitôt reprise, consciente que le moment était mal choisi pour se laisser aller aux sentiments, et l'avait aidé à faire ses valises.

Enfin, quand l'heure des adieux était arrivée, il lui avait glissé une petite liasse de billets dans la main afin, lui dit-il, qu'elle puisse faire face en attendant de pouvoir se faire employer ailleurs.

Un quart d'heure plus tard, Heinrich frappait à la porte de Tannenberg. Dès que son ami ouvrit, il comprit que quelque chose n'allait pas. Il savait que Greta, l'épouse d'Alfred, était enceinte, mais qu'il manquait encore deux mois avant la date prévue de la naissance.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Heinrich, l'air inquiet en voyant la mine défaite d'Alfred.

— Greta ne... ne va pas bien. J'ai envoyé chercher le médecin. J'espère qu'elle ne va pas perdre notre enfant. Elle ne s'en remettrait jamais...

— Allons, ne dis pas de sottises ! Laisse-moi passer, je veux la voir...

— Entre, mais je te déconseille d'entrer dans la chambre. La femme de chambre est avec elle et essaye de la soigner...

— Dans ce cas, je m'en vais, et tu devrais en faire autant. Je te rappelle que Georg nous a ordonné de partir ce matin.

— Ne t'occupe pas de moi. Va à Berlin et prends ton avion, moi... je vais voir ce que je peux faire. Mais dans l'immédiat, je n'ai d'autre choix que de rester ici.

— Tu as entendu les ordres de Georg !

— Georg ne sait pas ce que c'est que d'avoir une épouse enceinte. Je partirai plus tard, pas maintenant.

— Tu dois passer la frontière demain soir..., insista Heinrich.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir le faire. Allez, va-t'en, s'il te plaît. Je ne serai pas tranquille tant que je ne vous saurai pas tous en sécurité.

Ils s'étreignirent longuement. Ils se connaissaient depuis l'enfance, avaient fait leurs études ensemble, et les années qu'ils avaient passées ici, à Mauthausen, les avaient marqués à jamais. Ils avaient fait de la torture leur passe-temps favori, à tel point qu'ils n'auraient su dire combien de détenus ils avaient personnellement supplicié et assassiné.

— Nous nous reverrons, n'aie crainte, assura Alfred.

— Je n'en doute pas une seconde, répondit Heinrich.

Le médecin se fit longuement attendre et, quand il arriva, Alfred lui dit qu'il lui ferait payer très cher son retard. Greta poussait des cris atroces et la femme de chambre était impuissante à soulager sa douleur. Une heure durant, pendant que le médecin essayait de sauver la vie de la mère et l'enfant, Alfred alla s'enfermer dans la cuisine avec une bouteille de schnaps. N'étant absolument pas croyant, il ne perdit pas son temps à prier. À la place, sachant qu'il lui serait impossible de passer la frontière cette nuit, comme prévu, il se mit à imaginer un plan pour sortir d'Autriche.

Dès que le médecin parut, suivi de la femme de chambre qui pleurait à chaudes larmes, il comprit que quelque chose n'allait pas. Se levant de sa chaise, il alla se camper devant lui et attendit son verdict.

— Je suis navré, je n'ai pas réussi à sauver la petite. Quant à madame Tannenberg, elle est... dans un état critique. Il faut la transporter d'urgence à l'hôpital. Elle a perdu beaucoup de sang. Si elle reste ici, elle ne survivra pas.

— Une fille ? C'était une fille ? demanda Tannenberg, pourpre de rage.

— Oui, c'était une fille.

Tannenberg gifla le médecin qui se laissa faire sans opposer la moindre résistance. Jamais il n'aurait osé tenir tête à un officier SS, un homme dont les yeux révélaient une cruauté sans limites.

Il resta figé, les joues rougies par les gifles et la honte. Une douleur atroce lui transperçait le tympan.

— Filez chercher une ambulance ! Tout de suite ! hurla Tannenberg. Et vous, dit-il à la femme de chambre, retournez auprès de mon épouse !

La femme ressortit en hâte de la cuisine, craignant qu'il ne se mette à la frapper elle aussi. Dans la chambre, Greta, à demi inconsciente, pleurait la fille qu'elle venait de perdre.

Une heure plus tard, quand l'ambulance arriva enfin, Greta avait sombré dans un coma profond. Tannenberg sentit qu'elle était proche de la mort. Lorsqu'ils atteignirent l'hôpital, Greta avait rendu l'âme et les médecins ne purent rien faire d'autre que de signer un certificat de décès.

En voyant le capitaine SS entrer dans une colère noire, médecins et personnel soignant mirent sa réaction sur le compte du chagrin d'avoir perdu sa femme. Mais en réalité, Tannenberg était furieux de se voir obligé

de retarder sa fuite. Il devait prévenir les parents de Greta et attendre qu'ils viennent pour assister aux funérailles, alors que Georg leur avait clairement fait comprendre que le temps jouait contre eux. Du moins, Heinrich et Franz avaient-ils une chance de s'en tirer. Quant à lui, il rongerait son frein jusqu'à l'enterrement. Il ne voulait pas risquer de se mettre à dos son tout-puissant beau-père, Fritz Hermann, ce qui eût été comme de contrarier Himmler lui-même. Tant que l'Allemagne n'était pas tombée, ces hommes continuaient de tirer les ficelles du Reich agonisant.

Il rentra chez lui avec le cadavre de Greta et ordonna à la femme de chambre de nettoyer le corps de la défunte. Il ne se sentait pas particulièrement ému, même si Greta avait été une épouse enthousiaste, qui cédait à tous ses caprices sans jamais poser de questions ou élever la moindre protestation.

Ils avaient dû attendre plusieurs années avant de réussir à concevoir un enfant, une fille, à en croire le médecin, et Greta était folle de joie lorsqu'elle avait appris qu'elle était enceinte. Quant à lui, il avait d'abord été troublé, puis s'était réjoui à l'idée d'être père. Il l'imaginait blond, le teint diaphane et des yeux bleus. Un enfant souriant et heureux.

Le commandant de Mauthausen se montra plein de sollicitude quand il apprit la mort de Greta. Lorsqu'il lui demanda si sa mission hors d'Autriche n'était que partie remise, Tannenberg ne lui répondit pas, mais se contenta de l'informer que son beau-père,

Fritz Hermann, allait arriver d'une minute à l'autre et qu'il fallait le recevoir avec tous les honneurs qui convenaient à l'un des proches collaborateurs du Reichsführer Himmler.

Ziereis, qui avait capté le message, n'insista pas. Cependant, il crut bon de lui faire une confidence :

— Je viens de recevoir un coup de fil de Berlin. La Croix Rouge fait pression sur Himmler pour qu'il autorise ses inspecteurs à visiter Mauthausen. Il y a des mois que ces gens cherchent à entrer dans les camps. Certains amis à moi prétendent que le Reichsführer est en train de négocier son départ avec les Alliés. Je crains que la guerre ne soit perdue. Les Russes occupent déjà une partie de l'Allemagne et les Alliés sont sur le point d'entrer en Autriche. Mais j'imagine que vous êtes déjà au courant de tout ceci ?

Pour toute réponse, Tannenberg fixa froidement le commandant.

— C’est dommage que vous deviez partir. Un contingent de SS doit venir en renfort pour nous aider à évacuer le camp et nous débarrasser de certains détenus devenus encombrants. Il faut que ce camp ait l’air... disons, d’un camp de prisonniers ordinaire. Le château d’Hartheim va être instamment reconverti en orphelinat. Il faut effacer toute trace de chambre à gaz, de four crématoire... enfin, bref, la tâche qui nous attend s’annonce rude et je regrette que vous ne puissiez pas rester pour nous donner un coup de main.

Le commandant ne parvint pas à arracher Alfred Tannenberg au silence dans lequel il s’était muré. Il était évident qu’il se moquait comme d’une guigne de ce que Ziereis était en train de lui raconter.

Herr Hermann et son épouse pleurèrent à chaudes larmes la mort de leur fille et de la petite-fille qui ne devait jamais naître. Maintenant que le Reich était en pleine débâcle, son influent beau-père apparaissait à Tannenberg comme un individu insignifiant, incapable d’entreprendre quoi que ce soit pour essayer de s’en sortir. Il ne lui dit pas qu’il avait un plan d’évasion, se contentant de l’informer qu’il avait reçu ordre de tout mettre en œuvre pour que la SS survive quoi qu’il advienne, en attendant que l’Allemagne retrouve un jour sa grandeur.

Fritz Hermann l’écoutait en essuyant ses larmes.

Quand ses beaux-parents éplorés regagnèrent enfin Berlin, Tannenberg poussa un soupir de soulagement. Il allait enfin pouvoir organiser sa propre fuite sans plus tarder.

Après avoir rangé les papiers que Georg lui avait fournis dans un portefeuille en cuir, il prit une petite valise à l’intérieur de laquelle il mit les deux tablettes de Hâran, un peu de linge, ainsi que deux sacoches, l’une pleine de dollars et l’autre remplie de bagues, montres et divers autres bijoux qui avaient été dérobés aux prisonniers à leur arrivée au camp. Cette fois, il était prêt à quitter définitivement Mauthausen.

Une voiture avec chauffeur l’attendait devant chez lui. Il quitta la maison sans même saluer la femme de chambre ou le soldat qui devait l’escorter jusqu’en Suisse.

Lorsqu’ils atteignirent la frontière, il poussa un soupir de soulagement. Dès qu’il serait à Zurich, il irait embrasser ses parents, et repartirait rapidement, car il ne comptait pas s’éterniser là-bas.

Il allait endosser sa nouvelle identité, et sitôt localisés les contacts de Georg, il se rendrait au Caire.

Ses parents s'étaient installés dans un hôtel discret proche du centre-ville. Par les temps qui couraient, les agents de tout poil pullulaient à Zurich, plateforme idéale pour observer les derniers soubresauts du troisième Reich.

Sa mère, soulagée, le serra dans ses bras. Son père était lui aussi visiblement ému. En apprenant la mort de Greta et de son bébé, sa mère fondit en larmes.

— Combien de temps comptes-tu rester en Suisse ? s'enquit son père.

— Pas plus d'un jour ou deux. Juste le temps de trouver un avion pour Lisbonne ou Casablanca. Ma destination finale est Le Caire.

— Le Caire ! Pourquoi faut-il que tu ailles en Égypte ?

— Père, dois-je te rappeler que nous avons perdu la guerre ?

— Je t'interdis ! L'Allemagne n'est pas encore vaincue ! Jamais Hitler n'acceptera de se rendre !

— Dans ce cas, pourquoi as-tu accepté de venir en Suisse ?

— Parce que tu as réussi à me convaincre qu'il était plus prudent d'attendre la fin de la guerre ici. Mais je ne m'estime pas encore vaincu.

— Tu as tort. Tu devrais te rendre à l'évidence, cela vaudrait mieux pour toute la famille. Je sais que tu vas vouloir rentrer à tout prix quand la guerre sera finie, mais je te le déconseille formellement. Les Alliés vont traquer tous ceux qui ont soutenu activement Hitler pour les traduire en justice. Pour moi, cela ne fait aucun doute. C'est pourquoi j'ai décidé d'aller m'établir au Caire et de tourner définitivement la page. En ce qui me concerne, je ne peux plus rien faire pour l'Allemagne.

Herr Tannenberg posa sur son fils un regard incrédule et chargé de reproches.

— Tu vas nous quitter nous aussi ? s'écria sa mère.

— Oui, que je le veuille ou non, nos chemins se séparent ici. Je ne peux pas vous emmener avec moi. Mais si vous voulez mon avis : restez en Suisse. Nous avons suffisamment d'argent de côté ici, pour que vous puissiez vivre confortablement jusqu'à la fin de vos jours. Si vous rentrez en Allemagne à la fin de la guerre, vous perdrez tout.

— Tu garderas le contact avec nous ? s'inquiéta sa mère.

— Je tâcherai de vous faire parvenir de mes nouvelles et de prendre des vôtres. Mais j'ignore encore quand et comment. Je dois rentrer dans la clandestinité, changer de nom et assumer une nouvelle identité, de sorte que

les contacts entre nous ne pourront pas être réguliers. Nous ne pouvons pas courir de risques.

Sa mère se mit à pleurer tandis que son père arpentait la pièce de long en large en méditant les paroles de son fils.

— J'ai parlé aux parents de Georg et de Heinrich. Ceux de Franz sont à Genève, lui dit-il.

— Je suis au courant. Georg a tout préparé méticuleusement. Vous serez bien ici. Il y a de nombreux Allemands, des amis, qui savent, comme nous, que le Reich a cessé d'être. À ta place, père, je monterais une société ou un commerce. Ça t'occuperait et te permettrait de nouer des contacts en Suisse. J'irais même plus loin. Je déclarerais haut et fort qu'Hitler nous a menti, qu'il a mené l'Allemagne à sa perte, que je me sens trahi.

— Mais c'est une infamie !

— Non, c'est la vérité. D'ici quelques mois, Hitler sera un pestiféré, les Alliés le jugeront et le pendront. Ils rechercheront tous ceux qui ont collaboré avec le régime. C'est pourquoi il est temps de retourner sa veste.

— Je croyais que chez les SS on vous avait inculqué le sens de l'honneur, souligna son père.

— Chez les SS, on nous a appris à survivre, et c'est précisément ce que je vais faire.

— Que vas-tu faire au Caire, mon fils ? lui demanda sa mère avec douceur.

— Me marier dès que possible.

— Te marier ! Mais tu n'es veuf que depuis quatre jours !

— Je sais, mère. Mais porter le deuil ne sert à rien. Je dois cesser d'être Alfred Tannenberg. Je dois commencer une nouvelle vie, et pour cela, je dois assumer pleinement ma nouvelle identité.

— Tu ne vas plus porter le nom de Tannenberg ? Tu as honte de ton patronyme ? s'offusqua son père.

— Non, je n'en ai pas honte, mais je ne veux pas qu'on me fusille à cause de mon nom. Tant que nous ne saurons pas le sort que nous réservent les Alliés à l'issue de la guerre, nous devons passer inaperçus. Et on passe difficilement inaperçu quand on est un officier SS.

— Alfred, insista sa mère, dis-nous ce que tu comptes faire au Caire. Nous voulons t'aider.

— J'ai besoin d'autant d'argent, francs suisses, dollars, que tu pourras m'en donner, père. Quant à ce que je ferai une fois là-bas... eh bien, Heinrich, Georg, Franz et moi avons décidé de monter une société d'import-export spécialisée dans les antiquités. Mais nous n'en sommes pas encore là. Dans un premier temps, je vais me mettre en rapport avec le contact de Georg au Caire et me fondre dans le paysage jusqu'à la fin de la guerre. J'ignore encore avec certitude ce que je vais faire. J'improviserai. Mais je suis convaincu que la meilleure façon de passer inaperçu est de trouver une famille sur place qui accepte de m'accueillir et de me protéger. C'est pourquoi je veux me marier au plus vite.

Ce soir-là, il dîna en compagnie de ses parents et de ses sœurs. De leur côté, Heinrich et Georg firent de même. Eux aussi inquiets, les parents de Georg furent soulagés d'apprendre que leur fils allait se rendre aux États-Unis avec son oncle.

Tous renâclaient à l'idée de devoir s'exiler et affirmaient qu'ils rentreraient en Allemagne sitôt la guerre finie. Les Alliés, disaient-ils, ne s'en prendraient pas aux civils, car c'eût été comme de vouloir traduire en justice tout le peuple allemand.

— Vous verrez que les futurs gouvernants de l'Allemagne seront les prisonniers politiques qui sont actuellement détenus dans les camps. Sauf si quelqu'un à la bonne idée de les abattre avant, commenta Alfred.

Deux jours plus tard, Alfred Tannenberg prenait congé de ses parents tout en sachant au fond de lui qu'il ne les reverrait jamais. Il ne pouvait plus revenir en arrière, et encore moins retourner en Allemagne, de sorte que, quel que soit le destin de ses parents, leurs chemins se séparaient ici.

Lorsque son avion atterrit au Caire, il sentit son estomac se nouer. Une nouvelle page pleine d'incertitude s'ouvrait pour lui. Il avait fait le voyage sous sa véritable identité, ainsi que le lui avait conseillé Georg. Il ne devrait se servir de ses faux papiers qu'une fois la guerre terminée, dans quelques semaines tout au plus.

Un taxi le conduisit dans un hôtel discret proche de l'ambassade des États-Unis. Il sourit intérieurement en songeant que ses ennemis étaient à mille lieues de se douter qu'ils avaient pour voisin un officier SS.

L'hôtel sentait le renfermé et les clients étaient en majorité des Européens : réfugiés, espions, diplomates, aventuriers. Il présenta son passeport au concierge.

— Voyons... Il ne me reste qu'une chambre double, monsieur Tannenberg. Vous la prenez ? lui demanda l'homme qui savait que ce grand gaillard d'Allemand aux yeux couleur d'acier ne pourrait pas refuser de payer le prix fort.

Alfred Tannenberg acquiesça, conscient qu'il devait jouer le jeu sans protester et encore moins traiter de voleur le petit homme mielleux.

— C'est parfait, d'autant que j'attends quelqu'un, dit-il pour sauver la face.

— Ah, oui ? Et quand cette personne est-elle arrivera-t-elle ? s'enquit le réceptionniste.

— Je vous le dirai en temps utile, répondit Tannenberg l'air dégagé.

La chambre était peu spacieuse mais dotée d'une petite salle de bains et donnait sur le Nil. Un lit double, une table de nuit surmontée d'une lampe, un sofa qui pouvait éventuellement servir de lit d'appoint, une table et deux chaises, ainsi qu'une armoire en constituaient tout le mobilier. Tannenberg se dit qu'il allait élire domicile ici jusqu'à ce qu'il ait réussi à entrer en contact avec l'agent de Georg chargé de trouver des planques pour ses camarades de la SS qui avaient déjà commencé à fuir hors d'Allemagne.

En réalité, tous ces fuyards avaient quitté Berlin avec la bénédiction de leurs chefs. Georg pour soi-disant surveiller les agents en poste à l'étranger, Franz pour rallier les contingents SS postés en Amérique du Sud, Heinrich en temps que membre du corps diplomatique au Portugal et lui pour travailler de concert avec les agents détachés au Caire. Tous avaient, en plus d'une couverture, de faux papiers d'identité dont ils pouvaient se servir à tout moment.

Ne voulant pas prendre de risques, il prit le temps d'étudier la carte du Caire avant de partir à la recherche de son contact. Il marcha une heure durant. La ville était pleine d'Européens et la circulation était on ne peut plus chaotique. Les taxis débouchaient de toutes parts sans se soucier de la priorité, évitant de justesse les piétons qui déambulaient avec indifférence dans un concert de klaxons.

Il sourit quand il aperçut l'enseigne du restaurant « Le Kababgy ». Il poussa la porte et entra. Un garçon à la mise impeccable s'approcha et s'adressa à lui en anglais.

Alfred Tannenberg parlait couramment l'anglais, mais il fut surpris que le Cairote le parlât tout aussi bien. Voyant son air perplexe, le garçon

demanda :

— Français, Allemand, Italien, Espagnol ?

— Allemand, répondit Tannenberg.

— Ah, soyez le bienvenu ! Vous avez réservé ?

— Non, je n'ai pas eu le temps. Je viens seulement d'arriver et... un de mes amis m'a dit que votre restaurant était l'un des meilleurs de la ville.

— Merci, monsieur, euh... puis-je savoir qui est votre ami ?

— Bah, il n'est pas dit que vous le connaissiez… Il est allemand, comme moi...

— Nous avons de nombreux clients européens, comme vous… mais entrez, entrez donc, nous allons vous trouver une table.

La salle à manger était pleine à craquer, mais le serveur le mena jusqu'à une petite table libre située dans un coin.

Il mangea de bon appétit tout en observant la clientèle bigarrée du restaurant. De retour à l'hôtel, il prit la décision de prendre contact avec l'agent de Georg dès le lendemain. Ce dernier lui avait donné une adresse proche du souk de Jan-al-Jalili, où tous les artisans cairotes fabriquaient et vendaient leurs trésors.

Lorsqu'il se leva à l'aurore, il était en pleine forme. Il avait envie de partir à la découverte de la ville, de voir les pyramides, d'aller même faire un tour jusqu'à Alexandrie. Mais ces excursions allaient devoir attendre.

Jan-al-Jalili était une véritable ville dans la ville, avec ses ruelles tortueuses et ses odeurs d'épices qui vous chatouillaient agréablement les narines. Il marcha un long moment sans parvenir à s'orienter.

Pour finir, il décida de demander son chemin à un homme qui fumait une cigarette assis sur le pas de sa petite échoppe. L'homme lui expliqua aimablement la direction à prendre, puis ajouta que tout le monde au Caire connaissait la boutique de Yassir Mubak et qu'il ne pouvait pas se perdre.

La maison de deux étages lui parut mieux entretenue que les bâtisses alentour. Une plaque indiquait qu'elle abritait entre ses murs une société d'import-export et un commerce d'antiquités authentiques.

Lorsqu'il poussa la porte, il découvrit une boutique pleine à craquer d'objets bigarrés.

Un seul regard lui suffit pour comprendre que les prétendues antiquités n'étaient en réalité que de grossières copies à deux sous.

— En quoi puis-je vous aider ? lui demanda, en s'approchant, un jeune homme à l'aspect soigné.

— Je cherche un certain monsieur Mubak.

— Vous êtes attendu ?

— Non. À vrai dire, il ne sait pas que je suis arrivé aujourd'hui, mais dites-lui s'il vous plaît que c'est Herr Wolter qui m'envoie.

Le jeune homme le dévisagea un moment en hésitant, puis lui indiqua une chaise avant de disparaître dans un escalier qui menait aux étages supérieurs. Tannenberg, qui se savait observé, s'assit sur la chaise. Un bon quart d'heure s'écoula avant que paraisse Yassir Mubak. Il s'approcha de lui en souriant et dit :

— Entrez, entrez, les amis de Herr Wolter sont toujours les bienvenus. Voulez-vous que nous montions dans mon bureau ?

Il suivit son hôte jusqu'au premier étage, puis ils pénétrèrent dans une vaste pièce meublée à l'occidentale par laquelle on accédait au bureau de Mubak. À travers la cloison lui parvenaient un bruit de voix et le crépitement de machines à écrire.

— Eh bien, monsieur... ?

— Je ne me suis pas présenté. Mon nom est Alfred Tannenberg et je dois me mettre de toute urgence en rapport avec monsieur Wolter.

— Naturellement, naturellement... Je lui dirai de prendre contact avec vous. Y a-t-il un message ou autre à lui remettre ?

Tannenberg sortit une enveloppe cachetée de sa poche et la tendit à Yassir Mubak.

— Donnez-lui ceci de ma part, et dites-lui que je suis à l'hôtel National.

— Ce sera fait. Autre chose ?

Il allait répondre quand la porte du bureau s'ouvrit et qu'une femme brune parut. Vêtue d'un tailleur gris et de chaussures à talons, elle portait un chignon et avait un air de famille avec Yassir Mubak.

— Je vous prie de m'excuser. Je pensais que tu étais seul...

— Entre, entre... Alia, je te présente monsieur Tannenberg. C'est ma sœur, elle me seconde efficacement dans mes affaires.

Alfred Tannenberg se leva et la salua d'un petit signe de tête en claquant des talons. Il n'osait pas lui tendre la main, de crainte de l'offenser, bien qu'elle fût vêtue à l'occidentale.

— Madame...

— Ravie de faire votre connaissance, monsieur Tannenberg, répondit Alia dans un allemand correct.

— Ah, vous parlez ma langue !

— Oui, j'ai vécu quelques années à Hambourg avec ma sœur cadette qui a épousé un homme d'affaires allemand.

— Mon beau-frère possède une filature et il nous achète du coton. Il a fait la connaissance de ma sœur et... enfin, ils sont tombés amoureux et se sont mariés et ont vécu heureux à Hambourg jusqu'à il y a environ deux ans. Mais la guerre les a obligés à partir et maintenant ils vivent ici, expliqua Yassir.

— Quant à moi, j'ai aidé ma sœur, qui a eu quatre garçons et fort à faire, dit Alia.

Yassir Mubak proposa ensuite à Tannenberg de prendre un rafraîchissement. Tandis qu'ils buvaient le thé, Alfred ne cessa d'observer Alia. Ni belle ni laide, ni grande ni petite, la femme avait malgré tout un certain charme qui ne le laissait pas indifférent.

Elle devait avoir la trentaine et paraissait jouir d'une excellente santé. C'est alors qu'il prit sa décision.

Il allait épouser Alia Mubak, à condition que l'agent SS lui confirme qu'il s'agissait d'une famille fiable, naturellement.

Le soir même il reçut la visite de herr Wolter, ou plus exactement le commandant SS Helmut Wolter.

Ils avaient sensiblement le même âge et auraient pu passer pour des frères jumeaux. Wolter était blond avec des yeux gris-bleu et une peau blanche hâlée par le soleil. Grand et athlétique, il était l'image même de l'officier SS tel que les aimait Himmler.

Le commandant Wolter commença par le mettre au courant de la situation en Égypte. Comme tous les autres peuples de la région, les Égyptiens soutenaient le régime hitlérien et ils vouaient aux juifs une haine aussi farouche que les Allemands. Ici, ils n'avaient donc rien à craindre, et leurs agents avaient fait un travail remarquable depuis quelques années.

Maintenant que la guerre semblait perdue, ils allaient se consacrer au sauvetage des leurs en espérant un revirement de situation en Allemagne. Les SS, dit-il, ne se rendraient jamais.

Au-delà du discours patriotique, Alfred sentit un réel élan de sympathie pour cet agent, qui avait déjà passé cinq ans au Caire et voyagé dans tout

l'Orient pour étudier le terrain et distribuer des pots-de-vin afin d'acheter des Alliés.

— Pensez-vous que Yassir Mubak soit fiable ? demanda Alfred.

— Oui, sans l'ombre d'un doute. Il a pour beau-frère un homme d'affaires allemand qui a rendu de grands services au Reich. Yassir et toute sa famille ont épousé notre cause et nous ont épaulés de manière inconditionnelle.

— Il travaille pour nous ?

— C'est l'un de nos proches collaborateurs. Il nous fournit des informations précieuses. Yassir possède son propre réseau d'informateurs dans tout le Moyen-Orient. C'est un commerçant, il se doit donc d'être bien informé. Il nous prête son concours sans aucune contrepartie.

— Je n'aime pas les hommes qui ne se font pas payer, contra Tannenberg.

— C'est qu'il ne travaille pas pour nous, mais avec nous, capitaine.

— Et sa famille ?

— Il est marié, père de cinq ou six enfants. Il a des frères et sœurs et deux parents âgés, ainsi qu'une kyrielle d'oncles et de tantes et des cousins plus ou moins proches. S'il vous prend en sympathie, il vous invitera chez lui. C'est une expérience qu'il ne faut manquer à aucun prix.

— J'ai fait la connaissance de sa sœur, Alia.

— Ah, oui, Ali ! C'est une drôle de fille. La célibataire de la maison. Elle aide son frère dans ses affaires du fait qu'elle parle couramment l'anglais et l'allemand. Elle l'a appris à Hambourg où vivait sa sœur, mère de quatre enfants.

— Célibataire ?

— Oui. En Égypte, si une femme n'est toujours pas mariée à trente ans, elle a peu de chance de le devenir un jour, à moins de disposer d'une dot extraordinaire. Mais elle n'a pas vraiment l'air de s'en soucier. De toute façon, ici, elle passe pour une excentrique. Il est mal vu pour une femme de s'habiller à l'occidentale, même si personne n'ose en faire la réflexion à Yassir, qui gravite dans les cercles du pouvoir.

Alfred Tannenberg écouta attentivement ce que le commandant Wolter avait à dire sur la famille Mubak. Puis les deux hommes en revinrent à Alfred et au rôle qu'il allait devoir jouer au sein des services secrets SS en Égypte.

Les jours suivants, le capitaine Tannenberg commença à mettre sur pied son propre plan d'action. Les nouvelles qui arrivaient d'Allemagne étaient mauvaises : les Alliés étaient en train de gagner la guerre. C'était aussi l'avis de la communauté internationale qui avait pris d'assaut les meilleurs hôtels du Caire. La défaite de l'Allemagne allait marquer le début d'une ère nouvelle.

Un soir, Tannenberg décida d'aller rendre visite à Yassir dans son bureau de Jan-al-Jalili pour lui faire deux propositions.

— Yassir, mon ami, je vous prie de me pardonner si ce que je vais vous dire vous offense, mais j'aimerais que vous m'autorisiez à faire la cour à Alia. Mes intentions sont on ne peut plus honnêtes : si elle est d'accord et si votre famille nous donne sa bénédiction, ce serait un honneur pour moi de faire d'elle mon épouse.

Yassir le regarda interloqué. Il n'arrivait pas à croire qu'un homme d'aussi belle prestance et disposant de surcroît d'une fortune personnelle ait pu s'éprendre de sa sœur. Alia était une femme des plus ordinaires, dont le seul attrait était qu'elle connaissait l'anglais et l'allemand et savait taper à la machine. Dans la famille, tout le monde s'était fait à l'idée qu'elle resterait vieille fille, et, personnellement, il doutait qu'elle eût pu faire une bonne épouse. Mais alors, pourquoi cet Allemand sollicitait-il l'autorisation de lui faire la cour ?

— Je ne ferai rien sans votre consentement, insista Tannenberg, en voyant le doute envahir les traits de son nouvel ami.

— Je vais en parler à mon père. C'est lui qui doit vous donner son consentement. Et je vous dirai s'il est prêt à étudier votre proposition.

Mais une autre surprise de taille attendait Yassir.

— Très bien, et maintenant, mon ami, j'aimerais que nous parlions affaires. J'aimerais créer une société... je voudrais vendre des antiquités et financer des fouilles archéologiques. Car je suis archéologue, ou plutôt, je l'étais avant-guerre.

Depuis son arrivée au Caire, Tannenberg avait eu le temps d'observer Yassir Mubak. Il en était venu à la conclusion que la seule chose qui comptait pour le commerçant était de gagner de l'argent, un maximum d'argent. Avec l'aide de Yassir il allait pouvoir mener à bien divers projets qu'il avait en tête et atteindre l'objectif que lui et ses camarades de la SS

s'étaient fixé : piller les trésors archéologiques de l'Orient et les vendre ensuite aux plus offrants. Et Yassir était l'associé idéal pour cela.

Après cinq heures d'âpres négociations ils arrivèrent à un accord. Ils allaient fonder ensemble une société spécialisée dans le commerce des antiquités. Grâce aux relations de l'un et aux idées de l'autre, ils gagneraient beaucoup d'argent.

Car les deux hommes avaient un autre point en commun : ils étaient dénués de scrupules.

La réponse du père d'Alia arriva une semaine plus tard sous la forme d'une invitation à déjeuner le vendredi suivant.

Alfred Tannenberg eut un sourire de satisfaction. Il avait le vent en poupe : épouser Alia allait non seulement lui permettre d'entrer dans le clan Mubak et se retrouver sous la protection d'une famille parmi les plus importantes d'Égypte, mais également de s'associer avec Yassir.

Cette double alliance allait lui ouvrir les portes de l'Orient, chose impossible en temps normal pour un étranger.

En cette période de guerre pleine d'imprévus, il n'eut aucun mal à convaincre le père d'Alia de hâter les préparatifs du mariage. Mais malgré cela, il dut tout de même attendre deux mois.

À sa grande surprise, quand Wolter l'appela pour lui annoncer qu'Adolf Hitler s'était suicidé, il n'en éprouva aucun regret. Son unique préoccupation était la situation dans laquelle se débattaient les SS réfugiés en Égypte et dans d'autres pays d'Orient. Cependant, le commandant Wolter lui rappela qu'ils allaient mettre en œuvre tous les plans et entrer dans la clandestinité.

La guerre était terminée et, en délivrant les camps de concentration disséminés dans tous les pays qu'Hitler avait écrasés sous sa botte, les Alliés avaient découvert l'enfer.

— Sans l'intervention de ces maudits Américains, nous n'aurions jamais été vaincus, grommela le commandant Wolter.

— Nous avions déjà commencé de perdre la guerre sur le front russe. Hitler s'était fourvoyé. Il avait sous-estimé Staline, rétorqua Alfred.

— Je ne comprendrai jamais pourquoi l'Amérique n'a pas voulu s'allier à Hitler, insista Wolter.

Alfred Tannenberg, qui hésitait à changer d'identité, consulta Yassir et Wolter.

Le commandant SS l'y encouragea vivement, mais le commerçant argua que personne ne viendrait jamais le chercher en Égypte, et ajouta que son père n'apprécierait guère que sa fille épouse un homme porteur d'une fausse identité. Ce dernier argument décida Alfred à garder son patronyme, car, tout comme Yassir, il était convaincu qu'il pourrait survivre sous le nom de Tannenberg en Égypte.

Un an plus tard, la guerre était terminée, Alfred Tannenberg était marié à Alia Mubak et ses affaires commençaient à tourner rondement.

Il avait réussi à entrer en contact avec Georg qui, grâce aux relations de son oncle, avait réussi à refaire sa vie aux États-Unis. Heinrich vivait à Madrid sous la protection du régime de Franco, et Franz coulait des jours paisibles au Brésil où le réseau nazi travaillait efficacement à protéger les siens.

Naturellement, Tannenberg savait qu'ils allaient devoir laisser passer un certain temps avant de pouvoir concrétiser leur projet de trafic d'œuvres d'art, mais en attendant il s'était mis à chercher activement des pièces susceptibles de trouver acquéreur le moment venu.

Yassir lui présenta les hommes de main adéquats – des pilleurs de tombes qui connaissaient la Vallée des Rois comme le fond de leur poche. Mais ce fut lui, Tannenberg, qui, en s'aidant de ses connaissances en matière d'histoire antique, élabora un plan détaillé pour financer des chantiers archéologiques en Syrie, en Jordanie, en Irak... et s'occupa personnellement de diriger une expédition à Hâran.

Il rêvait de retrouver les tablettes d'Abraham, rédigées par Chamas, et qui relataient l'histoire de la Création. Tannenberg transmit à Alia sa passion pour les tablettes bibliques et réussit à convaincre Yassir de leur importance.

Ces tablettes étaient pour lui une véritable obsession, le principal moteur de son existence, et il était convaincu que le jour où il les aurait toutes retrouvées, il entrerait dans l'histoire par la grande porte et plus personne ne chercherait à savoir ce qu'il avait pu faire par le passé. Non pas qu'il se fût repenti de ce qui s'était passé à Mauthausen, au contraire même, mais il était conscient que les puissances alliées jugeraient tous ceux qui avaient collaboré au régime nazi.

Il savait qu'il serait recherché, mais il était d'accord avec Yassir quand ce dernier affirmait qu'on ne viendrait jamais le chercher ici, en Égypte.

En Égypte, et plus tard en Syrie, puis en Irak, il trouva des refuges sûrs, à l'instar d'un grand nombre d'anciens nazis. Il suivit les débats du procès de Nuremberg depuis Hâran où il avait recommencé à creuser la terre dans l'espoir de retrouver les fameuses tablettes. Et tandis qu'Alia donnait naissance à leur fils Helmut, lui se fondait dans le paysage aride des déserts de l'Orient.

OceanofPDF.com

36

— Mercedes, s'il te plaît, ne pleure pas...

Mais Bruno avait beau faire, Mercedes ne parvenait pas à contenir ses larmes.

Carlo s'approcha avec un verre d'eau et Hans tira de sa poche un mouchoir propre qu'il tendit à son amie.

À cette heure-ci, la ville était en pleine ébullition et les bruits de la rue s'insinuaient par les fenêtres de la maison de Mercedes.

C'est Hans qui avait suggéré qu'ils se réunissent et, quelques heures plus tard, ils s'étaient tous retrouvés à Barcelone. Les trois hommes se faisaient du souci pour Mercedes qui, depuis qu'elle avait appris la mort d'Alfred Tannenberg, était en état de choc.

— Je vous prie de m'excuser, sanglota Mercedes. Mais c'est plus fort que moi, je n'ai pas cessé de pleurer depuis votre ton de fil...

— S'il te plaît, Mercedes, ne pleure pas, répéta Carlo.

— Tu sais, au fond, c'est un miracle que nous ayons réussi à le supprimer. J'ai toujours pensé que nous finirions tôt ou tard par avoir sa peau, mais par moments je désespérais de le retrouver et...

Mercedes éclata à nouveau en sanglots.

— Allons, allons, calme-toi. Nous devrions nous réjouir, au contraire, d'avoir réussi à accomplir notre serment, dit Bruno pour essayer de la réconforter.

— Tu te souviens, quand les Américains ont débarqué à Mauthausen ? On t'avait cachée dans la baraque avec nous. Comme tu avais l'air d'un petit garçon, ce brave médecin polonais avait finalement réussi à convaincre ses compagnons de te garder avec eux, dit Carlo.

— S'ils t'avaient découverte..., dit Hans.

— Je n'ose pas imaginer ce qu'ils nous auraient fait. Mais vous pouvez être certains que le médecin et ses camarades de block l'auraient payé très cher, poursuivit Bruno.

— À l'époque, on en bavait des ronds de chapeau, lança Carlo sur le ton de la plaisanterie. Et pourtant tu ne pleurais pas.

Mercedes essuya ses larmes avec le mouchoir que lui tendait Hans et but une gorgée d'eau.

— Je suis désolée... je vais me passer un peu d'eau sur la figure, je reviens, dit-elle en sortant.

Les trois amis échangèrent un regard inquiet.

— Je n'arrive pas à comprendre comment ce monstre a pu vivre pendant toutes ces années au Proche-Orient sans être inquiété, se lamenta Bruno.

— Les nazis ont été nombreux à se réfugier en Syrie, en Égypte et en Irak après la guerre. De même qu'au Brésil, au Paraguay et dans d'autres pays latino-américains. Le cas de Tannenberg n'a rien d'exceptionnel. Les nazis qui coulent des jours paisibles sont légions, dit Hans.

— N'oublions pas que le grand mufti de Jérusalem était un fervent allié d'Hitler et que les Arabes étaient majoritairement du côté des nazis, ajouta Carlo.

— Mais comment se fait-il que nous ayons mis si longtemps à le retrouver ? s'interrogea Bruno.

— Parce qu'il est plus facile de retrouver un homme dans un pays démocratique que dans une dictature féodale, répondit Carlo.

Quand Mercedes revint, elle avait les yeux rouges mais ne pleurait plus.

— Au fait, je ne vous ai pas encore remerciés d'être venus, leur dit-elle en esquissant un sourire.

— Nous éprouvions tous le besoin de nous réunir, répondit Hans.

— C'est que nous avons parcouru un sacré bout de chemin ensemble ! s'exclama Mercedes.

— Oui, mais le jeu en valait la chandelle. Après toutes ces années de souffrances, de cauchemars, nous avons obtenu la seule compensation possible : la vengeance, dit Bruno.

— La vengeance, oui. Pas une seule fois je n'ai douté que nous finirions par accomplir notre serment. Ce que nous avons vécu est... inimaginable... c'était l'enfer. Alors je me dis que si Dieu existe et qu'il nous punit, ça ne

pourra pas être pire que Mauthausen, dit Mercedes dont les yeux s'étaient à nouveau remplis de larmes.

Carlo demanda à Hans :

— Au fait, tu as eu Tom Martin au téléphone ?

— Oui, je lui ai dit qu'ils devaient s'arranger pour finir le boulot au plus tôt. Il m'a assuré que son homme allait s'en charger, mais qu'il avait déjà dû surmonter d'énormes difficultés pour pouvoir s'introduire en Irak et assassiner un homme proche du régime de Saddam, dit Hans.

— En tout cas, il a pris son temps pour le faire, fit remarquer Bruno.

— C'est vrai, mais c'était la seule façon de réussir son coup. Global Group est une agence hors pair. Un vulgaire gang de tueurs n'aurait pas réussi à assassiner Tannenberg. Bref, j'ai insisté pour qu'il mette la deuxième phase à exécution. L'élimination de Clara Tannenberg devrait être plus rapide que celle de son grand-père, expliqua Hans.

— Ce n'est pas gagné. Tous les journaux s'accordent à dire que Bush s'apprête à attaquer l'Irak d'un moment à l'autre. Si c'est le cas, l'homme de Tom Martin va avoir du mal à remplir sa mission, argua Carlo, l'air soucieux.

— Les journaux, les journaux ! On ne sais pas si la guerre va vraiment éclater, fit remarquer Bruno.

— Si, ça ne fait pas un pli. Les enjeux sont considérables pour l'administration Bush, rétorqua Carlo.

— J'ai toujours trouvé louche que tu sois communiste, lui dit Hans en plaisantant.

Carlo laissa échapper un petit rire teinté d'amertume.

— Ma mère a été envoyée à Mauthausen parce qu'elle était communiste. Ou plus exactement parce que mon père l'était. Mais il est mort avant d'arriver au camp et ma mère... qui le vénérait, a repris à son compte les convictions de son mari et de ses parents. Comment dès lors pourrais-je ne pas l'être moi-même ? Cela étant, je crois que le communisme est porteur de vraies valeurs, malgré toute l'horreur du rideau de fer, de l'ère staliniste et du goulag.

— Quelles que soient les raisons qui le poussent à le faire, Bush va libérer le monde d'une bête sanguinaire. Car Saddam n'est rien d'autre, commenta Hans.

— Sauf que pour en finir avec Saddam, il va falloir sacrifier des milliers de vies innocentes. Et ça, mon cher ami, c'est inacceptable, contra Bruno.

— Et combien de vies ont été sacrifiées pour que nous puissions être libérés ? répondit Hans. Si les États-Unis n'avaient pas envoyés au front des milliers de soldats, nous serions morts à Mauthausen.

— Vous avez raison tous les deux, trancha Mercedes.

Ils se turent et méditèrent en silence. Leur perception de la réalité était marquée du sceau de l'horreur qu'ils avaient vécue à Mauthausen.

Carlo se leva du fauteuil dans lequel il était assis et claqua dans ses mains. Puis, d'une voix qui se voulait enjouée, proposa à ses amis de sortir célébrer l'événement autour d'un bon repas.

— C'est toi l'hôtesse, dit-il à Mercedes. À toi de nous surprendre. Il faut que ce déjeuner soit mémorable. Nous l'avons bien mérité. Il y a presque soixante ans que nous attendons ce moment.

Tous les quatre étaient conscients qu'ils devaient faire un effort et mettre leurs émotions de côté. Mercedes leur promit de les emmener faire le meilleur repas qu'ils aient jamais goûté.

Aucun des quatre amis n'avait jamais réussi à oublier la faim. Il y avait des années qu'ils avaient laissé derrière eux les souffrances de Mauthausen, mais le chagrin et la faim étaient restés gravés au plus profond d'eux-mêmes.

OceanofPDF.com

37

Gian Maria était occupé à nettoyer une tablette, dont les signes cunéiformes étaient à peine lisibles quand un ouvrier entra en s'écriant :

— Monsieur, venez vite ! Un mur s'est effondré et nous avons découvert une autre salle !

— Comment cela ? De quel mur voulez-vous parler ?

Il sortit à la suite de l'ouvrier qui courait en direction des excavations. Ayed Sahadi, visiblement contrarié, était en train de donner des ordres à l'équipe d'ouvriers qui avait, par mégarde, abattu un mur d'un coup de pioche. Gian Maria demanda au contremaître :

— Que s'est-il passé ?

— Cet homme, là-bas, a donné un coup dans le mur qui s'est effondré. Nous avons découvert une salle avec des restes de tablettes. On est allé prévenir madame Tannenberg.

Au même moment, Clara arriva en courant, suivie de Fatima.

— Qu'avez-vous trouvé ? demanda-t-elle.

Une autre salle et encore des tablettes, répondit Gian Maria.

Clara entra dans la salle que les ouvriers avaient découverte et leur ordonna de ramasser toutes les tablettes qu'ils pourraient y trouver. Gian Maria s'assit à même le sol pour y jeter un coup d'œil. Il avait les yeux fatigués à force de déchiffrer des signes à demi effacés par le temps.

Aucune ne lui parut réellement digne d'intérêt, et il commença à les aligner méticuleusement pour que les ouvriers puissent les rapporter au campement et les ranger dans le conteneur où étaient entreposées les pièces que Picot n'avait pas emportées avec lui.

C'était une bénédiction qu'Anté Plaskic ait décidé de revenir parmi eux. Ahmed Husseini avait appelé Clara pour l'informer que le Croate avait changé d'avis au dernier moment. Picot, furieux, s'était dit dégagé de toute

responsabilité, lorsqu'il lui avait annoncé qu'il comptait rester en Irak et retourner à Safran.

Anté Plaskic avait réussi à convaincre Ahmed de le renvoyer là-bas, fût-ce pour quelques jours – car Clara n'allait pas y rester plus d'une semaine. Il y mit une telle opiniâtreté, qu'en dépit de la situation chaotique qui régnait à Bagdad, Ahmed accepta de le faire acheminer jusqu'à Safran par hélicoptère.

— Combien de tablettes avez-vous trouvé ? demanda Clara à Gian Maria.

Ce dernier, occupé à classer les tablettes sous l'œil attentif de Plaskic, sursauta.

— Croyez-vous qu'elles en vaillent la peine ? insista Clara.

— Je l'ignore. Certaines ne comportent que des transactions commerciales, d'autres des prières, mais je n'ai pas encore eu le temps de les examiner en détail. De toute façon, nous allons toutes les mettre dans le conteneur demain. Car j'imagine que vous allez vouloir les rapporter à Bagdad.

— Oui, mais je voudrais que vous les examiniez ici même... au cas où…

— Clara ! Vous persistez à croire que nous allons trouver les tablettes de votre grand-père ?

— Elles sont ici, j'en suis sûre ! répliqua-t-elle avec humeur.

— Allons, je ne voulais pas vous fâcher. Mais je pense qu'il faut être réaliste : il ne nous reste plus qu'une poignée d'ouvriers malgré tous les efforts d'Ayed pour les retenir. L'armée les réclame. Quant aux autres... eh bien vous savez comme moi qu'ils préfèrent rester chez eux. On dirait qu'ils ont senti que la guerre était proche.

— Il ne nous reste que deux jours, Gian Maria. Ensuite, Ahmed va nous évacuer. Le ministère a ordonné l'arrêt des fouilles.

Anté Plaskic, qui assistait à la conversation entre Gian Maria et Clara, était resté silencieux, comme toujours. Il avait remarqué que Clara Tannenberg n'était pas à prendre avec des pincettes depuis l'assassinat de son grand-père.

Elle était tellement occupée à chercher les tablettes de Chamas qu'elle n'avait même pas réagi en le voyant revenir à Safran. Elle l'avait reçu avec indifférence. La vérité, c'est qu'il ne lui servait à rien.

Sa relation avec Gian Maria était tout autre. Elle s'était prise d'une affection quasi maternelle pour le prêtre. Gian Maria la suivait comme son ombre, toujours prêt à lui venir en aide, et bien qu'elle fût avare de paroles, elle lui en était reconnaissante.

Picot et son équipe n'étaient partis que depuis quelques jours, mais Clara avait l'impression que cela faisait une éternité.

Là où se trouvait jadis le campement toujours bouillonnant d'activité, il ne restait plus que les hangars vides et silencieux. Le temps semblait avoir suspendu son vol dans ce hameau reculé du sud de l'Irak.

Les rares hommes encore présents au village en attendant d'être mobilisés, les regardaient bizarrement, et Clara avait l'impression qu'ils ne lui témoignaient plus la même considération depuis la disparition de son grand-père. Sans Ayed pour faire régner l'ordre et faire travailler d'arrache-pied les ouvriers, le chantier serait allé à vau-l'eau.

Clara savait que l'offensive allait être lancée le 20 mars, et qu'elle devait avoir quitté l'Irak le 19 au plus tard. C'est pourquoi elle mettait les bouchées doubles.

Elle savait qu'elle risquait de perdre la vie sur cette terre aride qui la retenait malgré elle. Les avions de combat ne faisaient pas la différence entre les ennemis et les traîtres.

Il était cinq heures du matin quand la sonnerie de son téléphone portable la tira du sommeil. En entendant la voix affolée de son mari, elle prit peur.

— Clara...

— Que se passe-t-il, Ahmed ? Parle ?

— Il faut que tu rentres immédiatement à Bagdad.

— Pourquoi ? Il y a du nouveau ?

— Je suis inquiet.

— Tu es surmené.

— L'un ou l'autre, c'est sans importance. Tu ne peux pas rester à Safran. Hier soir, j'ai parlé avec Picot. Il avait l'air aux anges.

— Où est-il ?

— Á Paris.

— Paris ? soupira Clara.

— Il a commencé à poser les jalons de l'exposition et voudrait savoir si tu vas les rejoindre ou non.

— Les rejoindre où ça ?

— Je n'en sais rien. À l'endroit où va se tenir l'expo, j'imagine. Je t'avoue que je ne lui ai pas posé la question.

— Et toi, Ahmed, tu as l'intention d'y aller ?

— J'aimerais t'accompagner, fut la réponse prudente d'Ahmed.

Il savait que le ministère de l'Intérieur avait placé toutes ses conversations téléphoniques sur écoute et qu'après la mort d'Alfred Tannenberg, le Palais avait ordonné qu'une enquête soit ouverte.

Parmi les collaborateurs de Saddam, la trahison était une idée fixe, et tous étaient convaincus que l'assassin du vieil homme était un de ses proches.

— Il est cinq heures du matin. Si tu n'as rien d'autre à me dire...

— Si, je veux que tu rentres à Bagdad. Nous sommes le 17 mars...

— Je suis au courant. Je vais rester jusqu'au 19. Nous avons découvert une nouvelle salle aujourd'hui et plusieurs dizaines de tablettes.

— Non, Clara, tu ne peux pas rester plus longtemps. Tu dois revenir à Bagdad. Ta place est à la maison. L'armée va mobiliser tous les hommes. Il ne te reste qu'une poignée d'ouvriers.

— Encore deux jours, Ahmed.

— Non, Clara. Je vais t'envoyer l'hélicoptère aujourd'hui même.

— Je ne partirai pas. Donne-moi au moins jusqu'à demain, Ahmed.

— D'accord pour demain. À la première heure.

***

Gian Maria avait passé la nuit à inventorier les tablettes qui devaient être classées avant d'être emballées pour être expédiées à Bagdad.

Il avait mal aux yeux à force de veiller et de déchiffrer les signes gravés dans l'argile. Soudain, son regard tomba sur le nom de Chamas, gravé dans la partie supérieure de la tablette qu'il avait prise au hasard dans le tas. Il sursauta si violemment que la tablette manqua lui échapper des mains et se fracasser. Le cœur battant, il se mit à lire en suivant du doigt les inscriptions cunéiformes.

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était vide et vague, les ténèbres couvraient l'abîme, un vent de Dieu tournoyait sur les eaux.

« Dieu dit : "Que la lumière soit" et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne ; et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. Dieu appela

la lumière “jour”, et les ténèbres “nuit”. Il y eut un soir et il y eut un matin : premier jour[18]. »

Profondément ému, le prêtre sentit les larmes lui monter aux yeux. Il tomba à genoux pour rendre grâce à Dieu.

Il serra contre son cœur le morceau d’argile couvert de signes qui avaient été gravés plus de trois mille ans auparavant par un scribe qui affirmait avoir écrit l’histoire de la Création que lui avait dictée le patriarche Abraham afin que les hommes connaissent la Vérité.

Sur cette tablette d’argile se trouvaient gravées les paroles que Dieu avait inspirées à Abraham et qui, des siècles plus tard, allaient être rapportées dans le livre sacré par excellence, la Bible.

Son émotion était si grande que c’est à peine si Gian Maria parvint à lire la suite :

« Dieu dit : “Qu’il y ait un firmament au milieu des eaux et qu’il sépare les eaux d’avec les eaux” et il en fut ainsi. Dieu fit le firmament qui sépara les eaux qui sont sous le firmament, et Dieu appela le firmament “ciel”. Il y eut un soir et il y eut un matin : deuxième jour[19]. »

Il continua de lire sans même se rendre compte qu’il le faisait à voix haute. Il se sentait plus près de Dieu qu’il ne l’avait jamais été. Il comprit que parmi le tas de tablettes qui lui restait à classer, il allait en trouver d’autres gravées de la main de Chamas.

Le prêtre priait, riait et pleurait à la fois tant son émotion était forte d’avoir finalement découvert les tablettes.

Il savait qu’il aurait dû en aviser Clara, mais il éprouvait le besoin de savourer seul ce moment de spiritualité intense. C’était un miracle, songea-t-il, et il rendit grâce à Dieu de l’avoir choisi, lui, comme découvreur de cette argile sur laquelle était gravée la parole divine.

Tout en déchiffrant les signes soigneusement inscrits par le calame de Chamas, il songeait au scribe, à sa relation au prophète Abraham, et comment ce dernier en était venu à lui raconter l’histoire de la Création.

Il s’interrogeait également sur le singulier parcours de cet homme. Chamas avait commencé à graver les premières tablettes à Hâran – découvertes par le grand-père de Clara.

Mais il avait également laissé sa trace ici, à Safran, dans ce temple proche d’Ur, où l’on avait retrouvé des tablettes comportant des archives administratives, des inventaires de plantes, des poèmes...

Sur certaines apparaissait le nom de Chamas, sur d'autres le nom d'autres scribes.

La salle où elles avaient été retrouvées était petite avec des murs nus, percés d'encoches qui avaient servi à arrimer les étagères sur lesquelles les scribes entreposaient les tablettes.

Clara avait suggéré qu'il s'agissait de la chambre d'un homme. Vu son exiguïté et le type de tablettes qui s'y trouvait – elles ne comportaient que des fragments de poèmes – tout portait à croire qu'il s'agissait non pas d'une dépendance officielle du temple, mais plutôt du cabinet de travail du maître, le *un-mi-a*.

Gian Maria se mit à songer au tournant qu'avait pris son existence au cours de ces derniers mois. Il avait laissé derrière lui la sécurité des murs du Vatican, la routine confortable qu'il partageait avec les autres prêtres, la tranquillité de l'âme.

Il était loin le temps où il dormait sur ses deux oreilles.

Bien avant qu'il décide de partir à la recherche de Clara, ses nuits étaient déjà peuplées d'angoisses. Il avait craint de ne pouvoir arrêter la main qui s'apprêtait à commettre un meurtre.

Ses yeux se remplirent à nouveau de larmes lorsqu'il se remit à lire les inscriptions.

Celles-ci le transportèrent de nouveau à l'époque où Dieu avait créé l'homme :

« Dieu dit : "Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre."

« Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et la femme il les créa.

« Dieu les bénit et leur dit : "Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, et tous les animaux qui rampent sur la terre."

« Dieu dit : "Je vous donne toutes les herbes portant semence, qui sont sur toute la surface de la terre, et tous les arbres qui ont des fruits portant semence : ce sera votre nourriture[20]". »

La lumière du jour commençait à poindre à travers la fenêtre quand Gian Maria vit qu'Anté Plaskic l'observait.

Il était tellement absorbé par la lecture des tablettes qu'il ne l'avait pas remarqué.

— Anté, tu ne devineras jamais ce que j'ai trouvé !

— Eh bien parle ! répondit sèchement le Croate.

— Le grand-père de Clara avait raison d'affirmer que le prophète Abraham nous a légué l'histoire de la Création. Les tablettes existent, elles sont là...

Le Croate s'approcha de Gian Maria et s'empara d'une des tablettes. Il n'arrivait tout simplement pas à croire que des hommes puissent tuer pour un vulgaire morceau de terre cuite comme celui-là. Et pourtant... c'est ce qu'il était censé faire.

— Combien y en a-t-il ? demanda Anté.

— J'en ai trouvé huit. Je remercie Dieu de m'avoir accordé cette faveur, répondit gaiement le prêtre.

— Nous devrions les emballer soigneusement pour ne pas qu'elles s'abîment, proposa le Croate.

— Non, non. D'abord nous devons les montrer à Clara. Rien ne compensera jamais la mort de son grand-père, mais elle aura au moins la satisfaction d'avoir réalisé son rêve le plus cher. C'est un miracle !

Au même instant, Ayed Sahadi entra et, posant sur les deux hommes un regard suspicieux, leur demanda :

— Que se passe-t-il ?

— Ayed, nous avons retrouvé les tablettes ! s'exclama Gian Maria, exultant comme un enfant.

— Les tablettes ? Quelles tablettes ?

— La *Bible d'argile* ! Monsieur Tannenberg avait raison. Clara avait raison. Le prophète Abraham a raconté à un scribe sa propre version de l'origine du monde. C'est une découverte majeure pour l'histoire de l'humanité, expliqua le prêtre de plus en plus ému.

Le contremaître s'approcha de la table sur laquelle étaient étalées les huit tablettes. Trois d'entre elles étaient brisées et Gian Maria les avait reconstituées pour pouvoir les déchiffrer.

Il n'était pas possible de les restaurer ici même et le prêtre espérait secrètement que Clara l'autoriserait à emporter les tablettes à Rome, pour les soumettre aux experts du Vatican, lesquels disposaient en outre de moyens techniques ultrasophistiqués pour les remettre en état.

— Cette nuit avait été la plus importante de sa vie, songea Gian Maria tout en continuant à prier intérieurement sans cesser de parler avec Ayed Sahadi et Anté Plaskic.

Le contremaître demanda au prêtre d'aller avertir Clara. Il se méfiait du Croate et ne voulait pas le laisser seul avec les tablettes. Gian Maria accepta de bon cœur et fila aussitôt prévenir la jeune femme. Il la trouva déjà levée, en train de prendre une tasse de thé avec Fatima.

— Vous êtes déjà levé, lui dit-elle en guise de salut.

— Clara, la *Bible d'argile* existe, balbutia le prêtre la gorge nouée par l'émotion.

— Bien sûr qu'elle existe ! J'en suis sûre, et d'ailleurs j'ai deux tablettes qui l'attestent, non ?

— Je veux dire que nous l'avons trouvée. Nous avons trouvé la *Bible d'argile*.

Clara le regarda bouche bée. Elle n'était pas sûre d'avoir bien entendu. Gian Maria avait l'habitude de tenir des propos déconcertants.

— Elles étaient là-bas, dans la salle que vous avez découverte hier. Il y en a huit, huit tablettes. C'est la... la *Bible d'argile* !

— Clara Tannenberg s'était levée, en proie à une agitation fébrile.

— Comment ? Que dis-tu ? Où sont-elles ? Qu'avons-nous trouvé ? répète !

Gian Maria la saisit par la main et l'entraîna dehors. Puis ils se mirent à courir en direction de l'entrepôt, tandis que Gian Maria lui racontait les événements de la nuit.

Quand Clara entra, Ayed Sahadi et Anté Plaskic, visiblement tendus, étaient en train de se mesurer mutuellement du regard, mais elle n'y prêta pas garde et alla directement à la table sur laquelle reposaient les huit tablettes.

Elle en saisit une et fut prise d'une vive émotion quand elle vit le nom de Chamas gravé sur la partie supérieure. Elle commença à déchiffrer en silence les signes en forme de poinçons qui avaient été gravés dans l'argile plus de trois mille ans auparavant.

Elle ne put retenir ses larmes, et voyant son émoi Gian Maria s'émut à son tour. Ils riaient et pleuraient tout en palpant les tablettes comme s'ils avaient voulu s'assurer qu'elles étaient bien là, sous leurs yeux, et qu'il ne s'agissait pas d'un rêve.

Ensuite, ils les emballèrent soigneusement et Clara insista pour les garder avec elle.

— Je vais les ranger avec les autres. Je ne veux pas m'en séparer.

— Je crois que nous devrions les placer sous surveillance, suggéra Ayed Sahadi.

— Ayed, je suis sous vous surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Si je garde les tablettes avec moi, il ne peut rien leur arriver.

Sahadi haussa les épaules ; il n'avait pas envie de discuter avec cette femme obstinée qu'il avait hâte de voir partir. Si le Colonel n'avait pas exigé qu'il veille sur elle comme sur sa propre vie, il y a déjà belle lurette qu'il l'aurait abandonnée à son sort.

— Quand partons-nous ? s'enquit Anté Plaskic.

— Vous venez seulement d'arriver et vous voulez déjà repartir ? s'étonna Clara.

— En fait, j'espérais pouvoir me rendre utile, s'excusa le Croate.

— J'aimerais que les ouvriers continuent de déblayer la zone dans laquelle nous avons trouvé les tablettes. Il se peut que nous rentrions après-demain.

— Non. Nous rentrons aujourd'hui même. Je viens de parler au Colonel. Il nous envoie un hélicoptère pour nous ramener à Bagdad ce soir.

— Mais c'est impossible, voyons ! Il faut que nous poursuivions les recherches ! s'écria Clara, excédée.

— Vous devez partir, c'est un ordre ! Ne tentez pas le diable et ne mettez pas la vie d'autrui en danger, rétorqua Ayed Sahadi sur le même ton.

— Je vous interdis de me parler sur ce ton ! s'écria Clara.

— Quel ton ? J'ai des ordres et je dois les exécuter. Tenez-vous prête à partir, nous levons le camp cet après-midi.

OceanofPDF.com

38

L'homme avait fermé les yeux et somnolait dans la quiétude de son bureau. Il avait donné ordre à son secrétaire d'intercepter tous les appels téléphoniques et de ne le déranger sous aucun prétexte jusqu'à nouvel ordre.

Le bip de l'interphone le tira brutalement du sommeil. Furieux, il ouvrit les paupières en pestant. C'était le secrétariat tout entier qui allait sauter si ces crétins continuaient de le déranger sans raison.

Le bip retentit à nouveau, suivi de la voix apeurée du secrétaire.

— Monsieur Wagner, c'est urgent...

Il se leva du sofa et alla s'asseoir derrière sa table de travail, puis il enfonça le bouton de l'interphone et demanda en rugissant pourquoi diable on le dérangeait.

— C'est monsieur Brown, le président de la Fondation Monde Antique, monsieur. Il dit que c'est urgent, que cela ne peut pas attendre.

George Wagner décrocha le téléphone, prêt à envoyer Brown au diable.

— Allô !

— Tu ne sais pas la dernière ! Ils l'ont retrouvée ! Elle existe s'écria Brown.

— Que dis-tu ? Cesse de bafouiller, tu veux !

Robert Brown avala sa salive pour essayer de se calmer, tandis qu'à ses côtés Ralph Barry descendait d'un trait son verre de whisky.

— La *Bible d'argile*... elle existe... ils l'ont retrouvée. Huit tablettes signées Chamas et relatant la Genèse...

Les mains de George Wagner se crispèrent sur les bras de son fauteuil, tandis qu'il s'efforçait de ne pas laisser paraître son émotion.

— De quoi parles-tu ? insista-t-il.

— Je viens de recevoir un message m'informant qu'hier, à Safran, l'équipe archéologique a découvert une nouvelle salle dans le temple. C'est une pièce exiguë, à ce qu'il paraît, et qui aurait pu être le cabinet particulier d'un scribe. Elle contenait plusieurs dizaines de tablettes, et il y a quelques heures seulement, ils se sont rendu compte que la *Bible d'argile* se trouvait parmi elles. Elle comporte huit tablettes, dont trois en mauvais état et qu'il va falloir restaurer, conclut Robert Brown.

Une vive émotion s'empara de George Wagner. Alfred Tannenberg avait été assassiné quelques jours seulement avant que la *Bible d'argile* ne fasse surface... le destin lui avait joué une mauvaise farce en lui refusant la satisfaction de voir se réaliser son rêve, et même sa raison d'être.

— Où sont les tablettes ?

— À Safran. Enfin, il est possible qu'elles soient déjà à Bagdad. Clara était sur le point de quitter le chantier quand le message m'est parvenu. Notre homme est avec elle, et il n'est pas exclu qu'il subtilise les tablettes, même si le jeu est risqué.

— Je veux qu'il les récupère ! Sitôt qu'elles seront en sa possession, nous ferons le nécessaire pour le sortir de là. Appelle Paul Dukais et dis-lui que c'est une priorité absolue. La récupération des tablettes passe avant tout le reste, y compris la deuxième phase de l'opération.

— Mais... je n'ai pas encore réussi à entrer en contact avec notre homme. Ce sont nos amis qui m'ont fait parvenir le message, dit Robert Brown.

— Ils sont sûrs de leur fait, au moins ? s'inquiéta George Wagner.

— Oui, oui, soit tranquille. La *Bible d'argile* existe bien.

— Et Ahmed Husseini ? Avons-nous des nouvelles ?

— Il a reçu les mêmes instructions que notre homme, s'emparer des tablettes. Ne t'inquiète pas, nous allons les récupérer, dit Brown.

— Mieux vaut pour vous tous que nous les récupérions, sans quoi des têtes vont tomber.

Robert Brown resta quelques instants silencieux. Il savait que George Wagner n'avait pas l'habitude de plaisanter.

— Je vais appeler Paul Dukais tout de suite..., dit-il.

— Très bien.

— Et si elle... Je veux dire, si Clara résiste ?

— Clara n'est qu'un grain de poussière, fut la réponse du Mentor.

Le colonel était arrivé à la Maison Jaune. Clara le reçut dans le bureau d'Alfred Tannenberg. Ahmed Husseini, qui assistait à la réunion, était dans ses petits souliers. Il redoutait la réaction de son épouse.

— Ma chère enfant, dit le Colonel, je crois qu'il serait plus sage que tu me confies les tablettes. Je vais m'arranger pour les faire sortir d'Irak et les mettre en lieu sûr.

— Mais vous venez de me dire que demain au plus tard, je devais être partie... Pourquoi ne pourrais-je pas les emmener avec moi ?

Le militaire était beaucoup trop préoccupé pour faire montre de diplomatie.

— Clara, ton grand-père avait des associés, et tu sais ce qui va se passer quand la guerre aura commencé... Alors, s'il te plaît, ne commence pas à faire de caprices et à nous compliquer la vie.

— Ces tablettes n'ont rien à voir avec le commerce de mon grand-père. Elles sont à moi et à personne d'autre.

— Les associés de ton grand-père ne sont pas de cet avis. Si tu leur donnes, tu recevras la part qui te revient le moment venu.

— Non, elles ne sont pas à vendre et ne le seront jamais, riposta Clara d'un ton plein de défi.

— S'il te plaît, plaida Ahmed. Sois raisonnable !

— Je le suis. Simplement, je refuse d'être spoliée de ce qui m'appartient. Mon grand-père m'a expliqué clairement en quoi consistaient ses affaires, et il m'a assuré que les tablettes étaient à moi. Elles ne font pas partie de son fonds de commerce.

Le Colonel se leva et s'approcha de Clara en la regardant droit dans les yeux. Clara comprit que l'homme était prêt à tout pour s'emparer des tablettes. Un frisson d'effroi lui parcourut la colonne vertébrale. Elle regarda Ahmed, mais ne vit rien d'autre que de l'angoisse et de la résignation dans ses yeux. Où diable était passé l'homme qu'elle avait tant aimé ? Elle comprit qu'il lui fallait gagner du temps, sans quoi elle risquait de tout perdre, y compris la vie.

— Si je vous les donne, me promettez-vous de ne rien faire avant que j'aie parlé avec les associés de mon grand-père ? demanda-t-elle d'une voix radoucie.

— Naturellement... les associés de ton grand-père sont des gens raisonnables. Ils ne veulent pas te voler. Et c'est une bonne idée de vouloir

discuter avec eux. Mais pour l'heure, ne me fais pas perdre de temps. Nous sommes à deux jours du début des hostilités, comme tu le sais, et nous devons tous sortir d'ici. Il n'y a pas une minute à perdre.

— Très bien, je vous donnerai les tablettes demain...

— Non, tout de suite ! insista le Colonel.

Voyant son obstination, Clara comprit qu'elle n'avait d'autre choix que d'obtempérer.

— Très bien, attendez-moi ici, dit-elle d'une voix lasse.

Elle sortit du bureau et monta quatre à quatre l'escalier. Dans sa chambre, elle trouva Fatima qui défaisait les bagages.

— File chercher des vêtements dans ta chambre et rapporte-les-moi, dit-elle à sa nourrice. Nous partons !

— Mais où cela ? Que se passe-t-il ? demanda la vieille femme affolée.

— Ils veulent me prendre la *Bible d'argile*. Il faut que nous partions sur-le-champ. Je ne peux pas te demander de m'accompagner, car s'ils m'attrapent ils nous tueront toutes les deux... mais dépêche-toi, allez, et rapporte-moi des habits.

— Et Gian Maria et l'autre, Anté Plaskic ? Je les ai installés dans des chambres d'amis... ils peuvent t'aider... je vais les prévenir...

— Non ! Fais ce que je te dis ! Et dépêche-toi !

Saisissant un sac de voyage, Clara y fourra quelques vêtements pris au hasard, puis y déposa la petite sacoche dans laquelle elle avait rangé les tablettes. Elles risquaient de finir en miettes, mais elle n'avait pas le choix. Car elle savait que si elle les remettait au Colonel, elle ne les reverrait jamais.

Fatima revint à toutes jambes avec les effets que Clara lui avait demandés. En un clin d'œil, Clara enfila la tunique et le long voile noir qui lui descendait presque jusqu'aux pieds.

— Tu viens ? demanda-t-elle à Fatima.

— Oui. Je ne peux pas te laisser seule, répondit la vieille femme affolée.

Ayed Sahadi était sur le palier et guettait les deux femmes. Le Colonel lui avait ordonné de surveiller l'escalier et il s'était posté là où il pouvait apercevoir la porte de la chambre de Clara.

Fatima réprima un cri en l'apercevant en train de fumer une de ses cigarettes égyptiennes à l'odeur si particulière.

Clara fixa Ayed Sahadi puis demanda sèchement :

— Que faites-vous ici ?

— C'est le Colonel qui m'envoie, répondit Sahadi en haussant les épaules.

— Le Colonel se méfie de moi ? dit Clara.

— Sans blagues ? Et pour quelle raison d'après vous ? railla l'homme qui l'avait suivie comme son ombre au cours des derniers mois.

— Parce qu'il veut s'emparer de la *Bible d'argile*, répondit Clara.

— Ce sont les associés de votre grand-père qui la lui réclament. Cela fait partie du deal, expliqua Ayed Sahadi.

— Non. Vous savez mieux que quiconque ce qu'il nous en a coûté de les retrouver. Ces tablettes ne sont pas seulement un trésor archéologique, elles sont la réalisation du rêve le plus cher de mon grand-père.

— Soyez raisonnable : si vous ne leur donnez pas les tablettes, ils vous les prendront de force.

— Combien voulez-vous ?

La proposition de Clara prit l'homme de court. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle cherche à le soudoyer, sachant que trahir le Colonel reviendrait à signer son propre arrêt de mort.

— Ma vie n'a pas de prix, répondit-il le plus sérieusement du monde.

— Vous vous trompez, elle en a un. Dites-moi combien vous voulez pour m'aider à sortir d'ici.

— De cette maison ?

— D'Irak.

— Vous avez un passeport égyptien. Vous pouvez partir quand vous le voulez. Et d'ailleurs, vous avez un laissez-passer du Colonel.

— Il ne me servira à rien si je ne lui remets pas les tablettes. Deux cent cinquante mille dollars, est-ce suffisant ?

Un sourire cupide se dessina sur les lèvres d'Ayed Sahadi.

La tentation de l'argent était forte, même si en acceptant il savait qu'il commettait une trahison.

— De toute façon, je vais empocher le pactole. Il y a longtemps que je travaille pour le Colonel, et je connais les règles du jeu.

— Dans ce cas, vous connaissez les règles de l'offre et de la demande. Je dois sortir d'Irak et vous pouvez m'aider à le faire. Combien voulez-vous ? Fixez vous-même votre prix.

— Cinq cent mille dollars ?

— D’accord, mais ils vous seront payés en Égypte ou en Suisse, car je n’ai pas cette somme avec moi ici.

— Et comment puis-je être certain que vous allez me payer ?

— Parce que si je ne le fais pas, vous me tuerez, ou me dénoncerez au Colonel, ce qui revient au même.

— Je pourrais vous dénoncer dès maintenant.

— Eh bien faites-le ou acceptez mon offre, mais vite.

Il n’eut pas le temps de répondre. Un grincement de porte vint interrompre leur conversation. Gian Maria venait de sortir de sa chambre et les observait, l’air intrigué.

— Que se passe-t-il ? s’étonna-t-il en voyant Clara vêtue à la mode chiite.

— C’est tout simple : le Colonel m’a ordonné de lui donner la *Bible d’argile*, et comme il n’en est pas question, j’ai proposé à Ayed Sahadi de m’aider à m’enfuir.

Gian Maria écarquilla des yeux stupéfaits. Il n’était pas certain d’avoir compris toute la portée des propos de Clara.

Tous trois se dévisagèrent pendant quelques instants, puis Ayed Sahadi désigna la chambre de Gian Maria et leur fit signe d’entrer. Une fois à l’intérieur, il se mit à marcher de long en large tout en réfléchissant à la manière d’empocher les cinq cent mille dollars de Clara sans y laisser sa peau. Il en vint à la conclusion que c’était la loi du tout ou rien : en jouant son va-tout il risquait de perdre la vie, ou de gagner plus d’argent qu’il n’en avait jamais rêvé.

— S’ils nous retrouvent il nous tuera, murmura Sahadi.

— Je sais, répondit Clara.

— Vous connaissez cette maison mieux que moi, vous savez donc qu’elle est surveillée par des sentinelles.

— Si je me fais passer pour Fatima, ils me laisseront passer sans problème.

— Très bien. Allez à la cuisine, prenez un panier et sortez par la porte de derrière comme si vous alliez faire des commissions. Fatima restera dans sa chambre et Gian Maria dans la sienne.

— Mais où ira Clara ? s’enquit le prêtre, consterné.

— Le seul endroit où elle sera en sécurité, tout au moins pour quelques heures, est l’hôtel Palestina.

— Mais vous êtes fou ! L'hôtel grouille de journalistes dont un bon nombre connaît Clara, protesta Gian Maria.

— Justement, il faut qu'elle trouve une personne de confiance. J'ai en tête cette journaliste qui avait l'air de s'entendre comme cul et chemise avec le professeur Picot. Demandez-lui de vous cacher jusqu'à ce que je puisse venir vous chercher. Mais ne sortez sous aucun prétexte de sa chambre.

— Vous pensez que je peux lui faire confiance ? demanda Clara.

— Je crois qu'elle aime bien le professeur Picot et ce dernier serait fâché d'apprendre qu'il vous est arrivé malheur sans qu'elle ait cherché à vous porter secours. Alors, même si vous ne lui êtes pas très sympathique, je pense qu'elle acceptera de vous aider.

— Je vois que vous êtes fin psychologue, railla Clara avec sarcasme.

— Assez bavardé, allez-vous-en. Et couvrez-vous bien la figure. Fatima va vous aider à mettre votre voile à la mode des femmes chiites. Et puis ce sac est beaucoup trop grand. Cachez les tablettes ailleurs...

— Mais elles sont volumineuses ! protesta Clara.

— Nous pourrions prendre le cabas pour le marché, suggéra Fatima.

— Excellente idée ! s'exclama Clara.

— Je vous accompagne, dit Gian Maria.

— Non ! Vous voulez qu'il nous tue tous ? Allez-vous-en, Clara, vite. D'ici quelques heures, cette maison va devenir un enfer. Le Colonel va procéder aux interrogatoires et vous, Fatima, allez passer un sale quart d'heure.

— Elle vient avec moi, dit Clara.

— Impossible. Vous n'avez qu'une seule chance, ne la laissez pas passer. À présent, tout dépend de Fatima. Le Colonel va vouloir la torturer, persuadé qu'elle sait où vous vous êtes cachée. Si elle parle, nous sommes tous fichus... à moins que...

— À moins que quoi ? s'enquit Gian Maria.

— Que nous lui fassions croire que Clara s'est enfuie sans rien dire à personne, ou qu'elle a été enlevée avec les tablettes..., songea Ayed Sahadi à voix haute.

— Mais les sentinelles vont dire qu'ils ont vu sortir une femme qui ressemblait à Fatima, de sorte que l'alibi de l'enlèvement ne tient pas, fit remarquer Clara, découragée.

— Bien, dans ce cas, nous allons jouer le tout pour le tout. Vous allez essayer de sortir toutes les deux, et si les gardes ne vous interceptent pas... rendez-vous à l'hôtel Palestina. Je vous retrouverai là-bas. Quant à vous, Gian Maria, restez dans votre chambre et faites semblant de dormir. Où est le Croate ? demanda soudain Ayed Sahadi.

— Dans une chambre au rez-de-chaussée, à côté du garage, l'informa Fatima.

— Tant mieux. Espérons qu'il n'y verra que du feu.

Les deux femmes se faufilèrent à pas de loup jusqu'à la cuisine. Gian Maria, rongé d'angoisse, alla s'enfermer dans sa chambre et se mit à prier Dieu pour qu'il leur vienne en aide. Car, selon le prêtre, Dieu était le seul à pouvoir les sauver.

— Clara vida le contenu de son sac dans le caddie des courses, en ayant soin de caler au mieux les tablettes pour qu'elles ne s'entrechoquent pas. Puis elle serra Fatima contre son cœur. Elle l'aimait comme sa propre mère.

Elles ouvrirent la porte de la cuisine et sortirent dans le jardin, puis se dirigèrent vers le portail d'un pas tranquille mais décidé. Personne ne semblait se soucier d'elles. Une fois dans la rue, Clara murmura à Fatima de continuer à marcher tranquillement comme si de rien n'était. Elles poursuivirent leur chemin en silence, laissant derrière elles la Maison Jaune.

Ayed Sahadi était en train d'allumer une autre cigarette quand Ahmed Husseini apparut au pied de l'escalier et s'enquit de Clara.

Il était visiblement agité.

— Je n'ai pas bougé d'ici. Je suppose qu'elle est dans sa chambre, répondit Sahadi en tirant sur sa cigarette.

Ahmed s'élança dans l'escalier et alla frapper à la porte de la chambre qu'il partageait jadis avec Clara.

— Clara, ouvre ! dit-il.

Voyant qu'il n'obtenait pas de réponse, il revint sur ses pas et interrogea à nouveau Sahadi.

— Je vous ai dit que je n'ai pas bougé d'ici. Je l'aurais vue sortir. Elle est forcément dans sa chambre.

Ahmed ouvrit la porte. Fatima avait disposé sur la commode un vase avec des fleurs dont le parfum se mêlait à celui de Clara.

— Clara..., murmura-t-il, le cœur serré, en pénétrant dans la chambre envahie pas la pénombre du soir qui commençait à tomber.

Il avait espéré trouver sa femme, mais il était évident qu'elle n'était plus là.

Il ressortit aussitôt et demanda à Ayed Sahadi :

— Mais enfin, où est ma femme ?

— Elle n'est pas dans sa chambre ? demanda Sahadi en feignant l'affolement.

— Non, vous l'avez forcément vue sortir...

— Mais non, je vous assure qu'elle n'a pas quitté cette chambre. Je n'ai pas bougé d'ici. Elle est forcément...

— Non ! hurla Ahmed, furieux.

Ayed Sahadi se dirigea vers la chambre et ouvrit la porte d'un geste assuré, comme s'il était certain d'y trouver Clara.

— Il faut tout de suite prévenir le Colonel ! s'écria Ahmed.

— Attendez... elle est peut-être dans une autre partie la maison, suggéra Ayed Sahadi.

Les deux hommes partirent aussitôt fouiller la maison, chacun de son côté. En pure perte. Clara et Fatima demeuraient introuvables.

Deux des filles qui faisaient le ménage leur dirent qu'il leur semblait avoir vu Fatima en compagnie d'une autre femme, vêtue de noir, comme elle, et qu'elles avaient prise pour sa cousine.

Lorsqu'ils entrèrent dans le salon, le Colonel était au téléphone.

En les voyant revenir seuls, le militaire comprit que Clara avait pris la poudre d'escampette.

— Où est-elle ? demanda-t-il d'une voix glaciale.

— Elle n'est pas dans sa chambre, répondit Ahmed.

Se tournant alors vers Ayed Sahadi, le Colonel répéta sur un ton où pointait la méfiance :

— Où est-elle ?

— Je l'ignore. Je n'ai pas bougé du palier jusqu'à ce qu'Ahmed arrive. Elle a dû s'échapper avant que je n'aille prendre mon poste, car je n'ai pas bougé d'un poil.

— Nous avons fouillé la maison de fond en comble, expliqua Ahmed, penaud.

— Nous nous sommes fait avoir comme des bleus ! rugit le Colonel. Décidément, elle est aussi rusée que son grand-père !

Il sortit du salon en hurlant des ordres aux soldats chargés de surveiller la maison. L'instant d'après, les deux femmes de ménage étaient interrogées.

L'un des hommes du Colonel était allé chercher Gian Maria dans sa chambre et l'avait ramené sans ménagement au salon où Anté Plaskic était en train de répondre aux questions du Colonel.

— Vous l'avez aidée à s'enfuir ! beugla ce dernier.

— Non, affirma le Croate sans donner le moindre signe d'affolement.

— Si, vous l'avez aidée et vous allez parler ! Et vous idem, rugit-il à l'adresse de Gian Maria.

— Que se passe-t-il ? demanda le prêtre tout en suppliant intérieurement Dieu de lui pardonner ce mensonge.

— Où est Clara Tannenberg ? Vous le savez ! Vous qui ne la quittez jamais d'une semelle ! Où est-elle !

— Mais je... je ne sais pas où... où est Clara..., balbutia Gian Maria qui se sentait dépassé par les événements.

Un soldat s'approcha du Colonel et lui murmura quelque chose à voix basse. Les deux domestiques ne savaient rien. Elles avaient vu sortir Fatima en compagnie d'une autre femme, mais pensaient qu'il s'agissait d'une de ses cousines.

Les deux femmes étaient sorties avec la poussette à commissions et elles n'avaient rien remarqué de suspect.

— Autrement dit, elle s'est habillée à la mode chiite... Nous allons perquisitionner chez tous les parents de Fatima, ordonna le Colonel.

Les hommes du Colonel avaient commencé à cuisiner Gian Maria. Craignant de ne pas pouvoir supporter l'interrogatoire, le prêtre suppliait Dieu de lui donner la force de ne pas trahir Clara. Il avait deux dents cassées et une oreille en sang, quand ils en eurent fini avec lui. Mais il avait tenu bon.

Anté Plaskic n'était guère plus vaillant après être passé entre les mains de son bourreau.

Mais il se dit que la chance était de son côté, car, en temps normal, ce genre de type vous laissait en miettes, alors qu'il s'était contenté de le frapper.

— Ils ne savent rien, déclara Ayed Sahadi.

— Et comment le sais-tu ? demanda le Colonel.

Parce que si elle s'est enfuie, comme nous le supposons, elle ne l'aura dit à personne. Elle nous connaît, elle sait que nous avons les moyens de faire parler n'importe qui, elle n'aurait jamais pris ce risque.

Le Colonel médita les paroles de Sahadi et en vint à la conclusion qu'il avait raison. Clara savait en effet que tous les gens présents dans la maison seraient interrogés, voire abattus, de sorte qu'elle ne pouvait pas se permettre de dévoiler ses plans d'évasion.

— Tu as raison, Ayed… Bien, laissez ces deux-là. Je veux que les hommes surveillent la maison. Nous allons au quartier général. La chasse est ouverte. La petite Tannenberg va me le payer.

— Colonel, il ne nous reste plus que deux jours, fit remarquer Ahmed Husseini d'un air qui se voulait dégagé. Ne pensez-vous pas que nous devrions oublier Clara pour l'instant ?

— Quoi ? Tu veux la sauver ? Eh bien n'y compte pas. Je n'aime pas qu'on se paie ma tête !

— D'ici deux jours les Américains et les Anglais vont commencer à bombarder l'Irak. Je croyais que nous avions une mission à remplir. Mike Fernandez m'a appelé ce matin. Il est inquiet. Il craint que la disparition de Tannenberg ne vienne compliquer les choses, ajouta Ahmed.

— Ce type s'inquiète pour tout. Nous allons faire notre partie du boulot, qu'il s'occupe de la sienne, rétorqua le Colonel.

— J'insiste, lâcha Ahmed. Je pense qu'il faut laisser Clara de côté pour l'instant et se concentrer sur la mission. Nous allons avoir du fil à retordre. Il faut que nos hommes soient prêts à passer à l'action dès le début de l'offensive. Je ne pense pas que Clara soit une priorité. De toute façon, elle ne peut pas aller bien loin...

— Écoute, Ahmed, je peux tout à fait m'occuper de Clara et de la mission. C'est toi qui n'es pas fichu de contrôler ta femme. Nos amis de Washington nous réclament la *Bible d'argile* à cor et à cris, c'est la partie la plus importante du deal. Je te veux dans une demi-heure dans mon bureau. Appelle mon neveu, je veux le voir aussi.

Après le départ du Colonel, Ahmed Husseini aida Gian Maria à s'asseoir. Puis il ordonna à une domestique de courir à la pharmacie acheter de quoi panser ses blessures.

Comme Anté Plaskic gisait toujours à terre, Ahmed essaya de l'aider à se relever, mais voyant qu'il pouvait à peine remuer, il décida de ne pas le

déplacer.

Les deux soldats restés pour monter la garde le regardaient, impassibles, sans faire un geste pour l'aider. C'étaient eux qui avaient procédé à l'interrogatoire du prêtre et du Croate, et peu leur importait qu'ils soient morts ou vifs. Après tout, ils n'avaient fait qu'obéir aux ordres.

Ayed Sahadi décida de prendre la situation en main. Il ordonna aux deux sentinelles de fouiller à nouveau la maison de fond en comble et de s'assurer que tous les portails étaient sous surveillance, ainsi que l'avait ordonné le Colonel.

— Gian Maria, où est Clara ? demanda Ahmed.

— Je n'en sais rien..., répondit le prêtre dans un murmure.

— Je sais qu'elle vous fait confiance, insista Ahmed.

— Oui, mais je ne sais pas où elle est, je ne l'ai pas vue depuis que nous sommes arrivés ici. Je... moi aussi j'aimerais bien savoir où elle est. Je me fais du souci pour elle. Le Colonel est ... un homme terrible.

Ahmed Husseini haussa les épaules, découragé. Il était las et avait l'estomac noué.

— Clara est mon épouse. Je ne veux pas qu'il lui arrive malheur. Si vous savez où elle est, je vous en supplie, dites-le-moi.

— Je ne le sais pas... et j'ai peur pour elle..., moi aussi, répondit le prêtre en cherchant des yeux Ayed Sahadi.

Celui-ci venait de relever le Croate et l'allongea sur le sofa.

— Je dois partir. Le Colonel m'attend dans son bureau. Et vous aussi, Ayed. Les domestiques vont se charger d'eux. Partez, partez de cette maison et quittez l'Irak dès aujourd'hui. Je vais appeler le ministère pour qu'on vous fournisse des laissez-passer au cas où vous choisiriez de partir par voie de terre. Mais si j'étais vous, je ne traînerais pas.

Gian Maria acquiesça. Il tenait à peine sur ses jambes, mais il savait qu'il devait suivre les conseils d'Ahmed.

— Je vais aller à l'hôtel Palestina, dit-il lorsqu'il eût enfin trouvé la force d'articuler.

— À l'hôtel Palestina ? Mais pourquoi ?

— Parce que c'est là-bas que se trouvent la plupart des étrangers et qu'il faut que je trouve un moyen de sortir d'ici : des gens accepteront peut-être de m'aider, de m'emmener avec eux...

— Je peux essayer de trouver une voiture pour vous conduire jusqu'à la frontière jordanienne, mais je ne vous garantis rien, dit Ahmed.

— Si je n'arrive pas à me débrouiller tout seul, je ferai appel à vous. Mais pour l'heure, il est préférable que nous nous fassions oublier du Colonel, répondit Gian Maria.

— Allez au Palestina, vous y serez toujours mieux qu'ici. Et suivez les conseils de monsieur Husseini, leur dit Ayed Sahadi.

Le regard entendu qu'il échangea avec Gian Maria n'échappa pas à Anté Plaskic.

Avant de partir, Ayed Sahadi s'approcha du prêtre et lui murmura à voix basse :

— Méfiez-vous de cet homme et ne lui dites sous aucun prétexte où se trouve Clara.

Gian Maria ne répondit pas. Plus tard, quand Ahmed Husseini et Ayed Sahadi se furent retirés, un silence de mort s'installa dans la maison. Seules quelques bribes de conversation leur parvenaient de temps à autre du jardin où les hommes montaient la garde.

Une bonne demi-heure s'écoula avant qu'ils parviennent à recouvrer un tant soit peu leurs moyens.

Anté Plaskic essuya son visage en sang et demanda aux domestiques de leur apporter un calmant.

Une fois le calmant pris, il leur fallut encore un long moment avant de pouvoir se lever.

Clara et Fatima pénétrèrent en toute hâte dans l'hôtel Palestina. Par chance, une équipe de télévision, était en train de décharger du matériel et il régnait une certaine confusion dans le hall.

Lorsque Clara demanda à voir Miranda, le réceptionniste lui dit que la journaliste occupait la chambre 501, et qu'il allait la prévenir immédiatement. Dès que l'homme eut établi la communication, Clara s'empara du téléphone.

— Allô, Miranda ? Je suis une amie du professeur Picot. Nous avons fait connaissance à Safran. Je peux monter vous voir ?

Miranda, qui avait reconnu la voix de Clara, s'étonna que celle-ci mentionnât le nom de Picot au lieu de se présenter directement. Mais elle l'invita tout de même à monter. Deux minutes plus tard, elle ouvrit la porte

de sa chambre et vit deux femmes vêtues de longs voiles noirs à la mode chiite. Elle les fit entrer en leur décochant un regard intrigué.

— Merci, vous nous avez sauvé la vie, lui dit Clara en ôtant le voile qui recouvrait son visage et en faisant signe à Fatima de s'asseoir sur l'unique chaise qui se trouvait dans la chambre.

— Je savais que c'était vous. J'ai reconnu votre voix. Mais que se passe-t-il ?

— Il faut que je sorte d'Irak à tout prix. J'ai retrouvé la *Bible d'argile* et on veut me la voler.

— La *Bible d'argile* ! Vous voulez dire qu'elle existe vraiment ? Bon sang, Yves ne va pas en croire ses oreilles !

Clara avait remarqué que Miranda appelait Picot par son prénom. Elle songea qu'il y avait plus que de la sympathie entre la journaliste et le chercheur, et se dit que celle-ci accepterait sûrement de l'aider, ne serait-ce que par amitié pour Picot.

— Vous voulez bien m'aider ?

— Mais en faisant quoi ?

— Je vous l'ai dit, je dois sortir d'ici.

— Je veux d'abord que vous m'expliquiez ce qui se passe et qui veut vous voler la *Bible*. Vous l'avez apportée avec vous ? Puis-je la voir ?

Clara plongea la main dans le grand cabas et en ressortit précautionneusement un paquet enveloppé d'étoffe. Elle déposa sur le lit et commença à déballer les huit tablettes d'argile. Un autre paquet, plus petit, contenait les tablettes que son grand-père avait découvertes à Hâran.

Miranda contempla, émerveillée, les fragments d'argile gravés de signes qu'elle ne comprenait pas.

Ils étaient en tous points semblables à ceux qu'elle avait si souvent admirés au Louvre avec son père quand elle était enfant.

Une vive émotion s'empara de Miranda quand, d'une voix posée, Clara commença à en lire le contenu.

— Comment les avez-vous retrouvées ? demanda-t-elle.

— C'est Gian Maria... en fait, nous avons découvert une autre salle qui contenait plusieurs dizaines de tablettes, dont certaines étaient en miettes. Quand Gian Maria a commencé à les répertorier, il a trouvé celles-là.

— Et qui veut vous les voler ? s'enquit la journaliste.

— Tout le monde, mon mari, l'entourage de Saddam, le Colonel... ils estiment qu'elles sont la propriété de l'Irak, dit-elle en manière d'excuse.

— Et c'est vrai, répondit Miranda.

— Vous pensez vraiment que mon pays est en mesure de conserver ces tablettes ? Vous pensez que Saddam s'y intéresse ? Vous savez certainement que la guerre est désormais inéluctable. L'archéologie est le cadet des soucis de nos dirigeants.

Miranda ne semblait pas convaincue par l'explication de Clara. Elle avait le sentiment que cette dernière ne lui disait pas tout.

— Appelez Picot..., suggéra-t-elle.

— C'est impossible, toutes les lignes téléphoniques sont sur écoute. Si je l'appelle, ils sauront où je suis et c'en sera fini de la *Bible d'argile*.

— Très bien, mais dans ce cas, que voulez-vous faire ?

— Les faire sortir d'Irak pour les montrer au monde entier, mentit Clara. Elles feront partie de l'expo que le professeur Picot est en train d'organiser. Vous savez que mon mari a obtenu la permission de faire sortir d'Irak quelques-unes des pièces que nous avons retrouvées à Safran. Je veux que la *Bible d'argile* fasse partie de cette expo. Il s'agit d'une découverte archéologique majeure qui va révolutionner un grand nombre de théories historiques et archéologiques. Car c'est la preuve tangible de l'existence du prophète Abraham, grâce à qui la Genèse telle qu'elle est racontée dans la Bible du temple de Jérusalem à l'époque du roi Josias est parvenue jusqu'à nous.

Les deux femmes se dévisagèrent en silence. La méfiance qu'elles éprouvaient l'une envers l'autre était peut-être due au fait qu'inconsciemment elles rivalisaient pour Picot. Mais Clara savait qu'aux yeux de la journaliste elle n'était qu'une privilégiée du régime de Saddam et, partant de là, quelqu'un de suspect.

— Je ne comprends pas pourquoi on vous empêcherait de partir avec ces tablettes d'Irak alors que votre époux a obtenu l'autorisation de faire sortir une vingtaine de pièces.

— Ces tablettes ont une grande valeur pour les croyants, sans parler de leur valeur historique et archéologique. Vous n'avez pas l'air de réaliser qu'il ne s'agit pas de vulgaires poteries mais de la première Bible jamais écrite par l'homme, inspirée par Dieu à Abraham. Vous croyez que nos dirigeants vont m'autoriser à les sortir d'Irak ? Elles sont trop précieuses

pour cela. Ils pourraient même s'en servir de monnaie d'échange au cas où les choses tourneraient mal pour Saddam... Je vous en prie, Miranda, aidez-moi !

— Vous êtes en train de me demander de sortir les tablettes d'Irak ?

— Oui... et de m'aider à sortir, moi aussi...

— Et Gian Maria ?

— Il est dans la Maison Jaune, il est resté là-bas avec Anté Plaskic.

— Pour quelle raison ? Comment se fait-il qu'ils ne soient pas avec vous ?

— Parce que j'ai dû m'enfuir. C'est Ayed Sahadi qui m'a aidée à m'évader. Mais si jamais il vient à être démasqué ils le tueront, tout comme ils nous tueront nous aussi. Gian Maria va venir me rejoindre dès que possible.

— Et le Croate ?

— Il ne sait rien. Je ne lui ai rien dit.

— Pourquoi cela ?

— Je n'en sais trop rien... mais Gian Maria est le seul en qui j'ai confiance.

— Et le contremaître ?

— Je lui ai proposé de lui donner de l'argent, beaucoup d'argent pour qu'il m'aide à m'enfuir. Mais il pourrait très bien me dénoncer si on lui fait une offre plus intéressante.

— Et votre époux ?

— Il ignore que je suis ici. Je ne pense pas qu'il me dénoncerait, mais je ne veux pas courir de risques ni lui en faire courir. Nous allons divorcer. Il y a déjà plusieurs mois que nous avons décidé de refaire notre vie chacun de son côté.

— Le problème, c'est que je ne peux rien faire pour vous, protesta Miranda.

— Laissez-nous au moins rester dans cette chambre. Personne ne viendra nous chercher ici. Nous ne vous dérangerons pas. Nous dormirons par terre. Ayed Sahadi a promis de venir nous chercher, et s'il ne vient pas... eh bien il faudra que nous trouvions une autre solution.

— La police ne risque pas de venir ici ?

— Non, ils penseront que j'ai fui Bagdad pour essayer de gagner la frontière. Et comme je suis avec Fatima, ils lanceront des recherches du

côté de l'Iran où ils savent qu'elle a de la famille.

Miranda alluma une cigarette et s'approcha de la fenêtre. Il fallait qu'elle réfléchisse. Elle soupçonnait Clara de ne pas lui dire toute la vérité. Quelque chose clochait dans ses explications, et son instinct lui disait qu'en acceptant de l'aider elle risquait de s'attirer des ennuis. Sans compter qu'elle n'était pas d'accord pour qu'elle sorte la *Bible d'argile* d'Irak.

Ces tablettes faisaient partie du patrimoine historique de ce pays et en tant que telles appartenaient au peuple irakien. Certes l'Irak était à deux doigts de la guerre, mais le Conseil de Sécurité de l'ONU s'était réuni et des pays comme la Russie, la France et l'Allemagne continuaient de batailler pour qu'il n'y ait pas de conflit armé.

Voyant que la journaliste était en proie au doute, Clara proposa une solution.

— Permettez-nous au moins de rester ici jusqu'à ce qu'Ayed Sahadi viennent nous chercher. Nous partirons immédiatement sans que vous soyez inquiétée. De nuit, et avec le couvre-feu, sûr que nous serons arrêtées.

— J'aimerais bien savoir ce que vous avez fait pour que votre ami Saddam veuille vous arrêter, dit Miranda.

— Je n'ai rien fait. Si je parviens à sortir d'Irak, je pourrai vous donner la preuve que je ne vous ai pas menti : je présenterai ces tablettes dans le monde entier avec l'aide du professeur Picot.

— Vous pouvez passer la nuit ici. Ce sera à la bonne franquette, car nous serons un peu à l'étroit. Si vous le permettez, nous reparlerons de tout ceci demain, je dois partir. J'ai rendez-vous avec mes collègues.

Miranda sortit et Clara poussa un gros soupir de soulagement. Elle avait réussi à vaincre les réticences de la journaliste, et même si elle ignorait jusqu'où elle était prête à les aider, du moins Clara était-elle certaine qu'elle ne les dénoncerait pas. À présent, il ne lui restait plus qu'à attendre qu'Ayed Sahadi se mette en contact avec elle ou qu'il vienne la chercher.

Au QG de la Sécurité, l'agitation était à son comble. Pendu au téléphone, le Colonel incendiait son interlocuteur tandis que son aide de camp était occupé à réceptionner les dépêches et les documents qui ne cessaient de tomber sur son bureau.

Ahmed Husseini sirotait un whisky et Ayed Sahadi fumait une cigarette en attendant que le gradé ait fini de beugler.

Quand il raccrocha, les deux hommes lui jetèrent un regard interrogateur.

— Ils ne veulent pas me laisser partir. Le Palais exige que je reste à Bagdad. J'ai dit au secrétaire du président que j'étais un soldat et que je voulais réincorporer mon unité basée à Bassora, afin d'évaluer personnellement la situation à la frontière avec le Koweït. J'ignore si je vais obtenir leur feu vert, dit-il sans cacher sa contrariété.

— Vous devriez être à la frontière après-demain. Mike Fernandez vous attend au lieu convenu avec ordre de vous faire passer en Égypte. Une fois au Caire, vous entrerez en contact avec Haydar Annassir qui vous remettra de nouveaux papiers d'identité et suffisamment d'argent pour que vous puissiez vivre confortablement jusqu'à la fin de vos jours, expliqua Ahmed Husseini d'une voix lasse.

— Parce que tu t'imagines que je ne sais pas ce que je dois faire ? Si nous ne mettons pas les voiles avant le 20, nous allons nous retrouver coincés, pesta le Colonel.

— Mais moi, je dois rester, dit Ahmed.

— Tu n'as pas le choix, vu que c'est toi qui coordonnes les opérations. Mais les Ricains ne te chercheront pas d'embrouilles. Les amis de Tannenberg ont donné leur parole.

— On ne sait jamais ce qui peut se passer, dit Ahmed.

— Rien ! Il ne se passera ! Ils vont vous sortir de là, Ayed et toi. En attendant, vous allez rester ici et faire en sorte que tout marche comme prévu.

— Les hommes de Tannenberg sont prêts à passer à l'action, si tu flanches, c'est l'opération tout entière qui coule. Tannenberg n'étant plus là, il leur faut un nouvel homme de confiance. Tu es le mari de sa petite-fille, le chef de la famille. Comporte-toi en homme, bon sang !

— Et Clara ? demanda Ahmed.

— On la recherche. J'ai donné son signalement à tous les postes frontières. Mais il faut rester prudents pour ne pas mettre la puce à l'oreille au Palais, fit remarquer Ayed Sahadi.

— Ta femme est rusée, mais pas suffisamment pour nous échapper, affirma le Colonel.

— Si vous êtes d'accord, je propose que nous passions en revue tous les détails de l'opération. Il va falloir que je voie mes hommes pour leur donner de nouvelles instructions le cas échéant... proposa Ayed Sahadi.

— Au travail, répondit le Colonel.

À table, Miranda ne cessait de penser à Clara et n'arrivait pas à se concentrer. Elle avait songé à appeler Picot à Paris, ou Marta Gomez, pour leur demander ce qu'elle devait faire, mais si jamais leurs conversations téléphoniques étaient interceptées, c'en était fait de Clara et d'elle.

— Tu ne te sens pas bien ?

— Si, si, je suis fatiguée, c'est tout.

Le caméraman français haussa les épaules. Il avait remarqué que la jeune femme avait la tête ailleurs, et sa mine renfrognée laissait penser qu'elle était préoccupée.

— Bon, dans ce cas, je me contenterai de te dire comme Lauren Bacall à Humphrey Bogart : si tu as besoin de quelque chose... tu n'as qu'à siffler.

— Je te remercie, Jean. Mais je t'assure que je vais bien. C'est juste qu'à force d'attendre que les Américains se décident à frapper, je finis par être sur les dents.

— Je crois que tu devrais t'armer de patience ou alors plier bagages, dit le Français.

— Non, je n'ai pas envie de partir, mais j'en ai marre de ronger mon frein. J'ai envie que ça éclate une bonne fois et qu'on n'en parle plus.

— Ce que tu dis là n'est pas politiquement correct, fit remarquer une journaliste anglaise qui la connaissait bien.

— Tu as raison Margaret, mais ne me dis pas que vous n'êtes pas, vous aussi, sur les nerfs et dans l'attente qu'il se passe quelque chose.

La discussion se prolongea après minuit, puis la bande alla vider quelques bonnes bières dans un petit boui-boui discret situé aux alentours de la rue Baladiya.

Lorsqu'ils regagnèrent l'hôtel, Miranda refusa d'aller prendre un dernier verre au bar. Elle avait hâte de retourner dans sa chambre pour voir si Clara s'y trouvait toujours.

Lorsqu'elle poussa doucement la porte, elle trouva les deux femmes blotties sous le couvre-pieds à même le sol. Toutes deux dormaient à poings fermés.

Une expression de lassitude et de désespoir se lisait sur leurs traits.

Tandis qu'elle se déshabillait sans bruit, elle hésita à leur proposer de partager le lit avec elle. Puis elle se ravisa. De toute façon, le lit était trop petit pour les accueillir toutes les trois.

— Où est Clara ?

Gian Maria s'attendait à ce qu'Anté Plaskic lui pose la question et avait déjà une réponse toute prête.

— Si seulement je le savais. Je suis inquiet pour elle.

— Elle ne serait tout de même pas partie sans vous dire au revoir, insista le Croate.

— Vous pensez que je sais où elle est et que je ne veux pas vous le dire ? Mais si je le savais, je l'aurais dit aux hommes qui m'ont interrogé. Je ne... je ne suis pas habitué à la violence, et je l'aurais dit si...

— Non, je suis certain vous n'auriez rien dit, coupa le Croate.

— Dans ce cas, vous savez des choses que j'ignore !

— Oui, je sais de quoi est capable un homme.

— Je suis prêtre.

— Je sais aussi de quoi est capable un prêtre. Le curé de mon village a aidé des gens pendant la guerre. Un jour, une patrouille de miliciens est arrivée chez nous. Ils recherchaient un homme, le chef de notre milice. Le prêtre l'avait caché dans l'église, mais il n'a rien dit. Ils l'ont torturé en lui arrachant la peau morceau par morceau. Mais il n'a rien dit. Son sacrifice n'a servi à rien. Ils ont retrouvé l'homme qu'ils cherchaient. Ils l'ont abattu, après quoi ils ont mis le village à feu et à sang.

Gian Maria, vivement impressionné par son récit, s'approcha du Croate et lui posa une main sur l'épaule.

— Nous avons tous besoin de pitié et de compassion, lui dit-il.

— Pas moi.

La nuit était tombée et les deux hommes avaient récupéré suffisamment de forces pour songer à quitter la Maison Jaune.

Les deux femmes de ménage les avaient aidés à rassembler leurs maigres effets et l'une d'elles leur avait dit qu'elle avait un cousin qui vivait non loin de là et qui accepterait sûrement de les amener à l'hôtel Palestina moyennant un généreux pourboire. Ils acquiescèrent et attendirent que la femme aille chercher son cousin.

— Pourquoi vous méfiez-vous de moi ? demanda le Croate.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Tout le monde se méfie de moi. À Safran, tous m'évitaient comme si j'avais été de trop.

— S'il en avait été ainsi, je doute que le professeur Picot vous aurait accueilli dans son équipe ou que Clara ait accepté que vous restiez.

— Mais je suis tellement insignifiant qu'ils ont fini par m'oublier. Je passais le plus clair de mon temps enfermé, tout seul, dans la salle des ordinateurs.

— Cessez de vous apitoyer sur votre sort.

— Je ne fais que décrire la réalité. Ils ne me portaient pas dans leur cœur et c'était réciproque.

— Dans ce cas, pourquoi avez-vous accepté ce travail ?

— Parce qu'il faut bien faire bouillir la marmite, pardi.

La domestique et son cousin les aidèrent à monter en voiture. Un quart d'heure plus tard, ils étaient à l'hôtel Palestina. Malgré l'heure tardive, le hall et le bar étaient encore pleins. Le réceptionniste leur dit qu'il n'y avait plus un seul lit de libre et ils durent lui graisser la patte pour qu'il accepte de leur donner deux chambres en précisant toutefois que celles-ci n'avaient pu être remises à neuf compte tenu des circonstances.

— Il faudra vous en contenter, leur dit l'employé de l'hôtel en les menant jusqu'aux chambres aux murs écaillés, à la moquette usée jusqu'à la corde et aux sanitaires à la propreté douteuse.

Lorsque Gian Maria lui demanda si Miranda et les autres journalistes étaient encore à l'hôtel, l'homme répondit par l'affirmative.

— Bonne nouvelle, dit le prêtre. Avec un peu de chance, il y en aura peut-être parmi eux qui accepteront de partager leur chambre.

Miranda était profondément endormie quand des coups secs frappés à la porte la rappelèrent à la réalité.

Elle se leva d'un bond et trébucha quand son pied heurta Clara qui dormait par terre à côté de Fatima.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle à voix basse.

— Gian Maria. S'il vous plaît, ouvrez-moi, vite.

En entrant dans la chambre, le prêtre jeta un coup d'œil derrière lui pour s'assurer que personne ne l'avait suivi.

— Elles sont ici ? Dieu soit loué ! dit-il en voyant les deux femmes étendues à terre, blotties l'une contre l'autre.

— Que voulez-vous ? demanda la journaliste sur un ton peu amène.

— S'ils la retrouvent, ils risquent de la tuer, répondit Gian Maria en montrant Clara du doigt.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'elle a découvert la *Bible d'argile* et qu'ils veulent la lui prendre.

— Ces tablettes ne sont pas à elle. Elles appartiennent au peuple irakien, et je refuse de me faire complice de vos manigances, dit Miranda.

— Vous refusez de nous aider ? demanda Clara qui s'était éveillée et avait entendu leur conversation.

— En vous appropriant ces tablettes vous commettez un vol. C'est inadmissible, même en temps de guerre.

— La *Bible* m'appartient ! rétorqua Clara d'une voix nouée par l'angoisse.

— La *Bible d'argile* est propriété du peuple irakien, et que vous l'ayez trouvée n'y change rien. Et d'ailleurs, je sais que vous ne m'avez pas dit toute la vérité. Votre grand-père et vous êtes proches du régime de Saddam, de sorte que votre mari n'a eu aucun mal à convaincre les autorités de laisser le professeur Picot emporter avec lui la plus grosse partie des pièces exhumées à Safran. Je ne vois pas, dès lors, pourquoi elles s'opposeraient à ce que vous sortiez également ces tablettes ? Il s'agit d'une découverte extraordinaire, j'en conviens, mais ce n'est pas une raison pour qu'on vous empêche de les présenter dans l'exposition que Picot est en train de préparer. En outre, je ne comprends pas pourquoi une femme proche du régime devrait craindre pour ses jours. Sauf, naturellement, si vous vous appropriez ce qui n'est pas à vous, auquel cas vous devenez une voleuse. De sorte que demain, je vous demanderai de bien vouloir vider les lieux. Je n'ai aucune envie d'être impliquée dans une histoire de recel et je suis convaincue que le professeur Picot lui-même condamnerait votre attitude.

En l'entendant parler ainsi, Clara eut l'impression de recevoir une douche froide. Fatima, qui s'était réveillée et observait la scène, se prit la tête entre les mains.

— Quant à vous, Gian Maria... permettez-moi de m'étonner de votre attitude. En tant que prêtre vous ne devriez pas cautionner un vol, et encore moins vous faire complice d'une voleuse. Franchement, je ne vous comprends pas.

Les paroles de la journaliste réduisirent à quia l'homme d'église. Á aucun moment, Gian Maria n'avait douté que les tablettes fussent à Clara. Après quelques instants de perplexité, il répondit :

— Vous avez raison. En partie tout au moins. Mais... disons que les choses sont un plus compliquées que ça. Commencez plutôt par regarder ma figure. Allumez la lumière.

Miranda fit ce qu'il lui demandait et vit que le visage du prêtre était tuméfié et sa main couverte d'ecchymoses.

— Que vous est-il arrivé ? demanda-t-elle, soudain affolée.

— Le Colonel voulait savoir où était Clara, répondit le prêtre.

— Quel colonel ?

— Je ne suis pas sûr que vous l'ayez croisé quand vous étiez à Safran. C'est un homme très influent, et il veut s'emparer des tablettes, non pas pour les rendre à l'Irak, mais pour les vendre. J'imagine que Clara pourra nous donner davantage d'explications, mais toujours est-il que quand j'étais dans la Maison Jaune, j'ai entendu parler de l'existence de certains amis basés à Washington, et j'ai appris, entre autres choses, que la guerre allait débuter demain.

— Quoi ! Et le Colonel est au courant ? s'étonna Miranda.

— C'est trop compliqué, je ne peux pas tout vous expliquer. Mais disons qu'il veut me prendre la *Bible d'argile* pour la vendre. Je n'ai aucune intention de la voler. Je veux juste la faire connaître au monde entier, et la laisser ensuite en lieu sûr jusqu'à ce que la guerre se termine, afin de pouvoir la ramener ensuite en Irak, improvisa Clara pour calmer les suspicions de Miranda.

— Autrement dit, nous sommes en présence d'un colonel corrompu qui veut s'approprier les tablettes... Dans ce cas, pourquoi ne pas le dénoncer aux autorités ? Pour autant que je sache, Clara, votre époux est directeur du département d'archéologie, non ?

— C'est impossible, dit Clara.

— Votre mari serait-il lui aussi un fonctionnaire véreux ? Allons, Clara !

— Pensez ce que vous voudrez. Je comprends que vous ne vouliez pas m'aider. Fatima et moi allons partir. Laissez-nous seulement rester jusqu'à ce qu'il fasse jour. Si nous sortons en pleine nuit dans la rue, nous serons immédiatement arrêtées. Ayed Sahadi m'a promis de venir nous chercher. C'est lui qui nous a conseillés de venir ici. Mais n'ayez crainte, dès qu'il fera jour, nous partirons. Je vous le promets.

Miranda regarda un instant Clara dans les yeux, sans savoir que faire.

Elle se méfiait de cette femme pour qui elle n'avait du reste aucune sympathie. Son instinct lui disait qu'elle n'était pas sincère et que derrière ses propos larmoyants se cachait une imposture.

— Dès qu'il fera jour, vous partirez, déclara Miranda sans ambages.

— S'il vous plaît, aidez au moins Gian Maria, la supplia soudain Clara.

— Non, c'est inutile, répondit le prêtre. Ne vous inquiétez pas pour moi.

— Si, si. Il faut que vous quittiez l'Irak dès demain, avant que les bombardements ne commencent. Nous ignorons combien de temps va durer la guerre. Si vous ne partez pas, ils vous tueront. Le Colonel vous a permis de venir ici ?

— Il nous a laissés plus morts que vifs, Anté Plaskic et moi, après que ses hommes nous aient interrogés. Ayed Sahadi a réussi à le convaincre que je ne savais pas où vous vous trouviez, et il a abrégé l'interrogatoire. Votre époux avait l'air désespéré, et bien qu'il soit avec le Colonel, j'ai l'impression qu'il cherche à vous aider.

— Non, il ne veut pas m'aider. Ce qu'il veut, c'est la *Bible d'argile*.

— Ahmed n'est pas un mauvais homme, Clara.

— Je vous en prie, partez. Vous savoir ici, ne fera qu'ajouter à mon angoisse, dit Clara.

— Très touchant en vérité ! intervint Miranda. Mais enfin... je ne vous comprends pas, Gian Maria. Pourquoi agissez-vous comme vous le faites ?

— Je ne peux pas vous le dire, mais je puis vous promettre que j'agis selon ma conscience et que je suis convaincu de ne rien faire de mal. Je... je suis certain que Clara ne va pas garder les tablettes. Elle sait qu'elles ne lui appartiennent pas et qu'elle devra les rendre un jour. Mais en attendant et compte tenu des circonstances... Miranda, il est parfois difficile de donner des réponses.

— Jusqu'ici, ni vous ni Clara ne m'en avez donné, et je refuse d'être impliquée dans ce vol. Quant à la guerre, vous êtes certain que c'est pour demain ?

— Le 20, très exactement. Ce qui laisse à Gian Maria une journée pour sortir d'Irak, dit Clara.

— Comment pouvez-vous affirmer que la guerre va débuter le 20 ? insista la journaliste.

— Parce que c'est le Colonel qui l'a dit...

— Mais pour autant que je sache, le Colonel est au service de Saddam, pas des États-Unis. Je doute fort qu'il connaisse la date arrêtée par Bush pour lancer les hostilités. À moins que...

— Dans quel monde vivez-vous, Miranda ? demanda Clara avec amertume.

— Et vous ?

— Moi, je vis dans un monde où les hommes n'hésitent pas à sacrifier leur prochain au nom du profit. Vous n'avez tout simplement pas idée du nombre de personnes qui vont s'enrichir grâce à cette guerre, répliqua Clara, furieuse.

— Moi, tout ce que je vois, c'est que des innocents vont perdre la vie pour rien, riposta Miranda sur le même ton.

— Pour rien ? Non, vous vous trompez. Ils vont mourir pour qu'une poignée d'hommes puissent s'en mettre plein les poches et accroître ainsi leur influence. C'est pour cela qu'ils vont faire la guerre, et il en va ainsi depuis la nuit des temps. Ni vous ni moi ne pourrons rien y faire. L'histoire de l'humanité est jalonnée de guerres, Miranda. Nous autres, archéologues, savons que les villes que nous exhumons ont été détruites par la guerre, puis abandonnées. Il y a des choses qui ne changeront jamais.

Clara avait parlé sans ambages. Elle éprouvait de la pitié pour Miranda qui ne semblait pas être consciente de la réalité qui l'entourait.

— Vous et moi, nous ne nous battrons jamais sur le même front. Ce sont les gens comme vous qui provoquent les malheurs du monde, répliqua la journaliste sans chercher à cacher son mépris pour Clara.

— Allons, allons ! intervint Gian Maria. Cette querelle est absurde. Nous sommes tous sur les nerfs...

— Sur les nerfs ? Non mais, vous avez entendu ce que vient de dire Clara ? Cette femme n'a visiblement que faire de ses congénères. Tout ce qui lui importe, c'est de réaliser ses rêves et son propre petit confort. Cette femme est un... un monstre.

La remarque de Miranda tomba comme un verdict qui les laissa sans voix. Il ne restait plus que quelques heures avant le lever du soleil, et la tension qui régnait dans la chambre devenait insupportable.

Ignorant Miranda, Clara s'approcha de Gian Maria.

— Vous allez partir, n'est-ce pas ?

— Mais, je veux vous aider...

— Croyez-vous vraiment que je puisse fuir en compagnie d'un prêtre ? Le Colonel aura vite fait de nous retrouver. Il ne me reste qu'une chance de fuir et je ne peux pas la laisser passer pour vous.

— Je veux juste vous aider, protesta Gian Maria.

Des coups secs frappés à la porte les firent sursauter. Tous se turent et Miranda leur fit signe d'aller s'enfermer dans la salle de bains.

C'était Ayed Sahadi. Il semblait agité et la repoussa sans dire un mot lorsqu'elle lui ouvrit. Puis il attendit qu'elle ait refermé la porte avant de dire :

— Où sont-ils ?

— De qui voulez-vous parler ?

— Je n'ai pas de temps à perdre ! Où est Clara ?

— Il poussa la porte de la salle de bains et sourit en voyant Gian Maria, Clara et Fatima, aplatis contre le mur. Le visage de la nourrice reflétait la peur, celui de Gian Maria l'inquiétude et celui de Clara le défi.

— Allons, sortez, nous partons, ordonna-t-il à Clara et Fatima.

— Je veux venir avec vous.

— Pas question, ça ne ferait que compliquer les choses, répliqua Clara.

— Pourquoi ne l'aidez-vous pas à sortir d'ici ? demanda Ayed à Miranda.

— Moi ? Et comment s'il vous plaît ? Si la guerre éclate demain, comme ils le prétendent, il serait suicidaire d'essayer de rallier la frontière.

Ayed Sahadi foudroya Clara du regard. Quelle mouche l'avait donc piquée d'aller raconter à la journaliste que la guerre allait éclater ?

— Dans ce cas, restez ici. Les Américains savent que cet hôtel est fréquenté par les journalistes, ils ne devraient pas le bombarder.

— Je veux venir avec vous, insista Gian Maria.

— Je ne pense pas que vous nous soyez d'une quelconque utilité... fit Ayed.

— Il n'en est pas question, Gian Maria. C'est ma vie qui est en danger !

La décision de Clara semblait sans appel, mais Ayed Sahadi était en train de se dire que la présence du prêtre pouvait finalement leur être utile.

— Où les emmenez-vous ? demanda Gian Maria.

— Vous ne le saurez pas. Si le Colonel vous interroge à nouveau, il risque de ne pas se montrer aussi bienveillant que la dernière fois, dit Ayed.

— Mais s'ils le torturent, il risque de dire que Clara est partie avec vous, intervint Miranda.

— Oui, mais il ne sait pas où. Bon, allons-y. Couvrez-vous le visage et suivez à la lettre mes instructions. Les rues grouillent de policiers en civil.

— Et comment allons-nous sortir d'ici ? s'enquit Clara.

— Dans un tapis, ou plutôt deux tapis. Il y a un camion garé devant la porte de service et qui attend. Je vous retrouverai dans l'après-midi. Venez, il faut prendre l'ascenseur de service.

Ils sortirent de la chambre, laissant seuls Gian Maria et Miranda. Celle-ci avait l'air soulagée, mais le prêtre était dans tous ses états.

— Puis-je vous offrir un remontant ? lui proposa Miranda.

— Non, merci, je ne bois jamais d'alcool.

— Moi non plus, mais j'ai quelques bouteilles en réserve. Je m'en sers comme pots-de-vin. Mais pour une fois, je crois que j'ai besoin d'un petit coup à boire.

Elle alla dans la salle de bains et revint avec un verre et une bouteille de bourbon.

Elle s'en servit deux doigts qu'elle avala d'un trait. Elle sentit la brûlure du liquide qui se répandait dans sa gorge, puis dans son estomac.

— Que représente Clara, pour vous ? demanda-t-elle de but en blanc à Gian Maria.

Le prêtre la regarda sans savoir que répondre. Il ne pouvait pas lui dire la vérité.

— Rien. Ce n'est pas ce que vous croyez, en tout cas. J'ai une obligation morale envers elle.

— Une obligation morale ? Comment cela ?

— Parce que je suis prêtre, Miranda, tout simplement. Il arrive que Dieu nous mette dans des situations auxquelles nous ne nous attendions pas. Je suis navré, mais je ne peux pas vous en dire plus.

Miranda accepta l'explication de Gian Maria. Elle voyait bien qu'il ne cherchait pas à lui mentir. Il semblait torturé intérieurement.

— Est-il exact que la guerre va éclater demain ? lui demanda-t-elle.

— C'est ce qu'affirment le Colonel et Ahmed.

— Comment l'ont-ils su ?

— Je l'ignore. Ils ont parlé de contacts qu'ils avaient à Washington, mais je ne peux pas vous dire plus. J'étais plus mort que vif, quand ils discutaient entre eux.

— Oui, ils n'y sont pas allés de main morte. Savez-vous ce qu'il est advenu d'Anté Plaskic ?

— Il est en train de se reposer dans sa chambre. Ils se sont acharnés encore plus sur lui. C'est tout juste si nous avons réussi à nous relever pour arriver jusqu'ici.

— Qui vous a amenés ?

— Le cousin d'une domestique de Clara.

— Et maintenant, que comptez-vous faire ?

— Je n'en sais rien. Je... j'ai l'impression que je suis à deux doigts de m'effondrer. Je ne peux pas quitter l'Irak sans savoir ce qu'il est advenu de Clara.

— Mais vous comprenez bien qu'elle doit se cacher ? Elle ne cherchera pas à vous contacter.

Des coups secs frappés à la porte vinrent les interrompre. Miranda et Gian Maria ne dirent plus un mot, comme pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une erreur. Mais les coups retentirent à nouveau et une voix ordonna d'ouvrir la porte.

Clara était livide, Fatima tremblait de tous ses membres et Ayed Sahadi avait l'air furieux.

— Pas moyen de sortir d'ici. Le Colonel a fait encercler l'hôtel. Ses hommes ont relevé la plaque du camion et ils le surveillent de près. Heureusement, le chauffeur ne sait rien si ce n'est qu'il était censé prendre une livraison. Il va falloir qu'elles restent ici.

— Ici ? Non, il est hors de question que je les garde avec moi. Débrouillez-vous pour les cacher ailleurs, répliqua Miranda.

— Autant aller tout de suite les dénoncer aux soldats qui montent la garde, la défia Ayed. Si elles ne restent pas ici elles seront arrêtées.

— Il n'est pas question qu'elles restent dans cette chambre ! s'écria la journaliste.

— Je peux les accueillir dans la mienne, proposa Gian Maria.

— Vous avez une chambre à vous ? À quel étage ? s'enquit Ayed Sahadi.

— Au quatrième. Elle est dans un état épouvantable et il n'y a qu'un lit. La douche ne marche pas, mais ce n'est pas un problème.

— Et Anté Plaskic ? demanda Clara.

— Il est au premier étage.

— Et s'il vient frapper à votre porte ? fit remarquer Ayed.

— Dans ce cas, je ne le laisserai pas entrer.

— Et le personnel de l'hôtel ? Que vont penser les femmes de ménage lorsqu'elles trouveront deux femmes chiites dans votre chambre ? dit Miranda.

— Écoutez. La situation est telle que nous allons devoir improviser. Si vous ne leur permettez pas de rester ici, elles iront dans la chambre de Gian Maria. En espérant que le Colonel ne fasse pas perquisitionner l'hôtel. Allez, on y va.

Ils ressortirent de la chambre, en compagnie de Gian Maria cette fois. Miranda se servit à nouveau un bourbon qu'elle avala cul sec, puis se laissa tomber sur le lit. Elle était épuisée, mais elle savait qu'elle allait avoir du mal à trouver le sommeil. Elle ne cessait de se retourner dans le lit en songeant que la guerre allait éclater dans quelques heures seulement. Mais comment diable Clara et Ayed le savaient-ils ?

La sonnerie du téléphone la tira de sa rêverie. Ses collègues l'attendaient pour le petit-déjeuner. Ensuite, ils sortiraient faire un reportage dans les rues de Bagdad. Un quart d'heure plus tard, les cheveux encore mouillés, elle était dans le hall.

Elle était à cran. Elle ne savait si elle devait dire ou non à ses camarades que l'offensive serait lancée dans quelques heures.

Elle appela son chef, à Londres, qui lui dit que la guerre était imminente. Quand elle lui demanda si c'était une question d'heures, il éclata de rire.

— Si je le savais, ce serait un scoop ! Nous sommes le 19. Il y a deux jours que Bush a lancé son dernier ultimatum à Saddam. Comme tu le sais, toutes les ambassades ont été évacuées. La guerre peut éclater à tout moment. Mais de là à savoir quand précisément... Je t'appelle pour te tenir au courant, si tu ne m'as pas rappelé avant pour me dire que les bombes ont commencé à tomber.

Miranda ne chercha pas à prendre des nouvelles de Clara et Gian Maria. Elle savait qu'ils étaient dans l'hôtel, à l'étage inférieur, et bien qu'elle fût inquiète de leur sort, elle ne voulait pas se rendre complice du recel de la *Bible d'argile*.

Ce soir-là, elle prolongea plus que de coutume la discussion avec ses collègues, certaine que le fracas des bombes n'allait pas tarder à se faire entendre.

Quand un déluge de feu illumina brusquement le ciel, suivi d'un vacarme assourdissant, elle commença à prendre peur. On était le 20 mars et la guerre avait commencé.

Quelques heures plus tard, les journalistes en poste à Bagdad apprirent par le biais de leur rédaction que les forces de coalition avaient envahi l'Irak.

Cette fois, les dés étaient jetés.

OceanofPDF.com

39

Mike Fernandez jeta un coup d'œil impatient à l'horloge. L'invasion terrestre de l'Irak par les troupes américaines et britanniques avait débuté, de même que l'opération que Tannenberg et lui avaient minutieusement préparée. Normalement, tout devait aller comme prévu, et la mort d'Alfred Tannenberg n'y changerait rien. Les sommes en jeu étaient considérables. Les hommes savaient qu'ils allaient toucher le pactole s'ils parvenaient à s'emparer du butin, puis à se regrouper au point de ralliement. Encore quelques heures et ils seraient hors d'Irak.

À Bagdad, au même instant, un groupe d'hommes en treillis et passe-montagnes attendait le signal de leur chef pour quitter l'entrepôt dans lequel ils avaient trouvé refuge quelques heures plus tôt.

Tous avaient été consternés d'apprendre qu'Alfred Tannenberg, qu'ils servaient depuis des années, avait été assassiné. Mais Ahmed Husseini leur avait assuré que cela ne remettait nullement en cause l'opération et surtout, que tous toucheraient ce qui leur avait été promis une fois leur mission accomplie. Il avait ajouté que c'était lui, désormais, qui prenait la tête de la famille Tannenberg, et qu'il attendait d'eux la même dévotion et la même loyauté que celles qu'ils avaient témoignées au vieil homme tout au long de ces années.Sachant que l'argent qu'ils allaient empocher leur permettrait de vivre à l'abri du besoin jusqu'à la fin de leurs jours, ils avaient accepté de mener l'opération jusqu'au bout, comme convenu. Ce qu'ils décideraient ensuite, ils ne le savaient pas encore.

Pour l'heure, ils n'avaient qu'un objectif : franchir la frontière du Koweït et remettre le butin au commandant américain, un type bien et qui savait se faire obéir.

Le téléphone mobile du chef sonna. On lui donnait le signal du départ.

— Allons-y ! dit-il aux hommes.

Ils se levèrent, vérifièrent leurs armes, puis abaissèrent leurs passe-montagnes et montèrent à bord du camion militaire qui les attendait.

Les bombes et le tracé des batteries antiaériennes illuminaient le ciel de Bagdad tandis que la population, épouvantée par le rugissement des sirènes, se terrait chez elle. Ils croisèrent d'autres détachements militaires, mais personne ne fit attention à eux. Enfin, ils atteignirent la porte de service, située sur l'arrière du Musée national de Bagdad. Quelques secondes plus tard, ils étaient à l'intérieur. Quelques-uns des gardiens qui surveillaient le musée avaient déserté les lieux depuis des heures, mais d'autres avaient décidé de rester. Le fracas des bombes et les coupures de courant ne semblaient pas les émouvoir. Ils avaient débranché toutes les alarmes, laissant le musée sans protection.

Munis de sacs de toile, les hommes aux passe-montagnes parcoururent un à un les étages en s'emparant méticuleusement des objets figurant sur la liste qu'on leur avait remise. Ils ne parlaient pas.

Celui qui tenait le rôle de chef s'assurait qu'aucune des pièces n'était endommagée et surtout que les hommes ne les mettaient pas dans leurs poches plutôt que dans les sacs de toile. En moins d'un quart d'heure, ils s'étaient emparés de panneaux d'ivoire finement ciselés, d'armes, d'outils, de jarres de terre cuite, de tablettes, de statues et de sculptures en basalte, en grès, en diorite, en albâtre, en or et en argent, d'objets de bois, de sceaux cylindriques qui avaient traversé les siècles... La moisson était telle qu'ils arrivaient à peine à porter leur butin.

Aussi vite qu'ils étaient entrés, ils ressortirent du musée. En cette nuit de bruit et de fureur, les Bagdadis étaient loin de se douter qu'on était en train de piller leur patrimoine archéologique.

Tous priaient le ciel pour avoir la vie sauve.Retranché dans l'obscurité de son bureau, Ahmed Husseini, attendait en rongeant son frein. Il sentit son cœur s'accélérer quand la sonnerie de son portable retentit.

— Mission accomplie, lui annonça le chef du commando.

— Tout s'est bien passé ?

— Affirmatif.

Deux minutes plus tard, un autre homme l'appelait pour lui faire son rapport : son équipe venait de ressortir sans encombre du musée de Mossoul. Tout comme leurs collègues opérant à Bagdad, ils avaient

accompli leur mission en un temps record. Tout allait beaucoup plus vite quand on savait précisément ce qu'on devait emporter. La liste qu'Ahmed leur avait fournie leur avait permis de ne pas s'encombrer d'objets inutiles. Le directeur du département des antiquités avait su mettre à profit sa grande érudition.

D'autres coups de fil identiques suivirent depuis Kairah, Tikrit et Bassora. Les commandos d'Alfred Tannenberg avaient accompli leur mission : ils avaient fait main basse sur l'âme de l'Irak – qui à elle seule représentait une bonne part du patrimoine de l'humanité – et fourré le tout dans des sacs de toile. Ahmed Husseini alluma une cigarette. À ses côtés, le neveu du Colonel était lui aussi au téléphone et tenait son oncle informé du succès de la première partie de l'opération, la seconde consistant à acheminer la marchandise vers sa destination finale, au Koweït, en Syrie, en Jordanie... Les deux hommes étaient seuls dans le ministère, toutes lumières éteintes. Le Colonel leur avait ordonné de ne pas bouger du bureau pour coordonner l'opération, ils avaient baissé les stores et fermé les fenêtres pour ne pas être pris pour cible par les bombes qui tombaient à verse.

Quand et comment allaient-ils sortir d'Irak ? Le Colonel leur avait promis qu'Ayed Sahadi, son meilleur agent, les aiderait le moment venu, mais Ayed tardait à leur donner signe de vie. Il n'était pas impossible qu'il ait été rappelé pour se battre avec son unité ou qu'il ait pris le chemin de Bassora avec le Colonel pour passer au Koweït. Maintenant que Tannenberg était mort, Husseini se méfiait du gradé comme de la peste. Ni le Colonel ni les autres ne lui reconnaissaient l'autorité du grand-père de Clara, et il savait que ceux-ci n'hésiteraient pas à le sacrifier en cas de besoin. Mais il était encore trop tôt pour savoir s'ils l'avaient abandonné ou s'ils viendraient le chercher. Il allait devoir patienter encore quelques heures avant d'être fixé sur son sort.

Paul Dukais alluma une cigarette. Mike Fernandez venait de l'appeler pour lui confirmer le succès de l'opération.

— Nous avons fait l'impossible, à charge pour vous de vous occuper du reste, dit en plaisantant l'ex-béret vert.

— En espérant que je ne vais pas m'y prendre comme un manche, répondit Dukais sur le même ton railleur. Vous avez fait du bon boulot, les gars.

— Je veux, ouais !

— Il y a eu des pertes ?

— Quelques-uns de nos hommes ont été attaqués, mais ils se sont défendus. Rien à signaler.

— Parfait, tu peux rentrer. Ta mission est terminée.

— Je veux d'abord m'assurer que la marchandise est bien arrivée.

— Entendu.

Le président de Planet Security se frotta les mains. Il était satisfait, car une fois la marchandise livrée, il allait toucher le pactole, sans parler de la prime de deux pour cent sur l'ensemble des objets écoulés.

Robert Brown et Ralph Barry étaient en train de préparer la réunion annuelle du conseil d'administration de la fondation quand Paul Dukais les appela pour leur annoncer la bonne nouvelle. Ils arrosèrent aussitôt l'événement avec un bon whisky.

Si George Wagner, le Mentor, ne souriait pas jusqu'aux oreilles en apprenant la nouvelle, c'est que rien ni personne ne parviendrait jamais à le dérider.

— Dis-moi, Paul. Où en sont-ils précisément de l'opération ? demanda Robert Brown.

— Les hommes vont emballer soigneusement la marchandise, et d'ici deux ou trois jours elle devrait avoir atteint sa destination finale. Une partie ira directement en Espagne, une autre au Brésil, et la dernière ici. Alfred n'est plus de ce monde, mais son bras droit, Haydar Annassir, est en possession d'une liste détaillée des lots et de leurs acquéreurs. À moins d'un contretemps – mais ce serait vraiment jouer de malchance –, nous pouvons d'ores et déjà déclarer achevée la mission impossible.

— Qu'en est-il d'Ahmed et Clara ?

— Clara a disparu avec les tablettes, selon Mike. Mais tôt ou tard, nous la rattraperons. Aucune femme ayant en sa possession un trésor archéologique ne saurait disparaître définitivement. Quant à ce brave Ahmed, il quittera l'Irak en même temps que nos gars, d'ici quelques jours.

— Tu es certain qu'ils vont pouvoir le faire sortir ? C'est un proche du régime...

— Ahmed était un homme de Tannenberg, proche de Saddam, mais nous aurions tort de mal le juger..., répondit cyniquement Dukais.

— Naturellement. Et d'ailleurs j'admire sa grande érudition, répondit Robert Brown, le président de la fondation Monde Antique.

— Quant à Clara, ne t'inquiète pas. Nous la retrouverons. J'ai chargé un homme à moi de la traquer. C'est un agent d'un type tout à fait spécial qui la surveille de près depuis des mois. S'il y a quelqu'un qui peut retrouver sa trace, c'est lui.

— Il est à Bagdad ?

— Oui. Il est resté là-bas, auprès de Clara. N'aie crainte, il nous la ramènera.

— Ce que je veux, c'est la *Bible d'argile*...

— Si nous retrouvons Clara, nous retrouverons les tablettes. Nous lui ferons une proposition qu'elle ne pourra pas refuser, ricana Paul Dukais.

Murée dans la petite chambre d'hôtel, Clara se rongeait les sangs. Elle redoutait de voir surgir à tout moment le Colonel et ses hommes. Elle n'avait pas revu Miranda, mais savait que la journaliste demandait régulièrement de ses nouvelles à Gian Maria. Du moins Miranda avait-elle tenu parole. Elle n'avait révélé à personne la présence de Clara dans l'hôtel. De son côté, Gian Maria esquivait les questions d'Anté Plaskic qui s'interrogeait sur la disparition de Clara. Le Croate se méfiait du prêtre qui en était lui aussi venu à douter du Croate et de ses incessantes questions. Heureusement, depuis le début des hostilités, chacun était occupé à survivre, et la confusion qui régnait dans Bagdad permettait à Gian Maria de souffler un peu.

— Ayed n'est pas revenu, se lamenta Clara.

— Ne vous inquiétez pas, nous trouverons un moyen de sortir d'ici, répondit Gian Maria.

— Mais comment ? Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte de la situation ? Si les Américains gagnent la guerre, ils m'arrêteront, et si c'est Saddam qui l'emporte, il ne me laissera pas partir.

— Faites confiance à Dieu. Grâce à Lui, nous sommes toujours vivants.

Ne voulant pas le blesser en lui disant qu'elle ne croyait pas en Dieu et qu'elle ne comptait que sur elle-même pour s'en sortir, Clara se tut. L'état de Fatima la préoccupait. La vieille femme ne mangeait plus et elle fondait à vue d'œil. Elle ne se plaignait pas, mais il suffisait de la regarder pour voir qu'elle était torturée intérieurement. Clara avait beau insister pour qu'elle lui dise ce qui n'allait pas, Fatima ne répondait pas. Elle se contentait de lui caresser la joue en posant sur elle des yeux pleins de larmes. Clara écoutait la BBC et toutes les fréquences qu'elle parvenait à

capter sur ondes courtes, mais c'était par Gian Maria, qui recueillait des nouvelles auprès des correspondants de guerre, qu'elle se tenait réellement au courant de la situation. Le 2 avril, Gian Maria lui annonça que les Américains étaient aux portes de Bagdad. Le lendemain, il lui dit qu'ils avaient pris le contrôle de l'aéroport international de Saddam, au sud de la capitale.

— Mais où est donc passé Ayed Sahadi ? Pourquoi n'est-il pas revenu ? s'étonna Clara.

Gian Maria l'ignorait. Il avait appelé plusieurs fois au numéro qu'Ayed lui avait communiqué. Au début, un homme à la voix crispée répondait, mais depuis quelques jours plus personne ne décrochait.

— Pensez-vous qu'il m'ait trahie ?

— S'il l'avait fait, nous aurions été arrêtés, argua le prêtre.

— Alors pourquoi ne vient-il pas ? Il pourrait au moins me faire parvenir un message.

— C'est qu'il ne peut pas. Peut-être que le Colonel le fait surveiller.

Un jour, Gian Maria entra dans la chambre en compagnie de Miranda.

— Je trouve votre ami le Croate bien curieux, dit la journaliste à Clara. Il n'arrête pas de s'interroger à votre sujet.

— Je sais. Ayed Sahadi m'a dit de me méfier de lui. Il ne lui inspire pas confiance.

— Il sait que vous êtes ici, affirma Miranda.

— Qui le lui a dit ?

— L'hôtel est archibondé d'Irakiens. La plupart de mes collègues ont accueilli des interprètes ou des amis. Les employés de l'hôtel ont eux aussi accueilli des proches, sachant qu'ils ont plus de chance de survivre ici. C'est la raison pour laquelle votre présence et celle de Fatima sont jusqu'ici passées inaperçues. Mais à force de persévérance, Anté Plaskic a fini par savoir que vous vous cachiez ici. Il y a quelques instants, il m'a abordée pour me demander de vos nouvelles. Quand j'ai fait mine de ne rien savoir, il m'a répondu qu'il savait que vous étiez réfugiée dans la chambre de Gian Maria. Je lui ai menti et dit que Gian Maria avait accueilli des personnes de sa connaissance, mais j'imagine qu'il ne m'a pas crue. Je suis juste venue pour vous dire de rester sur vos gardes.

— Que pouvons-nous faire ? s'enquit Gian Maria.

— Je n'en sais rien. Je ne comprends pas pourquoi vous ne faites pas confiance à Plaskic. De toute façon, il s'est clairement mis en tête de vous retrouver et ne va pas tarder à venir frapper à cette porte pour s'assurer que les personnes qui se trouvent ici ne sont pas Clara et Fatima.

— Ce qui veut dire que je dois partir, dit Clara.

— Mais partir où ? Ils vont vous arrêter ! protesta Gian Maria, visiblement inquiet.

— J'en ai assez, s'écria Clara.

— Calmez-vous ! intima Miranda. Perdre votre sang-froid serait la pire des choses.

— Par pitié, supplia Gian Maria. Laissez-la se cacher dans votre chambre.

— Non. Désolée, mais je vous ai déjà dit que je ne voulais pas cautionner vos agissements.

— Mais nous n'avons rien fait de mal, plaida le prêtre.

— Non, si ce n'est que vous vous êtes rendus coupables d'un vol, répondit sèchement Miranda.

— Je n'ai rien volé du tout ! Les fouilles ont été financées par mon grand-père et par le professeur Picot. Et d'ailleurs, je vous l'ai déjà dit : j'ai l'intention de rendre les tablettes quand ce pays sera redevenu un État digne de ce nom. Où voulez-vous que j'aille ? Gian Maria m'a dit que le Musée national avait été pillé. À qui dois-je remettre les tablettes ? À Saddam ?

Miranda se tut. L'angoisse de Clara semblait sincère.

— Très bien, venez dans ma chambre, mais juste le temps que votre ami le Croate se soit assuré que vous n'êtes pas ici. Tenez, voici ma clé. Moi, je dois partir. Mes collègues m'attendent. Au cas où vous ne le sauriez pas, les troupes américaines ont atteint les faubourgs de la ville. À tout moment, elles vont entrer dans Bagdad.

— Soyez prudente, lui dit Gian Maria.

Miranda lui décocha un sourire plein de gratitude, puis sortit sans dire un mot.

Quelques heures plus tard, en regagnant sa chambre, elle trouva Clara et Fatima assises sur son lit.

— Ils ont commencé à déboulonner les statues de votre ami Saddam, leur dit-elle en guise de salut.

— Qui ça ? s'enquit Clara.

— Les Irakiens.

— Ils ont été payés pour le faire, fit Clara, tandis que Fatima éclatait en sanglots.

— La scène a été filmée par les télévisions du monde entier. Les Américains ont pris le contrôle de presque toute la ville. Ce 9 avril fera date dans l'histoire, dit Miranda sur un ton sarcastique.

— Je ne sais plus quoi faire... murmura Clara.

— Où est Saddam ? demanda soudain Fatima, à la surprise des deux femmes.

— Personne ne le sait. Il se cache, probablement. Officiellement, la guerre a été gagnée par les forces de la coalition, mais il reste un peu partout des tireurs embusqués et quelques unités de l'armée irakienne qui continuent de résister, dit Miranda.

— Mais qui gouverne le pays ? insista Fatima.

— Personne. Bagdad est une ville ouverte dont les vainqueurs ne se sont pas encore complètement emparés et que les vaincus n'ont pas encore désertée. Mais un grand nombre d'Irakiens sont sortis dans la rue pour saluer l'arrivée des troupes américaines. C'est une situation confuse, on ne sait pas vraiment ce qui se passe, expliqua la journaliste.

— Vous pensez que les frontières sont ouvertes ? demanda Clara.

— Je l'ignore, mais j'en doute, même s'il est probable qu'un grand nombre d'Irakiens cherchent à fuir pour se réfugier dans les pays voisins.

— Et vous, jusqu'à quand comptez-vous rester en Irak ? s'enquit Clara.

— Jusqu'à ce que mon chef me dise de rentrer. Quand toute cette confusion aura cessé de faire la une de l'actualité, je rentrerai. Dans une semaine, dans un mois...

Gian Maria savait qu'il n'avait pas réussi à convaincre Anté Plaskic quand ce dernier avait cherché à lui faire dire qu'il cachait Clara.

— Mais comment pouvez-vous penser un seul instant que Clara est dans ma chambre ! s'était emporté le prêtre. J'ai caché deux personnes dont j'ai fait la connaissance quand je travaillais pour une ONG. Elles m'ont demandé de les héberger parce qu'elles savaient que cet hôtel était le seul lieu sûr de Bagdad.

Après quoi, espérant en finir une fois pour toutes avec les suspicions du Croate, il l'avait invité à venir se rendre compte par lui-même que la chambre était vide. Mais en vain.

— Ne pensez-vous pas que le moment est venu de partir, Gian Maria ?

— Je ne vois pas comment nous pourrions quitter l'Irak alors que toutes les communications ont été coupées. Vous nous voyez essayant de rallier la frontière en voiture ?

— Nous pourrions demander à Miranda de nous aider. J'ai entendu dire que les journalistes allaient lever le camp dès que les Américains auraient fini la guerre, insista le Croate.

— En effet, nous pourrions essayer de partir avec eux, mais je crois que je vais rester. Les gens vont avoir besoin qu'on les aide. La guerre a tout dévasté. Il y a des enfants qui ont perdu leurs parents, des hommes et des femmes qui ont été blessés... je suis prêtre, Anté, il est de mon devoir d'aider mon prochain, se justifia Gian Maria.

Le 15 avril, les forces de la coalition déclarèrent que la guerre était terminée et gagnée. Bagdad était en ruine et les Irakiens au désespoir. Le Musée national avait été pillé, à l'instar de nombreux autres musées et le peuple se sentait outragé.

Ahmed Husseini se sentait coupable de la félonie qu'il avait lui-même orchestrée. Ayed Sahadi lui avait expliqué que les pièces dérobées avaient quitté l'Irak et qu'elles étaient à présent en lieu sûr. Bientôt, Ayed et lui seraient des hommes riches. Pour cela, il ne leur restait plus qu'à attendre que leur contact se manifeste. Paul Dukais avait tout organisé à la perfection : l'un de ses hommes allait venir les chercher avec des sauf-conduits pour les faire sortir d'Irak sans encombre.

Mais pour autant, Ayed Sahadi n'était pas prêt à renoncer à l'argent que lui avait promis Clara. S'il n'était pas allé la voir à l'hôtel, c'est parce qu'il savait qu'elle y était en lieu sûr. Il avait couru un risque inutile, le soir où il était venu la chercher, aussi avait-il décidé d'attendre que la situation s'éclaircisse pour y retourner. À présent, le Colonel était à l'abri. Il avait franchi la frontière du Koweït puis, sous une nouvelle identité, avait rallié Le Caire où il savourait quelques instants de repos bien mérité dans un hôtel de luxe.

En entrant dans le hall de l'hôtel Palestina, Ayed Sahadi reconnut d'emblée Miranda parmi les journalistes qui était en train d'interviewer un groupe d'officiers américains.

Voyant qu'elle s'éloignait du groupe, il la rattrapa.

— Mademoiselle...

— Ayed ! Et moi qui vous croyais à jamais disparu. Vos amis vous réclament...

— Je m'en doute, mais si j'étais venu avant j'aurais mis leur vie en danger. Et d'ailleurs, je savais qu'avec vous Gian Maria était en bonnes mains.

— Je vois ! Vous laissez aux autres le soin de s'occuper des cadavres, protesta Miranda.

— Le contremaître laissa échapper un petit rire, puis demanda :

— Où sont-ils ?

— Ils sont revenus dans ma chambre. Le Croate n'arrêtait pas de me cuisiner au sujet de Clara. Et comme ni elle ni Gian Maria ne veulent qu'il sache quoi que ce soit, j'ai dû les reprendre avec moi.

— Vous n'avez plus à vous en faire, je suis venu la chercher.

— Et où comptez-vous l'emmener, si ce n'est pas trop indiscret ?

— D'abord en Jordanie, puis en Égypte. Madame Tannenberg possède une très belle maison au Caire où se trouve la fortune de son grand-père. Elle ne vous l'a pas dit ?

— Et comment allez-vous faire pour aller en Jordanie ?

— Des amis vont nous y emmener.

— Et Gian Maria ?

Ayed Sahadi haussa les épaules. Il n'avait nullement l'intention de s'encombrer du prêtre. Cela ne faisait pas partie du contrat passé avec Clara.

Miranda l'accompagna jusqu'à sa chambre, impatiente de se débarrasser de Clara.

Clara écouta sans rien dire les explications de Ayed Sahadi.

— Je vous promets que tout se passera bien, lui dit-il.

— Si ce n'est pas le cas, vous n'aurez pas un sou, le prévint Clara.

— Je sais.

— Et moi ? intervint Gian Maria.

Clara jeta à Ayed un regard sans appel.

— Il vient avec nous. Il fait partie du deal.

— Dans ce cas, vous allez devoir payer un supplément. Et puis il faut que je consulte les hommes qui doivent nous aider à sortir d'ici pour voir s'ils sont d'accord.

— Il vient avec moi, répéta Clara en désignant Gian Maria.

— Et votre ami Anté Plastic ? s'enquit soudain Miranda.

— Vous lui transmettrez le bonjour de notre part, lui lança Ayed Sahadi.

— Très drôle !

Quand ils sortirent de l'hôtel, personne n'eut l'air de prêter attention à Ayed Sahadi et aux deux femmes vêtues de noir qui l'accompagnaient. Aucun des trois ne remarqua qu'Anté Plaskic les observait, tapi dans un coin du hall. Le sac que Clara tenait serré contre sa poitrine n'avait pas échappé à l'attention du Croate qui était certain que celui-ci contenait la *Bible d'argile*.

À présent, il ne lui restait plus qu'à les suivre et à s'emparer de force des tablettes, quitte à devoir abattre le faux contremaître. Mais à peine formulés, ses plans tombèrent à l'eau. Juste au moment où il franchissait la porte de l'hôtel, il vit le petit groupe qui s'engouffrait dans une voiture et disparaissait aussitôt dans le chaos de la ville. Clara venait de lui échapper. À présent, il n'avait d'autre choix que de la traquer hors d'Irak. Heureusement, il savait qu'elle irait tôt ou tard retrouver Yves Picot. Le tout était d'arriver là-bas le premier.

De son côté, Lion Doyle tenait exactement le même raisonnement. Lui aussi voulait arriver le premier pour pouvoir éliminer Clara et s'acquitter ainsi de la deuxième partie de sa mission.

Le professeur Picot était le fil d'Ariane.

OceanofPDF.com

40

Rome était plus belle que jamais. Gian Maria se demanda comment il avait pu vivre loin de sa chère ville. Il réalisait à présent combien sa routine quotidienne lui avait manqué. Les prières du matin, les heures paisibles passées à lire...

Il entra dans la clinique et se dirigea vers le bureau de son père. Maria, la secrétaire du Dr Carlo Cipriani le salua avec effusion.

— Gian Maria ! Quel plaisir de vous revoir !

— Merci, Maria.

— Vous pouvez entrer. Votre père est seul dans son bureau. Mais, il ne m'avait pas dit que vous deviez passer...

— Ne dites rien, surtout, je veux lui faire la surprise.

Il frappa doucement à la porte du cabinet.

Carlo Cipriani se figea sur place en voyant entrer son fils. Il se leva lentement de son fauteuil, comme s'il avait eu du mal à se mouvoir. Il ne savait que dire ou faire.

Gian Maria se tenait immobile au milieu de la pièce et regardait fixement son père.

Ce n'était plus le garçon dégingandé à l'aspect souffreteux qui était devant lui, mais un homme amaigri et au teint buriné par le soleil.

— Mon fils ! s'exclama Carlo Cipriani, ému en s'approchant de Gian Maria pour le serrer dans ses bras.

À son grand soulagement, le jeune prêtre lui rendit son étreinte.

— Assieds-toi, assieds-toi donc, je vais appeler Antonino et Lara. Ils se sont fait un sang d'encre pour toi. C'est à peine si ton supérieur daignait nous donner des nouvelles. À part nous dire que tout allait bien, il n'a jamais voulu dévoiler où tu étais. Pourquoi es-tu parti, mon fils ?

— Pour t'empêcher de commettre un crime, papa.

D’un seul coup, Carlo Cipriani sentit le poids des années s’abattre sur ses épaules. Il se laissa tomber dans un fauteuil.

— Tu connais mon histoire, je ne vous l’ai jamais cachée. Comment peux-tu me juger ? Je suis allé implorer ton pardon et le pardon de Dieu.

— Alfred Tannenberg est mort, assassiné. J’imagine que tu es au courant.

— Oui, et si tu es venu pour me dire...

— De demander pardon ? Ne viens-tu pas toi-même d’avouer que tu étais allé à confesse pour te faire pardonner ce crime ?

— Gian Maria !

— Tu n’as pas idée de ce que j’ai dû faire pour t’empêcher de commettre l’irréparable. Et j’ai échoué. J’étais prêt à donner ma vie pour t’éviter un remords de conscience.

— Je suis désolé si je t’ai fait de la peine. Mais je ne crois pas que Dieu puisse me condamner d’avoir... d’avoir voulu la mort du monstre.

— Fût-il un monstre, sa vie appartenait à Dieu, et Lui seul pouvait la lui ôter.

— Je vois que tu ne m’as pas pardonné.

— Papa, es-tu prêt à te repentir ?

— Non, répondit Carlo Cipriani d’une voix ferme et sonore, en regardant son fils droit dans les yeux.

— Qu’y as-tu gagné, père ?

— La justice, celle-là même qui nous fut refusée quand nous étions des enfants sans défense et que le monstre nous a obligés à battre nos mères comme s’il s’agissait de bêtes de somme. J’ai vu mourir ma mère sans rien pouvoir faire pour lui porter secours. J’ai vu mourir ma sœur. Qui es-tu pour oser me juger ?

— Je ne suis qu’un prêtre, papa, et ton fils.

Gian Maria s’approcha du vieil homme et lorsqu’il le serra à nouveau dans ses bras, tous deux fondirent en larmes.

— Où étais-tu, mon fils ?

— En Irak, dans un petit village du nom de Safran, en train de faire des pieds et des mains pour t’empêcher de tuer Alfred Tannenberg et pour veiller sur Clara.

— Mais lui n’a pas hésité une seconde à tuer ma sœur. Elle était sourde et ne comprenait pas ce qu’il lui demandait. Il la mise en pièces.

— Est-ce une raison pour faire payer à Clara la vie de ta sœur ? demanda Gian Maria, l'air grave, en s'éloignant de son père.

Le médecin ne répondit pas. Il se leva de son fauteuil et se mit à faire les cent pas dans le bureau.

— Elle est innocente, elle ne vous a rien fait, plaida, Gian Maria.

— Tu ne peux pas comprendre. Tu es un homme d'église, mais moi, je ne suis qu'un homme tout court et peut-être le pire de tous à tes yeux. Mais ne me juge pas, mon fils. Je te demande simplement de me pardonner.

— À qui es-tu en train de demander pardon, à ton fils ou au prêtre ?

— Aux deux.

Carlo Cipriani ne prononça plus une parole. Il espérait que son fils allait à nouveau le serrer dans ses bras, mais Gian Maria se leva et sortit du bureau sans même lui dire au revoir.

***

— Où est Clara ?

Il y avait de la friture sur la ligne, et la voix d'Enrique était brouillée.

— À Paris, avec le professeur Picot, répondit George Wagner, irrité par la mauvaise qualité de la communication. Mais n'aie crainte, je viens de parler avec Paul Dukais. Il m'a assuré qu'un de ses hommes avait réussi à s'infiltrer dans l'entourage de Picot et qu'il avait ordre de s'emparer des tablettes.

— Il y a déjà belle lurette qu'il aurait dû les prendre, protesta Enrique Gomez.

— Je sais, c'est pourquoi j'ai dit à Dukais qu'il ne toucherait pas un sou s'il ne nous rapportait pas la *Bible d'argile*. L'homme en question vient de rentrer d'Irak et il a réussi à approcher Picot à nouveau, de sorte qu'il ne va pas tarder à savoir où se trouvent les tablettes.

— Je pense qu'on devrait mettre un groupe sur pied..., suggéra Enrique.

— Frankie a suggéré la même chose. Nous le ferons le moment venu. D'après ce que je sais, le professeur Picot a l'intention de présenter au public toutes les pièces qui ont été rapportées de Safran et la *Bible d'argile* en fait partie. Mais en attendant, ils ont mis les tablettes à la banque, dans un coffre-fort, où elles vont y rester jusqu'au jour de l'inauguration de l'exposition. Toujours est-il que d'ici là, l'homme de Dukais nous sera utile, car il peut surveiller toutes les allées et venues de Clara et de Picot.

— Et le mari ?

— Ahmed ? Nous lui avons demandé de ne pas perdre Clara de vue. Mais étant donné que le torchon brûle entre eux, je ne suis pas certain qu'il nous soit d'une quelconque utilité.

— Allons, George. Ahmed nous a toujours été d'une grande utilité. Sans lui, nous n'aurions jamais pu mener à bien l'opération Adam.

— Tu oublies que c'est Alfred qui avait tout planifié, répondit George dans un murmure.

— D'accord, mais c'est Ahmed et le Colonel qui ont mis les plans à exécution.

— Moyennant une rétribution non négligeable, mon cher. Mais pour l'heure, nous devons concentrer nos efforts sur la *Bible d'argile.* J'ai trouvé un acheteur. Il est prêt à payer une somme colossale pour posséder la preuve de l'existence d'Abraham.

— Nous devons être prudents, George. Ce serait de la folie de vouloir déjà mettre en vente les pièces qu'ils ont rapportées.

— Nous allons attendre, je te le promets, mais quoi qu'il en soit je peux t'assurer que mon client n'a aucune intention d'exhiber la *Bible d'argile* ou de l'exposer dans un musée.

— Les gens de la fondation Monde Antique ont expertisé la marchandise ?

— Ils sont en train de le faire, sous la direction d'Ahmed.

— Je vais avoir besoin d'eux, moi aussi, pour estimer les pièces que tu m'as envoyées.

— Frankie m'a demandé la même chose. Ne t'inquiète pas, j'en ai déjà parlé à Robert Brown et à Ralph Barry. Ils vont faire le nécessaire. Mais si tu ne veux pas attendre, Ahmed peut se rendre à Séville.

— Qu'allons-nous faire avec Clara ?

— Elle ne cesse de nous créer des ennuis. Sans compter qu'elle nous tient tête. Cette fille est une épine dans le pied...

— Tu as raison, mon vieux.

***

Yves Picot écoutait en silence son interlocuteur. Cela faisait plus de dix minutes qu'il parlait sans lui permettre d'en placer une. Lorsqu'il raccrocha,

Picot poussa un grand soupir de soulagement. Clara lui mettait constamment la pression.

Elle avait hâte de montrer au public les objets ramenés de Safran et ne semblait pas se rendre compte de tous les tracas et les difficultés qu'il fallait surmonter pour organiser une exposition de cette ampleur. Les objets étaient emballés, les photos de Lion Doyle étaient prêtes, tous les archéologues ayant participé à la mission avaient écrit un article ayant trait aux fouilles et, pour couronner le tout, ils avaient découvert la *Bible d'argile*.

Clara voulait présenter ces tablettes au public au plus vite, arguant que plus le temps passait, plus le risque de se les faire voler augmentait.

Ainsi, depuis qu'elle était arrivée à Paris, elle n'avait cessé de le talonner, sans lui laisser un instant de répit.

C'était une chance, songea-t-il, que Marta Gomez fût l'efficacité incarnée. De plus, Marta partageait son enthousiasme. Elle aussi avait hâte que l'exposition puisse ouvrir ses portes.

En l'espace de quelques semaines elle avait réussi à mobiliser un nombre impressionnant de fondations et d'universités autour du projet. Picot n'avait d'ailleurs pas été en reste. Il avait lui aussi battu le rappel de ses collègues les plus éminents ainsi que de divers organismes financiers, en insistant sur le fait qu'il s'agissait d'une exposition tout à fait exceptionnelle.

Fabian venait de lui annoncer que Marta avait obtenu que l'exposition débute à Madrid. Personnellement, il aurait préféré que l'inauguration se fasse à Paris, au musée du Louvre, mais pour cela il leur aurait fallu attendre plusieurs mois.

Car au Louvre, les expositions temporaires étaient programmées longtemps à l'avance.

Fabian précisa également qu'une banque et deux grandes entreprises espagnoles avaient accepté de financer l'inauguration.

Et, bien entendu, l'université Complutense de Madrid, ainsi que le ministère de l'Éducation et de la Culture s'étaient montrés très empressés.

C'était un honneur pour Madrid d'être la première capitale à accueillir l'exposition au sein de son prestigieux Musée archéologique national, avant que celle-ci ne se rende à Paris, Berlin, Amsterdam, Londres et New York.

Il appela Clara pour lui annoncer la bonne nouvelle, même s'il était à peu près certain que Marta s'en était déjà chargée. Les liens semblaient s'être

resserrés entre les deux femmes, qui avaient visiblement à cœur de voir s'ouvrir au plus tôt les portes de l'exposition.

***

Les quatre amis s'étaient réunis à Berlin. Hans Hausser leur avait demandé de venir chez lui, car il ne se sentait pas bien ces derniers temps.

Et le fait est que Mercedes avait eu un choc en voyant son visage amaigri et pâle.

— Je suis allé à Londres, pour voir Tom Martin, le président de Global Group, comme convenu. Je lui ai dit que nous ne lui verserions l'autre moitié des fonds qu'une fois la mission accomplie.

— Et alors ? s'enquit Mercedes.

— Il a revu ses prix à la hausse. Il a mis en avant le temps perdu et les énormes difficultés que son homme a dû surmonter pour pouvoir accomplir la première moitié de la mission. Mais j'ai refusé net. Je lui ai dit qu'il ne toucherait pas un euro de plus tant que la deuxième partie du contrat n'aurait pas été honorée, et précisé que le prix de départ était ferme et définitif. Nous avons discuté longuement, mais nous sommes finalement arrivés à un compromis. Si son homme résout le problème dans les jours à venir, il aura une prime. Sinon, il recevra ce qui était convenu au départ ni plus ni moins.

— Où est Clara Tannenberg ? demanda Bruno Müller.

— À Madrid, où elle est en train d'organiser une exposition d'objets découverts dans un temple, grâce au concours d'une équipe d'archéologues européens. Je ne sais pas comment ils ont fait, compte tenu de la situation qui règne en Irak, commenta Hans Hausser.

— Carlo Cipriani avait l'air triste et absent. Il ne parlait pour ainsi dire pas et laissait errer son regard.

— Tu as l'air soucieux, Carlo. Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demanda Hans.

— Rien... En fait, je pense que nous devrions en rester là. Alfred Tannenberg est mort, nous avons accompli notre serment.

— Non ! s'écria Mercedes. Nous ne pouvons pas faire machine arrière ! Nous avons juré de le tuer ainsi que tous ses descendants. Clara Tannenberg est son unique petite-fille. La dernière Tannenberg. Elle doit mourir.

Bruno Müller et Hans Hausser baissèrent la tête. Ils savaient que rien ni personne ne pourrait jamais la faire changer d'avis.

— Nous le ferons. C'est entendu, mais je comprends ce que Carlo cherche à nous dire. Cette fille est innocente...

— Innocente ? Et ma mère, ne l'était-elle pas innocente ? Et les vôtres ? Et nos frères et sœurs ? Tous ceux qui étaient enfermés à Mauthausen étaient innocents. Non, cette femme n'est pas innocente. Elle porte en elle le germe du monstre. Si vous vous dégonflez, dites-le... mais moi je continue, répliqua Mercedes sur le ton de la colère.

— S'il te plaît, Mercedes, calme-toi. Nous allons faire comme nous avons dit, mais la remarque de Carlo mérite réflexion, intervint Bruno.

— Clara Tannenberg mourra, que vous le vouliez ou non, affirma Mercedes.

Tous comprirent alors que la mort de la jeune femme était inévitable.

***

Anté Plaskic était en train de sortir les livres des caisses et de les disposer soigneusement sur les étagères, sous l'œil attentif des gardiens du Musée archéologique.

Cet Yves Picot était un sentimental, songea le Croate. Face aux réticences de Clara, qui ne voulait pas qu'il participe à l'exposition, le professeur avait argué qu'il eût été injuste d'exclure quiconque avait collaboré aux fouilles de Safran. Et Marta Gomez avait appuyé la décision de Picot.

Ainsi Anté se trouvait-il depuis deux semaines à Madrid, où il travaillait sous les ordres de Marta Gomez. Yves Picot et elle l'avaient cru sur parole lorsqu'il leur avait dit qu'il était fier de pouvoir montrer au monde entier le fruit de mois de travail passés en Irak. Fabian et Marta avaient réussi à faire publier en un temps record le catalogue de l'exposition : un ouvrage de deux cents pages sur le temple de Safran, dont Picot était certain qu'il allait se vendre comme des petits pains.

Anté observait Lion Doyle du coin de l'œil. Il n'avait pas été surpris de le voir lui aussi rappliquer à Madrid pour participer à l'organisation de l'expo.

Contrairement à lui, Lion savait s'attirer la sympathie des gens. Tous voyaient en lui un simple photographe pigiste. Mais Anté, lui, savait qu'il n'était pas plus photographe qu'Ayed Sahadi n'était contremaître.

Grâce à des bribes de conversation captées au hasard il avait appris que Sahadi avait réussi à faire sortir Clara et son mari Ahmed Husseini d'Irak, et à les convoyer jusqu'au Caire où il avait décidé de rester jusqu'à ce que les choses se soient calmées à Bagdad.

Une fois au Caire, Clara avait apparemment rompu avec son mari, raison pour laquelle ce dernier n'était pas à Madrid, même s'il avait prévu de venir à l'inauguration.

Tout en alignant les livres, Anté se dit que cette fois il ne pouvait pas se permettre d'échouer.

L'homme de Planet Security, l'agence qui l'avait engagé pour subtiliser la *Bible d'argile*, avait été on ne peut plus clair : il devait s'emparer des tablettes toute affaire cessante ; à cette fin, il avait déployé ses meilleurs hommes de main, qui n'attendaient que son signal pour intervenir.

Depuis deux semaines qu'il était à Madrid, il n'avait pour ainsi dire pas mis les pieds hors du Musée d'archéologie.

Il connaissait maintenant parfaitement les lieux, mais surtout les employés et les gardiens qui étaient habitués à le voir aller et venir dans l'édifice. Il avait mis un soin tout particulier à sympathiser avec les gardiens qui observaient chaque recoin du musée sur des écrans de surveillance.

Il avait demandé aux hommes du commando de se familiariser avec la topographie des lieux, mais en ayant soin de ne pas attirer l'attention sur eux, de sorte que tous étaient venus visiter le musée en simples touristes. Ils n'allaient pas avoir beaucoup de temps pour s'emparer des tablettes et encore moins pour prendre la fuite. Leur plan consistait à voler *La Bible d'argile* avant que la salle où elle serait exposée ne soit ouverte au public. Car ensuite ce ne serait plus possible. Picot avait fait réaliser des copies exactes des pièces, ce qui laissait supposer que celles-ci prendraient la place des originaux à l'issue de l'inauguration. Ils ne pouvaient pas prendre le risque de se laisser couper l'herbe sous le pied.

À ce jour, il n'avait pas encore réussi à savoir quand précisément la *Bible d'argile* allait être transférée au musée depuis le coffre-fort de la banque madrilène où elle était enfermée.

Marta lui avait expliqué que l'existence des tablettes était top-secret et que jusqu'au jour de l'inauguration, leur découverte ne serait pas dévoilée au public.

Clara avait refusé catégoriquement que les tablettes aillent à Rome pour être expertisées par des scientifiques du Vatican. Gian Maria avait eu beau arguer que le cautionnement scientifique du Saint-Siège était le meilleur qui soit, elle lui avait répondu que le Vatican allait devoir se rendre à l'évidence.

Il ne manquait plus que deux jours avant l'inauguration et les responsables du musée avaient mis à leur disposition une salle dotée de moyens de sécurité ultraperfectionnés afin d'y entreposer les tablettes en toute sûreté.

Clara et Picot, aidés de Fabian et Marta, s'étaient chargés personnellement de l'agencement de la salle, depuis les éclairages jusqu'à la disposition des vitrines. Celles-ci étaient encore vides, les tablettes ne devant y être déposées qu'une heure avant l'ouverture de l'inauguration.

— Anxieuse ? demanda Yves Picot à Clara.

— Oui, un peu. Quand je pense à tout ce que nous avons dû surmonter pour pouvoir organiser cette expo... Et puis je ne peux pas m'empêcher de penser à mon grand-père. Il ne méritait pas une mort aussi cruelle. Il aurait tant aimé vivre ce moment.

— On ne sait toujours pas qui l'a assassiné ?

Clara fit non de la tête tout en s'efforçant de retenir ses larmes.

— Allons ! Parlons d'autre chose, lui dit Picot en lui tapotant doucement l'épaule.

— Je vous dérange ?

Yves Picot ôta sa main de l'épaule de Clara et regarda Miranda, stupéfait. La journaliste avait réussi à persuader les vigiles de la laisser entrer dans le musée alors que l'inauguration n'ouvrait ses portes que dans quelques heures.

S'approchant de Miranda, Clara effleura sa joue d'un baiser en se disant ravie de la revoir.

Puis elle sortit de la salle pour la laisser seule avec Picot.

— Tu n'as pas l'air content de me voir... dit la journaliste au professeur resté sans voix.

— Je t'ai cherchée partout sans succès. J'imagine que ton agence t'aura fait passer le message, dit ce dernier sur le ton du reproche.

— Je sais, mais j'ai dû rester plus longtemps que prévu en Irak. Tu connais la situation aussi bien que moi.

— Comment as-tu deviné que j'étais ici ?

— Allons, professeur, je suis journaliste ! Il m'arrive de lire les journaux ! À Londres il n'est question que de cette expo dont la pièce maîtresse est, paraît-il, exceptionnelle.

— Oui, c'est la *Bible d'argile*...

— Je sais, Clara et moi avons eu un petit différend au sujet de ces tablettes.

— Pour quelle raison ?

— Parce qu'à mon sens, elle les a volées. Je veux dire que ces tablettes sont la propriété du peuple irakien et qu'elle n'aurait pas dû les emporter sans en demander l'autorisation.

— Et d'après toi, qui aurait pu lui donner cette autorisation ? Je te rappelle que la guerre avait déjà éclaté.

— Il suffisait qu'elle demande à son mari, Ahmed Husseini, c'est bien ça ? Après tout, c'est lui le responsable du département des Antiquités.

— Chère Miranda, ta naïveté est confondante ! De toute façon, nous n'avons pas l'intention de garder les tablettes. Dès que la situation se sera stabilisée en Irak, nous les renverrons là-bas. En attendant, elles seront déposées au Louvre, comme il se doit. C'est le plus grand musée d'art mésopotamien.

Fabian les interrompit brusquement. Il semblait nerveux.

— La banque vient d'appeler. Le camion blindé arrive.

— Allons à la porte, dit Picot. Miranda, tu viens ?

Une fois les tablettes en place, Clara referma la vitrine à clé et serra doucement le bras de Gian Maria. Puis elle s'en revint vers Picot, Fabian et Marta, un sourire aux lèvres. Le responsable de la sécurité récapitula une dernière fois toutes les mesures qui avaient été prises pour protéger la salle et Clara eut l'air satisfaite.

— Vous êtes très élégante, lui dit galamment Fabian.

Elle portait un tailleur rouge feu qui mettait en valeur son teint hâlé et ses yeux d'un bleu métallique.

Touchée du compliment, la jeune femme gratifia le chercheur d'un baiser sur le front.

Dix minutes plus tard, le musée ouvrait ses portes à la délégation officielle venue assister à l'inauguration d'une exposition, qui promettait d'être vraiment exceptionnelle.

Tandis que les archéologues et les universitaires s'extasiaient devant les pièces exposées dans les différentes salles du musée, Marta Gomez et Fabian Tudela servaient de guides aux ministres et à la vice-présidente espagnols.

Des serveurs portant des plateaux garnis de rafraîchissements et de petits-fours naviguaient entre les invités, dont l'appétit semblait décuplé par la vue de toutes ces merveilles.

Picot et Clara avaient décidé d'attendre encore une heure avant d'ouvrir solennellement la salle où était exposée la *Bible d'argile*.

Les invités discutaient entre eux. Ils étaient impatients de découvrir la surprise qu'on leur avait promise en cette après-midi de samedi.

Anté Plaskic observait discrètement les hommes de Planet Security dispersés dans tout le musée : certains étaient déguisés en majordomes, d'autres en vigiles, et même en invités.

Il ne perdait pas non plus de vue Lion Doyle, dont le sourire figé trahissait une tension intérieure.

Il avait été convenu qu'ils s'empareraient des tablettes avant l'ouverture de la salle où elles étaient exposées.

Les risques étaient énormes, mais ils n'avaient pas le choix. C'était la seule façon de subtiliser la *Bible d'argile.* Tout en repassant mentalement la liste des mesures de sécurité, il commença à se diriger vers la salle des vigiles.

Il avait en tout et pour tout dix minutes pour prendre les tablettes et sortir du musée.

— Mesdames et messieurs, puis-je avoir votre attention, s'il vous plaît, dit soudain Yves Picot à la foule des convives. Je vous laisse encore un quart d'heure pour finir d'admirer les pièces exposées ici, après quoi je vous demanderai de bien vouloir m'accompagner jusqu'à la salle où nous avons exposé un trésor archéologique à la valeur inestimable et dont la découverte aura des répercussions sans égal, non seulement pour la communauté scientifique, mais également pour l'Église et l'humanité. À présent, si vous voulez bien me suivre.

Tandis que le professeur Picot, Marta Gomez et Fabian Tudela expliquaient à la vice-présidente l'importance de la découverte de la *Bible d'argile*, Clara suivait derrière en compagnie d'un des ministres et du recteur de l'université de Madrid.

Une femme, encore très belle malgré son âge et vêtue d'un élégant tailleur Chanel, s'approcha de Clara d'un pas nonchalant et lui sourit. Juste au moment où celle-ci lui rendait son sourire, l'inconnue trébucha malencontreusement et se cogna à Clara.

Une grimace de douleur envahit les traits de l'archéologue. L'inconnue s'excusa et poursuivit son chemin sans cesser de sourire.

Clara était en train d'expliquer au recteur que les tablettes qu'il allait voir étaient tout à fait extraordinaires, quand, subitement, elle posa une main sur son cœur et s'effondra.

Yves Picot et Fabian Tudela accoururent aussitôt et s'agenouillèrent à côté de Clara qui ouvrait et fermait les paupières comme pour conjurer un cauchemar.

Fabian cria qu'on aille chercher un médecin et une ambulance. Miranda, qui observait la scène, comprit qu'un événement extraordinaire venait de se produire.

Un signe discret de Anté Plaskic suffit aux hommes de Planet Security pour comprendre qu'ils devaient profiter de la confusion générale pour passer à l'action.

Un médecin, qui se trouvait dans l'assistance, s'approcha de Clara pour l'examiner et vit un minuscule point rouge dans la zone du cœur.

— Vite, une ambulance ! Elle est en train de mourir !

Deux vigiles, suivis d'un invité tiré à quatre épingles, s'éloignèrent de l'attroupement et se dirigèrent vers la salle où se trouvait la *Bible d'argile*.

Anté fila prestement jusqu'à la petite salle où les écrans du système de vidéosurveillance permettaient de voir toutes les salles du musée jusque dans les moindres recoins.

Il entra sans frapper puis pointa son pistolet et tira deux fois sur le gardien qui s'effondra. Après avoir traîné le corps dans un coin pour le dissimuler, il verrouilla la porte et débrancha une à une toutes les alarmes du musée.

Grâce aux écrans, il put suivre avec précision les mouvements de ses compagnons qui étaient entrés dans la salle des tablettes. Sans lui laisser le temps de réagir, ceux-ci abattirent le gardien avec un pistolet muni d'un silencieux. Moins de deux minutes plus tard, ils ressortaient avec le butin.

Le Croate sourit intérieurement. Il était sur le point d'achever sa mission. Sans lui, l'opération n'aurait jamais pu être menée à bien.

Il scruta ensuite l'écran sur lequel on voyait Picot qui s'élançait vers la sortie en portant Clara dans ses bras, tandis que Fabian et les gardiens lui frayaient un passage parmi la foule.

C'est alors que son regard tomba sur la silhouette d'une femme d'un certain âge qui marchait tranquillement, sans manifester la moindre émotion, en direction de la sortie.

Elle devait tenir quelque chose à la main, car elle avait le poing fermé, mais il ne parvint pas à voir ce que c'était.

Mercedes Barreda sortit du musée et inspira avec délectation une grande bouffée d'air printanier. Elle avait toujours eu un faible pour le quartier de Salamanca où se trouvait le musée archéologique.

Elle se mit à marcher sans but précis. Elle savourait tellement l'instant présent, qu'elle ne vit pas les deux hommes qui s'engouffraient à bord d'une voiture garée non loin de là. Son unique préoccupation était de se débarrasser au plus vite du poinçon qu'elle avait planté dans le cœur de Clara. Elle n'avait laissé aucune empreinte car elle portait des gants de cuir très fins qu'elle allait jeter dans une bouche d'égout, mais pas n'importe où, naturellement.

Elle continua de marcher pendant une heure, puis monta dans un taxi et se fit déposer au Ritz où elle avait réservé une chambre. Elle songea dans un premier temps à rentrer à Barcelone, puis changea d'idée. Après tout, elle n'avait aucune raison de fuir. Personne ne la recherchait, personne ne pouvait faire le lien entre elle et la mort de Clara Tannenberg.

Elle décida néanmoins de se changer avant de ressortir et de prendre la direction de la gare. Non loin du Musée du Prado, elle trouva une bouche d'égout dans laquelle elle jeta le poinçon. De retour à l'hôtel, elle se félicita de la facilité avec laquelle elle avait réussi à ôter la vie à Clara.

Elle n'avait pas hésité une seconde quant à la façon dont elle devait s'y prendre pour la tuer. À l'époque où elle vivait à Barcelone, sa grand-mère lui avait raconté l'assassinat d'Isabelle d'Autriche.

Un homme s'était approché de l'impératrice et lui avait enfoncé un poinçon dans le cœur. Elle était tombée à terre, foudroyée, et seules quelques gouttes de sang maculaient son corsage.

Il n'avait pas été facile de se procurer une telle arme. Elle avait dû écrémer les brocantes et était même allée jusqu'à fouiller dans les outils de

ses ouvriers. Pour finir, c'est dans le matériel au rebut qu'elle avait trouvé l'objet tant désiré.

Elle l'avait nettoyé et aiguisé soigneusement comme s'il s'était agi d'une œuvre d'art.

Une fois de retour dans sa chambre d'hôtel, elle ouvrit le réfrigérateur et en sortit une bouteille de champagne. Pour la première fois depuis des années, elle se sentait euphorique et satisfaite.

***

Lion Doyle fulminait. Clara Tannenberg était morte, mais ce n'était pas lui qui l'avait tuée. Ce qui signifiait qu'il n'allait pas pouvoir toucher le reliquat de ses honoraires. L'assassinat était clairement le fait d'un professionnel. Il ne pouvait tout simplement pas imaginer un simple particulier ayant le cran et le sang-froid nécessaires pour commettre un meurtre en présence de centaines de personnes.

Il lui avait planté un objet fin et pointu dans le cœur et suffisamment long pour transpercer l'organe vital de part en part. Mais qui ? Qui avait osé ?

Et dire qu'il avait prévu de la liquider le soir même, chez Marta Gomez où elle logeait et où il se serait présenté sans éveiller le moindre soupçon. Une fois dans la place il aurait ôté la vie à la dernière Tannenberg. Naturellement, il aurait fallu qu'il tue également Marta Gomez, mais cela faisait partie des aléas du métier. Son unique préoccupation était qu'il allait devoir annoncer à Tom Martin qu'il n'avait pas pu s'acquitter de sa mission. Et puis le fait de voir pleurer Gian Maria n'avait fait qu'ajouter à sa contrariété. Le prêtre, accompagné de Miranda, s'était rendu à l'hôpital où on avait emporté le cadavre de Clara pour constater le décès et procéder à l'autopsie.

George Wagner sortait de réunion quand sa secrétaire l'informa que Paul Dukais était en ligne et demandait à lui parler d'urgence.

— Mission accomplie, lui dit Dukais.

— Entièrement ?

— Oui, nous avons obtenu ce que nous voulions. Et la petite-fille de notre ami a eu un accident… On l'a assassinée.

— Quand la livraison est-elle prévue ?

— La marchandise est en route, elle devrait arriver demain à destination.

Wagner ne fit pas de commentaire. Ni Enrique Gomez ni Frankie Dos Santos ne déplorèrent la mort de Clara quand il les mit au courant. Ce n'était pas leur problème, et d'ailleurs, ils n'y étaient pour rien.

Leur unique préoccupation était de commencer à écouler le butin raflé dans les musées irakiens. George avait suggéré qu'ils se réunissent pour arroser l'événement. Il avait hâte de pouvoir tenir entre ses mains la *Bible d'argile* avant de la remettre à son acquéreur.

Lion Doyle entra dans une cabine téléphonique et appela Tom Martin.

— Clara Tannenberg a été assassinée, dit-il.

— Et… ?

— J'ignore qui a fait le coup, reconnut Doyle, penaud.

— Passe me voir à mon bureau, il faut que nous parlions.

— Entendu, à demain.

À l'hôpital, Yves tournait comme un lion en cage dans la salle d'attente. Miranda, Fabian et Marta attendaient eux aussi. Aucun n'avait le cœur à parler et Gian Maria pleurait à chaudes larmes.

Deux policiers étaient avec eux. Une fois connus les résultats de l'autopsie, ils se rendraient tous ensemble au commissariat pour tenter d'élucider les circonstances du meurtre.

Le médecin légiste sortit enfin de la salle d'autopsie et demanda :

— Y a-t-il un parent de madame Tannenberg parmi vous ?

Picot et Fabian échangèrent un regard, sans savoir que dire. Ce fut Marta qui prit les choses en main.

— Nous sommes tous des amis. Elle n'a aucun parent ici. Nous avons essayé de joindre son époux, mais sans succès pour l'instant.

— Très bien. Madame Tannenberg a été assassinée au moyen d'un objet pointu... L'instrument de forme effilée, un stylet ou un poinçon, a transpercé le cœur de part en part.

Le médecin leur donna encore quelques détails, puis remit son rapport d'autopsie à l'inspecteur Garcia.

— Si vous avez besoin d'un complément d'information, vous pourrez me joindre ici par téléphone, dit-il au policier.

Ce dernier, un homme d'une quarantaine d'années, acquiesça. L'affaire semblait plus complexe qu'il ne l'avait cru au premier abord, et comme si cela ne suffisait pas, il allait devoir mener l'enquête tambour battant.

Car la presse avait flairé le scoop et pris d'assaut le standard du ministère. Ce n'était pas tous les jours qu'une archéologue irakienne se faisait assassiner alors qu'elle inaugurait une exposition en présence d'une brochette de sommités politiques et universitaires à qui elle avait promis de dévoiler un trésor, lequel avait été dérobé sous les yeux des deux cents convives parmi lesquels ne se trouvaient rien moins que la vice-présidente et deux ministres du gouvernement espagnol.

L'inspecteur Garcia imaginait déjà les gros titres s'étalant le lendemain à la une des journaux, et pas seulement les journaux espagnols. Les médias du monde entier allaient s'emparer de l'affaire.

À deux reprises déjà, ses supérieurs l'avaient appelé pour lui mettre la pression : avait-il découvert des indices qui puissent le mener jusqu'à l'assassin, et, surtout, connaissait-il le mobile du crime, lequel semblait lié au vol du mystérieux trésor ? La vice-présidente exigeait des résultats, et vite.

Et ces résultats, il comptait précisément les obtenir en interrogeant les amis de l'archéologue.

Au commissariat, il faisait une chaleur étouffante. Il ouvrit la fenêtre pour laisser entrer un peu de fraîcheur et invita Picot et ses compagnons à s'asseoir.

Le jeune prêtre, complètement anéanti, pleurait à chaudes larmes en s'agrippant à Marta Gomez comme un enfant.

La nuit promettait d'être longue, car tous allaient devoir subir l'interrogatoire du policier qui voulait éclaircir deux points : qui avait tué Clara Tannenberg, et pourquoi ?

L'assistant de Garcia alluma la télévision qui se trouvait dans le bureau juste au moment où débutait le journal du soir. Tous se turent et regardèrent en silence les images filmées l'après-midi même au musée.

Outre l'assassinat de l'archéologue irakienne, expliquait le commentateur, un vol important avait été commis dans l'enceinte du Musée d'archéologie : des tablettes d'une valeur inestimable, surnommées la *Bible d'argile*. Celles-ci constituaient le clou de l'exposition, la pièce maîtresse qui aurait dû être dévoilée à la presse et au public le soir même.

Yves Picot asséna un grand coup de poing sur la table, tandis que Fabian lâchait un juron. Picot était convaincu que les voleurs avaient tué Clara pour

semer la panique et ainsi s'emparer de la *Bible d'argile*. Tous les autres acquiescèrent. Il ne pouvait y avoir d'autre mobile.

Soudain, à la stupeur générale, Gian Maria poussa un grand cri tandis qu'une expression d'horreur envahissait ses traits enfantins.

À l'écran, on voyait Clara et le ministre en train de cheminer côte à côte au milieu d'un groupe de personnes, quand, soudain, Clara trébucha, puis continua à faire quelques pas avant de s'effondrer, foudroyée.

Ce que virent les yeux de Gian Maria, aucune autre personne présente ne pouvait le voir. En l'espace d'une fraction de seconde, Gian Maria reconnut le profil d'une femme qu'il connaissait bien.

Mercedes Barreda, la fillette de Mauthausen, l'enfant qui avait subi la cruauté sans limites de la folie d'Hitler.

Gian Maria réalisa subitement que Mercedes était l'auteur du crime. Une douleur aiguë lui transperça la poitrine.

Il ne pouvait pas la dénoncer sans inquiéter son père, mais il ne voulait pas non plus se faire complice de l'assassinat de Clara.

Quand l'inspecteur Garcia le somma de dire ce qu'il avait vu, le prêtre lui répondit d'une voix à peine audible qu'il n'avait rien vu, simplement, ajouta-t-il, il n'avait pas supporté de revivre l'assassinat de Clara.

Cela tombait sous le sens. Yves Picot, Marta Gomez et Fabian Tudela le crurent, mais la réaction de Gian Maria avait semé le doute dans l'esprit de l'inspecteur Garcia et dans celui de Miranda.

Le policier était certain que le prêtre avait poussé ce cri déchirant parce qu'il avait vu quelque chose ou quelqu'un. Miranda, de son côté, songeait qu'elle allait devoir se procurer cette vidéo afin de l'analyser en détail pour trouver l'indice qui avait suscité une telle réaction chez Gian Maria.

Yves Picot décrivit ensuite au policier les huit tablettes qui constituaient la *Bible d'argile*, tout en insistant sur leur valeur inestimable non seulement d'un point de vue archéologique, mais également religieux.

L'inspecteur Garcia écouta, fasciné, le récit d'une aventure extraordinaire : celle de trois archéologues et d'une journaliste qui avaient passé plusieurs mois en Irak.

Ses supérieurs continuaient de faire pression sur lui : il fallait qu'ils aient quelque chose à dire aux médias. Car l'incident avait déjà fait grand bruit. Un assassinat et un hold-up commis simultanément, c'était à peine croyable.

Une fois de plus, l'inspecteur demanda à Picot et à ses collègues de lui relater tout ce qu'ils avaient fait au cours des dernières heures : qui avaient-ils vu, qui était au courant de l'existence des tablettes, qui soupçonnaient-ils ? Puis il leur demanda les noms de toutes les personnes qui avaient été en contact direct avec les tablettes. Lorsqu'ils ressortirent du commissariat, ils étaient épuisés et convaincus qu'il devait exister un fil d'Ariane que personne ne parvenait à remonter.

Que vais-je devenir à présent ? songea le prêtre, désespéré, tandis qu'il regagnait l'hôtel en compagnie de Miranda et de Picot.

***

Carlo Cipriani monta dans le taxi. Il se sentait à bout de forces alors que le vol depuis Barcelone n'avait pas pris deux heures.

Les adieux avec Mercedes, Hans et Bruno avaient été difficiles. Ses amis avaient essayé de le convaincre que ce qui les unissait était plus fort que la vie ou la mort. Ils avaient raison : hormis ses enfants, il n'aimait personne autant que ses amis pour qui il aurait donné sa vie sans l'ombre d'une hésitation, mais il pensait que le moment était venu de trouver la paix intérieure, et cela, il ne pouvait l'obtenir que loin d'eux.

Il n'avait fait aucun reproche à Mercedes. Hans et Bruno non plus. Elle ne leur avait pas dit ce qu'elle avait fait, mais c'était inutile. Il leur avait suffi de la regarder pour comprendre.

Mercedes leur avait confié qu'elle avait retrouvé le sommeil depuis quelques jours. Bruno n'aurait su dire ce qu'il éprouvait intérieurement.

Quant à Hans, il avait éclaté en sanglots.

De retour à Rome, Carlo Cipriani savait qu'il allait désormais devoir affronter différemment les années qui lui restaient à vivre. Il se dirigea vers la place Saint-Pierre.

Quand il entra dans la pénombre de la basilique, il se sentit soulagé.

Au même instant, l'inspecteur Garcia, accompagné d'un prêtre, marchait lui aussi dans la nef à la recherche de Gian Maria. Il avait réussi à convaincre ses supérieurs de le laisser suivre l'idée qu'il avait en tête et obtenu la permission de se rendre à Rome pour s'entretenir à nouveau avec Gian Maria.

L'inspecteur Garcia ne fit pas attention au vieil homme qui se dirigeait d'un pas fatigué vers le confessionnal où officiait Gian Maria.

Carlo Cipriani atteignit l'isoloir avant l'inspecteur de police. Lorsqu'il s'agenouilla, il vit que les traits du prêtre avaient vieilli et qu'il portait sur le visage une expression amère.

— Sainte Marie, mère de Dieu.

— Le Seigneur soit avec vous.

— Mon père, je me suis rendu coupable de la mort de deux personnes. Puisse Dieu me pardonner et puisse mon fils me pardonner lui aussi !

— Tu te repends ?

— Oui, mon père.

— Dans ce cas, que Dieu te pardonne, et qu'Il me pardonne moi aussi de ne pas pouvoir te pardonner.

Lorsque le vieil homme se releva, il avait les larmes aux yeux. On aurait dit qu'il avait du mal à respirer et qu'il allait s'évanouir.

— Vous ne vous sentez pas bien ? lui demanda l'inspecteur Garcia.

— Si, si, tout va bien, dit Cipriani en continuant à marcher sans un regard en arrière.

Au même instant, Gian Maria sortit du confessionnal et serra la main que lui tendait le policier.

— Je suis désolé de venir vous déranger jusqu'ici. J'ai demandé à vos supérieurs la permission de m'entretenir avec vous. J'aimerais que nous ayons un petit entretien. Naturellement, vous n'êtes pas obligé...

Gian Maria le regarda sans répondre, puis il se mit à marcher à ses côtés tout en observant son père qui s'était agenouillé devant la *Pietà* de Michel-Ange et qui priait, la figure enfouie entre ses mains. Il sentit un pincement au cœur pour son père et pour lui-même.

Ce jour-là aussi il pleuvait sur Rome.

[1] Dans la Bible, le patriarche Abraham est appelé « Abram » et son épouse « Saraï ». Ces noms furent changés en Abraham et Sarah quand Dieu leur promit de leur donner une descendance. Abram et Abraham sont deux formes dialectales d'un même nom ; Abraham découle de Ab Hamôn : « père d'une multitude ».

[2] Qui est équivalent à « mention très bien ».

[3] Dans les conversations entre Chamas et le patriarche, nous avons choisi d'employer la première graphie du nom : Abram.

[4] Le maître.

[5] Scribe.

[6] Le Grand frère.

[7] « Et Abram tomba face contre terre. Dieu lui parla ainsi : "Moi, voici mon alliance avec toi : tu deviendras père d'une multitude de nations. Et l'on ne t'appellera plus Abram, mais ton nom sera Abraham, car je te fais père d'une multitude de nations". » La Genèse **17**, 3-5, La Bible de Jérusalem.

[8] Dieu tutélaire de Babylone.

[9] Extraits de la Genèse, 1-2, 4a, selon la Bible de Jésusalem.
[10] *Enuma Elish* signifie : « Lorsque là-haut ». Ce sont les mots qui ouvrent le récit de l'épopée babylonienne de la création du monde, dont la version la plus ancienne date probablement du IIe millénaire avant J.-C.
[11] Écoles chargées de l'enseignement religieux et du droit islamique.
[12] Extrait du récit du Déluge dans la Genèse, **7** 1, 24, **8** 1, 5, La Bible de Jérusalem.
[13] La Genèse, Histoire d'Abraham, **12** 3, La Bible de Jérusalem.
[14] La Genèse, *La tour de Babel*, **11** 1-8, La Bible de Jérusalem.
[15] Service de renseignements égyptien.
[16] Pièce d'argile de forme sphérique, conique ou cylindrique, qui servait à enregistrer les transactions commerciales.
[17] Ensemble de fiches d'argiles correspondant à la valeur d'une transaction.
[18] La Genèse, **1**, 1-5, La Bible de Jérusalem.
[19] *Ibid*, **1**, 6.
[20] La Genèse, **1**, 26-29, La Bible de Jérusalem.

OceanofPDF.com

Chez le même éditeur

Le Code Napoléon

James Twining

Séville. Un homme tente d'échapper à ses poursuivants qui veulent lui arracher un mystérieux carnet. Quelques heures plus tard, il est retrouvé crucifié. Déterminé à venger la mort de son ami, Tom Kirk, le voleur d'objets d'art repenti, se retrouve associé à Jennifer Browne, l'agent du FBI. Ils suivent la piste d'une série d'assassinats dans le milieu des ventes aux enchères. Une bande organisée semble préparer le plus audacieux cambriolage de l'histoire, au cœur même du musée du Louvre. Les cadavres s'accumulent, ainsi que les fausses pistes. Certains indices remontent à l'époque de Napoléon : l'empereur lui-même aurait laissé des messages codés menant à un incroyable secret. Jennifer et Kirk se retrouvent alors plongés dans les mystères souterrains de Paris...

Un thriller haletant sur fond d'histoire et d'ésotérisme.
Un talent traduit dans une vingtaine de pays.

ISBN : 978-2-35288-811-6

www.city-editions.com

OceanofPDF.com